M

DES

MÈRE
MARIE-ROSE

FONDATRICE

DE LA CONGRÉGATION

DES SS. NOMS DE JÉSUS ET DE MARIE

AU CANADA

PAR

FIDELIS



MONTRÉAL

IMPRIMERIE DESBARATS & CIE

1895

mil huit
S. Noms
Agricul-



Révérende Mère Marie-Rose
Fondatrice
des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie

A Jésus et à Marie

CE SERA L'HONNEUR DE MA VIE, MES SŒURS,
D'AVOIR ÉCRIT L'HISTOIRE DE
VOTRE PREMIÈRE MÈRE,
ET LA JOIE DE MON ÂME D'AVOIR PU VOUS RENDRE
CE SERVICE.
L'UNE ET L'AUTRE, LA JOIE ET L'HONNEUR,
JE VOUS DEMANDE DE LES DÉPOSER
AUX PIEDS DES DEUX
TITULAIRES DE VOTRE CONGRÉGATION,
AVEC L'ESPÉRANCE QUE,
GRÂCE À VOS PRIÈRES, ILS ME LES RENDRONT
UN JOUR,
AU CENTUPLE,
EN MISÉRICORDE ET EN BIENVEILLANCE.

Il éta
suite de
je ne m
voir, ni
lendema
religieu
de la ma
location
ne m'in
leur fon
des Cat
d'Autric
passé. Il
théâtre
sembla
dérogeait
il m'avou
que c'éta
per à l
d'artifice,
une ruse
car avec

AVANT-PROPOS

Il était écrit que je ferais ce livre. Lorsque, à la suite des fêtes de Noël 1894, je rentrais à domicile, je ne m'attendais guère à la visite que j'allais recevoir, ni à la proposition qu'on allait me porter. Le lendemain ou le surlendemain, je vis arriver deux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, de la maison mère d'Hochelaga. Après les circonlocutions préparatoires, l'une d'elles, un diplomate, ne m'invita ni plus ni moins qu'à écrire la vie de leur fondatrice. Croyez, ami lecteur, que le temps des Catherine et des Marie de Médicis, des Anne d'Autriche et des Marie-Thérèse, est loin d'être passé. Il y en a encore : il ne leur manque qu'un théâtre digne de leur habileté. Cependant il me sembla que le diplomate que j'avais devant moi dérogeait aux règles de l'art. A un moment donné, il m'avoua qu'il avait frappé à plusieurs portes et que c'était en désespoir de cause qu'il venait frapper à la mienne. Je trouvai l'aveu dépourvu d'artifice, à moins que cet air de franchise ne fût une ruse de plus pour atteindre certaines fibres, car avec ces gens habiles on n'est jamais sûr de

rien. On en a vu, et il y en a de nos jours qui jouissent d'une réputation universelle, qui cachent les calculs les plus profonds sous la franchise la plus brutale. Quoi qu'il en soit, le mien eut beau m'enguirlander, d'une main résolue j'écartai ses guirlandes et ses festons : je refusai, je n'avais pas le temps. Comme grâce suprême, il me demanda de jeter un coup d'œil sur les documents d'où il s'agissait d'extraire le livre en question. Je ne sais si j'eus le temps de répondre : la requête n'était pas plus tôt formulée que, sur un signe de lui, un homme qui se tenait à la porte, fit irruption avec un coffret en métal, aux teintes multicolores. Rien qu'à le voir, on avait envie de l'ouvrir. Une fois ouvert, qui savait ce qui pouvait en sortir. Marie-Thérèse ne montrait pas de coffret aux nobles Hongrois dont elle venait implorer l'assistance. Elle leur montrait son fils, et, afin de les mieux toucher, elle poussait la diplomatie féminine jusqu'à le pincer secrètement. Devant cette femme vêtue de noir, impératrice et roi, mais dont la double couronne ne valait pas cher dans le moment, devant cet enfant qui pleurait et qui faisait entendre des cris de détresse, les Magnats s'émurent et portant la main sur leur épée, ils s'écrièrent d'une seule voix : « *Moriamur pro rege nostro Mariâ Theresâ !* » Devant le coffret multicolore, je ne fus pas si chevaleresque. J'acceptai de le prendre par convenance, mais mon intention de refuser était la même. Dans les deux ou trois jours qui précédèrent le jour de l'an, je feuilletai les documents afin de pouvoir dire

que je les connaissais. Je l'avoue, du premier coup il s'en dégagea une figure sympathique et un parfum qui m'allait au cœur, le parfum d'une belle âme. Néanmoins, le délai voulu par les convenances écoulé, je pris ma plume et je répondis que je ne pouvais accepter, que le temps me manquerait et qu'il en fallait beaucoup.

Sur ces entrefaites, il y eut une autre intervention. On m'assura que j'aurais autant de temps que j'en voudrais, que je rendrais un grand service, que j'accomplirais une bonne œuvre... Le parfum du coffret agissant sans doute, et aussi la figure sympathique, également le décret d'en haut qui m'avait désigné, je me trouvai subitement changé. Comment cela s'est-il opéré ? Je suis encore à le chercher. Mais j'avais accepté, et quand j'ai accepté, je me crois obligé en honneur et en conscience de tenir ma parole. L'auteur du changement communiquait lui-même la nouvelle à Hochelaga où ma lettre avait assombri les visages. Réaction immédiate et explosion d'allégresse, vous pensez bien : on l'abreuva de compliments et de félicitations dont j'eus ma part. Le diplomate m'expédia par le téléphone des brassées de festons et de guirlandes. Je devais ressembler à une momie entourée de ses bandelettes.

Je me mis à l'œuvre au commencement de janvier 1895. Le 15 février, je dus interrompre : ce temps que l'on avait si généreusement étendu devant moi en paroles se dérobait déjà en réalité, quinze jours avant le terme annoncé. J'avais écrit

quatre chapitres. Je ne pus reprendre mon travail qu'après Pâques, vers le milieu d'avril, et je ne bronchai plus jusqu'au 1er juin. J'écrivis encore quatre chapitres. Enfin, dans la première quinzaine de septembre, j'attaquai une dernière fois les documents et je terminai les quatre chapitres restants, le 10 novembre, veille de la fête de St Martin, que je célébrai avec une dilatation de cœur inconnue.

C'est donc cinq ou six mois morcelés que j'ai eus à ma disposition. Il m'en aurait fallu le double, et dans d'autres conditions. J'essayai bien dans les intervalles de poursuivre mon travail, mais ce n'était pas facile. Pascal, qui en savait quelque chose, prétend qu'il suffit du grincement d'une girouette ou d'une poulie, même du bourdonnement d'un insecte, pour empêcher de penser et de suivre ses idées. A plus forte raison quand ce sont d'autres travaux en opposition complète avec le calme et le silence nécessaires. Deux ou trois fois, une principalement, je fus sur le point de tout abandonner, mes devoirs d'état me réclamant ailleurs au moment où je me disposais à continuer. Mais à l'heure précise où le fil allait se rompre, il survenait une influence secrète qui le raffermissait et me permettait de reprendre la plume. Voilà pourquoi je suis arrivé à la conviction qu'il était écrit que je ferais ce livre.

Maintenant, une seconde question : quels étaient mes documents ? Voici : des Lettres, des Notes, des Notices nécrologiques, des Chroniques. Les trois premières catégories proviennent de témoins immé-

diats : les frères de la fondatrice, MM. Théophile, Eusèbe et Calixte Durocher : ce dernier vit encore ; les amis de la famille, M. Misaël Archambault, curé de Saint-Hugues, M. Lecours, curé de Saint-Aimé ; les compagnes qui l'ont connue ou qui ont vécu avec elle, les PP. Oblats. Les *Chroniques* ont pour auteur Mgr Bourget lui-même. Le lendemain des funérailles, il s'installa dans la salle du Chapitre, et chaque Sœur vint à tour de rôle raconter ce qu'elle savait. Le bon évêque écrivait au fur et à mesure. Lorsque tous les témoignages furent recueillis, il retourna à Montréal et rédigea de sa main, semaine par semaine et mois par mois, l'histoire des six années de la vie religieuse de Mère Marie-Rose. Je crois que l'on aurait de la peine à rencontrer un témoin mieux informé, d'autant qu'il avait toute facilité pour contrôler les dépositions des Sœurs, ayant été le plus souvent, sinon toujours, le témoin ou le confident des faits relatés. C'est avec ces pièces que j'ai essayé de reconstituer la physionomie de celle dont j'avais à rappeler l'existence et le milieu dans lequel elle a vécu.

Macaulay a dit que pour écrire l'histoire, il faut de la poésie et de la philosophie. Vous comprenez que, par poésie, il n'entendait pas l'art vulgaire d'assembler des rimes et de chanter des bluettes. Il entendait cette faculté créatrice qui plonge dans le passé, en ranime la poussière et les ossements, les ressuscite, entre en communication intime avec les personnages et les événements qui en résultent, et s'intéresse aux moindres détails de leur existence

qu'elle revit avec eux. Il faut de la philosophie, non pour ratiociner à perte de vue, selon le mot de Montaigne, mais pour analyser les caractères, les raisonner, les suivre sans s'écarter de cette ligne du vrai, du beau et du bon qui est le propre de la sagesse, apercevoir surtout l'action de Dieu, la conduite de sa Providence dans les mille incidents qui se succèdent, et ne jamais la perdre de vue malgré les soubresauts de la liberté humaine.

Vous voyez que ce qui est exigé n'est pas mince. Je m'en aperçus. Après avoir pris une connaissance scrupuleuse des personnes et des choses, je concentrai sur le cadre restreint qui m'était tracé, tout ce que je pouvais posséder de force poétique et philosophique, et, grâce à Dieu, je le vis se remplir et s'animer. L'évocation était faite, il n'y avait plus qu'à écrire ou à photographier. Pour plus de sûreté, dès qu'un chapitre s'achevait, je le passais à un comité qui en prenait deux fois connaissance, une fois en commun, une autre individuellement. De cette manière, il n'y a pas une phrase, pas un détail qui n'ait été mis au crible. Je dois signaler les membres du comité. C'était Sœur Eulalie de Mérida, Sœur Marie-Justina, Sœur Marie-Onésime, Sœur Marie-Bernardine, Sœur Marie-Ludger. Je dois signaler en même temps celles qui transcrivaient les chapitres en écriture courante, Sœur Marie-Ludger déjà nommée et Sœur Marie-Rachel. Quant à celle qui les déchiffrait et en faisait la lecture, j'ai tout lieu de croire que ses compagnes lui élèveront une statue. Elle est de la race des

Champollion : l'écriture hiéroglyphique, hiératique ou démotique n'a plus de secrets pour elle ; après les prodiges qu'elle a accomplis, elle est capable de déchiffrer à première vue la pierre bilingue de Rosette et les caractères cunéiformes de Ninive ou de Babylone. J'ai nommé Sœur Martin de l'Ascension, la secrétaire générale de la Congrégation. Je dois aussi une mention à son prédécesseur, Sœur Marie-Alexandre. En ce qui concerne l'un des membres du comité, je propose à ses compagnes de lui préparer l'épitaphe suivante :

Ci-gît Sœur Marie-Onésime
Qui, d'un amour proverbial,
Préféra, toujours magnanime,
Les virgules au point final.

Enfin, une dernière question : L'auteur, qui est-il ? Je vous dirais son nom qu'il ne vous apprendrait pas grand'chose. L'important n'est pas de savoir qui il est, mais ce qu'il est. Eh bien, je vous l'affirme, c'est un honnête homme dans toute l'acception du mot. Quand son père mourut, on grava sur sa tombe ces mots qui datent de loin et qui résumaient sa vie : « *Fuit simplex, et rectus, ac timens Deum.* »

Autant que je le connais, il a été fidèle à cet héritage de simplicité, de droiture et de crainte de Dieu. Il partage l'horreur de Bossuet et de l'abbé de Rancé pour ces habiles qui, à force de réticences et de subtilités fournies à volonté par une casuistique commode, désorganisent ce fond d'honnêteté naturelle qui est la base de nos rapports les uns

avec les autres, et permettent à la tromperie sous toutes ses formes de se glisser tranquillement entre ces grands devoirs de justice, de vérité, de probité, de loyauté, tels qu'ils sont entendus par le commun des mortels.

« Ils ont trouvé le secret, dit l'abbé de Rancé, d'étouffer les remords des consciences et ont donné des expédients et des moyens de violer sans scrupule les lois les plus saintes de la nature et de la religion. »

Avec eux, il n'y a plus d'honneur, ils l'ignorent même. Ils ignorent ce fier sentiment du respect de soi-même, ce rayonnement, dans la conduite, de la loyauté, de la probité, de la vérité, cette fleur de « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne,» comme s'exprime Bossuet. Qu'arrive-t-il ? Le vide se fait autour d'eux, le vide de l'estime et de la confiance,

> Car l'honneur est une île escarpée et sans bords,
> On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Le nom ne signifie donc rien, surtout quand il est inconnu. C'est l'œuvre qu'il faut voir. Vous achèverez de connaître l'auteur en lisant son livre. Au moyen-âge, où ce que St Thomas appelle « la vertu de magnificence » se déployait dans la construction des cathédrales,

> Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre
> S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre,
> Sur l'orgue universel des peuples prosternés
> Entonnaient l'hosannah des siècles nouveau-nés,

où il y avait gloire et immortalité à signer de son nom de pareilles œuvres, la plupart n'ont point de

signature, on ne sait de qui elles sont. Architectes, entrepreneurs, verriers, sculpteurs, des moines probablement comme l'auteur de l'*Imitation*, tous ont voulu comme lui rester ignorés.

Ce n'est pas une cathédrale, et pour cause, que ce livre, c'est tout au plus une chapelle. Lorsque les Hébreux voulurent construire le Tabernacle, ils employèrent les dépouilles emportées d'Egypte. De même, pour décorer sa chapelle, l'auteur a pris aux Egyptiens tout ce qu'il a pu. Il a puisé avant tout dans la *Correspondance de Bossuet*. Dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, il montre l'action de Dieu au sein de l'humanité. Dans les sept cents lettres qu'il a écrites à des religieuses, il la montre dans les âmes. L'histoire d'une âme est une histoire sainte en abrégé, comme l'histoire d'Israël. Pour être moins éclatantes, les interventions divines n'y sont pas moins réelles. Bossuet excelle à les décrire. J'ai eu recours à lui pour éclairer les états d'âmes dont j'avais à parler. De ces emprunts et des dépouilles de l'Égypte, j'ai illustré plusieurs des pages de ce volume et dissimulé en plus d'un endroit la pauvreté des matériaux.

L'ouvrage se divise en deux parties, la vie dans le monde et la vie religieuse. Dans la première, on verra comment l'on vivait au Canada dans la première moitié du siècle, et comment Dieu s'y prend pour préparer et former une vocation de fondatrice ; dans la seconde, comment l'on vit dans ces couvents dont on parle sans les connaître et de quelle générosité il est besoin pour s'initier à cette carrière de

l'enseignement congréganiste que rien ne saurait remplacer : au-dessus de ces détails de la vie de couvent et de pensionnat, on verra planer de belles âmes, celle de la fondatrice d'abord, ensuite celles de ses auxiliaires, et cette vue dédommagera du spectacle des petitesses et des faussetés que l'on a trop souvent sous les yeux ; enfin au-dessus encore, on apercevra une grande figure d'évêque, un de ces évêques organisateurs tels que les exige un pays neuf et tels que l'Europe les a connus à l'époque de sa formation. Nous l'entendrons déclarer, en parlant de celle dont ce volume contient l'histoire, qu'il n'aurait jamais cru que tant de vertus pussent être réunies dans la même personne, qu'il la considère comme une sainte et qu'il espère que l'Église la placera un jour sur ses autels.

En répétant ces paroles ou en en employant de semblables, nous n'avons pas besoin de dire que nous ne voulons empiéter aucunement sur les décisions de l'Église, si elles doivent intervenir, ni porter atteinte en quoi que ce soit au décret d'Urbain VIII. Voilà, ami lecteur, la genèse du livre, sa composition, sa division. Et puisqu'il faut qu'il ait un nom, je le signe de celui qui me permet de conserver l'héritage paternel et d'aspirer à l'héritage du ciel.

Fidelis.

Ce 11 novembre 1895, en la fête de St Martin.

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE DANS LE MONDE

LI

Ses ancê
père,
mière

Le 6
le Seig
octobre
meure
dans le
Longue
de priè
de vert
abord q
Mais, d
certaine
et à not
point pa
les chois
Tel étai
Dieu pr
d'une C
en être
générale

CHAPITRE PREMIER

LE BAPTÊME ET L'ÉDUCATION DE LA FAMILLE

1811-1821

Ses ancêtres. — Sa famille. — Sa naissance. — Son baptême. — Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, son grand-père, ses premières années.

Le 6 octobre 1849, s'éteignait paisiblement dans le Seigneur, une religieuse qui était née le 6 octobre 1811. Trente-huit ans, une modeste demeure dans le village de St-Antoine à son entrée dans le monde, un modeste couvent au village de Longueuil à sa sortie, entre les deux une existence de prière et de recueillement, de bonnes œuvres et de vertus cachées, il ne semble pas au premier abord qu'il y ait matière à écrire une histoire. Mais, dit quelque part Bossuet, Dieu prédestine certaines personnes et certains lieux à notre bien et à notre bonheur. Et, ajoute St Paul, ce n'est point parmi les puissants et les illustres qu'il va les choisir, c'est parmi les faibles et les ignorés. Tel était ce couvent et telle était cette religieuse. Dieu prédestinait le premier à être le berceau d'une Congrégation florissante, et la seconde à en être la fondatrice et la première supérieure générale.

Elle s'appelait de son nom de religion, Mère Marie-Rose, et de son nom de famille, Eulalie Durocher.

Eulalie descendait de l'une des plus anciennes et des plus honnêtes familles du pays. Joseph Durocher, marchand, avait épousé Marguerite Le Roy, de St-Maurille, au diocèse d'Angers. Ils eurent deux fils, Joseph et Olivier, qui épousèrent les deux sœurs, Marie-Louise et Marie-Thérèse Juillet, dit Avignon. Du côté de sa mère, elle remontait à ce Joseph Durocher. En effet, de son mariage avec Marie-Louise Juillet, il eut trois fils, Blaise-Benjamin, René-Amable et Jean-Baptiste. Jean-Baptiste fut un des premiers députés choisis pour siéger à l'Assemblée élue en vertu de la Constitution de 1791 : il représentait la partie ouest de Montréal avec James McGill. Ils furent remplacés par J. Papineau et D. Viger. Quelques années après, les électeurs de Montréal le renvoyèrent à l'Assemblée au lieu et place de M. Frobisher, personnage qui jouissait de beaucoup de considération parmi les protestants. René-Amable se maria avec demoiselle Anne-Mauvide, seigneuresse de l'île d'Orléans, et Blaise-Benjamin, avec Geneviève Marchesseault dit Laramée. C'est de ce mariage que naquit la mère d'Eulalie, Mademoiselle Geneviève Durocher. Du côté de son père, elle remontait au second fils du marchand angevin, Olivier Durocher, qui fut chirurgien-médecin et qui épousa Marie-Thérèse Juillet. De cette alliance naquit Olivier qui se livra à la culture de la terre.

En 1796, le comté de Surrey, aujourd'hui comté de Verchères, l'envoya au Parlement avec M. Philippe de Rocheblave. Il épousa Marie-Louise-Angélique Courtemanche, dont la mère était une Mijeon de Bransac. Enfin, leur fils Olivier se maria avec sa cousine germaine, Geneviève Durocher, issue de l'union de Blaise-Benjamin et de Geneviève Marchesseault.

Si elle pouvait se glorifier de la considération populaire dont jouissaient ses ancêtres, elle avait aussi raison d'être fière de leur patriotisme. Aussi loin que nous puissions remonter dans les annales du Canada, nous voyons un de ses ascendants maternels, Blaise Juillet, se distinguer par son courage. Il était du nombre de ces seize intrépides jeunes hommes qui s'organisèrent sous le commandement de Dollard des Ormeaux pour guerroyer contre les Iroquois. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans l'Histoire de la Colonie française :

« Au mois d'avril,—1660,—le célèbre Dollard des Ormeaux, avec seize jeunes colons de Ville-Marie, s'offrit à M. de Maisonneuve pour aller combattre les Iroquois au-dessus de l'île de Montréal. Avant de partir, ils firent leur testament, s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et, en face des autels, s'engagèrent par un serment solennel à combattre jusqu'au dernier souffle pour inspirer de la terreur aux barbares et sauver la colonie. A peine sur leurs canots, ils entendirent un cri d'alarme dans une île qui semble avoir été l'île St-Paul. Trouvant si

près l'occasion qu'ils allaient chercher au loin, Dollard fondit sur les Iroquois et les poussa avec tant de vigueur qu'infailliblement il les aurait tous pris si ces barbares n'eussent promptement abandonné leurs canots avec leurs bagages pour se sauver dans les bois. Cette action eut lieu le 19 avril 1660, et fit perdre à Dollard trois de ses compagnons dont les noms doivent être conservés. Ce furent Nicolas Duval, Blaise Juillet dit Avignon, et Mathurin Soulard.»[1]

Blaise Juillet était habitant et père de famille. Il laissa de son mariage avec Anne-Antoinette de Liercourt, quatre enfants mineurs, deux filles dont la plus âgée avait neuf ans, et deux garçons dont le plus jeune avait deux ans. Marie-Louise et Marie-Thérèse Juillet, les deux sœurs épousées par les deux frères Joseph et Olivier Durocher, étaient les arrière-petites filles de ce Blaise.

Dans la ligne paternelle, nous trouvons le même dévouement à la chose publique. Son grand père Olivier, le fils du chirurgien-médecin, combattit bravement dans les rangs de la milice à la bataille de Carillon. Il fut même un instant du nombre des morts. Mais on s'aperçut qu'il respirait encore, on le releva, et, sa jeunesse aidant—il avait seize ans—il se rétablit si bien qu'il prolongea ses jours jusqu'à près de sa quatre-vingtième année.

La famille habitait St-Antoine, sur la rivière Richelieu. Ils étaient trois du même village et de

[1] Hist. de la Colonie française, par M. Faillon.

la même jeunesse qui avaient fait la guerre au siècle dernier et qui, sur le premier versant du nôtre, de 1800 à 1820, aimaient à se retrouver ensemble pour parler de ces temps héroïques où, abandonnés du gouvernement de Louis XV, réduits à une poignée de soldats et d'habitants, ils mettaient en déroute les habits rouges. Ces vaillants vieillards ne se doutaient pas que, dans la salle où ils se réunissaient, il y avait un enfant qui était tout œil et tout oreille devant leurs personnes et devant leurs récits. Ecoutons ce que raconte cet enfant, devenu plus tard le vénérable M. Misaël Archambault, curé de St-Hugues : [1]

«J'étais fort jeune, mais je me rappelle avec quelle curiosité j'écoutais ce qu'ils disaient du bon vieux temps, du temps des Français dont ils conservaient un religieux souvenir. Il y avait M. Olivier Durocher, grand-père d'Eulalie, M. F. Courtemanche son parent, et mon grand-père Joseph Emery, dit Codère. Les deux premiers n'allaient jamais à l'église sans entrer saluer mon grand-père, leur vieil ami. J'admirais ces beaux vieillards à cheveux blancs comme la neige, dans leurs vêtements du dimanche, un vaste habit à larges basques, ordinairement de drap noir, avec de gros boutons blancs ou jaunes, une culotte courte, de longs bas et des jarretières à boucles, des souliers français à boucles d'argent, un chapeau à grands rebords, la figure rasée, les cheveux

---

1 Note de M. Misaël Archambault, curé de St-Hugues.

rejetés en arrière ou tressés en queue enrubannée qui tombait gracieusement sur les épaules. Ils étaient à St-Antoine les derniers représentants d'un âge qui a disparu, hélas! et la vue de ces vieillards si graves et si imposants produisait sur mon imagination une impression qui dure encore! »

Le père d'Eulalie, le fils du brave de Carillon, ne le cédait en rien à ses ancêtres. Jeune homme, après avoir fini ses études, il avait parlé de se faire prêtre. Mais sur les représentations de ses parents qui ne pouvaient se résoudre à voir s'éteindre leur nom, il renonça à son projet et se tourna vers le mariage.

C'est une loi générale de la Providence que, lorsque Dieu a des vues sur quelqu'un, elle a soin de lui ménager une mère qui le prépare à sa destinée. De quelque côté que l'on regarde dans l'histoire, dans le profane comme dans le sacré, on aperçoit cette loi qui se manifeste invariablement. Au sortir des persécutions, quand l'Eglise réclame des docteurs et des saints pour défendre sa doctrine et présenter au monde païen des exemplaires vivants de sa morale, des femmes hors ligne apparaissent. Au berceau de chacun de ces docteurs et de ces saints se tient une mère ou une sœur, sainte elle-même, à qui il doit sa sainteté et la meilleure part de son génie. Les quatre plus grands docteurs de l'Orient, St Chrysostôme, St Basile, St Athanase, St Grégoire de Nazianze, ont des saintes pour mères. Et dans l'Occident, St Augustin, St Ambroise, St Jérôme! Si St Jérôme n'avait eu à ses côtés la des-

cendante des Scipion et des Paul-Emile, Ste Paule et sa fille Eustochium, il renonçait plus d'une fois à ses travaux et se retirait de la lutte. Le vieux lion bondissait sous les attaques et menaçait de tout abandonner pour courir se réfugier dans quelque retraite inconnue. Mais ces saintes femmes versaient du baume sur ses blessures, lui parlaient un langage qui le rassérénait, le langage de l'énergie et de l'abnégation, et il reprenait sa plume.

Dieu, qui réservait à une haute destinée l'enfant dont nous entreprenons l'histoire, lui avait préparé une mère digne de sa vocation. Elle était née dans l'île d'Orléans, en 1770, de Blaise-Benjamin Durocher et de Geneviève Marchesseault, et s'appelait elle-même Geneviève. Comme le malheur est la grande école qui forme les âmes privilégiées, le malheur la visita. Sa mère mourut ; son père, qui était dans le commerce, essuya des revers et son éducation fut compromise. Mais celui qui s'appelle le Père des orphelins inspira à sa tante Mme Mauvide, la seigneuresse de l'île d'Orléans, la pensée de se charger d'elle. Son père consentit, et l'enfant, placée chez les Ursulines de Québec, n'eût plus rien à désirer pour le développement de son intelligence et la formation de son cœur. Instruction et éducation furent soignées. Elle acquit les connaissances que les jeunes filles de son rang acquéraient alors et se forma à la piété en même temps qu'à des habitudes de vie régulière. Pendant les vacances, sa tante la menait dans le monde. Dans le monde, son cœur était au couvent où, au lieu de préoccu-

pations futiles, tout ne respirait que la pureté, la prière, le travail, le dévouement, l'espérance et la paix, où l'idéal répondait à ses aspirations. Ses classes achevées, elle voulut partager l'existence de ses maîtresses et demanda son entrée au noviciat. Mais, comprenant bien vite, avec l'esprit judicieux qu'elle avait en partage comme tous les Durocher, que ce n'était pas ce que Dieu voulait, elle rentra dans le monde. Mme Mauvide la produisit dans la société, la conduisit aux réunions du gouverneur, bref ne négligea rien pour compléter son éducation. Elle atteignit de la sorte ses vingt-quatre ans. L'heure décisive de sa destinée était arrivée. Son cousin de St-Antoine qui, lui aussi, avait rêvé d'idéal vint lui offrir sa main. Elle accepta. Le mariage eut lieu le 20 janvier 1794 dans l'église Saint-Jean de l'île d'Orléans. La cérémonie terminée, elle enferma dans un coffre ses robes de soie et autres objets de luxe qui lui avaient servi auprès de sa tante, emporta dans sa nouvelle résidence ce témoin, et peut-être ce dépositaire de ses rêves de jeune fille, ne l'ouvrit plus jamais, et, dès son installation dans la maison de son mari, se montra ce qu'elle devait être jusqu'à la fin : une femme active, dévouée, pratique, la femme forte si difficile à rencontrer.

Dieu bénit leur union. Ils eurent dix enfants, six garçons et quatre filles. Il commença par en prendre deux pour en faire des anges avant que la robe de leur baptême fut ternie par les poussières de la route. Puis, sur le reste, il en préleva cinq

pour son service, trois garçons et deux filles. Il voulait récompenser la générosité des parents dont il n'avait accepté que l'intention de se consacrer à lui.

Eulalie naquit la dernière, le 6 octobre 1811. On la baptisa le jour même et on lui donna le nom sous lequel nous la désignons. Jadis, on croyait que nous naissions sous une bonne ou sous une mauvaise étoile, selon la nature de l'astre qui gravitait au-dessus de la tête dans le moment, et que de l'astre au nouveau-né il s'établissait un courant de bonne ou de mauvaise influence. La fable traduisait cette croyance en fictions plus poétiques. C'étaient des fées, plus gracieuses ou plus horribles les unes que les autres, qui s'approchaient de l'enfant et déposaient sur sa tête des souhaits de bonheur ou de malheur. Il n'y a pas d'erreur qui ne contienne une parcelle de vérité. Sous une forme ou sous une autre, c'était la persuasion que la naissance d'une créature humaine ne peut passer inaperçue du ciel ni de la terre. La vérité dans le cas présent, c'est qu'à la place d'une étoile qui n'est que de la matière, et de fées qui ne sont que des imaginations, nous avons des anges et des saints qui s'intéressent à nous, s'il y a de mauvais esprits qui cherchent à nous nuire. Outre son ange gardien, Eulalie eut d'abord pour protectrices les trois nobles vierges dont elle recevait le nom, Eulalie de Barcelone, Eulalie de Mérida, Eulalie de Rome, toutes trois là-haut, dans la gloire du ciel, la double couronne sur le front, celle de roses

et celle de lis. Il est à croire qu'elles dirigèrent plus d'un rayon sur ce cœur qui s'ouvrait à la vie, et que leurs mains, qui s'y entendent, surent lui choisir les grâces les plus propres à en faire, par la suite, un vase d'élection. Elle eut ensuite pour protecteur le grand religieux dont l'Eglise célèbre la fête le jour où elle naquit à la vie terrestre et à la vie chrétienne, St Bruno qui appartint au corps enseignant, qui dédaigna les applaudissements et les honneurs, qui fut altéré d'idéal, qui alla le chercher jusqu'au sommet des Alpes où il fonda son Ordre si renommé. Entre ce puissant fondateur d'un Institut qui a traversé sept à huit siècles sans broncher et cette frêle enfant que Dieu appelait à fonder une congrégation de femmes enseignantes, il dut y avoir un écoulement des dons qui rendent les âmes fortes et persévérantes.

Elle hérita de la nature affinée de sa mère, sensible et délicate, impressionnable et réservée, avec une constitution plus faite pour la souffrance que pour la santé. Mais sous cette enveloppe fragile, une âme d'élite, la douceur, la bienveillance, la soif du sacrifice, l'élan vers le Dieu des vierges ses sœurs, et la patience, l'énergie, le courage du grand chartreux, son frère.

Pour permettre à ces germes de qualités et de vertus de prendre racine et de s'épanouir en fleurs et en fruits, Dieu l'introduisait dans un milieu éminemment favorable. Son père était un chrétien de la vieille roche, sérieux, plein de foi et de bon sens, d'une probité, d'une honnêteté absolue. Il

causait peu, riait peu, travaillait beaucoup et priait de même. S'il ménageait ses paroles avec les hommes, il ne les ménageait pas avec Dieu. Il vivait dans le monde comme il aurait vécu dans un presbytère et dans une paroisse, grave, recueilli, homme de conseil et d'action, son sens droit, son expérience ne se refusant à personne, sa main toujours prête à venir en aide. Ses concitoyens l'estimaient, ils disaient en parlant de lui et des siens : « C'est une famille modèle. »

Il avait dans sa femme une compagne distinguée. Elle aimait son intérieur et n'en sortait guère que pour aller à l'église. Tout en la disant bonne et serviable, ses voisines la trouvaient fière parce qu'elle préférait s'occuper chez elle que de perdre son temps en visites et en bavardages. Elle avait cependant assez le sentiment des bienséances, surtout assez d'esprit chrétien, pour ne rien outrer. Elle accueillait bien, elle recevait encore mieux. L'hospitalité était une vertu héréditaire chez eux. La charité également, les pauvres, les malades, les affligés en savaient quelque chose. Elle n'était pas de celles qui passent leur existence entre le désir et le regret, le désir de ce qu'elles n'ont pas, le regret de ce qu'elles ont manqué ou cru manquer. N'ayant rien à aimer et ne voulant aimer que son devoir, elle l'aimait de toutes les puissances de sa riche nature, son devoir d'épouse, son devoir de mère, son devoir de chrétienne. Elle était bonne, affectueuse, mais ferme. Elle aussi causait peu et riait peu. Dévouée à son mari, elle cherchait à lui

plaire et s'appliquait à l'aider, soit dans la tenue de la maison, soit dans l'éducation des enfants. A son exemple, elle faisait deux parts de sa vie, l'une pour le travail, l'autre pour la prière. Lorsque le temps lui avait fait défaut ou qu'elle croyait n'avoir pas prié suffisamment, elle se levait la nuit. Et, plus d'une fois, son mari, ne l'apercevant plus, se levait à son tour et la trouvait agenouillée dans un coin. Que disait-elle ? à quoi pensait-elle, à genoux, dans le silence de la nuit ? Elle avait conscience de la responsabilité que lui imposaient ses nombreux enfants qui se pressaient autour d'elle et qu'il fallait élever dans la crainte de Dieu. Qui sait ? c'est peut-être à ces prières nocturnes que ces trois fils et ces deux filles choisis de Dieu ont dû leur fidélité à leur vocation. Nous ne connaîtrons que dans le ciel ce que nous ont valu, aux uns et aux autres, ces accents souverains du cœur de nos mères. Cette piété qui aimait à s'épancher, elle la dissimulait soigneusement comme elle dissimulait, du reste, tout ce qui aurait pu attirer l'attention. Elle était humble, modeste, simple dans sa mise, évitant tout ce qui était capable de rappeler son existence dans le monde. Un jour que son mari lui avait fait confectionner une robe dans le genre de celles qu'elle portait autrefois, elle refusa de la mettre, et ne la mit jamais. Habitante elle était, habitante elle voulait rester. Sous sa nature affectueuse, sa simplicité, son humilité, elle cachait une fermeté résolue, laquelle n'est rien autre que la volonté éclairée par le bon sens, et qui va droit son

chemin. Elle s'entendait admirablement avec son mari. Jamais, disent ceux qui les ont connus, il n'y eut de désaccord entre eux.

C'est suffisamment dire ce que de pareils chrétiens voyaient dans leurs enfants. Ils voyaient des âmes immortelles qu'ils avaient mission de diriger dans le bien, et, dans le nombre, des vocations qui commençaient à se dessiner au moment de la naissance d'Eulalie et dont ils avaient le pressentiment. Avant de nous attacher exclusivement à celle qui fait l'objet de ce récit, jetons un coup d'œil sur les frères et sœurs que Dieu lui avait donnés.

Le premier en date était Léon, de 1795. Venaient ensuite, Edouard de 1796, Geneviève de 1798, Flavien de 1800, Calixte de 1802, Marguerite de 1804, Théophile de 1805, Eusèbe de 1807, et Marie-Séraphine de 1809. Léon et Marguerite étant morts jeunes, nous n'avons pas à nous en occuper; Edouard, Geneviève et Calixte, ayant vécu dans le monde, nous ne nous en occuperons pas davantage, sauf de ce bon M. Calixte qui vit encore au moment où nous écrivons, et dont la mémoire fidèle nous a renvoyé, comme une glace polie, bon nombre de détails que nous reproduisons. Nous parlerons plus amplement des autres parce qu'ils se trouvent mêlés à la trame de cette histoire ou parce que leur vocation a été identique à celle de leur sœur.

Dès que Flavien fut en âge de parler, il déclara nettement qu'il voulait devenir prêtre. Ses parents qui ne demandaient pas mieux, l'envoyèrent au collège de Montréal. Mais ses facultés eurent tant

de peine à s'éveiller, elles étaient d'une lenteur si désespérante, qu'elles parurent un obstacle insurmontable. Son père fut sur le point de le rappeler et de se l'associer dans les travaux des champs. Cependant, si sa mémoire et son intelligence étaient engourdis, sa volonté ne l'était pas. Il avait là, un ressort d'acier.

Il tint bon et s'acharna à la besogne. Pendant les vacances, il ne jouait pas, évitait ses frères et ses sœurs, se retirait à l'écart, ses livres à la main, étudiant, secouant son intelligence et sa mémoire. Témoin de cette lutte, son directeur de Montréal disait : « Laissez faire, c'est un esprit qui finira par se développer. » Il avait raison, et une fois de plus le vers de Virgile, qui proclame qu'un travail opiniâtre triomphe de tout, eut sa pleine confirmation. A dix-sept ans, il prit la soutane, et six ans après, en 1823, il recevait la prêtrise des mains de Mgr Lartigue.[1] Il fut tour à tour vicaire à Montréal et à Trois-Rivières. Mais le ministère paroissial ne lui allait qu'à demi, ses désirs le portaient vers un ordre religieux et les missions lointaines. En fait d'ordre religieux ou plutôt de communauté religieuse, il n'y avait dans le pays que la société de St-Sulpice. Il demanda instamment à en faire partie. On accéda à sa demande, et, en 1830, il fut envoyé au lac des Deux-Montagnes. Il y séjourna une douzaine d'années, apprenant le sauvage et se préparant à une mission qu'il sentait poindre. Car

[1] Premier évêque de Montréal.

il ne se croyait pas encore à sa place. Sa place, c'était au milieu des tribus qui erraient au large de la province, destituées de tout secours religieux. Il aurait voulu que la Compagnie de St-Sulpice se chargeât de cette œuvre. Mais comme elle ne le pouvait faire, il s'adressa aux Oblats qui venaient d'arriver. Il ne leur posa que cette question: « Est-il probable que vous acceptiez les missions sauvages? » Sur la réponse affirmative, il entra. Cette fois, il se trouvait chez lui. C'était en 1843. Ce qu'il accomplit depuis ce jour jusqu'à sa mort, ce n'est pas ici le lieu de le raconter.

Le second prêtre de la famille fut Théophile. Il n'y a point de détails sur son enfance ni sur sa jeunesse. Il est probable qu'il n'eût pas à se débattre au sein de difficultés comme le précédent. Tout ce que nous savons, c'est qu'il exerça le ministère à St-Laurent, à Ste-Geneviève, à St-Benoit et qu'en 1831 il devint curé de Belœil où nous ferons plus entière connaissance avec lui. Lorsqu'il mourut, âgé de quarante-sept ans, Mgr Bourget [1] qui l'appréciait hautement, annonça sa mort par une circulaire, présida à ses funérailles et fit son oraison funèbre.

Après lui, c'est Eusèbe. Rien de particulier non plus sur ses premières années. Il fut vicaire, curé, il entra chez les Oblats, en sortit à la suite d'infirmités qui lui faisaient craindre d'être à charge, remplaça un instant son frère à Belœil et finit par se retirer à St-Hyacinthe où il mourut en 1880.

---

[1] Deuxième évêque de Montréal.

Sur les cinq garçons qui restaient après la mort du plus vieux, il y en eût donc trois qui se consacrèrent au service des autels. La générosité ne fut pas moins grande chez les filles. Des trois qui survécurent, deux prirent le voile. Ce fut Marie-Séraphine qui eut l'honneur de donner l'exemple. Elle ressemblait à sa mère, mais plus faible de santé, une fleur que la terre ne devait pas garder longtemps.

Tels étaient ceux que Dieu avait marqués de son doigt et qui, avec le père et la mère, avec les autres enfants aussi, constituaient le milieu moral dans lequel pénétrait Eulalie : Flavien, solitaire, préoccupé ; Théophile, noble, imposant ; Eusèbe, bon enfant, et Marie-Séraphine, douce, frêle, gracieuse comme un portrait en miniature de sa mère.

Avec le milieu moral, il en est un autre qui, s'il n'est pas indispensable, contribue pour beaucoup à la formation du caractère, c'est le milieu physique, l'endroit où l'on grandit. La différence entre ceux qui habitent des régions brumeuses, où la neige et la glace sont en permanence, où l'on n'aperçoit que des montagnes arides et des plaines tourmentées, et ceux qui habitent des régions ensoleillées, où le ciel est toujours serein, la brise toujours tiède, saute aux yeux. Quelle différence encore entre une personne née dans un faubourg aux rues malpropres et bruyantes, sans autre horizon que des fenêtres fermées et des toits qui fument, et une autre qui est née à la campagne, où l'air circule, où, s'il y a de la neige, il y a de la verdure, où le printemps et l'été se déploient librement !

Eulalie fut privilégiée sous ce rapport. Dieu ne plaça pas son berceau dans le tumulte d'une ville, il le plaça dans l'un des endroits les plus riants du Canada, sur le bord de cette belle rivière du Richelieu qui part du Lac Champlain et qui descend se jeter dans le St-Laurent, en baignant, sur un parcours de trente à quarante lieues, les pieds de riches villages, St-Valentin, St-Jean, St-Athanase, Chambly, Belœil, St-Hilaire, St-Marc, St-Charles, St-Denis, St-Antoine, St-Ours, Sorel. Devant la maison de ses parents, la rivière a près d'un kilomètre de large. C'est une magnifique nappe mouvante dont les eaux profondes s'écoulent sans bruit. De la rive, le terrain remonte en côte assez raide jusqu'à la vieille demeure de pierre, assise solidement sur la crête. Elle n'existe plus maintenant, on l'a démolie en 1885. A l'époque dont nous parlons, elle avait un siècle d'existence et se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Au rez-de-chaussée, il y avait cinq pièces, cinq également au-dessus. La cuisine et la salle à manger se trouvaient par côté dans une annexe. En face de la maison, une terrasse gazonnée et une rangée de peupliers d'Angleterre; derrière, un jardin spacieux qui faisait l'admiration des passants. On y remarquait des arbres fruitiers, des fleurs, des légumes, des plantes d'ornement, l'utile et l'agréable, la joie des yeux et celle du goût. Autour de la maison, de vieux ormes et d'autres essences qui, pendant les beaux jours, transformaient cette demeure patriarcale en nid de verdure. De la terrasse ou du premier

étage, la vue se reposait sur un horizon varié : en bas, à la distance d'un jet de pierre, le Richelieu qui semble gagner à regret le grand fleuve où il va disparaître ; un peu sur la droite, St-Denis avec son couvent, son église et ses deux tours ; en face, sur la rive gauche, à une demi-lieue, St-Antoine avec son église et ses deux clochers ; par dessus, à droite et à gauche, par devant et par derrière, des collines, des montagnes, des champs cultivés, des forêts sombres. Au dire des anciens, on aimait à diriger sa promenade de ce côté, à entrevoir, à travers les arbres, cette famille modèle, ces enfants qui prenaient leurs ébats sur la terrasse. Il s'échappait de l'ensemble un parfum de bonheur que peuvent seuls donner le travail, l'ordre et la piété.

Voilà, au physique et au moral, le milieu dans lequel Eulalie faisait son entrée en 1811. Un père, une mère qui étaient des chrétiens du premier âge, des frères, des sœurs qui marchaient sur leurs traces, qui déjà songeaient à prendre un vol plus haut, une habitation saine, un des sites les plus agréables de la contrée. Redisons la parole de Bossuet, en la lui appliquant cette fois : « Il est de certaines personnes, il est de certains lieux que Dieu prédestine à notre bien et à notre bonheur. »

C'était une charmante enfant, toute blanche et toute rose. Ces deux couleurs avaient une signification prophétique : elles présageaient la limpidité de cristal qui devait caractériser son âme et l'inépuisable bonté dont son cœur devait s'inspirer.

Selon l'expression de Mgr Bourget, « elle suça, avec le lait de sa mère, dont les solides vertus ont échappé aux ravages du temps et qui revit encore par le souvenir dans la paroisse qu'elle a embaumée, la piété, la candeur et l'innocence.[1] »

Elle fut pieuse en naissant. A peine âgée de trois ans, raconte son frère Calixte, quand elle n'avait pas fait sa prière du matin, on la voyait accourir toute éplorée auprès de sa mère et ne vouloir la dire qu'à ses côtés. Dans la journée, on l'entendait s'informer souvent si ce n'était pas le temps de prier.[2] Son cœur avait besoin de prier comme sa poitrine de respirer. Dès qu'elle fut capable de marcher, sa mère l'emmena avec elle à l'église. Lorsqu'elle y entrait, le saisissement paraissait sur son visage, on comprenait qu'elle se sentait dans la maison de Dieu. Elle s'agenouillait et demeurait immobile, le regard perdu dans le sanctuaire. Le Dieu qui se révèle aux petits et converse avec les simples, conversait, sans doute, avec elle et remuait doucement son cœur. Son âme se tournait vers lui comme la fleur se tourne vers le soleil. Il n'était pas nécessaire de lui dire de s'agenouiller, elle le faisait d'instinct, mais il fallait l'avertir de s'asseoir. La première attitude lui semblait naturelle devant ce mystérieux Inconnu dont sa mère lui parlait, qui était son créateur, le Maître de tout, qui était son Père céleste, et qui, du haut de sa gloire, se penchait pour entendre sa voix enfantine. Déjà, les

[1] Notice biographique, Mgr Bourget.
[2] Note de M. Calixte.

germes de sa vocation s'agitaient obscurément dans son cœur : l'envie de s'établir dans le sanctuaire et de n'en plus sortir. [1]

Entre six et sept ans, elle fit une grave démarche : elle alla se confesser. Elle vint faire connaissance avec ce prêtre qu'elle n'apercevait jusque-là qu'à l'autel. Si son cœur fut ému, il est facile de se l'imaginer. Mais il n'y avait ni crainte, ni frayeur, sa piété était trop tendre et trop confiante. Elle s'agenouilla devant lui comme devant Dieu, et lui parla comme elle parlait à sa mère lorsqu'elle avait à se reprocher quelque manquement.

Elle était vive, la chère enfant, le sang de ses pères coulait dans ses veines pendant que le système nerveux de sa mère la mettait en vibration au moindre choc. Elle était gaie aussi, très gaie même, rapporte Calixte. Et comment ne l'aurait-elle pas été ? Sa conscience lui chantait un cantique de paix, et la vie lui souriait. Elle était bienveillante, affectueuse sans être démonstrative. A quoi bon étaler des sentiments qui coulent de source, dont toute sa petite personne était l'expression constante ? On n'est en général si démonstratif que lorsqu'on veut donner le change. Et, outre que ce n'est pas à son âge que l'on a ces pensées, quel change aurait-elle pu vouloir donner, elle dont le visage reflétait comme un miroir la candeur de l'âme ? On voyait son âme dans ses traits, tout son être était diaphane. Elle était volontaire, ce qui ne veut pas

---

[1] Note de M. Lecours.

dire capricieuse ou entêtée. Ce qu'elle voulait, elle le voulait, le poursuivant et ne le quittant plus qu'elle ne l'eût atteint. Elle avait plus de ressemblance avec l'abeille qui travaille dans la ruche, qui façonne sa cellule, qui ne s'arrête que lorsqu'elle lui a donné ces six pans géométriques, qu'avec celle qui voltige de fleurs en fleurs. Ou, pour être plus exact, c'étaient les deux abeilles dans une seule, l'abeille qui voltige, qui s'approche de sa mère, qui vient trouver son grand-père, qui se fixe devant les images de la Ste Vierge et des saints, et l'abeille qui dépose dans les cellules de son âme le miel de l'obéissance, de la docilité, de la piété, du respect de ses parents et de la crainte de Dieu. Ainsi se construisent ces ruches qui sont la joie des anges, ainsi se forment ces âmes dont Jésus et Marie font leur tabernacle. Lorsque ce sens droit, dont elle avait sa part comme une Durocher qu'elle était, lui avait montré la ligne à suivre, elle s'y engageait de toute son énergie naissante et la suivait jusqu'au bout. Pour une autre qui eût été moins docile, cette disposition devenait un danger. Mais, disent ses témoins, elle était d'une docilité touchante. Son père, sa mère, n'avaient qu'à dire un mot, et elle s'arrêtait soumise, obéissante. Quant à sa toilette et à ce qu'on lui servait à table, elle n'en avait pas le moindre souci. Cependant, sous ce dernier rapport, la règle souffrait une exception. Elle aimait un des produits du Canada qui est une des choses les plus suaves qui soient au monde, une chose exquise, parfumée, l'idéal du genre, elle

aimait le sucre d'érable. Cette abeille du bon Dieu en faisait ses délices. Sa mère, ou plutôt son grand-père s'arrangeait de façon à ce qu'elle en eût toujours sa provision. Mais, voyez la bonté de son cœur ! ce n'était pas pour le manger solitairement, c'était pour le partager avec ses frères et sœurs.

Elle n'eut d'autre école que celle de la famille, probablement parce qu'il n'y en avait pas encore d'établie à St-Antoine, plus vraisemblablement parce que sa mère ne voulait pas se séparer d'elle. Bien qu'occupée du matin au soir, cette mère dévouée savait trouver le temps de remplir le grand devoir de la première éducation. Le soir, ou dans la journée, dès qu'elle avait un instant libre, elle appelait l'enfant, et, avec cet art que possède toute mère, art dont elle avait pu surprendre le secret chez les Ursulines, elle lui apprenait ses prières et son catéchisme, elle lui infusait ces leçons si simples et si complètes sur Dieu, sur les obligations qui nous incombent, sur les moyens que nous avons à notre disposition. Elever de la sorte son enfant après l'avoir porté dans son sein et nourri de son lait, n'est-ce pas l'enfanter une troisième fois ? c'est le mot du plus illustre éducateur que le christianisme ait connu, St Paul : « Je vous enfante disait-il à ses chrétiens, je vous enfante à la foi, à l'espérance, à la charité et à la connaissance et à l'imitation du Christ, je forme le Christ en vous, je fais de vous des Christ. »

Tous ceux, toutes celles qui s'occupent d'éducation en sont là, ils enfantent, ils tirent le chrétien

du baptême des entrailles du vieil homme où il est enseveli. On l'a dit, l'éducation est le couronnement de la maternité. La mère qui la néglige n'est pas mère dans la plus belle acception du mot, elle n'a pas achevé son œuvre, elle s'est soustraite à cette loi de dévouement qui est la loi des mères. Car des trois enfantements qui constituent la maternité, celui-là n'est ni le moins long ni le moins douloureux. Il en coûte, il faut se contraindre, il y a de la peine, il y a des larmes. Mais n'est-ce pas des fatigues et des sueurs du jardinier que croît la rose? Ainsi, l'enfant croît et se développe dans les souffrances et sous les larmes de sa mère. Ces larmes, c'est la rosée de son cœur qui sera un jour la vie, la noblesse, la beauté de l'enfant, qui fera de lui l'instrument que Dieu attendait pour accomplir quelque grand dessein.[1]

Du reste, la pieuse mère qui ne pouvait lire dans l'avenir recevait déjà sa récompense. «Jamais on ne vit enfant plus docile, plus aimante et plus respectueuse.[2]» Avec ses prières et son catéchisme, ce que sa mère achevait de lui infuser, c'était son âme, sa droiture, sa fermeté, ce fonds de prudence et de sagesse qui s'alliant, sous le travail de la grâce, à la candeur et à l'innocence, la rendait aimable entre toutes et l'entourait de précoce gravité.

«Les leçons de sagesse qu'elle recevait de cette mère vraiment chrétienne,» déclare Mgr Bourget, «entrant dans son jeune cœur qui était une terre

[1] Mgr Gay, *les Mères chrétiennes.*
[2] Note Lecours.

féconde et si bien préparée par la grâce, produisirent bientôt de précieux fruits.[1] »

Elle avait un second instituteur, c'était son grand-père, le vieux brave de Carillon. Retiré de la politique, installé chez son fils, il employait sa verte vieillesse à se rendre utile de mille manières. Mais son occupation favorite était d'apprendre à lire et à écrire à sa petite fille qu'il aimait d'une affection de grand-père. L'enfant le payait de retour. Elle se plaisait avec lui comme avec sa mère. Elle buvait ses histoires, ses grands yeux l'interrogeaient, et le bon vieillard qui revivait dans cette ardeur et dans cette curiosité, inclinait paternellement ses soixante-dix ou ses soixante-quinze ans sur ses six à huit ans. On eût dit d'un lac versant de son trop plein dans un modeste ruisseau, ou d'un vieux chêne abritant de son tronc puissant et de ses bras robustes une humble fleur cachée dans son ombre.

C'était un spectacle que de voir l'enfant sur les genoux du grand-père, attentive, éveillée, pendant qu'il lui montrait ses lettres de la même main qui avait manié le mousquet, et les épelait avec elle de cette même voix qui avait répondu aux hourras des Anglais ou aux cris de guerre des Iroquois. C'est dans ce commerce intime que le passé, un passé de glorieuses épreuves, se rattachait au présent et à l'avenir, et que les vertus héréditaires, les qualités de la race se transmettaient sans efforts.

---

[1] Notice biographique, Mgr Bourget.

On n'était pas toujours à s'instruire et à prier dans cette famille. Il y avait du temps pour tout, pour le jeu comme pour la prière et les leçons. Le père et la mère se souvenaient du collège et du couvent, où les études, les classes, les récréations étaient si bien distribuées. A la maison règnait l'ordre, une discipline assez rigoureuse. Il était défendu de crier, de faire du bruit, de fermer les portes trop vivement. Mais dehors, on pouvait s'amuser. S'il y avait du sérieux dans l'atmosphère, il y avait aussi de la gaîté; la contrainte en était bannie. On riait, on sautait, on courait, Eulalie comme les autres, tantôt avec ses frères et sœurs, tantôt avec son grand-père. Ce dernier se faisait enfant pour l'entendre rire et voir la joie pétiller dans ses yeux. Ou bien elle s'attachait à Calixte, son aîné de neuf ans, et le priait de la promener dans sa voiture. Et Calixte partait comme un coursier, sur la terrasse ou dans l'avenue, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine. Mais alors une petite voix claire le stimulait jusqu'à ce que le pauvre coursier fut tout haletant: « Encore! Encore! » et son frère,—c'est lui qui le raconte à quatre-vingts ans,—s'élançait de plus belle pour lui être agréable. De temps à autre, il y avait complot: on se réunissait trois ou quatre, on se glissait dans la chambre où gisait le coffre mystérieux, on en soulevait le couvercle en tremblant, on jetait un regard furtif sur les robes de soie et on n'apercevait plus sa mère que dans une sorte d'apothéose.

La paix, le bonheur animait ce petit monde. La

mère ne recourait à la verge que rarement, lorsque le père était absent, mais elle ne craignait pas d'y recourir. On avait du cœur en ce temps-là, on était sensible autant qu'on peut l'être de nos jours, mais on puisait dans le sentiment du devoir la force d'être ferme au besoin. Quant au petit monde, frères et sœurs, il avait toute facilité de grandir en grâce et en sagesse sous cette main douce et ferme. Depuis trois générations, le chef de la famille s'appelait Olivier. Les cinq garçons et les trois filles étaient vraiment autour de la table familiale, à l'heure des repas, ces rejetons de l'olivier dont parle le Prophète, qui croissent et forment, autour du tronc primitif, une ceinture d'honneur. L'un de ces rejetons, dans quelques années, deviendra un arbre qui couvrira de son feuillage et nourrira de sa sève des centaines et des centaines de jeunes filles, et cette autre parole du Prophète sera réalisée : «Je serai pour Israël comme une rosée, il germera comme le lis et sa racine poussera avec force, ses branches s'étendront, sa gloire sera semblable à l'olivier, il répandra l'odeur de l'encens. On viendra se reposer sous son ombre, et ceux que cet ombrage aura vivifiés, renaîtront comme le blé et germeront comme la vigne.»

CHAPITRE II

SA PREMIÈRE COMMUNION.—LE COUVENT.—SA JEUNESSE.

1811-1821

Elle va au couvent pour se préparer à sa première communion et pour compléter son instruction.—Elle fait sa première communion.—Elle revient chez ses parents.—Habitant et paysan.—L'*Ave Maria*.—Sa piété grandissante.

Eulalie avait grandi au foyer béni de sa famille, elle atteignait ses dix ans. Le moment était venu d'accomplir un des actes les plus importants de sa vie : Se rencontrer face à face avec son Créateur, faire sa première communion. Il semble qu'elle fût prête, élevée comme elle l'avait été. Mais l'esprit de foi animait trop ses parents pour qu'ils lui permissent de la faire sans plus de préparation. Ils n'étaient pas de ceux qui poussent leurs enfants à s'approcher de la sainte Table au plus tôt, à huit ou neuf ans, dans la pensée que, la cérémonie terminée, ils n'auront plus à se préoccuper de catéchisme et que les enfants seront à leur entière disposition. En cela, comme dans le reste, leur bon sens ordinaire voyait juste. Le résultat de ces communions hâtives, c'est qu'elles sont manquées et qu'il y en a pour la vie. Le temps s'écoule, la réflexion arrive, les pensées graves, et on gémit en

regardant en arrière, on dit tristement : « Je n'étais pas préparé, je ne savais pas ce que je faisais. » C'est Léon XIII qui a déclaré que s'il avait connu, quand il était archevêque de Pérouse, les statuts en vertu desquels, dans certains diocèses, les enfants ne communient, les garçons qu'à douze ans révolus, les filles qu'à onze, et après deux années complètes de catéchisme à un âge où la leçon n'est plus uniquement une affaire de mémoire, il les aurait imposés à ses prêtres. Tout le monde en convient, la première communion est un acte décisif. C'est la prise de possession de notre âme par Dieu, non plus comme au jour du baptême, sans que l'on s'en doute et par l'intermédiaire d'un parrain et d'une marraine, mais solennellement, en connaissance de cause et de son plein consentement. « Je suis ton Dieu, ton Créateur ton Sauveur, tu es à moi ! » « Oui, mon Dieu, je suis à vous, *ad convivendum et ad commoriendum*, à la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité ! » Qui calculera ce qu'une telle prise de possession peut avoir de conséquences ? C'est le salut assuré très-probablement, ce sont les autres communions qui deviennent autant d'anneaux par lesquels se consolide la chaîne d'or qui rattache l'âme à Dieu, en tout cas, c'est la paix des consciences. Tandis que dans la supposition contraire, qui n'est que trop souvent une réalité, c'est le malaise, c'est le trouble qui s'introduisent, il y a un poids sur le cœur, je ne sais quelle inquiétude que ni retraites, ni confessions générales, ne peuvent plus calmer.

Une autre considération inquiétait ses parents. Elle savait lire, elle savait écrire, son grand-père lui avait enseigné quelques notions élémentaires : mais était-ce suffisant ? pouvait-elle, avec ce mince bagage, faire honneur à sa condition ? C'est pourquoi, malgré la peine qu'ils en ressentaient, leur résolution fut prise de la mettre au couvent, et pour la préparer à sa première communion, et pour compléter son instruction. Précisément, sur l'autre rive du Richelieu, en face de St-Antoine, il y en avait un à St-Denis, tenu par les sœurs de la Congrégation.

Ils l'y conduisirent à la rentrée de 1821. Le moment fut critique pour la pauvre enfant. C'était sa première sortie, elle avait à se familiariser avec des visages nouveaux, une nouvelle existence, une atmosphère bien différente de celle qu'elle quittait. Mais elle ne manquait ni de courage ni de fermeté. Elle fit appel à sa volonté, et, promptement remise de son émotion, se plia, avec sa docilité accoutumée, aux exigences de son nouveau genre de vie.

Nous n'avons aucun renseignement sur les deux années qu'elle y passa. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle fit sa première communion dans l'intervalle, entre onze et douze ans ; et ce que nous pouvons conjecturer, c'est d'abord que sa vive intelligence s'ouvrit aisément aux diverses connaissances qui lui étaient présentées ; que sa piété, sa douceur, sa bonté, les autres qualités que le foyer de la famille avait fait éclore, s'accrurent dans cet asile qui leur est propre ; c'est qu'ensuite

le désir qui s'était emparé de sa mère, chez les Ursulines de Québec, s'empara d'elle à son tour, et que les germes de vocation, qui s'agitaient obscurément dans son âme, depuis l'âge de trois ans, prirent un essor plus précis à la vue de ces religieuses qui appartenaient à tout ce qu'elle préférait au monde : la prière, la solitude, le recueillement, le dévouement, l'amour exclusif de Dieu. N'est-ce pas à une enfant de son âge qu'apparut Notre-Seigneur ? Elle hésitait, se demandant anxieusement ce que le ciel voulait, ne voyant pas clair dans les pensées confuses qui se disputaient son cœur. Mais elle était pieuse comme Eulalie, pure comme elle, et le ciel s'éclaira. Un jour, Jésus s'offrit à sa vue, et, écartant les plis de son vêtement, il lui montra l'ouverture que le fer de la lance lui avait faite dans la poitrine, rouge encore de sang : « Regarde, lui dit-il, là seulement se trouve ce que tu dois aimer, là ce pourquoi tu dois aimer, et de là seulement s'épanche la source des pures délices. » L'enfant comprit, elle choisit Jésus et devint Ste Lutgarde.

En dehors de ces apparitions, qui sont peut-être moins rares que nous pensons, car il s'en faut que nous les connaissions toutes, Dieu a mille autres moyens de parler aux âmes et de leur manifester son bon plaisir. Il a des clartés, des illuminations soudaines pour l'intelligence, des courants, des attraits pour le cœur, il a la souveraine attraction de son Cœur qui s'exerce de manière à ne laisser aucun doute, bien que l'on ne puisse expliquer ce

que l'on éprouve. Il est donc plus que probable que, entre lui et cette enfant dont il voulait faire une fondatrice, il y eut, pendant ses deux années de couvent, et surtout à l'approche de sa première communion, des échanges intimes, des invitations touchantes auxquelles elle répondait avec tout ce qu'elle avait de générosité.

Quoiqu'il en soit, le jour de la divine rencontre arriva. Sa mère voulut être de la fête. Elle avait été à la peine, il était bien juste qu'elle fût à la joie. Elle l'habilla de blanc, voile blanc, robe blanche, et l'accompagna à la sainte Table. De quel regard elle devait la suivre! Et de quel élan elle dut renouveler la donation qu'elle en avait faite! Quant à Eulalie, enveloppée des plis de son voile, son gracieux visage rayonnant de candeur et d'innocence, elle reçut son Dieu, son Créateur et son Sauveur, avec l'allégresse, la pureté, la sereine certitude d'un ange qui contemple et qui possède. Enfin, ce redoutable Inconnu, devant qui elle s'agenouillait depuis sa plus tendre enfance, que ses yeux cherchaient sur l'autel, à qui elle parlait comme s'il eût été présent, elle l'avait dans sa poitrine, le ciel était dans son cœur, elle ressemblait à ce riche ciboire que le prêtre portait dans sa main. Jésus se refaisait enfant avec elle, ce Jésus que la divine Mère a déposé plus d'une fois entre les bras de saintes ravies, le Jésus des Evangiles apocryphes, qui se plaisait avec ses petits camarades de Nazareth, qui jouait avec eux, qui les émerveillait en rendant vivants les oiseaux qu'ils fabri-

quaient avec de l'argile. Il parlait à son cœur, il en remuait les fibres harmonieuses, et son cœur, plus heureux que les oiseaux de Nazareth, lui disait sa tendresse, gazouillait les choses qu'il aime le plus à entendre : « Je vous aime, et je n'aimerai que vous ! Mais, à cause de vous, j'aimerai les malheureux, j'aimerai l'humilité, la souffrance, la pauvreté, la chasteté, j'aimerai tout ce que vous avez aimé. » Tout cela était contenu dans sa déclaration enfantine. Sa vie ne devait en être que le développement et l'épanouissement.

Ce qu'exprimait une âme douée comme la sienne qui, longtemps après, se souvenait de sa première communion et qui n'aurait jamais dû l'oublier, elle pouvait se l'approprier avec cent fois plus de raison. « Ce jour me parut le plus beau de ma vie, tant je me sentis pleine d'effusion, et en même temps de puissance dans ma certitude. Je ne sais comment je m'y prenais pour prier, les formules consacrées ne me suffisaient pas, j'avais des heures entières où, seule dans l'église, je priais d'abondance, répandant mon âme aux pieds de l'Eternel, et, avec mon âme, mes pleurs, mes souvenirs du passé, mes élans vers l'avenir, mes affections, mes dévouements, tous les trésors d'une jeunesse qui se consacrait et qui se donnait sans réserve à une idée, à un bien insaisissable, à un rêve d'amour éternel. . . Quelle flamme ce sentiment n'allume-t-il pas dans un cœur de vierge ? Ce Jésus est un ami, un frère, un père dont la présence, la sollicitude infatigable, la tendresse, la mansuétude in-

finie, ne peuvent se comparer à rien de réel et de possible. »

C'est une femme qui a écrit cette page, et elle l'a écrite, non avec son cœur d'enfant, mais lorsqu'elle était déjà devenue auteur célèbre. De là, certaines expressions qui sentent plus la littérature que la piété. Pour Eulalie, ce n'était pas aux pieds de l'Eternel qu'elle répandait son âme, mais aux pieds de Jésus ; et ce n'était pas à une idée, à un bien insaisissable, qu'elle se consacrait et se donnait, mais à quelque chose de plus tangible, à Jésus que sa foi et sa piété lui rendaient présent. Jésus devenait son fiancé, le fiancé de son rêve d'amour éternel. Sans qu'elle s'en doutât peut-être, il entourait son âme de l'anneau mystique qu'il devait un jour lui mettre au doigt. Il prenait possession de ce jeune cœur et le faisait sien pour l'éternité. Ses sœurs du ciel la comptaient désormais dans leurs rangs, parmi cette phalange vêtue de blanc qui sert de cortège à l'Époux et le suit partout dans son royaume.

Ah ! Seigneur Jésus, si vous avez payé cher la place que vous occupez dans le monde, quelles compensations vous recevez à travers le cours des siècles ! Lorsque l'Ange vous réconfortait au Jardin des Oliviers, parmi les visions qu'il déroulait sous vos yeux, celle de ces cœurs de douze ans qui se donneraient si pleinement à vous, dût certainement figurer. Vous les aperceviez qui s'ouvraient à la rosée de votre sang, qui s'emplissaient de l'horreur de vous contrister et du désir de vous

aimer ; et, devant cette vision, comme aussi celle de la gloire de votre Père qui allait briller d'un éclat inouï, la lie du calice que vous buviez vous parut moins amère. Après ce jour de la première communion, il n'y en a plus qu'un autre qui puisse lui servir de pendant, et celui-là, l'ange a dû vous le montrer également, c'est lorsque, fidèles aux inspirations de leur rencontre avec vous, ces enfants, devenus des jeunes gens ou des jeunes filles, vous apportent leurs dix-huit ou leurs vingt ans, et jurent de ne plus vous quitter, de vivre avec vous, de mourir avec vous, dans la pauvreté, dans la chasteté, dans l'obéissance.

A l'expiration de ses deux années de couvent, Eulalie revint dans sa famille. Ce n'était plus une enfant, elle avait douze ans, elle était une jeune fille sérieuse, modeste, brûlant de se rendre utile. De 1823 à 1827, elle va mener la vie active des habitants, aider sa mère, s'initier, à son école, à tous les travaux du ménage. Nous l'avons vu, sa famille était des mieux posées, non seulement par son honorabilité, mais encore par l'aisance dont elle jouissait. Son père possédait quatre propriétés qu'il faisait valoir par des fermiers, sans parler de celle qu'il cultivait lui-même avec Edouard et Calixte.

En Canada, on désigne sous le nom d'habitants les gens de la campagne. Cette désignation remonte à l'origine de la colonie. Elle servait à distinguer ceux qui étaient à demeure sur leurs terres et dans leurs maisons, des domestiques, des employés des

compagnies de traite et de tous autres sur qui on ne pouvait compter pour fonder le pays. En France, c'est le nom de paysan qui a prévalu. Mais ici, cette appellation résonnerait mal aux oreilles. « En Canada, écrivait Bougainville il y a un siècle, on se serait scandalisé d'être appelé paysan. »

Et pourtant, quelle glorieuse histoire que celle du paysan français ! En a-t-il subi des averses, a-t-il été foulé, rançonné, écrasé, depuis les Pastoureaux du temps de St Louis jusqu'aux guerres de la Révolution et de l'Empire dans lesquelles il a laissé deux millions de ses fils ! C'est de sa chair, c'est de son sang que la France est faite, c'est du trésor inépuisable de son travail et de sa tenacité qu'elle a tiré ses ressources et sa vie. Et comment ? par la paix, dans la sécurité, en lui permettant de cultiver tranquillement ce sol fertile entre tous ? Non, dans la guerre, dans les exactions sans fin, dans la ruine à l'état permanent ou peu s'en faut.

Après les Croisades qui ont semé de ses ossements la vallée du Danube, les collines et les plaines de la Palestine, les sables de l'Afrique, la guerre de Cent ans qui le réduit à l'extrémité ; après la guerre de Cent ans, les guerres de religion qui promènent le fer et le feu partout ; après les guerres de religion, les guerres avec l'Autriche-Espagne, celles de la Fronde, celles de Louis XIV, celles de Louis XV. Et il faut savoir ce qui se passait dans ces guerres interminables ; il faut voir comme au temps de Jeanne d'Arc, par exemple, les transes des gens de la campagne, tou-

jours en alerte, jamais sûrs, je ne dis pas du lendemain, mais de la journée présente, mais de la nuit présente, des guetteurs au sommet des clochers ou des montagnes ; et aussitôt que la flamme et la fumée des incendies, qui annonçaient l'arrivée des bandes armées, s'élevaient à l'horizon, au signal convenu, les hommes, les femmes, les enfants, le bétail, chargés de meubles, traînant tout ce qu'ils pouvaient emporter, fuyaient en toute hâte dans la forteresse voisine où ils logeaient dans les cours, dans les réduits, à la grâce de Dieu. Même dans les châteaux, on n'était pas rassuré. Il faut lire dans la *Vie du Cardinal de Richelieu* ce qui se passait dans le château de ses parents pendant les guerres de religion, un château-fort cependant, avec fossés, ponts-levis et le reste, mais qui ne contenait que des femmes et quelques invalides. Au premier grondement du canon dans le lointain, au simple roulement du tonnerre, chacun tremblait, s'attendant à l'assaut et au pillage. Ce n'était pas seulement l'ennemi que l'on redoutait, c'était l'ami, le coreligionnaire qui, n'étant ni soldé, ni nourri, vivait de maraude et de brutalité.

Dans ce grand dix-septième siècle qui est un siècle historique, sous Richelieu, sous Mazarin, sous Louis XIV, sous cette gloire que le génie, l'éloquence, le raffinement des mœurs, les victoires des armées étendaient sur la France et projetaient dans le monde entier, il faut voir ce qui se passait en Lorraine, en Champagne, dans la Brie, dans la Perche, dans la Beauce, en Normandie, dans ces

provinces d'où partait au moment même, l'émigration pour le Canada. Le tableau est si lamentable qu'on a de la peine à le croire.

Des Suédois, des Croates, des Luthériens allemands fanatiques, des Anglais, des Espagnols, vont et viennent dans le pays, pillant, incendiant, massacrant. Lorsque l'une de ces bandes a séjourné quelque part, on se demande ce que pourra faire la suivante. Mais la question est naïve, la bête humaine a le génie de la destruction. Elle trouve toujours quelque chose à faire. Les paysans gagnent les bois, se cachent dans des cavernes, se blottissent sous terre. Ceux que les soldats parviennent à saisir sont torturés pour livrer un argent ou des provisions qu'ils n'ont pas. On leur grille la plante des pieds, on les attache à la queue des chevaux, on les pend. « On ne rencontrait à chaque pas que des gens mutilés, des membres épars, des femmes coupées par quartiers, des hommes expirant sous les ruines des maisons incendiées, d'autres percés avec des broches ou des pieux aigus. »[1] Avec la guerre, c'est la famine. Il n'y a plus de culture, partant plus de récolte. On vit d'herbe, de son, de grenouilles, de couleuvres, de limaces. Des loups furieux envahissent en plein jour les bourgs et les villages, dévorent les femmes et les enfants qui n'ont pas fui. Dans les couvents, la cloche, destinée à appeler au secours, tinte des mois entiers. Les religieuses ne sont plus reconnaissables à leurs

---

1 Maynard, *St Vincent-de-Paul.*

vêtements rapiécés de gris, de vert, de rouge, de ce qu'elles ont sous la main. Des hommes, la peau retirée, les dents sèches et découvertes, la figure affreusement contractée, se couchent au soleil pendant le jour, et la nuit s'enterrent dans le fumier pour se réchauffer. Et j'en omets. Il y a des horreurs auxquelles, malgré tous les témoignages, on se refuse d'ajouter foi. Pour se faire une idée de la misère générale, disent le bénédictin dom Cassien Bidot et le père Jésuite Caussin, il faudrait retourner au siège de Jérusalem, et encore le dernier affirme que ses horreurs sont dépassées. Enfin, avec la guerre et la famine, c'est la peste. Les cadavres dont le sol est jonché, cadavres de soldats tués, de paysans assassinés ou morts de faim, cadavres de chevaux, répandent l'infection et achèvent ceux que les deux premiers fléaux ont épargnés.[1]

Sur qui retombaient ces fléaux? Sur tous évidemment, seigneurs, prêtres, religieux, mais principalement sur les gens de la campagne, sur le paysan. C'est lui qui en recevait la plus grosse part parce qu'il était le plus faible et le plus exposé. A la longue la crainte, la défiance, toutes ces tristesses et toutes ces angoisses dont il vivait depuis des trente à quarante générations, s'accumulaient dans son cœur, et il devenait le paysan dont La Bruyère, en 1689, au déclin du grand siècle, a tracé le portrait si connu :

---

1 Maynard, *St Vincent-de-Paul.*

« On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tannières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Voici un autre portrait qui est moins connu, quoiqu'il soit un chef-d'œuvre littéraire. Mais il n'est que cela. Comme le précédent, il tourne à la charge. C'est le procédé de certains spécialistes qui, d'un coup de crayon, en accentuant une ligne ou deux, changent une tête, aux traits nobles et réguliers, en figure grotesque.

« A les voir aller par monts et par vaux, blafards et recroquevillés, aujourd'hui comme demain, ayant tous un air de famille, oscillant comme des ivrognes, incertains comme des aveugles, pliant sous le faix d'une honteuse inquiétude, accablés d'une sorte de tristesse qui repousse, sourds aux voix charmantes et grandioses de la nature, ne disant jamais : « Merci, Mère ! » à cette terre qu'ils éventrent sans cesse avidement et qui leur livre avec tant de générosité les fruits périodiques de ses entrailles, toujours inquiets sous un ciel serein, toujours grimauds en dépit des

rires lumineux du soleil, fétides et patibulaires, on les prendrait tantôt pour des crétins perdus en d'obscures songeries, tantôt pour des meurtriers errants, poursuivis, flamme aux reins, par le remords. Tels quels, les voilà ! »[1]

O braves paysans, non, ne vous voilà pas ! Ce n'est pas plus vous que l'ombre grimaçante le soir sur la muraille n'est la figure qu'elle cherche à reproduire. Je n'en veux pour preuve que ces habitants du Canada dont je m'occupe en parlant de vous, et qui sortaient de vos rangs. Vous êtes comme toutes les nobles choses qui nous viennent de Dieu, comme la terre, comme l'eau, comme tout ce qui nous est nécessaire, ignorés, méconnus, faisant la besogne, en laissant le profit aux autres, constamment à la peine, rarement à l'honneur. Un jour cependant, vous avez été à l'honneur, c'est dans la cathédrale de Reims, lorsque l'une des vôtres se tenait debout à côté de ce roi qui lui devait son royaume. Mais je me trompe, vous êtes tous les jours à l'honneur, j'en atteste ces religieuses qui se dévouent dans les hôpitaux ou dans les écoles, devant qui s'inclinent les Arabes et les Turcs, les Hindous et les condamnés de l'Australie, et ces prêtres, ces évêques, ces missionnaires que les cinq parties du monde voient chaque matin monter à l'autel.

Telle était la situation à la fin du siècle de Louis XIV. Elle va toujours empirant.

---

[1] Léon Cladel.

En 1715, six millions d'individus meurent de faim et de misère. « En 1725, raconte Saint-Simon, on vit d'herbe des champs en Normandie. Le royaume tourne en un vaste hôpital à qui l'on prend tout en pleine paix, et les sujets du premier roi de l'Europe sont tous des gueux. » « Dans mon canton de Touraine, dit d'Argenson,—la Touraine est le jardin de la France—il y a plus de deux ans que les hommes mangent de l'herbe. » Interrogé par le roi, l'évêque de Chartres répond que les hommes mangent de l'herbe et crèvent comme des mouches. En 1740, Massillon, évêque de Clermont, écrit au cardinal de Fleury : « Le peuple de nos campagnes est dans une misère affreuse, sans lits, sans meubles, manquant, la moitié de l'année, du pain d'orge et d'avoine qu'on lui arrache de la bouche pour payer les impositions.[1] »

Vers 1640, le bon St Vincent de Paul se risquait à venir trouver l'homme de fer, dont la robe rouge était impuissante, quoiqu'il en dît, à recouvrir ces infortunes, le cardinal de Richelieu. Il tombait à ses genoux : « La paix, Monseigneur, s'écriait-il en sanglotant, donnez-nous la paix. Ayez pitié de nous, Monseigneur, donnez la paix à la France. » Mais la paix ne lui était pas plus clémente que la guerre.

Dès qu'il se produisait une éclaircie dans cette tourmente qui était sa vie depuis des siècles, le paysan semblait renaître de ses ruines. Il sortait

[1] Taine, l'*Ancien Régime*.

de ses cachettes, et, toujours vivace, toujours le bras infatigable, il se remettait au travail : rebâtir sa maison, replanter sa vigne et ses arbres, reconstituer son champ. Ce n'était que pour retomber sous un autre fléau, le fisc, l'impôt, qui le dépouillait avec autant d'avidité.

S'il est fermier, métayer, et que sa terre soit grande, la moitié du produit est prise par le Trésor et par le clergé; si elle est petite, il est pris tout entier. En Picardie, une ferme de 3600 livres paie 1800 au roi, 1311 au clergé, et le fermier a le reste. De même dans le Soissonnais, dans le Nivernais.

En général, dans les pays de grande ferme, la moyenne touchée par le propriétaire est de 5 livres par arpent, et de 8 sous dans les pays de petite ferme et métayage. Le reste est absorbé par le Trésor et par l'Église.

Voilà pour sa propriété. S'il a des revenus, s'il est taillable, il n'échappe pas plus au collecteur en cette qualité qu'il n'échappait tout à l'heure comme propriétaire. Il y a la taille, il y a la capitation, il y a les accessoires de la taille, il y a les vingtièmes, il y a le remplacement de la corvée. Il est serré dans un étau, il faut que l'argent sorte. En Normandie, en Orléanais, en Champagne, dans l'île de France, en Berri, dans le Poitou, l'Auvergne, le Lyonnais, sur 100 francs de revenus, il y en a 53 pour le Trésor, 14 pour le seigneur, 14 pour le clergé.

S'il n'a ni propriété ni rente, s'il n'est que manœuvre, journalier, a-t-il quelque chose à payer?

La main du fisc le saisit comme l'autre. En Toulousaine, il paie 8, 9 livres de capitation ; en Bourgogne, 18, 20 livres ; à Paris, dès que l'on a un gîte, fut-on cendrier, crieur de vieilles ferrailles et de vieux chapeaux, 3 livres et demie. Si l'on ne paie pas au jour fixé, le garnisaire arrive, un soldat du roi qu'il faut loger, chauffer, éclairer et nourrir.

« La mansarde et la chaumière, aussi bien que la métairie, la ferme et la maison, connaissent le collecteur, l'huissier, le garnisaire : nul taudis n'échappe. C'est pour eux qu'on sème, qu'on récolte, qu'on travaille, qu'on se prive, et si les liards épargnés péniblement chaque semaine finissent au bout de l'an par faire une pièce blanche, c'est dans leur sac qu'elle va tomber.[1]

Le paysan est renfermé dans cette machine à tondre, jusqu'à son dernier soupir il passe et repasse par cet engrenage grinçant.

Ceci c'est l'impôt direct. Il y a encore une autre machine et un autre engrenage, c'est l'impôt indirect. Pour le sel, par exemple, il faut qu'il le paie 13 sous la livre en Champagne, en Bourgogne, dans le Bourbonnais. Il n'est pas libre de renoncer à cette dépense. En vertu de l'ordonnance de 1680, chaque personne au-dessus de sept ans est tenue d'en acheter sept livres par an. Elle ne peut les employer que pour pot et salière. Défense d'en détourner pour saler de la viande. Si on le fait, le porc est confisqué, et l'amende de 300 livres.

---

[1] Taine, l'*Ancien Régime.*

Le paysan est écrasé par l'impôt. Et l'impôt n'est si lourd que parce qu'il est seul à le payer avec le tiers, la noblesse et le clergé en étant exempts. Mais ce qui l'exaspérait, c'était l'usage que l'on faisait de cet argent qu'il avait tant de peine à acquérir et qu'il suait par toutes les pores. Le Trésor était à sec à la veille de la Révolution, on parlait couramment de la banqueroute. Ce moyen semblait entrer dans les mœurs gouvernementales pour liquider des situations embarrassées. Louis XIV avait liquidé les folies de son règne par une banqueroute de deux milliards. De l'avènement des Bourbons à Louis XVI, en quatre règnes, il y en avait eu cinquante-six. Cinquante-six violations de la foi publique ! De 1776 à 1788, en treize ans, le gouvernement de Louis XVI avait gaspillé deux milliards et augmenté la dette de cent millions ? Où passait l'argent ? Que devenait-il ? En grande partie, il se partageait entre princes du sang et favoris, ou se dépensait joyeusement à Versailles. »[1]

« Celui qui n'a pas vu Versailles alors, disait Châteaubriand qui y avait fait son entrée en 1787, n'a rien vu. » « Hommes et femmes se pressent dans la galerie des glaces. . . . De la voûte sculptée et peuplée d'amours folâtres, descendent par des guirlandes de fleurs et de feuillage, les lustres flamboyants dont les hautes glaces multiplient la splendeur: la lumière rejaillit à flots sur les dorures, les

[1] Taine, l'*Ancien Régime*.

diamants, les têtes spirituelles et gaies, sur les fins corsages, sur les robes enguirlandées et chatoyantes. Les paniers des dames, rangées en cercle ou étagées sur les banquettes, forment un riche espalier couvert de perles, d'or, d'argent, de pierreries, de paillons, de fleurs, de fruits avec leurs fleurs, groseilles, cerises, fraises artificielles. . . Point d'habits noirs comme aujourd'hui pour faire disparate. Coiffés et poudrés avec des boucles et des nœuds, en cravates et manchettes de dentelles, en habit et veste de soie, feuille morte, rose tendre, bleu céleste, agrémentés de broderies et galonnés d'or, les hommes sont aussi parés que les femmes. Hommes et femmes, on les a choisis un à un, ce sont tous des gens du monde accomplis, ornés de toutes les grâces que peuvent donner la race, l'éducation, la fortune, le loisir et l'usage ; dans leur genre ils sont parfaits. Il n'y a pas de toilette ici, pas un air de tête, pas un son de voix, pas une tournure de phrase qui ne soit le chef-d'œuvre de la culture mondaine, la quintessence distillée de ce que tout l'art social peut élaborer d'exquis. Il faut cent mille roses, dit-on, pour faire une once de cette essence unique qui sert aux rois de Perse ; tel est ce salon : mince flacon d'or et de cristal, il contient la substance d'une végétation humaine.[1] »

« Non, racontait plus tard Talleyrand, on ne peut se faire une idée de la douceur qu'il y avait de vivre en ce temps-là. » « Nous allions en enfer en

---

[1] Taine, l'*Ancien Régime.*

carrosses dorés, disait plus chrétiennement l'abbé de Calonne, émigré au Canada pendant la Révolution.

La Révolution était nécessaire puisque les réformes étaient impossibles. « Une certaine accumulation de crimes, dit de Maistre, rend nécessaire une certaine révolution. » Le peuple, paysans et ouvriers, la salua à son aurore comme l'aurore de sa délivrance. Mais ce fut encore lui qui eut le plus à souffrir. Sur les douze mille personnes guillotinées à Paris et en province, les paysans comptent pour 3871, les ouvriers pour 2212, les servantes, couturières, domestiques pour 874, tandis que les nobles n'eurent que 639 victimes et les prêtres 767. Cette fois néanmoins, son sang ne fut pas stérile. Il gagna à cet effroyable coup de balai qui emporta les abus qui ne profitaient qu'à un petit nombre de jouisseurs. Son sort est à celui d'autrefois ce que sont les Durocher, les Archambault, les Courtemanche, les autres habitants des riches villages des bords du Richelieu du commencement de ce siècle, à ces malheureux des provinces d'en bas, les Acadiens et ceux qui vivent sur la côte sud du St-Laurent, depuis Matane jusqu'à Gaspé et depuis Gaspé jusqu'à Carleton, en s'enfonçant dans la baie des Chaleurs.

Voilà le paysan français, humble, économe, gardant dans la moëlle de ses os l'horreur de cet Ancien Régime qui l'a tant fait pâtir, l'horreur aussi des changements. Il en a tant vu de pères en fils ! Si les privilégiés de jadis se trouvent mal

de l'état de choses actuel, qu'ils prennent patience ; il l'a bien prise six siècles durant. Toutefois, il y a deux sentiments qui ont surnagé au-dessus de ses misères et de ses rancunes, la foi et le patriotisme, l'attachement à cette religion qui l'a consolé, et l'attachement à ce sol qui lui a tant coûté. C'est lui qui fournit ces soldats et ces marins si durs à la fatigue et qui ne le cèdent à aucun autre, lorsque la Providence veut bien rester neutre, et, je le répète, ces religieux, ces religieuses, ces prêtres, ces missionnaires sur la tête desquels le soleil ne se couche jamais. C'est lui qui est la grande assise de la France, son bon sens, sa réserve, son grenier. « Labourage et pâturage sont les mamelles de la France, disait Sully. » Ces mamelles, c'est lui.

L'habitant canadien sort du sein du peuple, cultivateurs et corps de métiers, forgerons, charpentiers, etc. Quant aux soldats qui, leur service terminé, se fixèrent dans le pays et y firent souche, ils étaient roturiers comme les autres. « Nul ne pouvait être officier s'il n'était noble vérifié. On ne servait que par surprise ou par contrainte. L'armée ne se recrutait que parmi les plus pauvres, les aventuriers, les vagabonds, les apprentis chassés, les fils de famille reniés.[1] » « La misère du soldat est affreuse, écrivait le comte de Saint-Germain à l'époque où l'avenir du Canada se décidait dans les plaines d'Abraham, il vit comme un chien enchaîné que l'on destine au combat. »

[1] Taine, l'*Ancien Régime*.

Mais, au point où nous en sommes de notre histoire, son caractère n'était pas encore déprimé par une longue suite de maux. En arrivant dans le pays, il avait trouvé devant lui de la terre à discrétion. Il pouvait s'y tailler des propriétés aussi larges et aussi profondes qu'il voulait et satisfaire ce penchant inné qu'il avait puisé en France, où la possession de la terre a toujours été la passion du paysan. Il avait eu à lutter contre la nature et à combattre contre les Anglais et les Sauvages, la mère-patrie ou plutôt son gouvernement avait fini par ne plus se soucier de lui, les Anglais étaient devenus les maîtres, mais en somme, dans son sang, dans ses souvenirs, dans tout ce qui pouvait vibrer encore en sa personne des calamités de ses ancêtres, quelle différence! Ce qu'écrivait le P. Le Jeune, en 1636, était toujours vrai: « Ils se viennent jeter dans nos grands bois comme dans le sein de la paix, pour vivre ici avec plus de piété, plus de franchise et plus de liberté... Les exactions, les tromperies, les vols, les rapts, les assassinats, les perfidies, les malices, les inimitiés noires ne se voient qu'une fois l'an, sur les papiers et les gazettes que quelques-uns apportent de l'ancienne France.[1] »

En 1642, le P. Vimont rendait le même témoignage: « S'il y a quelque mécontent, c'est son intérêt déréglé et sa passion qui le tourmentent. Nous n'avons point ici d'autre ennemi que nous-

[1] *Relations des Jésuites.*

mêmes, le reste est peu de chose. Les procès, l'ambition, l'avarice, la saleté, les désirs de se venger, qui sont les démons de l'Europe, ne paraissent quasi point ici, nos bois ne sont pas propres à allumer leurs feux. . . Les travaux sont grands, on ne peut sans peine faire un nouveau pays.

« La vertu, la douceur et la joie ont fait leur séjour dans les maisons dédiées à Dieu. Des filles tendres et délicates qui craignent un brin de neige en France, ne s'étonnent pas ici d'en voir des montagnes. Un frimas les enrhumait en leurs maisons bien fermées, et un gros et grand et bien long hiver, armé de neiges et de glaces depuis les pieds jusqu'à la tête, ne leur fait quasi autre mal que de les tenir en bon appétit. Votre froid humide et attachant est importun, le nôtre est plus piquant, mais il est quoi (coi) et serein, et, à mon avis, plus agréable bien que plus rude. »

Même note en 1643 : « Vous voyez en chaque maison quantité d'enfants bien faits et de bon esprit, et ce qui est de principal, en tous désir ardent de leur salut et une étude particulière de la vertu. »

L'habitant canadien respirait au milieu de cette nature primitive, libre des entraves qui chargeaient ses amis de France. Un champ immense se déployait devant lui, sans autres limites que celles de son travail et de son activité. Le sol était vierge et d'une énergie de production étonnante. Les saisons propices à la culture étaient plus courtes que dans

la mère-patrie, les commencements ne manquaient pas de difficultés, il fallait défricher, bâtir, organiser, mais il avait bonne volonté, la confiance, l'espérance dilataient sa poitrine. En défrichant, en construisant, en organisant, il se disait que c'était pour lui et pour les siens, que le fisc ne viendrait pas prélever d'une main brutale le plus clair de son travail. Il y avait bien les Sauvages, et bientôt il y eût les Anglais ; il dut s'enrôler dans la milice et faire le coup de feu avec les soldats enrégimentés. Mais ces expéditions souriaient à cet instinct guerrier qui l'avait suivi comme l'autre, l'instinct de la propriété. Au besoin sa femme combattait à ses côtés. N'avait-on pas vu Mme de Verchères et ses deux filles, ainsi que Mme de Latour, nouvelles Jeanne d'Arc et nouvelles Jeanne Hachette, soutenir un siège et se distinguer par leur valeur ? Il aimait l'odeur de la poudre, et quand ce n'était pas dans une bataille qu'il la humait, c'était à la chasse. Il pouvait chasser à sa fantaisie, le gibier était sous sa main, gibier de poil et de plume, ours, daims, chevreuils, outardes, canards, tourtes, lièvres, perdrix. En France, il fallait être noble pour tirer un coup de fusil, et si, malgré les prohibitions les plus sévères, on se hasardait à tirer un sanglier qui venait dévaster le champ, on était pendu.

Tout favorisait donc le colon, tout concourait à le refaire dans son âme et dans son corps. Tel nous venons de le voir en 1636 et en 1643, tel nous le retrouvons de 1800 à 1830, avec ces circonstances à son avantage, que la substitution de

l'Angleterre à la France est accomplie, que les expéditions militaires sont rares, et que rien ne le dérange plus dans les soins qu'il consacre à sa propriété.

Les témoignages sont unanimes à nous parler de son bien-être, du contentement qui brillait dans son intérieur, des bonnes manières qui règnaient dans ses relations, de la cordiale hospitalité qu'il exerçait.

« Les manières des habitants sont aisées et polies, raconte John Lambert en 1808, leur conduite à l'égard des étrangers n'est jamais influencée par l'habit ou la coiffure. Ils sont civils et respectueux à tout le monde, sans distinction de personne. Ils traitent leurs supérieurs avec cette déférence qui n'est ni la bassesse de l'un, ni l'exaltation de l'autre. Ils n'usent point de rudesse envers leurs subordonnés. Leur manière de faire est libre et sans gêne, on dirait plutôt qu'ils ont vécu à la ville que dans la campagne. Les uns et les autres ont de bons rapports entre eux. . . Ils sont vraiment très polis, ils se saluent et se font la révérence en se rencontrant. Lorsque je vois deux habitants, le chapeau à la main, le corps penché en avant avec grâce, je ne puis m'empêcher de penser à l'effet qu'une pareille scène produirait dans les rues de Londres.[1] »

L'auteur continue. Ce qui l'étonne, c'est la tolérance des catholiques à l'égard des protestants qui

---

[1] Cité par Sulte, *Histoire des Canadiens-français.*

ne sont par rapport aux premiers que dans la proportion de un à dix. « Si les catholiques étaient intolérants, ajoute-t-il, il y a longtemps qu'ils auraient fait déguerpir les Anglais du Canada. Mais ils ne se mêlent jamais que de ce qui les concerne. »

Un autre anglais s'exprimait ainsi quelques années après, en 1814: « Les Canadiens-français sont honnêtes et droits dans leurs transactions d'affaires à un degré que l'on rencontrerait rarement dans une population sans instruction, et peut-être nulle part ailleurs. Ils sont sociables et polis dans leurs manières, et, pour ce qui est de leur gouverne, ils agissent sensément, sont ingénieux et industrieux.[2] » « Les Canadiens, dit le négociant Parker, sont unis par une origine commune dont ils sont justement fiers, par leur religion, leurs mœurs et leurs vertus. Ils sont intéressés à continuer une réputation qu'ils ont conservée jusqu'ici sans tache. »

Citons encore un témoignage qui est de l'époque où nous allons bientôt arriver dans ce récit. « Il ne leur manquait, dit Lord Durham, ni les vertus d'une vie simple et industrieuse, ni celles que l'on reconnaît d'un commun accord à la race dont ils descendent. Les tentations qui, dans un autre état de société, poussent à exercer des violences contre les propriétés ou les personnes, leur étaient peu connues. Ils sont doux et obligeants, frugals, in-

---

[2] *Anderson's Views of Canada.*

dustrieux et honnêtes, très sociables, avenants et hospitaliers, et distingués par une courtoisie et une politesse réelle qui domine dans toutes les classes de leur société. »

Telles sont les qualités que leur reconnaissaient les Anglais aussi bien que les Jésuites. Elles se ramènent à trois ou quatre chefs : ils sont religieux, ils sont industrieux, ils sont honnêtes dans leurs transactions, ils sont polis et hospitaliers.

La religion, une religion effective et non de surface, était l'âme de leur conduite. Ils avaient la crainte de Dieu et observaient ses commandements. Le prêtre le représentait à leurs yeux, ils l'écoutaient et observaient ses moindres paroles : « Je ne sais pas ce qu'a été autrefois le clergé catholique du Canada, rapporte le témoin de 1808, John Lambert, mais je puis dire en toute assurance qu'aujourd'hui il se distingue par une conduite et un caractère parfaitement conformes à l'idée qu'on se fait de ceux qui ont mission de prêcher l'Évangile. Sa vie est exemplaire ; on ne saurait guère lui reprocher de donner des avis qu'il ne suit pas lui-même. » C'est groupés autour de lui qu'ils avaient traversé les mauvais jours, c'est encore autour de lui qu'ils se tenaient, la confiance entière, le respect sans mélange. Nous verrons prochainement Eulalie, qui avait été élevée dans ces sentiments, en donner des preuves non équivoques.

Leur industrie et leur ingéniosité avaient matière à s'exercer. Ils n'achetaient rien, sauf des chaussures le jour de la première communion des

enfants, ou une robe d'indienne un jour de mariage; ils étaient forgerons, charpentiers, menuisiers, cordonniers, ils vivaient sur leur domaine, tirant du sol et de leurs animaux leur nourriture et les vêtements qu'ils préparaient et confectionnaient eux-mêmes. Les anciens parlent encore de ces étoffes inusables que tissaient leurs filles et leurs femmes.

La probité, l'honnêteté dans les affaires était un autre trait distinctif de leur physionomie. Les notaires ne foisonnaient pas comme maintenant. Les campagnes en étaient dépourvues, sans doute, parce qu'ils n'auraient pu vivre. Tous les trois mois, on en voyait passer quelqu'un dans certaines localités, son étude sur le dos, dans un sac de loup-marin, pour la préserver de l'humidité. Il rédigeait les actes qu'il rencontrait, expédiait les copies des minutes qu'il avait toujours dans son sac, pour n'être pas pris au dépourvu. La nuit, en cas d'incendie, il n'avait pas à se tourmenter: en un temps et un mouvement, il lançait son étude par la fenêtre.[1] Les habitants n'avaient besoin ni d'écrits, ni de témoins, ni de serments: leur parole suffisait avec une poignée de main. Quand ils s'étaient touché la main, l'affaire était conclue, il n'y avait plus à en revenir, l'engagement devenait sacré. Souvent la femme n'en savait rien, tout se passait entre les deux hommes. Si l'un d'eux venait à mourir, l'autre n'en concevait aucune inquiétude. Il se présentait

[1] M. de Gaspé, les *Anciens Canadiens*.

devant les héritiers avec son engagement verbal, les mettait au courant, et sa parole faisait loi.

Un dernier caractère de leur physionomie était leur urbanité, leur courtoisie, leur cordialité, leur hospitalité. Nous reviendrons sur ce dernier point. Il y avait au foyer de chaque famille, une tradition de bonne éducation que l'on se transmettait fidèlement. C'était la vieille politesse française, célèbre dans le monde entier, qui, de la cour de Louis XIV, de ce Versailles éblouissant comme un soleil, de ce Paris sur lequel se modelaient les autres capitales, rayonnait de province en province, apportée par les seigneurs, les abbés, les intendants, et que les colons, qui s'en étaient pénétrés, transportaient en Canada.

Que nous sommes loin, en présence de ces habitants frais, réjouis, du pauvre paysan de la mère-patrie, cette bête de somme, disait Richelieu, à qui il faut mesurer l'avoine pour qu'elle ne devienne pas trop forte et ne prenne pas l'envie de regimber !

C'est dans l'un de ces foyers, et l'un des meilleurs, que la jeune Eulalie faisait son apprentissage de la vie pratique. Elle balayait, lavait la vaisselle, cousait avec sa mère, bien qu'il y eût deux servantes à la maison. Le soir après souper, lorsque la prière avait été récitée et que son père et ses frères, fatigués des durs labeurs de la journée, s'étaient retirés, elle sollicitait, avec sa sœur Séraphine, le privilège de prolonger la veillée, afin de visiter les vêtements et de les réparer. Le samedi, une de ses attributions était la préparation

des chaussures pour le lendemain. L'humilité, qui devait être sa vertu fondamentale, commençait à se faire jour. Son frère Calixte raconte de plus que lorsqu'il revenait de Montréal, où il allait vendre les produits de leurs fermes, il était sûr, au retour, de trouver sa jeune sœur qui l'attendait. Elle s'empressait autour de lui et des autres, leur demandant s'ils n'avaient besoin de rien, les soignant dans leurs indispositions. En tout temps d'ailleurs, ajoute-t-il, elle ne pensait qu'à se dévouer. [1]

A l'instar de sa mère, selon l'énergique expression de nos livres saints sur la femme forte, elle ne mangeait pas son pain dans l'oisiveté. Cette femme forte, c'était sa mère. Elle ne pouvait avoir de meilleur modèle. Aussi, marchant sur ses traces et réglant sa vie sur la sienne, elle était active, adroite, sobre de paroles. Son existence s'écoulait sans qu'elle s'en aperçut, partagée entre le travail et la piété. Le parfum de son âme continuait de s'exhaler vers Dieu par la prière, la sainte messe et la fréquentation des sacrements. Assez souvent sur semaine, elle se rendait à l'église avec sa mère, en voiture quand sa mère venait, à pied quand elle allait seule, malgré la demi lieue qui l'en séparait. Elle n'était pas de ces jeunes filles qui sont capables de danser toute une nuit, et qui, lorsqu'il s'agit d'aller à la messe, trouvent la fatigue trop grande.

Un vieil auteur du XVIe siècle, un soldat, s'il

---

[1] Notes de Calixte.

vous plaît, en parle ainsi : « Quel plaisir ou quel profit de sauter plus haut que la corpulence de la fille ne peut porter, à être entre deux hommes élevée et avancée des bras, ou trépudier toute la nuit sans satiété ? Et s'il faut aller à la messe un peu loin, elle s'en fâche et a mal au pied. . . . Elles trouvent le prêcheur tant long qu'elles s'y endorment, mais le ménétrier sommeillera plus tôt que ces sauterelles. A les voir danser de loin, il semble qu'elles soient folles. Si telle peine leur était enjointe comme pénitence, la penseraient dure et griève. »

Les sorties chez les voisines, les réunions lui étaient étrangères. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, composaient toute sa société et toutes ses distractions. Son grand-père n'était plus. Un jour aux environs de 1820, le vieux brave avait tranquillement rendu son âme à son Créateur, sans secousse, sans infirmité, comme un patriarche biblique, qui s'endort et qui va rejoindre ses pères.

Du haut de sa petite chambre au premier étage, elle voyait la rivière qui glissait silencieuse, attirée par le large fleuve qui devait la conduire à l'océan. Ainsi sa vie se déroulait sans hâte entre ses différents devoirs, se déversant, chaque jour, dans les cœurs de Jésus et de Marie qui la faisaient rejaillir jusqu'à l'océan éternel. Toujours du haut de sa chambre, elle voyait ce sanctuaire qui renfermait le Dieu de sa première communion, celui qu'elle choisissait, ou, si vous le voulez, qu'elle avait l'ambition de choisir pour son partage et son héritage.

Cette ambition, ce rêve se réaliseraient-ils ? Elle lui était déjà fiancée dans son cœur ; lui serait-il donné de le déclarer officiellement et d'échanger ce titre contre celui d'épouse ?

« Que puis-je faire de mieux que de louer Dieu, s'écriait une âme naturellement chrétienne, il y a près de dix-neuf cents ans ? Si j'étais cygne ou rossignol, je ferais ce que font le cygne ou le rossignol. Puisque je suis un être raisonnable, il faut que je loue Dieu. Telle est ma tâche, et je l'accomplis. Je ne la quitterai pas tant que je pourrai l'accomplir, et je vous exhorte à chanter avec moi le cantique de louange. [1] »

Elle le chantait à sa manière, elle louait Dieu en louant la Vierge Marie. C'était sa dévotion, la poésie de son cœur. Elle lui parlait comme à sa mère, mais avec ce qu'il y avait de plus suave et de plus éthéré dans son âme, comme un cygne ou comme un rossignol. « Je vous salue, Marie ! » lui disait-elle à midi et le soir, quand elle entendait sonner l'Angelus, et peut-être aussi le matin, là-haut, dans sa chambrette qui regardait l'église. Chaque jour, dans sa famille comme dans les autres, on récitait le chapelet en commun. Si pauvre que l'on fût, chacun avait son chapelet, et chacun le disait.

Le chapelet à la main, l'Ave Maria dans le cœur et sur les lèvres, le monde s'illumine, l'avenir n'a plus de mystères. Le dernier des enfants sait qu'il

---

[1] Épictète, *Entretien*.

a une Mère toute puissante par delà cette voûte bleue qui s'étend sur sa tête, il a une réponse à toutes les questions qui embarrassent les savants, d'où nous venons, où nous allons, ce qui nous est réservé. Avec son chapelet, il détourne plus de fléaux et remporte plus de victoires que la science ou le génie.

Jeanne d'Arc n'était qu'une enfant une jeune fille de dix-huit ans, et il s'agissait d'aller prendre par la main un roi qui n'avait plus de royaume et de le conduire à travers des armées qui tenaient la campagne et des villes qui fermaient leurs portes, dans cette cathédrale de Reims où il redeviendrait roi en recevant l'onction sainte. Qui la soutenait ? Qui l'inspirait ? Ses voix d'abord, ensuite son chapelet, ses Ave Maria qu'elle adressait à la Vierge tutélaire dont le nom était gravé sur son étendard à côté de celui de Jésus. Et Sobieski sous les murs de Vienne, devant [illegible] flot jusque là irrésistible d'une armée turque qui menaçait de le submerger avec ses quelques polonais ? Et la flotte chrétienne à Lépante ? Qui les animait les uns et les autres, ne les faisait douter de rien ? Leur confiance en la Reine du ciel et de la terre, cet Ave Maria par lequel ils la saluaient de ses plus beaux titres de gloire et la suppliaient de disposer, en leur faveur, de ce pouvoir dont elle a été investie pour les heures critiques de notre existence comme pour celle de la mort.

« J'étudiai, dit Silvio Pellico, et je vis qu'un catholique peut, comme le grand Volta, dire hum-

blement son chapelet, et rester une intelligence saine, clairvoyante et robuste. »

Eulalie suivait la pente de son cœur, elle disait son chapelet, elle disait l'Angelus. La nuit, pendant l'hiver, lorsque les arbres éclataient au loin comme des coups de canon sous les étreintes du froid ou qu'une tourmente de neige enveloppait la maison de ses rafales, des voix graves, une voix d'enfant répondaient à ces voix violentes de la nature, et, à travers l'atmosphère glacée, l'Ave Maria montait vers le ciel, chaud de confiance et d'amour.

Le soir, pendant l'été, lorsque le soleil disparaissait derrière les Laurentides, dans le silence de la nuit qui descendait, au bruissement discret du Richelieu qui fuyait le long de ses rives, dans le parfum salubre des champs et des bois, soudain une voix forte et joyeuse arrivait de l'église : c'était la voix de la cloche, c'était l'Angelus.

« Ave Maria ! sur la terre et les flots, cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi. Ave Maria ! Bénie soit cette heure ! Bénis soient le temps, le climat, le pays où, si souvent, j'ai senti, dans tout son charme, cette heure si belle et si suave descendre sur la terre. La cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine, les mouvantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi. Aucun souffle n'agitait l'air aux teintes de rose, et cependant les feuilles de la forêt frémissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

« Ave Maria ! c'est l'heure de la prière. Ave Maria ! c'est l'heure de l'amour. Ave Maria ! ô Marie, permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi. Ave Maria ! oh ! qu'il est beau ce visage, et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute puissante. Qu'importe que ce soit là une image peinte ! Non, ce tableau n'est pas une idole, c'est la réalité même.[1] »

Image ou tableau, Eulalie n'en avait pas besoin. Son regard s'élevait vers Celle que sa foi lui représentait sans peine, et, comme un écho de l'Annonciation, la salutation angélique revenait sur ses lèvres. Elle grandissait de la sorte, s'initiant à la réalité des choses de la vie, aspirant à pleins poumons cette foi et cette piété, cette probité et cet honneur dont les exemples renaissaient journellement sous ses yeux.

« Il n'y a pas un être qui n'ait sa voix, » dit St Paul, et « il n'y a pas une voix qui ne parle de Dieu, » ajoute-t-il. L'invisible est transparent sous le visible : Chaque être, si petit qu'il soit en est une lettre, une expression et de l'ensemble de ces lettres qui forment des mots, de l'ensemble de ces mots qui forment un poëme, il résulte un hymne qui se chante éternellement à la gloire de Dieu, qui nous raconte sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, sa beauté. « Son esprit qui est partout qui remplit tout, dit la Sagesse, a la science de ces voix et de ces chants, il en donne l'intelligence

---

1 Byron.

à qui il lui plaît. » Or, à qui peut-il lui plaire de la donner de préférence, si ce n'est aux cœurs dans lesquels il réside par la grâce du baptême et de la première communion.

Tous les Saints ont eu cette intelligence, St Augustin, St François d'Assise, Ste Thérèse, tous ont entendu ces voix du ciel et de la terre, et se sont servi de ce qu'ils entendaient pour mieux comprendre et mieux aimer. Ste Thérèse s'extasiait devant une fleur, une prairie, un cours d'eau. Dans ces fragments de beauté ou de limpidité, elle entrevoyait la Beauté infinie, la limpidité immense au sein de laquelle elle contemplerait un jour des merveilles qui épuiseraient son admiration. Notre-Seigneur lisait à livre ouvert dans la création, en tout et partout il voyait son Père, il entendait sa voix, il percevait les conseils ou les ordres qu'il donnait, et il nous les communiquait en interprétant ce langage universel, le langage de l'herbe des champs, du grain de senevé, de la fleur, du figuier, de la vigne, du dernier des oiseaux, des signes du temps, le lever et le coucher du soleil. Voilà le moyen de faire entendre les plus hautes vérités, voilà la vraie poésie, l'intelligence des rapports qui existent entre le visible et l'invisible. Et cette poésie, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc ou de versifier pour l'avoir, il suffit d'être baptisé et d'avoir le cœur pur.

« Le vrai poëte, c'est le vrai chrétien, a dit quelqu'un qui s'y connaissait. Le dernier des pauvres qui prie, adore et croit, dans l'abîme obscur de sa

faiblesse et de son ignorance, est plus véritablement poëte en son âme que le vain héraut du mensonge et des sensualités.[1] »

Eulalie la possédait, elle voyait Dieu, tout lui parlait de Dieu, dans la famille, dans la nature, le soir, la nuit, le jour, dans ses trésors de piété dont elle était déjà riche, et la poésie de son âme s'envolait dans ces Ave Maria qu'elle récitait au son de l'Angelus ou en égrenant son chapelet.

Pour clore ce chapitre qui est celui de la poésie puisque, s'il nous a retracé les misères d'où sortaient les colons du Canada, il est avant tout le chapitre de la première communion, des vertus patriarcales et de l'Ave Maria, oserais-je transcrire un sonnet qui me revient à la mémoire et qui serait le couronnement de ce qui précède ?

Il date de loin, de très loin, soit par le temps écoulé depuis qu'il a paru, soit par les événements qui se sont succédé.

Je tairai le nom de l'auteur. Je dirai seulement qu'il l'a composé dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore sous les inspirations de son baptême et de sa première communion, et j'espère que Celle qu'il a chantée avec de pareils accents, saura s'en souvenir. Dans une grave circonstance de sa vie agitée, à la suite de la Commune de Paris, son cœur s'est réveillé et la foi a paru y

[1] Louis Veuillot.

renaître. Je lui souhaite de s'éveiller encore à l'heure dernière.

Toi que n'osa frapper le premier anathême,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour !

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime.
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière.
Le genre humain courbé t'invoque la première,
Ton sceptre est de rayons, ta couronne de fleurs.

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie ! et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs !

CHAPITRE III

LA VOCATION. — LES ÉPREUVES.

1827-1831

Le pensionnat de Montréal. — La maladie. — La mort de sa mère. — La maîtresse de maison. — St-Benoit.

Les aspirations d'Eulalie pour la vie religieuse grandissaient avec les années. Ce qu'elle entrevoyait vaguement devenait plus clair à mesure que se développait son intelligence de la vie. Elle aidait sa mère, elle était active, diligente, aucun nuage ne voilait de son ombre sa douce physionomie, mais ces soins domestiques l'occupaient sans l'absorber, et cette quiétude n'empêchait pas son âme de regarder par delà l'horizon de la maison paternelle.

De jour en jour, le céleste idéal de son enfance et de sa première communion se détachait avec plus d'éclat devant elle, l'appelant à sa suite. Sa vocation brillait comme un phare lointain au-dessus des seize ans dans lesquels elle venait d'entrer. Devait-elle obéir à ces feux intermittents et prendre cette direction ? Quitter le connu, une existence de paix et de douceur au sein de laquelle elle n'avait qu'à se laisser aller comme le Richelieu

dans son lit, pour se jeter dans l'inconnu? Mais à son âge, et même à tout âge, c'est précisément ce qui tente les âmes généreuses, surtout si cet inconnu est fait de sacrifice et d'immolation, et qu'il puisse être le moyen que l'on cherche vainement autour de soi, d'affirmer son courage et son dévouement. Un événement qui se produisit dans la famille, à la date même, trancha ses perplexités, si elle en avait.

Sa sœur Séraphine était depuis deux ans au pensionnat des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal. Elle y était dans l'intention d'aller plus loin, devenir l'une d'elles. Douée d'heureuses dispositions, elle se distinguait parmi ses compagnes; les notes de ses maîtresses en témoignent. Mais elle avait eu de la peine à s'accoutumer. Les affections du foyer lui tenaient au cœur, elle regrettait la vie de famille et se trouvait isolée au milieu des autres pensionnaires. Réservée comme elle l'était, cette camaraderie qui s'impose sans que le cœur ou la réflexion y soit pour rien, ne lui plaisait pas. Il lui fallut plusieurs mois pour surmonter ses répugnances et se façonner à ses nouvelles habitudes. Néanmoins, elle avait réussi. Avec sa facilité pour apprendre, ce qui la distinguait, c'est sa générosité, sa bonté, sa bienveillance. C'était un bonheur pour elle de se sacrifier en faveur de ses compagnes. Un autre trait qui la mettait hors rang, était sa dévotion à la Ste Vierge. Marie la voulait comme elle voulait sa sœur, et elle l'appelait, elle l'attirait par ce pen-

chant qu'elle lui inspirait ; et la jeune fille, si bien disposée par sa première éducation pour correspondre à cet attrait, n'avait d'autre ambition, au sein de ses classes et de ses études, de ses succès et de ses couronnes, que de se consacrer à son service dans la Congrégation qui portait son nom.[1]

Eulalie recevait de ses nouvelles par ses frères que leurs affaires conduisaient à Montréal. En outre, elle la revoyait longuement pendant les vacances. De quoi parlaient ces deux sœurs qui étaient l'image l'une de l'autre, comme elles étaient l'image plus adoucie de leur mère ? Car Séraphine, c'était Eulalie au physique et au moral : même constitution sensible et frêle, même besoin de dévouement, même piété aimable et souriante, même douceur et même fermeté. Dans leurs promenades sur la terrasse ou dans le jardin, dans leurs visites à l'église, dans leurs longues stations devant le tabernacle et devant l'autel de la Sainte Vierge, elles parlaient du couvent, elles parlaient de la vie religieuse et promettaient de se rejoindre pour ne plus se séparer. Ces deux fleurs d'une même tige s'enlaçaient l'une à l'autre pour tendre au même but, faire partie de cette gerbe d'âmes préférées que la nature humaine, malgré son ingratitude, dépose de génération en génération aux pieds de Jésus et de Marie.

Leur mère, à qui elles ne cachaient rien et qui était si digne de les comprendre, accueillait avec

---

[1] Notes de la Congrégation.

empressement leurs confidences. Elle les encourageait, trop heureuse de les voir faire ce qu'il ne lui avait pas été donné de faire elle-même. Un pressentiment lui disait qu'elle leur manquerait bientôt, et alors, à qui pouvait-elle mieux les confier qu'à Celui qui ne manque jamais? Elle s'endormirait de son dernier sommeil avec plus de tranquillité, lorsqu'elle les saurait fiancées à cet Époux qui seul était capable de les lui ramener sûrement. En effet, les deux pauvres enfants ne se doutaient guère que le malheur se montrait déjà dans leur ciel si serein. Ce n'était encore qu'un point à peine visible, mais qui allait grossir rapidement et éclater à l'improviste sur leur tête.

Tout étant préparé, tout ayant mûri au souffle de la grâce et des encouragements maternels, Séraphine, en 1827, annonça définitivement qu'elle renonçait au monde et qu'elle embrassait la vie religieuse. Le consentement de sa mère était connu, celui de son père ne se fit pas attendre. Du pensionnat qu'elle avait charmé de ses aimables qualités, elle passa au noviciat qu'elle allait édifier de ses vertus.

L'exemple fut décisif pour Eulalie. Elle parla à son tour.

« Eh bien, lui dit son père, sois prête demain, je te conduirai à Montréal. »

Le lendemain, 1er octobre de la même année, elle remplaçait sa sœur au pensionnat pour la suivre ensuite au noviciat lorsque son cours d'études serait terminé. Voulant appartenir à une congré-

gation dont l'œuvre maîtresse est l'enseignement, elle ne pouvait se contenter de ce qu'elle avait appris au couvent de St-Denis.

Pendant que Séraphine édifiait les novices, Eulalie se faisait une place à part au milieu des pensionnaires. Ses compagnes de classes appartenaient aux premières familles de la ville. C'étaient Mlles de Montenach, d'Orsonnens, Raymond, Gregory, Spence, O'Flaherty, Pangmann, Guy, Cuvillier, Sewel, Porteous, Douaire de Bondy, Pinsonneault, Filgiano, Logan, Miller, Dumont, Proulx, Cagger, Morgan, St-Julien, de Vernay, de Sèvres, Fisher, Thompson, etc. Je cite leurs noms, car c'est un honneur d'avoir vécu avec une fondatrice, ce qui n'arrive pas souvent. Elle avait pour maîtresses de français Sœur Ste Clotilde et Sœur Ste Elizabeth, pour maîtresses d'anglais Sœur Ste Scholastique et Sœur St Patrice, et pour les ouvrages de couture, de broderie, de dessin, Sœur de la Visitation.[1]

Sa piété, son application furent exemplaires du premier jour. On ne dit pas si elle eut de la peine à s'habituer. Les confidences de Séraphine avaient dû la mettre sur ses gardes, et, en franchissant le seuil de la maison, elle s'était placée à la hauteur des circonstances. Mais ce que l'on dit, ce qu'attestent les notes que ses maîtresses ont laissées à sa louange, ce qui n'avait lieu que pour les élèves d'élite, c'est qu'elle était un modèle. Elle prit un

[1] Notes de la Congrégation.

tel ascendant, que les religieuses ne craignaient pas de la charger de la surveillance, lorsqu'elles devaient s'absenter, et, rapportait une de ses compagnes à Mère Véronique du Crucifix :[1] « La jeune fille s'acquittait de la fonction de manière à mériter l'approbation des élèves et la confiance de ses supérieures. » Elle gagnait tous les cœurs par sa modestie, son tact et sa bonté. Loin de s'enorgueillir de ces succès, elle ne cherchait qu'à s'effacer et qu'à plaire à Dieu.

« Je l'ai eue pour élève, écrit Mère Ste Ursule; elle était douce, grave, avec un air de mélancolie que j'attribuais à la faiblesse de sa santé. Nous accordions aux plus grandes la permission de se lever avant les autres afin de vaquer à la méditation : Eulalie ne manquait pas d'user de ce privilège quoiqu'elle ne fût pas bien portante.[2]

« Que de grandeur à mes yeux dans Eulalie, s'écrie Sœur Ste Marie de la Nativité qui avait été sa compagne ! Elle seule ignorait son mérite. . . Elle reportait toute gloire au Seigneur, ne s'attribuant à elle-même que faiblesse et misère. Elle était douce, affable, et d'une modestie qui ne se démentit jamais. Attentive à la voix de ses maîtresses, elle l'était encore plus à la voix de Dieu qui lui parlait au cœur.[3] »

Il lui parlait de sacrifice. Il ne l'avait laissée venir à la Congrégation que pour lui démontrer

1 Religieuse des saints noms de Jésus et de Marie.
2 Notes de la Congrégation.
3 Notes de la Congrégation.

qu'il ne l'y voulait pas. Là n'était pas la place qu'il lui réservait. Afin de l'en convaincre, il envoya son messager ordinaire, la maladie. Par trois fois, elle dût suspendre son cours, quoiqu'elle en eût. Elle retournait chez ses parents où elle se rétablissait assez promptement, sans arriver toutefois à une santé florissante qu'elle ne connut jamais. Aussitôt rétablie, elle revenait au pensionnat qui était à ses yeux le vestibule de la vie religieuse. Mais la maladie la saisissait de nouveau, et de nouveau il lui fallait reprendre le chemin de St-Antoine. Sur les deux années qu'elle s'obstina si courageusement à lutter contre le mal, elle ne put séjourner au pensionnat que six à sept mois, et encore, à trois ou quatre reprises différentes.

Dieu l'exerçait. Il exerçait sa foi, sa confiance, son énergie, sa volonté, sa soumission. Il travaillait l'instrument dont il voulait se servir un jour. Mais ce n'était que les premiers coups du divin travail. Il en préparait d'autres qui l'auraient brisée si elle eût été moins résistante.

Elle finit par reconnaître sa volonté, et elle renonça à la lutte, du moins dans cette direction. Convaincue que l'attrait qu'elle éprouvait depuis si longtemps venait de lui, elle se dit que vraisemblablement elle se trompait de route, que les fatigues de l'enseignement dépassaient ses forces, que maladive comme elle était elle comprendrait mieux les besoins des malades, et que, sans doute, Dieu l'attendait dans une communauté hospitalière.

Elle se tourna vers l'Hôpital Général de Québec. Immédiatement, la docile messagère de la Providence vint l'avertir qu'elle se trompait encore. Une maladie grave la cloua dans sa chambre pendant trois mois.

Cette fois, elle ouvrit les yeux et s'avoua vaincue. Elle n'y voyait plus rien, mais elle ne désespéra pas. Sûre de sa vocation et de sa résolution de la suivre, mais incertaine des voies par lesquelles Dieu voulait la conduire, elle s'arrêta au seul parti qu'il y avait à prendre, attendre. Elle devait attendre quatorze ans. Quatorze ans de fidélité à un appel intérieur, contre lequel vont s'élever obstacles sur obstacles, qui, envers et contre tout, demeurera immuable dans son cœur, auquel elle sera toujours prête à répondre au premier signal, voilà comment s'amassent les mérites et se forme la vertu. « La vertu, a dit une sainte, n'a de féminin que le nom : pour tout le reste, elle est virile. »

C'est ici qu'il convient d'admirer la foi simple, mais inébranlable, de ces enfants de l'Évangile. Ils savent que Dieu les appelle, ils le savent à n'en pouvoir douter, ils douteraient plutôt de leur existence : une clarté brille devant eux ; c'est la volonté du Maître qui se manifeste, ils s'y portent pleins d'allégresse ; mais dès qu'ils arrivent à ce qu'ils croient être le suprême rendez-vous, la clarté disparaît, ils sont dans la nuit. Ils regardent, ils cherchent, et tout à coup voici la décevante lumière qui reparaît plus loin. Ils se remettent en marche,

et lorsqu'ils pensent la rejoindre, de nouveau l'obscurité les enveloppe. Perdent-ils confiance ? Écoutent-ils cet avocat que chacun a en soi et qui se nomme la raison, qui a toujours une foule d'arguments à produire pour persuader qu'il n'y a plus rien à faire qu'à se désister de sa poursuite, à rentrer dans le rang et à suivre le flot ? Non, incertains mais non déconcertés, blessés mais non découragés, renversés mais non abattus,—c'est St Paul qui parle,—ils conservent leur foi entière, ils mettent leur main dans cette main invisible qu'ils sentent, s'ils ne la voient pas, et se laissent conduire comme un enfant par sa mère. L'enfant s'inquiète-t-il des sentiers par où sa mère l'entraîne ! Il sait qu'elle ne peut que bien le conduire, et il la suit aveuglement. Ainsi de ces âmes prédestinées.

« Seigneur, disait un juste, il y a trois mille ans, vous m'avez pris par la main, conduisez-moi où il vous plaira ! » Dieu le veut, se dit Eulalie, et elle s'inclina. Mais la divine volonté ne s'établit pas victorieusement dans une âme sans la meurtrir. Son chagrin fut grand, racontent tous ceux qui l'ont connue.

A la même époque, sa sœur, son noviciat achevé, prononçait ses premiers vœux et contractait avec Celui qui leur faisait battre le cœur à toutes deux, une alliance qui devait être indissoluble. Et elle, la maladie la rejetait dans le monde. Des deux fleurs de la même tige, l'une était transplantée dans le jardin de l'Époux, et l'autre restait dans le siècle.

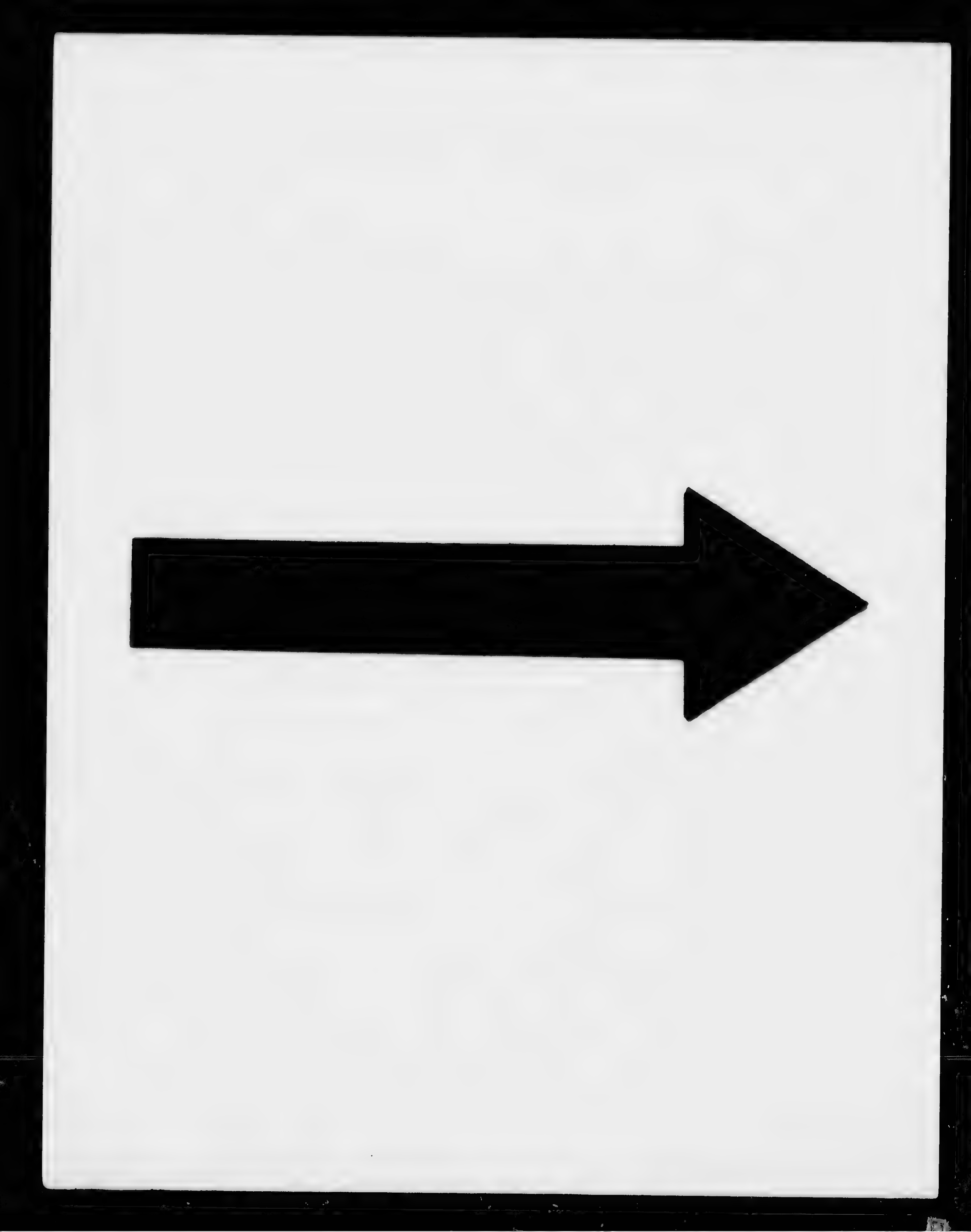
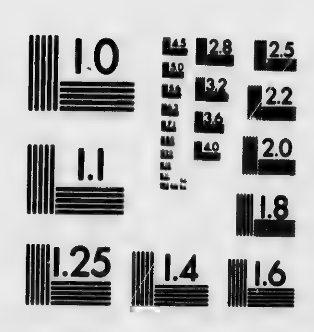


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Cependant, sa foi était trop vive pour qu'elle se perdît dans ces réflexions. Elle adora le bon plaisir divin qui la meurtrissait, et se soumit. « Tout tourne à bien à ceux qui aiment, dit St Paul. » Elle aimait déjà, elle aima plus encore, et son épreuve ne contribua qu'à la rendre plus humble, plus détachée, plus vide d'elle-même et plus pleine de Dieu.

Elle avait dix-huit ans. Et se remit au travail de la maison et continua cette vie régulière qu'elle connaissait si bien. Elle assistait sa mère comme par le passé, avec plus de tendresse et de dévouement, s'il est possible, comme la liane flexible qui, après l'orage, étreint avec plus d'énergie l'arbre qui la soutient. Elle faisait ce que font les autres, évitant la singularité, fuyant ce qui pouvait attirer les regards, d'une simplicité, d'une condescendance à toute épreuve. Elle savait si bien s'abdiquer qu'elle semblait n'avoir plus de volonté. Et pourtant, nous le savons, ce n'est pas ce qui lui faisait défaut. Mais, du seuil du noviciat, elle avait compris qu'il n'y a de vraie vertu que dans le renoncement, et, au jour de la profession de sa sœur, elle l'avait entendu émettre son vœu d'obéissance. Dès lors, ne pouvant obéir dans une communauté et sachant que l'obéissance est l'âme de la perfection, elle voulut obéir dans le monde. Elle voyait la volonté de Dieu dans celle de ses parents et jusque dans celle de ses frères. De la sorte, elle faisait à son insu un apprentissage qui lui serait utile par la suite, et posait un fondement sur lequel alle n'aurait qu'à élever quelques assises pour que

l'édifice fut complet en peu d'années. Ainsi, ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu dont la sagesse a tant de moyens pour diriger vers le but, avancent et progressent vers ce but, même lorsqu'ils s'engagent dans une voie qui paraît les en détourner.

Il n'y avait dans ses manières ni tristesse ni mécontentement, comme il arrive après une déception. Elle était toujours la même, toujours douce, toujours affectueuse, toujours paisible, et, dit son frère Eusèbe, toujours gaie sans être bruyante. C'est à ce signe que l'on reconnaît les âmes fortes et humbles. Elle se prêtait avec plaisir aux récréations de la famille. Elle vivait de sa vie et en faisait le charme, le mot est encore de son frère.

Cependant, l'épreuve qu'elle venait de subir n'était qu'un prélude et un avertissement. Le point noir, pressenti deux ans auparavant, avait grossi, le malheur planait sur sa tête. Au commencement de l'année 1830, sa mère tomba malade, et, en quinze jours, tout espoir fut perdu. Elle n'avait jamais été bien forte, mais soutenue par son courage et l'amour du devoir, elle s'était maintenue debout, faisant face à ses diverses obligations sans que personne autour d'elle soupçonnât qu'il suffisait d'un choc pour la terrasser. Eulalie s'installa à son chevet, et la disputa à la mort de toute l'énergie de sa tendresse et de son dévouement. Ce qu'elle souffrit pendant ces longues heures de nuit et de jour où elle voyait s'éteindre celle à qui elle devait tant,

ce qu'elle adressa de prières, de cris de ses entrailles, à la Vierge miséricordieuse qu'elle regardait comme son autre mère, est plus facile à concevoir qu'à exprimer. Elle avait vu mourir son grand-père, mais elle était jeune, et le bon vieillard, quoiqu'il occupât une large place dans son cœur, ne le remplissait pas à l'instar de sa mère.

Ses souvenirs d'enfance lui remontaient à la mémoire, des détails, des riens qui passent inaperçus dans le moment, mais qui se mêlent sans bruit aux fibres les plus intimes, et qui, lorsque ces fibres sont en éveil, renaissent avec une netteté qui fait revivre la vie d'autrefois. Elle se revoyait sur ses genoux, dans ses bras, sur son sein, « nourrie de ses propres mamelles, selon l'expression naïve de notre auteur du XVIe siècle, alimentée de son sang blanchi, la gratifiant de ses premiers ris, endormie dans son giron, souvent baisé[illegible]ec petites mines, lui faisant ouïr les premiers [illegible] qu'elle cuidait, jaser de sa langue balbutiente et bégayante. » Il y a là des heures d'agonie qui doivent compter gros.

Au dernier moment, la famille, à l'exception de la religieuse, entoura le lit de la mourante. Le Curé de la paroisse la confessa ; puis, Flavien, qui était prêtre, lui administra les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, et, en paix avec le ciel et la terre, un dernier regard donné à son mari et à ses enfants, l'âme de cette chrétienne inconfusible, comme dit St Paul, partit pour ce monde meilleur dont l'espérance avait été son stimulant et sa consolation.

Le coup fut terrible. Il creusait subitement un vide qui la laissait éperdue. L'humble fleur, déjà courbée par la maladie et par la déception, se pencha davantage, mais elle ne fut pas brisée. Le divin soleil qui brillait dans son ciel ne s'éclipsa pas; ses yeux suppliants se dirigèrent vers lui, ils se dirigèrent vers la femme qui se tient à ses côtés, revêtue de sa splendeur; elle but la rosée amère, et l'apaisement descendit dans son âme, le vide perdit de ses profondeurs troublantes, elle se redressa plus belle. Ces scories, ces imperfections qui tiennent à la vieille nature, que le baptême, que la première communion ne suppriment pas, dont le dépouillement est l'œuvre de toute la vie; cet alliage de vues humaines, de terre à terre, d'horizon rétréci, d'attaches et de recherches personnelles, qui entoure toute âme venant en ce monde, se consumèrent en partie au feu de la douleur, et, au-dessus de l'or purifié de son cœur, Dieu seul apparut. « O mon Dieu, s'est écrié un des plus délicats esprits de notre siècle, rien n'est bien que d'occuper son esprit et son cœur de vous. Ils dorment et font des rêves ceux qui ne pensent pas à vous. Vous seul êtes la réalité.[1] »

Jusqu'ici, son âme n'avait fait qu'essayer ses ailes dans les devoirs de la piété ordinaire. Il lui fallait prendre son vol vers ces régions supérieures qui lui étaient assignées. Mais pour que des ailes puissent fournir un long vol, il leur faut, non une

---

[1] Joubert.

atmosphère calme et sereine, mais des coups de vent, de l'orage et de la tempête. Alors, elles s'assouplissent, elles acquièrent du ressort, et leur vol est plus haut et plus durable.

C'est l'histoire d'Eulalie. A chaque épreuve, elle montait plus haut, et plus l'épreuve avait été cuisante, plus son coup d'ailes devenait puissant. Elle se rapprochait de cet idéal qui lui était fixé dans les desseins providentiels, ce que St Paul désigne sous ce nom d'âge parfait du Christ. Car le Christ, Jésus Notre Seigneur, est le modèle que nous avons tous à reproduire si nous voulons nous sauver, non pas assurément dans sa totalité, ce qui est impossible, mais chacun dans la mesure qui lui a été attribuée, mesure qui est la reproduction de l'un de ses aspects et de l'une de ses vertus. Puis, à la fin des temps, lorsque le travail sera terminé, que tous les élus seront groupés par ordre de taille, il résultera un immense miroir dans lequel se réfléchira le divin modèle et qui renverra au Père l'image totale de Celui en qui il a mis toutes ses complaisances.

Or, l'agent de cette croissance dans le Christ, de cette transformation en l'un ou en l'autre de ses aspects, c'est la douleur. C'est elle qui grave en nous la céleste effigie, comme le feu grave les couleurs dans la porcelaine de prix. Elle agit sur nos cœurs à la façon de la baguette de Moïse sur le rocher. Lorsqu'elle l'eût frappé, le rocher s'entr'ouvrit, et il en jaillit une source d'eau vive. De même, sous les coups de l'agent providentiel, le cœur

s'entr'ouvre. Il y a trouble d'abord, émoi, frémissement, parce que nous ne sommes pas nés pour souffrir. Ensuite, la grâce agit, la volonté se résigne, l'émotion se calme, et la source jaillit, je veux dire les larmes. Ces larmes qui du cœur montent aux yeux et des yeux coulent doucement, sans colère, sans révolte, c'est la rosée qui fait germer l'humilité. Nous ne pouvons prétendre à reproduire toutes les vertus du Christ, mais il faut absolument que nous reproduisions quelque chose de son humilité. Etre humble est la première condition requise pour nous approcher de lui. Et rien ne rend humble comme de pleurer dans ces conditions. On redevient ce que Dieu veut que l'on soit, enfant. Est-ce que les enfants se cachent pour pleurer ? Ils pleurent à tout propos, et chaque fois ils proclament leur faiblesse, ils font des actes d'humilité sans le savoir. Ce n'est que plus tard qu'ils cachent leurs larmes, lorsque l'orgueil vient durcir leur cœur. Mais, un jour ou l'autre, l'épreuve se présente pour briser l'enveloppe artificielle, et si on se laisse faire, si l'on correspond à cette grâce de choix, l'orgueil est en déroute, l'humilité le remplace, on retourne à son état et à ses sentiments d'enfance qui sont la joie du Père céleste. Chacune de ces larmes qui coulent silencieusement est une perle qui s'incruste dans l'âme et la rend plus belle. Et non seulement elle la rend plus belle, mais encore elle la rend plus heureuse. Ce n'est pas une parole en l'air qui a été prononcée sur la montagne : « Heureux ceux qui pleurent ! » L'enfant qui pleure dans le sein de

sa mère est déjà consolé. Qu'est-ce donc de pleurer dans le sein de Dieu, pour lui, et à cause de lui, afin de lui être fidèle et de lui ressembler! C'est des jours où nous l'avons fait que nous aimons le mieux à nous ressouvenir. « Dieu parle, il faut qu'on lui réponde : Le seul bien qui me reste au monde, est d'avoir quelquefois pleuré. »

Avec l'humilité, avec la paix du cœur, c'est la piété qui s'épure. Dans l'enfance, dans la jeunesse, elle est mélangée d'éléments qui l'altèrent. Elle est faite de douceurs sensibles et de recherches de soi. On ne s'attache pas à Notre Seigneur parce qu'il est Notre Seigneur, mais parce qu'il multiplie les pains et nourrit dans le désert. C'est une lampe qui ne projette qu'une lueur trouble parce que l'huile qui l'alimente est loin d'être pure. Or, les épreuves, les larmes, le sang sont l'huile qui rend sa flamme claire et parfumée, qui en font une lampe du sanctuaire.

Piété, bonheur, humilité, est-ce tout ce que produit la douleur chrétienne? Il y a encore la bonté. Ce qui rend bon, c'est la souffrance. Un cœur qui n'a pas souffert ne sait rien. Il peut savoir une foule de choses dans son esprit, il n'a pas la clef du mystère de la vie, il ne répond que par un son mort à tous ces gémissements qui se lamentent autour de lui. Parlant de Notre Seigneur l'Esprit-Saint répète souvent : « Nous n'avons pas en lui quelqu'un qui ne puisse compâtir à nos misères. Il a passé par toutes nos épreuves, il les connaît toutes expérimentalement. C'est un homme de douleur, qui a la science

de l'infirmité. « Je parlais de perles, il n'y a qu'un instant. Ces perles que l'amertume des flots forme au fond des mers, la douleur les forme dans l'âme, c'est la sympathie, c'est la pitié, c'est la compatissance, c'est la tendresse et la délicatesse.[1] »

Ainsi sous l'action de ses épreuves, Eulalie s'élevait à la taille qu'elle devait atteindre. En consumant l'encens, le feu dégage ses parfums. En consumant son âme, en travaillant sa sensibilité, le chagrin tirait de chacun des bons sentiments qu'elle possédait et de chacune des vertus qu'elle s'était acquises, ce qu'ils avaient de meilleur et de plus parfait. Il s'en dégageait un lustre qui donnait à sa physionomie une expression grave et touchante. Elle était encore jeune fille par l'âge et l'extérieur, elle ne l'était plus par les qualités que le malheur venait de mûrir.

« Ce n'est pas sans raison, a dit un des plus nobles fils de la noble Espagne, que nous sommes jetés dans la grande fournaise des douleurs. Il y a dans la douleur quelque chose de fortifiant, de viril, de profond, qui est la source de tout héroïsme. Dès qu'elle nous touche, la mystérieuse grandeur qui est en elle, nous grandit. L'enfant acquiert par elle la virilité de l'adolescence, l'adolescent la gravité de l'homme fait, l'homme fait la vertu du héros, le héros la vertu des Saints.[2] »

« Rien, dit de son côté un de nos maîtres modernes, ne condense autant la vie que la douleur.

[1] Mgr Gay, les *Vertus chrétiennes*.
[2] Donoso Cortès.

Rien ne précipite autant le grand travail de l'expérience. Rien ne dote notre nature d'accroissements plus magnifiques. . . Une vie de joie ne peut être que superficielle. . . Il y a peu d'héroïsme dans la joie. C'est la douleur qui fait les Saints.[1] »

La mort de sa mère faisait d'elle une maîtresse de maison. Sa sœur Geneviève s'étant mariée, elle restait seule de son sexe dans la famille. Elle dut en prendre le gouvernement. Il s'agissait de maintenir l'ordre, d'avoir soin de son père et de ses frères, de diriger les servantes, en un mot de veiller à tout. Dieu le veut, se répéta-t-elle, et elle accepta sa tâche. Elle avait au cœur et dans sa jeune expérience de quoi la remplir avec honneur. Les quatre années qu'elle avait passées avec sa mère, de 1823 à 1827, étaient une préparation plus que suffisante. Sa ligne de conduite était toute tracée : elle n'avait qu'à la suivre. En conséquence, elle entra sur-le-champ dans son nouveau rôle.

La vie des habitants était très occupée. On déjeûnait à sept heures, on dînait à midi, on soupait sur les sept heures. Dans l'intervalle, les hommes travaillaient sur leurs terres ou en ouvraient de nouvelles. Ouvrir une terre, c'est la prendre sur la forêt. Le pays en était couvert : des bois immenses sillonnés de cours d'eau, creusés de ravins dans lesquels les arbres, brisés par l'âge ou par la tempête, gisent entassés les uns sur les autres, sans autres voies de communications que des sentiers

[1] P. Faber.

imperceptibles connus des chasseurs et des sauvages, un fouillis inextricable de pins, d'épinettes, de cèdres, de merisiers, de bouleaux, etc. Encore à l'heure qu'il est, ce n'est que la moindre partie du sol qui a été défrichée dans la province de Québec. Derrière ces villages qui se succèdent, de trois lieues en trois lieues, en lignes parallèles au fleuve, et qui l'hiver ressemblent à des flottes à l'ancre sur une mer de neige, pendant que l'été ils sont noyés dans un océan de verdure ; entre ces lignes même en certains endroits, s'étend la forêt telle qu'elle est sortie des mains du Créateur. On défriche toujours, on gagne sur elle par la cognée et par le feu.

Ouvrir une terre, c'est donc abattre des arbres. On les coupe à trois pieds du sol et on met le feu aux abattis. Il s'en est brûlé du bois en Canada depuis deux cents ans ! Souvent, le feu mal éteint franchit les limites, attaque la forêt, et, poussé par le vent, devient un incendie gigantesque qui roule ses vagues de flammes des lieues entières, dévorant sur son passage les maisons et les villages. La fumée, la boucane comme ils disent, les flammèches, l'humus qui brûle traîtreusement sous terre, tout concourt à paralyser les efforts. Et quels efforts pourraient tenter quelques hommes isolés sans autres instruments que leurs haches et leurs ustensiles de cuisine ? Une armée n'y suffirait peut-être pas. Dans ce désarroi, devant ce torrent de feu qui arrive au milieu de craquements et de mugissements sinistres, leur ressource est

encore leur foi. Ils saisissent les saintes images et les statuettes, les suspendent aux arbres, disent leur chapelet, courent chercher le prêtre. En plus d'une circonstance, leur foi a triomphé, l'incendie s'est détourné.

On rencontre presque partout de ces espaces ravagés. Rien n'est lugubre comme la vue de ces arbres calcinés, de ces longues tiges noires et amincies comme des mâts, qui se dressent tristement où jadis s'épanouissait une forêt vigoureuse. En général, le sol est aride; il n'y pousse plus que des broussailles malingres. On dirait que l'élément destructeur a brûlé la sève de la terre. Ce spectacle n'est surpassé que par un autre plus sinistre encore. C'est celui de ces arbres coupés à trois pieds du sol, noircis et calcinés également, et qui ont l'air de bras mutilés que la vieille mère nature lève vers le ciel pour protester contre la destruction dont elle a été l'objet.

Dans l'espace compris entre ces souches qui ne sont arrachées que dix à douze ans après, lorsque les racines ne tiennent plus, les habitants se hâtent de semer de l'orge, de l'avoine, du blé, lesquels viennent admirablement, grâce à la cendre végétale. Les dix à douze ans écoulés, les chevaux, les charrues arrivent, les souches, les racines sont enlevées, le terrain se nivelle, et à la place de la forêt primitive, c'est une belle terre qui s'étale et qu'il n'est pas besoin de fumer de longtemps.

Ce travail est rude. Les générations actuelles, dans les villages établis, ne sauront jamais ce que

les ancêtres ont dépensé d'énergie persévérante pour leur léguer ces champs qu'elles n'ont plus qu'à entretenir. Elles n'y peuvent faire un pas sans fouler un sol imbibé de sueurs, sans éveiller le souvenir de ces hommes qui se levaient avant le jour, qui s'armaient de la cognée et qui frappaient du matin jusqu'au soir, s'arrêtant à peine pour manger sur le pouce un morceau de galette et de lard que leurs femmes apportaient lorsque le chantier n'était pas trop loin, ou qu'ils emportaient avec eux lorsque la distance était grande.

Ils rentraient à la nuit, soupaient en famille et s'encourageaient à recommencer le lendemain à la vue de ces nombreux enfants qui se pressaient autour de la table et qui avaient des dents jusque dans le gosier. La journée s'achevait par la prière en commun. Cet usage avait toujours existé. Il était probablement un de ceux que les premiers colons avaient gardés de la mère-patrie. Le chef de la famille récitait à haute voix, et chacun répondait, femme, enfants, serviteurs. On n'oubliait pas les morts, il y avait toujours un mot pour eux.

« Quand j'étais enfant, raconte M. de Gaspé dans ses *Anciens Canadiens*, ma mère me faisait terminer mes prières par cet appel à la miséricorde divine : « Donnez, ô mon Dieu, votre saint Paradis à mes grand-père et grand-mère ! » Chaque soir pendant le mois de novembre, la famille s'agenouillait aux tintements de la cloche du village et disait le *De Profundis*. Chaque dimanche, pendant le même mois, à l'issue de la messe, il se faisait sur la place

de l'église une vente à l'encan de divers objets que fournissait leur piété: Un mouton, un porc, un poisson, une pièce de gibier. Le produit était consacré à des messes pour les défunts.

Les Durocher se distinguaient entre tous par leur fidélité à ces coutumes, prières en commun, récitation du chapelet, culte des morts. Eulalie s'en considérait comme la gardienne attitrée et les aimait doublement : elles étaient pieuses, et elles faisaient partie de l'héritage qu'elle avait reçu de sa mère et des ancêtres.

Le dimanche, on se levait un peu moins matin, mais on s'arrangeait toujours de manière à être prêt pour l'heure de la messe. On tirait de l'armoire de solides vêtements en étoffe grise, tissée par la femme et les filles avec la laine du troupeau et façonnée par la couturière de l'endroit; on enfilait par dessus le pantalon, en guise de guêtres, de longs bas épais, on se mettait aux pieds des souliers à boucle, autour des reins une ceinture de soie ou de laine de couleur à bouts flottants sur le côté, sur la tête un bonnet de tricot, une tuque comme ils l'appellent, enfoncée jusqu'à la nuque, et, la joie du devoir à accomplir au cœur, père, mère, enfants grimpaient dans la voiture. On partait lentement, au pas, par de mauvais chemins en général, sous la pluie, sous le soleil, sous la neige. En arrivant, on attachait le cheval sans le dételer à la clôture voisine ou à quelques piquets plantés exprès, on lui jetait une couverture sur le dos, et, tous ensemble, on gagnait le banc de la famille dans

l'église. Si la place manquait, les enfants allaient s'installer sur le degré du sanctuaire au pied de la balustrade. On entendait la messe religieusement, on écoutait les avis du curé avec la résolution de s'y conformer, et l'on sortait, l'âme rafraîchie, le corps oublieux des fatigues de la semaine.

Sur le perron de l'église, on faisait un bout de conversation avec les amis, en fumant sa pipe, et l'on repartait comme on était venu, lentement, en parlant du prône, en questionnant les enfants. Si l'on n'avait pas le temps de retourner chez soi et de revenir pour les vêpres, on s'établissait autour de l'église pendant la belle saison, on se retirait dans une maison du voisinage pendant l'hiver. En ce temps-là, les vêpres étaient sacrées comme la messe. On travaillait pendant la semaine double et triple de ce que l'on travaille aujourd'hui, et cependant on n'ambitionnait pas d'autre endroit pour se reposer que la maison de Dieu, ni d'autre spectacle que les cérémonies du culte. La santé n'en souffrait pas, tout au contraire : c'étaient des hommes robustes, bon pied, bon estomac, des jeunes gens, des jeunes filles, bien découplés, aux membres endurcis.

Le soir, l'hiver on veillait. Les voisins arrivaient. En entrant, l'homme s'inclinait, et sa tuque ou son chapeau à la main gauche, de la droite il décrivait un geste demi-circulaire en disant : « Votre très humble, Mesdames.[1] » On causait, on racontait des

---

[1] De Gaspé, *Anciens Canadiens*.

histoires de revenants, de sorciers, de feux-follets, on enseignait aux enfants qui écoutaient de toutes leurs oreilles l'art de se débarrasser des derniers, lequel consiste à leur poser cette question : « Quel est le quantième de Noël ? » Nécessairement, ils ne le savent pas, étant tous parpaillots. Mais ils reprennent vite leur aplomb, et à leur tour, ils posent la redoutable question. « Et toi, dis-le le quantième ! » Malheur à celui qui hésite ! ils se précipitent sur lui et lui font un mauvais parti.[1]

On parlait de la France, son souvenir vibrait toujours dans les cœurs. Il était difficile qu'il en fût autrement. L'histoire du pays jusqu'en 1760, c'est-à-dire pendant la jeunesse des pères de la génération actuelle, n'était-ce pas son histoire en Canada ? C'étaient ses gouverneurs, ses intendants, ses généraux, ses régiments, c'étaient ses navires qui surgissaient là-bas, au détour du fleuve, et qui venaient jeter l'ancre sous les murs de Québec, le pavillon fleurdelisé à leurs mâts.

Toutefois, quarante ans après, il s'était passé un fait qui aurait pu donner à penser sur la nature des sentiments du pays. Le 10 janvier 1799, une messe solennelle d'actions de grâces avait été chantée dans les églises du diocèse de Québec, l'unique qui existait alors, pour célébrer la victoire de l'Angleterre sur la France, à Aboukir. La réjouissance étant officielle, elle ne signifiait pas grand'chose, comme toutes les réjouissances de

[1] De Gaspé, *Anciens Canadiens.*

commande. Mais, à Québec, la ville française s'il en fut, l'Hôpital-Général avait brillamment illuminé la veille. « Chaque croisée était ornée de tableaux, et les armes de la *Mère-patrie*, (l'Angleterre) couronnées de feuilles de laurier, occupaient la place d'honneur. L'église avait aussi sa décoration particulière. Devant la grille du chœur, s'élevait une espèce de pyramide, garnie de soie, de fleurs et de bougies. Ici encore brillait l'écusson britannique, et au bas était écrit en lettres d'or : « Vivent Georges III et l'amiral Nelson. »

Le jour de la fête, les bonnes sœurs chantaient le *Te Deum*, et le chapelain prononçait le discours de circonstance, pendant que des Anglais attirés par la manifestation prenaient des notes. Son discours fini, il s'écriait en descendant de l'autel : « Vivent le roi et l'amiral Nelson.[1] » Ceci et ce qui précède n'étaient pas dans le programme, par conséquent bonnes sœurs et chapelains obéissaient aux inspirations de leur cœur.

Il est vrai de dire que le digne prêtre était un émigré français et qu'il pouvait se croire permis de pousser ce cri inoffensif, lorsque ses congénères de l'ordre laïque ne craignaient pas, non seulement d'exciter l'Europe à envahir la France, mais encore de porter les armes contre elle, et que les princes du sang, se bornant à regarder du rivage, où leur grandeur les retenait, les luttes héroïques de la

[1] *Annales de l'Hôpital Général.*

Vendée, se préparaient à expédier des assassins pour attenter à la vie du Premier Consul.

Mais cette démonstration de l'Hôpital-Général n'était qu'un fait isolé. En somme, dans le peuple et parmi les habitants, l'image de la vieille patrie n'avait rien perdu de son prestige malgré les excès inévitables de sa Révolution. On continuait de vivre de sa vie, de ses victoires et de ses défaites, de ses travaux et de ses discussions, comme un membre amputé qui continue de ressentir ce qu'il éprouvait avant l'opération. On n'avait pas encore imaginé cette attitude de se dire français jusqu'à la racine des cheveux lorsqu'on voyage en France, et de répudier ce nom avec dédain lorsqu'on est rentré chez soi. On en parlait à la veillée, on s'obstinait à croire qu'elle reviendrait, on disait: «Ils reviendront, nous reverrons nos bonnes gens![1]»

Malgré son deuil, la maison Durocher demeurait ouverte aux parents et aux amis qui s'empressaient d'apporter leurs consolations. Eulalie les accueillait de son air affable et souriant, elle se mêlait à la conversation, elle lui communiquait ce tour aimable dont elle avait le secret et les laissait sous l'impression de sa grâce et de sa modestie. «Après la mort de sa mère, dit un témoin, elle vécut quelque temps, au sein d'une douce retraite, dans les exercices de la piété et donnant l'exemple des plus hautes vertus.[2]» «Elle était d'un caractère gai, mais sans légèreté, rapporte un autre, d'un

[1] De Gaspé, les *Anciens Canadiens*.
[2] Notes Lecours.

accès facile, mais sans manquer à la moindre convenance.[1] » Elle ne réussissait pas moins à faire les honneurs de leur table hospitalière. Pendant la belle saison, les habitants ne se rencontrent que le dimanche, sur le perron de l'église. Mais pendant l'hiver qui dure six mois, lorsque leurs champs dormaient sous leur manteau de neige, ils avaient des loisirs. Ils en profitaient pour se visiter. Sauf quelques voyages à la forêt pour en ramener le bois nécessaire, ils n'attelaient que dans ce but. De Noël au Carême, c'était une série de visites sans discontinuité. Les familles étant nombreuses, lorsque chaque fille et chaque garçon avait son chez soi, il fallait de six semaines à deux mois pour en voir la fin. On commençait par le grand-père, le jour de l'an. Enfants, petits-enfants se rendaient chez lui après la messe, lui souhaitaient la bonne année, s'asseyaient à sa table et se promettaient de revenir l'année suivante et de nombreuses encore. La semaine d'après, on allait chez l'un des enfants, et ainsi de semaine en semaine, jusqu'au mercredi des Cendres, jusqu'à ce que chacun eût eu son tour.

A l'arrivée des visiteurs ou des invités, on commençait par leur dire : « Dégreyez-vous ! » c'est-à-dire défaites-vous de vos manteaux, mettez-vous à l'aise. C'est un terme emprunté à la marine. On les invitait à se dégréer, comme on dégrée une barque ou un navire, lorsqu'ils arrivent au port, en les débarrassant des voiles, cordages et autres objets qui

[1] Notes Archambault.

ont concouru à les faire naviguer. Il y a ainsi dans leur langage un certain nombre d'expressions qui sentent l'ancien matelot. Pendant ce temps, la table se dressait, et, en un tour de main, en une heure tout au plus, le repas était préparé, un repas plantureux, des quartiers de viande à nourir vingt à trente personnes, et des pâtisseries variées. C'est le fort des femmes canadiennes. Elles s'entendent à les confectionner, on dirait qu'elles ont des doigts de fée. La pâtisserie nationale est le beignet ou beigne ou croquesignole : ces trois mots désignent la même chose, bien que le premier soit détourné de son sens ordinaire, et que les deux autres ne soient pas français : de la pâte roulée en cordons et plongée dans la graisse bouillante. Elle en sort avec une couleur dorée, on la saupoudre de sucre, et enfants et grandes personnes pourraient en manger toute la journée.

Quant aux quartiers de viande, elles les font cuire d'avance afin de n'être jamais prises au dépourvu. Le printemps, l'été et l'automne, on vit de salaisons, de galette et de laitage, mais l'hiver, on a de la viande fraîche. Cette viande cuite d'avance se conserve aisément, vu la rigueur de la saison. On lui donne un air de feu, lorsque les convives surviennent, et on est toujours en mesure de les recevoir sans grands préparatifs. L'appétit assaisonne le tout, la bonne humeur, la cordialité, et, avec un verre d'eau-de-vie par dessus, le repas ne laisse rien à désirer.[1]

[1] De Gaspé, les *Anciens Canadiens*.

Le luxe était inconnu, raconte M. de Gaspé. Chacun tirait son couteau de sa poche, les femmes, un couteau ordinaire, les hommes, un long poignard qu'ils portaient dans une gaîne de cuir ou d'écorce d'arbre suspendue à leur cou. Comme boisson, il y avait, au début, ce qu'ils appelaient le coup d'appétit, de l'eau-de-vie pour les hommes, de la liqueur douce pour les femmes, et pendant le repas, du rhum de la Jamaïque qu'ils se procuraient dans leurs relations avec Terreneuve. Le vin était rare, même chez les Seigneurs. Le thé avait de la peine à s'acclimater. Il répugnait, soit par habitude d'autrefois, soit par patriotisme, pour protester contre les Anglais dont il est la boisson journalière. On ne consentait à le prendre qu'en cas de maladie, comme sudorifique. On disait de ceux qui en prenaient sans cérémonie : « Ils veulent faire les Anglais ! » comme on dit maintenant de quelqu'un qui parle de la France : « Il fait son Français ! »

Les enfants ne mangeaient à la table de leurs parents qu'après leur première communion. Malgré la Révolution, cet usage existait encore en France à l'époque qui nous occupe. Dans les familles aisées, ils mangeaient sur une petite table basse, dans les autres, sur des billots. Dire à un enfant : « Tu manges encore sur le billot ! » était le couvrir de confusion.

Les hommes, habitués à la vie sévère des champs, à la solitude et au silence des bois, redevenaient enfants lorsqu'ils se réunissaient, de grands enfants, dit M. de Gaspé. La vieille nature franque et gau-

loise se détendait, ils riaient, ils chantaient, ils dansaient. Si quelques-unes de leurs expressions sentaient le matelot, certaines de leurs chansons rappelaient le régiment et l'auberge de village.

« Étant tous parents, alliés ou amis depuis l'enfance, ils ne se gênaient pas entre eux, et beaucoup de leurs amusements qui seraient inconvenants de nos jours, ne choquaient pas alors. Mais tout se passait avec la plus grande décence : On eût dit des frères et des sœurs se livrant en famille aux éclats de la plus folle gaieté.[1] »

On pense bien que, si ces réceptions dont ils ne pouvaient se dispenser avaient lieu chez les Durocher, les amusements ne s'y montraient pas. Le deuil était trop récent, et d'ailleurs, la délicatesse de ceux qui venaient les consoler, suffisait à les préserver de ces bruyants éclats. C'était un échange de sentiments sympathiques et affectueux, dont Eulalie tempérait la tristesse par l'aménité de ses manières.

Dans ces réunions qui auraient dû conserver leur caractère de simplicité patriarcale, perçait déjà la tendance à l'ostentation qui devait les faire tomber. A la différence du paysan français qui dissimule plutôt sa fortune, l'habitant canadien, selon l'expression du pays, mettait tout dehors. Chacun rivalisait à mieux recevoir que son voisin, et il s'ensuivait des dépenses qui finirent par être onéreuses. L'usage du pain bénit lui-même, à la messe, le

---

1 De Gaspé, les *Anciens Canadiens*.

dimanche, fut compromis par ces exagérations. Au lieu de la brioche traditionnelle, c'était un monument que l'on offrait, un énorme gâteau de Savoie enveloppé d'une massive carapace de sucre blanc et flanqué d'une foule d'autres petits gâteaux qu'ils décoraient du nom de cousins et qu'ils distribuaient aux chefs de famille dont ils étaient parents ou amis. Il fallut l'intervention des autorités diocésaines qui, pour supprimer l'abus, supprimèrent l'usage.

Une autre distraction de la saison d'hiver était la fabrication du sucre d'érable. On sait que l'érable est un arbre généreux dont les flancs contiennent à la fin de l'hiver, avant que monte la sève, une eau spéciale, agréable déjà sous cette forme, mais qui devient, sous l'action du feu, d'abord un breuvage délicieux, ensuite un sirop délectable, enfin un sucre parfumé. Chaque famille avait son érablière et récoltait sa provision. C'est cette récolte qui ouvrait pour les enfants, et même pour les grandes personnes, une ère de félicités sans pareilles. Le père et les jeunes gens travaillaient fort, car on n'a rien sans peine, pas même le sucre d'érable, ils souffraient du froid et de la fumée, mais la joie de la famille les récompensait de leurs peines comme aussi le résultat qu'ils obtenaient.

A la fin de l'hiver donc, la terre toujours couverte d'une neige dure et éblouissante, le père et les jeunes gens partent pour l'érablière. Ils emportent des provisions, car ils ne reviendront pas, leur présence sera nécessair nt que durera l'opé-

ration, trois semaines, un mois; ils emportent les ustensiles qu'elle exige, chaudières, vases de tout aspect et de toute grandeur, tubes, etc.

Au centre de l'érablière, s'élève une cabane rustique de planches ou de troncs superposés avec une ouverture au sommet pour la fumée. La chaudière est suspendue sous l'ouverture, la merveilleuse liqueur ne pouvant s'élaborer à huis-clos. Il faut qu'elle voie le ciel, il faut que les étoiles boivent les prémices de ses parfums. Puis, nos hommes se dirigent vers les érables, de bons vieux troncs amis qui leur montrent joyeusement les cicatrices des années précédentes, et qui sont prêts à en recevoir de nouvelles. D'un coup sec, ils font une entaille dans l'écorce à un pied, deux pieds du sol, cela dépend de la conformation de l'arbre; ils en font une seconde et une troisième si les veines de l'arbre sont gonflées de liquide, ils insèrent, entre les lèvres de la plaie, un tube ou une mince planchette concave, ils placent au-dessous un récipient d'écorce, et ils passent à un autre; et ainsi d'arbre en arbre, toute la journée, la journée suivante s'il le faut, la même opération devant se faire à une moyenne de douze cents à quinze cents érables.

Maintenant que les arbres sont entaillés, que des centaines de tubes ou de planchettes concaves sont soudés dans les fentes et que les récipients attendent en bas, il faut que l'eau se mette à couler. Pour qu'elle coule, la gelée est indispensable, une forte gelée pendant la nuit, et dans la matinée le chaud soleil d'avril. Alors les pores de l'arbre se

dilatent, les fibres se disjoignent, et le liquide descend. Arrivé aux ouvertures pratiquées dans l'écorce, il s'écoule dans les tubes ou planchettes et tombe dans les vases. La saignée est commencée, le sang arrive en abondance, il ne s'agit plus que de le recueillir et de le transformer.

Les jeunes gens vont et viennent d'arbre en arbre avec des seaux, avec un tonneau, dans lesquels ils vident les récipients qui s'emplissent et qu'ils transportent à la cabane. Là, le feu est allumé, la chaudière béante, et le sacrificateur les attend, je veux dire le père.

Il remplit la chaudière de l'eau précieuse, et toi, vieille mère Nature, qui en opères tant de transformations, qui avec un rayon de soleil et la sève de la vigne composes ce mélange que les profanes appellent du vin et les initiés, du soleil liquide, qui, à l'aide des mêmes vibrations lumineuses et des divers sucs que tu fournis, élabores ces couleurs charmantes, ces doux parfums, ces saveurs exquises et toutes ces innocentes voluptés que nous procure le règne végétal, toi qui n'es qu'un immense laboratoire, sois attentive, voici une transformation à la hauteur des tiennes, quoique nous nous en mêlions. L'eau s'échauffe, son arôme se dégage et se concentre ; en cet état, elle est déjà digne des dieux, Homère pourrait en faire le breuvage du puissant Jupiter. Armé d'une longue palette, le sacrificateur agite gravement le liquide qui bouillonne. La fumée l'aveugle, ses yeux pleurent, rien n'est plus capable de l'arrêter. Il

tourne et il retourne, il regarde, il goûte, il accomplit tous les rites. J'ai dit rites, je ne m'en dédis pas.

La nuit est venue, le silence majestueux de la forêt; les grands jeunes gens dorment étendus sur des branchages, le long des parois de la cabane; lui, il ne dort pas: à travers la fumée qui l'environne, c'est un druide qui s'acquitte des cérémonies sacrées avant d'aller cueillir le gui lorsque la lune sera levée, c'est un alchimiste du moyen-âge qui cherche la pierre philosophale au fond de ses cornues. Voyez-le, il se penche, il examine la liqueur dorée qui a remplacé l'eau primitive, il la verse dans des vases à sa portée, des vases qui affectent toutes les formes, des formes de cœurs, de statues, de maisons, de châteaux et de tourelles, d'églises et de clochers, il remplit la chaudière de nouvelle eau, il active le feu, et, en attendant que les bouillonnements recommencent, il pense. Est-il content de l'opération? calcule-t-il combien il va en remplir de ces vases? L'a-t-il trouvée la pierre introuvable? Il a trouvé mieux, il a trouvé le sirop délectable, il a trouvé le sucre parfumé, il a trouvé la joie des enfants!

L'émotion règne dans la famille, on entasse dans les paniers du pain, des œufs, du lard, de la farine, c'est pour aujourd'hui! La maman recommande aux enfants de se couvrir chaudement, il fait froid dehors, l'érablière est humide. Oui, oui! S'il fait froid dehors, il fait chaud dans les cœurs. Les plus jeunes sont aux fenêtres: Ils ont entendu les grelots

de l'équipage qui va les emmener, un traîneau de bois brut garni sur les bords d'une rangée de bâtons auxquels il faudra se cramponner. Mais le roi n'en a pas de semblable, et quelle musique que celle de ces grelots !

Partons ! dit la mère. Partons ! Partons ! répètent les joyeux échos, et les enfants se précipitent. O la belle promenade ! on vivrait cent ans que l'on s'en rappellerait comme au premier jour. Le soleil est dans sa splendeur, le ciel pur, la neige qui fond se sauve de ci de là en petits ruisseaux babillards, les arbres exubérants de sève et de vie secouent leur torpeur et répandent la bonne odeur du printemps. Le chemin est raboteux, mais à chaque cahot, quels éclats de rire, quelles exclamations parmi ces jeunes et ces grands, debout, serrés les uns contre les autres et se retenant aux bâtons !

La gelée de la nuit a été à point, les rameaux surpris se sont revêtus encore une fois de leur blanche hermine ; au passage de la caravane, ils semblent couverts d'une parure de perles et de diamants ; mais la caravane passée, le soleil étincelant de plus en plus, les perles et les diamants tombent, la blanche hermine disparaît, et les arbres reprennent l'allure simple et familière des honnêtes gens avec lesquels ils vivent.

La joie redouble lorsqu'on pénètre dans l'érablière et que l'on aperçoit les tubes, les récipients, l'eau qui coule sans s'arrêter, les grands frères qui l'enlèvent. Mais, lorsque, entre les arbres, on aperçoit la fumée qui monte vers le ciel, droite, fière,

chargée d'espérances, non, l'émotion ne fut pas plus grande dans le cœur de Noé et de sa famille lorsque leur regard se fixa sur l'arc-en-ciel.

On raconte que, quand Moscou se découvrit aux yeux de l'armée de Napoléon, avec ses tours, ses clochers, ses coupoles asiatiques qui resplendissaient des feux du soleil couchant, soldats et officiers, généraux et maréchaux, tous pris d'enthousiasme, battirent des mains. Qu'est-ce que ce battement de mains auprès de celui des enfants à la vue de la cabane qui recèle tant de merveilles !

Ils entrent, ils crient le bonjour au sacrificateur qui les regarde en souriant de ses yeux rougis et du sein de son nuage de fumée, et aussitôt à l'œuvre ! On trempe son pain dans l'eau à son premier degré de transformation, on se lèche les lèvres au contact de cette suavité dont on a été sevré depuis un an, on chante, on rit, on complimente le père, on sort, on court sur la neige, on s'imprègne des senteurs de la forêt, et, au signal des tout petits qui n'ont pas voulu se séparer de la chaudière, on rentre pour attaquer le second service.

On s'arme d'une palette, et, pendant que la liqueur enchanteresse que le feu a amenée à son second degré de transformation, tourbillonne en lançant des reflets d'or, on la plonge, on la ramène et on la déverse dans sa bouche.

On raconte encore qu'un gladiateur reçut un jour un tel coup de poing sur la mâchoire que ses dents furent brisées. Son adversaire le crut hors de

combat. Mais lui, pour le déconcerter, ne sourcilla pas : Il avala ses dents comme s'il avalait de la salive et riposta comme si de rien n'était. Plus d'un de nos jeunes héros imite cette force d'âme. La langue est brûlée, le palais échaudé, l'estomac incendié, il roule un instant des yeux effarés, mais, se reprenant rapidement, il s'affermit sur ses pieds, et continue à jouer de la palette.

Du second service, on ne tarde pas à passer au troisième. Le sacrificateur qui s'était écarté pour faire place aux convives, se rapproche, son œil expérimenté sonde la profondeur de la chaudière, il reconnaît que la troisième transformation s'est opérée : L'eau blanche, l'eau aux reflets d'or est devenue du sirop. En avant ! Chacun se choisit un coquet petit vase en écorce de bouleau, le remplit de neige immaculée, et sur ce lit digne de lui, reçoit le sirop qui s'étend en nappe onctueuse et transparente comme une plaque d'ambre fin. . . Non, encore une fois, citez-leur dans ce moment tous vos souvenirs classiques, vous ne leur persuaderez jamais que dans les Champs Élysées on puisse déguster quelque chose d'approchant !

Mais ce ne sont là que des préliminaires, des hors-d'œuvre, si vous le voulez. Voici la partie sérieuse du festin, voici les plats de résistance. On casse des œufs dans le sirop qui les saisit et les fige, on taille des tranches de lard, on les enduit de pâte, et après les avoir fait sauter dans la poële vulgaire, on les plonge dans le bain de topazes en fusion, et, vieille mère Nature, sois jalouse ! On les

retire poétisées! Ce n'est plus du lard, c'est de l'ambroisie, c'est le dernier prodige du sacrificateur. Après une telle transformation, il n'y a plus qu'à contempler la chaudière qui a épuisé ses trésors, à dire au père combien l'on est content, et à remercier l'auteur de tant de biens. On revient en chantant, on se raconte les incidents de la fête, et un souvenir de plus se grave dans la mémoire, un de ces souvenirs auquel on se reportera par la suite avec douceur, lorsque l'été aura succédé au printemps de la vie, l'automne à l'été, et que, les frimas de l'hiver sur la tête, on sera devenu un vieillard.

Jadis, Eulalie n'était pas la dernière à prendre sa part de ces fêtes de l'enfance et de la jeunesse. Elle aussi, elle riait, elle chantait. Mais cette année, elle se borna à entretenir son père et ses frères des provisions dont ils avaient besoin. Elle était plus que jamais une femme d'intérieur. Effleurant à peine le sol de ses pieds, elle allait par la maison comme son bon génie, attentive et recueillie, l'œil ouvert aux détails du ménage, faisant de chacun des soins qu'elle lui donnait une prière, de chacun des rapports qu'elle avait avec les servantes ou les visiteurs un acte de vertu. C'était la même régularité que du temps de sa mère, la même activité, le même empressement auprès de son père et de ses frères. Elle se considérait comme dans un couvent, et, tout en se montrant fille et sœur dévouée, maîtresse de maison intelligente, elle s'arrangeait de façon à se faire une solitude au sein de ses occu-

pations. La prière était toujours le besoin de son âme, sa sanctification par les moyens dont elle disposait et dans la position où Dieu la voulait pour le moment, son unique souci.

Elle aurait pu se placer avantageusement dans le monde. Sa sœur Geneviève avait été demandée en mariage de bonne heure. Outre que sa famille joignait l'aisance à ses qualités héréditaires, Eulalie, à cet héritage de ses ancêtres, ajoutait l'appoint d'une éducation soignée. On la connaissait dans la région, on savait qu'elle était autant femme de tête que de cœur, et plus d'un parti se serait estimé heureux d'obtenir sa main. Mais elle ne s'appartenait plus, elle était fiancée depuis longtemps, ses épreuves n'avaient fait que resserrer les liens de son engagement. Elle vivait dans le monde sans être du monde, s'habillant simplement, ne mettant jamais de fleurs, dédaignant sans y penser toutes ces superfluités dont les jeunes filles aiment à s'entourer.

En dehors de la maison paternelle, elle ne connaissait qu'un chemin, celui de l'église. « Très souvent sur semaine, dit un témoin, on la voyait se diriger vers l'église pour assister à la messe et faire la communion.[1] » C'est là qu'elle alimentait sa piété, et qu'elle renouvelait entre les mains de son divin fiancé la résolution de lui être fidèle jusqu'à la fin. « Dieu et le temps, a dit le P. Ventura, sont les amis des âmes de bonne volonté. » Elle comp-

---

[1] Notes de M. Archambault.

tait sur Dieu et sur le temps, rien n'avait pu ébranler sa vocation.

Elle s'habituait à cette vie d'intérieur lorsqu'un événement vint l'en arracher. Son frère Théophile était prêtre. Il avait exercé le ministère dans plusieurs vicariats quand, dans le courant de cette année 1830, il fut appelé à desservir St-Benoit. Par délicatesse autant que par reconnaissance pour son prédécesseur à qui il avait des obligations, il s'offrit à garder au presbytère les servantes et la nièce du défunt. C'était un acte de charité qui lui gagna les cœurs de ses paroissiens, mais qui le plaçait dans une situation embarrassante. Il ne crut pas pouvoir mieux s'en tirer qu'en faisant venir Eulalie et en lui confiant le gouvernement du presbytère. Eulalie accepta, sur les conseils de son père que Théophile avait gagné à sa cause. Mais il lui en coûta. C'était un exil, une nouvelle installation, une nouvelle voie à se frayer, alors qu'elle commençait de suivre paisiblement celle que la Providence lui avait ouverte. De plus, si la situation était gênante pour son frère, elle était pleine de difficultés pour elle. Il fallait du tact pour ne froisser personne, ni la nièce ni les servantes, et de la bonté pour compatir à leur chagrin. Tact et bonté, elle en fit preuve.

« Les quelques mois qu'elle passa dans cette paroisse, toujours faible, presque toujours malade, ne furent qu'une suite presque ininterrompue de renoncements. Elle avait à recevoir tous les jours les visites des parents et amis du précédent curé,

et à rendre ces visites, et cela en se faisant continuellement violence, elle qui aimait tant sa solitude de St-Antoine. J'en parle en connaissance de cause, j'ai vécu un mois sous le même toit. J'ai été l'heureux témoin de sa vertu, de la noblesse de son caractère et de la bonté de son cœur, qui la rendait si aimable. Je l'ai toujours vue, au milieu de ses fatigues et de ses souffrances, d'égale humeur, le sourire sur les lèvres, le visage calme et paisible, recevant les uns avec une politesse exquise, encourageant les autres, essuyant les larmes, et seule à ignorer son mérite.[1] »

L'année 1830 s'écoula de la sorte. Dans les commencements de l'année 1831, un autre événement survint qui modifia de nouveau le cours de son existence: Son frère fut transféré à la cure de Belœil. C'était, de l'exil, revenir dans son pays. En effet, il rendit à sa sœur sa liberté, et celle-ci se hâta de regagner St-Antoine. Elle était là chez elle, dans le milieu qui lui convenait, un milieu où elle était née, où elle avait grandi, où sa mère, son grand-père, ses frères, ses sœurs revivaient, où jusqu'aux pierres et aux meubles de la vieille maison, jusqu'aux arbres de la terrasse, tout lui parlait au cœur. Elle s'installa donc dans sa chère solitude, joyeuse de respirer cet air natal qui ranime le corps et l'âme. Mais il se préparait un troisième événement qui ne devait pas la laisser longtemps à son bonheur. Le nouveau curé de Belœil négociait avec son père une affaire importante, l'attirer chez

[1] Notes de M. Lecours.

lui ainsi que sa sœur Eulalie, et vivre ensemble de la vie de famille. Le père commençait à vieillir, il avait assez travaillé, Calixte et Edouard étaient en âge de se conduire en hommes : Le projet lui sourit, il accepta. Il ne lui fut pas difficile de décider sa fille. Avec l'esprit d'abnégation qui la caractérisait, elle ne vit que le bonheur des autres, et elle consentit. Cette fois, c'était son dernier déplacement. La Providence l'attendait à Belœil pour grouper autour d'elle les éléments nécessaires à ses vues et lui dire enfin ce qu'elle voulait.

Ainsi, Dieu la soumettait à sa conduite ordinaire à l'égard des âmes en général, et, en particulier, à l'égard de celles dont il a l'intention de se servir. Il l'éprouvait afin d'en faire un instrument souple et résistant. Ses tentatives de vie religieuse, ses arrêts forcés, ses maladies, la mort de sa mère, ses allées et venues de St-Antoine à St-Benoit, de St-Benoit à St-Antoine, de St-Antoine à Belœil, étaient autant de stations dans la voie douloureuse qu'il lui avait tracée. Pour faire de quelqu'un un vase d'élection, il commence par le purifier en le vidant de lui-même. La nature humaine est tellement imprégnée de germes mauvais que le vase en déborde et que, abandonné à lui-même, il serait impuissant à contenir autre chose. « *Illic reptilia quorum non est numerus*, dit l'Esprit-Saint. » « Il y a là des misères que nous ne soupçonnons pas, que les Saints connaissaient, dont la vue leur arrachait des cris de détresse, qui les plongeait dans une confusion inexprimable.

Quand St Vincent de Paul se traitait de dernier des misérables, qu'il se mettait au plus profond de l'enfer, sous les pieds des démons, il avait tout son bon sens, il exprimait ce qu'il voyait en lui. « Je ne sais pas ce qu'est le cœur d'un scélérat, disait de Maistre, mais je sais ce qu'est le cœur d'un honnête homme : C'est affreux ! » « C'est un cloaque, disait-il une autre fois. »

Il faut donc que le vase passe au feu, que la flamme de la douleur s'applique sur ses parois, qu'elle s'insinue dans ses fibres, qu'elle les nettoie une à une, il faut qu'elle consume et qu'elle dévore. Alors, le vase s'épure, il devient d'or et de cristal, et en même temps que sa capacité augmente, la grâce s'accroît, il se remplit de bonté, de générosité, de dévouement, et quand il est plein, il ruisselle au dehors, il accomplit la mission qui lui a été assignée.

Eulalie s'abandonnait à l'action divine, elle était de cire vierge entre les doigts qui la modelaient. Dieu le veut ! cette pensée remplissait son cœur à chaque secousse qu'elle éprouvait, et la volonté de Dieu devenait sa volonté. Jusqu'ici, elle n'a répandu de son trop plein qu'autour d'elle ; nous allons la voir désormais le répandre sur un théâtre plus vaste. Mais toujours elle sera ce qu'elle a été, douce et grave, aimable et réservée, humble et grande, humble dans sa personne et dans ses sentiments, grande dans ce qu'elle fera et dans la manière dont elle le fera, vide d'elle-même et pleine de Dieu, et, à l'exemple d'une sainte dont la des-

tinée ressemble assez à la sienne, elle pourra prendre pour devise ces trois mots qui la résument déjà : « O mon Dieu, tout de vous rien de moi, tout à vous rien à moi, tout pour vous rien pour moi ! »

CHAPITRE IV

EULALIE AU PRESBYTÈRE DE BELŒIL

1831-1833

Sa charité. — Son dévouement, son respect pour les prêtres. — Elle soulage, elle console les pauvres et les affligés. — Mlle Dufresne.

Belœil, comme l'indique son nom, est une paroisse agréablement située sur la rive gauche du Richelieu, à six lieues au-dessus de St-Antoine. En somme, Eulalie n'était pas complètement dépaysée comme à St-Benoit, de plus, elle se trouvait avec son père et son frère, et enfin un instinct secret l'avertissait qu'elle entrait dans sa voie décisive.

Son frère, M. Théophile Durocher, le nouveau curé de Belœil, était un prêtre exemplaire. Tous ceux qui l'ont connu s'accordent à le proclamer le type du gentilhomme, le modèle de l'esprit sacerdotal. « Quel homme de bon ton ! s'écrie M. Archambault. Quel prêtre au cœur généreux, hospitalier ! Il n'avait rien à lui. Son presbytère s'appelait la maison des prêtres. Avec quelle bonté il invitait et accueillait les ecclésiastiques des séminaires pendant les vacances, ou durant l'année, lorsque, par suite des fatigues de l'enseignement, ils avaient besoin de repos et de soins ! [1] »

[1] Notes de M. Mizaël Archambault.

« Je l'ai connu à Belœil, dit un autre témoin. Il était bien l'apôtre infatigable, le père tendre et dévoué de ses paroissiens ; aussi ces derniers avaient-ils une grande confiance en lui. On l'aimait, mais en même temps les méchants le redoutaient. Les pauvres trouvaient leur soutien dans sa bonté : il était leur grenier.[1] »

« J'ai bien connu M. Théophile Durocher, rapporte un troisième témoin. Pendant plusieurs années, il fut seul pour remplir les fonctions du saint ministère. Tous les dimanches, il entendait les confessions jusqu'à l'heure de la grand'messe, il faisait de belles et longues instructions qui, souvent, attendrissaient jusqu'aux larmes. Ses paroissiens le chérissaient et le vénéraient. Il était le pasteur vigilant qui sait veiller à la garde du troupeau pour éloigner le loup ou pour ramener la brebis égarée. . . . Il s'entendait à préparer les enfants à la première communion. Pendant près de six mois, il faisait le catéchisme une heure chaque dimanche. Non seulement les enfants s'y rendaient assidûment, mais encore des personnes de tout âge qui s'estimaient heureuses d'y assister, tant ses explications étaient intéressantes. De plus, il le faisait sur semaine pendant deux à trois mois. . . Sa charité s'étendait à tous, toujours disposé à consoler la veuve et l'orphelin ou à aider de sa bourse ceux qui étaient dans le besoin.[2] »

[1] Notes de Sœur Marie-Ignace.

[2] Notes de Sœur Marie de la Miséricorde.

Il était grand, bien fait, d'une politesse proverbiale ; il avait des manières nobles, l'air imposant et quelque peu froid, mais que l'aménité de son caractère rendait promptement aimable. Il avait la piété de sa sœur et l'exprimait dans son zèle pour le culte divin, dans les cérémonies qu'il accomplissait avec la plus grande solennité et dans les prières.

« Souvent on le voyait agenouillé dans le cimetière, quelquefois par un temps très incommode, récitant l'Angelus du matin, la tête découverte et les mains jointes sur sa poitrine.[1] »

Eulalie ne pouvait manquer de se trouver à l'aise dans le rayonnement de cette figure sacerdotale. En outre, la Providence lui ménagea une autre faveur. A deux pas de la paroisse de son frère, il y avait dans celle de St-Hilaire, un autre curé non moins recommandable. C'était M. Odelin, prêtre instruit au courant de toutes les questions qui s'agitaient dans l'Église. A cette époque, on s'occupait beaucoup des doctrines de Lamennais. L'écho des discussions qu'elles soulevaient en Europe se prolongeait par delà l'Océan, jusqu'en Canada. Les uns prenaient parti pour, les autres contre. Du nombre de ces derniers était M. Odelin. Nourri de fortes études philosophiques et théologiques, il apercevait le faible du système d'après lequel la raison, incapable d'arriver à la vérité lorsqu'elle est seule, en devient capable, lorsqu'elle est réunie à

---

[1] Notes de Sœur St Ignace.

d'autres. Ajoutez tant que vous voudrez des zéros à des zéros, vous n'aurez jamais que des zéros. Multipliez à l'infini des incapacités par des incapacités, comment parviendrez-vous à une capacité quelconque ? Il soutint des polémiques intéressantes avec les professeurs du collège de Saint-Hyacinthe, dans les journaux ou les Revues du temps. Il faut crôire que, en ce temps-là, on ne craignait pas les lectures sérieuses, puisque, si nous en jugeons par la note suivante, nous voyons des jeunes filles suivre ces polémiques.

« Je les ai suivies avec beaucoup d'intérêt, raconte une de ces jeunes filles qui embrassa quelque temps après la vie religieuse, mais je ne suis pas en état de les juger. Ce que j'ai ouï dire alors, c'est que les propositions de part et d'autre étaient d'une haute philosophie.[1] »

Rome jugea, et son jugement prouva que M. Odelin avait vu juste. Ce fut ce prêtre distingué que la Providence plaça sur le chemin d'Eulalie et qu'elle choisit pour directeur.

Ainsi appuyée, d'une part sur son frère qui laissait libre carrière aux inspirations de son cœur, de l'autre sur M. Odelin qui la dirigeait, elle s'élança dans le champ qui s'ouvrait devant elle. En peu de jours, elle devint l'âme du presbytère, l'ange visible de la paroisse. . .

Au presbytère, elle était tout soin et tout dévouement pour les prêtres malades qui venaient

[1] Notes de Mère Véronique du Crucifix.

s'y rétablir. Elle vénérait dans leur personne les ministres de ce Dieu qui occupait tant de place dans ses pensées, et les dispensateurs de ces grâces qu'elle recevait avec une si scrupuleuse préparation. Par leur contact journalier avec les choses du ciel, à l'autel, au confessionnal, dans la récitation du bréviaire, ils lui apparaissaient revêtus d'une nature supérieure. Ce sentiment subsiste encore en beaucoup d'endroits ; vers 1831, il était général et entier. Peuple et clergé ne faisaient qu'un, serrés autour du même drapeau, par leur foi, leur langue et leur nationalité. La politique ne les divisait pas, elle les groupait au contraire. Exclus du pouvoir et de la plupart des fonctions publiques, ils ne songeaient pas à s'élever au-dessus les uns des autres, à faire triompher leurs partisans. Quand le prêtre donnait un avis, en chaire ou en particulier, on ne discutait pas, on se le tenait pour dit : L'homme s'effaçait, il n'y avait plus que le prêtre. Le prestige surnaturel les environnait de la tête aux pieds, dans les relations familières comme à l'église.

Eulalie était une des manifestations les plus touchantes de cette foi profonde. Il n'y a pas de prévenances qu'elle n'eût pour eux, ni de respect dont elle les entourât. Avec cela, discrète, évitant d'être importune, ne se montrant que lorsqu'il le fallait. Elles ne sont pas rares les personnes qui, par un zèle mal entendu, tournent sans cesse autour de ceux qu'elles veulent servir et les fatiguent plus qu'elles ne les servent. La race en existait déjà du

temps du saint homme Job qui les appelait d'un nom qui sera toujours vrai, des consolateurs onéreux. Eulalie n'était pas de cette race. Elle avait trop de savoir-vivre et de délicatesse innée pour dépasser la mesure.

Elle allait de son pas discret, portant à celui-ci une potion, à celui-là une nourriture légère, attentive et heureuse de rendre service. Elle semblait n'exister que pour les autres. Par sa bonté, sa modestie, sa grâce souriante, elle méritait qu'on l'appelât une sœur de charité. Cette appellation dit tout.

« Elle secondait admirablement son frère dans ses œuvres de généreuse hospitalité, dit M. Archambault. »

« Il fallait voir comme elle entrait dans les vues de son frère, dit M. l'abbé Lecours. »

« C'était une vraie sœur de charité, continue M. Archambault. Faible elle-même, ayant l'expérience des avantages que procure un bon régime pour le rétablissement d'une santé débile, connaissant bien ce qu'exige chaque tempérament, elle savait imposer avec douceur des prescriptions efficaces et préparer une foule de mets légers et de facile digestion. Elle possédait nombre de recettes, et connaissait nombre de simples inoffensifs. Elle s'acquittait de son rôle d'infirmière avec un grand dévouement et beaucoup de réserve. On ne la voyait qu'aux repas, ou lorsque, à certaines heures, elle apportait quelques remèdes et potions fortifiantes. M. l'abbé Lecours pourrait vous répéter, après moi, ce que

je dis ici des soins empressés dont nous avons été tous deux l'objet quand, épuisés par l'enseignement au collège de St-Hyacinthe, M. Théophile Durocher nous a si cordialement accueillis dans son presbytère, et que Mlle Eulalie nous a ramenés à la santé. Un tel dévouement, une telle bienfaisance, dénotent un cœur rempli de l'amour de Dieu.[1] »

Oui, c'est l'amour de Dieu qui l'animait. Parce qu'elle aimait Dieu, elle respectait ses prêtres ; parce qu'elle aimait Dieu, elle les entourait de ses soins. Cet amour entretenait dans son cœur une source de générosité et d'énergie qui ne tarissait pas. Son corps lui-même s'en ressentait. Malgré sa faiblesse, elle ne paraissait jamais fatiguée, ne mettait jamais en avant quelque indisposition pour envoyer à sa place les servantes.

Son ministère de sœur de charité rempli, elle disparaissait, vaquait par le presbytère aux autres emplois de sa charge de maîtresse de maison ; ou bien, elle se retirait dans sa chambre, ou mieux elle allait faire un tour à l'église, puisait dans la solitude et dans la prière de nouvelles forces et de nouvelles inspirations, demandait au tabernacle ou à l'autel de la Sainte Vierge, au cœur de Jésus et au cœur de Marie, les deux foyers de sa vie, de nouvelles étincelles, et on la voyait revenir, calme et reposée, prête à répandre de nouveau la flamme de son zèle et de sa charité.

---

[1] Notes de M. Mizaël Archambault.

N'est-ce pas ce qui se voit tous les jours dans les hôpitaux et dans les maisons d'éducation, des femmes, pâles, frêles, qui mangent à peine, qui dorment mal, et qui se dépensent du matin au soir ? D'où leur vient ce ressort ? Il n'y a pas longtemps, un des plus puissants et des plus sincères esprits de notre siècle, Taine, le demandait à une religieuse. La religieuse l'invita à la suivre et le conduisit à la chapelle. Là, lui montrant le tabernacle : « C'est ici ! répondit-elle. »

« C'est une grande chose que l'amour, chante l'auteur de l'*Imitation*, une chose qui rend léger ce qui est pesant et suave ce qui est amer. Il n'y a rien de plus doux ni de plus fort. Celui qui aime, court, vole, il est dans la joie, rien ne l'arrête, rien ne lui pèse, rien ne lui coûte, il tente plus qu'il ne peut, il ne connaît pas l'impossible. Et à cause de cela, il peut tout, et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et épuisent vainement celui qui n'aime pas. Tel qu'une flamme vive et pénétrante, il s'élance vers le ciel et s'ouvre un sûr passage à travers tous les obstacles. Oh ! quelle clameur aux oreilles de Dieu que ce cri d'une âme : Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi, et je suis toute à vous ! »

Ce cri était celui d'Eulalie, un cri qui n'avait rien de bruyant, qui se traduisait par sa seule conduite, doucement et paisiblement, comme tout ce qui émanait d'elle. Mais avec sa douceur et ses allures paisibles, elle n'en était pas moins une victorieuse. Elle passait à travers les obstacles sans

avoir l'air de se douter qu'il y en eût. La faiblesse, la maladie, la fatigue, les répugnances, elle les écartait sans effort apparent, d'un tranquille coup de ses ailes, et elle allait son chemin, semblable à ce rayon matinal qui n'est d'abord qu'une flèche lumineuse dans la nuit, puis qui grossit, qui se multiplie, qui devient une aurore, qui devient un soleil éblouissant et radieux. Elle faisait le bien comme l'amour se donne et comme la source s'épanche.

Vous rencontrez dans les montagnes une source qui n'a rien d'extraordinaire, à première vue : Un peu d'eau, il semble que vous l'épuiseriez du creux de votre main ; alentour quelques tiges, quelques brins d'herbe qui se penchent pour voiler sa nudité ; de temps à autre, un oiseau qui vient se désaltérer ; la nuit, une étoile qui se baigne en passant dans sa fraîcheur. Si vous songez que cette source est le point de départ d'un fleuve historique, vous êtes surpris. Mais si vous regardez à vos pieds, vous voyez l'eau sourdre des entrailles de la montagne, sans bruit, sans discontinuité, et si, de l'étroit bassin, vous suivez le clair filet, limpide, qui s'écoule, vous le voyez qui descend, qui gagne la vallée, qui s'élargit, vous l'apercevez dans le lointain qui se déroule comme un ruban d'argent et qui disparaît à l'horizon pour aller, pendant des centaines et des centaines de lieues, répandre partout sur ses rives la fécondité et la richesse. Ainsi des cœurs de Jésus et de Marie, la grâce, la vie, la bonté, la charité s'épandaient dans le cœur d'Eu-

lalie et de là ruisselaient dans le presbytère et sur la paroisse. Cinquante ans ne seront pas écoulés que le ruisseau frais et limpide sera devenu un fleuve qui circulera de paroisse en paroisse, en Canada, dans les Etats-Unis, jusqu'en Floride, jusqu'en Californie, vivifiant de ses féconds circuits des milliers d'intelligences et de cœurs.

« Sa charité était inaltérable, insatiable, atteste M. Lecours, son amour pour l'Eucharistie, ardent, et sa dévotion pour la Sainte Vierge, pleine de tendresse. J'ai été du nombre de ceux qui éprouvèrent tant de fois les bienfaits de sa charité sans bornes.[1] »

« Elle avait un grand respect pour les prêtres, témoigne son frère Eusèbe, elle les recevait avec plaisir et de son mieux. Elle s'est fait remarquer par son zèle à soigner les malades à qui Théophile ouvrait son presbytère.[2] »

« Elle était toujours occupée et toujours prête à rendre service, disait, trente-cinq ans plus tard, celui qui a décidé de sa vocation, le P. Telmon, toujours pleine de charité, pieuse et fervente comme une religieuse.[3] »

Pour elle, elle ne songeait guère à se rendre témoignage. Elle faisait le bien pour le bien, parce qu'il était un besoin de son cœur, parce qu'il prouvait qu'elle aimait. Mais ses œuvres ne s'en accumulaient pas moins, lui composant une auréole

[1] Notes Lecours.
[2] Notes, Eusèbe.
[3] Lettre, R. P. Telmon.

qui commandait le respect. Car si elle était pénétrée de révérence pour les prêtres, les prêtres, de leur côté, se sentaient émus devant cette jeune personne si délicate et si courageuse, si intelligente et si humble. Sa simplicité, son ingénuité, toutes ces choses aimables qui ne peuvent venir que d'une âme pure et sans ombre de prétention, les charmaient, pendant que sa réserve et son dévouement leur inspiraient de l'estime. Ils reconnaissaient en elle une gracieuse incarnation de cette hospitalité si chère à leur race, avec tout ce que la foi peut y ajouter de religieuses attentions. C'était Marthe dans la maison de Béthanie. En même temps, c'était la sœur de Marthe par l'empressement avec lequel, sa tâche finie, elle regagnait sa chambre, ou venait se prosterner aux pieds de Jésus et de Marie. Et Jésus qui a dit de ses prêtres : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, celui qui vous reçoit me reçoit, » reposait un regard de complaisance sur celle qui le servait en les servant, qui l'honorait en les honorant. Sa grâce affluait dans son âme, versant du baume sur ses peines, élargissant son cœur, se l'attachant par un amour que rien ne pourrait altérer.

« Il y a une voix qui est dans mon cœur et qui est mon cœur même, qui est en moi et qui est moi-même, et cette voix me dit : En Dieu est le bonheur, et avoir le bonheur, c'est aimer, c'est être ravi, transporté d'amour, et demeurer éternellement dans ce ravissement et dans cette extase. Ne

m'appelez pas si vous ne m'aimez pas, je ne pourrais répondre à votre appel ; mais si la voix que j'entends est une voix d'amour : Me voici ! répondrais-je aussitôt, et je suivrai mon bien-aimé sans lui demander ni où il va, ni où il entend me conduire. Où qu'il aille, où qu'il me conduise, nous y serons lui et moi et notre amour, et notre amour, lui et moi, c'est le ciel.[1] »

Ainsi d'Eulalie. Elle suivait la voix qui l'appelait et qui lui parlait au cœur. Ayant Dieu, elle avait tout, elle ne désirait rien que de se donner davantage. Car Dieu, c'était Jésus, le Dieu de la croix et le Dieu de l'Eucharistie. Elle sentait son cœur se fondre à la pensée de ce qu'il avait fait pour elle, et, devant cet amour qui la pénétrait jusque dans ses derniers fibres, qui, pareil à l'eau mystérieuse de la montagne de tout à l'heure, s'infiltrait sans bruit, sans discontinuité, remplissant la source qui s'agrandissait à proportion, elle n'avait plus qu'une tendance, celle de le suivre au bout du monde.

« Dieu a dit cette parole, continue le noble fils de la noble Espagne : « *In funiculis Adam traham eos, in funiculis amoris.* OSÉE XI, 6.—Je les attirerai dans les pièges où se prennent les fils d'Adam, dans les pièges de l'amour, » et les hommes sont tombés dans le piège que leur tendait le Fils de Dieu vivant. L'homme est ainsi fait qu'il se révolte contre la toute-puissance et se dresse contre la

---

[1] Donoso Cortès.

justice, mais il se laisse pénétrer jusqu'à la moëlle des os lorsque son cœur entend la voix gémissante de Celui qui l'aime jusqu'à la mort. Rien alors n'arrête l'âme : Cités populeuses et campagnes désertes, montagnes escarpées ou plaines fertiles, champs desséchés ou jardins fleuris, tout lui est égal, elle va partout, cherchant partout celui qu'elle aime. Embrasée du chaste amour de l'Époux, elle court, comme en délire, à l'odeur de ses parfums, semblable au cerf que la soif dévore et qu'attire la fraîcheur des eaux. L'amour explique l'inexplicable ; par l'amour, l'homme croit ce qui semble incroyable et fait ce qui paraît impossible ; tout est possible, tout est facile avec l'amour.[1] »

Telle est l'explication des prodiges qu'accomplissent tant de femmes dans les hôpitaux et dans les communautés enseignantes, telle est la clef de la conduite d'Eulalie. Elle aimait Notre Seigneur, les âpres parfums de sa Passion l'attiraient, ceux, plus doux, du tabernacle la séduisaient. Mais au lieu de se consumer en rêves irréalisables pour le payer de retour, ou d'attendre, je ne sais quelle occasion qui ne se présente que très rarement, elle mettait à profit ce qu'elle avait sous la main, les détails de la vie de chaque jour auxquels elle s'appliquait de son mieux et dont elle faisait autant de preuves de son envie de lui plaire.

« Les longues veilles, les sanglantes disciplines, a dit une fondatrice qui s'y connaissait, chacun s'y

---

1 Donoso Cortès.

jette à corps perdu, tandis que la fidélité de détails à observer le silence, la modestie, le recueillement, c'est un combat qu'il faut recommencer continuellement. »

« C'est la solide étoffe de la vie morale, disait une autre. » C'est de cette étoffe qu'Eulalie tissait son existence en attendant l'heure de Dieu.

Sa charité ne se renfermait pas dans l'enceinte du presbytère, le ruisseau bienfaisant se répandait sur la paroisse. Elle aimait les pauvres, elle compatissait vivement aux peines de ceux qui souffraient. Sa compassion ne se bornait pas à leur envoyer quelques secours ou quelques paroles banales, comme tant d'autres qui s'imaginent, parce qu'ils ont pris part à une souscription ou versé leur aumône dans une quête, qu'ils se sont acquittés de tout ce qu'ils devaient. Ceux-là et celles-là ne savent pas ce que c'est que le pauvre ou l'affligé, ils ne connaissent ni ses plaintes, ni sa misère, ni tout cet ensemble qui froisse la nature et oblige la bienveillance à devenir surnaturelle de purement humaine qu'elle se contenterait volontiers d'être.

La belle affaire de s'émouvoir devant un de ses semblables qui a faim ou que le malheur accable ! Les païens en faisaient autant. *Res sacra miser !* disaient-ils, et ils exprimaient trop bien ce qu'ils éprouvaient pour que leur conduite ne s'en ressentît pas. En tout cas, ils le font maintenant, car je pense que les Hindous sont des païens. Leur compassion s'étend jusqu'aux animaux, une com-

passion réelle, effective, qui va jusqu'à leur élever des asiles. La bonté nous est naturelle.

« Lorsque Dieu fit le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit en premier lieu la bonté. »

Elle est la marque la plus certaine que nous sommes créés à son image, en sorte qu'il n'y a pas grand mérite à se conduire en vertu de cette bonté primitive. Le signe auquel on reconnaît l'âme sincèrement chrétienne, ce qui fait son mérite, c'est lorsqu'elle passe par-dessus ses répugnances et ses dégoûts pour aller se mettre face à face avec la misère dans ce qu'elle a de moins sympathique.

Eulalie allait à domicile. « Elle visitait souvent les pauvres et les malades, rapporte un témoin oculaire, elle soulageait les uns par d'abondantes aumônes, elle pansait les plaies des autres, et ne manquait jamais de les fortifier par des paroles de douceur et de consolation, les engageant à supporter leurs maux avec patience et à pratiquer courageusement les vertus propres à leur état.[1] »

« Elle avait une grande compassion pour les pauvres, dit son frère, elle les visitait à domicile, leur distribuait l'aumône et leur portait des provisions.[2] »

« Elle visitait les malades, les pauvres et les affligés, raconte un troisième, elle leur portait elle-même les choses nécessaires et leur donnait tous les soins possibles.[3] »

---

[1] Témoignage de Mère Véronique.
[2] Témoignage de M. Eusèbe Durocher.
[3] Sœur M. Anastasie.

« Un jour, écrit une autre, j'étais alors enfant, je passais devant le presbytère. Mlle Eulalie m'appela :

« —Veux-tu, ma chère petite, me dit-elle, porter ce panier à C. . . et lui dire que je ne puis aller le voir cette après-midi ?

« Ce C. . . était un vieux pauvre dont la femme et les enfants étaient malades : il y avait des douceurs pour eux tous, dans le panier.[1] »

Son frère lui accordait toute latitude. Par conséquent, elle n'était pas réduite, comme une autre jeune fille de son âge, Germaine Cousin, à se cacher pour partager son nécessaire avec les malheureux ; mais sa charité ne le cédait en rien à celle de sa devancière. Si son panier ou son tablier ne se remplissait pas de fleurs en échange des provisions qu'elle distribuait largement, son cœur se remplissait de ces mérites dont les fleurs de Germaine n'étaient que l'image. C'est en vue de Notre Seigneur qu'elle compatissait aux souffrances des autres. Ne les avait-il pas entourés de ses prédilections ? N'est-ce pas pour eux, les pauvres, les malades, les infirmes, qu'il était sorti de sa réserve habituelle et qu'il en avait appelé à ce pouvoir miraculeux de guérir et de multiplier les pains dont il refusait de se servir pour lui et pour les siens ?

« C'est moi qui, avant de me faire voir aux rois, me fis voir aux bergers, et qui, avant d'appeler les

[1] Sœur M. Euphrasie.

riches, appelai les pauvres. C'est moi qui, lorsque j'étais sur la terre, rendis la santé aux infirmes, la lumière aux aveugles, la guérison aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. C'est moi qui, placé entre les pauvres et les riches, appelai d'une voix amie les pauvres, les ignorants et les humbles pêcheurs. Je me fis tout à tous, je leur lavai les pieds, je leur donnai mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage. C'est jusque-là que je les aimai. Après la gloire de mon Père, je n'ai rien tant aimé que votre pauvreté et votre amour. Souverain Seigneur de toutes choses, je me suis dépouillé de tout pour être l'un de vous. C'est à l'un de vous, et non à un prince du monde, que j'ai confié le gouvernement de mon Église très sainte ; et, pour lui confier ce souverain pouvoir, je ne lui demandai pas ce qu'il avait, ni ce qu'il savait, mais s'il m'aimait. Je ne recherchai pas s'il était licencié ou docteur, mais s'il m'aimait plus que d'autres. Moi-même je laissai mon vêtement royal pour prendre celui d'un esclave. Une femme fut ma mère, une étable mon logement, une crèche mon berceau. Je passai mon enfance dans l'obéissance et le travail, je vécus dans la tribulation, je mangeai le pain de la charité, je n'eus pas un jour de repos. Les méchants me couvrirent d'affronts et de mépris ; mes Prophètes m'appelèrent l'homme de douleurs ; je choisis pour trône une croix, je reposai dans un sépulcre étranger ; en rendant mon esprit à mon Père, je vous appelai tous à moi. Et depuis lors, je ne cesse pas

de vous appeler. Voyez, mes deux bras s'ouvrent sur la croix pour vous recevoir tous![1] »

Elle savait lire dans ce livre de la croix qui est le livre où l'on apprend le plus à connaître Dieu; elle avait sa place attitrée entre ces deux bras ouverts sur elle, et les voix secrètes qui tombaient de ces blessures, la grande voix qui sortait de ce cœur meurtri, elle les entendait. Elle voyait cet amour immense descendre comme une caresse maternelle sur toutes nos misères et toutes nos indigences, les panser, les consoler, les relever, leur montrer d'un doigt révélateur ce royaume où elles seraient à l'abri de leurs privations et de leurs angoisses, où elles règneraient avec Celui qui avait fait d'une étable son palais et d'une croix son trône. Et, entrant dans ce courant de tendresse et de miséricorde, elle s'exposait d'un cœur joyeux à la mauvaise humeur des servantes, aux dégoûts et aux soulèvements de sa nature délicate, pour consoler et soulager à son tour.

Mais ce qu'elle voyait dans le pauvre avant tout, c'était Notre Seigneur lui-même. Au presbytère, elle le voyait dans ses ministres, et sa foi, pour méritoire qu'elle fût, avait moins d'efforts à faire. Un prêtre, est toujours un prêtre, qu'il soit malade, ou qu'il soit pauvre. Mais un malheureux dégradé par la misère et la malpropreté, aux vêtements sordides, aux plaies qui révoltent, exige un élan de foi plus qu'ordinaire pour que l'on retrouve en lui le

---

[1] Donoso Cortès.

divin Maître. Jamais, aux jours de son existence de victime, il n'a eu cet aspect. Même sur la route du Calvaire, lorsqu'il passait devant la Véronique, pâle, exténué, même sur la croix lorsqu'il était couvert de cicatrices saignantes et qu'il inclinait sa tête livide, les Saintes Femmes qui l'avaient connu le reconnaissaient à sa patience surhumaine et à sa divine sérénité, et leur acte de foi n'était qu'un acte de persévérance.

Eulalie se plaisait à ces actes de foi sans points d'appui visibles, sans rien qui parlât aux yeux et au cœur. Elle savait que par cette parole, qui est la même que celle qui change le pain en son corps : « Ce que vous ferez au dernier de ces infortunés qui sont mes frères, c'est à moi que vous le ferez, » il avait sacré le pauvre, infiniment mieux que la pitié humaine. Le pauvre était au regard de son âme un sacrement dont les haillons, le dénûment, les maladies, les plaies constituent le signe sensible, et, empruntant les paroles d'une jeune fille qui vivait de sa vie deux siècles auparavant, elle pouvait dire : « Je puis donc payer à mes frères ce que je dois à mon Sauveur. Quand je fais l'aumône, c'est Jésus-Christ qui la reçoit, il me tend la main dans la personne des pauvres. Ce sont ses membres que je protège contre la rigueur des saisons lorsque je donne des vêtements à ceux qui n'en ont point. Il me demande que je l'assiste dans les indigents, que je le serve dans ceux qui souffrent. » Et son cœur et ses mains, et sa bouche s'ouvraient à tous les genres d'infortune : Son cœur pour tressaillir à

toutes les peines, ses mains pour répandre l'aumône, sa bouche pour encourager les malheureux à faire bon usage de leurs maux et à lever la tête vers le ciel où ils auraient leur revanche.

« Jésus-Christ, dit Bossuet, nous apprend que, lorsqu'il n'y sera plus, il entend que toutes nos libéralités soient employées au secours des pauvres, ou plutôt dans les pauvres à lui-même. Il est en eux : C'est pourquoi il nous les laisse toujours : *Pauperes semper habetis.*[1] Vous ne m'aurez pas toujours en moi-même, mais vous me posséderez toujours dans les pauvres. Ames saintes qui désirez me rendre quelque honneur ou quelques services, vous avez sur qui répandre vos parfums, les pauvres : Je tiens pour moi tout ce que vous faites pour eux.

« Leçon qu'il nous a donnée peu de jours avant sa mort, et que l'Eglise lit avec l'évangile de sa Passion. Il a toujours parlé pour les pauvres, jamais plus efficacement qu'à sa croix, et c'est là qu'il emploie ce qu'il y a de plus pressant pour nous exciter à faire l'aumône. Il nous impose la loi de la charité, il nous fait connaître l'esprit de la charité, il nous marque l'objet de la charité.

«La loi de la charité, c'est l'obligation de la faire ; l'esprit de la charité, c'est la manière de l'exercer ; l'effet de la charité, c'est que le prochain soit secouru : Il fait ces trois choses à la croix. De peur que vous ne croyiez que le devoir de la charité soit peu nécessaire, il en établit l'obligation ; de peur

[1] Il y aura toujours des pauvres parmi vous.

que vous ne la pratiquiez pas comme il veut, il vous en montre la règle ; et de peur que le moyen ne vous manque, il en assigne le fonds. Le croirez-vous que Jésus-Christ crucifié nous donne à la croix un fonds assuré pour faire subsister les pauvres ? Retranchez vos convoitises, et ils vivront.[1] »

Eulalie n'avait rien à retrancher sous ce rapport. Sa nourriture et son vêtement ne l'entraînaient pas à de grandes dépenses. Nous l'avons déjà vu, elle s'habillait des plus simplement. Pour la nourriture, elle s'en tenait au nécessaire. Elle avait besoin de se faire violence pour se décider à prendre le peu qu'exigeait sa faible constitution. Quant à sa manière d'assister les pauvres, elle était avec eux ce qu'elle était avec les prêtres, gracieuse, aisée, naturelle. Sa vertu n'avait de sévérité que pour elle seule, et uniquement sous le regard de Dieu.

« Elle était pieuse, aimable, d'un maintien grave, raconte Sœur Marie-Euphrasie qui l'a connue quand elle résidait dans sa famille ; elle avait toujours l'adresse de glisser, d'un air enjoué, quelques mots de piété. »

Elle eût préféré rester chez elle, dans la solitude de sa chambre ou dans les occupations du presbytère ; par devoir, elle recherchait les indigents et les affligés, et leur faisait sa visite comme elle la faisait dans l'église, à Notre Seigneur et à la Sainte Vierge.

---

[1] Bossuet, sermon sur l'aumône le vendredi de la Passion.

Chacune de ces visites était un rayon de soleil dans les pauvres ménages: on l'aimait, on lui exposait ses peines, on lui parlait comme à un confesseur.

« Un jour, rapporte Sœur Marie-Ignace, une femme me dit en pleurant: J'ai perdu beaucoup en la perdant.—Eulalie venait de quitter la paroisse pour entrer en religion.—Elle était ma confidente, je lui disais tout comme à mon confesseur. Elle me dirigeait dans les voies de Dieu, elle m'enseignait à pratiquer la vertu. Si vous saviez comme tout le monde la regrette! Je ne suis pas seule à la pleurer. »

En la voyant aller ainsi, silencieuse et recueillie, par le village de Belœil, on pouvait lui appliquer ce verset du Prophète: « Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui apporte la paix et qui annonce le bien! » Le bien de l'âme, le bien du corps, la paix qui rassérène, son cœur, ses mains, sa bouche les apportaient chaque fois, et chaque fois laissaient derrière elle cette bonne odeur chrétienne qui est à elle seule le meilleur des réconforts.

« La femme chrétienne, a dit Louis Veuillot, c'est le bonheur modeste et silencieux de la maison, la vie humblement remplie de bonnes œuvres ignorées et de grandes actions sans bruit terrestre, l'affection inaltérable et profonde, mais muette comme l'eau d'un puits caché qui ne reflète jamais que le ciel.

Cette femme, n'était-ce pas celle qui répandait le bonheur au presbytère et dans la paroisse? Cette vie humblement remplie de bonnes œuvres et de grandes actions sans bruit terrestre, n'était-ce pas

la sienne ? Sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite ; elle semait sur la terre, mais la semence tombait dans le ciel ; elle avait horreur du bruit, et, cette maxime de l'*Imitation*, qu'elle lisait assidûment, lui servait de règle de conduite : « Aime à être inconnu et à ne compter pour rien. » Cette affection inépuisable et profonde, ce besoin de dévouement qui se fraie un passage à travers les difficultés, c'était ce flot de tendresse compatissante qui jaillissait de son cœur sur les pauvres, les malades, les désolés ; et ce puits caché dont l'eau tranquille ne reflète que le ciel, c'était son cœur sur lequel le mal ou l'égoïsme n'avaient pas de prise, dans lequel ne se montraient, comme dans la source solitaire, que les astres du firmament, les deux soleils qui illuminaient son âme, Jésus et Marie.

De la sorte, elle observait fidèlement cette religion pure et sans tache dont parle l'apôtre, qui consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs tribulations, et à se conserver pure de la corruption du siècle. Son âme mûrissait au contact de l'infortune. Selon le mot de St Paul, elle se revêtait de Notre Seigneur, de sa mansuétude, de sa miséricorde, de sa bonté, et, comme lui, elle passait en faisant le bien. Son cœur, alimenté chaque jour par la prière et ses pieux exercices, se changeait en vivant réservoir d'où la charité débordait sur tout ce qui l'environnait. Quelque douleur qu'il y eût, quelque besoin que l'on éprouvât, de quelque mal que l'on souffrît, elle arrivait les mains chargées d'offrandes et le cœur riche de bienveillance.

Ensuite, elle retournait à ses exercices, elle baignait son âme dans les eaux de la Pénitence, elle la retrempait dans la communion, et, de ses haltes auprès de Dieu à ses bonnes œuvres, de ses bonnes œuvres à ses haltes, elle allait, toujours bonne, toujours infatigable.

Un autre spectacle que celui de la maladie et de la pauvreté, contribuait à tirer de son cœur tout ce qu'il y avait de généreuse compatissance, c'était la vue de l'état déplorable dans lequel se trouvait l'instruction publique. Elle n'avait jamais été bien florissante sous la domination française : Il fallait se défendre, il fallait vivre. Mais depuis la cession, la situation s'était aggravée. On eût dit que le gouvernement anglais visait à plonger la population dans l'ignorance.

Le duc de Larochefoucauld, qui visitait le Canada en 1795, constatait que « l'éducation était nulle dans le Bas-Canada. Quelques basses écoles sont tenues par des religieuses à Sorel et aux Trois-Rivières, quelques autres le sont ailleurs par des hommes, et encore plus par des femmes, mais elles sont en si petit nombre qu'un Canadien qui sait lire est une espèce de phénomène. . . On attribue au gouvernement anglais la volonté de tenir le peuple canadien dans l'ignorance ; mais sur ce point, comme pour celui de l'amélioration de l'agriculture, il aurait de grands obstacles à vaincre s'il voulait provoquer un changement en mieux.[1]

---

[1] Cité par M. Sulte.

En 1808, John Lambert, que nous avons précédemment cité, avouait que « les hommes ont un bon sens naturel et une forte dose d'intelligence ; mais faute d'école, ils ne peuvent s'instruire... La seule bibliothèque ouverte au public est celle de Québec... La musique et le dessin sont presque inconnus en Canada. » On pouvait se passer de musique et de dessin. La privation du superflu n'est guère appréciable, lorsque c'est le nécessaire qui manque.

S'il y avait des notaires ambulants, il y avait aussi des maîtres d'école ambulants. Dans les localités dépourvues d'école, et c'était la majeure partie, l'instruction se bornait à ce que ces braves gens enseignaient. Ils sillonnaient les campagnes, s'arrêtaient pour cinq à six jours dans un endroit et partageaient volontiers ce qu'ils savaient. Quand on pense au temps et à l'application qu'il faut à un enfant pour apprendre à lire et à écrire, on se demande quels résultats ils pouvaient obtenir.

Tous les hommes qui, à force de travail, avaient réussi à s'instruire et qui prirent la parole de 1840 à 1845 ou 1850, dont les études par conséquent remontaient à la période comprise entre 1820 et 1830, émirent le même regret mélancolique : « Vous avez plus de moyens d'apprendre que nous n'en avions de mon temps ! [1] »

L'éducation résistait encore. Mais des deux éléments qui l'avaient soutenue, la noblesse et le clergé, le premier tendait à disparaître. La noblesse

---

[1] M. N. Morin.

se dissolvait dans le faste et l'oisiveté. Elle n'avait plus d'influence, soit par sa propre faute, soit par les agissements du gouvernement anglais qui s'était appliqué à la détruire pour ne plus rencontrer devant lui qu'un niveau de têtes uniforme. Pendant les quarante ans qui s'écoulèrent de 1760 à 1800, il existait un noyau de gentilshommes en qui s'incarnait le caractère national, qui représentaient fièrement les mœurs, l'esprit et les manières françaises, que les habitants consultaient et voyaient souvent, dont ils s'étudiaient à imiter la politesse exquise et la franche cordialité, qui suffisaient à maintenir les soixante à quatre vingt mille survivants de la colonie dans un degré supérieur d'éducation.

Il y avait les MM. de Longueuil, de Lotbinière, de Rouville, de Boucherville, de Lacorne, de la Bruère, de Saint-Ours, de Montigny, d'Eschambault, de la Magdeleine, de Montesson, de Rigouville, de Salaberry, de Tonnancour, de Florimont, de Lanaudière, de Gaspé, de Beaujeu, de Saint-Georges, de Léry, de Sales la Terrière, de Chambly, de Verchères, de Saint-Luc, de Bonne, de Tascher, d'Artigny, etc.[1]

Après avoir combattu avec courage pour la France, ils avaient combattu avec non moins de courage pour l'Angleterre contre les américains. Leur preuve de loyalisme était faite, leur blason sortait de ces dernières batailles, empreint d'un

[1] Letourneux, la *Société Canadienne*.

nouveau relief. La plupart, instruits en France, joignaient à un savoir-vivre accompli de grandes vertus. C'étaient des âmes énergiques, brisées à toutes les épreuves, accoutumées à toutes les privations. Leurs ancêtres avaient quitté la France dans les beaux jours du siècle de Louis XIV, et échangé la vie douce et calme du sol natal et sa brillante société, contre une vie dure et remplie de fatigues, un hiver long et rigoureux, et les mille dangers des immenses forêts du Canada. Mais cette existence aventureuse communiquait à leur sang une sève nouvelle et donnait à leur volonté la trempe d'un acier indestructible. Mêlés aux habitants dans leurs expéditions ou dans les chasses auxquelles ils se livraient, les uns et les autres, les pères et les enfants, les entretenaient dans cette bonne éducation qu'ils risquaient de perdre au sein de leurs défrichements et dans le terre à terre de la vie de tous les jours.[1]

Avec le temps, cette existence mouvementée changea, on commença de goûter les douceurs de la vie civile et domestique. Les seigneurs s'établirent sur leurs terres, s'adonnèrent à l'agriculture et attirèrent les colons autour d'eux. Près du domaine seigneurial, souvent sur un terrain qu'ils cédaient, s'élevait l'église, et, à côté de l'église, le marchand, le forgeron, les petits métiers s'installaient. Ainsi se formèrent les villages. La substitution de l'Angleterre à la France resserra les

[1] Letourneux, la *Société Canadienne*.

liens qui existaient entre seigneurs et habitants. Ils comprirent que, s'ils voulaient conserver leur nationalité, il fallait ne former qu'un faisceau. L'influence des seigneurs était considérable, les habitants les aimaient, ils trouvaient en eux des guides et des amis : Ni morgue ni bassesse, la simplicité, la bonhomie, une société de compatriotes que le sort des armes avait trahis ou que la tempête avait jetés sur une plage lointaine.

Les portes du manoir s'ouvraient à toute heure pour quiconque avait besoin d'aide ; on causait familièrement, on s'asseyait à la même table, on prenait part à des repas pantagruéliques, et l'on buvait sec. Car ces Nemrods et ces défricheurs étaient de rudes mangeurs. D'après M. de Gaspé, le menu d'un repas pour huit personnes se composait des pièces suivantes : Le potage, un énorme pâté froid, des perdrix et des poulets rôtis, flanqués de bardes de lard, des pieds de cochons à la Sainte-Ménehould, un civet. Dans le pâté, qui était un monument, il y avait une dinde, deux poulets, deux perdrix, deux pigeons, les râbles et les cuisses de deux lièvres. Le tout reposait sur un lit épais et moëlleux de viandes hachées, lesquelles provenaient de deux jambons et s'étendaient par dessus en couverture non moins épaisse. Pour contenir ces animaux que la cuisson ne manquait pas de travailler, il fallait une arche solide, une croûte capable de résister à leur poussée. La croûte de dessous avait un pouce d'épaisseur. Mais imprégnée du jus de toutes ces victuailles, c'était un

morceau recherché. Une cuillère et une fourchette d'argent, entourées d'une serviette, étaient placées à gauche de chaque convive, à droite une bouteille de vin léger et un gobelet d'argent; point de couteaux pas plus chez eux que chez les habitants. Au dessert, deux carafes de vin blanc, deux tartes, un plat d'œufs à la neige, des gaufres, une jatte de confitures.[1]

Mais lorsque la génération de ces hommes forts fut éteinte, les enfants ne marchèrent pas sur leurs traces. Les pères et les ancêtres avaient de l'industrie et de l'économie, ils travaillaient, s'instruisaient, savaient ce que leur coûtait l'argent sonnant qu'ils mettaient en réserve. Les descendants ne songèrent qu'à jouir et à s'amuser. L'exemple des marchands anglais qui disposaient de riches capitaux, et des jeunes officiers qui appartenaient à d'opulentes familles, fut désastreux. Ils voulurent rivaliser avec leur or, et se jetèrent, tête baissée, dans une vie de dissipations et de dépenses folles.

Les vieux manoirs, dans lesquels s'écoulait jadis une existence active et simple, où pénétrait sans gêne aucune la modeste population d'alentour, pour s'entretenir des affaires publiques et des travaux de la saison prochaine, où l'on passait de si agréables soirées d'hiver au coin du feu à rappeler les souvenirs de guerres, à entendre raconter par un vieux milicien les marches sous bois, les em-

[1] De Gaspé, les *Anciens Canadiens.*

buscades, les surprises, les incidents sans nombre des luttes avec les sauvages ; les manoirs où chacun des habitants de la seigneurie venait au besoin demander assistance et secours, où, si l'on était honnête homme, on recevait une hospitalité cordiale, où l'on se sentait presque chez soi, ces vieux manoirs changèrent d'aspect et se mirent à résonner des éclats de fêtes tapageuses.[1]

Les meubles, de simples qu'ils étaient, devinrent somptueux, des voitures et les équipages nouveaux remplacèrent les solides barrouches, le faste, l'ostentation métamorphosa ces fils de preux. Ils voulurent vivre de la vie du dix-huitième siècle, ce fut, sur les bords du Saint-Laurent et au sein d'une nature abrupte, une imitation des folies d'alors, un choc en retour lointain des mœurs de Versailles et de cette insouciance qui faisait dire au chef couronné de cette société en délire : « Après nous, le déluge ! » Ils cessèrent de résider et de s'occuper de leurs domaines, ils en abandonnèrent l'administration à des mains étrangères, incapables ou infidèles, quelquefois l'un et l'autre, ils eurent leur maison de ville pour l'hiver, et le feu d'artifice qui emportait en étincelles brillantes, en parties de plaisirs dispendieuses, l'or et les vieux écus amassés par les ancêtres, ne discontinua pas. A la belle saison, ils revenaient sur leurs terres avec des invités de leur goût, et c'était la vie en plein air pour se refaire le sang, c'était la pêche, la chasse, des promenades à cheval ; mais le soir, on

[1] Letourneux, la *Société Canadienne*.

se retrouvait pour dépenser ensemble les dernières heures d'une journée bien remplie.

Ils ne connaissaient plus les habitants, ils affectaient des manières hautaines, ils dédaignaient ceux à qui leurs pères donnaient des poignées de main et qu'ils appelaient par leurs noms de baptême. Leurs enfants grandissaient dans cette atmosphère, ils savaient monter à cheval, tirer de l'épée, danser, saluer, mais ils ignoraient comment on gagne sa vie et comment on l'utilise, ils ignoraient ce qui avait dégagé leur race de la foule, l'instruction et les nobles qualités.

Pères et fils vécurent joyeusement, mais la joyeuse existence eût son terme : Le déluge arriva. L'antique patrimoine était mangé. Quelques-uns essayèrent de le reconstituer à l'aide de spéculations dans lesquelles ils n'entendaient rien, et la ruine fut complète. Ni argent, ni crédit, ni considération. Les beaux officiers et les riches marchands s'envolèrent, le blason qui était incapable de reluire par lui-même, s'éclipsa, et les descendants de ces hommes qui avaient porté les destinées du pays disparurent.[1]

« A l'heure où nous écrivons ces lignes,—1845—à peine un siècle s'est écoulé, et pourtant toutes ces familles sont ou éteintes, ou ruinées, ou disparues du pays. Cela est historique. Nous n'exagérons rien : Il en est même qui ont changé et défiguré leurs noms.[2]

---

[1] Letourneux, la *Société canadienne*.
[2] Letourneux, *la Société canadienne*.

Ces familles avaient été des points de repère pour les premiers colons ; les yeux fixés sur elles, ils ne perdaient pas de vue les lois, les traditions, les fêtes nationales, la pensée, la poésie de la France, tout cet héritage de savoir-vivre et de bon ton, de probité et d'honneur qui composaient le caractère national. Les manoirs étaient autant de foyers d'où ce caractère rayonnait au loin et l'empêchait de s'oblitérer. L'infiltration des mœurs anglaises se heurtait là à une digue infranchissable.

Ces points de repère disparus et ces manoirs fermés, il y eut un affaissement du niveau moral. L'ignorance prit le dessus, et, avec l'ignorance, les misères qu'elle entraîne à sa suite.

« Il n'y a plus à se le cacher, disait M. Parent quelques années plus tard, ces mœurs douces et paisibles de nos pères, ces vertus sociales et domestiques si admirées, ont déjà souffert de graves atteintes. . . . Le temps n'est plus où la serrure était un meuble inutile et inconnu dans nos campagnes, et l'on entend murmurer que les moyens de répression en usage jusqu'à ce jour ne suffisent plus à la sûreté de la paix publique et de la propriété.[1] »

Il montrait le remède dans l'école, il citait le mot de la Fontaine : « Tout vice est issu d'ânerie, » il rappelait la sentence de lord Brougham : « C'est l'instituteur, et non plus le canon, qui sera désormais l'arbitre des destinées du monde ; » il s'écriait

---

[1] Parent, *Considérations sur notre système d'éducation populaire.*

pour son propre compte : « Le maître d'école, c'est Prométhée ravissant au ciel un rayon de flamme divine pour en animer sa statue.[1] »

Cependant, le gouvernement ne demeurait pas inactif. De 1801 à 1841, il fondait 84 écoles élémentaires par l'entremise de l'Institution Royale qui était le département de l'Instruction publique d'alors. Mais ces écoles, n'étant dirigées, pour le très grand nombre, que par des instituteurs protestants et même par de jeunes ministres anglicans, qui voulaient augmenter leurs ressources ou faire du prosélytisme, éveillaient les appréhensions des Canadiens. Il leur répugnait de confier leurs enfants à des mains qui, probablement, auraient travaillé à les protestantiser et à les angliciser. Cette tentative de répandre un peu d'instruction dans le pays ne réussit donc pas.

En 1824, le Parlement de Québec vota une seconde loi pour l'établissement d'écoles rurales sous le contrôle des fabriques. Cette loi autorisait les fabriques à consacrer chacune, à cette fin, le quart de leurs revenus. Leurs revenus étant généralement modiques et souvent insuffisants, il s'ensuivit que ce second essai n'eut guère plus de réussite que le premier. Du reste, l'apathie était générale, et les hommes intelligents qui s'efforçaient de la secouer, s'écriaient douloureusement : « Que voulez-vous faire avec un pareil peuple.[2] »

En 1829, le Parlement essaya encore. Il vota

[1] Parent, *Considérations.*

[2] Parent, *Considérations sur notre système d'éducation populaire.*

l'érection d'écoles dans chaque comté sous le contrôle général des députés, et dans chaque paroisse sous celui des commissaires ou syndics élus par les contribuables. Ces écoles devaient être communes aux enfants des deux origines et des deux croyances. Mais il arriva qu'elles prirent le caractère de la majorité de chaque arrondissement, protestant où les protestants dominaient, catholique où les catholiques l'emportaient. Il y eu des inconvénients pour la minorité qui, dans les seigneuries, était protestante, mais qui, dans les paroisses de fondation récente, était catholique.[1]

Le bon vouloir des législateurs n'aboutissait pas. En 1830, on ne comptait, en dehors des écoles érigées par l'Institution Royale et qui n'étaient pas fréquentées par les catholiques, que 68 écoles mixtes et treize couvents. A partir de 1830, on renouvela les essais, mais le résultat fut le même. On n'obtenait que « de misérables écoles, les maîtres n'étaient que de pauvres hères, sachant à peine lire et écrire. Mais aussi qu'attendre de commissaires illettrés, ou sous l'influence d'une population plus ignorante encore ? Le cultivateur, avec son gros bon sens, s'apercevait bien vite que son garçon, après trois ou quatre années d'école, n'en savait guère plus que lui.[2] » Dans ces conditions, à quoi bon de se priver de ses services ?

La classe dirigeante faisant défaut, le peuple

[1] Meilleur, ex-surintendant, Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*.

[2] Parent.

étant réduit à ses inspirations, les lois ne pouvaient rien. Ce n'est pas à coups de décrets que l'on relève le niveau moral, c'est par l'action continue des classes éclairées, l'exemple pour tout dire, le seul mode d'amendement efficace. Il en est de la civilisation comme de l'amour : Elle descend, elle ne monte pas.

On exagère l'influence du maître d'école. C'est lui, d'après lord Brougham, qui décidera désormais du sort des nations. C'est lui, affirmait-on au lendemain de Sadowa, qui a assuré la victoire à la Prusse. C'est lui qui a triomphé de la France, répétait-on en 1871. Je doute que l'état-major de M. de Moltke fut de cet avis. Pour ce qui concerne l'Autriche, il y avait autant de soldats instruits dans son armée que dans celle de la Prusse, puisque, d'après les statistiques, 98 pour cent de ses enfants fréquentent les écoles, tandis qu'il n'y en a que 97 en Prusse. La différence n'est pas grande, elle place les deux peuples sur un pied d'égalité. De part et d'autre, le maître d'école était en honneur, de part et d'autre il avait ses élèves en nombre égal sur le champ de bataille. Si le succès a favorisé l'une des armées au détriment de l'autre, il n'est pas facile de découvrir comment c'est à lui qu'elle le doit. Quiconque est au courant de ce qui se passe dans une guerre sait à quoi s'en tenir sur le rôle du soldat. Il ne raisonne pas, il ne discute pas, il marche. S'il a de l'instruction, il n'a qu'en faire. Le meilleur est celui qui obéit comme une machine. « Il arrive aisément à être insensible à

tout, excepté à l'ordre de ses chefs, dit Tocqueville. Il agit sans penser et meurt sans se plaindre. En cet état, ce n'est plus un homme, mais c'est encore un animal très redoutable, dressé à la guerre. »

De plus, s'il y a un principe indiscuté, c'est que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Si le maître d'école a eu tant d'influence dans la seconde moitié de notre siècle, comment expliquer qu'il ne l'avait pas dans la première. A Iéna, en 1806, l'armée prussienne devait être de beaucoup plus instruite que l'armée de Napoléon. Depuis cinquante ans, on l'astreignait ainsi que la nation à l'instruction obligatoire. Et cependant, qui a vaincu ? Et durant les vingt-cinq années des guerres de la Révolution et de l'Empire, qui a empêché les armées françaises, composées d'ouvriers et de paysans ne sachant la plupart ni lire ni écrire, de faire à travers l'Europe les courses épiques que l'on connaît ? Les Vendéens ne passaient pas non plus pour être lettrés, et, au dire de Napoléon, ils ont fait avec des faulx, des bâtons ferrés, des fusils de chasse, une guerre de géants. A Torfou, ils ont mis en déroute la première armée de la République, les terribles Mayençais commandés par Kléber, l'un des plus illustres généraux du temps.

Enfin à supposer que ce soit l'instruction de l'école qui décide de l'issue d'une bataille, tout n'est pas dit parce que la bataille est remportée. Il reste l'usage que l'on fait de la victoire. Si elle est consacrée à multiplier les violences et les attaques

à la civilisation, à se conduire en Vandales qui ont passé par l'école polytechnique, employant leur science à dévaliser les maisons avec plus d'ordre, à incendier avec plus de méthode, à bombarder plus sûrement des villes ouvertes, à quoi sert l'instruction ? Quels progrès a-t-elle accomplis depuis les hordes de Gengiskan et d'Attila ?

Si l'on veut dire que le maître d'école finira par supprimer la guerre, on va encore trop loin. Il est à croire qu'il y aura toujours des guerres parce qu'il y aura toujours des intérêts et des passions, et, en dehors de l'intervention directe de la Providence, le canon, au service d'une armée bien préparée et bien dirigée, sera toujours ce que Richelieu appelait l'*ultima ratio*, le moyen décisif.

L'instruction seule ne signifie donc rien, ce n'est pas elle qui élèvera le niveau moral ni qui décidera des destinées du monde. Il faut autre chose. Il n'y a pas que le cerveau dans l'homme, il y a le cœur. C'est assez dire que, avec l'instruction, il faut l'éducation.

Terminons ces réflexions par ces paroles d'une femme d'expérience, Mme de Maintenon, la raison personnifiée et l'une des plus grandes institutrices qui aient paru : « Quand on veut seulement orner la mémoire des enfants, il suffit de les instruire quelques heures par jour. . . mais quand on veut former leur raison, exciter leur cœur, élever leur esprit, détruire leurs mauvaises inclinations, en un mot, leur faire connaître et aimer la vertu, on a toujours à travailler. . . On doit moins songer à

orner leur esprit qu'à former leur raison. Cette méthode, il est vrai, fait moins paraître le savoir et l'habileté des maîtresses : Une jeune fille qui sait mille choses, par cœur, brille plus en compagnie et satisfait plus ses proches que celle dont on a pris soin seulement de former le jugement, qui sait se taire, qui est modeste et retenue, et qui ne paraît jamais pressée de montrer son esprit. . . On ne peut trop les connaître pour leur inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, dans laquelle il faut les affermir, en leur donnant des principes qui les empêchent de manquer par ignorance. Il faut étudier leurs inclinations, observer leur humeur, et suivre leurs petits démêlés pour les former sur tout. . . On doit leur apprendre toutes les délicatesses de l'honneur, de la probité, du secret, de la générosité et de l'humanité, et leur peindre la vertu aussi belle et aussi aimable qu'elle est. . . . On doit les élever à soi ! »

Cette dernière parole résume tout le travail de l'éducation : Élever à soi, tirer d'en bas pour amener en haut, tirer de l'ignorance et des mauvaises inclinations pour amener à la lumière et à la vertu. Or, c'est ce qui manquait autour d'Eulalie. Dès sa consécration épiscopale, Mgr Lartigue, le premier évêque de Montréal, le constatera en gémissant. Il exhortera de tout son pouvoir à établir des écoles de fabrique. Mais il en reviendra toujours au point important, l'éducation avec l'instruction. Il voudra que ces écoles soient chrétiennes, l'instruction n'y sera pas uniquement littéraire, on formera la jeu-

nesse à la piété et aux bonnes mœurs, on n'admettra pas le mélange des sexes, les maîtres et les maîtresses seront catholiques, d'une science et d'une régularité de conduite reconnues.

« Ah ! si tous vos enfants pouvaient être instruits, dès leurs tendres années, par les Frères des Écoles Chrétiennes et par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, quels fruits heureux n'en résulterait-il pas pour vos familles ! Il dépend en grande partie de vous de procurer ces établissements à vos paroisses respectives. »

Eulalie gémissait et s'alarmait de cet état de chose. Plus une âme est unie à Dieu, plus ce qui intéresse sa gloire l'émeut et la tourmente. « Qui souffre parmi vous sans que je souffre, disait St Paul ? qui est scandalisé sans que je brûle ? » Elle souffrait et elle brûlait de voir des jeunes filles grandir, abandonnées à elles-mêmes, sans discipline et sans idéal. La mère faisait toujours son devoir, mais que pouvaient de pauvres femmes chargées d'enfants et absorbées par les travaux du ménage ? La religion occupait toujours son rang, mais déjà se manifestait la tendance de glisser dans les pratiques purement extérieures et d'oublier l'essentiel, l'effort intime, la lutte, l'observation des commandements. Caractères, mœurs, esprit, tout menaçait de s'effacer et de céder le pas au laisser aller et à la vulgarité. De la dévotion à la place de la religion, des succédanés au lieu du type original.

Ce spectacle et ces réflexions tenaient en haleine

sa vocation. C'était tout ce que Dieu voulait pour le moment. Il voulait la former avant de la lancer dans sa voie.

Sur ces entrefaites, une jeune personne qui devait l'aider à remédier au mal se rapprocha d'elle. Elle fit la connaissance de Mlle Dufresne. Cette demoiselle avait son âge, ses goûts, sa générosité. Elle était née dans la paroisse, à Belœil, de parents aisés, mais plus riches encore de vertus héréditaires. Sa mère menait une vie de sainte, toute à Dieu et à ses enfants, sachant allier ses devoirs d'épouse et de mère aux pratiques de la piété et aux austérités du cloître. Sa famille élevée, on la voyait des heures entières à l'église. Son médecin, excellent chrétien et ami de la maison, dut lui interdire des mortifications qui altéraient sa santé.

Elle transmit cette sève religieuse à ses enfants. Trois se donnèrent à Dieu, un fils et deux filles. Le fils édifia le sacerdoce, et les filles moururent dans une communauté que l'une d'elles concourut à fonder. C'est celle dont nous parlons.

Elle était l'aînée de la famille. Son caractère était vif, ardent, son âme élevée, enthousiaste du beau, très sensible et inclinée à la vertu. Il y avait un revers au médaillon. Une attache des plus fortes à sa manière de voir, une répulsion instinctive pour ce qui contrariait ses goûts, une inclination prononcée à aller aux extrêmes formaient l'autre versant de cette riche nature qui devait avoir à lutter jusqu'à la fin, et dire au soir de sa longue carrière, en parlant d'Eulalie : « Elle était si bonne!

Elle n'avait pas comme moi un caractère rebelle, qui ne plie que par la force. »

Élevée au couvent de St-Denis, elle revint, son cours achevé, habiter la maison paternelle. Le site en est des plus pittoresques comme à St-Antoine. En face, la rivière aux flots limpides et la majestueuse montagne qui sert de vaste coupe au beau lac de son sommet. En arrière, les champs cultivés, et, pour dernier horizon, le grand Côteau couronné de forêts verdoyantes. C'est dans cette paisible campagne, au sein de ce riant paysage, que se développèrent ce goût pour le beau qu'elle garda toute sa vie et ce talent pour le dessin qu'elle enseigna pendant plus de vingt-cinq ans lorsqu'elle fut religieuse.

Nous n'avons pas de détails sur son enfance ni sur sa jeunesse. Tout en se faisant remarquer par sa bonne conduite, elle n'était pas indifférente aux plaisirs de son âge, et la parure, qui satisfaisait son goût pour le beau, ne lui déplaisait pas. Cependant, Dieu lui parlait : Elle ressentait de l'attrait pour la vie religieuse. Elle en conféra avec son directeur, et, un beau jour, avec la décision qui la caractérisait, elle se présenta au noviciat de la Congrégation de Notre-Dame.

Écoutons ce que disent les religieuses : « Après avoir reçu une excellente instruction au couvent de St-Denis, Mlle Dufresne entra à notre noviciat en 1833, en qualité de postulante. C'était une personne aussi distinguée par ses talents que par ses vertus. Elle s'acquit bientôt l'estime générale, du côté de

la communauté comme du côté du noviciat. Néanmoins, au lieu de prendre le saint habit à l'époque voulue, elle se décida à retourner dans le monde, ce qui surprit et affligea ses compagnes. Dieu avait d'autres desseins.[1] »

Dieu n'agit pas brusquement d'ordinaire, pas plus dans la conduite des âmes que dans la nature. C'est pourquoi ses desseins exigent une certaine préparation. Cette préparation, il la commençait en rapprochant les deux jeunes filles. Elles se comprirent du premier regard et s'attachèrent l'une à l'autre d'une amitié que la mort seule devait briser.

Témoin de leur mutuelle affection, M. le curé ne voulut plus qu'il y eût de séparation. Il leur proposa de vivre ensemble, sous son toit. La proposition fut acceptée et la joie au comble. C'était désormais comme pour David et Jonathas, à la vie et à la mort, dans l'adversité comme dans la prospérité.

« C'étaient deux cœurs faits l'un pour l'autre, dit M. Lecours. Il semble que Dieu ait voulu les unir dans une sainte amitié pour les préparer, par un noviciat de plusieurs années, à la grande œuvre à laquelle il les appelait. Jamais on ne vit deux personnes liées par une affection plus étroite, plus solide, plus édifiante, animées d'une ambition plus pure, celle de se surpasser en se donnant le bon exemple et en se rendant mutuellement les devoirs de la plus grande charité. Jamais union ne fut mieux

[1] Note de la Congrégation.

assortie : Même noblesse et même élévation de sentiments, même innocence de mœurs, même penchant à la vertu, même désir de perfection. Il était aisé de s'apercevoir que Dieu avait des vues sur elles.[1]

Ceux que Dieu a discernés du regard de sa prescience, dit St Paul, il les prédestine à devenir semblables à son Fils ; ceux qu'il a prédestinés, il les appelle quand le moment est venu ; ceux qu'il a appelés, il les justifie, et ceux qu'il a justifiés, il les glorifie. Il y a là cinq actes distincts, la prescience, la prédestination, la vocation, la justification et la glorification. De ces cinq actes, les deux premiers sont accomplis, il en est au troisième, l'appel ou la vocation. Il appelle ces deux âmes de divers points de l'horizon, il les réunit après qu'elles ont essayé chacune de leur côté, de cette vie religieuse qui est le lien par lequel il se les enchaîne toutes deux. Il va les tenir en suspens pendant une dizaine d'années, jusqu'à ce qu'il ait fait venir d'une autre extrémité de l'horizon, le troisième élément indispensable à l'œuvre qu'il se propose. En attendant, le quatrième acte qui a déjà commencé, je veux dire la justification, va s'accélérer pendant ces dix années de vie dans le monde : Ces deux âmes rivalisant d'ardeur vont progresser dans la vertu, elles vont se former et se rendre aptes à la mission qui leur est échue dans les desseins providentiels.

---

[1] Notes de M. Lecours.

CHAPITRE V.

ASCENSIONS ET DÉVELOPPEMENT

1833-1841

Eulalie demande à son directeur un règlement. — Ses progrès dans la vertu. — Pénitence, humilité, amour de la croix. — Piété, soins des autels. — Rayonnement extérieur. — Conduite de la Providence.

Rien ne débilite plus le moral que de vivre sans règle, au gré des inspirations du moment. La volonté s'énerve, l'intelligence diminue, tous les ressorts intérieurs se détendent. Cet « incurable ennui qui fait le fond de la vie humaine, » remonte à la surface, l'âme flotte dans le vide, écœurée, désheurée, bercée sur les vagues grossières de la vie animale qui cherche à l'étouffer. Pour ne pas périr, elle en est réduite à errer de côté et d'autre, comme une ombre des bords du Styx, qui ne peut tenir en place, qui n'est jamais bien que là où elle n'est pas. Le temps avec lequel nous avons à préparer notre éternité, ces cinquante à soixante années d'existence raisonnable dont la moitié, pour ne pas dire les deux tiers, est absorbée par le sommeil, par la nourriture, par des conversations oiseuses, ce riche capital se gaspille et se perd. Le physique n'est pas épargné. Rien ne le soutient

rien ne le dirige : il retombe sur lui-même, flasque et inerte. En sorte que sous couleur de liberté, il n'est pas de pire esclavage que de vivre au hasard, sans ligne tracée devant soi.

Par contre, une bonne règle, une règle appropriée à sa condition, soutient et fortifie, au physique et au moral. Le tempérament le plus faible y trouve un point d'appui permanent. La santé est portée par ces occupations qui reviennent à heure fixe et qui ne livrent rien à l'aventure ni aux imprudences. C'est un cadre dans lequel le corps se meut en sûreté, qui prévient les écarts tout en permettant aux muscles de fonctionner librement.

Quant à l'âme, cette existence régulière qui la contraint à l'effort, qui fait litière des caprices et des répugnances du moment, dégage ce qu'elle a d'énergie, l'aide à donner ce qu'elle recèle, et change sa volonté en arbre de couche qui active tous les ressorts. C'est un acier que l'exercice assouplit et que nul fardeau ne peut fléchir. Les ailes repoussent chaque matin à ceux qui vivent ainsi. Leur fidélité à la règle agit à la façon d'un cric sur une lourde pierre. Après chaque journée, comme après chaque effort, il y a un temps d'arrêt, il y a le repos. Et l'on arrive à soulever à de grandes hauteurs des masses énormes. On soulève son âme, son cœur, son intelligence, on se rapproche de l'idéal, on se transforme insensiblement.

Eulalie s'entendit avec son directeur, et M. Odelin lui traça un règlement qui, s'emparant de chacune de ses journées, du lever au coucher, la

distribuait en occupations et en exercices qui avaient chacun leur heure déterminée. Elle s'en fit cette échelle qui conduit à Dieu, selon le mot de St Augustin, *Scala Deitatis*, et sur laquelle, obéissant à cette loi d'ascension qui remplit leur cœur, les âmes généreuses s'en vont à plein vol, ailes déployées. Les degrés sont ordinaires, les actions, communes, le regard n'aperçoit rien de saillant, mais la manière dont elles gravissent les degrés, je veux dire dont elles s'acquittent de leurs actions, n'a rien de commun ni d'ordinaire. Si les pieds sont sur la terre, la tête est dans le ciel.

Nous allons la suivre pendant cette période de huit ans qui est celle de sa préparation prochaine au rôle que la Providence lui destine. En écartant d'une main discrète, à l'aide des renseignements qui nous sont fournis par les témoins de l'époque, les voiles dont elle s'entourait, nous la verrons s'affermir dans ses habitudes de vertu et donner à son âme son assiette définitive.

Elle voulait être religieuse, c'était son ambition, c'était son rêve. Ne pouvant l'être dans un couvent pour l'instant, elle résolut de l'être dans le monde. La vie religieuse, c'est la tendance continuelle à la perfection avec les trois conseils évangéliques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance comme moyens et comme fondement. Elle s'appliqua à être pauvre, chaste, obéissante, en attendant le jour où elle aurait le bonheur de s'y obliger par vœu. En ce qui concerne la pauvreté, elle rejeta tout superflu et se borna au strict nécessaire. Ses

robes disparurent l'une après l'autre. Où allaient-elles ? Les pauvres le savent. Elle en vint à n'avoir plus de quoi changer. Les domestiques se plaignirent et menacèrent de tout révéler à son frère. Elle les apaisa par de bonnes paroles, et sans les mettre au courant de son secret, elle toucha leur cœur en leur faisant comprendre que c'était tout bénéfice pour les malheureux. Toutefois, son embarras n'était pas mince dans certaines circonstances, par exemple lorsqu'elle avait à rendre quelque visite indispensable ou à accompagner son frère au manoir de Rouville. Elle ne savait comment s'habiller. Mais ses amies lui venaient en aide, et, recevant de l'une et de l'autre ce qu'il lui fallait, elle finissait par s'équiper tant bien que mal. Un jour, on lui donna une superbe *Imitation* à tranche dorée. La tentation était forte, car elle aimait le beau, et les raisons de la garder ne manquaient pas. Elle l'échangea aussitôt contre celle de son père, qu'un long usage avait mise à point, pour ne pas froisser son amour de la pauvreté.[1]

Pour la chasteté, sachant comme tous les saints, qu'elle portait ce trésor dans un vase fragile, elle redoublait de vigilance et de réserve, et soumettait son corps à un régime qui le réduisait à l'état de victime.

Quant à l'obéissance, elle la pratiquait du matin au soir. Elle obéissait à son règlement, elle obéissait à son directeur, elle obéissait à son frère, elle

[1] Témoignage de Mlle Dufresne.

obéissait au médecin, elle voyait la volonté de Dieu dans les mille incidents qui survenaient et y ajustait la sienne avec une soumission empressée.

Mais ces premiers dépouillements ne suffisaient pas à son ardeur. Ce n'étaient que des préliminaires. De quoi s'agissait-il ? Il s'agissait d'aller à Celui qu'elle avait entrevu à l'aurore de sa jeunesse et qui l'appelait de plus en plus. Et pour aller à lui qui est toute pureté et toute beauté, qui est tout esprit même dans sa chair divinisée, il faut se dévêtir de soi-même dans ce que l'on a de plus intime, afin de se spiritualiser à son tour.

Plus libre de ses mouvements par l'observation des trois conseils évangéliques, elle entra en lutte avec elle-même avec sa vaillance accoutumée. Elle s'en prit d'abord, à l'exemple de tous ceux que la grâce inspire, à sa chair innocente, qu'elle attaqua sans ménagements. Elle avait d'ordinaire sur elle une ceinture de crin. Les jours de pénitence prescrits par l'Église, elle la remplaçait par des chaînes de fer qu'elle s'enroulait autour des bras, des reins et des jambes. Elle s'administrait fréquemment la discipline avec un instrument armé de pointes aigües qui déchiraient ses membres et faisaient ruisseler son sang jusque sur le plancher.

Un soir, Mlle Dufresne, qui couchait à côté, entendit un bruit qui lui donna à penser, et le lendemain, entrant dans la chambre de son amie, elle constata que le parquet était encore couvert de taches de sang. Et cependant, Eulalie avait bien soin de le laver après chacune de ces opérations. Un

autre jour, la même Mlle Dufresne que son intimité autorisait à pénétrer dans sa chambre à toute heure, mit la main sur la fameuse discipline : Elle n'y toucha qu'avec effroi tant elle était ensanglantée. Se voyant surprise, Eulalie la conjura de lui garder un secret inviolable. Mlle Dufresne le garda en effet du vivant de son amie. Mais, après sa mort, elle se crut déliée de sa promesse, et quand elle en parlait, c'était avec un mélange de crainte et d'admiration.

« Votre directeur vous imposait-il les mêmes mortifications ? lui demanda la religieuse à qui elle faisait le récit de ces flagellations sans pitié. »

« Ah ! ma sœur, répondit-elle, pour moi, c'était justice. J'avais tant péché ! J'avais un caractère si difficile ! Mais pour elle qui était si pure, c'était de la générosité, c'était de l'héroïsme ! [1] »

Du reste, il y avait longtemps qu'elle était familiarisée avec les pénitences corporelles. Cela datait de sa première communion, du jour où comprenant que le Bien-Aimé qui se donnait à elle n'était si aimable que parce qu'il était le Divin Crucifié, elle comprit en même temps qu'il lui fallait souffrir aussi si elle voulait se faire aimer de lui. Le médecin qui l'avait soignée à St-Antoine et qui la soigna à Belœil, racontait que, obligé pour la traiter de connaître son régime, il la questionna et découvrit qu'elle prenait de fréquentes disciplines, que, dans la saison rigoureuse, comme sa mère, elle

---

[1] Notice sur Mère Agnès.

se levait la nuit pour prier, qu'elle sortait de la maison et marchait dans la neige à moitié chaussée, et qu'il crut de son devoir de lui interdire quelques-unes de ses mortifications et de la modérer dans les autres, celles par exemple qu'elle s'imposait dans le boire et dans le manger. « Elle se soumit à tout ce que j'exigeais, ajouta-t-il. [1] »

« J'accomplis dans ma chair, dit St Paul, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église. » Qu'est-ce à dire ? Cette parole est étrange. Manquerait-il quelque chose à la Passion de Notre Seigneur ? Non évidemment. Notre Seigneur a souffert au-delà de toute mesure, de manière à racheter, non-seulement tous les mondes qui existent, mais encore tous ceux qui pourraient exister. Mais il n'est pas uniquement Rédempteur et Sauveur, il est chef d'une race nouvelle, la race des élus, et les élus ne peuvent devenir ses membres, ils ne peuvent devenir ses frères et ses sœurs qu'en souffrant comme lui. Chacun doit fournir sa part. Autrement l'adaptation ne se ferait pas. Il y aurait une brèche béante que rien ne saurait combler. Ce qui la comble, ce qui nous rapproche de lui et nous insère sur lui. c'est la grâce de ces sacrements d'abord, c'est ensuite le partage de ses sentiments, et ses sentiments, c'est l'amour de la croix. « Ayez en vous les sentiments qui étaient en lui, ajoute l'apôtre. »

Eulalie était trop de la race des élus pour ne

1 Récit de M. Lecours.

point partager ses dispositions intérieures et ne point éprouver cette sainte inimitié contre son corps. Depuis l'apparition de la croix au sommet du calvaire, quel est le Saint qui ne lui a pas déclaré la guerre ? En lisant leur vie, c'est comme une vision de sang qui passe sous les yeux. Tous ont à la bouche le mot de St Paul : « Je châtie mon corps ! » et tous à la main le fouet, la discipline, les chaînes de fer. Chasteté et châtiment sont inséparables, et pour fortifier le vase fragile comme pour fermer les fissures qui peuvent se produire, le sang sera toujours le meilleur ciment.

« Elle était si pure ! » racontait son amie qui la connaissait. Sans doute, mais plus une âme est altérée d'idéal, plus, d'un regard pénétrant et sévère, elle aperçoit les misères sans nombre dont elle est couverte et qui la repoussent de cet idéal qu'elle veut atteindre. De là, la désolation des Saints, de là, leur recours si fréquent au sacrement qui purifie. Mais même ce sacrement ne dispense pas de la pénitence personnelle. Comme les autres, la grâce qu'il nous transmet a sa source au Calvaire, c'est la Passion de Notre Seigneur qu'il nous applique, c'est la rosée de son sang qu'il dirige sur nous. Pourrions-nous nous en tenir là ? Répondrions-nous à ce souvenir et à cette grâce, à cette immolation et à ce sang, en accomplissant simplement la pénitence du confesseur.

Écoutons Bossuet : « Ainsi, dans le sacrement de la sainte Table, nous annonçons la mort de Notre Seigneur ; ainsi nous sommes ensevelis avec Jésus-

Christ dans le saint baptême; ainsi, dans la confirmation, on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer d'un caractère éternel qui nous doit rendre semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aurait-il donc que le sacrement de la pénitence qui ne gravera pas sur nous l'image de notre Sauveur? Non: Nous apprenons du saint concile de Trente que nous devons nous rendre semblables à Jésus-Christ crucifié par les pénitences que nous subissons. Ah! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même: Pauvre ver de terre écorché, quoi! un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere*, sont-ils capables de nous crucifier avec vous? Ne faut-il pas d'autres clous pour percer nos pieds qui, tant de fois, ont couru au crime... Il faut quelque chose de plus pénible...[1] »

En livrant son âme au souffle de la grâce, Eulalie s'élevait à cette sagesse qui est le fond du christianisme. Elle montait sur la croix pour rejoindre Celui qu'elle aimait. Le sacrifice jaillissait de sa personne pour répondre à ces grâces qui lui arrivaient de ses plaies. Car il n'y a pas que les mortifications corporelles qui nous permettent de suppléer à ce qui manque aux souffrances du Christ. Tout effort vers le bien, toute poussée vers les hauteurs est une immolation: Inclinations à vaincre, devoirs à remplir, soumission de l'esprit et de la volonté,

———

1 Bossuet, *Sermon pour le mardi de la semaine de la Passion.*

résignation, patience, dévouement du cœur, répression des sens, foi, espérance, amour, pureté, humilité, pardon des offenses, tout cela est une partie quelconque de nous-mêmes que nous sacrifions et qui constitue les clous et les épines de cette croix sur laquelle nous avons à rester.

Malgré sa jeunesse, elle entrait vivement dans ce mystère de la souffrance voulue et recherchée. On peut encore s'accommoder de celles qui ne froissent que la chair. On éprouve une certaine joie âpre à se les infliger. L'âme sent qu'elle redevient la maîtresse et qu'elle exerce son empire. Mais il en est d'autres qui ne donnent guère de satisfaction et avec lesquelles on se débat sans entrain : Ce sont les peines intérieures, les froissements de l'amour-propre ou de la sensibilité. Eulalie les accepta et les rechercha avec le même entrain.

Elle eût beaucoup à souffrir de la part des servantes qui la brusquaient en toute occasion et ne lui parlaient que grossièrement. Fière naturellement, excitable et bouillante dans le sang généreux qui coulait dans ses veines, il lui fallut une forte dose d'énergie pour se contenir. Elle sut la trouver, et, bien loin de songer à se débarrasser de ces malheureuses que sa douceur enhardissait, elle n'eut que de la bienveillance et des attentions pour elles. Leurs mauvais traitements n'étaient qu'un motif de les aimer davantage. Elle leur faisait des cadeaux, et quand elle n'avait rien à leur donner, elle usait de son influence auprès de son frère pour leur obtenir quelques faveurs. A l'exemple du divin

Maître, elle rendait le bien pour le mal, et selon le conseil de St Paul, pour fondre leur méchanceté, elle entassait sur leur tête les charbons enflammés de l'amour fraternel.

« L'amour fraternel, dit Bossuet, sera un sacrifice continuel, non seulement de son ressentiment lorsque l'on croit être offensé, mais même, sans avoir aucun sentiment de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre. »

Elle faisait aussi bon marché de ces derniers sentiments que des premiers. C'était du bois pour le foyer qu'elle avait dans son cœur. Par là, elle s'établissait dans cette sérénité bienveillante qui devint la note dominante de son caractère. Elle aimait ceux qui ne l'aimaient pas. Les personnes qui la suivaient de près, remarquaient qu'il suffisait de la blesser pour recevoir en échange toute sorte de témoignages d'affection.

Sa croix la plus pénible lui arriva d'un côté où elle était loin de l'attendre : Elle lui vint de son frère. Dieu le permit afin de lui ménager l'occasion de mourir plus entièrement à elle-même et de se l'attacher plus étroitement ; car, pour nous, comme pour son Fils, ce n'est que sur la croix que l'antique séparation de la nature humaine et de la nature divine disparaît, et que la réconciliation se consomme dans le baiser de paix dont parle le Prophète. Nous le savons, Eulalie était sensible, impressionnable ; son extérieur doux, modeste, n'exprimait que bonté, affection. Son frère, Théophile, avait un extérieur imposant qui commandait le

respect. Il devait faire les avances s'il voulait ouvrir le cœur de ceux qui l'approchaient. Leurs deux natures étaient assez dissemblables. Autant il y avait dans Eulalie de délicatesse craintive, de simplicité, et d'humble soumission, autant le caractère de Théophile, façonné, dès sa jeunesse, par une discipline rigoureuse et retrempé tous les jours dans les fonctions du ministère, s'était empreint, je ne dirai pas de raideur, mais d'une froideur et d'une gravité qui glaçaient. Quand il s'agissait de recevoir, il se dépouillait facilement de ces dehors, et le gentilhomme, le prêtre dévoué, l'homme au cœur d'or devenaient visibles. Mais dans son intérieur, il ne se gênait pas, persuadé qu'étant connu il n'avait pas besoin de se mettre en frais.

Eulalie s'imagina qu'il n'était pas content, qu'elle ne remplissait pas son devoir. Il lui semblait qu'il n'avait de sévérité que pour elle, tandis qu'il ne tarissait pas d'amabilité avec les autres. Au lieu de s'expliquer, ce que ne facilitait pas l'air imposant, elle se replia sur elle comme une sensitive et eut à endurer une sorte de martyre. Un mot, un avis, la seule vue de son frère, qui passait grave et silencieux, lui brisait le cœur. La croix était lourde, elle s'enfonçait au plus profond de son âme, la meurtrissait et la faisait saigner ; elle essaya de la porter, l'offrant à Dieu, se résignant à sa volonté, voulant à tout prix s'en servir pour agrandir son amour. Mais l'épreuve était au-dessus de ses forces. Sa frêle constitution succomba sous le poids. Sa santé s'affaiblit, la tristesse étendit ses ombres sur son

visage, et des larmes qu'elle était impuissante à refouler, coulèrent longuement. Son père qui avait fini par les remarquer, l'interrogea avec cet accent qui va droit au cœur, et, encouragée par l'intérêt qu'il lui témoignait, elle lui dit tout. Le père en parla à son fils qui fut des plus surpris et des plus affligés. Il ne se doutait de rien.

C'est par lui-même que nous connaissons l'histoire. Il la racontait plus tard à un de ses amis, et il en pleurait encore.

« J'ai bien fait souffrir cette pauvre enfant sans le savoir, disait-il. Après sa mort, on apprendra sur son compte des choses admirables. »

Il s'efforça de la dédommager des peines qu'il lui avait causées. Et elle, joyeuse de voir que le cœur de son frère battait à l'unisson du sien, en avait les larmes aux yeux. Mais c'étaient des larmes illuminées d'un sourire.

« Ce n'est pas de chagrin que je pleure, disait-elle, c'est de reconnaissance. » Son âme aimante se tournait vers Celui qu'elle découvrait en tout ce qui lui arrivait, et le remerciait avec effusion de tout ce que « dans sa bonté, il daignait la consoler.[1] »

Les biens extérieurs, le corps et ses convoitises, la volonté et son indépendance, le cœur et ses inclinations, ne sont pas les seuls obstacles à l'ascension vers l'idéal. Il y en a un autre qui nous tient de plus près et qui est de beaucoup plus redoutable, c'est l'amour-propre, c'est ce moi qui s'étale en

---

[1] Récit de M. Lecours.

dedans pareil à la large fleur du lotus sacré dans les Indes. Lui aussi il est sacré. Impossible d'y toucher sans toucher aux fibres les plus secrètes et révolutionner tout l'être. Impossible d'en faire abstraction et de l'oublier. Il dispose de toutes les puissances et de toutes les facultés pour se rappeler au souvenir. Et pourtant, c'est sur lui que doit se concentrer l'effort si l'on veut travailler à sa perfection, c'est lui qu'il faut briser et pulvériser. Et le moyen, c'est l'humilité, et le moyen de l'humilité, c'est l'humiliation. Mais elles sont rares les humiliations qui pourraient le mettre en pièces d'un seul coup. Et encore ne trouverait-il pas le secret de rassembler ses lambeaux et de se reconstituer ? Le moyen le plus fréquent, ce qui est le pain de tous les jours, ce sont les manques d'égards, les froissements, les coups d'épingles. Et précisément, c'est ce qu'il supporte le moins. Il accueillerait encore les affronts qui renversent, il en savourerait l'amertume, il en prendrait occasion de s'admirer et se nourrirait de ses propres débris. Mais cette usure quotidienne, ces frottements obscurs qui ne donnent prise à aucune complaisance ! Sous ces pointes imperceptibles qui l'aiguillonnent, il sursaute, il regimbe, il se dérobe.

« Ce que le lion supporte le moins, a dit quelqu'un, c'est la bataille contre les moucherons. L'homme naturel sent de même. Mais l'homme spirituel doit apprendre la douceur. L'inévitable, c'est la volonté de Dieu. Celui qui veut ce que Dieu veut échappe aux catastrophes, toutes choses tour-

nent à bien pour lui. Pour redevenir une âme, il faut la douleur, le devoir et la volonté, et ces trois choses amènent la subordination de l'individu au divin.[1] »

Voilà le secret : se soumettre, se résigner, plier devant la volonté de Dieu qui nous est manifestée par cette foule de causes particulières et d'incidents journaliers qui forment la trame de l'existence, adapter sa volonté à la sienne et la suivre comme l'ombre suit le corps. Mais il en coûte, il faut de la patience, il faut de la douceur.

Eulalie employait le moyen, elle s'exerçait à la douceur et à la patience. Lorsque les servantes l'attaquaient dans son moi, elle n'avait qu'un mot à dire à son père ou à son frère, et les insolentes étaient mises à la porte. Lorsque son frère la blesse au plus vif de son cœur et en même temps de son amour-propre, puisqu'elle se figure que c'est parce qu'elle n'est pas à la hauteur de sa tâche qu'il la traite ainsi, puisque dit Pascal, « nous avons une si haute idée de l'âme de l'homme (à plus forte raison quand c'est l'âme d'un prêtre vénéré et aimé) que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés et de n'être pas dans l'estime de cette âme » sa douceur, sa patience, son humilité ne sont pas au-dessous de l'épreuve. Seule, sa constitution physique s'oppose à ce qu'elle continue la lutte. Enfin, lorsque sa compagne découvre ses austérités, elle tremble que son moi n'en tire vanité, et elle la supplie de n'en rien dire.

[1] Amiel.

Un jour, M. Odelin, qui connaissait sa vertu, voulut lui donner une marque de confiance. Il lui présenta un crucifix accompagné d'une pièce de vers à sa louange. Combien qui collectionnent les adresses banales qu'on leur offre auraient rangé soigneusement la pièce de vers dans leurs archives, si même ils ne l'eussent encadrée ! Elle brûla les vers et conserva le crucifix, cet éternel témoin des humiliations d'un Dieu qui restera humble tant qu'il sera Dieu, parce qu'il sera toujours l'Homme-Dieu, c'est à dire le Dieu qui s'est anéanti jusqu'à devenir l'un de nous. A son imitation, elle voulait être humble. Le bruit lui inspirait de l'horreur. Lorsqu'il y avait du monde au presbytère, nous l'avons déjà constaté, elle ne se montrait qu'à l'heure des repas ou quand l'un des hôtes réclamait ses services. Dieu seul ! C'est pour arriver à cet isolement avec lui qu'elle s'ingéniait à se dépouiller d'elle-même et qu'elle soupirait, selon son expression, après « une belle et longue croix » qui la crucifierait des pieds à la tête.

Son frère étant aux petits soins à son égard depuis l'explication qui avait eu lieu, elle disait à son amie : « Que je suis loin de ressembler à Notre Seigneur ! Voyez donc, chacun a l'air de m'admirer. M. le curé trouve bon ce que je fais, mon père m'aime avec tendresse : Quelle ressemblance avec Notre Seigneur qui était toujours en butte aux contradictions ! [1] »

---

[1] Récit de Mlle Dufresne, en religion Mère Agnès.

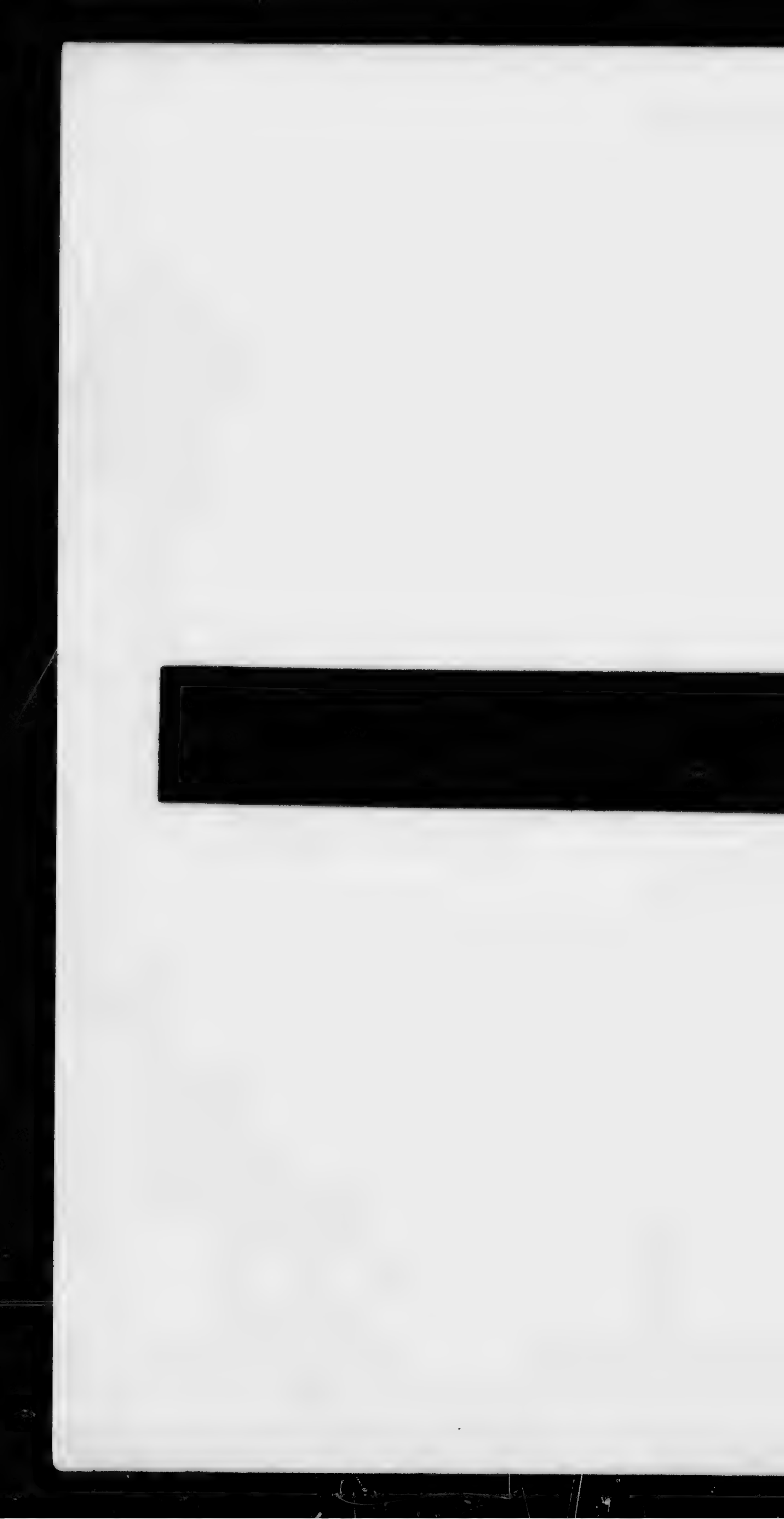
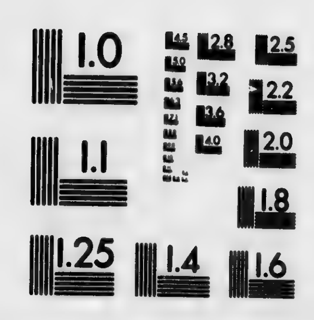




IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8

Elle qui ressentait si vivement le plus léger froissement, elle en était à regretter de ne plus en subir, parce qu'il lui semblait que moins on souffrait et on s'humiliait, moins la place de Dieu était grande dans le cœur et moins vivant son amour. Elle appartenait bien à la lignée de ces grandes âmes qui disent, plus par leurs actes que par leurs discours : « Ou souffrir ou mourir !. . . Souffrir et être méprisé pour vous ! »

O aimer ! s'écrie St Augustin en trois ou quatre exclamations intraduisibles, ô aller à Celui que l'on aime ! ô mourir à soi ! ô se perdre en lui ! *O amare ! o ire ! o sibi perire ! o ad Deum pervenire !* Oui, c'est l'amour qui les possède, c'est l'attraction que le divin soleil éclipsé dans ses larmes et dans son sang exerce sur elles, et leur tourment, c'est de n'avoir pas assez de sang dans les veines pour le lancer jusqu'au pied de son trône. Dans leur impuissance, elles saisissent ce qu'elles ont à leur portée, leur chair, leur cœur, leur volonté, tout ce qui nous tient le plus aux moelles et aux entrailles, et elles le jettent dans ce brasier qui les dévore.

« Depuis que l'amour a été attaché à la croix, a dit l'une d'elles, la croix reste la preuve de l'amour et aucun bois n'est plus propre à entretenir son feu que le bois de la croix. »

En présence de ces sacrifices silencieux qui deviennent un martyre, il nous souvient d'une page de l'un des meilleurs écrivains de notre temps. Il y a là un tableau dans lequel la modeste existence d'Eulalie a sa place. Ses luttes et ses efforts

n'avaient rien de retentissant, ses larmes et ses brisements de cœur ne résultaient que d'un malentendu, et, en somme, d'une cause minime. Qu'importe ! si le sang coule, ce sang de l'âme dont parle St Augustin, qui atteste mieux que le sang du cœur, la peine que l'on éprouve. Ce ne sont pas toujours les catastrophes qui produisent le plus de déchirement, et pour qu'il y ait martyre, il n'est pas nécessaire que les membres volent en lambeaux.

« Répandre son sang pour Jésus-Christ, affirme St Jérôme, n'est pas l'unique manière de le confesser, car le servir tous les jours par une vie pieuse et sans tache est un véritable martyre. »

« La chasteté, déclare St Ambroise, est un martyre auquel on se dévoue de son plein gré, sans y être traîné par la main du bourreau, un martyre plus long et plus cruel que celui du fer et du feu. »

Déjà St Paul avait dit : « Ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, doivent s'attendre à la persécution. » Persécution des esprits de malice qui ne peuvent voir d'un œil tranquille que l'on serve Dieu ; persécutions du cœur et des passions qui s'insurgent contre le joug auquel on veut les soumettre, l'orgueil qui refuse de plier, la vanité qui cherche à se faire jour, la chair qui se révolte contre l'esprit, l'envie, la jalousie qui assaillent de leurs langues envenimées.

Avant St Paul, Dieu s'était exprimé de même : « Mon enfant, dès que tu entres à mon service, prépare ton âme à la tentation... Parce que tu

m'es désormais plus agréable, c'est une nécessité que la tentation t'éprouve. »

Tentations ou persécutions intérieures, il n'en faut pas davantage pour que parfois il y ait supplice. St Paul en savait quelque chose lorsque « l'ange de Satan le souffletait de l'aiguillon de sa chair révoltée. »

Ste Agnès, Ste Cécile et les autres ont souffert, mais combien de temps ? Ils ont été admirables, héroïques, leur sang les a revêtus d'une pourpre auprès de laquelle les manteaux des empereurs et des impératrices ne sont plus que des oripeaux. Mais ce martyre qui se prolonge d'année en année, sans que l'on en voie le terme, puisque l'heure de la mort est ignorée et qu'il n'y a qu'elle qui puisse en délivrer, qui prend le cœur et qui le broie pour le retourner et le broyer encore dans ses fibres sans cesse renaissantes, mais ces refoulements qui chassent la vie jusque dans les profondeurs pour la ramener sous une autre forme et la poursuivre de nouveau, ne recouvrent-ils pas l'âme d'une pourpre qui ne le cède en rien à la première ? Et puis, n'est-ce pas au Jardin des Oliviers, dans son inénarrable agonie, que Notre Seigneur a le plus souffert ? Sa passion était concentrée dans son cœur qu'elle creusait et qu'elle bouleversait à l'égal d'une tempête, tandis que le lendemain elle était surtout corporelle.

La grâce n'a pas besoin de matériaux considérables pour opérer des prodiges. Que ne fait-elle pas avec un peu d'eau et avec un peu de pain ? De

même avec quelques incidents sans importance, une déception, un malentendu, elle réalise un travail qui étonne lorsqu'il est terminé. La vie d'Eulalie ne présente aucun événement qui attire le regard de la foule, mais qui dira ce qu'il y a eu d'ascensions et de transformations dans son âme avec ces deux seuls moyens d'action, la grâce et la bonne volonté ? Entre ces deux éléments, le moindre incident, l'occupation la plus commune, se change en or et en pierres précieuses comme dit St Paul, tandis qu'un événement de premier ordre reste de la paille ou du bois, pour parler toujours comme l'apôtre, lorsque l'un ou l'autre de ces deux moyens fait défaut.

Mettez entre les mains d'un étourdi un pinceau, une toile et des couleurs, à quoi aboutira-t-il ? Confiez-les à une intelligence attentive, appliquée, docile aux inspirations du maître, il en sortira une œuvre d'art. Ainsi de Jésus, de Marie et de Joseph avec les occupations très ordinaires de Nazareth ; ainsi d'un grand nombre de Saints avec les détails inaperçus dont était semée leur existence ; ainsi d'Eulalie avec les petits faits et les petits incidents que nous relevons dans le cours si paisible de la sienne.

Voici la page en question. Tous les genres de martyre peuvent s'y reconnaître, et son éclat contribuera, mieux que ce que nous saurions dire, à éclairer la touchante figure que nous essayons de dépeindre.

" Ouvre la vie des Saints, médite les annales de

ta famille : Ces glorieux frères que Dieu t'a donnés, vierges et matrones, enfants et vieillards, rois et solitaires, soldats et docteurs, tous sont martyrs. Martyrs de la corruption qui est dans la nature, martyrs de l'amour de Dieu, martyrs de la rage des hommes, martyrs de leur propre volonté. Quiconque a passé sur la terre pour arriver au ciel, porte dans le ciel une palme humide. Trempée de sang, ou de sueur, ou de larmes, la palme a été trempée dans les blessures vives souffertes pour la foi par l'humanité. Le monde a vu les uns sur des lits de feu, et n'a vu les autres que sur des lits de roses : Dieu les a tous vus dans la mortification, dans l'humilité, dans la patience, dans le repentir. Quand les fidèles sont assemblés, regarde celui qui pleure et tremble, et se frappe la poitrine : Ce n'est pas le coupable, c'est le saint. »

Eulalie n'atteignait pas encore ses trente ans, et déjà, dans l'assemblée des fidèles, on la considérait comme une sainte, déjà sa palme était chargée de patience, de résignation, d'humilité, de mortification, de sacrifices, déjà elle était humide de ses larmes et de son sang.

« Tous les Saints du ciel ont des palmes, des palmes humides, qu'ils agitent au souffle de nos prières ; et ainsi tombe sur nous la féconde rosée de leurs sacrifices qui nous attire la grâce de Dieu ; mais sur eux-mêmes est tombé le sang de Jésus-Christ qui est le roi éternel, le modèle inimitable et l'inépuisable force des martyrs.

« Mon Sauveur ! Glorieux sont vos Martyrs et

glorieux sont vos Saints. Vos Martyrs ont travaillé, vos Saints ont souffert, et nous ne savons pas jusqu'où votre miséricorde s'étend. Selon les forces, vous distribuez les fardeaux : Celui qui ne pourrait souffrir qu'un jour ne souffre qu'un jour, et vous avez soutenu à chaque instant de sa vie, celui qui vous a glorifié durant le cours d'une longue vie. Si nous ne pouvons vous servir sans votre aide et sans votre grâce, c'est que nous sommes faibles et que nous luttons contre un ennemi terrible et fort, c'est qu'il faut braver toujours des coups violents et redoutés, c'est que sans cesse il faut vaincre la douleur, vaincre le désir, refuser l'encens à d'impures idoles longtemps adorées et souvent trop chères encore, désobéir enfin aux ordres d'un tyran plus habile que tous les persécuteurs, puisqu'il n'est autre que nous-mêmes. »

La pure jeune fille n'avait jamais fléchi devant ce tyran ni devant ces idoles, mais elle les connaissait et elle les redoutait, c'est pourquoi, enveloppée de pauvreté, de chasteté et de soumission, elle leur déclarait la guerre et ne se sentait en sûreté que sur la croix.

« Il faut que vous soyez glorifié durant tous les âges, et jusqu'à la fin des âges vous aurez des martyrs. Le glaive en fera, le libre amour de vos enfants en produira davantage. Les uns seront mis en lambeaux par les ongles de fer, et les autres déchirés par les tentations ; de ceux-ci on broiera les os, de ceux-là on broiera le cœur. Comme un arbre que le bûcheron émonde et partage pour le

jeter au feu, les uns verront sous le fer des bourreaux tomber leurs membres, et hacher et scier encore le débris informe que l'on aura fait d'eux ; les autres souffriront dans leur âme cette torture, ce brisement et ce massacre. Ils compteront longtemps par leurs plaies tout ce qui leur manque, tout ce que la mort aura pris, tout ce que les bourreaux auront tranché, tout ce qu'il aura fallu couper et arracher soi-même. Mais ils auront là-haut l'éternelle palme, ils auront dès ce monde, ô Jésus, votre amour ! »

Le voilà le martyre sublime, sans témoins, sans rien qui arrive du dehors, pendant que le dedans est livré aux déchirements et au massacre, et que les dernières fibres éclatent l'une après l'autre, remplissant le cœur d'agonie. Mais à travers ce sang et ces douleurs, il y a le libre amour, l'amour qui a conscience de vivre, le vôtre, Seigneur, qui fait qu'une enfant frêle et délicate, sensible et impressionnable, soupire après « une belle et longue croix, » afin de vous prouver qu'elle vous aime.

« Accepte le calice qu'il te faut boire, et ne murmure pas. Après avoir tant donné, s'il t'est demandé plus encore, donne encore et réjouis-toi... Proclame devant le monde ta soumission par un absolu silence et par la paix de ton visage, proclame-la devant Dieu par le mépris continuel de tes désirs. Tu souffres ? Réjouis-toi de souffrir : Tu triomphes si tu souffres ! ... Tu sauras, sur le débris de tes espérances, quelle est la miséricorde de Dieu. Un jour viendra qui te fera voir ces ruines amoncelées

comme autant d'échelons par où ton âme aura gravi vers le renoncement qui fait l'homme et le chrétien... Laisse arriver tous les désenchantements, laisse tomber ce reste des illusions de la jeunesse qui le couronne encore. Ces désastres font le pain quotidien de la vie. Courage, ô voyageur! cette tempête qui soulève les ondes et qui emporte à chaque effort quelque chose du navire, ne fait pourtant que le pousser plus vite au port du salut.[1] »

Ces conseils, Eulalie les suivait depuis longtemps. Elle continuera de les suivre, elle acceptera les épreuves, elle boira les calices qui se présenteront, en murmurant le cri de son cœur : Plus haut, toujours plus haut! Les peines, les difficultés, les contradictions, les privations, les incertitudes qui l'attendent, seront les échelons qu'elle gravira parallèlement à ceux de sa règle à laquelle elle sera fidèle jusqu'au bout, et il arrivera que cette humble femme, sans actions d'éclat et sans moyens brillants, aura fait du chemin, que cet idéal qu'elle poursuivait invariablement, elle l'aura saisi autant qu'on peut le saisir dans ce monde, et que, les portes de la céleste Jérusalem s'ouvrant, pour elle, avant l'âge, il lui sera enfin donné de l'embrasser, dans la lumière et dans la joie d'une étreinte éternelle.

Au fond, sous ces royales vertus de pauvreté, de pénitence et d'humilité, il n'y avait que ce moteur unique que nous avons déjà reconnu, la piété qui est

[1] Louis Veuillot, les *Nattes*.

faite d'amour et de dévouement, qui en est l'âme et la fleur, qui s'attache à Dieu avec une allégresse filiale et qui, à cause de lui, entoure de ses soins et de son respect, ses parents, les pauvres, les malheureux, jusqu'aux morts. Eulalie possédait cette fleur, elle aimait, et, d'une main qui aurait voulu être plus prodigue, elle jetait dans le foyer de son cœur les lambeaux de son amour et le sang de ses flagellations. En se renonçant et en se dépouillant, elle s'affinait, elle entrait dans la cité sainte, dans cette maison de Dieu qui se construit à travers les âges et dont les âmes sont les pierres, ainsi que le chante l'Église dans une de ses plus belles hymnes. Mais pour être enchâssée dans la divine construction, chacune doit être taillée, polie, amenée aux dimensions voulues par le suprême architecte. Cette taille, ce poli, ces dimensions, ce sont les épreuves qui les donnent, celles du dedans et celles du dehors. Elle se laissait tailler et polir avec sa douceur habituelle. Aimant Dieu elle voyait sa volonté en tout et l'accomplissait aux trois degrés marqués par St Paul, bonne, agréable, parfaite : Bonne, en observant les commandements ; agréable, en pratiquant les conseils sans y être encore engagée par vœux ; parfaite, en correspondant à toutes les impulsions de la grâce.

Ce faisant, elle était heureuse, trop même à son gré, comme nous l'avons entendue s'en plaindre à son amie. En pouvait-il être autrement. Le bonheur n'est pas dans la jouissance, il est dans le sacrifice. La seule raison l'avoue. *Abstine et sustine*, abstiens-

toi et sois patient, disait en plein paganisme, l'école stoïcienne qui essayait de réagir contre l'affaissement de la nature humaine.

Dernièrement encore, un fin lettré qui vient de mourir, le proclamait en termes formels : « Le vrai levier du monde et la cause la plus certaine de tout bonheur, c'est le sacrifice et la joie de se sacrifier. »

Notre âme est si noble, elle est si bien la fille de Dieu, que toute peine qui la dépouille de quelqu'une de ses misères, tout effort qui l'élève, tout acte de bonté qu'elle accomplit, la rend heureuse et meilleure. « Dieu, dit le P. Faber, n'est probablement l'infiniment heureux que parce qu'il est l'infiniment bon. »

« Le bonheur, dit Joubert, est de sentir son âme bonne. » Ce qu'il y a de joie pure en nos âmes tressaille et se dilate au contact de la bonté, qu'elle vienne de nous ou qu'elle vienne des autres. Un mot, un accent, un regard suffit, un rien, une étincelle qui part de ce fonds dans lequel Dieu nous a constitués à son image. Et lorsque, sous sa loi et dans son amour, chaque chose est en place, l'esprit dans la vérité, la volonté dans le devoir, le cœur dans la charité, le corps dans la soumission, c'est alors que l'on a un avant-goût du ciel. On n'est plus esclave, on plane, on est libre, des liens plus étroits unissent à ce Dieu qui est la source de toute paix et de toute béatitude.

Eulalie atteignait ce sommet, au sortir de la jeunesse, lorsque la plupart commencent à peine à ouvrir les yeux et à confesser qu'ils ont fait fausse

route. Sa piété l'avait conduite au dévouement, son dévouement à l'abnégation, et son abnégation au sacrifice. Elle s'était sacrifiée et elle se sacrifiait aux malades, aux pauvres, à des servantes, à Dieu, et la paix descendait dans son âme, une paix suave dont le reflet frappait tous ceux qui la rencontraient. C'était cette rosée de lumière annoncée par le prophète, *ros lucis ros tuus*.

Toute sa personne en était imprégnée, et les gouttes en retombaient partout autour d'elle. Elle vérifiait ce que Ste Thérèse a dit : « Le bonheur de souffrir pour Dieu est le meilleur de tous, » ce que St François de Borgia ne se lassait pas de répéter : « Si servir Dieu, c'est régner, souffrir pour lui, c'est jouir ; » ce que la grande voix de St Paul a fait entendre sur le seuil du christianisme : « Je surabonde de joie au sein de toutes mes tentations. »

Sa piété était aimable. En général, dit le P. Faber, ce n'est pas chez les dévôts et les dévotes qu'il faut chercher la bienveillance, la courtoisie, l'affabilité des manières et l'aménité du caractère. Ils sont tellement occupés à tuer le lion qu'ils ne songent guère à tuer l'ours, ou, si l'on veut un langage moins biblique, la lutte contre eux-mêmes les absorbe au point qu'ils négligent de rentrer les angles et d'adoucir les aspérités dont se hérisse leur naturel contrarié. St Paul en avait rencontré, surtout parmi les femmes. A Antioche de Pisidie, sa première mission, elles l'avaient contraint de s'éloigner à la suite des cabales montées contre lui. Aussi ne les ménage-t-il pas. Il les appelle d'un

terme méprisant, des *mulierculas*, des diminutifs de femmes ; il ajoute qu'elles plient sous le poids de leurs fautes et qu'elles sont les esclaves de leurs désirs, c'est-à-dire, expliquent les commentateurs, de la curiosité, de la vanité, du luxe, en un mot de toutes les misères que l'on reproche aux fausses dévotes. Dans son Épître aux Philippiens, s'adressant à deux d'entre elles qu'il nomme et qu'il plaçait infiniment au-dessus de celles-là, il fait cette recommandation qui en dit long : « Je conjure Evodie et je supplie Syntichès de vouloir bien s'entendre. » Evidemment, c'étaient de bonnes personnes, pieuses, dévouées, zélées, mais sur l'œil à l'égard l'une de l'autre et tirant chacune de leur côté. Il leur manquait cet esprit d'effacement et de modestie, de bienveillance et de charité que nous admirons dans Eulalie. Pour elle, vide d'elle-même et pleine de vraie piété, elle avait le droit de s'approprier la parole de David : « J'ai tué le lion et l'ours, moi votre humble servante. »

C'est que sa piété envers Dieu n'était pas une simple affaire de prières et de cérémonies. Elle éclairait son esprit en échauffant son cœur et produisait ces fruits que nous énumérions tout à l'heure, la piété filiale, la piété envers les pauvres et les malheureux, la piété envers les étrangers, la piété envers les morts, une piété universelle pour tout ce qui souffre et tout ce qui est en détresse. Ou plutôt, ce n'était qu'une seule et même piété : Elle aimait Dieu, et, à cause de lui, elle faisait tout son devoir, elle se montrait bonne et aimable.

Les anciens n'ignoraient pas cette fleur exquise du cœur humain. Parmi les titres pompeux que se décernaient les empereurs, le plus recherché n'était-il pas celui de Pieux ? Et avant les empereurs, c'est le pieux Enée qui, Troie en flammes et l'ennemi dans ses murs, sauve, au péril de sa vie, ce qu'il a de plus sacré, ses dieux et son vieux père. C'est Antigone, la fière jeune fille, qui, sa main dans la main de son père aveugle, dévoue sa jeunesse à guider ses pas. C'est Tobie qui emploie ses nuits à ensevelir les morts. C'est cette poétique Ruth qui s'attache à Noémi malheureuse et lui dit dans la naïveté de son cœur : « Je te suivrai partout, ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu ! »

C'est ce double cri qui s'échappe des poitrines et qui atteste que l'âme a toujours été chrétienne : « Le malheureux est sacré. » « Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger. »

Mais la croix s'étant levé sur le monde avec sa victime si bonne et si douce, qui priait pour ses bourreaux et qui avait dit : Vous n'avez tous qu'un Père, vous êtes tous des frères, aimez-vous ! et, de son cœur et de ses cicatrices la grâce ayant coulé sur nos âmes, la piété prit un essor inconnu. Ah ! certes, la nature humaine est vile et abjecte.

« O Dieu ! s'écriait Bossuet, qu'est-ce donc que l'homme ? Qu'est-ce que ce composé monstrueux de choses incomparables ? Chaos, contradictions, misères ; misère en son origine, misère dans la suite de sa vie, misère profonde, misère extrême, la

misère partout, des misères qui nous tiennent et nous serrent à la gorge. . . »

A ce cri de Bossuet, Pascal répond : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! Juge de toute chose, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers . . . S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ! »

Oui, nous sommes un abîme où fourmillent, où s'agitent, où fermentent d'inconcevables misères. Mais qu'une étincelle d'amour de Dieu vienne à tomber au sein de ces misères, qu'elle y rencontre ces autres étincelles qui rappellent notre céleste origine, et la flamme jaillit, l'ascension commence, la transformation s'opère. Voyez ces nobles romaines, les descendantes des vainqueurs du monde, les Fabiola, les Paula, les Eustochium, les Cécile, les Agnès ; voyez ces filles de barbares, les Clotilde, les Radegonde, les Bathilde, les Berthe, les Marguerite, les Dombrowska, les Edwige : La divine étincelle les a envahies, elle a consumé leur corruption native, elle a allumé le feu nouveau, et la nature humaine se relève, en elles d'abord, ensuite dans leurs fils, dans leurs frères, dans leurs époux, qu'elles étonnent, qu'elles charment et qu'elles convertissent par leur douceur, par leur patience, par leur pureté, par leur dévouement.

Voyez Eulalie. Humainement parlant, de quoi

est-elle capable ? Elle est faible, elle est souffrante, il semble qu'elle soit condamnée à s'éteindre sans bruit comme sans utilité. Mais le feu nouveau l'embrase, et, dans l'étroit rayon que la Providence lui a tracé, elle accomplit les choses que nous racontons, elle charme, elle édifie les prêtres, les pauvres, les malades, toute une population.

Nous venons de citer Bossuet. Citons encore de lui cette parole : « L'homme est grand par son intelligence qui atteint au vrai et au beau dans les sciences et dans les arts ; il est encore plus grand par son cœur qui atteint jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sublime par le sacrifice et l'immolation. » Cette seconde grandeur est celle d'Eulalie et l'explication du rayonnement qu'elle exerce.

Grâce à ses habitudes régulières et à sa vie de recueillement, elle s'était fait un sanctuaire intime dans lequel résidaient les hôtes qui avaient ses préférences, Jésus, Marie, Joseph, Ste Thérèse. Elle les invoquait souvent, s'inspirant de leur regard pour s'animer au bien, et par là, à la bonté et à l'amour, l'amour, dit St François de Sales, n'étant que le mouvement, avancement et écoulement du cœur vers le bien. Elle se confessait toutes les semaines. Chaque matin, elle allait faire sa prière à l'église et se préparer à la messe par la méditation. Ensuite, elle entendait la messe avec toute la piété de son âme. Elle communiait fréquemment, et chaque fois, disent les témoins, avec une grande ferveur. Dans l'après-midi, elle reve-

nait à l'église et demeurait des heures devant le Saint-Sacrement.

« Que dire, raconte une personne qui l'observait, de sa foi vive, de sa confiance en Dieu, de son ardent amour pour la Sainte-Eucharistie et de sa tendre dévotion à la Ste Vierge ! que de fois nous l'avons vue passer de longues heures devant le tabernacle, absorbée dans un recueillement et une piété tout angéliques ! [1] »

Une autre rapporte ce qui suit : « Je n'ai jamais eu la faveur de la connaître. Mais ayant été religieuse à Belœil, j'ai souvent entendu son frère, M. Eusèbe, m'en parler après sa mort.

« Un jour, il me disait : Je doute que vous connaissiez le trésor que possédait votre communauté. Ma sœur était regardée comme une sainte ici. La place que vous occupez à l'église pendant les messes basses a été sanctifiée par ses prières. La veille des fêtes, elle y passait la nuit. J'avais la clef de sa chambre, et de plus j'allais aussi quelquefois m'installer derrière l'autel pour voir ce qu'elle faisait : elle était là, en prières, jusqu'au matin, après avoir travaillé toute la journée à orner les autels et n'avoir pris que du pain et de l'eau pour nourriture. J'ai toujours eu un profond respect pour elle, et sa grande piété en inspirait à tous les paroissiens. Il était tellement impressionné en me disant cela que je ne saurais l'oublier. [2] »

Le vénérable M. Misaël Archambault n'était

[1] Récit de M. Lecours.
[2] Récit de Sœur M. de l'Ange Gardien.

pas moins impressionné : « Elle était d'une grande piété, dit-il, mais d'une piété qui semblait innée, tant elle était naturelle, sans affectation ni ostentation. Tous les jours, elle se préparait par la prière et l'oraison à entendre la sainte messe à laquelle elle assistait avec un recueillement profond. Elle communiait très souvent avec une ferveur qui édifiait. Dans l'après-midi, elle ne manquait jamais sa visite au Saint-Sacrement. [1] »

Une jeune personne de Belœil lui ayant écrit pour lui dire qu'elle lui devait sa vocation religieuse, l'excellent vieillard répondait : « Je n'ai été qu'en passant l'indigne instrument dont le bon Dieu s'est servi pour vous faire connaître votre vocation. Car qui l'avait fait surgir et prendre racine en votre âme ? Après Dieu, n'est-ce pas Mlle Eulalie Durocher ? Elle en a été la source par ses conseils, ses exemples et l'élan vers le bien qu'elle imprimait à tout ce qui l'approchait. Auprès d'elle, comme tant d'autres, vous avez respiré, plusieurs années durant, un air embaumé de l'odeur de ses vertus. Vous viviez dans une atmosphère qui en était saturée. Voilà, pour moi, le secret de votre vocation. [2] »

Une de ces autres dont parle M. Archambault, qui avait respiré l'air embaumé et que l'élan général finit par conduire à la vie religieuse, s'exprime ainsi : « Sa piété attirait les enfants. Je me rappelle que nous, petites filles, nous courions à l'église

[1] Témoignage de M. Misaël Archambault.
[2] Témoignage de M. Misaël Archambault.

après l'école pour la voir prier. Puis nous la suivions quand elle faisait le chemin de la croix. C'était surtout la veille des fêtes, quand elle organisait des reposoirs ou les parures des autels, que nous accourions auprès d'elle. Nous lui rendions quelques petits services, et elle nous récompensait d'un aimable sourire.[1] »

En effet, sa joie comme sa récréation, comme aussi le seul honneur auquel elle fut sensible, était d'orner les autels. Elle y mettait tout ce qu'elle avait de goût, et le goût ne manquait pas à son âme éprise d'idéal. Sa foi vive, son respect, son dévouement, sa piété se donnaient libre carriére dans les parures qu'elle combinait de dimanches en dimanches, et de fêtes en fêtes. Ces fleurs qu'elle aimait naturellement et dont elle se privait par esprit de mortification, elle savait se les procurer quand il s'agissait de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge.

Elle se souvenait de Marie Magdeleine et de son vase d'albâtre. Lorsque la pauvre pécheresse voulut remercier publiquement Celui qui venait de la retirer de la boue, n'avait-elle pas choisi, parmi les objets de luxe dont elle s'était servi jusque-là, ce qu'elle possédait de plus précieux, et ce vase d'albâtre, au parfum inestimable, image de son cœur qui débordait de douleur et de tendresse ne l'avait-elle pas brisé pour en répandre le contenu sur ses pieds, pendant que de ses longs cheveux qui étaient

---

[1] Récit de Sœur M. Euphrasie.

sa gloire, elle les essuyait en pleurant? Notre Seigneur fuyait les honneurs, il ne recherchait que les opprobres, toute gloire devait remonter à son Père, il n'en accepterait sa part qu'après avoir bu son calice jusqu'à la dernière humiliation, et cependant, il s'était prêté à cette démonstration et même il l'avait louée et, son regard lisant à travers les âges, il avait déclaré que, partout où pénétrerait l'Evangile, le nom de la pécheresse serait béni.

S'encourageant de cet exemple et des inspirations de son cœur, Eulalie demandait à la nature ce qu'elle avait de plus riche en couleurs et en parfums: Elle aurait voulu en remplir un vase unique, et ce vase, l'épancher elle aussi chaque jour aux pieds de Jésus et de Marie. La veille de leurs fêtes, elle convoquait ses amies, leur communiquait son zèle et les lançait dans toutes les directions avec mission de rapporter ce qu'elles pouvaient trouver de plus beau. Puis, leurs provisions devant elle, elle inventait les parures les plus variées. Elle s'entendait à manier ces objets délicats, fleurs ou autres, les fleurs principalement, à composer de ces dernières des bouquets magnifiques, à en former des gerbes aux couleurs admirablement fondues, à en tresser des guirlandes qui couraient en gracieuses arabesques, le long des autels. Bien des années après, les paroissiens parlaient encore de ces brillantes décorations.

Son influence croissait de jour en jour avec sa réputation. Quelque soin qu'elle prît de se cacher,

la beauté de son âme transpirait au dehors et captivait les cœurs.

« Tout le monde l'estimait, l'aimait, la considérait comme une Sainte, dit M. Lecours. Ses manières aisées, sans prétention, sa politesse, sa délicatesse, sa douceur, sa bonté, son humeur toujours égale, son visage toujours gai et serein où se peignait la paix de son cœur, sa simplicité évangélique, toutes ces qualités lui conciliaient l'estime et la sympathie en la rendant aimable.[1] »

La plupart des enfants et des jeunes filles qui accouraient auprès d'elle, renoncèrent au monde et se firent religieuses. L'une d'elles qui devint supérieure de l'Hôpital-Général de Québec, écrivait à son tour : « Elle inspirait à tous une haute idée de son mérite. On la regardait comme une personne de grande perfection. Sa piété était aimable et solide, comme le veut St François de Sales, sa conversation gaie et des plus attrayantes. On ne la quittait jamais sans emporter le désir de devenir meilleur, je crois que je puis le dire de chacun comme je l'assure de moi-même. C'est à cette époque qu'eut lieu, parmi les demoiselles de la paroisse, cet élan vers la vie religieuse qui décida de la vocation de plusieurs et de la mienne en particulier. Après la voix de Dieu qui se fit entendre à mon cœur dès l'âge de onze ans, j'attribue ma correspondance à cette grâce aux bons exemples que me donna cette sainte amie.[2] »

[1] Note de M. Lecours.

[2] Lettre de la Rév. Mère Olivier, Supérieure de l'Hôpital-Général.

Une autre parle du même ton : « Elle était un modèle pour tous ceux qui l'entouraient et pour les personnes du monde ![1] »

Une troisième n'est pas moins explicite : « J'ai souvent entendu dire : C'était une sainte. Ah ! comme elle nous édifiait ![2] »

Nous pourrions multiplier les témoignages. Nous ne voulons plus en citer qu'un seul, celui de son évêque, Mgr Bourget, qui les condense et qui leur donne la haute consécration de son autorité. « Elle vécut dans le monde comme dans un couvent, se sanctifiant par tous les exercices qui conduisent à la perfection. Elle répandit dans la paroisse de Belœil la bonne odeur de toutes les vertus, et s'acquit une grande réputation de sainteté par la pratique des œuvres de piété.[3] »

Un exemple en dira plus que les paroles, si sincères qu'elles soient. Une jeune dame du pays vivait dans l'indifférence et n'assistait plus à la messe, ce qui alors causait un étonnement dont on ne revenait pas. Un jour qu'elle passait devant l'église, elle eut la bonne pensée d'y entrer. Elle entre, aperçoit deux personnes dans un banc et se glisse silencieusement derrière elles. C'était Eulalie et Mlle Dufresne. Toutes deux priaient ou méditaient, et, tout entières à leur conversation avec Dieu, ne soupçonnaient pas la présence de la dame. Eulalie avait à la main son crucifix et l'ar-

1 Mère Véronique du Crucifix.
2 Sœur M. Ignace.
3 Mgr Bourget.

rosait de ses larmes. Étonnée, la jeune femme se dit : Comme elle aime le bon Dieu ! Elle fait un retour sur sa conduite, la compare à celle des deux amies, et, la grâce aidant, se détermine à changer. Elle se convertit effectivement. A partir de ce jour, elle fut assidue à remplir ses devoirs, et sa ferveur édifia autant que son indifférence avait attristé.[1]

La grâce des sacrements et de ses prières ne s'était pas perdue dans le vide. Elle y avait ajouté ses efforts, utilisant de son mieux les petits riens de la vie de chaque jour, apportant une constante application à devenir meilleure, à corriger les défauts de la vieille nature. Et maintenant, elle commençait, sans s'en douter, à recueillir les fruits de son persévérant travail.

« L'âme, dit St Augustin, s'enlaidit par le péché, elle se rend belle par l'amour de Dieu. Plus son amour grandit, plus sa beauté se développe, parce que l'amour est la beauté de l'âme. Il en est la beauté parce que, en la dégageant, au moyen du sacrifice, des imperfections qui la défigurent et des scories qui recouvrent les divins linéaments, il en fait l'image radieuse de Celui qui est toute beauté. »

« Si tu pouvais voir la beauté d'une âme en grâce avec moi, disait Notre Seigneur à une de ses servantes, c'est la dernière chose que tu verrais en ce monde, car tu en mourrais d'amour. »

Eulalie était en grâce avec lui, peut-être même l'avait-elle toujours été depuis son baptême, rien

---

[1] Récit de Mme Gaudet.

du moins ne permet de soupçonner le contraire. La beauté de son âme avait donc grandi, et, à l'heure où nous sommes, à sa trentième année, elle filtrait discrètement dans ses yeux, dans son sourire, dans l'expression aimable de sa physionomie. Sa formation morale était terminée, son assiette définitive assurée. Elle avait son poids qui la fixait, selon le mot de St Augustin, et ce poids, c'était son amour. Le courant existait désormais entre Dieu et elle, une envolée habituelle de sa part vers lui, une montée ininterrompue vers la perfection, et de la part de Dieu, une complaisance affectueuse pour cette âme d'élite, des bénédictions qui l'embellissaient journellement, qui transformaient le sol aride et désolé de la vieille nature en prairie verdoyante, en jardin embaumé.

Un académicien racontait dans un de ses discours que, lorsque le vent du soir passe sur le sable du désert, on entend rouler au loin comme un long sanglot.

« Ecoute, dit l'Arabe, écoute le désert : entends-tu comme il pleure ? Il se lamente parce qu'il voudrait devenir une prairie ! »

C'est le sanglot et c'est la lamentation des cœurs généreux qui ne peuvent se résigner à leurs misères, qui aspirent à se changer en jardin où toutes ces beautés et toutes ces vertus dont ils ont la vision fleuriraient et s'épanouiraient sous le regard de Dieu.

Elle avait connu cette désolation des cœurs généreux, elle la connaissait encore, car la transfor-

mation totale ne s'accomplira qu'au sortir de ce monde, sous les rayons directs du divin soleil. « En le voyant face à face, dit St Jean, nous lui deviendrons semblables. » Néanmoins, depuis les jours de son enfance, le mystérieux travail n'avait pas discontinué. Sa pensée et son cœur continuellement tournés, ainsi que le recommande St Paul, vers tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, il s'était fait en elle, à son insu, une reproduction de ces nobles choses. Ne suffit-il pas, pour produire ces fleurs charmantes que ses doigts savaient si bien disposer, d'un peu de soleil et de quelques gouttes de rosée ? Et pour ces autres fleurs qui sont celles de l'âme, elle avait mieux que le soleil et mieux que la sève, la grâce, l'énergie vitale des vertus de Notre Seigneur dont les nôtres ne sont que des imitations, le soleil de son amour, la ferveur de ses désirs et de ses aspirations. Rien d'étonnant qu'elle en fut ornée : Son âme en était une gerbe odorante.

Oh ! le beau spectacle qui se déploiera devant nous dans le ciel ! Nous verrons tous ces mondes qui peuplent l'immensité, ces soleils qui voguent comme des navires de feu, entraînant dans leur orbite leur flotte de planètes. Notre œil s'abreuvera de lumière, notre oreille d'harmonie, nos voix chanteront le cantique universel, l'hymne des mondes au Dieu Créateur. Mais ces astres, et leur lumière, et leur harmonie, ne seront qu'une préparation à une vision plus radieuse, celles des âmes vivantes,

des âmes transfigurées, images étincelantes de Dieu, ayant chacune leur splendeur, répondant chacune à quelqu'une de nos aspirations vers l'idéal, et entraînées elles aussi comme un cortège éblouissant dans l'orbite du vrai Soleil, le Dieu Rédempteur, le Seigneur Jésus qui consommera notre enthousiasme et nos ravissements dans l'espace sans fin !

Contraste singulier, et qui n'est pourtant pas nouveau dans l'histoire des âmes ! Pendant que celle qui nous occupe se formait paisiblement sous le regard de Dieu, le Canada était dans l'agitation. Et même l'agitation n'avait pas cessé depuis son entrée dans la vie.

En 1812 et en 1813, au lendemain de sa naissance, la guerre éclatait avec les États-Unis qui projetaient de s'annexer cette vaste portion de l'Amérique. De tout temps, la rivière Richelieu qui débouche dans le Saint-Laurent, à mi-chemin de Québec et de Montréal, et qui remonte jusqu'au lac Champlain, jusqu'à la frontière américaine, avait été une des principales routes d'invasion entre les deux pays. Des villages habités presqu'exclusivement par des Canadiens-français, entre autres Belœil et St-Antoine, la bordaient à peu près dans toute sa longueur. C'était une des clefs du Canada, et probablement la première. Néanmoins, les habitants enrégimentés dans la milice, s'étaient bravement levés à la voix du gouvernement anglais et n'avaient pas marchandé leur dévouement. Ils y avaient eu du mérite car les griefs ne manquaient pas pour faire la sourde oreille ou pactiser avec l'ennemi. Mais leurs justes sujets de

mécontentement étaient tombés devant le loyalisme chevaleresque de la race, et l'espérance de se voir rendre justice, une fois la guerre finie.

La guerre finie, le gouvernement continua ses errements comme par le passé : Exclusion des Canadiens-français de l'administration, faveurs et fonctions réservées aux seuls anglais.

« Dès les commencements de l'administration anglaise, écrivait lord Durham en 1839, les Canadiens-français furent exclus du pouvoir, et toutes les charges de confiance ainsi que les émoluments passèrent aux mains de personnes d'origine anglaise. Les plus hautes fonctions de la loi furent confiées à des étrangers. Les fonctionnaires du gouvernement civil avec les officiers de l'armée, composaient une sorte de classe privilégiée, occupant les premières places de la société, éloignant les hautes classes des Canadiens-français de leur cercle comme aussi du gouvernement de leur propre pays. »

L'irritation devint extrême. L'assemblée essaya de tous les moyens, elle appela l'attention des gouverneurs, elle envoya pétitions sur pétitions, délégués sur délégués à Londres, elle refusa de voter les subsides. Rien n'y faisait. Le mal empirait. Les gouverneurs prorogeaient l'assemblée, de nouvelles élections avaient lieu, les députés revenaient ou étaient remplacés par d'autres plus ardents. On se montait, on parlait de s'insurger, on se disait que l'on avait tout aussi bien ce droit que les Anglais l'avaient eu en 1688, et les Etats-Unis en 1775. La religion n'était plus un frein, car précisément il

s'agissait autant d'elle que de la nationalité. On attribuait au gouvernement la pensée d'angliciser et de protestantiser le pays, et le souvenir des Machabées, qui avaient combattu pour leur race et pour leur foi, traversait plus d'un esprit. Bref, l'agitation légale céda le pas à l'insurrection, et, en 1837, on en vint aux mains. Le sang coula à quelques lieues d'Eulalie, à St-Charles, à St-Denis, il coula encore auprès de son ancienne résidence de St-Benoit, à St-Eustache.

De tout ce tumulte, rien ne semble avoir rejailli sur son existence. Il n'y en a pas trace dans les documents qui nous la montrent au jour le jour. Elle grandit, elle se développe, elle acquiert tranquillement les qualités qui doivent lui servir plus tard. C'est ainsi que vivent les Saints, c'est la conduite ordinaire de la Providence à leur égard. Le monde s'agite, les événements se heurtent : Elle poursuit imperturbablement son but, le salut des âmes, la formation des élus.

Au sommet des montagnes, dans quelque repli de terrain, parfois on rencontre une humble fleur qui s'élève à peine sur sa tige fragile au-dessus de la mousse environnante. Les orages passent et repassent, balayant les sommets de leurs tourbillons. L'humble fleur s'incline et cache sa tête dans son lit de mousse. Mais, l'orage disparu, à la première chaleur qui descend du ciel purifié, elle la relève, et de sa corolle pourpre et blanche, blanche comme la neige qui recouvre sa racine pendant l'hiver, pourpre comme ce soleil qui la caresse de

ses derniers rayons, lorsqu'il se couche dans le lointain, elle envoie à l'astre qui la réchauffe et qui lui sourit, tout l'encens de son cœur.

Ou bien, c'est, au fond de la mer, à une profondeur que ne trouble aucune tempête, la perle, qui se forme lentement. Lentement sa nuance se dessine, sa teinte se fixe, ici d'un blanc argenté, là d'un blanc azuré, plus loin, rose, lilas, noir-bleuâtre. Et pendant ce temps, les surfaces s'agitent furieusement, la tempête les creuse comme des abîmes ou les soulève comme des montagnes qui s'entrechoquent et s'écroulent en mugissant. Mais la merveilleuse opération qui exigerait le pinceau le plus léger, la touche la plus imperceptible, ne s'arrête pas. La goutte d'eau, chargée des précieuses substances, continue de se condenser sans que sa couleur s'altère ou que son éclat diminue.

Telle était Eulalie, au sein des troubles de son pays, une fleur et une perle. Cette fleur, Dieu va bientôt la transplanter pour en faire un de ses jardins de prédilection. Cette perle, il va la placer au front de son Église parmi tant d'autres qui s'y sont incrustées depuis dix-neuf siècles, et où, rivalisant avec elles d'éclat et de limpidité, elle concourra à lui composer un diadême incomparable.

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES PRÉPARATIONS

1841-1843

Arrivée des Oblats.—Le P. Telmon et Eulalie.—Fondation de la première congrégation de la Sainte Vierge.—La véritable éducation.—Eulalie à la veille de voir le vœu de toute sa vie se réaliser.—Longueuil ou le port.

Les temps étaient proches. L'heure de Dieu allait sonner. Mgr Bourget, qui succéda à Mgr Lartigue, a laissé la mémoire d'un digne et saint évêque. Il avait le zèle de la maison de Dieu et se souciait peu de sa popularité lorsque quelqu'un des devoirs de sa charge réclamait son action. Ce n'est pas lui qui aurait mérité ce menaçant avertissement :

« Prophète, je vous ai établi sur mon peuple pour lui déclarer mes volontés. Si, par des considérations humaines et une timidité indigne de votre charge, vous demeurez dans le silence et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché, mais ce péché vous sera imputé, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation rejaillira sur vous pour votre ruine et votre perdition. »

Il aimait les cérémonies du culte et veillait avec soin à leur pureté. De chacun de ses voyages à Rome où il étudiait sur place les rubriques, il rap-

portait des observations qu'il s'empressait de transmettre à son clergé. Mais la liturgie n'absorbait pas son zèle épiscopal. Il savait qu'un évêque n'est pas un simple maître de cérémonies, qu'il est Pasteur et Docteur, qu'il lui faut par conséquent enseigner et conduire. Aussi avait-il sans cesse les yeux ouverts sur son vaste diocèse.

Le diocèse de Montréal n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui. Il avait l'étendue d'une province. Nous pouvons nous en faire une idée en nous rappelant que ce sont ses démembrements successifs qui ont contribué à former les diocèses d'Ottawa, de Valleyfield, de St-Hyacinthe, de Sherbrooke et du vicariat apostolique de Pontiac.

Parmi les besoins dont souffrait ce vaste territoire, il y en avait deux qui tourmentaient son cœur d'évêque : Le besoin de prêtres et de missionnaires pour organiser les paroisses, donner des retraites et évangéliser les sauvages, et le besoin de congrégations enseignantes pour répandre l'instruction et moraliser l'enfance. L'hérésie employait tous ses moyens de propagande afin de détacher les populations de la foi de leurs pères. C'était toujours le même but qu'elle poursuivait, décatholiciser le Canada et l'amener à l'unité de croyance avec ses maîtres.

Déjà Mgr Lartigue avait signalé le danger et poussé le cri d'alarme. Mgr Bourget le poussa à son tour, le 13 avril 1841.

« Les grands et chers intérêts de vos âmes sont chaque jour l'objet de nos inquiétudes les plus

vives. . . . Ce qui nous remplit de frayeur, ce sont les efforts incroyables des ennemis de notre religion pour vous ravir le précieux dépôt de la foi, en faisant circuler au milieu de vous le poison de l'erreur, au moyen de bibles corrompues et de petits livres perfides, que l'on voudrait vous faire lire malgré vous. Oh ! nos très chers Frères, l'acharnement de ces ennemis nouveaux, leurs blasphêmes contre l'auguste Vierge Marie, leur témérité à rejeter le culte des Saints, leur hardiesse à condamner la nécessité des bonnes œuvres, tout doit assez vous faire connaître les projets de ces hommes qui ont publiquement avoué leur noir complot, celui de vous deshériter de l'antique foi qui fit le bonheur de vos pères. Ils l'ont écrit et signé cet affreux projet d'arracher du cœur des Canadiens cette religion sainte qui seule peut se glorifier d'être Une, Apostolique et Catholique, et par là même d'être la religion de Jésus-Christ.

« Malgré notre confiance en vous, il est une chose qui nous alarme, c'est que nous n'avons pas assez d'ouvriers pour cultiver la vigne du Père de famille. Oui, nous avons la douleur de voir la plupart de vos pasteurs tellement surchargés qu'ils ne peuvent, malgré leur zèle infatigable, répondre à vos besoins multipliés. . . En outre, il est plusieurs missions lointaines complètement abandonnées malgré les humbles supplications que ne cessent de nous adresser ces brebis d'autant plus chères qu'elles sont plus exposées à la fureur de ce lion rugissant qui rôde autour d'elles, cherchant

à les dévorer. . . Voilà ce qui nous fait gémir jour et nuit. »

Ce premier besoin signalé, le digne évêque signalait le second en termes non moins émus. « Nous sentons aussi bien vivement un autre besoin qui ne peut que s'accroître, c'est celui d'une bonne éducation pour vos enfants. Il est vrai que Dieu nous a envoyé un puissant secours en dirigeant vers nous les enfants du vénérable M. de la Salle. Mais leur nombre est trop petit pour qu'ils puissent de longtemps se répandre dans vos campagnes. Il n'y aurait d'ailleurs qu'un certain nombre de paroisses en état de se procurer ces habiles instituteurs. Cependant vos besoins sont urgents, il n'y a pas de temps à perdre. [1] »

Il ne suffit pas de gémir et de lever les bras au ciel, il faut agir, il faut chercher. Aide-toi, le ciel t'aidera. Mgr Bourget ne l'ignorait pas. Homme de prière, il était également homme d'action. Après avoir poussé le cri d'alarme, il annonçait qu'il partait pour Rome, afin d'en référer au Pasteur suprême, et qu'il profiterait de son voyage pour essayer de ramener des vieux pays les éléments qui lui faisaient défaut.

Effectivement, il s'embarquait quelques jours après pour l'Europe. Il traversait rapidement la France et arrivait à Marseille à la fin de mai. C'est dans cette ville que la Providence lui ménageait la rencontre de ces missionnaires qu'il ne savait

---

[1] Lettre pastorale du mois d'avril 1841.

encore où chercher, et, par eux, la création de l'une de ces communautés enseignantes qu'il désirait tant se procurer. La destinée d'Eulalie allait se décider.

Il était descendu à l'évêché où il attendait le départ du paquebot pour l'Italie. Voulant, avant tout, voir Pierre dans son successeur, il ne songeait pas à s'occuper de son affaire et se réservait de la traiter à son retour en France. Il n'avait pas la moindre idée qu'il touchait au but, que dans la personne de cet évêque qui le recevait, il y avait le fondateur et le supérieur général d'une congrégation telle qu'il la souhaitait.

Les Oblats, institués par l'évêque en question, Mgr de Mazenod, existaient depuis vingt-cinq ans, mais ils végétaient, et l'on ne parlait guère d'eux. Ils étouffaient lentement dans les étroites limites qui les circonscrivaient et qu'il leur était impossible de franchir, faute de recrues. Malgré la bénédiction de Léon XII qui avait dit, en approuvant les Règles : « Croissez et multipliez-vous ! » les sujets n'arrivaient pas, et par suite, non-seulement, on ne pouvait entreprendre de nouvelles fondations, mais les anciennes périclitaient. C'était l'étiolement au sortir du berceau. L'air manquait, l'espace, les missions étrangères. Mais la porte allait s'ouvrir.

Un matin que Mgr Bourget avait dit sa messe au grand séminaire et qu'il causait avec le supérieur, le P. Tempier, il lui parla en passant de son grand désir de missionnaires.

« Mais, repartit le P. Tempier qui était Oblat,

nous le sommes, et c'est du peuple des campagnes que nous nous occupons. Vous pourriez peut-être vous entendre avec notre fondateur. »

Mgr de Mazenod l'avait accueilli avec cette hospitalité large et cordiale qui lui gagnait tous les cœurs. L'évêque de Montréal fut épris sur-le-champ de ses nobles manières et de son caractère franc et décidé. Par-dessus tout, sa vive piété le subjuguait. De son côté, l'évêque de Marseille s'était promptement attaché à Mgr Bourget : sa douceur, sa modestie, sa bonté, unies à tant de savoir et à une si admirable vertu, l'édifiaient profondément. Ces deux âmes semblaient évidemment faites l'une pour l'autre : Elles s'enlacèrent dans les liens d'une amitié durable, et, de leurs épanchements mutuels, naquirent des résolutions décisives.

La question fut abordée. Tout ce que l'évêque de Montréal apprenait des Oblats, leur genre de travaux, l'esprit qui les animait, leur manière d'être avec le clergé, le confirmait dans le pressentiment qu'il avait sous la main ceux qu'il venait chercher de si loin. Il en parla à son vénérable ami et le supplia de lui céder, pour commencer, quatre de ses sujets. Il leur confierait immédiatement, disait-il, une paroisse de son diocèse, les missions des campagnes et l'apostolat des tribus sauvages placées sous sa juridiction. Mgr de Mazenod n'écouta ces propositions qu'avec beaucoup de réserve. Il ne promit rien, ne prit aucun engagement, se bornant seulement à ne pas opposer un refus absolu aux instances réitérées qu'on lui faisait.

Il voulait auparavant consulter les membres de son Institut. C'était, il est vrai, le ministère apostolique dans toute son ampleur, mais ce ministère lointain pouvait-il être imposé à des hommes qui ne s'y étaient pas engagés, qui n'y avaient probablement jamais songé, dont les vœux ne concernaient qu'une congrégation exclusivement française, établie dans le sud de la France, et dont le but n'avait été jusque-là que l'apostolat des populations méridionales ?

Il répondit au bon évêque qu'il réfléchirait à sa demande et qu'à son retour il lui rendrait compte des démarches qu'il promettait de faire pour entrer dans ses vues. Mgr Bourget partit sur cette réponse, s'en remettant à la Providence du soin de disposer les cœurs.

Pendant son absence Mgr de Mazenod interrogea ses religieux. Tous, supérieurs et subordonnés, applaudirent à la proposition et répondirent d'une seule voix : « Nous voici, envoyez-nous ! »

Le 5 août, Mgr Bourget était de retour. « Nous acceptons, lui dit le fondateur, vous aurez vos missionnaires. »

Le saint évêque eut une explosion de joie. Le vœu de son cœur se trouvait enfin réalisé, il pouvait subvenir au premier besoin de son diocèse. Quant au second, il n'était donné à personne de soupçonner que ces missionnaires en emporteraient avec eux la satisfaction.

Mgr de Mazenod lui présenta les quatre sujets qu'il avait choisis. Il les accueillit comme ses

enfants. Le bon évêque de Montréal, raconte le fondateur dans son journal, est déjà plein de bonté et d'affection pour nos Pères. Il suffit de connaître ce saint prélat pour être assuré de sa constante bienveillance à l'égard de la portion de la famille que je place sous sa protection paternelle. C'étaient les PP. Honorat, Lagier, Telmon, Baudrand, et les Frères convers Louis et Basile. Mgr Bourget prit les devants. Deux mois après, la petite caravane s'embarqua à son tour, et le 2 décembre, elle arrivait à Montréal.

Arrivaient en même temps pour Eulalie la solution de ses perplexités, l'achèvement et le couronnement des préparations auxquelles Dieu l'avait soumise. Car c'est l'un de ces missionnaires qui va la fixer dans sa voie et lui délimiter son rôle. Mais pour cela, il faut qu'ils se connaissent, et pour se connaître, il faut qu'ils se rapprochent, qu'ils soient en présence, non d'une manière fugitive comme dans une retraite, mais longuement, de façon à ce que le missionnaire reconnaisse à n'en pouvoir douter, le doigt de Dieu. Admirons comment la Providence s'y prend lorsque son heure a sonné.

Dans l'intervalle, était mort M. Odelin, curé de St-Hilaire. Fidèle à sa promesse de Marseille, Mgr Bourget confiait aussitôt cette paroisse aux nouveaux venus. Or, nous le savons, St-Hilaire n'est séparé de Belœil que par la largeur de la rivière. C'était donc le rapprochement qui s'opérait, c'étaient les éléments nécessaires à la fondation de la Con-

grégation des SS. NN. de Jésus et de Marie qui se mettaient en présence.

A la nouvelle de la nomination des Pères, Eulalie rassembla quelques-unes de ses compagnes, et, avec elles, avec la châtelaine de Rouville qui prêta son généreux concours, elle fit des prodiges d'activité pour organiser le presbytère. Grâce à ses soins, la maison se pourvut des objets essentiels, et lorsque les religieux se présentèrent, le local était prêt, ils purent s'installer.

Le P. Telmon fut désigné pour desservir la paroisse. En cette qualité, il entra en relations avec son voisin, M. le curé de Belœil. Ce dernier, toujours hospitalier et qui comprenait l'embarras d'un étranger nouvellement débarqué, l'invita à venir passer quelques jours chez lui. Le Père accepta, et la connaissance eut lieu entre Eulalie et lui. Il eut bientôt fait de discerner ce qu'il y avait de mérite dans la jeune femme, et elle de son côté dans le vide où la laissait la mort de M. Odelin, s'estima heureuse de rencontrer un religieux à qui elle pourrait ouvrir sa conscience et demander conseil. Elle en profita sans désemparer. Le religieux, qu'un premier aperçu avait déjà prédisposé en sa faveur, le fut bien davantage lorsqu'il put lire à livre ouvert dans cette âme d'une transparence si nette. Il y vit circuler la grâce pendant que les qualités de premier ordre et des vertus qui n'en étaient pas à leur naissance s'épanouissaient sur son passage. Il comprit qu'il avait devant lui une personne marquée du sceau de Dieu. Sans plus tarder il lui proposa de

s'enraciner à tout jamais dans son amour par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance.

Eulalie ne demandait pas mieux : Elle s'engagea.

« Notre fondatrice, disait plus tard Mlle Dufresne, lorsque la congrégation était instituée, que son amie n'existait plus et qu'elle même devenue religieuse, s'appelait mère Agnès, avait fait les trois vœux dans le monde et les observait dans la perfection, à tel point qu'elle ne demandait jamais rien et n'acceptait de ses parents que le strict nécessaire. »

« Et vous, ma mère, riposta la sœur à qui elle parlait, n'aviez-vous pas fait les mêmes vœux ?

« Nous ne parlons pas de moi, répliqua-t-elle en souriant, mais de notre chère fondatrice. »

Evidemment, le même engagement les liait toutes deux. Elles étaient trop intimes pour se séparer sur un point qui brillait à leurs yeux comme le phare de leur existence.

Quoiqu'il en soit, l'observation des conseils évangéliques n'étaient pas une nouveauté pour Eulalie. Elle s'y exerçait depuis plusieurs années. Mais l'engagement sacré qu'elle prenait parut lui donner de nouvelles forces. Ce fut un coup de vent d'en haut qui déploya ses ailes toutes grandes et accéléra l'ascension de son âme. Ses progrès dans le détachement, l'humilité, la pénitence, l'amour de Dieu, dans l'abandon de toute sa personne à la divine volonté, devinrent plus rapides. Elle vivait beaucoup en peu de temps. Il semble qu'elle eût l'intuition que ses années étaient comptées, et qu'il lui fallait se hâter si elle voulait consommer sa course.

Le Père Telmon, habitué cependant à ces élans des âmes, en était frappé. Vingt-cinq ans après, retourné en France, il le racontait avec une émotion qui se sent dans les lignes suivantes :

« J'ai conservé la plus haute idée de la vertu et de la sainteté de Mlle Durocher. Mais vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que j'ai eu le bonheur de la connaître. Je regrette de ne pouvoir me rappeler, après ce laps de temps tout ce que j'ai remarqué dans la conduite extérieure et mieux encore dans la vie intérieure de cette âme prédestinée. J'ai tout lieu de croire qu'elle n'a pas connu le mal ni commis sciemment de fautes graves.

« La pureté de son âme se reflétait sur son visage toujours calme et toujours gai. Elle avait la candeur d'un enfant et une fermeté étonnante de caractère.

« Mgr Bourget m'envoya à St-Hilaire pour diriger la paroisse, après la mort du curé ; St-Hilaire n'étant séparé de Belœil que par la rivière Richelieu, j'acceptai l'hospitalité que m'offrait l'excellent curé, M. Théophile Durocher.

« Je demeurai assez longtemps chez lui, soit comme hôte, soit quelques semaines après comme missionnaire. Je n'ai pas aperçu dans sa sœur un seul mouvement d'impatience, un seul moment de mauvaise humeur. Elle était très respectueuse et très obéissante envers son père et son frère, toujours occupée et toujours prête à rendre service, pleine de charité, pieuse et fervente comme une religieuse, très adonnée à la prière, très mortifiée,

sans laisser rien paraître d'austère, pleine de foi et d'un tendre amour pour Notre Seigneur Jésus-Christ qu'elle recevait fréquemment. Je conserve d'elle le plus précieux souvenir et j'espère qu'elle prie pour moi auprès de Jésus et de Marie qu'elle a tant aimés. »

Si l'on songe que ce Père a vécu toute sa vie au milieu des âmes, qu'il a dû nécessairement, dans sa longue existence apostolique, être en rapport avec des âmes de choix, on peut se faire une idée de la place qu'occupait Eulalie dans ce monde invisible par la vivacité du souvenir qu'elle en avait conservé.

Elle ne travaillait pas seulement à sa sanctification, elle travaillait à celle des autres. Elle était apôtre. Ces richesses dont son cœur s'emplissait tous les jours, elle n'avait qu'un besoin, celui de les partager. Les enfants, les jeunes filles continuaient d'affluer autour d'elle, et le vase d'albâtre continuait de répandre son parfum, la gerbe odorante d'embaumer.

A la vue de cet essaim qui l'entourait comme une reine, le P. Telmon conçut le projet de grouper les demoiselles de la paroisse en congrégation de la Ste Vierge. Le projet était nouveau, le Canada ne connaissait pas encore ce genre d'association. Ce sont les Oblats qui l'ont popularisé dans le pays, et c'est Eulalie qui a été la première présidente. Mais son exécution n'alla pas sans difficulté.

Au premier vent de la chose, M. le curé de Belœil manifesta de la répugnance et souleva des objections. L'association ne tiendrait pas. Ce serait

un feu de paille, les jeunes personnes n'en tireraient aucun profit, au contraire elles n'en deviendraient que plus coupables par l'abus des grâces. Le P. Telmon laissa dire. Il savait qu'il avait dans Eulalie un auxiliaire irrésistible. En effet, pendant que les Pères prêchaient la retraite à la paroisse, elle prêchait de son côté. Ses compagnes l'aimaient trop, avaient trop de confiance en elle pour rester insensibles à ses exhortations. Ce fut à qui s'enrôlerait. Devant ce bon vouloir général, M. le Curé rendit les armes. La cause étant gagnée, il fut convenu qu'au mois de mai prochain, la congrégation serait érigée selon les formes.

Le 25 mai, l'érection canonique se fit solennellement, on vota et Eulalie fut élue présidente à l'unanimité. Nous ne saurions mieux faire que de citer le procès-verbal de la cérémonie : « Aujourd'hui, vingt-six mai, mil huit cent quarante-deux, a été constituée définitivement notre congrégation, par le R. P. Telmon qui avait présidé la réunion en janvier de cette année et qui, le premier, nous avait réunies. Comme c'était la première congrégation de demoiselles dans le Canada et que cet établissement rencontrait beaucoup d'obstacles et de difficultés, il avait été jugé à propos d'ajourner jusqu'au mois de mai la réception des congréganistes, afin que chacune d'elles eût le temps de mûrir sa détermination et fût à même de prendre avec plus de réflexion les engagements prescrits par le règlement.

« Aujourd'hui, jeudi de la Fête-Dieu, le Révérend

Père est venu célébrer la sainte messe à l'autel de la congrégation et a donné la sainte communion à la presque totalité des congréganistes, vêtues du costume blanc pour la première fois. Après les vêpres et le chant des litanies de la Sainte Vierge, le Révérend Père nous a fait une instruction sur le mérite et les récompenses de l'innocence, afin de nous porter à faire avec plus de générosité et de piété les promesses contenues dans l'acte de consécration. La supérieure a lu ensuite l'acte de consécration au nom de toutes les autres, qui avaient en mains des cierges allumés et qui se sont unies intérieurement à ce qu'elle disait.

« Après cela le Révérend Père nous a toutes agrégées par les prières de l'Église et la bénédiction. Les dignitaires nommées pour cette année sont : Eulalie Durocher, supérieure ; Aglaé Gadbois, assistante ; Julie Pelletier, secrétaire. [1] »

Eulalie triomphait. Sa parole et ses exemples produisaient enfin leurs fruits. Jésus, Marie, ne seraient plus seuls, ils avaient un cortège d'âmes qui promettaient de leur être fidèles entre toutes, qui voulaient aimer ce qu'ils aimaient, repousser ce qu'ils repoussaient, et ce n'est plus avec des fleurs périssables qu'elle parerait leurs autels les jours de leurs fêtes, c'est avec des cœurs qui vivraient de leur amour. La peine qu'elle s'était donnée, avait sa récompense. Le P. Telmon, s'il se souvenait de sa vertu après vingt-cinq ans, se souvenait éga-

[1] Registre de la congrégation de la Sainte Vierge de la paroisse de Belœil.

lement de l'aide puissante qu'elle leur avait prêtée, au P. Lagier et à lui, pour la retraite et pour l'organisation de la congrégation. Il l'appelait le troisième missionnaire.

« Mlle Durocher nous aida beaucoup par son zèle et par ses prières, surtout par une œuvre que son frère, tout pieux qu'il était, croyait impossible. Il s'agissait de l'établissement d'une congrégation de demoiselles. Elle accueillit avec transport ce projet, en parla aux jeunes personnes de la paroisse, les encouragea, les félicita. Le succès fut complet. L'affection, et je puis dire la vénération que l'on avait pour elle, la fit nommer supérieure par toutes les associées. Elle conserva et développa cette institution tant qu'elle resta à Belœil. Elle avait avec elle et pour coopératrice une bonne et sainte demoiselle, Mlle Dufresne, qui la suivit dans la vie religieuse. Mlle Durocher fut à la lettre notre troisième missionnaire, et je suis persuadé que nous devons à ses mérites le succès de cette première mission. »

En cette circonstance comme dans les autres, la Providence poursuivait son but : La former et la préparer à ses fonctions futures. En la plaçant à la tête de cette association, elle lui fournissait l'occasion de s'initier au gouvernement des âmes. Car, prenant au sérieux sa charge de présidente, elle résolut de la remplir dans toute son étendue. Son ancien directeur, M. Odelin, n'avait pas craint de dire en parlant d'elle, « qu'il ne connaissait pas de jugement plus droit et plus sain, ni de personne qui fut plus capable de conduire les autres à la per-

fection. » Elle prouva et de reste qu'il ne s'était pas trompé.

Ce jugement sain, cette perspicacité à saisir les joints, cette souplesse et cette fermeté dans le maniement des âmes, elle les mit au service de sa chère congrégation. Elle en était l'âme, le cœur, un cœur qui répandait la ferveur et la générosité dans tous ses membres, qui animait les associés de sa modestie, de sa régularité, de son éloignement pour les plaisirs du monde, de son amour de Jésus et de Marie. Des modèles ! voilà ce qu'elles devaient se montrer au sein de leurs familles par leur conduite exemplaire. Non contente de les exhorter aux vertus propres à leur état, elle déployait sur leur tête, pour attirer l'attention des plus nobles d'entre elles, l'idéal de la vie religieuse, la jeune fille qui repousse du pied la terre et ses joies, qui s'enveloppe de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et qui se consacre au service de Dieu et du prochain.

Ses éloquents appels ne demeurèrent pas sans réponse. De ces cœurs ardents, généreux, qui souvent rêvent de sacrifice et d'immolation et qui plus souvent encore n'aboutissent à rien parce que l'étincelle qui décide de tout ne vient pas les frapper, il sortit des résolutions magnanimes, une floraison de dévouements. La congrégation des enfants de Marie devint une pépinière de vocations religieuses. Après Dieu de qui procède tout don parfait et toute grâce excellente, c'est à leur présidente qu'elles le durent. *Fides ex audite*, dit St Paul. Pour croire, il faut entendre, et pour

entendre, il faut que l'on parle. Si l'on ne parle pas, comment voulez-vous que ces échos généreux qui dorment au fond des cœurs s'éveillent et se transforment en résolutions magnanimes ? Je ne sais plus qui, Macaulay peut-être, passant un jour le long d'un pauvre cimetière de village, disait en regardant les tombes : « Que de Miltons qui n'ont pas chanté et de Cromwells à qui l'occasion a manqué, dorment ici, sous ces tertres ! »

On ne livre pas le quart de ce que l'on est, parce que l'occasion manque. Elle ne fait pas l'homme, quoi qu'on en ait dit, elle le montre. Elle donne le théâtre ou le milieu qui permet à ses facultés de se développer. C'est la raison pour laquelle, à l'époque des révolutions ou des persécutions, il surgit tant de caractères et tant d'hommes remarquables. L'occasion s'est présentée, le soleil a lui. Eulalie était ce soleil pour sa congrégation. Les âmes s'échauffaient au contact de la sienne et brûlaient du désir de lui ressembler. La vie chrétienne, l'accomplissement des devoirs ordinaires ne suffirent bientôt plus à un certain nombre d'entre elles, il fallut, pour répondre à la pieuse ardeur qui les transportait, la vie religieuse avec ses devoirs austères et ses immolations de chaque jour. En créant ce courant vers le cloître en général, leur présidente était loin de soupçonner qu'elle travaillait pour sa prochaine communauté. Plusieurs de ces vocations qui germaient sous son influence, n'allaient pas tarder, en effet, de la suivre où Dieu la conduira.

A la vue de ces résultats, les dernières préventions de son frère s'évanouirent. D'opposant qu'il avait été, il s'était mis sur l'expectative, se réservant de dire si l'entreprise échouait : « Je l'avais prévu ! » Mais lorsqu'il vit sa paroisse se renouveler et changer d'aspect, les désordres disparaître l'un après l'autre, les familles, hommes, femmes, enfants, se ressentir de la présence de leurs filles ou de leurs sœurs qui, marchant sur les traces de leur supérieure et piquées d'émulation entre elles, prêchaient plus par l'exemple que par la parole, il bannit tout reste de défiance et ne ménagea pas les témoignages de sa satisfaction. Il fut tout acquis à l'œuvre, la prenant sous sa protection et accordant à sa sœur tout ce qu'elle demandait pour ses congréganistes. Sur sa demande, entre autres, il leur fit donner régulièrement des exercices spirituels, afin d'entretenir et de stimuler leur ferveur.

« J'ai encore présents à l'esprit, raconte notre fidèle témoin, M. Misaël Archambault, les fruits de salut produits au sein de cette association. Bon nombre de jeunes personnes s'éloignèrent des amusements et des dangers du monde. Sous l'influence d'une direction éclairée, elles contractèrent la ferme et constante habitude des vertus chrétiennes, dont elles donnèrent l'exemple au sein de leur famille et dans lesquelles plusieurs d'entre elles puisèrent le germe de leur vocation. Tous les ans, il y avait une retraite à laquelle assistaient, avec les enfants de Marie, quelques dames vertueuses, amies de Mlle Durocher. Parmi ces dames se trouvait

Mme Galipeau, qui a fondé la Maternité de Montréal. Mlle Durocher étant la grande organisatrice de ces réunions, je ne la crois pas étrangère à l'œuvre de sublime dévouement de sa vertueuse amie.[1] »

Elle leur enseignait la méthode d'oraison, déterminait d'avance les points sur lesquels on devait méditer, faisait elle-même à haute voix la méditation.[2]

Dans ses conversations, elle glissait, à propos et d'un air aimable, quelques mots de piété. Elle leur apprenait les moyens de pratiquer la vertu, en leur dévoilant les petits secrets et les petits procédés inventés par les Saints. Surtout, elles les exhortait à s'approcher souvent des sacrements.[3]

Il vaut mieux laisser la parole à l'une d'elles. Son récit achèvera de nous la montrer dans l'exercice de sa charge. « J'ai eu le bonheur d'être enfant de Marie pendant qu'elle était supérieure, de janvier 1842 à octobre 1843, lorsqu'elle nous a quittées pour entrer en religion. Il me semble encore la voir s'avançant dans la salle de nos réunions, la gravité, le recueillement, je ne sais quoi d'imposant paraissaient tellement dans son maintien que nous pouvions dire comme autrefois les compagnons de St Bernardin de Sienne : « Soyons sur nos gardes, voici notre digne supérieur ! »

« Elle avait l'estime, et, j'ose dire, la vénération de toutes. Aussi la congrégation fit-elle des progrès

---

1 Récit de M. Misaël Archambault.
2 Mère Véronique du Crucifix.
3 Une congréganiste, Sœur M. Anastasie.

rapides sous sa direction. Elle était si ferme dans l'observation des règlements que, en peu de temps, les parures qui sentaient la vanité cessèrent de paraître : la modestie, la simplicité devinrent nos seuls ornements. Un jour l'une de nous, dans un moment d'oubli ou de distraction, avait jeté son fichu sur ses épaules, de sorte que la gorge se trouvait un peu à découvert. L'assemblée était complète. Aussitôt notre digne présidente perce la foule, se dirige vers la délinquante, et lui présentant une épingle : « Prenez cette épingle, dit-elle, c'est l'épingle de la Ste Vierge, et attachez votre mouchoir. »

« Le costume était de rigueur aux fêtes de la congrégation. Elle y veillait de près. Elle veillait également à ce que, dans les processions, nous fussions toutes voilées, voulant qu'en tout et partout les enfants de Marie se montrassent des modèles.

« Ses lectures et ses exhortations équivalaient pour nous à de belles instructions. Je me rappelle que, après une de ces lectures, je me sentis fortement pressée d'offrir à Dieu quelques petits sacrifices.

« De plus, elle n'avait ni faiblesse, ni respect humain : Elle avertissait et reprenait la plus haute en dignité comme la dernière des congréganistes, et nous étions persuadées que, s'il n'y avait pas d'amendement, la coupable serait expulsée.

« Je pourrais parler de son zèle pour la gloire de Dieu et de la Sainte Vierge qui la portait non seulement à orner les autels, mais à balayer le sanctuaire

et à entretenir la propreté dans le lieu saint. Elle était l'âme de toutes nos bonnes actions. Elle s'entendait à exciter notre émulation pour économiser quelques instants sur notre journée et à les employer à confectionner des ornements ou à l'aider à décorer l'église. Son départ laissa un grand vide dans la paroisse, le deuil fut général, nous perdions une âme d'élite. . .[1] »

Ce qui ressort de ce récit pris sur le vif, c'est la conscience avec laquelle elle envisageait sa charge de présidente. Elle n'y voyait pas un titre purement honorifique, que l'amour-propre n'est que trop fréquemment capable d'ambitionner, elle y voyait un devoir, et ce devoir, elle apportait à le remplir tout ce qu'elle avait de qualités. Bonté et fermeté, c'est en cela qu'elles se résument. Mais autour de ces deux qualités fondamentales, s'en groupaient d'autres qui expliquent l'influence dont elle jouissait et les résultats qu'elle obtenait : Du tact, un coup d'œil juste, dit M. Lecours, un esprit pénétrant, un jugement calme, le tout avec tant d'aisance et de naturel qu'on la sentait dans son rôle et que l'on subissait docilement son autorité.[2]

« Ceux qui connaissent les difficultés qu'éprouvent, à leur début, les congrégations de la Sainte Vierge, déclare Mgr Bourget, comprendront quelle dut être la sagesse de Mlle Durocher dans la direction de celle qui lui fut confiée. Dieu, en lui donnant les qualités nécessaires pour faire fleurir cette

[1] Récit de Sœur M. de la Miséricorde, ancienne congréganiste.
[2] Récit de M. Lecours.

belle association de jeunes filles, la préparait à la fondation et au gouvernement de la Communauté dont elle devait doter l'Église. . . .[1] »

Un autre évêque qui la connaissait bien, puisqu'il fut son maître de novices lorsqu'il n'était encore que le P. Allard, porte le même jugement :

« Mlle Durocher avait en quelque sorte préludé à son insu aux fonctions de directrice qu'elle devait exercer plus tard dans sa propre communauté. Il s'était établi dans la paroisse de son frère une nombreuse congrégation de demoiselles qui l'avaient élue leur présidente. Pleine de zèle, animée d'une véritable piété, d'un caractère doux, elle avait gagné la confiance de ces jeunes personnes. Celles-ci aimaient à être sous son influence et à recevoir ses avis. Elle entrevit alors le bien qui résulterait d'une bonne direction pour les demoiselles appelées à vivre dans le monde. Mais elle comprit en même temps que ce bien ne pouvait s'opérer que par une congrégation religieuse. Dès ce moment, elle songea à se donner à l'une de ces communautés dont la première maison devait se fonder à Longueuil.[2] »

Ici, nous touchons au point culminant de son existence dans le monde. Elle est prête, ses vertus sont formées, ses qualités en éveil, il ne lui reste peut-être plus qu'à recevoir ce dernier souffle de l'épreuve qui purifie et qui consolide, ce dernier coup de ciseau qui parachève la statue. De ce som-

[1] Mgr Bourget, *Biographie d'Eulalie*.
[2] Lettre envoyée de Rome par Mgr Allard, archevêque de Taron.

met qu'elle a atteint et d'où elle va prendre son vol, Dieu lui montre plus vivement ce grand besoin d'éducation dont souffre la jeunesse de son sexe. Elle en gémissait depuis des années, elle en gémit davantage. Il la travaille afin que son élan soit plus décisif lorsqu'il lui ouvrira la carrière. C'est là qu'il la ramène par tous les sentiers où il l'a conduite, c'est de ce côté qu'il tourne son esprit et son cœur : Une nouvelle congrégation, une communauté enseignante. En constatant le bien qui se faisait dans son association, et, par son association dans la paroisse, elle se demandait quels résultats on n'obtiendrait pas avec une communauté. Car enfin si elle, pauvre fille, livrée à ses seules ressources, n'exerçant son influence que de loin en loin, lorsque ses enfants de Marie se réunissaient, devenait un instrument de moralisation, que seraitce d'une école dans laquelle la maîtresse a chaque jour l'enfant dans sa main, et d'un couvent au sein duquel les élèves sont environnées de maîtresses qui les suivent partout, qui partout s'adressent à leurs yeux, à leurs oreilles, à leurs cœur, dont l'atmosphère elle-même est moralisatrice ? Ainsi, la Providence se servait du bien qu'elle produisait pour l'aiguillonner davantage et lui faire désirer plus ardemment cette communauté qui centuplerait ses forces. A mesure que son heure approchait, Dieu creusait et élargissait son cœur afin qu'il put contenir et enfanter la congrégation qu'elle appelait de tous ses vœux.

L'éducation la préoccupait plus que l'instruction.

« Ce qui la préoccupait, rapporte M. Archambault, ce n'était pas tant la culture de l'intelligence que celle du cœur. »

Elle avait raison, elle était dans la saine tradition. Ce n'est qu'à notre époque que l'on semble donner la préférence à l'instruction. La science, l'instruction sont des mots dont on a la bouche pleine. On dirait que le genre humain s'est trompé jusqu'ici et que son histoire ne date que de notre âge. Il ne serait pourtant pas difficile de démontrer que les études étaient plus fortes autrefois que de nos jours.

Au XVIIe siècle, Condé écrivait ses lettres en latin à dix ans. A quinze ans, toujours dans la même langue, il soutenait publiquement des thèses sur la philosophie et la logique : vingt-sept assertions de morale, vingt-sept de physique universelle, quinze sur le monde, quinze sur la transformation des substances corporelles, quinze sur les météores, vingt-sept sur l'âme, quinze conclusions métaphysiques. On pouvait l'attaquer sur l'une ou sur l'autre. Son triomphe fut complet.

Au XIIIe siècle, une femme, de l'âge d'Eulalie et appartenant à sa classe, connaissait l'histoire sainte, la religion, assez de latin pour comprendre les offices de l'Église, un peu de médecine usuelle, un peu d'astronomie, les échecs, la chasse, elle savait filer, coudre, tisser, broder, chanter et jouer de la harpe.

Les sciences positives étaient moins développées ou même n'existaient pas et notre époque doit être justement fière de leur avènement. Mais, s'il y a

une vérité de sens commun, c'est que ce n'est pas avec de l'algèbre et des mathématiques transcendantes, de la physique et de la chimie, de la géologie et de la minéralogie, de la botanique et de l'histoire naturelle, de l'astronomie et de la mécanique, que l'on rend la nature humaine meilleure ni que l'on contribue au bonheur de la société. A quoi ont servi leurs découvertes ? à supprimer les distances et à favoriser les communications, mais avant tout à perfectionner l'art de tuer le plus d'hommes en le moins de temps possible.

La science, l'instruction n'est qu'un moyen, le but c'est l'éducation. Elle consiste, dans les écoles primaires, à enseigner l'amour du bien. C'est par l'amour du bien que l'on commence à civiliser ce petit sauvage qui s'appelle un enfant. On lui apprend à obéir, à réprimer ses penchants, à aimer ses parents, à être reconnaissant. Plus tard, dans les classes supérieures, c'est l'amour du beau, l'amour du vrai, que l'on s'efforce de lui inspirer.

La science en est incapable. Une société qui ne se composerait que de savants ne pourrait vivre. Pour vivre en commun, il faut du courage, de la discipline, du renoncement, du dévouement, du désintéressement, et la science ne les donne pas. Elle apprend à raisonner, à combiner, à imaginer, à décomposer et à reconstituer, elle développe les forces intellectuelles, l'instrument cérébral ; mais les forces morales, l'instrument de la volonté, ne sont pas de son ressort. Si l'éducation n'intervient pas, le sauvage reste intact, avec cette différence

qu'il n'est plus un enfant, qu'il a grandi, qu'il a passé par l'école polytechnique et qu'il est armé de pied en cap pour la destruction.

L'instruction n'est bonne que selon l'usage que l'on en fait. C'est une arme à deux tranchants. Le moindre de ses inconvénients est de produire une désharmonie entre les connaissances acquises et la condition où l'on vit, par là d'amener le déclassement, le mécontentement de son sort, de déchaîner l'ambition et la jalousie, de provoquer à la révolte.

L'éducation n'a pas ces inconvénients. Elle corrige les étourdissements du vin capiteux de la science, elle tempère l'exaltation qu'elle cause, car elle apprend que l'homme ne vit pas seulement par le cerveau, qu'il vit par le cœur, et que la nourriture du cœur, c'est le bien, le beau, le vrai, la justice, la bonté, l'abnégation.

En attendant, répondent ses partisans outrés, c'est elle qui remporte les victoires, le maître d'école est désormais l'arbitre du monde. Non, les vrais régulateurs du monde seront toujours l'attachement au devoir, le mépris de la mort, le sacrifice de soi. Avec cela au cœur, on est toujours le maître. On peut succomber, être écrasé, mais le tombeau un jour ou l'autre se change en berceau. La grammaire, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, la physique et la chimie n'empêcheront pas la résurrection, et, d'ailleurs, pèsent de peu dans le gain d'une bataille.

M. de Moltke, qui s'y entendait, j'imagine, plaçait l'éducation bien au-dessus de l'instruction :

« L'éducation, affirmait-il, importe plus que l'instruction scientifique, parce que le savoir seul ne donne pas l'abnégation voulue pour le service de son pays. Autorité en haut, obéissance en bas : la discipline est toute l'âme de l'armée. C'est elle qui nous a mis à même de gagner victorieusement trois campagnes. »

Par discipline, il comprenait ce que nous venons de dire : l'attachement au devoir, le mépris de la mort, le sacrifice de soi. Dans cette armée qui a fait les trois campagnes victorieuses dont il parlait, il y avait beaucoup de soldats, raconte un de leurs officiers, qui ne connaissaient même pas le nom de l'empereur d'Allemagne.[1]

Comment et pourquoi, disait Napoléon, sont deux questions que l'on ne doit jamais se lasser de faire. La science répond à la première. Par l'analyse, elle arrive aisément à démontrer le mécanisme des phénomènes et à le reconstituer, à séparer, par exemple, l'oxigène de l'hydrogène, puis, en les combinant, à montrer le résultat qui est de l'eau. Mais le pourquoi lui échappe. Qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que l'électricité ? Ces forces fuient sous son regard, se dérobent à ses investigations. A chaque instant, elle se heurte à l'inconnu.

« Tous les sages ont compris dans quel abîme d'ignorance finale notre science vient se perdre, et comment le compas de la pensée, en agrandissant la sphère lumineuse de notre savoir,

[1] Alfred Fouillée, R. d. D. M.

multiplie du même coup nos points de contact avec la nuit.[1] »

Mais cette nuit ne l'inquiète pas. C'est dans ces ténèbres qu'elle relègue d'autres questions beaucoup plus graves, qui nous intéressent au suprême degré, les questions de notre origine et de notre destinée, et pour lesquelles elle n'a pas de réponses, ce qui l'empêchera toujours de remplacer la religion, comme elle s'en vante, et de faire honneur à ce rôle d'éducatrice qu'elle ambitionne.

« Pour le moment, et pour longtemps encore, il semble que la raison soit impuissante à se délivrer seulement de ses doutes, bien loin de pouvoir faire elle-même son salut, et s'il est vrai que, depuis cent ans, la science ait prétendu remplacer la religion, la science, pour le moment et pour longtemps encore, a perdu la partie. Incapable de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général, ni les sciences particulières, physiques ou naturelles, philosophiques ou historiques, ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente. Cependant, il faut vivre d'une vie qui ne soit pas purement animale, et la science, comme science aujourd'hui, ne saurait nous en donner les moyens.»

Le pourra-t-elle un jour ? de progrès en progrès, d'évolutions en évolutions, n'arrivera-t-elle pas à découvrir les fameuses réponses ? Non, déclare

[1] Alfred Fouillée, R. d. D. M.

nettement le brillant et consciencieux écrivain que nous citons, dont le verdict peut être considéré comme le dernier mot sur la question, et qui n'est pas suspect puisqu'il appartient au camp des libres-penseurs.

« La science, non-seulement ne résoudra jamais l'énigme du monde et de la destinée, mais encore les questions mêmes qui nous intéressent le plus demeureront toujours en dehors de ses prises.[1] »

Mais elle n'en a cure. Elle se confine dans le cercle étroit du visible et du concret et proclame hautement que le reste ne la concerne pas. Le reste n'est que de l'idéalisme qui ne tombe pas sous ses observations et qui est sans valeur. Nous sommes loin des vrais savants du passé, dont le front nous apparaît couronné du reflet de ce monde invisible dans lequel ils aimaient à promener leur vaste intelligence, les Képler, les Newton, les Descartes, les Pascal, les Leibnitz. Newton n'a affirmé la gravitation universelle que parce qu'il pressentait l'harmonie universelle. Faraday comparait ces intuitions de la vérité à des illuminations, à des éblouissements, à une sorte d'extase qui l'enlevait au-dessus du visible et de lui-même. Un jour, après une longue méditation sur la force et la matière, il eut soudain la vision du monde entier « traversé par des lignes de forces dont le tremblement sans fin produit la lumière et la chaleur à travers l'immensité. » La célèbre théorie était trouvée.

---

[1] Ferdinand Brun . ., R. d. D. M.

Pascal élevait sa pensée dans ces espaces insondables qui nous environnent, et, redescendant en lui-même de ces hauteurs et de cette immensité, il s'écriait, en frissonnant : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ! »

Mais cet effroi a du bon, on se juge, on devient humble, en se sentant si petit et si perdu !

« On apprend à se connaître en se regardant placé entre une infinité et un néant d'étendue, entre une infinité et un néant de nombre, entre une infinité et un néant de mouvement, entre une infinité et un néant de temps. Sur quoi on peut apprendre à s'estimer à un juste prix, et former des réflexions qui valent mieux que le reste de la géométrie. »

Kant lui-même ne craignait pas de dire :

« Deux merveilles rempliront à jamais l'homme d'admiration, le ciel avec ses lois au-dessus de nos têtes, et la loi morale dans nos cœurs, » et peut-être que les deux lois ne sont au fond que la même, obscure dans les clartés du ciel, brillante dans les obscurités de notre conscience.

Qu'est-ce que cela, l'harmonie universelle de Newton, les illuminations et les extases de Faraday, le silence éternel de Pascal, l'admiration de Kant, qu'est-ce, si ce n'est de l'idéalisme ?

De l'idéalisme aussi cette admirable prière par laquelle Képler terminait un de ses ouvrages :

« Avant de quitter cette table sur laquelle j'ai fait mes recherches, il ne me reste plus qu'à élever mes yeux et mes mains vers le ciel et à adresser

avec dévotion mon humble prière à l'Auteur de toute lumière: Je te rends grâces, Seigneur et créateur de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes mains. J'ai terminé ce livre qui contient le fruit de mes travaux, et j'ai mis à le composer toute la somme d'intelligence que tu m'as donnée. Si je me suis laissé aller à dire quelque chose d'indigne de toi, si j'ai succombé aux séductions de la présomption, si je me suis recherché dans l'estime des hommes, pardonne-moi, reçois-moi dans ta clémence et dans ta miséricorde, et accorde-moi cette grâce que l'œuvre que je viens d'achever soit à jamais impuissante à faire le mal, mais qu'elle contribue à ta gloire et au salut des âmes. »

Avec sa foi et son bon sens, Eulalie était dans le vrai. Comme tous les savants dignes de ce nom, elle ne voyait dans l'enseignement qu'un moyen moralisateur. C'est pourquoi elle préférait la culture morale à la culture intellectuelle, l'éducation à l'instruction. Elle voulait, avant tout, ce qui tourne et élève vers le bien, c'est-à-dire vers ce Jéhovah que saluait Linné, vers le Seigneur et le Créateur devant qui s'inclinait Képler. Elle ne repoussait pas l'instruction; personne parmi les intelligences droites comme la sienne ne l'a jamais repoussée. Ste Thérèse l'appellait un trésor, et un grand trésor. Elle la cultivait, elle-même était poëte et philosophe. Elle a laissé des écrits auxquels recouraient Bossuet et Fénelon dans leurs controverses sur le *Quiétisme* et dans lesquels Liebnitz confessait qu'il

avait puisé plus d'une de ses considérations. Saint François de Sales disait de la science qu'elle est un huitième sacrement. Mais elle la voulait unie à la religion, afin d'atteindre le cœur en même temps que l'esprit. L'en séparer et la neutraliser dans l'espérance qu'à elle seule elle suffira, est une chimère.

« La confiance dans les effets moralisateurs de la culture intellectuelle, dit Herbert Spencer, est absurde *a priori*. Quel rapport peut-il y avoir entre apprendre que certains groupes et signes représentent certains mots, et acquérir un sentiment plus élevé du devoir ? Comment la facilité à former un mot de signes représentant des sons pourrait-elle former la volonté à bien faire ? Comment les dictées d'orthographe et d'analyse grammaticale peuvent-elles développer le sentiment de la justice, ou des accumulations de renseignements géographiques accroître le respect de la vérité ? Il n'y a guère plus de rapports entre ces causes et ces effets qu'avec la gymnastique qui exerce les bras et fortifie les jambes. La foi aux livres de classe et à la lecture est une superstition de notre époque. »

D'autre part, ne s'occuper que de l'intelligence à l'école dans la persuasion que, une fois l'intelligence cultivée, la volonté suivra, est ne pas connaître la nature humaine. C'est de l'éducation à la Jean Jacques Rousseau, qui suppose que l'enfant naît bon et qu'il n'y a qu'à le laisser grandir. La volonté est plus malade que l'intelligence, c'est elle qu'il faut guérir et armer pour la lutte.

Il y a longtemps qu'on a dit, et c'est un païen qui l'a dit : « Je vois le bien, je l'admire, et je fais le mal. » On ne peut partager la nature humaine en deux, négliger le cœur et concentrer tout l'effort dans le cerveau.

« On ne peut, disait l'archevêque de Pérouse, depuis Léon XIII, renouveler sur l'enfant le jugement de Salomon, et le partager d'un coup d'épée qui sépare son intelligence de sa volonté. Tandis que l'on cultive la première, il faut acheminer la seconde à la conquête des habitudes vertueuses et au but final. Celui qui, dans l'éducation, néglige la volonté et concentre tous ses efforts à la culture de l'intelligence, parvient à faire de l'instruction une arme dangereuse dans les mains des méchants. Car c'est l'augmentation de l'intelligence qui vient s'ajouter parfois aux mauvais penchants de la volonté et lui donner une force contre laquelle il n'y a plus moyen de résister. »

L'alliance de l'instruction et de la morale est nécessaire, tout le monde est d'accord ou à peu près, autrement ce n'est plus de l'éducation. On instruit, on n'élève pas. Voilà bien deux mille ans que le système est condamné.

« L'instruction séparée de la justice et de la vertu n'est plus qu'une aptitude à mal faire. » Le mot est de Platon.

Mais où l'accord cesse, du moins de nos jours, c'est sur l'intervention de la religion dans la morale. On accepterait la morale, on ne veut pas de la religion, surtout de la religion chrétienne et encore

moins de la religion catholique, sous prétexte de liberté de conscience. Or, les esprits les moins prévenus de tendresse pour le christianisme et pour le catholicisme, protestent et affirment que l'éducation ne peut être morale si elle n'est religieuse, et profondément religieuse, et dans cette religion ils voient, quelques-uns le christianisme, les autres le catholicisme. En tout cas, ils sont unanimes à réclamer une éducation religieuse.

« Jamais individu ou société humaine, atteste le géologue Huxley, ne remplira sa destinée sans l'amour de quelque idéal moral, et supprimer l'éducation religieuse pour éviter l'enseignement dogmatique, c'est brûler le vaisseau pour se débarrasser des insectes. »

« L'enseignement congréganiste, déclare un inspecteur général de l'Université de France,[1] excelle tout ensemble à donner le pli, à dresser la machine humaine et à fixer les résultats de l'instruction. »

« L'augmentation de l'instruction, dit Cousin, n'amène pas du tout une augmentation de la moralité. Il faut tourner l'instruction en éducation, ou l'on n'a rien fait. Ce n'est pas l'instruction qui moralise, c'est l'éducation, et surtout l'éducation religieuse... Il est nécessaire que, parmi les divers objets de l'instruction primaire, l'éducation morale et religieuse ait le rang qui lui appartient, c'est-à-dire le premier, car c'est l'éducation morale qui

---

[1] M. Pécault.

seule peut faire des hommes et des citoyens, et il n'y a pas d'éducation morale sans religion. »

M. Guizot accentue encore la note : « Pour que l'instruction soit vraiment bonne et réellement utile, déclare-t-il de sa voix autorisée, il faut qu'elle soit profondément religieuse. Et je n'entends pas seulement par là que l'enseignement religieux doit y tenir sa place et que les pratiques de la religion doivent y être observées : un peuple n'est pas élevé religieusement à de si petites et si mécaniques conditions, il faut que l'éducation populaire soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse. Il faut que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercise auquel on assigne son lieu et son heure. C'est une foi, une foi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et sur la vie, toute sa salutaire action. »

Nous ne voulons pas clore ces témoignages qui risquent de fatiguer le lecteur, mais que nous croyons d'une importance capitale dans la crise que nous traversons, sans citer ce dernier qui est du malheureux et sympathique Jouffroy :

« Sans la religion, il n'y a pas d'éducation possible . . . Pour que l'instituteur aime sa mission, il faut qu'il soit chrétien. . . . Le christianisme renferme une éducation d'une profondeur inépuisable, contenant en elle, non-seulement la solution des problèmes et la satisfaction des besoins du passé auxquels elle a suffi, mais la solution des pro-

blèmes et la satisfaction des besoins du présent et de l'avenir, les uns si nouveaux, les autres inconnus, et auxquels elle seule peut suffire. »

Ainsi, païens, déïstes, libre-penseurs, protestants sont d'accord. La science, l'instruction ne suffit pas, elle n'est qu'un moyen qui peut devenir dangereux, livré à lui-même. Il faut que l'éducation s'en empare. Toute instruction doit se tourner en éducation. L'éducation c'est le but. Mais pour qu'il y ait éducation, il faut qu'il y ait morale. Point d'éducation, sans morale, et point de morale sans religion. La morale qui ne découle pas de quelque chose de positif, qui ne repose pas sur le dogme, n'est plus qu'une gaze légère qui flotte devant la nature humaine et à travers laquelle passent quand ils le veulent, ses mauvais instincts. Il faut un réseau plus solide. C'est la religion qui le fournit, la religion chrétienne, la religion catholique. L'éducation sera nulle si elle n'est profondément religieuse. La nature humaine retourne à la barbarie, ou plutôt à la sauvagerie qui n'est plus la nature humaine à l'état d'enfance comme dans la barbarie, qui est la nature humaine déchue, dégradée.

Un instituteur, une institutrice laïques peuvent élever, cela est certain, et nous venons de voir dans la vie d'Eulalie que, même en dehors de l'école, une personne animée comme elle du véritable esprit chrétien, peut beaucoup, mais ce dernier cas n'est-il pas l'exception ? Grâce à Dieu, il y a encore par le monde des instituteurs et des institutrices qui se dévouent à leur œuvre, qui n'en font pas un

pis-aller, une pierre d'attente pour le mariage ou une position plus lucrative. Mais cette atmosphère spéciale, ces impressions et ces habitudes religieuses qui pénètrent de toutes parts, cette foi qui se fait sentir constamment et partout, comment peuvent-ils les créer seuls, chacun dans leur école? Evidemment, une congrégation y a plus d'aptitude puisqu'elle se compose de personnes qui en font leur vocation et qui se transmettent les unes aux autres un esprit, des méthodes, une tradition, toujours à la hauteur des circonstances dans leur succession pour les progrès sérieux, toujours les mêmes pour le dévouement. Un instituteur, une institutrice meurent, et leur expérience, leur méthode s'en vont avec eux. Une congrégation a la vie longue, et rien ne se perd de l'expérience ni des méthodes. C'est un héritage qui va toujours s'accroissant et dont profite sur-le-champ toute maîtresse qui entre en fonction.

Telles étaient les réflexions d'Eulalie. Témoin de son angoisse, M. Archambault l'entendait « désirer que toutes les filles de nos paroisses fussent à même de recevoir l'éducation dans un couvent. Elle souhaitait, ajoute-t-il, qu'une communauté enseignante établît dans chaque paroisse de petits couvents dans lesquels il n'y aurait pas plus de deux sœurs et où les jeunes filles recevraient l'éducation religieuse. Ce qui la préoccupait, ce n'était pas tant la culture de l'intelligence que celle du cœur.[1] »

[1] Notes de M. Misaël Archambault.

Le P. Telmon se livrait aux mêmes réflexions et aux mêmes désirs. A mesure qu'il prenait connaissance du pays, il voyait se dérouler sous ses yeux le spectacle qui frappait de douleur Eulalie depuis que les siens étaient capables de se rendre compte. Les écoles congréganistes, en 1842, ne se rencontraient que de loin en loin, comme des oasis dans un désert. Il n'y avait toujours que les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame qui en eussent à la campagne, et nécessairement, elles étaient rares. Treize pour tout le Canada! la majeure partie des enfants, filles et garçons, échappait à toute instruction et ne recevait d'autre éducation que celle de la famille. Le Père eut une idée. Il devait sous peu retourner en France, afin d'assister au chapitre général de son Institut : il en profiterait pour essayer de ramener avec lui une colonie de religieuses qui venaient de s'établir à Marseille, sous les auspices de Mgr de Mazenod. Eulalie qu'il appréciait de plus en plus entrerait dans leurs rangs, et son vœu le plus cher serait enfin comblé. A cette communication, la joie jaillit de son cœur, une joie pure, toute d'amour et de reconnaissance. Le ciel s'éclairait devant elle, l'aube de la délivrance et de sa consécration définitive commençait à se dessiner.

De St-Hilaire, les Oblats, dans le courant de 1842, s'étaient transportés à Longueuil où ils avaient plus de facilité pour installer leur noviciat. Encouragé par Mgr Bourget, le P. Telmon confia son dessein au curé de la paroisse. Celui-ci abonda dans

son sens. Il consulta son évêque, et, sur son avis, parla du projet à la Fabrique. La Fabrique à son tour s'empressa de mettre une maison à la disposition de la future communauté.

Ces choses réglées, le Père passa en France dans la première quinzaine de mai de l'année 1843. En dépit de son zèle, il échoua dans sa négociation avec les religieuses qu'il avait en vue. C'était la congrégation naissante des SS. NN. de Jésus et de Marie. Elle sortait à peine de ses langes, elle était modeste, sans ambition; le diocèse de Marseille et les diocèses voisins lui paraissaient plus que suffisants : Elle refusa. Elle trouvait que la distance était trop considérable et les conditions de vie trop incertaines.

L'échec était rude. Eulalie ne se déconcerta pas, sa confiance resta entière. Elle sentait que son heure arrivait et que rien ne l'arrêterait. Puisque les religieuses de Marseille ne voulaient pas de la fondation, pourquoi ne la ferait-on pas sur place, sans secours du dehors? Elle ne savait pas trop comment, elle ne s'y apercevait que simple sœur, mais elle comptait sur quelqu'un dont la sagesse se rit des obstacles.

Elle aborda son frère : « Vous avez tant de bontés pour moi, lui dit-elle, que je suis trop heureuse ici. Pour assurer mon salut, je me crois obligée de sacrifier tout cela et de faire quelque chose de pénible pour Dieu.[1] » Et elle lui exposa son plan.

[1] Mgr Bourget, *Biographie d'Eulalie.*

Le plafond se serait écroulé sur sa tête que le frère n'aurait pas été plus surpris. Il se trouvait parfaitement de la présence de sa sœur dans son presbytère et était persuadé qu'elle y demeurerait jusqu'à la fin de ses jours. En outre, c'était un homme pratique que les difficultés du ministère rendaient prudent. Il crut à un caprice ou à une effervescence passagère. Se redressant de toute sa taille, il traita le plan de folie et déclara qu'il s'y opposerait de toutes ses forces. Non content de cette déclaration, il se mit à rudoyer Eulalie, sans doute afin de calmer l'effervescence.

« Il ne lui épargna ni reproches ni humiliations, rapporte Mgr Bourget. En toute occasion, il la traitait avec dureté. C'était principalement lorsqu'il avait des confrères chez lui qu'il affectait de lui parler dédaigneusement, l'accusant de vouloir faire la religieuse, lui lançant les épithètes qu'il croyait les plus propres à dégonfler ce qu'il appelait son exaltation. Souvent, c'était à table qu'il lui faisait subir ces affronts, en présence de prêtres respectables qui se rangeaient du côté de son frère. Inutile de dire ce qu'elle souffrait et à quelle contrainte elle était réduite pour ne pas perdre contenance pendant le repas.[1] »

Son amour-propre achevait de se consumer. Un fait qui eut lieu dans ces circonstances, figurait assez bien l'histoire de cette âme bénie. Ayant reçu une relique de Ste Philomène, elle lui avait

---

[1] Mgr Bourget, *Biographie*.

élevé dans sa chambre une sorte d'autel : une crédence, des dentelles, des fleurs, un globe avec la relique par-dessous, une lampe devant le globe, et au-dessus, une superbe couronne. Un jour le feu consuma tout, sauf la couronne qui semblait plus superbe encore.

Cette garniture qui s'en va en cendre et en fumée, n'était-ce pas ce qui pouvait rester d'attaches trop sensibles, de scories et d'imperfections dans l'or pur de son cœur, qui se dissolvait, et ce globe que le feu n'a pu noircir, qui demeure limpide, éclatant avec la relique intacte entre ses parois, n'était-ce pas son âme qu'aucun souffle n'avait ternie, qui enveloppait de sa transparence de cristal son cœur toujours calme, toujours en paix, pendant que cette couronne qui resplendit au-dessus des ruines de l'incendie représentait celle qui l'attendait au sortir de ses sacrifices et de ses immolations ?

Elle eut à soutenir d'autres assauts. Le P. Telmon n'étant plus là, son directeur lui retrancha une partie de ses communions. Les âmes qui aiment et qui ne vivent que par Notre Seigneur savent ce que coûte cette privation. Elle baissa la tête et s'enfonça dans son humilité. Elle voulut se dédommager avec les mortifications : on les lui interdit de même. On se disait que de la sorte elle finirait par entrer dans la voie commune. Elle se prêta à tout, blessée sans doute, mais calme et parfaitement soumise. Elle apprenait l'obéissance.

Son père intervint. Ce bon vieillard, qui était pourtant à même de la comprendre puisque d'après

le témoignage de sa fille religieuse, Sœur Sainte Cécile, il avait fait le vœu de pauvreté et vivait dans le presbytère comme un anachorète, écouta la prudence de la chair. Il fit valoir, pour la retenir, tout ce que peut un père qui se croit sur le bord de la tombe et qui n'a plus d'autre bonheur à attendre que celui de mourir avec l'espoir qu'une fille chérie recevra son dernier soupir.

« Ma fille, lui disait-il avec l'accent de la douleur, attends au moins que je sois mort. Tu sais bien que je ne suis venu ici qu'à cause de toi. D'ailleurs, tu vois que le curé est malade et qu'il n'y a que toi pour le soigner. [1] »

En effet, M. le Curé était tombé malade, et l'on craignait pour sa vie. On ne saurait exprimer ce que ressentit son amour filial dans ce terrible assaut. Mais Dieu qui l'éprouvait, la soutenait en même temps par une grâce si puissante qu'elle ne désespéra jamais de lui appartenir. [2] »

A son père, à son frère, aux prêtres respectables, s'adjoignit un autre de ses frères, Eusèbe, qui était curé dans les environs, à St-Athanase, et qui se disposait à renoncer au ministère séculier pour embrasser l'état religieux chez les Oblats. Avant de partir pour le noviciat, il lui dit : « Si tu veux absolument te faire religieuse, entre dans une congrégation toute formée, chez les sœurs grises, par exemple, au lieu de songer à en fonder une. »

Fonder une congrégation leur paraissait à tous

[1] Mgr Bourget, *Biographie.*
[2] Mgr Bourget, *Biographie.*

une œuvre surhumaine. Ils ne connaissaient cette sorte d'opération que par l'histoire, ils n'avaient pas vu les prodiges de ce genre qui s'accomplirent sous l'épiscopat de Mgr Bourget, et humainement parlant, la raison était de leur côté. Mais ils faisaient abstraction d'un élément pour qui tout est possible, la vocation, le choix de Dieu. Ils ne se demandaient pas suffisamment si Eulalie n'avait pas pour elle cet élément qui simplifie tout, ou peut-être cherchaient-ils à le découvrir en multipliant les objections.

Quoiqu'il en soit, le résultat fut affreux pour elle. Sous ces coups répétés, au milieu de ces éclairs qui partaient de tous les points de l'horizon, sa volonté chancela. Sans abandonner son dessein, elle se posa la question redoutable que se posent au dernier moment les fondateurs ou les sauveurs: Ne se trompait-elle pas ? N'était-elle pas dans l'illusion ? La nuit se fit dans son intelligence, le doute entra dans son cœur. Elle éprouva un déchirement inexprimable, une angoisse auprès de laquelle les perplexités de jadis n'étaient plus rien.

Cependant la grâce la soutenait, sa volonté ne se détachait pas de sa résolution. C'était un mélange de crainte et d'assurance, de doute et de certitude : la tristesse et la joie régnaient tour à tour et même simultanément dans son âme. Son cœur saignait et souriait tout à la fois.

« Douleur et joie, mots qu'il faut prendre aux deux limites opposées des sensations humaines, pour exprimer à peu près ce ravissement sans

nom, cet état de l'âme terrible et radieux, ce délire d'amertume et de contentement suprême, où les saints, épuisés d'angoisse et couronnés de béatitude, hommes et dieux, nous apparaissent le front dans la liberté du ciel, les pieds dans les fers de la vie.[1] »

Il n'y a que Dieu qui puisse voir clair au sein de ces oppositions, comme il n'y a que lui qui ait pu concilier son agonie et sa Passion avec le ravissement et l'extase des élus : « Je souffre, s'écriait St Paul, je suis dans les tentations, les infirmités, les outrages, les angoisses, et je m'y complais, j'y trouve ma gloire et ma joie. »

Le divin sculpteur finissait de tailler et de polir la pierre précieuse pour en faire une solide pierre angulaire. C'était la crise finale, le dernier orage en vue du port. Soumise et résignée, humble et confiante, le regard fixé sur Longueuil, Eulalie se laissait aller au roulis et au tangage de sa pauvre nacelle. Si l'étoile de la fondation ne disparut jamais, l'obscurité, par instants, fut bien grande. Elle songeait à la parole d'Eusèbe : « Entre dans une congrégation toute formée. » Elle l'apercevait lui-même en train de terminer son noviciat dans une de ces congrégations. Dans son angoisse, cette idée ne lui déplaisait pas. Tout plutôt que de ne pas être religieuse. Mais la nacelle avait beau plonger de l'avant, lorsqu'elle se relevait, l'étoile de Longueuil brillait plus lumineuse.

---

[1] Louis Veuillot.

A la fin, elle résolut de consulter son frère Eusèbe au confessionnal, sous le regard de Dieu. Quels furent son étonnement, sa stupeur, la dilatation de son âme de l'entendre lui dire :

« Ma sœur, vous pourrez vous sauver chez les Sœurs-Grises, mais vous n'y ferez pas la moitié du bien que vous ferez à Longueuil. Toutefois, si vous vous décidez pour Longueuil, attendez-vous à toutes sortes d'épreuves. »

Ce fut fini du roulis et du tangage, la route devenait plane, la nacelle n'avait plus qu'à aborder.

Le 16 octobre 1843, elle se rendait à Longueuil, au noviciat des Pères Oblats, pour assister à la profession de son frère. Là, elle entendit deux paroles qui la confirmèrent dans sa résolution, celle du P. Telmon et celle de Mgr Bourget. Tous deux lui dirent de ne plus hésiter et d'entreprendre la fondation. Il fut arrêté qu'elle reviendrait le plus tôt possible pour commencer son noviciat, qu'elle aurait pour compagnes, Mlle Dufresne et une autre demoiselle qui demandait à les suivre, Mlle Henriette Céré, institutrice de l'endroit et habitant la maison cédée par la Fabrique, qu'en attendant toutes trois se prépareraient au grand jour par une neuvaine de prières.

De retour à Belœil, elle écrivit dans la joie de son cœur la lettre suivante à son amie qui se trouvait dans sa famille :

BELŒIL, le 18 octobre 1843.

Jésus, Marie, Joseph et Ste Thérèse. Vivez dans le Cœur-Sacré de Jésus !

Ma chère Sœur,

J'ai fait un heureux voyage. Bénissons-en la divine Providence qui prend un soin particulier de nous. La cérémonie a été bien belle. Le bon Père Durocher est religieux, et, je l'espère, fervent religieux. Il faut, ma sœur, se disposer à marcher sur ses traces. Notre divin Maître nous veut à sa suite, chargées d'une belle et longue croix. J'espère que le courage ne nous manquera pas. Notre Père spirituel n'a pas changé à notre égard ; il est bon et prudent plus que jamais. Les affaires sont avancées, il nous faudra laisser notre cher Belœil au plus vite.

J'ai vu Monseigneur assez longuement : il veut l'établissement de Longueuil, ainsi que le supérieur général des Oblats, de manière qu'il faut, de toute nécessité, que tu sois ici demain. Dans le cas où tu ne pourrais pas absolument venir, commence une neuvaine à Marie Immaculée. Tu réciteras six dizaines de chapelet, le *Souvenez-vous* les bras en croix, une petite prière à St Joseph, un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de St Antoine de Padoue. Mais, je t'en prie, fais tous tes efforts pour revenir demain, sans te fâcher ni t'inquiéter si c'est impossible. Sois soumise. . . Parle le moins que tu pourras des raisons qui pressent ton retour. Tu les écriras plus tard.

Adieu, ma chère, à demain. Je suis avec toi dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Le 28 octobre, Mlle Eulalie Durocher, Mlle Dufresne, Mlle Céré franchissaient un seuil que devaient franchir à leur suite des générations de nobles âmes, le seuil du noviciat. En entrant escortée de ses deux compagnes, Eulalie pouvait chanter le cantique de Ste Agnès :

« O vous que nous avons aimé, que nous avons cherché, qui êtes l'objet de nos plus ardents désirs, voici enfin que nous venons à vous ! »

Elle avait trente-deux ans.

Arrêtons-nous, et jetons un dernier regard sur cette vie dans le monde si simple et si admirable, si simple par les événements qui la composent, si admirable, et par l'art consommé avec lequel elle les a utilisés, et par la conduite de la Providence.

Tout a été Providence dans ses trente-deux années. D'un côté, une éducation de famille des plus chrétiennes, une instruction solide commencée à St-Denis et complétée à Montréal, des appels au sacrifice sortant du milieu le plus paisible et le plus heureux, la maladie, les déceptions, la mort de sa mère, une existence arrachée à St-Antoine et transportée à St Benoit pour revenir à St-Antoine et s'installer définitivement à Belœil. A travers ces changements, une vie pauvre, austère, mortifiée, laborieuse et cachée en Dieu, sa vocation qui ne varie pas malgré les cas de force majeure qui l'arrêtent, l'espoir inébranlable qu'un jour elle atteindra ce sommet illuminé où elle s'immolera, et par là-dessus, un ciel sombre, tourmenté, son pays opprimé qui s'insurge et qui succombe dans le sang.

D'un autre côté, là-bas, sur les bords d'une mer inondée de soleil, une congrégation qui ne peut se développer faute d'espace ; dans cette congrégation des religieux que Dieu prédestine à évangéliser le Canada, et, du Canada, à se répandre jusqu'au Pôle et jusqu'à l'Océan Pacifique, qu'il prédestine à

prendre par la main, en passant, la jeune fille de tout à l'heure, à la conduire au poste qu'il lui a assigné et à en faire la fondatrice d'une congrégation qui, à son tour, projettera des rejetons au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident de l'immense territoire américain, et élèvera à leur ombre, des multitudes d'enfants.

Mais, entre cette plage lointaine et le Canada, il y a un abîme de distance, il y a l'Atlantique. Cependant, voici un digne et saint évêque qui se met en route, incertain des portes auxquelles il ira frapper pour trouver les missionnaires dont il a besoin ; par hasard, un jour à Marseille où il s'est arrêté, il entend parler des Oblats qui s'occupent précisément du genre de travail qui lui convient ; il s'adresse à leur fondateur, le fondateur hésite parce qu'il n'a pas prévu cette sorte d'œuvre dans ses constitutions, mais ses religieux consultés, lui crient, l'un après l'autre : « Nous sommes prêts, envoyez-nous ! » et le digne et saint évêque revient dans son diocèse, suivi de quatre de ces religieux ; à peine de retour, la cure de Saint-Hilaire étant vacante, il y installe les nouveaux venus, et il se trouve que ces nouveaux venus sont des hommes que Dieu avait marqués de son sceau, il se trouve que la jeune fille est mise en rapport avec eux et que sa destinée s'accomplit.

Vraiment Eulalie sort de ces événements, nimbée de l'auréole des prédestinés, et laissant voir dans le rayonnement de toute sa personne, le reflet de Dieu et de sa Providence.

SECONDE PARTIE

SA VIE RELIGIEUSE

I, I

Eulalie à Lo
Mlle Mari
— Les ré
Hedwidge
des Frères
titutions.

Le 28 o
émues, mai
porte de
leur Comm
dait. Elle
fondatrices
sons les de
troisième.

Mlle He
qui chercha
Elle avait
Dieu de Mo
Là n'était
connaître, el
de sa jeune
ment. Son zè
acquis l'esti

CHAPITRE PREMIER

LE POSTULAT. — LE NOVICIAT.

NOVEMBRE 1843—AOUT 1844

Eulalie à Longueuil. — Le berceau. — La Règle. — Incidents. — Mlle Marie Salomé Martin. — L'oratoire. — La vie en commun. — Les récréations. — Les critiques. — Prise d'habit. — Mlle Hedwidge Davignon. — Mlle Aglaé Vandandaigue. — A l'école des Frères. — Changement de résidence. — Réception des Constitutions.

Le 28 octobre 1843, Eulalie et Mlle Dufresne, émues, mais pleines de résolution, frappaient à la porte de la maison qui allait être le berceau de leur Communauté. Mlle Henriette Céré les attendait. Elle leur ouvrit joyeusement, et les trois fondatrices se trouvèrent réunies. Nous connaissons les deux premières : un mot seulement sur la troisième.

Mlle Henriette était une excellente personne qui cherchait sa voie depuis plusieurs années. Elle avait essayé de la vie religieuse à l'Hôtel-Dieu de Montréal, sans réussir à s'y acclimater. Là n'était pas sa vocation. En attendant de la connaître, elle faisait l'école à Longueuil, assistée de sa jeune sœur, Emélie. Elle aimait l'enseignement. Son zèle, son dévouement, sa piété lui avaient acquis l'estime de la paroisse. L'école était suivie

par un certain nombre d'externes et comptait treize pensionnaires, ce qui ne manque pas de signification.

A l'arrivée de ses deux compagnes, elle congédia les externes et confina les pensionnaires dans l'étude. Puis, toutes trois se mirent en retraite. Emélie, qui se croyait appelée à les suivre, obtint de partager leurs exercices. Elles venaient de terminer une neuvaine ; il leur sembla que ce n'était pas assez. L'inconnu s'ouvrait devant elles, gros d'incertitude et de sacrifices : Elles voulurent se préparer à l'aborder par le recueillement et la prière. Un religieux Oblat, le P. Allard, récemment débarqué de France, leur donna deux instructions par jour. Il visa à les initier au genre de vie qu'elles se proposaient d'embrasser, et surtout à les établir dans une confiance inébranlable en Dieu.

De la confiance, elles en avaient grand besoin, et elles sentaient que ce besoin serait permanent. Qu'étaient-elles ? De bonnes chrétiennes, il est vrai, des chrétiennes édifiantes, mais en face de l'œuvre qu'elles entreprenaient, de pauvres filles sans expérience et sans ressources, de véritables roseaux pour servir de colonnes à un édifice qui n'était pas encore sorti de terre, trois uniques grains de blé pour ensemencer ce vaste champ d'où devait germer une congrégation. Aussi, ce qu'elles apportèrent de bonne volonté dans cette première retraite d'une communauté qui devait tant en voir par la suite, leurs bas sentiments d'elles-mêmes, comme elles se firent petites sous la main du puissant archi-

tecte, leur ferveur, les effusions de leur âme, leurs généreuses promesses, leur abandon total entre les doigts du divin semeur, tout cela, Jésus et Marie pourraient seuls le raconter.

Le 31 octobre, sur le soir, afin de rendre plus solennel ce qui allait suivre, le supérieur des Oblats, le R. P. Honorat, vint lui-même. Il résuma ce que le P. Allard avait expliqué, leur montra une dernière fois le but à atteindre, et leur demanda si elles étaient toujours décidés. Elles répondirent qu'elles l'étaient. Alors, levant les yeux au ciel et s'adressant au Seigneur, il les lui présenta comme les prémices d'une nouvelle congrégation. Pour être simple, la scène ne manquait ni de grandeur ni de saisissement. Dans cette chambre à peine éclairée et dans le silence de massives murailles, ce groupe de femmes recueillies et tout imprégnées des effluves de l'Esprit-Saint, à côté ce religieux, debout et armé du Crucifix, qui leur découvre des perspectives d'immolation et de mort, car c'est par la mort que l'on va à la vie et qu'on la communique, au-dessus la pure offrande qui monte comme une vapeur d'encens, plus haut Dieu qui l'accepte et qui la bénit, oui la scène était émouvante, et elle devrait tenter la plume ou le pinceau de l'une des religieuses à qui elle a donné naissance. Ensuite, le Père leur annonça qu'à partir du lendemain, daterait leur entrée en religion et que le P. Allard serait leur chapelain, leur maître de novices et le professeur qui leur ferait des conférences pédagogiques.

Le lendemain, fête de la Toussaint, pendant que l'Église triomphante se déployait là-haut dans sa gloire et que, du sein de cette gloire, leurs patronnes leur souriaient d'un air attendri, elles s'engageaient enfin dans la voie où Dieu les avait amenées. Elles assistèrent aux offices de la paroisse, et, dans l'intervalle, après trois jours de silence, elles se réjouirent gaiement dans le Seigneur. Tout en riant et en causant, elles se distribuèrent les diverses fonctions de l'école et de la maison. Mlle Henriette se chargea des élèves les plus avancées, Eulalie eut les moyennes et Émélie les plus petites. Quant à Mlle Dufresne, elle reçut, sans doute afin de cultiver ses goûts d'artiste, le département des travaux manuels, avec une servante pour la cuisine, en attendant les bonnes sœurs converses.

Cette question réglée, les nouvelles venues prirent connaissance du local. La maison existe encore. Le bedeau l'habite, et il y est à l'aise avec sa famille ; mais on ne voit guère comment elle pouvait convenir à un pensionnat et à un couvent. Elle se compose d'un sous-sol qui ressemble singulièrement à une cave dans laquelle on descend en soulevant une trappe, d'un rez-de-chaussée et de quatre mansardes sous le toit, le tout divisé par un mur en deux portions égales, dans le sens de la largeur. On y accède au moyen d'un perron de bois qui n'a pas dû changer et qui est sans couleur. A droite, en entrant, il y avait deux pièces dont l'une fut convertie en oratoire et l'autre en classe

pour Eulalie ; à gauche, il y avait une large chambre qui fut réservée aux élèves des demoiselles Céré, et sur laquelle Mlle Dufresne trouva moyen de prélever un modeste parloir. Le sous-sol, qui recevait le jour par un soupirail et une porte vitrée, contenait la cuisine et le réfectoire. Dans leur ingéniosité fertile en combinaisons et sous l'inspiration de Mlle Dufresne, cela va sans dire, les chères mères destinèrent le réfectoire de la cave à la saison d'hiver, et, du modeste parloir, elles se promirent, avec un accent triomphal, d'en faire une salle à manger pendant la saison d'été. Le dortoir était tout indiqué : il ne restait plus que les mansardes. Il y en eut trois pour les pensionnaires, la quatrième abrita les maîtresses. Pour la servante, il est à présumer que les mystérieuses profondeurs du sous-sol lui ménageaient quelque réduit favorable au sommeil.

Tel était le local, une simple maison d'habitant. A l'extérieur, on avait devant soi, légèrement sur la gauche, le presbytère, distant seulement de la largeur du chemin ; presqu'en face, l'église qui se trouvait à cette époque à une cinquantaine de pas, et tout-à-fait sur la droite ; à cent pas environ, la résidence des Pères dont le supérieur était en même temps celui de la petite communauté. En arrière, le jardin descendait en pente douce jusqu'au Saint-Laurent qui roule avec majesté sa large et puissante masse d'eaux.

Eulalie était née et elle avait vécu sur le bord de l'eau. En l'éloignant des rives du Richelieu, sa

destinée l'amenait sur une rive plus importante. N'était-ce pas symbolique ? Rien n'arrivant ici-bas par les mouvements du hazard, dit St Augustin, ne pouvait-on pas voir dans ce fait le présage de son existence qui allait prendre un cours plus fécond ? Elle-même, n'était-elle pas cet arbre dont parlent nos livres saints, qui, planté sur le bord des eaux, donne son fruit en la saison opportune et conserve un feuillage éternellement vert.

Un autre présage que remarquèrent à bon droit, les fondatrices, c'est que la maison qui servait de berceau à leur œuvre reposait sur les fondations de l'une des tours de l'ancien fort de Longueuil. Lors de la prise de possesion du pays, cent cinquante ans auparavant, le seigneur de l'endroit, Charles Lemoyne de Longueuil, avait construit un fort pour se défendre et défendre ses vassaux contre les incursions des Iroquois. L'école remplaçait justement le bastion le plus exposé aux attaques, celui qui regardait le fleuve, par où l'ennemi se présentait le plus souvent. Et probablement, c'était avec les pierres de la démolition qu'on l'avait édifiée.

« Aujourd'hui, disent les *Chroniques de la Congrégation*, notre pays n'a plus à se protéger contre les sauvages, mais il a à se tenir en garde contre l'ignorance en élevant partout des maisons d'éducation qui sont, elles aussi, des châteaux-forts dans lesquels la jeunesse se munit d'armes intellectuelles et morales pour soutenir les combats de la vie. . . . Nous espérons, concluent-elles modes-

tement, que notre humble Institut contribuera à cette fin.[1] »

De l'examen des lieux, la petite famille passa à l'étude de la Règle que le P. Allard lui avait tracée. On devait se lever tous les jours à quatre heures et demie ; à cinq heures, prière et méditation jusqu'à six heures moins le quart. A six heures, la sainte messe précédée de la récitation des petites Heures. Déjeuner à sept heures moins le quart, suivi du ménage des chambres et de la maison. A huit heures, pendant la semaine, classe jusqu'à onze heures et quart, examen particulier, dîner, récréation jusqu'à une heure. A une heure, lecture spirituelle d'une demi-heure, étude pour les élèves, récitation des Vêpres et des Complies pour les maîtresses. A deux heures, classe jusqu'à quatre heures. A quatre heures, conférence d'une heure par le P. Allard, sur les matières de l'enseignement, l'histoire, la géographie, la grammaire, etc. A cinq heures, on se réunissait dans l'oratoire pour la prière et une seconde méditation, on soupait, on se récréait, et de sept heures et demie à neuf heures, on se livrait à l'étude ou l'on préparait sa classe du lendemain. A neuf heures, la journée finissait, on gagnait sa mansarde sous le toit.

Ainsi, de quatre heures et demie du matin à neuf heures du soir, pendant seize heures consécutives, il fallait être sur pied, toujours en haleine. Les deux récréations étaient des exercices comme

---

[1] *Chroniques de la Congrégation des SS. Noms de Jésus et de Marie.*

les autres. Chacune devait y assister, et ce n'est pas toujours l'exercice qui contrarie le moins. On est fatigué, on a besoin de repos et de silence : il faut se mêler aux autres, parler, sourire, être aimable, donner congé à sa fatigue et à ses préoccupations. Enfin, après avoir enseigné trois heures le matin et deux heures l'après-midi, on avait à être enseigné à son tour de quatre heures à cinq heures. De maîtresses que l'on était, il fallait redevenir écolières.

Pour accepter un genre de vie semblable, il faut, de toute nécessité, quelque chose qui ne se trouve pas dans la nature. Il faut être chrétien, disait Jouffroy, c'est-à-dire, homme de conscience et de devoir ; ce n'est pas suffisant, ajoutons-nous, il faut la vocation, cet attrait qui incline la volonté, cet amour de Dieu qui fait que l'on se sacrifie pour les autres.

Voici des femmes qui abandonnent leur famille, qui renoncent à une existence qu'elles pouvaient, aussi bien que tant d'autres, se créer commode et tranquille, et qui, pour se préparer à leur carrière de dévouement comme pour mieux la remplir plus tard, acceptent de se plier, dans la force de l'âge et pour le restant de leurs jours, à un système d'observances qui s'emparent de tous leurs mouvements et ne laissent point d'autre issue à leur activité naturelle que celle que la Règle lui détermine. C'est une échelle constamment dressée avec ses degrés toujours les mêmes, avec ses exercices qui ne varient jamais, et cette échelle, jour et nuit il

faudra la monter et la descendre, au son de la cloche. Si l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre, disait Dante, celui-là l'est infiniment davantage, par la raison qu'il est de beaucoup plus étranger à notre nature qu'un homme, si inconnu qu'il soit, n'est étranger à un autre homme. Nous aimons le changement, la variété ; il nous répugne de garder longtemps la même position, par exemple de rester couché, assis ou debout, et quant à rester des heures et des heures à genoux, cela serait bientôt un supplice. Mais c'est bien autre chose quand cette ligne monotone que nous avons à suivre est faite de contraintes et de luttes incessantes, que chaque jour nous avons à reprendre les mêmes résolutions, à faire les mêmes efforts, à essuyer les mêmes répugnances et les mêmes affaissements. C'est, dit le P. Faber, comme si nous étions condamnés à compter éternellement jusqu'à dix !

Il faut donc l'intervention d'un principe nouveau dans la machine humaine, il faut le sentiment religieux doublé de la grâce. Il n'y a que ce regard de Dieu que l'on sent sur soi qui puisse imposer ce genre de vie, et il n'y a qu'une congrégation qui, en l'organisant et en l'appropriant à sa fin, puisse en tirer le meilleur parti possible. La Règle est la même chez toutes, ce n'est pas ce qui les différencie. Ce qui établit une différence entre elles, c'est la fin qu'elles se proposent. Chez les Bénédictins, cette fin, c'est l'étude ; chez les Trappistes, c'est le travail manuel ; chez les Sœurs de Charité, c'est le soin des malades ; chez les Religieux et les

Religieuses vouées à l'enseignement, c'est l'éducation ; chez d'autres, c'est la prédication. Mais chez les uns et chez les autres, si la Règle est organisée pour qu'ils atteignent leur fin particulière, cette fin particulière n'est pas l'objectif qu'ils doivent avoir en vue. L'objectif, en tous et pour tous, c'est la sainteté, la poursuite de l'idéal, l'évolution et la transformation continuelles du sujet. Voilà ce qui plane sur chaque congrégation, qu'elle soit naissante ou qu'elle existe depuis des siècles. La Règle et la fin spéciale ne sont que des instruments ; l'œuvre, le grand œuvre à réaliser, c'est la sainteté.

Chaque communauté religieuse est une école de sainteté, la plus haute que le monde connaisse. Selon la juste expression d'un historien, c'est « le dernier degré de concentration du christianisme.[1] »

Le christianisme y rassemble toute sa sève, tous ses moyens, toute son efficace, et si les deux instruments qui sont en présence y fonctionnent comme ils le doivent, la Règle dans toute sa vigueur, la volonté humaine dans toute son énergie, les résultats ne peuvent être que merveilleux. Il n'y a pas de laminoir qui amincisse davantage le métal et lui donne plus de finesse et de solidité. Et quand le métal est une âme trempée dans l'amour, qui renouvelle chaque jour son énergie par la prière et la méditation, qui l'augmente par son contact avec Dieu dans la communion, il n'est pas difficile de

[1] Mignet.

comprendre ce qu'il sort en définitive du céleste laminoir, des âmes pures, des âmes dévouées qui ne s'appartiennent plus, qui n'appartiennent qu'à la fin propre de leur Institut, comme celles que nous avons devant nous dans l'humble berceau de Longueuil.

Le monde, trop souvent, ne voit que le résidu du travail qui s'accomplit, les petitesses de la nature aux abois sous le frottement continu, des puérilités, des curiosités enfantines, des jalousies et des susceptibilités ridicules, des bavardages et des infatuations qui étonnent, d'inconcevables vanités qui, réduites à se contenter de ce qu'elles rencontrent dans le cercle étroit où elles vivent, se disputent des brins d'herbe comme des fourmis et, comme elles, portent glorieusement des fétus de paille.

Mais, du sein de ces misères, il se dégage tout de même des caractères fortement trempés, des esprits supérieurs, des volontés indomptables, des âmes qui atteignent la plus haute cîme de la vertu, le sommet de l'abnégation, qui ont le souci de l'honneur, qui savent que le Fils de Dieu n'est pas venu avilir la nature humaine, qu'il est venu la perfectionner, développer ce qu'il y a de noble et de beau en elle, la tenir à égale distance de l'orgueil et de la bassesse, mais entre ces deux pôles, lui permettre de se mouvoir à l'aise dans la justice et dans la vérité, des âmes « calmes et fières, hautes et droites, autant qu'humbles et ferventes, de ces âmes que Pascal appelle parfaitement héroïques. [1] »

[1] Montalembert.

La Règle est la charpente d'une congrégation, son ossature, sa colonne vertébrale. Qu'il y ait lésion, qu'elle soit négligée, et la congrégation périclite, elle se traîne misérablement. Qu'elle soit saine, vigoureuse, que chaque membre s'appuie sur elle et vive d'elle, la congrégation est florissante, elle remplit le but pour lequel elle est fondée : elle sanctifie ses membres tout en rendant service à la société. Car elle n'est pas seulement une école de sainteté, elle est encore une source de bienfaits.

Taine, que nous aimons à citer parce qu'il est d'une sincérité sans conteste et que sa parole a du poids dans la plupart des questions historiques qu'il a traitées, désigne les congrégations religieuses sous le nom « d'organes précieux. »

Il dit que, grâce à elles, « un grand service public est assuré, l'enseignement supérieur ou primaire, l'assistance des malades, le soin des pauvres, sans charge pour le budget de l'Etat. »

Il ajoute que, toujours grâce à elles, « il se forme au milieu du grand monde banal, de petits mondes originaux et distincts, où beaucoup d'âmes trouvent la seule vie qui leur convienne, » . . . qu'elles offrent « un débouché à des besoins profonds de conscience, d'imagination, d'activité et de discipline, » qu'elles endiguent et dirigent ces besoins « dans un canal dont la structure est un chef-d'œuvre et dont les bienfaits sont infinis. De cette façon, avec le moins de dépense possible et le plus d'effet possible, cent mille personnes, hommes et femmes, religieux et

religieuses, exécutent volontairement et gratuitement les moins attrayantes ou les plus rebutantes des besognes sociales. »

Ces besognes sociales sont l'enseignement et l'assistance des pauvres et des malades, des orphelins et des vieillards. Et ce qui permet à ces hommes et à ces femmes, à ces religieux et à ces religieuses de les exécuter, c'est, avec la grâce de leur vocation, cette discipline de tous les instants, ce genre de vie d'une structure admirable qui s'empare de leur activité, la canalise et la dirige perpétuellement vers le but spécial que leur congrégation s'est fixé, et la fait retomber sur la société « en bienfaits infinis. »

Eulalie et ses compagnes étaient pénétrées de l'importance de la Règle. Si la première, principalement, avait voulu en avoir une dans le monde, ce n'était pas pour la négliger dans la vie religieuse. C'est pourquoi, le 1er novembre 1843, dans les loisirs que leur laissaient les offices de l'Église, nos trois fondatrices se rendirent un compte exact de celle qu'on leur remettait, et, en attendant les Constitutions qu'elles devaient bientôt recevoir et qui la complèteraient sans la modifier dans ses lignes essentielles, résolurent de s'y conformer entièrement. Cette résolution, elles la gardèrent toutes, Eulalie en tête. Elle y fut fidèle jusqu'à son dernier soupir. Devenue supérieure, non seulement elle était par sa conduite un exemple vivant d'exactitude, une sorte d'incarnation de la Règle, mais encore elle veillait à ce que les autres eussent le même respect.

« Elle voyait tout, raconte une de celles qu'elle a formées, le moindre manquement ne lui échappait pas.[1] »

Ce zèle pour la régularité est la cause principale de l'essor rapide que prit sa communauté. La ferveur attire, le relâchement éloigne. Si nous écartions les voiles qui entourent encore le modeste berceau, il ne serait pas nécessaire d'aller bien loin dans l'avenir pour constater cette vérité. Il suffirait de dix ans. Voyons donc ce que disait un étranger qui visitait le pays, dix ans après, en 1854 :

« Si pour bien remplir leurs sublimes fonctions, les Sœurs de Charité ont besoin d'une vocation extraordinaire qui ne se rencontre que dans le catholicisme, les Sœurs enseignantes ne trouvent aussi que dans la religion un aliment et une récompense pour leur dévouement. Otez ce mobile à leur conduite, qu'y a-t-il de plus fastidieux et de plus abrutissant, humainement parlant, que d'apprendre les premiers éléments de la lecture à de très jeunes enfants, de leur répéter cent fois la même leçon et de hâter le développement d'intelligences paresseuses ou récalcitrantes ? Aussi chercheriez-vous en vain, hors des communautés religieuses, des maîtresses d'école qui aient le goût de leur profession... Seuls les couvents produisent des intelligences d'élite pour lesquelles l'enseignement se transfigure et devient un apostolat. Les

[1] Mère M. Stanislas.

religieuses déploient, pour former l'esprit et le cœur des enfants des autres, plus de zèle, de patience et de savoir que n'en montreraient les mères elles-mêmes, et les Sœurs de Longueuil, dignes émules des communautés enseignantes du Canada, ne font que suivre la voie où les ont précédées depuis deux siècles, les Ursulines de Québec et la Congrégation de Montréal.[1] »

S'il n'a pas fallu plus de dix ans pour que, du berceau de 1843, il sortit une famille religieuse qui ne fut pas trop déplacée à côté de ses grandes sœurs âgées de deux siècles, c'est à sa ferveur que cette famille en est redevable. Mais laissons retomber les voiles, et revenons au présent.

Le lendemain de la Toussaint, la Règle fonctionnait dans toute sa rigueur et l'école reprenait sa physionomie de ruche laborieuse. Maîtresses et élèves étaient à leur tâche. Mlle Henriette et sa sœur avaient quelque expérience de l'enseignement; pour Eulalie, elle y faisait ses premières armes. Mais, avec le bon sens et l'esprit d'observation dont elle était pourvue, son embarras dura peu. Elle se souvint de ses classes aux deux couvents de St-Denis et de Montréal, et ce qu'elle avait vu faire à ses maîtresses, elle s'efforça de l'approprier à sa situation.

De son côté, le P. Allard ne demeurait pas en arrière. Chaque jour, ses quatre élèves le voyaient arriver à l'heure règlementaire. Elles s'empres-

---

[1] Laroche-Héron, *Les Servantes de Dieu.*

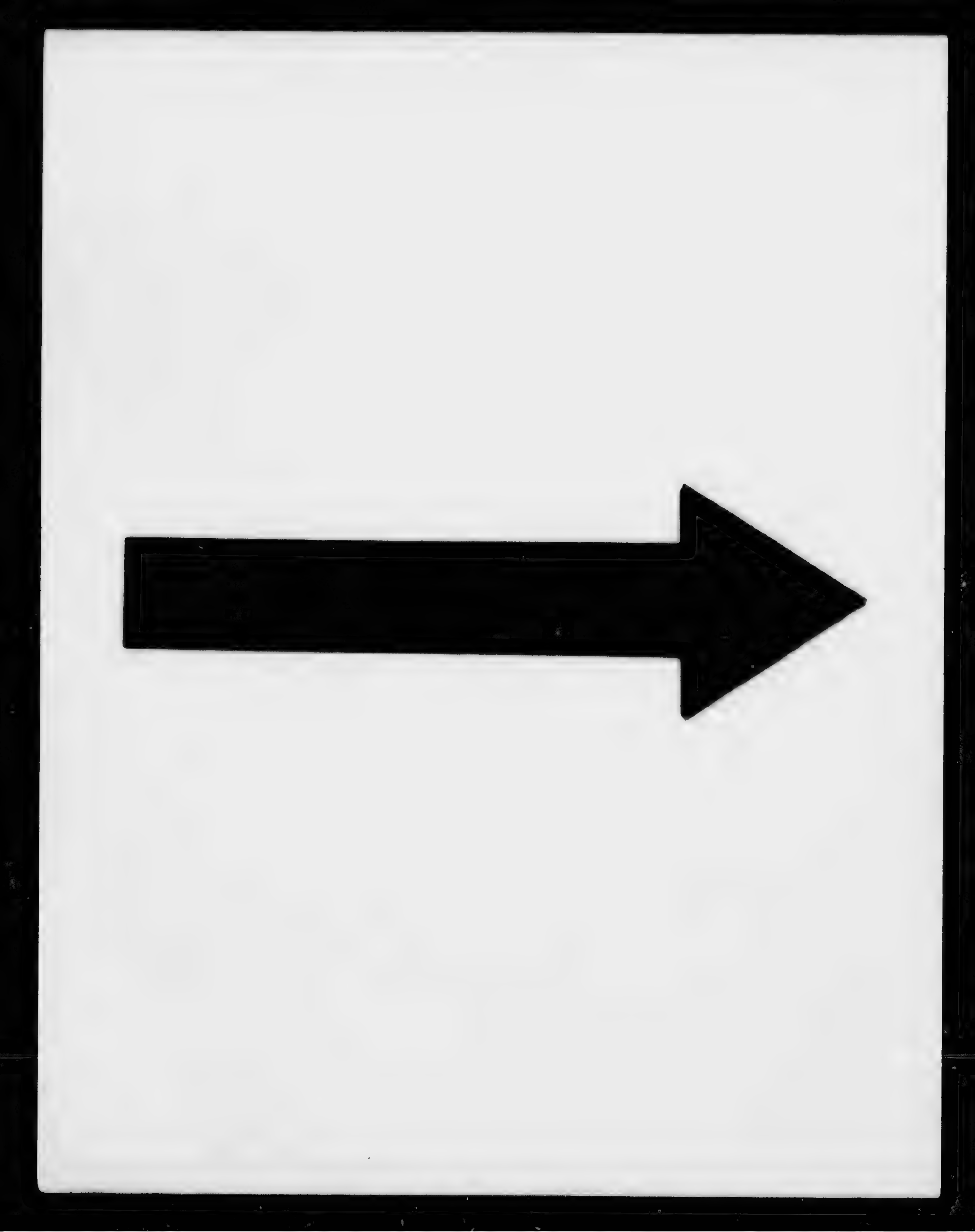
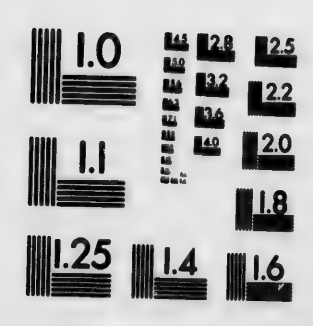


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

saient de s'asseoir sur ces bancs que les enfants venaient de quitter, et, à leur tour, elles écoutaient.

« Avec quelle scrupuleuse attention nous recueillions chacune de ses paroles ! disent les *Chroniques.* »

La petite communauté marchait donc dans sa voie d'un pas décidé. Elle marchait ainsi depuis quelques jours à peine, lorsque, soudain, il y eut une alerte. La fièvre typhoïde entra dans la maison. La plus jeune des demoiselles Céré fut atteinte, et, en quelques heures, le danger devint si grave que le P. Allard l'administra et se mit à la préparer au redoutable passage. Le père de la moribonde, accouru à la première nouvelle, unissait ses prières à celles de ses compagnes. Heureusement, le fatal dénouement ne se produisit pas, mais la malade ne se releva que lentement, et cette secousse fut cause que, deux mois après, elle retournait auprès de son père.

Comme il n'y avait qu'une mansarde pour les maîtresses, on se demande où elles se réfugiaient pendant la crise, et quel repos elles pouvaient goûter lorsque, à tour de rôle, elles essayaient de réparer leurs forces. On se demande encore comment la contagion n'eut de prise sur aucune d'elles, obligées qu'elles étaient de respirer, dans un espace restreint, le même air que la malade.

Le Ciel veillait sur elles.

Sa protection se manifesta bientôt d'une autre manière. Elles étaient encore sous le poids de ces tristes émotions et du surcroît de travail qui résul-

tait de l'éloignement de Mlle Céré de sa classe, lorsqu'elles virent entrer trois demoiselles qui demandaient à faire partie de leur communauté. C'était Mlle Salomé Martin et deux autres qui, n'ayant point d'instruction, passèrent dans le département de Mlle Dufresne, en qualité de sœurs converses.

Mlle Marie-Salomé avait vu le jour au village de St-Philippe, près Montréal. Son père était un brave fermier canadien que les troubles de 1837 entraînèrent et dans lesquels il perdit la vie. Sa mère, une MacNeil, était écossaise et avait la réputation d'être l'une des plus belles femmes du Canada. Restée veuve et sans fortune, elle travailla pour gagner sa vie, et ses enfants l'imitèrent. Marie-Salomé tint une école à St-Hyacinthe, ou, selon d'autres, fut gouvernante dans une famille de cette ville. Ces détails ne se révélèrent qu'après sa mort, car l'humble jeune fille ne parlait jamais ni d'elle ni de ses parents.

A dix-neuf ans, elle se disposait à accomplir le projet qu'elle nourrissait dans son cœur, en se faisant religieuse chez les Sœurs de la Congrégation, lorsque le P. Telmon, qui la rencontra dans une de ses courses, lui parla de la fondation de Longueuil. Cette idée lui sourit. Ses rêves de sacrifices et d'immolation avaient plus de chance de se réaliser au sein d'une communauté naissante: Elle accepta.

Le 15 novembre, elle devenait membre de la petite famille, heureuse de trouver dans Eulalie un

modèle de deux choses qu'elle aimait le plus, la distinction et la sainteté. Elle remplaça Mlle Céré dans sa classe des petites, et suivit comme les autres les conférences du Père Allard.

Il y eut un autre incident dans ce même mois de novembre. Des affaires de famille appelèrent Eulalie à Belœil. Son père en profita pour la harceler de nouvelles instances. Il ne pouvait se consoler de son absence, sa blessure ne se fermait pas. Il lui adressa représentations sur représentations, il employa, avec plus d'émotion que la première fois, les moyens qu'il savait les plus propres à l'impressionner, son grand âge, sa mort prochaine, l'état de Théophile qui ne s'améliorait pas, le presbytère qui n'avait plus de direction. Eulalie tint bon, mais elle était à la torture. Et, pour accroître son tourment et bouleverser ses idées, la paroisse, qui sentait plus vivement que jamais le vide de son départ, lui députa ses principaux citoyens à l'effet de lui offrir une maison où elle établirait sa communauté. Pourquoi vous éloigner ? Puisque vous voulez faire une fondation, faites-la ici. Vous serez au milieu de personnes qui vous connaissent et qui vous aiment. La courageuse femme se défendit de son mieux. Elle renouvela son sacrifice et le renouvela en plus parfaite connaissance de cause qu'un mois auparavant.

Elle pouvait comparer ce qu'elle abandonnait ici à ce qu'elle avait rencontré là-bas. D'un côté, sa chambre à elle, ses habitudes, ses affections, le recueillement, le silence, la sympathie générale,

l'avenir assuré ; de l'autre, le bruit, la gêne, la maladie, une population qui ne la connaissait pas et qui la regardait avec ses compagnes d'un œil curieux s'il n'était indifférent ou même malin, un avenir douteux, sa réputation qui sombrerait si elle ne réussissait pas. Le combat fut rude, mais la victoire fut éclatante. D'un élan de son cœur, elle se dégagea de ces considérations humaines. Jésus et Marie la voulaient à Longueuil, puisque c'était là que son évêque et le Père Telmon lui avaient dit de s'établir, et que, là seulement, elle trouverait dans les Oblats le secours dont sa fondation ne pouvait se passer. Elle revint à Longueuil. Elle arriva, le cœur endolori, son paisible visage empreint de la touchante expression que laissent des larmes récemment versées. L'accueil de ses compagnes la dédommagea de sa peine. Elles la reçurent comme une sœur que l'on revoit après une longue séparation.

Au mois de novembre succéda le mois de décembre qui s'écoula plus tranquillement. Cependant, il leur manquait un avantage que l'on n'apprécie généralement à sa juste valeur que quand on en est privé. Il leur manquait la messe, il leur manquait le Saint-Sacrement. Elles avaient bien un endroit où elles se réunissaient pour leurs exercices en commun, endroit qui leur prenait la plus belle pièce de la maison et qu'elles appelaient leur oratoire, mais qu'il était pauvre l'oratoire, pauvre au temporel, pauvre au spirituel ! On n'y disait pas la messe. Celui pour qui elles avaient tout sacrifié n'y résidait pas.

Chaque matin, il leur fallait traverser, pour se rendre à l'église, une assez grande place balayée par les vents, et il faut savoir la quantité de neige qui s'accumule fréquemment la nuit pendant l'hiver, il faut connaître l'âpreté du froid qui règne en cette saison sur le bord du fleuve, pour comprendre le mérite qu'elles avaient à sortir ainsi. Chaque après-midi, c'était la même chose. Il fallait refaire le même trajet pour leur visite au Saint-Sacrement. Outre le dérangement qu'occasionnaient ces allées et ces venues, il y avait perte de temps, et, avec la surveillance des pensionnaires et leurs cinq ou six heures de classes par jour, elles n'en avaient pas de trop pour leur compte personnel. De plus, rien autour d'elles pour soutenir la nature, verser un peu de baume sur ses froissements et ses déchirements: Ni cloître silencieux qui parle à l'imagination, ni salles aux voûtes élancées d'où descend le recueillement, ni chapelle à la lampe solitaire qui favorise la piété; une chambre vulgaire entourée et surmontée de chambres plus vulgaires encore, et dans cette chambre, quelques chaises, une table recouverte d'un tapis, un crucifix, une statue de la Sainte Vierge. Voilà tout. Elles n'avaient pas autre chose.

C'était la nudité des catacombes, moins les corps des martyrs qui enthousiasmaient les vivants, et moins le sang de l'Agneau qui les fortifiait. Mais l'amour chantait dans leur âme, et l'amour est un puissant charmeur. Il chantait l'éternel cantique qu'elles connaissaient :

« J'aime et je veux souffrir!... Allons, mon amour, allons à la croix ! »

Quand le matin, à cinq heures, elles étaient là, dans le pauvre oratoire, à prier et à méditer, ou que dans la journée, elles y revenaient pour réciter l'office et le chapelet, elles oubliaient leur misère et ne voyaient que le crucifix qui leur ouvrait ses bras et la douce Vierge qui semblait les regarder. Ce crucifix ne leur parlait-il pas de pauvreté et de dénûment, ne leur rappelait-il pas ce cri d'angoisse dont nous ne sonderons jamais l'indicible horreur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Elles aussi, elles étaient abandonnées de sa présence eucharistique, mais ne l'avaient-elles pas avec ses plaies éternellement vivantes, avec son amour qui change la dernière mansarde en palais et en ciel ? Et cette blanche statue qui se tenait humblement au pied du crucifix, comme autrefois Celle qu'elle représentait, au pied de la croix, est-ce qu'elle ne parlait pas également d'abandon ? L'abandon des longues heures de solitude pendant les travaux de la vie publique, et surtout l'abandon des dernières années après l'Ascension !

En pensant à tout cela, en entendant ces voix mystérieuses, elles se résignaient à leur sort, et elles aimaient leur oratoire. Eulalie, pas plus que ses compagnes, ne l'aurait échangé contre ces chapelles qu'elle ornait jadis de si magnifiques parures.

« C'est là que nous prions, c'est là que nous pleu-

rons quelquefois et que nous espérons toujours. C'est là que le P. Allard nous a prêché notre retraite, et que, chaque soir, il nous donne notre sujet d'oraison pour le lendemain. C'est là que nous récitons le chapelet et l'office de la Sainte Vierge, là que nous nous rassemblons pour la lecture spirituelle. Quant à la visite au Saint-Sacrement, nous allons la faire à l'église. Bientôt, nous l'espérons, il nous sera donné d'y avoir le saint sacrifice de la messe. Alors il nous deviendra infiniment précieux.[1] »

Cet espoir se réalisa. A la fin de décembre, Mgr Bourget, qui ne les perdait pas de vue, leur accorda la faveur d'avoir la messe tous les jours, le dimanche excepté. M. Brassard, curé de Longueuil, procéda à la bénédiction de l'oratoire, assisté du Supérieur de la Communauté, le R. P. Honorat. A peine fut-il bénit que les chères fondatrices le décorèrent d'un nom nouveau, elles l'appelèrent une chapelle.

« Tous les jours, à l'exception du dimanche où nous continuerons d'aller à l'église paroissiale, nous aurons la sainte messe qui nous sera dite par notre chapelain ! »

Quelle joie ! notre chapelain, notre messe, notre chapelle ! . . Mais il y avait une ombre à cette joie. La chapelle, toute chapelle qu'elle était devenue, ne possédait pas de tabernacle. Possédait-elle même un autel ? La table sur laquelle on appliquait une pierre sacrée n'en tenait-elle pas lieu ? Quoiqu'il

1 *Chroniques.*

en soit, il n'y avait point de tabernacle, et sans tabernacle pas d'hôte divin. Selon la charmante expression du chroniqueur, il n'y avait d'autre tabernacle que le cœur des sœurs. Chaque matin, elles devaient avertir le célébrant du nombre de celles qui désiraient communier. Et la communion faite, l'action de grâces terminée, le Dieu du ciel qui était descendu disparaissait, l'oratoire redevenait oratoire, la maison retombait dans sa solitude.

L'espérance restait. C'était leur richesse à ces saintes femmes. Si leur cœur était l'unique tabernacle de la chapelle, il était également l'unique refuge où s'abritait la foule de leurs espérances. L'une ne s'en échappait pas plus tôt pour se voir réaliser, qu'une autre la remplaçait, demandant le même privilège. Après l'espérance d'avoir la messe tous les jours, succéda celle de posséder l'Eucharistie et d'une manière permanente. En conséquence, derrière l'ombre qui obscurcissait la joie du moment, cette nouvelle espérance se mit à briller, scintillante déjà comme l'étoile qui était en train de conduire les Mages à la crèche, car on se trouvait entre les fêtes de Noël et de l'Epiphanie.

« Notre Seigneur ne fera donc que passer dans notre maison, mais nous lui répèterons, avec tant d'instance, la prière des disciples : « Seigneur, demeurez avec nous ! » qu'il finira par nous accorder l'immense faveur d'habiter nuit et jour sous notre pauvre toit ! [1] »

---

[1] *Chroniques.*

O saintes fondatrices, comme vous étiez riches dans votre pauvreté, et pieuses et aimantes dans votre dénûment, et comme le Dieu de Bethléem devait se plaire dans la crèche de vos cœurs !

La jeune famille s'organisait en se développant. Le 1[er] janvier 1844, après deux mois d'existence, elle comprenait huit membres : les trois fondatrices, Mlle Salomé Martin qui s'habituait et qui édifiait les autres par sa ferveur, Mlle Emélie Céré qui avait de la peine à se rétablir et qui allait se retirer, une autre qui venait d'arriver, et les deux compagnes de Mlle Martin à qui le genre de vie de la maison ne paraissait pas convenir. Le berceau était trop étroit, mais on savait que la Fabrique s'occupait de préparer un autre logement qui satisferait davantage aux exigences d'une communauté naissante. Bien entendu, le développement ne s'accomplissait pas sans entraves. Le monde murmurait, il raillait, il critiquait. Il sera toujours le même : L'expérience des siècles ne lui servira jamais de rien. Quelle est l'œuvre, quelle est la fondation devant laquelle il ne se soit arrêté en levant les épaules, en la taxant d'impossibilité et de folie, en branlant sa forte tête qui sait tout et qui parle de tout ? Il ne devait pas y avoir d'exception pour l'œuvre de Longueuil. Les langues ne l'épargnaient pas. La raison raisonnante ne pouvait s'expliquer l'audace de ces pauvres femmes.

« Un écu et Thérèse, c'est peu, disait la grande sainte de ce nom au milieu de ses fondations et de

ses restaurations de couvents, mais un écu, Thérèse et Dieu, c'est beaucoup. »

La raison raisonnante n'apercevait que l'écu et les pauvres femmes, et elles trouvaient l'ensemble un peu léger pour l'entreprise.

Le bruit de ces contradictions parvenait jusqu'à Belœil et faisait tressaillir le presbytère. Toutefois, du presbytère il en revenait à Eulalie autre chose que l'écho. Il lui revenait la preuve de l'estime dans laquelle on la tenait et de la confiance que l'on avait en sa dextérité. Son frère Théophile lui envoyait une servante pour qu'elle lui remontât le moral, car elle menaçait de le quitter, et qu'elle lui apprît l'obéissance, car il avait à s'en plaindre. Et Eulalie la raisonnait si bien, elle s'entendait si bien à trouver le chemin de son cœur, qu'elle la lui renvoyait, contrite et repentante.

Elle écrivait à son frère : « Le voyage de Marguerite—c'était la servante en question—lui a fait du bien. J'ai agi auprès d'elle suivant vos intentions : Elle ne pense plus à vous quitter et elle m'a promis d'être plus obéissante. Notre petite communauté va toujours son train, quoiqu'on en dise beaucoup de choses. C'est l'œuvre de Dieu ; nous espérons qu'il la bénira. Je compte sur votre bonté pour différentes dépenses que nécessite l'état de notre chapelle où l'on dit la messe tous les jours. Si je ne craignais de vous lasser, je vous prierais de nous procurer des canons pour l'autel, avec un pupitre pour le missel. »

Ces demandes de pupitre et de canons d'autel

indiquent que les finances de la petite famille n'étaient pas des plus prospères. En effet, ses difficultés ne se bornaient pas à l'étroitesse du local et à la contradiction des langues. Il fallait vivre, et, pour vivre, on n'avait que les ressources de l'école. Suffisantes peut être pour Mlle Henriette et sa sœur, elles ne l'étaient pas du tout lorsqu'il s'agissait de six personnes de plus. Malgré son esprit inventif et l'assistance de trois sœurs converses, Mlle Dufresne, qui était à la tête de ce département des subsistances publiques, avait fort à faire. Son goût du beau pouvait dormir, mais le goût de l'utile et du nécessaire avait mainte occasion de s'exercer et d'acquérir tout le développement dont il était susceptible.

En dépit de ces privations, la Communauté était heureuse. La joie, la gaieté la plus franche et la plus cordiale régnait entre ses membres, du moins parmi ceux qui devaient persévérer. Et même, ceux-là se trouvaient encore trop bien traîtés. Ils retranchaient de ce nécessaire qu'on leur procurait à grand'peine. A l'exemple d'Eulalie qu'elle avait choisie pour modèle, Mlle Marie-Salomé se lançait dans la mortification de toute la générosité de ses dix-neuf ans. Elle se contentait souvent de quelques pommes de terre cuites à l'eau qu'elle mangeait avec la pelure, par esprit de pénitence. Elle considérait le pain comme un objet de luxe et de superflu ; un morceau lui durait du dimanche au samedi. D'autres fois, et cela était fréquent, c'est à genoux qu'elle prenait son pauvre repas. Quand, à

force d'adresse, Mlle Dufresne réussissait à mettre du dessert sur la table, elle le réservait pour les pauvres.

C'était l'âge d'or de la Congrégation que ces temps héroïques. Son berceau a été témoin d'actes qui lui constituent devant Dieu un capital qu'elle n'épuisera pas de sitôt. On ne vivait que par le cœur et l'intelligence, le corps ne préoccupait pas, la vie matérielle était le dernier des soucis. Les vertus religieuses, la correspondance à la grâce, voilà ce que l'on recherchait par-dessus tout. Et l'on riait, et l'on s'amusait en véritables enfants du bon Dieu que l'on était. Son amour s'épanouissait dans les cœurs, y entretenait cette fête perpétuelle qui fera toujours l'étonnement du monde.

« Le monde, à cette époque de l'année,—le mois de janvier,—est à ses plaisirs et à ses festins. Nous, nous continuons de faire la classe à nos enfants d'étudier et de pénétrer chaque jour davantage, dans la prière, la méditation et les conférences du P. Allard, les secrets de la vie spirituelle. Notre vie de silence, de travail et de renoncements lui paraîtrait triste, mais, en vérité, nous n'avons rien à lui envier. Notre joie est d'une douceur inconnue. S'il en doute, qu'il vienne voir l'épanouissement de nos figures, aux heures de récréation. Qu'elles sont aimables, nos récréations ! Nous nous surprenons à admirer la gaieté expansive qui nous y anime.

« Un de nos amusements favoris est de bercer, à tour de rôle, une chaise qui occupe la place d'hon-

neur dans notre salle et que nous appelons la *Chaise de la Sainte Vierge*. Personne ne s'y asseoit. C'est la chaise de notre Supérieure, car il faut dire que, n'ayant pas jusqu'ici de supérieure, nous avons élu Marie à l'unanimité pour remplir cette charge. Et nous sommes convaincues que la Vierge si bonne et si maternelle est au milieu de nous, qu'elle préside à nos récréations, à nos études, à nos classes, à nos repas, et que sa vigilance s'étend même sur notre sommeil. Quand nous voulons obtenir quelque faveur, par exemple une postulante, nous berçons la Chaise en grande cérémonie. Il s'agirait d'une Reine que nous n'y apporterions pas plus de gravité. Cependant il faut ajouter que cette gravité ne sent pas l'étiquette des cours, et que le sourire n'en est pas absent.[1] »

Cette joie est de tradition parmi les saints. S'il y en eut d'austères, dont les lèvres ne souriaient jamais, c'est le petit nombre. Le plus grand nombre a été d'humeur joyeuse. Sainte Thérèse ne voulait dans ses couvents que des visages sereins. De la gaieté ! de la gaieté ! recommandait-elle. Il ne s'agissait pas, d'après elle, d'imiter ces dévots « qui prennent un air refrogné, n'osent plus parler ni respirer, de peur que leur dévotion ne s'en aille. »

Elle exigeait qu'en récréation on s'occupât « à réjouir les autres, et que l'on se gardât d'enfouir son esprit. »

---

[1] *Chroniques.*

« Personne n'en a trop! » ajoutait-elle.

La chère sainte Elizabeth de Hongrie était bien la personne la plus gaie de son époque. Elle riait, elle battait des mains, à la moindre occasion, et, dans les dernières années de sa vie, ces occasions n'étaient rien moins que réjouissantes. Un jour qu'une vieille mendiante l'avait fait tomber par méchanceté dans un ruisseau bourbeux, elle se releva en riant de tout son cœur. Son directeur, Maître Conrad lui-même qui ne plaisantait pas, était impuissant à tarir la source de cette joie radieuse. Il avait beau la rudoyer, elle conservait sa grâce souriante sous l'expression de sérieux qu'elle essayait de donner à ses traits.

Elle pouvait se dire la sœur de son grand contemporain, St François d'Assise. Lui également il la connaissait la joie radieuse des enfants de Dieu. Il disait à un novice :

« Mon frère, pourquoi cette figure triste ? as-tu commis quelque péché ? Cela ne regarde que Dieu et toi. Va prier. Mais devant moi et devant tes frères, aie toujours une mine saintement joyeuse, car il ne convient pas, lorsqu'on est au service de Dieu, de montrer un air maussade et refrogné. »

Dans la première Règle, il faisait de la joie une obligation canonique, au même titre que la chasteté et l'obéissance.

Il prêchait d'exemple. Il s'en allait par les routes, chantant des cantiques français, souriant à tout ce qu'il rencontrait, hommes ou bêtes, ayant pour tous une parole aimable, les conviant tous au

banquet d'amour et d'allégresse qui se célébrait continuellement dans son cœur. Un soir d'hiver qu'il cheminait avec frère Léon par un froid très piquant, il traita cette question de la joie.

« Frère Léon, brebis du bon Dieu, sais-tu quelle est, pour les Frères mineurs, la joie parfaite ? Ce n'est pas d'édifier le monde par leur sainteté, de chasser les démons, de rendre la vue aux aveugles, de ressusciter des morts de quatre jours, ce n'est pas non plus de posséder toutes les langues, sciences et écritures.

— Qu'est-ce donc, Père, dit Léon, que la joie parfaite ?

— Eh bien ! quand nous serons à Ste-Marie des Anges, trempés de pluie, percés de froid, couverts de boue, mourant de faim, nous frapperons à sa porte, le portier viendra tout en colère et dira :

« Qui êtes-vous ?

— Deux de vos frères !

— Ce n'est pas vrai, criera le frère, vous êtes deux vagabonds qui volent le pain des pauvres. »

« Et il nous laissera à la porte, à la pluie et au froid, et nous penserons que ce portier nous connaît bien. Et si nous continuons à frapper, et qu'il nous chasse avec un bon bâton noueux, en nous criant :

« Allez-vous-en, méchants larrons, allez à l'hôpital, il n'y a pour vous ici ni souper ni lit ! »

« S'il nous prend par nos capuchons et nous jette dans la neige, et que nous supportions tout cela en pensant aux souffrances du bien aimé Jésus, Frère Léon, voilà vraiment la joie parfaite ! »

Eulalie et ses compagnes étaient dans la tradition. Elles avaient cette douce gaieté qui, on l'a dit, est le reflet de la bonté et le signe d'une belle santé d'âme.

C'est à elles que pensait le Prophète lorsqu'il disait : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour ceux qui sont unis par les liens de l'affection et de la fraternité d'habiter la même demeure. »

Il n'y avait entre elles qu'un cœur et qu'une âme. Lorsque la peine se faisait trop sentir, elles songeaient au bien-aimé, elles jetaient un regard sur la blanche statue qui éclairait l'obscurité environnante, et la joie reprenait le dessus. Il n'y aurait eu que cette joie douce et sereine, la ferveur, l'amour de la Règle eussent-ils été moins visibles, que déjà on pouvait dire qu'elles portaient au front la marque des appelés de Dieu, que la petite famille était assurée de devenir une congrégation.

Le mois de janvier s'étant écoulé dans cette harmonie et le mois de février arrivant à son milieu, la première épreuve de la vie religieuse touchait à son terme. Le 28 février, il y aurait quatre mois que les trois fondatrices vivaient en religieuses. C'était plus que suffisant, d'autant que leur conduite dans le monde avait toujours été régulière. Avant d'ouvrir la porte de l'état religieux, l'Église exige qu'on l'étudie. C'est l'affaire de trois mois, de six mois, d'un an même, cela dépend des constitutions de chaque institut. Pendant ce temps, on observe la Règle, on essaie ses forces, on se conduit comme si l'on appartenait à

l'institut. On se fait connaître aussi. On donne aux supérieurs toute facilité de lire dans la conscience et de juger si l'on a l'aptitude voulue. Voir et se laisser voir, tel est le but de l'épreuve. C'est ce qui dans les communautés se nomme le postulat. Il n'engage pas, il est purement et simplement une garantie en faveur du sujet qui demande à entrer, et de la congrégation qui veut examiner s'il possède les aptitudes et les dispositions requises.

Or, Eulalie, Mlle Dufresne, Mlle Henriette Céré n'étaient que des postulantes. Elles avaient conservé leurs vêtements séculiers, rien ne les distinguait extérieurement des personnes du monde. Le Père Allard qui les suivait de près décida qu'elles avaient fait leur preuve et que le moment était venu d'opérer la séparation radicale en prenant le saint habit. Ce n'est pas l'habit qui fait le religieux, dit l'*Imitation*. Non, mais il contribue à le faire en lui rappelant à toute heure qu'il est désormais un être à part, séparé du monde, mort au monde, ne vivant plus que pour le ciel. Le Père leur annonça que la cérémonie aurait lieu le 28 février.

Ce fut un événement dans la petite famille. On s'occupa du vêtement. Lequel prendrait-on? Évidemment celui des Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie dont on voulait porter le nom et dont on suivait la Règle. On le prépara, et on se disposa à le recevoir par une retraite de huit jours. L'état religieux entraîne de telles obligations, il appelle à un effort si persévérant, que l'Église multiplie les précautions. Elle veut que la postulante

s'éprouve une dernière fois avant de faire ce pas qui n'est pas encore décisif, mais qui cependant l'introduit dans le sanctuaire.

Le 28 février, à l'issue de l'oraison, sur les six heures du matin, Mgr Bourget, arrivé de la veille, fit son entrée dans l'école, accompagné du Révérend P. Honorat, le Supérieur de la Communauté, du P. Allard, le maître des novices, et de M. le curé de Belœil, le frère d'Eulalie. Après avoir examiné en particulier chacune des postulantes et s'être assuré par lui-même qu'elles réunissaient les conditions de rigueur, il se revêtit des ornements pontificaux, et la cérémonie commença. Elle commença par la sainte messe. Jamais la pauvre chapelle n'avait vu tant de pompe, et jamais elle n'avait débordé de tant d'allégresse.

Les treize pensionnaires étaient présentes. Rangées dans le fond de la chapelle, elles ne savaient sur qui reposer leur sympathique curiosité. Leurs regards allaient incessamment du vénérable évêque et de ses assistants à leurs trois maîtresses qu'elles entrevoyaient dans la pièce voisine, plongées dans le recueillement et attendant le moment de se présenter. Il y avait deux autres témoins dont la présence ne perdait rien de son prix dans l'air de fête de la maison et le chatoiement des riches étoffes. Le crucifix conservait son attitude de consolateur, et la blanche statue de la chère Supérieure continuait de briller de son doux et discret éclat.

Au graduel, le Maître des Novices vient chercher les postulantes. Il entonne :

« Vierges prudentes, préparez vos lampes, voici l'Époux, avancez à sa rencontre ! »

Et Eulalie, Mlle Dufresne, Mlle Henriette s'avançant le cierge à la main pénètrent dans la chapelle. Elles s'arrêtent aux pieds du célébrant, tourné vers elles. Le bon évêque avait trop de tendresse pour ces premières-nées de la nouvelle Congrégation pour ne pas leur adresser quelques mots du cœur. Voici son allocution, telle que le pieux chroniqueur l'a transcrite :

« Mes chères filles, je bénis Dieu de toute l'effusion de mon cœur, de ce qu'il daigne nous réunir pour une œuvre aussi précieuse qu'agréable à sa divine Majesté, puisqu'il s'agit de vos fiançailles avec son Fils éternel.

« Cette chapelle, que l'on peut appeler une autre étable de Béthléem, ce berceau de la plus tendre enfance du Sauveur, vous sera toujours chère, car elle est le berceau de votre enfance religieuse. Notre Seigneur, la pierre angulaire de l'Église, vous y choisit pour être, à votre tour, les pierres angulaires de l'édifice qu'il veut élever à sa gloire.

« Je vous le dis, mes chères filles, c'est un bien grand privilège que ce choix du divin Maître pour une œuvre de cette importance. Quelle correspondance à la grâce, quelle fidélité de votre part ne demande-t-il pas ? Vous l'avez compris, cette vocation sublime, cette sorte d'apostolat, n'exige rien moins de vous qu'une mort complète à la nature et une vie qui vienne tout entière de Notre Seigneur. Vous aurez à la communiquer cette vie à celles qui vien-

dront se joindre à vous ; par conséquent, vous avez à employer tous les moyens en votre pouvoir pour vous en pénétrer et en devenir des sources fécondes. Pour cela, il vous faut étudier la manière de faire de Notre Seigneur pendant qu'il était dans le monde et y conformer la vôtre, vivifiant chacun de vos actes du même esprit qui animait les siens. Par cette union avec Jésus-Christ, vous vivrez de la grâce qui est la vie de l'âme, et lorsque l'âme est unie à son divin modèle, elle est capable des plus grandes choses. Rien ne lui résiste. Elle triomphe des attaques les plus rudes, elle endure les souffrances et la mort même, pour l'amour de Celui qui a donné sa vie pour elle.

« Jésus doit donc être l'objet de tous vos désirs, de toutes vos affections. L'étudier, le connaître, l'aimer, au point de dire avec l'apôtre : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est lui qui vit en moi ! » le faire connaître et le faire aimer d'un amour sincère, telle doit être votre constante occupation. A son école, vous apprendrez l'excellence de la charité qui est le signe auquel il veut que l'on reconnaisse ses disciples. C'est à ce signe que l'on reconnaîtra que vous êtes vraiment les filles des Saints Noms de Jésus et de Marie.

« Une communauté est un cénacle où l'Esprit-Saint se donne à l'âme fidèle et, je vous le répète, en vous confiant la mission d'établir une semblable communauté, Dieu vous appelle à une sorte d'apostolat. Il ne faut donc plus que la femme ordinaire apparaisse en vous, mais la religieuse, afin que

vous soyez des vases d'élection qui portent au loin la gloire des Saints Noms de Jésus et de Marie.

« Dans cette circonstance si solennelle, ne voulant pas retarder le bonheur que vous avez de revêtir les livrées de Celle que vous aimez comme votre Mère et dont votre piété filiale fait la titulaire et la gardienne de votre naissant Institut, je me résume en peu de mots. Courage et persévérance! Vous avez les armes en mains, sachez vous en servir pour immoler le vieil homme, votre plus redoutable ennemi. Agir pour Dieu, ne chercher que Dieu dans toutes vos actions, n'avoir en vue que sa gloire et son bon plaisir, voilà la voie qui vous conduira à la céleste Jérusalem, accompagnées des Vierges que vous aurez conquises à l'Époux, autour duquel vous chanterez, sous les voûtes éternelles, le cantique qui ravit les élus! [1] »

A la suite de ces paroles qui les réjouirent grandement, car en les proclamant officiellement les pierres angulaires d'un nouvel institut, les Filles des Saints Noms de Jésus et de Marie, des apôtres chargés de propager dans les âmes leurs deux grandes dévotions, ces paroles donnaient un corps à leurs plus ardentes aspirations, les trois postulantes s'agenouillèrent, et le pontife leur posa les questions suivantes :

« Etes-vous entrées librement et sans contrainte dans cette maison, et, après votre temps d'épreuve, êtes-vous dans l'intention de vous y consacrer à Dieu pour toute votre vie ?

[1] *Chroniques.*

— Oui, Monseigneur, nous sommes entrées ici librement et sans contrainte, et notre désir est de nous consacrer à Dieu pour toujours.

— Vous sentez-vous assez de détachement pour les vanités du siècle, et assez d'amour pour les humiliations de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère pour demander à être revêtues de ce saint habit ?

— Oui, Monseigneur. »

Il chante alors l'antienne : « Venez, ma fille, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. »

Et les postulantes de répondre : « Recevez-moi, Seigneur, suivant votre parole ; que je vive et que je ne sois pas confondue dans mon attente ! »

Le célébrant entonne le *Veni Creator*. Il procède ensuite à la bénédiction des sombres vêtements déposés devant lui, il les encense comme des habits désormais sacrés, et les leur remet successivement. Elles sortent pour les revêtir, et, pendant qu'elles échangent le costume du siècle contre ce costume nouveau, le chœur chante la belle hymne de l'office des Vierges.

« Jésus, couronne des Vierges, vous qui avez été conçu par une mère qui seule est restée vierge en vous enfantant, recevez nos vœux dans votre clémence. »

Elles reviennent dans leur longue robe noire, s'agenouillent encore devant l'évêque et l'entendent leur adresser cette dernière question :

« Persistez-vous toujours dans la même volonté et dans les mêmes sentiments que vous avez manifestés ?

—Oui, Monseigneur, par la miséricorde de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous persistons dans ces mêmes sentiments, et nous avons bien la volonté de ne servir jamais que lui. »

Le Pontife bénit le voile comme il a béni la robe, et le présentant à chacune des novices :

« Recevez, dit-il, ce voile sacré par lequel on reconnaîtra que vous avez méprisé le monde, et que vous êtes soumise humblement, véritablement et de tout votre cœur au Seigneur Jésus qui vous préservera de tout mal et vous conduira à la vie éternelle. »

Elles se relèvent, reculent d'un pas et redisent en chantant la fière déclaration d'Agnès :

« Il a imprimé sa marque sur mon visage, afin que je n'admette plus d'autre amour que le sien ! »

La messe se poursuit et s'achève. A la communion, les trois novices s'approchent de nouveau et le Dieu de l'Eucharistie, ce Jésus dans la main de qui elles viennent de mettre leur main, scelle à jamais dans leurs cœurs ces divines fiançailles.

Tout n'est pas dit encore. Il reste une dernière cérémonie à accomplir, celle qui, en remplaçant leur nom par une nouvelle appellation, va compléter leur séparation du monde et de la famille. Elles s'agenouillent, et le Pontife leur annonce le changement en ces termes :

« Désormais, vous ne serez plus appelée demoiselle Eulalie Durocher, mais Sœur Marie-Rose.

« Désormais, vous ne serez plus appelée demoiselle Dufresne, mais Sœur Marie-Agnès.

« Désormais, vous ne serez plus appelée demoiselle Henriette Céré, mais Sœur Marie-Madeleine.

« *Deo gratias !* » répondent-elles du fond de l'âme, et le chœur chante *Laudate Dominum omnes gentes*, et le pieux chroniqueur s'écrie : « Oui, nations louez toutes le Seigneur, peuples louez-le tous, parce que sa miséricorde s'est affermie sur nous et que la vérité du Seigneur demeure éternellement.[1] »

Sœur Marie-Rose, Sœur Marie-Agnès, Sœur Marie-Madeleine, c'est ainsi que nous désignerons dorénavant celles que nous avons appelées jusqu'à cette heure de leur nom séculier. Elles étaient novices, les trois grains de blé reposaient dans le sillon de la vie religieuse proprement dite. Ils vont germer et se transformer rapidement en trois beaux épis que les vœux fixeront bientôt dans cette portion du champ du Père de famille qui doit devenir une Congrégation. Le noviciat a pour but de favoriser cette germination et cette croissance. Les trois novices vont s'appliquer à étudier Notre Seigneur, à le connaître et à l'aimer, ainsi que le leur a recommandé le saint évêque et que le prescrivent les Constitutions qu'elles attendent.

Or, dit un grand religieux, le meilleur moyen de le connaître est de l'imiter. Nous ne verrons clair dans sa doctrine et dans sa personne qu'autant que nous conformerons notre vie à la sienne ! C'est précisément à quoi doit s'attacher la novice dans tous les instituts. Elle s'appliquera pendant le

---

[1] *Chroniques*, Sœur Eulalie de Mérida.

temps de sa seconde épreuve, le postulat étant la première, à être pauvre comme lui, chaste et pure comme lui, obéissante comme lui, elle fera l'apprentissage des trois conseils évangéliques qui l'enracineront dans son nouvel état, en un mot, elle s'efforcera de sortir de plus en plus du monde et de ses illusions par la pauvreté, de la chair et de ses convoitises par la chasteté, de l'esprit propre et des inclinations de la volonté par l'obéissance. A proportion qu'elle opèrera cette sortie, elle sera en lui, elle vivra de lui, ou plutôt c'est lui qui sera en elle, qui continuera en elle sa vie voyagère. Car tel est le dernier mot de ces renoncements et de ces désappropriations. L'attirer en soi et répéter le cri de St Paul, rappelé par le pontife : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est lui qui vit en moi ! [1] »

La novice n'a pas seulement Jésus devant elle. Marie se tient à côté de son Fils comme elle se tient à côté de lui dans le titre que porte la congrégation naissante. Ils sont inséparables pour tous les catholiques et tous les ordres religieux en général, ils le sont en particulier pour la communauté des Saints Noms de Jésus et de Marie. C'est pourquoi la novice s'étudiera à imiter Marie afin d'imiter Jésus. En suivant le Fils pas à pas à la trace des exemples qu'il a laissés, elle aura les yeux sur la Mère pour voir comment elle imitait ses exemples, elle reproduira dans son maintien, dans ses démarches, dans toute son existence, la

[1] *Imitation de Jésus-Christ*, chap. 1.

douceur, l'humilité, la modestie, la soumission de l'auguste Vierge. Elle ira à Jésus par Marie. Jésus et Marie seront son double objectif, les deux miroirs dans lesquels elle contemplera cet idéal dont elle est altérée, les deux uniques amours qui rempliront son cœur. Et quand son cœur en sera rempli, plus tard, lorsque son noviciat sera terminé et que la fin spéciale de la congrégation la mettra en rapport avec les enfants, elle s'appliquera à leur communiquer de ce trop plein, à leur faire partager ces deux amours. Ainsi la novice est morte et vivante, morte aux biens de la terre, morte aux affections humaines, morte à la volonté propre, c'est ce que signifie le long suaire noir qui l'enveloppe ; et en même temps, elle est vivante, elle vit pour Dieu, pour Jésus et Marie, pour les enfants, elle vit pour la justice, la vérité, la bonté, la beauté, toutes les nobles choses qui sont l'aliment des âmes, et c'est ce que désigne ce voile de mousseline blanche qui couvre sa tête et flotte sur ses épaules.

Telle était Sœur Marie-Rose en ce beau jour du 28 février 1844, jour à jamais mémorable dans la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, telles étaient ses deux compagnes. Elles rencontraient enfin ce sol qui fuyait depuis si longtemps sous leurs pieds, elles voyaient le rêve de leur vie se changer en réalité. Pour Marie-Rose, une autre circonstance augmentait sa joie. Elle se rapprochait de sa sœur qui l'avait distancée dans la vie religieuse, dix ou douze ans aupara-

vant. Les deux fleurs de la même tige, séparées par une volonté supérieure, commençaient à se rejoindre et allaient bientôt se retrouver pour toujours dans le Jardin de l'Époux, chacune à sa place dans le parterre qui lui était assigné, mais confondant toutes deux leurs couleurs et leur parfum dans le même dévouement à leur vocation.

Sa sœur l'ayant prévenue pour la féliciter, elle lui répondit dix jours après sa prise d'habit :

« Je ne puis que vous remercier de la bonté avec laquelle vous vous occupez de moi. Il est vrai que pour me parler ainsi, vous n'avez qu'à écouter ce que vous dit votre cœur.

« Mais il y a quelque chose de plus que le langage de la nature, à présent que nous sommes sœurs à deux titres. Vous avez éprouvé ce que l'on ressent dans une famille à l'occasion d'un nouveau-né, une joie qui augmente celle que j'éprouve moi-même. Aussi, suis-je confuse de la manière dont vous me prévenez. Cependant j'espère que vous voudrez bien m'excuser de mon silence. La profonde solitude du noviciat pourra vous en donner la raison.

« Oui, je suis revêtue du saint habit religieux et je me nomme Marie-Rose. Puissè-je être une rose d'agréable odeur pour Jésus-Christ ! Vous m'aiderez par vos prières à remplir ce que ce nom mystique m'impose d'obligation. . . Engagées dans la même voie, donnons-nous la main pour surmonter les difficultés. »

Elle lui parle ensuite des nombreuses demandes

qu'on leur adressait pour faire partie de la communauté. Sœur Sainte Cécile elle-même lui en avait adressé deux pour des personnes auxquelles elle s'intéressait.

Marie-Rose répond : « Quant à la demoiselle dont vous me parlez, je ne puis pas, en ce moment, lui ouvrir les portes de notre communauté. Déjà plusieurs demandes nous ont été faites sans que nous ayons pu les accueillir. Le nombre des sœurs converses est limité : il faut attendre que de nouveaux besoins nous facilitent leur admission qui n'est pour nous qu'un trop juste devoir. Je tiendrai compte de sa demande et de vos recommandations. Il n'en est pas de même des sœurs de chœur : Elles peuvent toujours se présenter, et quand le local nous permettra de les recevoir, c'est-à-dire dans quelques mois, nous les accueillerons avec empressement. Vous dire si Mlle Trempe sera admise, je ne le puis. Vous savez que l'on se réserve toujours d'examiner et de réfléchir de part et d'autre. Néanmoins, elle peut se mettre en rapport avec nous par lettre, ou même se présenter. »

La prise d'habit, au fond d'une pauvre école de village, était l'étincelle qui allait éveiller dans les cœurs le feu sacré des vocations. Les critiques et les railleries n'étaient pas étrangères au mouvement. Quand l'œuvre est de Dieu, elles ne servent qu'à l'affermir en se changeant en rosée qui la féconde et l'aide à prendre son essor. Le mois de mars voyait, il est vrai, Mlle Emélie Céré et une autre se retirer, la première pour raison de santé,

la seconde parce que des embarras de conscience sans cesse renaissants la rendaient impropre à l'œuvre, mais, en revanche, il voyait la petite famille s'enrichir d'une recrue qui devait persévérer et former, à côté des trois fondatrices, une des figures les plus intéressantes de la congrégation. Mlle Hedwidge Davignon demandait son entrée, et Sœur Marie-Rose la recevait à bras ouverts, parce qu'elle la connaissait et qu'un secret instinct lui disait que la Communauté avait en elle un de ses meilleurs soutiens. Elle est aujourd'hui, sous le nom de Mère Véronique du Crucifix et après cinquante ans écoulés, la seule survivante de celles qui naquirent à la vie religieuse dans le premier berceau. C'est une raison de plus pour la présenter au lecteur.

Elle rencontrait pour la première fois Sœur Marie-Rose, alors Eulalie Durocher, dans une circonstance qui a laissé un émouvant souvenir au Canada. Le 6 octobre 1841, il se faisait sur la montagne de Saint-Hilaire l'érection d'un Calvaire monumental, dominé par une croix gigantesque. Nous avons déjà eu occasion de parler de cette montagne singulière qui s'élance d'un seul jet du sol et dont le sommet, d'où l'on jouit d'une vue magnifique, s'arrondissant et se creusant à la façon d'une coupe gracieuse, contient un lac superbe.

Dans ses courses apostoliques, Mgr de Forbin-Janson avait été frappé de l'aspect du lieu. Il érigeait des croix de mission ou des chemins de croix à peu près partout où il prêchait, et, à la vue de la

majestueuse montagne isolée dans sa grandeur, l'idée lui était venue d'en faire le piédestal d'une croix qui porterait au loin le témoignage de la foi du pays. L'idée avait souri, on s'était mis au travail, Eulalie surtout et son frère M. le curé de Belœil, ainsi que le seigneur de Rouville, et, au jour fixé, tout se trouvait prêt.

On évalue à trente mille personnes le nombre de ceux qui se pressaient sur les bords du lac. Cinquante prêtres, quatre évêques, rehaussaient de leur présence la cérémonie. C'était une véritable démonstration. Hommes, femmes, enfants, attentifs, recueillis, s'étendaient en forme de croissant autour de la large coupe. Tout à coup, une barque se détache de la rive opposée et s'avance au devant de la foule. Elle porte les quatre évêques, debout et bénissant. A quarante pas du bord, au centre du croissant, elle s'arrête, et l'évêque missionnaire prend la parole. Il parle de la croix, il dit que c'est par elle que nous allons au ciel, et il résume sa chaude harangue dans ce cri : « Au ciel par la croix ! »

Puis, la barque accoste, les évêques descendent, ils bénissent les quatorze stations, des milliers de voix lancent vers le ciel les strophes ordinaires, Vive Jésus, vive sa croix ! . . . *Sancta Mater, istud agas* . . . L'enthousiasme religieux est à son comble. Le vieux sommet devait en tressaillir jusque dans ses fondements. Ce n'était plus l'époque lointaine où acteur lui-même, il voyait à la place de ses eaux calmes et limpides, un large cratère qui lançait à

pleine volée contre le ciel des quartiers de roche enflammés, pendant que sur ses flancs noircis coulaient des ruisseaux de boue et de feu.

Maintenant, ce qui s'écoule, c'est un peuple ému. La cérémonie est terminée, les évêques ont béni une dernière fois, les hommes, les femmes, les enfants s'éloignent, le cœur riche de souvenirs qui alimenteront les récits de la veillée.

Cependant, dans la chapelle du Saint-Sépulcre qui forme la quatorzième station et au-dessus de laquelle se dresse la croix géante, il est resté trois jeunes femmes. Elles prient. La foule les a sans doute empêchées de prier comme elles le désiraient. Maintenant, dans le silence de la montagne rendue à elle-même, rien ne les dérange : Elles confient au divin Crucifié leurs rêves les plus chers, elles les déposent dans son sépulcre, le conjurant de leur donner un peu de cette vie dont il est la source.

Deux d'entre elles se connaissent ; la troisième est une étrangère. Mais la Providence allait les lier pour toujours. En sortant, elles se regardent, elles échangent quelques paroles. C'était Eulalie, Mlle Dufresne, et Mlle Hedwidge Davignon. Elles font route ensemble, la sympathie s'établit, et, lorsqu'au pied de la montagne, il faut se séparer, elles promettent de se revoir.

A partir de ce jour, en effet, elle se rencontrèrent plusieurs fois, Mlle Hedwidge habitant la paroisse de St-Mathias qui n'est qu'à trois lieues de Belœil. Elle en profitait pour venir retrouver les deux amies et s'entretenir avec elles de l'ave-

nir. Elle assistait à la dernière retraite qu'Eulalie procurait à ses enfants de Marie. Les deux amies l'avaient même mise au courant de leur projet de s'adjoindre aux religieuses de Marseille qui devaient, croyaient-elles, s'établir prochainement à Longueuil. La jeune fille ne demandait pas mieux que de les accompagner, mais sa mère, à qui elle en avait parlé, s'y refusait absolument. Elle en était là, lorsque, à la fin d'octobre 1843, les religieuses de Marseille n'acceptant pas l'établissement, Eulalie et Mlle Dufresne le prirent à leur compte et partirent pour Longueuil.

Grande fut sa désolation. Mais elle ne désespéra pas. Elle s'adressa à sa Mère du ciel, la suppliant de disposer les choses pour qu'elle pût concourir à la fondation. « Ma bonne Mère, lui disait-elle le dernier samedi qu'elle passa dans sa paroisse, fournissez-moi l'occasion d'aller à Longueuil, ou bien je ferai le voyage à pied. »

Sa vocation était si irrésistible que dans son désarroi, elle avait l'intention de s'enfuir. En rentrant à la maison, après sa visite à l'église, elle trouva une de ses cousines qui l'attendait pour l'emmener à Belœil, chez le frère de sa mère. C'était l'occasion. Elle la saisit, embrassa sa mère qui ne se doutait de rien, et pendant que celle-ci lui disait : Au revoir ! du fond de son cœur, elle sentait qu'elle ne la reverrait plus, qu'elle lui faisait ses adieux.

Arrivée chez son oncle, elle s'expliqua si bien avec lui qu'elle le décida à plaider sa cause auprès

de sa mère. L'oncle connaissait Eulalie, il l'avait vue à l'œuvre dans la paroisse. Il se rassurait justement où sa sœur se défiait. Il partit pour St-Mathias, et, à son tour, il s'expliquait si bien que la mère donnait son consentement.

« Puisque Dieu le veut, répondit-elle, dis à Hedwidge qu'elle a ma permission. »

C'était le 25 mars, jour de l'Annonciation. Le surlendemain, la jeune fille se jetait dans les bras de Sœur Marie-Rose et de Sœur Marie-Agnès, et leur déclarait qu'elle ne les quitterait plus.

Le berceau de la petite famille flottait donc doucement sur les eaux, en dépit des contradictions et de la nullité des moyens humains. S'il n'y avait point de fille de roi pour le protéger, la Mère du Roi des Rois, la Vierge Marie, veillait sur lui et se chargeait de le conduire au port. Etonnée des espérances qu'il annonçait et convaincue, en même temps, de son insuffisance, la Fabrique de Longueuil prenait, dès le mois d'avril, en vue de la rentrée prochaine, la résolution suivante :

« Les maîtresses qui enseignent actuellement entreront en possession de la maison qui est en réparation, aussitôt que les réparations seront achevées, et la constitueront en couvent. Par le présent acte, la Fabrique s'oblige à payer aux dites maîtresses toutes les améliorations qu'elles jugeront nécessaires pour faire de la dite maison une école et un pensionnat. »

Ecole, pensionnat ou couvent, l'intention y était : on voulait les favoriser.

Heureuse de ce témoignage, la communauté poursuivait avec sérénité sa marche en avant. Elle s'initiait de jour en jour aux vertus de son état. Les exercices ne nuisaient pas aux classes, les classes ne détournaient pas des exercices. Dans les uns comme dans les autres, elle voyait la Règle, dans la Règle la volonté de Dieu, et cette volonté de Dieu, elle s'appliquait à la faire de son mieux. C'était entre ses membres une lutte de générosité. La seconde épreuve de la vie religieuse, le noviciat, promettait de réussir aussi bien, sinon mieux, que la première. Les élèves, saisies par cette atmosphère si différente de celle de l'école ordinaire, progressaient dans l'étude et dans la bonne conduite, et parlaient avec admiration à leurs parents des exemples qu'elles avaient sous les yeux.

Le P. Allard lui-même ne cachait pas sa satisfaction. Il trouvait bien que les novices ne prononçaient pas le latin de l'Office comme des professeurs de l'Université, que les pauses et les médiantes n'étaient pas observées à la lettre, mais l'humilité, la docilité rachetaient ces fautes, et en somme, quoiqu'il fût de la race des Maîtres Conrad de Marbourg, il n'avait rien à dire.

Le bon Mgr Bourget leur rendait visite. Il ne dédaignait pas de réciter l'Office avec elles, et leur suggérait de pieuses réflexions. Il fallait le voir dans la pauvre chapelle, entouré de la petite famille ! Il arrivait sans bruit : Point d'adresse ni de compliments ; des paroles affectueuses, un intérêt toujours croissant ; et de la part de la Communauté, un

accueil filial, des enfants en présence de leur père, des cœurs qui s'ouvraient à la confiance et à la joie. On s'agenouillait devant le crucifix et la blanche statue, on se recueillait un instant, et la psalmodie commençait. Avec quelle onction il récitait ces versets et ces antiennes qui exprimaient si exactement la piété de son âme et avec quel à-propos il en faisait l'application à celles qu'il avait autour de lui !

« *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* Oui disait-il, si le Seigneur ne s'en mêle, c'est en vain que nous travaillerons à fonder. Et pour que le Seigneur s'en mêle, il faut être généreuses, ne rien refuser de ce que la grâce vous demande. »

Lorsqu'il s'en allait, c'était un redoublement de ferveur qu'il laissait derrière lui, un amour plus désintéressé de Jésus et de Marie, le courage, l'abnégation, tout le parfum de sa grande âme d'évêque.

Les novices recevaient d'ailleurs encore des encouragements. Lorsqu'elles apprenaient quelque événement qui intéressait la religion, elles s'en réjouissaient et y découvraient un augure favorable pour leur entreprise. Ainsi, à la fin de mars, les sept premières novices de la Providence faisaient leur profession, et Mgr Bourget érigeait canoniquement en congrégation régulière leur jeune communauté. La Providence n'était que de quelques mois plus âgée que la famille des Saints Noms de Jésus et de Marie. Il y avait là, pour cette dernière, un encouragement et un motif d'allégresse.

Elle s'en emparait aussitôt : « Nous nous réjouissons, racontent les chroniques, du bonheur des chères Sœurs de la Providence, et nous espérons un jour le même privilège pour notre petite communauté. »

Ainsi, encore dans le courant d'avril, les Sœurs Grises de Montréal, de beaucoup plus anciennes, envoyaient quatre des leurs à la Rivière-Rouge, dans le diocèse de Mgr Provencher, le premier évêque de ces immenses régions du Nord-Ouest. Les quatre missionnaires, le matin de leur départ, venaient, au milieu de l'attendrissement universel, se consacrer au Cœur de Marie dans la cathédrale. Du sein de son modeste berceau, la communauté de Longueuil les suivait d'un regard non moins humide, et se promettait, si Dieu lui prêtait vie, de les suivre plus efficacement dans cette voie des missions lointaines.

Ainsi, dans le mois de juin, lorsque les religieuses du Bon-Pasteur arrivaient à Montréal pour y fonder leur première maison, les *Chroniques* décrivent tout au long leur costume, leur œuvre, leur nationalité, les bienfaits qui vont en résulter pour le pays.

« Puissent, s'écrie-elles, puissent le Canada et Montréal en particulier ressentir les effets du zèle et de la charité de ces dévouées religieuses ! »

Il en est de même des Oblats. Les missions qu'ils donnent, les cérémonies qui précèdent le départ des Pères, les installations nouvelles ont immédiatement leur écho dans ces cœurs reconnaissants.

Il n'y a pas de cœur plus grand que celui qui s'oublie. Il participe de la largeur et de la profondeur du cœur de Dieu.

Le mois de mai leur apporta, comme de juste, sa part de joie et de consolation. C'était le mois de leur Supérieure, le premier de ce nom qu'elles célébraient depuis leur entrée dans la vie religieuse. Elles le célébrèrent aussi pieusement que possible. Mais le cœur fit seul les frais de la fête. Où étaient les gracieuses guirlandes et les splendides parures des années précédentes ? La pauvreté ne leur permettant pas de se les procurer, elles travaillèrent « à tirer du jardin de leur âme les fleurs » qu'elles savaient les plus capables de plaire à la Sainte Vierge.

« Nous tâcherons, rapportent les *Chroniques* à l'ouverture du mois, d'être des lampes ardentes et luisantes, en nous édifiant les unes les autres et en éclairant les enfants que nous formons à la vertu. Chaque soir, nous les conduirons aux exercices de la paroisse, et nous emploierons de tout notre pouvoir à honorer et à faire aimer Celle que nous avons si heureusement choisie pour notre première Supérieure. »

Marie leur témoigna sa reconnaissance de plusieurs manières pendant ce beau mois.

D'abord, il se présenta deux postulantes, une converse et une de chœur. Toutes deux avaient fait partie de la Congrégation des demoiselles de Belœil et conservé, pour leur ancienne présidente, une affection qui fut le moyen dont usa la Providence pour déterminer leur vocation.

La postulante de chœur était Mlle Aglaé Vandandaigue, dit Gadbois. Elle avait reçu le jour à deux milles du village de Belœil, dans une vaste maison aussi solide que de bon goût, d'une famille des plus chrétiennes et des plus respectables. Son père appartenait à cette noble classe de cultivateurs canadiens qui ont su conserver et accroître l'héritage paternel, élever leurs enfants dans la crainte de Dieu et demeurer fidèles à la foi, à la langue et aux mœurs des ancêtres.

Sa mère pouvait être proposée comme modèle aux épouses et aux mères. Elle avait eu vingt-six enfants ; sur ce nombre, elle n'en conserva que huit, un garçon et sept filles. Tous les huit voulurent renoncer au monde et se tourner vers Dieu. Le garçon étudiait pour embrasser l'état ecclésiastique lorsqu'une mort imprévue l'arrêta. Des sept filles, cinq devinrent religieuses de la Providence, la sixième entra chez les Sœurs Grises, et la septième est celle qui vient d'arriver à Longueuil.

Comme le disait Mgr Bourget de la mère d'Eulalie, Mme Vandandaigue avait transmis à ses enfants le lait de la vie et le lait de la piété. Et enfin, pour couronner une existence si pleine, et comme si ce n'était pas assez de ces huit sacrifices, les deux époux résolurent, avant de mourir, de faire de leur vaste habitation un asile pour les vieillards et les infirmes. Ils l'offrirent aux Sœurs de la Providence qui l'acceptèrent, et, à l'heure qu'il est, l'asile Saint-Victor de Belœil perpétue à la fois le nom du père et la mémoire d'une famille qui est l'honneur du pays.

La nouvelle postulante était une nature vive, indépendante. Elle avait passé son enfance et sa jeunesse dans la maison paternelle où ses parents, qui ne voulaient s'en remettre à personne du soin d'élever leurs enfants, lui faisaient donner des leçons particulières. Mais la jeune fille préférait l'air de la campagne à l'atmosphère d'une chambre, et le râteau ou le balai aux livres et aux plumes. Elle allait plus souvent au jardin et aux champs qu'en classe et en étude. Si sa constitution se développa, son esprit ne s'enrichit guère, mais son cœur resta généreux. Elle en donnait une preuve en accourant, à vingt ans, avec l'avenir qu'elle avait devant elle, partager le dénuement et la vie de Règle de sa cousine Hedwidge et de son ancienne présidente, Sœur Marie-Rose. Ce ne fut pas un élan passager. Elle persévéra, mais toute sa vie, son naturel indépendant eut des sursauts pénibles, l'oiseau habitué au grand air se débattit contre les barreaux de sa cage.

L'autre faveur dont Marie signala son beau mois, fut une seconde prise d'habit parmi les membres de la Communauté. Mgr Bourget, toujours dévoué, présida la cérémonie pendant laquelle il imposa à Mlle Salomé Martin le nom de Sœur Thérèse de Jésus.

La Sainte Vierge leur réservait pour la fin du mois la faveur suprême, celle qui devait porter leur joie à son comble. Elles avaient réussi à se procurer un tabernacle dont nous regrettons que les *Chroniques* ne nous disent pas l'origine. Nous

sommes réduits aux conjectures sur ce point, et celles que nous hasardons, c'est que la directrice des travaux, Sœur Marie-Agnès, eut à déployer tous ses talents diplomatiques pour arriver à une pareille conquête. Mais il ne suffisait pas d'avoir le tabernacle, il fallait obtenir la permission d'avoir le divin Hôte qui l'habite. Le bon Mgr Bourget se prêta de tout cœur à ce vœu de ses enfants, et le 31 mai la permission fut accordée.

« Comme nous avons été heureuses ce matin quand, à l'issue de la messe, nous avons vu que notre tabernacle ne demeurait pas désert! Nous nous réjouissons de ce qu'il est là ce Jésus pour qui nous avons tout abandonné. Ah! qu'il nous paie largement de retour. Nos oraisons, faites en sa présence, seront plus ferventes; notre demeure devenue la sienne sera une maison de bénédiction. Que rendrons-nous au Seigneur pour tous les biens dont il nous comble! [1] »

Dans le courant du mois de juin, une troisième prise d'habit vint grossir le nombre des novices. La jeune fille qui s'était liée avec nos fondatrices au sommet de la montagne de St-Hilaire, Mlle Edwidge Davignon reçut le voile des mains de Mgr Gaulin, premier évêque de Kingston. Le prélat lui adressa une pieuse allocution sur ce texte de l'Évangile.

« Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée. »

---

[1] *Chroniques.*

Elle échangea son nom de famille contre celui de Sœur Véronique du Crucifix. Un accident qui aurait pu paraître de mauvais augure à des yeux terre à terre fut interprété d'une toute autre façon par ces âmes confiantes. Le feu prit pendant l'exposition du Saint-Sacrement, aux fleurs artificielles dont elles avaient paré l'autel, et les consuma, malgré la promptitude des efforts. Entendez ce qu'elles voient dans ce fait :

« Ne nous est-il pas permis d'augurer de cet incident que Sœur Véronique du Crucifix répandra autour d'elle le feu de l'amour divin ? C'est notre espérance comme c'est l'ardent désir de notre chère Sœur.[1] »

La nouvelle novice allait être, ainsi qu'une de ses compagnes, l'objet d'une décision qui ne manquait pas de hardiesse dans sa nouveauté. Mgr Bourget, les Pères Oblats, Sœur Marie-Rose voulaient fonder une congrégation enseignante. L'instruction de la jeunesse, l'enseignement dans les écoles et les couvents était le but qu'ils se proposaient, la fin particulière de la Congrégation. Mais on n'avait ni méthodes, ni procédés spéciaux, on pratiquait ce qui se pratique couramment, et l'expérience de tous les jours démontrait que l'on avait mieux à faire. Le P. Allard était le premier à convenir que ses conférences pédagogiques ne suffisaient pas à former des maîtresses de choix. Et il était d'une importance capitale, au début de

[1] *Chroniques.*

l'œuvre, de ne pas marcher au hasard en hésitant et en tâtonnant, chaque maîtresse abandonnée à ses inspirations, mais de créer un courant qui entraînerait immédiatement la Congrégation dans la voie désirée. Seulement la question était de la trouver cette voie. Or, elles crurent devoir aller la chercher chez les Frères des Écoles Chrétiennes. Leurs preuves étaient faites, ils avaient une expérience de près de deux siècles. Et puis, ils s'occupaient des pauvres avant tout, des enfants du peuple dans les villes et dans les campagnes. Leur fondateur ne voulait point d'autre but.

« Le premier, raconte son historien, il a fondé la science de l'enseignement pédagogique élémentaire. Il en a découvert les pratiques et formulé les règles. Il s'est fait le législateur de ce peuple mutin qui a toutes les passions de l'homme et moins de raison. Il a mêlé dans de justes proportions la piété et la science, la sagesse et la force, les récompenses et les punitions, et il a dressé une constitution si parfaite, qu'elle dure depuis bientôt deux cents ans, presque sans avoir été modifiée. Le premier, il a écrit pour les enfants qui ne savent rien. . .[1] »

C'est précisément de ces enfants qui ne savent rien que s'occupait Sœur Marie-Rose. Elle voulait faire pour les filles ce que l'abbé de la Salle avait fait pour les garçons.

« Les enfants des riches pourront toujours s'instruire dans les grands pensionnats, disait-elle quand elle s'appelait Eulalie ; occupons-nous des pauvres. »

[1] Armand Ravelet, *Histoire du B. de la Salle.*

En conséquence, après avoir pris des arrangements à Montréal, les supérieurs de la communauté décidèrent d'envoyer deux novices à l'école des Frères. Elles assisteraient aux classes, étudieraient les procédés et les moyens disciplinaires, résumeraient chaque soir ce qu'elles auraient vu dans la journée, rendraient compte chaque dimanche de leurs notes et de leurs observations de la semaine, et, de cette manière, on espérait arriver à composer un ensemble de règles et d'usages que les sœurs s'approprieraient dans la mesure du possible, et qui feraient loi dans la congrégation. Les deux novices logeraient chez les Religieuses de la Providence, dans leur maison-mère de la rue Sainte-Catherine, et de là, elles se rendraient, chaque matin, à l'école St-Jacques, qui n'est qu'à deux pas.

Le choix des Supérieurs désigna Sœur Véronique du Crucifix et Sœur Thérèse de Jésus. Dire qu'elles en furent flattées serait exagéré. Leur cœur se troubla, au contraire, à cette nouvelle. Elles venaient de sortir du monde, leur robe noire et leur voile blanc attestaient qu'elles n'en voulaient plus, et voilà qu'il leur fallait y rentrer. Car les bonnes Sœurs s'imaginaient qu'en allant à Montréal elles se replongeaient dans le siècle.

Le P. Allard sut les réconforter, et pour les rassurer plus complètement comme pour leur tracer une ligne de conduite, il leur remit à la chapelle, et suivant un certain cérémonial, comme si elles partaient pour la Rivière-Rouge, un règlement en douze articles dont le préambule était ainsi conçu:

« Ah ! que tous vos pas doivent être beaux, filles de Sion ! Ce sont les paroles que vous adresse Notre Seigneur qui vous a adoptées pour enfants. Il a toujours les yeux sur vous et toujours son cœur cherche le vôtre. Quelle fidélité ne lui devez-vous pas ! Afin de ne pas vous écarter des conseils de sagesse et de prudence qui vous ont été donnés, et de vous conserver pures et sans taches, voici les règles que vous aurez à observer. »

Le règlement prévoyait toutes les circonstances dans lesquelles elles pouvaient se trouver et leur disait comment elles devaient s'y comporter.

« Ne recevoir aucune visite, quand même ce serait des parents.

« N'avoir aucune conversation dans l'intérieur de la maison-mère, à moins d'y être autorisées par la supérieure.

« S'il y a permission de causer à l'heure des repas, parler bas et le moins possible.

« Être d'une discrétion absolue.

« Garder le silence en se rendant chez les Frères, ne parler à personne dans la rue.

« Être toujours ensemble, aimer à être avertie par sa compagne.

« Dans la cellule, en mettant en commun les observations de la journée, parler à voix basse, et jamais après la prière.

« Ne pas oublier que l'on est en terre étrangère dans le monde, en pays ennemi. »

« Je vous donne, disait en terminant le prudent Père, je vous donne la Sainte Vierge pour maî-

tresse et pour protectrice. Vous serez pleines de confiance en Dieu, au nom et pour l'amour de qui vous quittez votre couvent, et vous devez espérer qu'en vous conformant à ces règles, vous reviendrez plus fermes que jamais dans vos résolutions. »

Elles auraient reçu les Tables de la Loi sur le mont Sinaï qu'elles n'auraient pas été plus impressionnées ni moins résolues à les observer, envers et contre tout. La suite nous montrera si elles présumaient trop de leur courage.

Elles commencèrent leur mission le 1er juillet. Jusqu'à la fin du mois d'août, deux mois durant par conséquent, elles assistèrent à toutes les classes qui se faisaient dans la matinée et dans l'après-midi. A cette époque, les vacances s'ouvraient beaucoup plus tard que maintenant. Fidèles à leur consigne elles observèrent attentivement les rouages de cette organisation qui fait de l'Institut des Frères le premier corps enseignant qui existe. Tantôt dans une classe, tantôt dans une autre, elles étaient tout yeux et tout oreilles, s'efforçant de saisir sur le vif ce qui frappait un inspecteur de l'Université très compétent en la matière, « les procédés multiples et bien concertés, les questionnaires, les résumés, les épreuves, les examens, cette discipline en un mot qui excelle à donner le pli, à développer les facultés de l'enfant et à fixer les résultats de l'instruction.[1] »

Les chers Frères étaient d'une prévenance parfaite. . . surtout le directeur, le cher Frère Facile, qui portait bien son nom. Il répondait à leurs

[1] Picault, inspecteur général de l'Université de France.

questions, ce dont s'étonnaient grandement les tremblantes novices. Elles en avaient d'abord risqué une, s'attendant probablement à quelque réponse sévère ; puis, enhardies par la bienveillance qu'on leur témoignait, elles en avaient risqué une seconde, et de questions en questions, elles en étaient venues à causer avec le bon Frère, non pas familièrement, mais sans contrainte. Chaque soir, elles regagnaient leur cellule, la mémoire chargée de remarques. Elles les coordonnaient, en prenaient note, et chaque dimanche, à leur retour à la maison, elles en remettaient un tableau exact au P. Allard, et à leurs sœurs ainées.

C'est de la sorte que s'est amassé et formé le trésor de science pédagogique des religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. Elles en sont redevables à l'Institut du B. de la Salle, et elles ne l'ont pas oublié. Leurs *Chroniques* gardent plus d'une trace de leur reconnaissance.

« Les très chers Frères de l'école St-Jacques ont acquis un droit inoubliable à notre reconnaissance, par les immenses services qu'ils ont rendus à notre société naissante. . . Le Frère Facile nous a été particulièrement dévoué. Il se plaisait à communiquer à nos chères novices les nombreuses observations qu'il avait été à même de faire dans le cours de sa longue carrière. Nos Sœurs étaient si à l'aise avec lui qu'elles se permettaient de lui adresser force questions, auxquelles il répondait toujours avec autant de sagesse que de bienveillance.[2] »

[2] *Chroniques.*

Elles n'ont pas oublié non plus les religieuses de la Providence, sans lesquelles leurs deux novices eussent été bien embarrassées « en terre étrangère et en pays ennemi. » « Nous conservons un souvenir qui durera aussi longtemps que nous de la généreuse et cordiale hospitalité des bonnes Sœurs de la Providence. Le nom de leur fondatrice et supérieure, la Révérende Mère Gamelin, vivra éternellement dans nos cœurs.[1] »

Sœur Véronique du Crucifix et Sœur Thérèse de Jésus ont droit aussi à une place à part dans les annales de la communauté. Leur soin à s'acquitter de la mission délicate qu'on leur avait confiée, n'était égalé que par leur candeur. Un jour qu'elles se promenaient dans le jardin de la Providence avec la Révérende Mère Gamelin, celle-ci leur offrit des framboises. Elles les acceptèrent poliment, mais n'osèrent pas les manger, la Règle défendant de manger entre les repas. Elles les retinrent adroitement entre leurs mains tout le temps de la promenade. Rentrées dans leur cellule, elles eurent une délibération qui ne fit qu'augmenter leur perplexité. Si la Règle défendait de prendre quelque chose entre les repas, le règlement que le Père leur avait remis à la chapelle contenait une clause qui donnait à penser. « A moins, disait la clause, d'y être autorisées par la Supérieure de la maison. »

Cette autorisation, ne l'avait-elle pas puisque

1 *Chroniques.*

c'était la Supérieure elle-même qui avait donné les framboises ? Oui, mais la clause ne portait pas sur cet objet, elle portait sur les conversations à avoir dans l'intérieur du couvent. Et elles étaient là, se regardant, les mains pleines de framboises. En fin de compte, ne pouvant résoudre la question, elles prirent le parti le plus sûr. Elles ouvrirent la fenêtre et se débarrassèrent des fruits compromettants.

Un des articles du réglement leur défendait de parler à qui que ce soit en chemin. Un jour, elles croisèrent M. l'abbé Prince, chanoine de la cathédrale. Il les arrêta, et, par manière de conversation, leur demanda de leurs nouvelles. La plus intrépide des deux n'hésita pas :

« Excusez-nous, Monsieur, dit Sœur Thérèse de Jésus, nous n'avons pas permission de causer ! »

O candeur primitive ! Les profanes sourient de ta simplicité. Mais les âmes au courant des choses de Dieu s'inclinent avec respect devant toi, parce qu'elles savent que, capable de ces petits sacrifices qui coûtent tant à l'amour-propre, tu l'es encore plus des grands qui sanctifient et qui fondent les Congrégations.

Pendant leur exil, ainsi qu'elles appelaient leurs deux mois d'absence, il s'était passé deux événements considérables pour la Communauté. Le premier fut le changement de résidence. Les réparations ordonnées par la Fabrique étaient terminées, la maison attendait les Sœurs. Avant de l'occuper, elles voulurent la faire bénir. Infatigable

dans son dévouement pour elles, Mgr Bourget se chargea lui-même de la cérémonie.

Le dimanche, 4 du mois d'août, à l'issue de la grand'-messe, la Communauté se dirigea processionnellement vers la nouvelle demeure. En tête, marchait Sœur Marie-Rose, portant la croix. Derrière venaient les pensionnaires, les postulantes et les novices, suivies du clergé et d'un certain nombre de paroissiens. C'est donc la croix à la main, la croix vaillamment portée, que Sœur Marie-Rose fit son entrée dans ce couvent dont elle allait être la première supérieure canonique. La Providence l'avertissait de ce qui lui était réservé.

« Une supérieure est le porte-croix de sa Communauté, disait Mme Barat, fondatrice et première supérieure également. »

Elle devait en faire l'expérience. Le bon évêque s'acquitta de la cérémonie avec sa piété habituelle.

Les Sœurs le suivaient de salle en salle en priant de toute leur âme.

« En traversant les diverses salles dont nous ignorions la destination, nous avons prié Dieu de ne pas permettre que ces murs fussent témoins de la moindre faute grave de notre part.[1] »

La maison prête sous tous les rapports, on opéra le déménagement. Ce ne fut pas sans serrement de cœur que la petite famille quitta la vieille demeure qui avait été le berceau de sa vie religieuse. Il lui semblait qu'elle laissait quelque chose d'elle-même dans les mansardes et jusque dans le réfectoire du

[1] *Chroniques.*

sous-sol. La chapelle surtout, l'oratoire des premiers jours, lui semblait un ami qu'elle ne reverrait plus.

« Toute petite et toute pauvre qu'était notre demeure, nous l'aimions comme des enfants aiment le lieu qui les a vus naître. Notre chapelle principalement nous était chère, et ce matin, quand le prêtre y consomma la dernière hostie, nous ressentîmes comme un choc intérieur. Notre Seigneur s'en allait en même temps que nous ! La lampe éteinte, le tabernacle ouvert donnaient à notre ancien oratoire un aspect lugubre. Nous n'y parlions qu'à voix basse, comme l'on parle dans la chambre d'un mort. Au moment de nous éloigner, nous nous y sommes réunies une dernière fois. Nous avons remercié Dieu des grâces qu'il nous avait accordées ; puis, baisant le pavé où nous nous étions agenouillées si souvent, nous avons prié Notre Seigneur de faire que ce lieu, consacré par sa présence, ne fut jamais profané.[1] »

Oui, baisez-le, nobles et saintes femmes, scellez pour toujours du sceau de vos lèvres ces chères reliques du meilleur de votre vie. Lorsque le monde voudra savoir comment l'on aime, c'est là qu'il viendra l'apprendre, comme le lui conseille un de ses poëtes, là, sur ce pavé, dans ce sous-sol et dans ces mansardes !

L'autre événement était la réception du livre des Constitutions. La Congrégation des Saints

[1] *Chroniques.*

Noms de Jésus et de Marie de France profitait d'une occasion pour l'envoyer à sa jeune sœur du Canada. C'est un simple Frère Oblat qui l'apportait, celui à qui, cinquante ans après, la ville de Lowell aux États-Unis, faisait de si imposantes funérailles sous le nom de P. Garin. Il apportait aussi une statuette revêtue du costume des religieuses françaises pour servir de modèle à celui des religieuses canadiennes. Elle était vraiment charmante la statuette avec sa robe noire, sa pèlerine de chanoinesse, son col de fine toile qui entourait le cou d'une mince corolle blanche, son bandeau qui recouvrait le front au-dessus des yeux et son voile d'une blancheur de neige des Alpes qui encadrait sa figure de madone, le voile noir qui s'étendait sur le tout et retombait jusqu'au-dessous de la taille en replis gracieux, et, sur la poitrine, ce beau crucifix incliné vers le cœur comme celui des Oblats et retenu autour du cou par un simple cordon. La petite famille lui fit fête. Après l'avoir contemplée et admirée, elle la salua de la plus belle appellation qu'elle put trouver, elle l'appela Sœur Bienvenue.

Quant au livre des Constitutions, c'est avec un respect profond qu'elle le prit dans ses mains. Chacune le baisa, ensuite on l'ouvrit et lecture fut donnée à haute voix des premières pages. Ces premières pages indiquaient ou plutôt proclamaient nettement la fin de la Congrégation. La voici, telle que novices et postulantes l'entendirent, telle que l'entendront d'âge en âge celles qui leur succèderont.

Mais ce que nous ne pouvons transcrire, c'est l'émotion des trois fondatrices et de leurs compagnes, à cette lecture.

« La fin principale de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, après le salut et la sanctification de chacun de ses membres, est de travailler à l'instruction et à l'éducation chrétienne des enfants et des jeunes personnes, surtout des pauvres. Ainsi, pratiquer dans l'intérieur de leur maison les vertus solides des Communautés les plus ferventes et les plus régulières, édifier partout par la sainteté de leur vie, instruire avec zèle les enfants et les jeunes personnes suivant leur condition dans la société, mais surtout les former aux devoirs sacrés de la religion, leur inspirer l'horreur du vice et le désir de la vertu, la crainte et l'amour de Dieu, tels sont les devoirs des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie.

« Elles s'appliqueront constamment à l'étude de la religion, afin de se rendre propres à enseigner cette science divine aux enfants qui leur sont confiées. Elles auront pour règle fixe de leur enseignement, la doctrine de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, à laquelle elles demeureront inviolablement attachées.

« Dès les premiers jours que les enfants leur seront confiées, elles leur apprendront, avec beaucoup de patience et de dévouement, les prières journalières du chrétien, particulièrement le signe de la Croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les commande-

ments de Dieu et de l'Église, le confiteor et les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

« Ensuite, elles leur développeront, d'une manière plus appropriée à leur âge, les principaux mystères de la foi, les vertus théologales, les effets que produisent les sacrements dans les âmes bien préparées. Pour la lettre, elles se serviront toujours du catéchisme diocésain. Elles donneront aussi, une fois chaque semaine, une courte explication de quelques vérités du Saint Évangile. Enfin, elles ne laisseront échapper aucune occasion de faire connaître et de faire aimer Jésus-Christ, revenant sans cesse à sa doctrine et à ses exemples.

« Les Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie ouvriront des écoles dans tous les lieux où elles sont établies. Elles y enseigneront la lecture, l'écriture, la grammaire, la géographie, l'histoire, le calcul, etc. Elles doivent aussi former leurs élèves à la bonne tenue d'une maison, au travail des mains, comme le tricot, la couture, la broderie et autres. Dans les pensionnats où cela sera jugé utile ou nécessaire, elles enseigneront le chant, la musique, le dessin et les autres connaissances ou arts d'agréments, qui complètent une éducation solide et soignée ; mais ces connaissances dont on fait tant de cas dans le monde, ne seront aux yeux des Sœurs, qu'un accessoire et comme un appât dont elles se serviront pour faire goûter à leurs élèves la science du salut.

« Elles s'appliqueront à faire avancer dans la

vertu les jeunes personnes, surtout leurs anciennes élèves. Elles les engageront à venir les visiter, le dimanche et les jours de fêtes d'obligation. Si leur nombre et le local le leur permettent, elles les réuniront en congrégation. Elles leur apprendront le chant des cantiques, leur expliqueront quelques parties du catéchisme, leur procureront quelque récréation honnête.

« Elles visiteront, dans leur maladie, les élèves ou les jeunes personnes qu'elles forment à la vertu, afin de les encourager à supporter, avec patience et résignation, les maux qu'elles endurent, de les disposer à recevoir avec foi et piété les Sacrements de l'Église, et de les préparer à faire une sainte mort. . . .[1] »

Telle est la fin de la Congrégation des SS. Noms de Jésus et de Marie. Travailler d'abord à se sanctifier et à se sauver soi-même, travailler ensuite à sanctifier et à sauver les autres par l'instruction et l'éducation, dans les écoles et les pensionnats, l'instruction religieuse primant toute autre instruction, les connaissances profanes et les arts d'agrément n'étant qu'un accessoire et un appât, le *Porro unum necessarium*[2] dominant tout ; ne pas seulement agir sur les enfants et les jeunes personnes à l'école et au pensionnat, les suivre dans le monde autant que possible, les attirer à la maison, les organiser en congrégation, les accompagner jusqu'à la mort, et, après les avoir sauvées et s'être sauvée soi-même,

[1] *Constitutions* (1re partie).
[2] *Une seule chose est nécessaire.*

arriver devant Dieu, une gerbe d'âmes à la main, voilà le but, voilà la raison d'être du nouvel Institut. Et pour atteindre ce but et remplir cette fin, les Constitutions ouvrent les portes de l'Institut à deux classes de religieuses : Les unes, qui s'appellent Sœurs converses s'occupent des travaux manuels et représentent Jésus et Marie dans leurs humbles labeurs de Nazareth ; les autres, qui ont le titre de Sœur de chœur, s'appliquent à la récitation de l'Office, à l'administration ou à l'enseignement et représentent Jésus dans ses prières et ses enseignements de la vie publique, Marie dans les jours qui suivirent la Résurrection et l'Ascension lorsque, entourée des Apôtres et des Évangélistes, elle les mettait au courant de l'enfance et de la jeunesse de Jésus. Mais, Sœurs converses et Sœurs de chœur, les unes et les autres ne forment qu'une seule et même famille, dont tous les membres sont liés au même degré par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Les Constitutions règlent ensuite l'organisation et le gouvernement de la Congrégation. Elles se divisent en trois parties, la première, que nous venons de citer et de résumer, étant consacrée à l'exposé de la fin et des œuvres.

La première de ces trois dernières parties traite des moyens les plus propres à accomplir ces œuvres et à réaliser cette fin, et ces moyens sont les vœux, les sacrements, l'oraison mentale, les examens de conscience, la lecture spirituelle, la récitation de l'Office, les retraites, le silence et le

recueillement, la modestie et l'esprit de mortification, la charité et l'union entre les Sœurs, la coulpe et la direction.

La seconde s'occupe des rapports avec les personnes séculières, du parloir, des lettres, des voyages, des visites, de l'étude, du travail des mains, des repas, des récréations, des maladies, de la mort, des obsèques et des suffrages. Tout est prévu, savamment combiné, il n'y a pas un acte, pas une circonstance qui n'aient leur moule propre où ils puissent se modeler sur les actes semblables des divins Modèles, Jésus et Marie.

La troisième a pour objet le Chapitre général de l'Institut, le Conseil de la Supérieure générale, cette dernière, son Assistante et sa Sous-Assistante, l'Econome, la Secrétaire du Conseil, la Maîtresse des Novices, la Maîtresse des Études, les Supérieures locales, la Portière, la Sacristine, la Bibliothécaire, l'Infirmière, les qualités exigées pour être admises, les sœurs converses, le postulat, le noviciat.

C'est le 18 août, dans l'octavc de l'Assomption, que furent reçues ces Constitutions. Mais, nous l'avons vu, en observant la Règle dont elles avaient pris connaissance le jour de la Toussaint, nos Sœurs y conformaient déjà leur conduite pour l'enseignement, le postulat et le noviciat, les trois seuls degrés auxquels était parvenue jusque-là leur existence religieuse. Nous entrerons dans plus de détails à mesure que cette existence se développera et que nous avancerons dans ce récit.

CHAPITRE II

LA PROFESSION. — LA SUPÉRIORITÉ.

SEPTEMBRE 1844 À SEPTEMBRE 1845

Les fondatrices achèvent leur noviciat. — La Congrégation est instituée canoniquement. — Les premiers vœux. — Sœur Marie-Rose, supérieure. — Incorporation de la Congrégation ou sa reconnaissance civile. — Examen public des Élèves. — Profession de Sœur Véronique du Crucifix et de Sœur Thérèse de Jésus. — Améliorations dans le couvent. — Fête de Sœur Marie-Rose.

La nouvelle maison ressemblait plus que la première à une maison religieuse. Elle était plus vaste aussi. C'est un corps de bâtiment d'environ soixante-dix pieds de long sur un peu plus de la moitié de large. Il est construit entre cour et jardin, la cour en avant du côté de la route et le jardin en arrière. Il avait porté, dans le temps, le nom d'hôtel, l'hôtel Roussel, et il n'avait ni cette galerie à ciel ouvert qui règne aujourd'hui le long de la façade, à la hauteur du premier étage, ni cette sorte de portique qui décore la porte d'entrée. On arrivait à cette dernière par un simple perron de cinq à six marches.

Au-dessous s'étend le rez-de-chaussée qui pourrait tout aussi bien s'appeler le sous-sol, car il est pour une bonne moitié d'un niveau inférieur au niveau de la cour et du jardin. En entrant on a

devant soi un couloir pouvant servir d'antichambre, et à droite et à gauche deux grandes pièces qui sont maintenant des salons. Au bout du couloir se trouve une seconde porte, laquelle est désignée dans toutes les communautés sous le nom de porte intérieure. On l'ouvre et l'on se trouve dans un corridor qui traverse la maison dans sa longueur et qui la partage en deux moitiés, depuis que l'on a ajouté les petites pièces qui ont jour sur le jardin et qui font pendant à celles de l'entrée. Gravissant l'escalier que l'on a en face, on parvient au second, et l'on a autour de soi un certain nombre de chambres, les unes petites, les autres plus grandes. Un second escalier mène au troisième étage qui est divisé en deux vastes salles.

Si nous redescendons et que nous retournions à la porte d'entrée, nous avons devant nous la cour qui est aujourd'hui un joli parterre séparé de la route par une grille à hauteur d'appui ; au-delà de la route, des jardins, des arbres, quelques maisons, et, à la distance d'un fort jet de pierre, le majestueux Saint-Laurent que l'on découvre par larges échappées. De l'autre côté du fleuve, nous apercevons Hochelaga qui était une bourgade sauvage à l'arrivée de Jacques Cartier et qui maintenant fait partie de Montréal dont les maisons, les manufactures, les clochers fuient sous le regard en remontant le fleuve et en contournant sa haute montagne. Sur la gauche, en deçà de la route et à proximité, il y a une autre maison qui appartient aussi à la Fabrique, que la Fabrique va bientôt encore re-

mettre aux Sœurs, et que les Sœurs organiseront en buanderie; entre le couvent et l'église, mais plus en avant, le presbytère; plus loin, l'extrémité de la place et sur la route, l'ancienne résidence des Oblats, occupée aujourd'hui par les Frères des Écoles Chrétiennes, et enfin, presque en face du presbytère, la maison d'où l'on vient, le berceau de la Communauté.

Le premier soin des fondatrices, après avoir reconnu les lieux, fut de fixer la destination des étages et des pièces correspondantes. Elles placèrent au rez-de-chaussée, cela va sans dire, la cuisine et ses dépendances. Quelques semaines après, la Fabrique leur ayant fait construire un appentis, en même temps qu'elle leur concédait l'usage d'un hangar voisin et de la maison dont nous parlions il n'y a qu'un instant, elles dégagèrent le rez-de-chaussée qu'elles employèrent à d'autres usages, et transportèrent la cuisine et leurs provisions dans l'appentis et dans le hangar. Au premier étage, elles mirent deux classes dans la pièce de droite en entrant, et de la pièce de gauche, elles furent assez habiles pour en faire un parloir, le réfectoire des élèves et leur propre réfectoire. Elles se réservèrent la jouissance exclusive de la moitié du second étage; les élèves n'avaient pas le droit d'y pénétrer. C'était le cloître qui contenait, du côté du jardin, la salle du chapitre, la salle de la Communauté, le dortoir des Sœurs, et du côté de la cour, la lingerie, l'infirmerie et deux cellules. L'autre moitié fut attribuée aux élèves:

elle renfermait une salle de récréation, une salle d'ouvrage et une salle de musique. Le troisième étage se divisait également en deux moitiés, dont l'une servait de dortoir aux élèves, et l'autre de chapelle à la Communauté.

Toutes ces salles étaient naturellement vides et nues. Il fallait les meubler, et le mobilier que les fondatrices apportaient aurait pu tenir dans une seule. C'est dire combien les quelques meubles qu'elles distribuèrent d'étage en étage, faisaient piètre figure. Nazareth succédait à Bethléem. La salle du chapitre était la plus favorisée. On l'a conservée dans le même état. Il y a encore les six à huit chaises de l'époque, de vieilles chaises françaises comme on n'en voit plus. Il y a le fauteuil dans lequel s'asseyait le P. Allard pour ses conférences; la table recouverte du même tapis qui occupait la place d'honneur dans l'oratoire primitif. Il y a l'ami fidèle, l'inséparable compagnon des bons et des mauvais jours, le Crucifix à la tête toujours penchée, aux bras toujours ouverts. La blanche statue n'est pas absente, non plus. De ses doigts d'artiste, Sœur Marie-Agnès lui a fabriqué, sous un globe, une niche de verdure d'une délicatesse sans pareille, et elle est là, l'Immaculée, calme et bienveillante, on dirait même souriante, les mains tendues pour attirer, pendant que la rose mystique, une superbe grenadille, s'épanouit à ses pieds avec ses larges pétales chargés de gouttelettes de sang.

La chapelle n'avait en partage que la lumière qui

entrait par ses quatre fenêtres, et la blancheur de ses murailles.

« Son excessive propreté et l'éblouissante blancheur des murs, disent les *Chroniques*, voilà toute sa parure et toute sa richesse. Nous avons, cette nuit, recouvert d'une toile bien blanche, la table qui sert d'autel, et préparé toute chose pour recevoir du mieux possible Celui qui viendra demain résider dans notre modeste tabernacle. Puissions-nous ne jamais le contrister dans sa nouvelle demeure ! »

Après l'organisation matérielle, l'organisation hiérarchique et la distribution des emplois. La maison comprenait une population d'une centaine de personnes : trente-trois pensionnaires, de soixante à quatre-vingts externes, cinq novices et une postulante de chœur, deux novices et une postulante converses. Il fallait une supérieure. On reconnaissait que Sœur Marie-Rose réunissait les qualités voulues, ses compagnes elles-mêmes admettaient sa supériorité, mais d'après la maxime que pour savoir commander, il faut avoir appris à obéir et sur l'avis de Monseigneur de Montréal qui avait ses vues, elle dut d'abord, comme les autres, être soumise à Sœur Marie-Agnès qui, sans être supérieure, fut revêtue d'une certaine autorité. Cette dernière reçut en outre les trois charges de lingère, de sacristine et de maîtresse des ouvrages.

Sœur Marie-Rose eut à garder la porte et à veiller sur l'ensemble de la maison. Sœur Marie-Madeleine devint maîtresse du pensionnat et sur-

veillante générale des élèves. Elle fut de plus chargée d'une classe chez les externes.

Sœur Véronique du Crucifix accepta l'enseignement du français et de l'anglais aux élèves de la première classe, et Sœur Thérèse de Jésus le même enseignement aux élèves de la seconde classe. La postulante de chœur, Mlle Aglaé Gadbois, devint sous-maîtresse à l'externat. Les deux novices converses eurent la cuisine, le lavage et le repassage, et à la postulante échut le ménage ainsi que la couture.

Comme il entrait dans l'esprit et dans la lettre des Constitutions de former les élèves à la tenue d'une bonne maison, les pensionnaires devaient à tour de rôle faire le ménage dans les salles du pensionnat. Restait la musique qui était toutefois moins recherchée que de nos jours, mais on manquait de piano, et les ressources dont on disposait ne permettaient même pas d'entrevoir la possibilité d'en acquérir un. M. le Curé qui s'intéressait, pour le moment, à la maison, leva la difficulté ; il prêta le sien.

Les emplois répartis de la sorte entre les Sœurs, il s'agissait pour chacune de remplir le sien d'après une ligne de conduite convenue. Les Constitutions traçaient celle de la portière, de la lingère et de la sacristine. Quant aux maîtresses enseignantes, elles eurent à se conformer à la méthode suivante, fruit des observations de Sœur Véronique et de Sœur Thérèse à l'école des Frères :

Chaque sœur devait entrer à la chapelle pour

adorer le Saint-Sacrement et saluer la Sainte Vierge avant de se rendre en classe. En y arrivant, elle s'agenouillait de nouveau pour réciter la prière qui suit :

« C'est vous, Seigneur, qui êtes ma force et ma patience, ma lumière et mon conseil, c'est vous qui me présentez les enfants confiés à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul instant. Donnez-moi pour la conduite des autres et pour mon propre salut, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, surtout l'esprit de votre sainte crainte et un zèle ardent pour procurer votre gloire. J'unis mes travaux à ceux de Jésus, et je prie la très Sainte Vierge, les anges et les saints de me protéger dans l'exercice de mon emploi. »

A huit heures, la classe commençait par la récitation du *Veni Sancte* et de l'*Ave Maria*, l'offrande de son travail et un dernier appel à l'assistance divine : « Mon Dieu, nous allons faire cette action pour l'amour de vous. Donnez-nous, s'il vous plait, votre bénédiction. »

La maîtresse donnait le signal, et les élèves prenaient leurs places. Elle leur accordait un quart d'heure pour revoir les matières qui faisaient l'objet de la leçon. Le quart d'heure écoulé, la leçon était récitée. La récitation devait durer autant de temps qu'il fallait pour s'assurer que les élèves possédaient leur matière. Ni interruption, ni explication pendant ce temps ; la récitation seule. Lorsqu'elle était terminée, la maîtresse revenait sur la leçon précé-

dente et s'assurait qu'elle avait été bien comprise. Elle n'abordait l'explication de la leçon du jour qu'après avoir constaté ce résultat.

« Il est extrêmement important, déclare la méthode, de ne point passer à une autre question tant que les élèves n'ont pas saisi celle qui précède. »

Elle suivait le même ordre pour la seconde section, car les élèves sont partagées en groupes ou sections qui récitent tour à tour et auxquelles la maîtresse fournit les explications nécessaires. La matière de la leçon est la même pour toutes. Quand elle est épuisée, que les sections ont été successivement interrogées et qu'il n'y a plus d'obscurité dans les esprits, l'élève qui clôt la série des demandes et des réponses ajoute pieusement : « Dieu soit béni ! » Et les autres disent : « A jamais ! »

On passe alors à une autre matière, histoire, géographie, arithmétique, etc., catéchisme. Pour le catéchisme, la récitation est précédée du chant d'un cantique. La longueur de la leçon dépend de la capacité des élèves et des autres questions qu'elles ont à préparer. La maîtresse se guidera sur le plus ou moins de difficulté que les enfants sérieuses éprouvent à l'apprendre. C'est à elle de la fixer, mais il appartient à la maîtresse des études d'établir les matières que l'on étudiera chaque mois.

Le grand point est de tenir les élèves occupées, de ne pas laisser leurs facultés, un moment éveillées par la récitation et les explications qui suivent, retomber sur elles-mêmes et nécessiter un nouvel

effort pour revenir à l'attention et à l'application. La Sœur se servira avantageusement à cette fin de répétitrices qui, en se chargeant des plus jeunes pour la récitation des leçons, lui permettront de consacrer plus de temps à les expliquer. La maîtresse des études l'initiera à l'emploi judicieux de ce moyen.

Si l'élève récite, elle est debout, si elle lit, elle reste assise. Mais qu'elle lise ou qu'elle récite, si elle fait une faute, la Sœur ne manquera pas de la reprendre. Elle veillera à ce qu'elle observe les pauses et à ce qu'elle appuie exactement sur les syllabes. Il n'y a point de minuties dans l'enseignement. Sans détails et sans minuties, il n'y a ni corps ni substance, il n'y a plus qu'une connaissance vague et superficielle, une espèce d'enveloppe lâche et flottante sous laquelle il n'y a rien.

Pour entretenir l'émulation dans sa classe, la maîtresse recourra aux bons points, aux bonnes notes, à des compositions qui auront lieu tous les huit jours ou tous les quinze jours. Elle maintiendra un silence rigoureux, car rien ne trouble l'ordre et n'empêche l'application comme le bruit. C'est pourquoi, elle ne souffrira pas que l'on quitte sa place ou que l'on parle sans permission. Elle donnera l'exemple en parlant elle-même le moins possible et à voix basse.

Enfin, la classe qui s'ouvrait par la prière, se terminait par la prière. Dans la matinée, on récitait le *Sub tuum ;* dans l'après-midi, la prière du soir, précédée d'un examen de conscience. A un

moment donné aussi dans la journée, on récitait le chapelet aux pieds de la Sainte Vierge.

Telle fut dans ses lignes principales, la méthode que la Congrégation naissante adopta, dès son entrée dans la nouvelle résidence. Les élèves groupées en sections selon leur degré de mérite et de savoir, la maîtresse interrogeant ou expliquant, les répétitrices tenant les plus jeunes en éveil par la récitation, la lecture, l'écriture, le calcul, les connaissances nécessaires qui ont chacune leur tour ; la prière qui circule à travers tout cela comme un courant salubre emportant ces jeunes âmes vers le Maître Suprême ; à côté des livres d'histoire, de géographie, de grammaire, etc., ce petit livre dont Jouffroy a dit qu'il contient plus de science à lui seul que tous les livres des philosophes, le catéchisme qui a sa place d'honneur : voilà l'instrument que les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie prirent en mains, auquel leur expérience grandissante sut ajouter des perfectionnements, et à l'aide duquel, élevant, façonnant, marquant à leur effigie tant de jeunes filles, elles concoururent à fonder dans le pays ces foyers chrétiens qui sont sa sauvegarde et son honneur.

Tous ces points réglés, chaque sœur ayant devant elle sa route parfaitement tracée, la Communauté se remit en mouvement vers le 1er septembre, après deux ou trois jours seulement d'interruption partielle dans les classes. Les commissaires demandaient que l'on continuât l'école, et, dans ce but, accordaient une indemnité de dix louis jusqu'au

1er janvier. Les classes, les exercices reprirent donc leur cours régulier, mais, semblait-il, avec une ardeur plus grande. On aurait dit que les Constitutions dont la petite famille faisait son étude assidue lui communiquaient une impulsion inaccoutumée. Chacune entrait dans son emploi de toute l'énergie qui l'animait, « oubliant, à l'exemple de St Paul, ce qu'il y avait derrière pour se pencher en avant, afin d'atteindre le but sublime auquel Dieu l'appelait par son Fils. »

Une des charges qui exerce le plus le caractère dans une communauté est sans contredit celle de portière. Il faut être sur pied du matin au soir, interrompre une prière, une lecture ou un ouvrage au premier coup de sonnette, et se montrer d'une égalité d'humeur inaltérable. On représente la famille religieuse à la porte : que penseraient et que diraient les visiteurs si l'on arrivait maussade, impatiente ? Il faut se posséder par conséquent, être maîtresse de ses nerfs, avoir déjà l'habitude du recueillement. Autrement, cette existence de va-et-vient incessant aurait promptement raison de l'esprit intérieur, si nécessaire aux progrès de l'âme. On ne saura qu'au jour du jugement ce qui se dépense à toute heure de vertu dans ce poste infime.

Sœur Marie-Rose était la mieux qualifiée pour l'occuper. Ses antécédents l'y avaient préparée. A St-Antoine, dans le mouvement d'une maison comme celle de son père ; à Belœil dans son rôle d'infirmière et de visiteuse des pauvres, elle avait

fait l'apprentissage du recueillement et de l'empire sur soi. Aussi exerçait-elle sa charge comme si elle n'en eût point exercé d'autre de sa vie. Le regard fixé sur ce que lui prescrivait la Règle, elle était « modeste dans son maintien, prudente et discrète dans ses paroles, zélée pour la discipline. » Elle comprenait « que les personnes du dehors étant portées à juger d'une communauté par la personne qui les reçoit, » il y avait pour elle « obligation rigoureuse de se montrer parfaite religieuse. » Elle ouvrait et fermait la porte extérieure à l'*Angelus* du matin et du soir, et le soir elle allait remettre la clef à Sœur Marie-Agnès, à qui d'ailleurs elle demandait toutes ses permissions. Quand la sonnette l'appelait, elle avait soin de se rendre à l'appel « promptement, mais sans précipitation » et de répondre en peu de mots « d'une manière honnête et édifiante. » Elle avait soin, également, de tenir la porte intérieure strictement fermée.

Sœur Marie-Agnès n'était pas moins dans son élément à la sacristie et à la lingerie. Toutefois, le soin des ornements et le classement des trousseaux ne lui donnaient pas autant de souci que la nécessité où elle se trouvait souvent de tirer parti du peu qu'elle avait. La sacristie qui se composait d'un meuble, ne possédait ni or ni argent, sauf le calice qui était d'une simplicité de catacombes. Quelques chandeliers, une ou deux nappes d'autel, un ou deux ornements, une paire de burettes, quelques fleurs artificielles, fruits de son habileté, constituaient tout le trésor. La lingerie était aussi pauvre.

Au mois de janvier précédent, Sœur Marie-Rose écrivait à son frère qu'elle avait avancé pour lui six à sept francs et trois deniers, qu'elle le priait de lui rembourser cette somme, que son trousseau et celui de sa compagne n'étaient pas complets, qu'il leur fallait encore tant et tant de verges de toile, et que l'argent brillait par son absence. Depuis, il n'avait pas dû faire de fréquentes apparitions. Les dix louis qu'elles acceptaient en échange de leurs vacances le disaient clairement.

Mais ce n'est pas lorsqu'on nage dans l'abondance que l'esprit inventif se montre, c'est dans la pénurie, lorsqu'il faut utiliser le moindre objet, accomplir des prodiges avec rien. Jamais le génie de Napoléon n'a lancé de plus prodigieux éclairs que lorsque, réduit à quelques milliers de soldats, il tenait tête à l'Europe dans les plaines de la Champagne.

Sœur Marie-Agnès convenait à la situation. La sacristie et la lingerie étaient deux théâtres où ses facultés créatrices pouvaient se déployer au large. Un morceau de papier, un chiffon, un bout de ruban, quelques brins d'herbe ou de mousse, se transformaient entre ses doigts et devenaient une parure qui dissimulait la nudité du tabernacle. S'inspirant surtout comme Sœur Marie-Rose des prescriptions de la Règle, elle veillait à ce que le peu que l'on possédait fût propre, elle préparait ou rangeait les ornements comme s'ils eussent été de drap d'or, elle sonnait la messe, allumait les cierges, soignait la lampe comme s'il se fût agi

d'une chapelle somptueuse, et ce qui vaut mieux, ce qui est la vraie parure, elle apportait dans l'exercice de son emploi, l'esprit de foi, la vigilance et l'attention, la réserve et la modestie, « qui réjouissent les anges du sanctuaire. »

A la lingerie, elle disposait des « cases ou des étagères » pour recevoir le linge présent et le linge à venir, elle s'occupait de le faire laver et raccommoder. Les draps, les serviettes, les essuie-mains, les tabliers, etc., défilaient sous ses yeux et n'allaient prendre leur place respective que lorsqu'elle avait constaté qu'ils étaient en bon état. Tous les huit jours, elle remettait aux Sœurs ce qu'il leur fallait pour la semaine. Il y avait un endroit spécial pour les vêtements séculiers des postulantes ou des novices, afin qu'ils leur fussent exactement rendus si elles venaient à sortir de la Communauté.

Les Constitutions prévoient tout : Sœur Marie-Agnès s'y conformait, et, en s'y conformant, en agissant, par obéissance, en marchant sur les traces de la Mère de Dieu à Nazareth, elle sanctifiait son âme, ce qui sera toujours l'éternelle fin de la vie religieuse. Le monde n'est pas de cet avis, lui qui ne rêve qu'actions d'éclat. Mais, dans la vie religieuse, il ne s'agit pas des hommes qui se laissent éblouir par les dehors, il s'agit de Dieu, et Dieu ne regarde pas ce que l'on fait, mais la manière dont on le fait et l'intention qui dirige l'acte.

« Qu'est-ce que ramasser un brin de paille, disait Ste Thérèse ? Eh ! bien, le ramasser par obéissance vaut mieux que subir le martyre par volonté propre. »

De leur côté, les novices converses essayaient de se plier à leur genre de vie. Mais la sève généreuse faisait défaut. Elles trouvaient que la cuisine manquait de variété, que le nécessaire y jouait un plus grand rôle que le superflu ; elles remarquaient que le lavage et le repassage revenaient trop souvent. Elles s'étaient figuré une autre existence : mécontentes, prêtant l'oreille à une voix qu'il est rare que l'on n'entende pas, la voix du découragement, elles commençaient à regarder par dessus les murs du couvent et à se dire qu'elles seraient plus heureuses dans le monde. Seule, la postulante, Mlle Éléonore Prévost, tenait bon.

Elle était née à Boucherville. Ayant perdu ses parents de bonne heure, elle avait été adoptée par un de ses oncles qui habitait St-Hilaire. Eulalie qui résidait alors à Belœil, n'avait pas tardé à remarquer cette jeune fille dont la sagesse, la piété, les façons avenantes attiraient l'attention. Elle avait été heureuse de la recevoir dans sa congrégation d'enfants de Marie, au sein de laquelle Éléonore puisait comme tant d'autres, le goût de la vie religieuse. Six ou sept mois après l'installation de son ancienne présidente à Longueuil, elle venait la trouver et lui demandait la faveur de faire partie de sa communauté. Comme elle cousait bien, Sœur Marie-Agnès lui remit une aiguille et un dé. Elle avait vingt-neuf ans : elle savait ce qu'elle voulait. L'aiguille et le dé ne suffisant pas à son activité, on y ajouta les fleurs artificielles, et, plus tard, le ménage. Elle s'en tira à la satisfaction générale,

en même temps qu'elle édifiait la petite famille par son esprit de silence et de recueillement. Elle rachetait d'avance la défection prochaine de ses deux compagnes.

Les Sœurs enseignantes ne demeuraient pas en arrière. Mlle Aglaé Gadbois courbait sa fière nature et s'efforçait sincèrement de remplir sa charge de sous-maîtresse. Mais elle n'y réussissait que difficilement. N'ayant pas su étudier, elle ne savait guère enseigner et donnait fort à faire à la maîtresse titulaire, Sœur Marie-Madeleine. Malgré tout, sa bonne volonté était évidente; on fermait les yeux sur le reste.

Sœur Thérèse de Jésus et Sœur Véronique du Crucifix se distinguaient dans leurs classes. Elles enseignaient avec clarté et d'une manière attrayante. Outre le français et l'anglais, qui étaient les deux langues de son enfance, la première connaissait à fond le calcul. Elle ne rencontrait presque point de problèmes qu'elle ne pût résoudre. Elle excellait aussi à déjouer les ruses des élèves et à exciter parmi elles une noble émulation. Le bon Frère Facile lui avait livré tous ses secrets. L'art des arts pour un professeur est de punir le moins souvent possible : elle punissait rarement. Elle s'entendait à entraîner sa classe par l'amour du devoir, la pensée de la présence de Dieu, le désir d'être agréable à la Ste Vierge. Elle avait également le don d'insinuer des goûts simples, en rapport avec la condition future. Entre temps, et comme pour se délasser, elle aidait Sœur Marie-

Agnès à l'économat et à la lingerie. Aucun travail ne lui répugnait. Grande et robuste, elle se chargeait de fardeaux que plus d'une femme n'aurait pu soulever. La Communauté avait fait dans sa personne une riche acquisition.

Sœur Marie-Madeleine aimait l'enseignement. Elle avait quarante ans, et, depuis l'âge de vingt-deux ans, elle s'y adonnait, soit dans une école publique, soit dans son particulier. Car bien qu'elle fût d'une famille des plus à l'aise,[1] elle réunissait les enfants d'alentour et leur faisait le catéchisme. Le catéchisme était son livre favori ; elle l'expliquait à merveille. Il contient plus de science que les ouvrages des philosophes, mais à une condition, c'est de l'en extraire, et pour cela de préparer sa leçon par la prière et la réflexion. C'était son habitude. Elle la conserva jusqu'à ce que l'âge l'eût contrainte de renoncer à l'enseignement.

Une de ses compagnes lui ayant dit dans son étonnement : « Quoi, ma mère, à votre âge vous préparez encore votre catéchisme ! »

Elle répondit : « Ma Sœur, on doit toujours se préparer pour parler du bon Dieu. »

C'est dire avec quelle conscience elle s'acquittait de son emploi de maîtresse du pensionnat et de surveillante générale. Les enfants l'aimaient : elle avait le talent de les attirer, surtout les pauvres. Elle était aux petits soins avec elles, la nuit comme le jour. Longtemps après, une de ses élèves lui

[1] Les Céré de la Colombière, originaires de la Bretagne

rappelait un acte de dévouement dont elle avait été l'objet de sa part.

« Vous en souvenez-vous, ma mère, lui disait-elle ?

— Mais non, répliqua la fervente religieuse dont la main gauche ignorait ce que faisait la main droite, mais non !

— Eh bien, moi je m'en souviens, je ne l'oublierai jamais. »

Avec des maîtresses animées d'un pareil sprit, le pensionnat ne pouvait que prospérer. Le nombre des internes avait triplé, l'étude, l'application ne laissaient rien à désirer, nous en verrons prochainement des preuves, et la piété régnait en souveraine, embaumant et métamorphosant ces jeunes âmes.

A l'externat comme au pensionnat, les Sœurs méritaient qu'on leur adressât ces paroles de Saint François de Sales : « Les anges des petits enfants applaudissent à vos travaux et les présentent au Seigneur, car ils aiment d'un particulier amour ceux qui les élèvent dans la crainte de Dieu et qui instillent en leurs tendres âmes la dévotion. »

Ainsi se passèrent les mois de septembre, d'octobre et de novembre. Dans le courant de septembre, la petite famille apprit quelques nouvelles qui l'intéressèrent. Un des chanoines de la cathédrale était nommé coadjuteur de Mgr Bourget. C'était M. l'abbé Prince, que Sœur Thérèse et Sœur Véronique ne pouvaient oublier de sitôt. Une autre décision du Saint-Siège accordait le pallium à Mgr Signay, évêque de Québec, et érigeait son

église en métropole. Désormais les diocèses du Canada formaient une province ecclésiastique composée de Québec, Montréal, Kingston et Toronto.

Le 29, Mgr Bourget présidait à une cérémonie imposante dans l'église de Longueuil, l'ordination du P. Brunet, oblat de Marie. La Communauté tout entière y prit un vif intérêt. Dans l'après-midi, le bon évêque venait la voir. Il encourageait les Sœurs, leur disait d'avoir confiance, que Dieu était avec elles, que si elles faisaient tout ce qui dépend d'elles, il ferait certainement le reste, et sa bénédiction qu'il donnait toujours avec tant de foi et qu'elles recevaient de même, achevait de remplir leurs âmes de consolantes espérances. Le lendemain, le R. P. Honorat les bénissait aussi. Il partait avec les Pères Flavien Durocher, Bourassa et Fisette, pour aller fonder un établissement dans le Saguenay.

Le mois d'octobre leur apporta l'écho des services funèbres que l'on célébrait à Montréal, à St-Laurent, à Terrebonne, etc., pour le repos de l'âme de Mgr Forbin-Janson, décédé en France au mois de juillet dernier. Le sommet du mont St-Hilaire avait également le sien, au pied de la croix monumentale, et celles des Sœurs qui avaient été témoins du magnifique spectacle qu'il présentait trois années auparavant, firent des réflexions qui leur valurent un sermon.

Cependant la Communauté était à la veille d'un événement capital. Pour lui donner un point d'appui inébranlable, comme pour couper court aux

défiances et aux incertitudes, Mgr Bourget avait résolu de l'ériger canoniquement et d'admettre les trois fondatrices à la profession. La date de la double cérémonie était fixée au 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception de la très Sainte Vierge.

A cette nouvelle, Sœur Marie-Rose, Sœur Marie-Agnès, Sœur Marie-Madeleine se prosternèrent devant Dieu, levant vers leur pauvre tabernacle un regard humide de reconnaissance. Elles avaient en partie le costume religieux, elles menaient la vie religieuse, mais rien ne les liait : elles n'étaient pas religieuses. Un coup de vent quelconque pouvait les disperser, et, tout en se confiant à la Providence, elles savaient que les rumeurs qui circulaient étaient capables d'éclater en orage sur leur tête. Que deviendrait l'humble berceau, à qui la main seule de l'évêque du diocèse permettait de flotter ? A partir du 8 décembre, elles n'auraient plus cette appréhension : la Congrégation plongerait ses racines dans le sol de l'Église, le berceau participerait de sa stabilité, leur existence serait officielle.

Elles se préparèrent pour le grand jour. Le noviciat est une préparation déjà, nous l'avons vu, et les Constitutions le répètent :

« Le principal soin des novices sera de travailler à se dépouiller de l'esprit du monde, de leur propre jugement et de leur propre volonté, de s'exercer dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la pauvreté, de se former à l'étude et au travail

des mains, et d'apprendre parfaitement les Règles et Constitutions.[1] »

Mais, au moment de se lier par les vœux, il faut quelque chose de plus, un effort de toute la personne qui porte à la hauteur de la circonstance.

« Bien que tout le temps du noviciat doive être une préparation à la profession, néanmoins, quand ce moment approchera, les novices redoubleront de ferveur pour attirer sur elles les grâces de Dieu, dans une circonstance si importante de leur vie. Elles ne se contenteront pas de suivre les exercices de piété, ordinaires au noviciat, elles vaqueront, pendant dix jours, aux saints exercices de la retraite.[2] »

Le noviciat avait été rude, probablement que la Congrégation n'en reverra jamais de semblable. Si la vieille nature ne devait pas mourir un quart d'heure après nous, selon le mot de St François de Sales, elle y serait restée tout entière. Indépendamment du milieu défavorable dans lequel il s'était écoulé, l'école d'un côté avec ses appartements insuffisants, de l'autre le couvent avec son installation hâtive et ses charges multiples, pardessus la gêne, l'avenir gros de nuages, les critiques, les railleries; le P. Allard n'avait rien fait pour en adoucir les arêtes. Convaincu qu'il fallait placer une base à toute épreuve dans les fondements du nouvel Institut, il s'était ingénié à rudoyer les fondatrices. Il ne pouvait les attaquer

[1] *Constitutions, du Noviciat.*
[2] *Constitutions, du Noviciat.*

dans la recherche de leurs aises, il les attaqua dans leur amour-propre. Il profitait de ses conférences ou de l'exercice de la coulpe, lorsque les Sœurs s'agenouillent l'une après l'autre pour confesser, non pas leurs fautes, les fautes proprement dites sont réservées au tribunal de la Pénitence, mais leurs manquements à la Règle. Sœur Marie-Rose surtout était son objectif. Il savait qu'elle allait être la première supérieure, que l'esprit et le sort de la Congrégation reposeraient sur elle. Il la laissait à genoux devant les autres, et, dans cette position humiliante par elle-même, il prenait plaisir à la froisser et à l'humilier encore, en lui adressant les reproches les plus durs.

Maître Conrad de Marbourg souffletait lui-même la chère Ste Elizabeth et la faisait bâtonner par un autre. Maître Conrad de Longueuil n'en venait pas à ces moyens d'une époque plus vigoureuse que la nôtre, il se bornait à des paroles. Petit, sec, nerveux, il avait tout ce qu'il fallait dans la voix pour les darder et les enfoncer comme des flèches dans les derniers recoins de l'amour-propre.

Là, il les tournait et les retournait dans la plaie, les enfonçant davantage, poursuivant le moi dans ses retraites les plus cachées. Lorsque la pauvre Sœur se relevait, elle était persuadée qu'elle ne méritait pas de respirer le même air que ses compagnes. Elle avait cru jusqu'ici qu'elle aimait le bon Dieu, qu'elle ne l'offensait pas de propos délibéré, qu'elle possédait quelques mérites, et, en cela, il ne se mêlait ni orgueil ni vaine complai

sance, St Paul proclamant que notre gloire la plus pure, c'est le témoignage de notre conscience. Maintenant, elle ne savait plus où elle en était. Elle n'entendait plus le témoignage de sa conscience, elle n'entendait que la voix âpre et mordante du P. Allard. Elle ne voyait que sa misère et son néant, elle se considérait comme une pécheresse, indigne de devenir religieuse, tout au plus capable d'être admise par charité au rang de Sœur converse.

Écoutons Mgr Bourget: « Elle ne fut pas plus tôt au noviciat que le P. Allard la soumit à de rudes épreuves. Quoique accoutumée de longue main à la souffrance, elle se trouva dans un monde nouveau, lorsqu'il lui fallut passer par toutes les humiliations qui font mourir la vieille nature et habituent l'homme spirituel à ce renoncement qui est le premier pas à faire par quiconque veut suivre le divin Maître: « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se dépouille et qu'il se renonce! »

« On sait que les discours les plus éloquents n'en apprennent pas beaucoup dans ce genre, qu'il n'y a que la pratique qui fasse connaître ce qu'est ce renoncement si essentiel au bonheur et à la perfection de l'état religieux. C'est pourquoi la fervente novice disait confidentiellement que sa vertu dans le monde lui paraissait une illusion complète. »

Le P. Allard écrivait de son côté: « Sœur Marie-Rose était tellement pénétrée de son indignité qu'elle disait et croyait qu'il ne lui serait pas permis de faire profession. Elle aurait voulu être admise

parmi les Sœurs converses, et elle le demanda. Ne se jugeant bonne à rien, elle assistait avec simplicité aux exercices du noviciat et recevait sans s'émouvoir les reproches les plus humiliants. C'est ce qui lui inspirait une haute idée de la coulpe. »

Elle avait aspiré, étant dans le monde, à des grâces extraordinaires : elle s'en accusait comme d'une illusion impardonnable.

L'illusion, l'aveuglement, voilà ce que se reprochent ces âmes avides d'idéal, à mesure qu'elles montent vers Dieu. Elles s'imaginent qu'elles sortent d'un brouillard intense qui leur dérobait la vue de leurs misères et même de leurs « crimes », comme nous entendrons tout à l'heure Sœur Marie-Rose le dire à un de ses frères. Elles aperçoivent en elles une multitude de taches qui les couvrent de confusion. Cette lumière que Dieu leur donne sur leur intérieur, c'est le rayon de soleil qui traverse une chambre et qui montre des myriades de grains de poussière voltigeant dans sa clarté. Leur indignité, le sentiment profond qu'elles ne sont rien, qu'elles ne peuvent rien, qu'elles méritent d'être foulées aux pieds, est le fond qu'elles finissent par atteindre. Mais c'est alors qu'elles sont riches : en touchant leur néant, elles touchent Dieu, les deux extrêmes se rapprochent et s'embrassent, l'infini en bassesse et l'infini en grandeur, et elles peuvent redire la parole si humble et si fière de l'Épouse du Cantique :

« Je suis noire, je suis vide, je n'ai plus en propre que la nuit, et cependant je suis belle, car c'est le soleil qui m'a décolorée, le soleil de l'amour. »

Cet état d'âme est parfaitement décrit par une religieuse de Québec qui vivait deux siècles auparavant, Mère Marie de l'Incarnation. Si Sœur Marie-Rose avait analysé ses sentiments, elle n'aurait pas pu les mieux rendre :

« Au moment de ma conversion, il me semblait que j'étais détachée de tout parce que j'avais tout sous mes pieds ; mais, hélas ! je ne connaissais pas ce qu'il y avait encore en moi de superflu, et c'est ce que le divin Jésus ôte tous les jours. Plus j'approche de lui, plus je reconnais que j'ai encore quelque chose qui me nuit, et je crie sans cesse à ce divin Époux qu'il retranche tout sans pitié. Il le fait, et c'est un martyre continuel.

« Un excès de douleur intérieure me poussait à lui confesser toutes les fautes que j'avais commises. . . Mes imperfections se rendaient présentes à mon esprit, et ce qui autrefois m'avait paru comme rien, me semblait horrible. Ah ! qui pourrait exprimer ce que la divine pureté exige des âmes qui sont appelées à la vie intérieure ! Combien l'amour divin est terrible, pénétrant, inexorable, et irréconciliable ennemi de la nature dont il n'y a que lui qui connaisse les voies détournées ! . . .

« Piquée d'un amour douloureux qui la faisait crier comme Job sur son fumier, mon âme disait : « Qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes mes fautes ? » O mon céleste Époux, comment avez-vous permis qu'une âme que vous avez tant chérie vous ait fait tout ce tort ? Comment ne l'avez-vous pas jetée sous les pieds des démons ?

Recevez donc au moins la confession de mes crimes, et châtiez-moi selon vos adorables jugements. Ah ! que j'ai de douleur et combien je mérite d'enfers ! Oui, oui, il est juste, mon divin amour que vous soyez satisfait.

« Exterminez donc, justice incréée, exterminez sans pitié le néant et la poussière. Il n'y a point de châtiment qui soit trop dur pour moi. . . Me voilà courbée, châtiez-moi selon les lois que votre amour a établies. . . Il est juste que vous punissiez une vanité qui n'a été qu'un désir secret de mon excellence. Ah ! qu'il est vrai que vous ne voulez pas qu'on gauchisse dans les voies du pur amour. . . . Pardon de toutes mes saillies, de toutes mes imprudences, de tous les sentiments imparfaits dans lesquels je me suis échappée ! »

Ces cris de détresse et cette soif d'expiation pour des fautes qui n'en étaient pas, qui étaient plutôt matérielles que formelles, auxquelles l'esprit et le cœur n'avaient point de part ! Il faut être saint pour le comprendre, et pour ceux qui ne le sont pas, le purgatoire le leur apprendra. Au sein de la détresse profonde dans laquelle la plongeait l'obscurité qui s'était faite sur les vertus qu'elle croyait légitimement avoir et dans le besoin d'abaissement et d'humiliation que lui inspirait la claire vue de ses misères, Sœur Marie-Rose restait douce et calme. Ni amertume ni découragement. Elle était ce qu'elle était. Son cœur continuait de se tourner vers Dieu, et la confiance s'en exhalait comme un pur encens. Pourvu qu'il l'admît, non plus à être

sa servante, « c'était bon autrefois, à l'époque des illusions et de l'aveuglement, » mais la servante de ses servantes, elle ne demandait pas autre chose. Douce aussi, elle restait sous l'averse des reproches du P. Allard. Elle n'avait que ce qu'elle méritait, elle s'abîmait dans son indignité.

La bonne Sœur Véronique en versait des larmes d'attendrissement.

Le noviciat avait donc été une rude école. La Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie en sortait dans la personne de ses fondatrices, prête à tout, capable de tous les dévouements. Elle pouvait prononcer les vœux qui allaient changer ses fiançailles en mariage indissoluble. Le P. Allard promenait un regard de satisfaction sur son œuvre dont le souvenir devait l'accompagner jusqu'au tombeau.

Longtemps après, de retour de ses missions d'Afrique, vieilli, courbé, retiré à Rome d'où l'on juge sainement les hommes et les événements, il parlait encore avec émotion de la ferveur des trois novices. Volontiers, il se fut écrié à l'exemple de son confrère du XIII[e] siècle : « O Seigneur Jésus, que de merveilles vous faites dans les âmes qui sont à vous ! »

Avant d'entrer en retraite, Sœur Marie-Rose se disposait à écrire à Sœur Sainte Cécile pour l'inviter à sa profession, lorsqu'elle apprit qu'elle était malade. Elle lui écrivit néanmoins :

« Chère Sœur, au moment où je me proposais de vous inviter à ma profession, la pénible nouvelle

de votre maladie m'a été annoncée et a rempli mon âme de tristesse. Vous ne devez pas douter que c'eût été pour moi une vive satisfaction de vous y voir assister et me donner comme la main pour faire ce pas que vous avez fait avant moi, avec tant de bonheur. Mais Dieu en a disposé autrement, et pendant qu'au pied des autels, je me consacrerai au Seigneur, vous serez peut-être sur un lit de douleur à lui offrir le sacrifice de vos souffrances. Veuillez me faire part de vos mérites pour combler le vide des miens, et unir votre sacrifice à celui que j'offrirai, afin de suppléer à ses défauts. Je compte sur vos prières et sur celles de votre révérende Mère et de vos bonnes Sœurs. »

La retraite fut ce qu'avait été le noviciat, fervente et recueillie. Le 6 décembre, il y eut comme un prélude à la grande fête qui se préparait. Mlle Aglaé Gadbois demandait instamment à revêtir le saint habit. On lui accorda cette faveur, et la chapelle du troisième étage vit se dérouler, pour la première fois, les cérémonies d'une vêture.

Le 7, arrivèrent les croix que l'on devait remettre le lendemain aux professes. On les avait commandées à Boucherville, à un ouvrier de la localité, un M. Lacroix, dont les *Chroniques* ont conservé le nom. Le P. Allard alla lui-même les chercher.

Le 8, le jour se leva enfin sur la circonstance la plus solennelle de la vie de Sœur Marie-Rose et de ses compagnes. C'était un dimanche, la cérémonie avait lieu dans l'église paroissiale, elle avait été annoncée, Monseigneur la présidait, l'église pou-

vait, à peine, contenir la foule qui se pressait dans ses murs.

A l'heure fixée, l'évêque faisait son entrée en grande pompe, assisté de M. Brassard, curé de Longueuil, de M. Théophile Durocher, curé de Belœil, et de trois Pères Oblats, le R. P. Guigues, supérieur, le P. Allard et le P. Aubert.

Les trois fondatrices avaient des places réservées, près de la balustrade. De chaque côté, se tenaient Sœur Thérèse de Jésus et Sœur Véronique du Crucifix, représentant la Supérieure et la Maîtresse des Novices qui, d'après les Constitutions, devaient les accompagner. En arrière, il y avait, pour porter leurs cierges, trois jeunes filles choisies parmi les plus sages, Mlles Hortense Dufresne, Julie Trempe et Hortense Benoit. Toutes trois entreraient un jour dans cette Congrégation qui recevait en ce moment sous leurs yeux son baptême de vie.

Deux autres enfants portaient les croix et le livre des Règles, Hermine Marchand, nièce de Sœur Marie-Madeleine, et Christine Durocher, nièce de Sœur Marie-Rose.

La vieille église offrait un coup d'œil intéressant. L'autel étincelait de ses parures des jours de fête, le Pontife avait revêtu ses riches ornements, le voile de mousseline blanche recouvrait la tête et les épaules des fondatrices et de leurs assistantes, les enfants étaient habillées de blanc. Les fidèles regardaient et priaient.

Au dehors, il y avait fête aussi. Le soleil brillait

de tout son éclat, le ciel était limpide, la vieille mère nature s'enveloppait de son manteau d'hiver, une neige fine tombée des jours précédents, le fleuve, encore libre poursuivait sa course éternelle vers l'océan, sa vaste nappe ressemblait, sous les feux du soleil, à une glace aux mille facettes toujours en mouvement et toujours miroitantes, tout était pur, tout était joyeux, tout chantait, au ciel et sur la terre : « Vous êtes toute belle, ô Immaculée, et en vous il n'y a pas la moindre tache. »

Le saint sacrifice commença. Au graduel, M. Brassard demanda la bénédiction de Monseigneur, et, montant en chaire, il lut le Mandement qui érigeait la nouvelle Congrégation.

Voici ce document : « Ignace Bourget, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Montréal, à tous ceux qui les présentes verront, salut et bénédiction en Notre Seigneur.

« Comme nos très chères filles, Marie-Henriette Céré dite Marie-Madeleine, Marie-Joseph Dufresne dite Marie-Agnès, Eulalie Durocher dite Marie-Rose, nous ont supplié de leur permettre de fonder une communaté, dans le but de travailler plus facilement à la sanctification de leur âme en se consacrant à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe et surtout des filles pauvres ; comme M. le curé et MM. les marguilliers de la paroisse de Saint-Antoine de Longueuil, animés d'un zèle digne de tout éloge, ont fait préparer aux dites Sœurs, avec les deniers de l'église, une vaste et belle

maison pour qu'elles s'y livrassent à l'enseignement, ce qu'elles ont fait avec succès depuis le mois d'août dernier que nous leur avons ouvert la dite maison, en la bénissant solennellement; et comme après mûr examen, nous nous sommes convaincu que les dites Sœurs s'étaient formées par les soins des Révérends Pères Oblats, à la connaissance et à la pratique des devoirs de la vie religieuse, et que d'ailleurs leur dessein vient de Dieu : nous, voulant nous acquitter de nos obligations dont une des principales est de procurer aux brebis confiées à nos soins une éducation religieuse, et en même temps donner aux dites Sœurs un témoignage public de la vive satisfaction que nous éprouvons de leur généreux dévouement à une si belle œuvre, avons accédé à leur demande.

« A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, et de l'avis de nos vénérables frères les chanoines de notre cathédrale, avons réglé, statué et ordonné, réglons, statuons et ordonnons ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — Nous établissons canoniquement dans notre diocèse une congrégation séculière sous le titre de *Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie*, et nous permettons aux dites Sœurs Marie-Henriette Céré dite Marie-Madeleine, Marie-Joseph Dufresne dite Marie-Agnès, Eulalie Durocher dite Marie-Rose, d'en être les premières professes en faisant les vœux simples de pauvreté, chasteté, obéissance, et de se consacrer à l'éducation de la jeunesse.

« ARTICLE 2e. — Nous donnons aux dites Reli-

gieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, l'autorisation, le pouvoir de recevoir des novices et de les présenter à la profession religieuse, avec l'approbation de l'Ordinaire.

« ARTICLE 3e. — Nous voulons que les Règles et Constitutions, approuvées par l'Illustrissime et Révérendissime Charles-Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, pour les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, établies dans son diocèse, soient suivies dans la Congrégation que nous instituons, par le présent Mandement dans notre diocèse.

« ARTICLE 4e. — Nous plaçons la nouvelle Congrégation sous notre entière dépendance et juridiction, et celle de nos successeurs.

« Enfin, nous la bénissons au nom du Seigneur, afin qu'elle remplisse toujours sa sublime mission avec ferveur et succès. Nous la plaçons d'une manière spéciale sous la protection de l'auguste Mère de Dieu, conjurant cette Vierge pure et sans tache d'avoir pour agréable l'offrande que nous lui en faisons, en ce jour où l'Église honore son Immaculée Conception.

« Puissent les Saints Noms de Jésus et de Marie être honorés, bénis et glorifiés dans tout le diocèse, par le zèle des Religieuses du nouvel Institut à en répandre la dévotion. Que les enfants, instruites à leur école, acquièrent, avec une éducation soignée, l'amour de ces Noms si doux. Daigne le Seigneur seconder la bonne volonté des fondatrices en multipliant les vocations pour leur famille. Que la

religion ait à se réjouir de la naissance d'une Congrégation destinée à venir en aide à celles qui depuis longtemps se dévouent à l'œuvre de l'éducation !

« Que toutes et chacune des paroisses de notre diocèse aient un jour le bonheur de posséder une maison de quelqu'une de ces pieuses familles : nous félicitons, en particulier, la paroisse de Longueuil des avantages que lui assure l'Institut qui prend aujourd'hui naissance dans son sein.

« Sera le présent Mandement publié en ce jour dans l'église de St-Antoine de Longueuil, avant la profession des susdites Religieuses, et ensuite conservé dans les archives de leur Communauté.

« Donné en la maison presbytérale de Longueuil, le huit décembre mil huit cent quarante-quatre... »

La lecture terminée, le R. P. Guigues prit la parole. Son discours, écouté religieusement, roula sur la nécessité des institutrices congréganistes pour aider les familles et le clergé à remplir leur grand devoir d'éducation, et sur la sublimité de la vie de ces femmes qui est une immolation continuelle.

Lorsqu'il eut fini, le P. Allard, revêtu de la chape, s'avança vers le Pontife qui venait de se placer sur son siège préparé au milieu de l'autel.

« Monseigneur, lui dit-il, la Sainte Église Catholique notre mère demande que vous daigniez bénir et consacrer ces vierges que j'ai l'honneur de vous présenter, et les unir par une alliance spirituelle à Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut. »

Le silence était complet. On retenait sa respiration, personne ne voulant perdre le moindre détail d'une cérémonie qui, pour le plus grand nombre, avait le charme de la nouveauté.

D'une voix émue, l'évêque répondit : « Savez-vous si elles en sont dignes ? »

« Autant qu'il est permis à la faiblesse humaine de s'en assurer, répliqua le P. Allard qui, plus qu'un autre, savait à quoi s'en tenir, je crois et j'atteste qu'elles en sont dignes. »

Alors le Pontife s'adressant aux fidèles de plus en plus étonnés :

« Avec le secours du Seigneur notre Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, nous choisissons les vierges ici présentes pour les bénir, les consacrer et les unir par une alliance spirituelle à Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils du Très-Haut.

Puis, regardant les trois novices, il chante sur un ton grave : « *Venite*, venez ! »

Elles répondent sur le même ton : « Voici que nous venons ! » Et se levant, le cierge à la main, elles font quelques pas dans le sanctuaire.

Pendant qu'elles sont à genoux, le célébrant les appelle une seconde fois sur un ton plus élevé : « Venez ! »

« Voici que nous venons de tout notre cœur ! » chantent-elles en se conformant à son ton. Et elles s'avancent encore de quelques pas.

Lorsqu'elles sont de nouveau agenouillées, le Pontife les appelle une troisième fois en élevant la voix : « Venez, mes filles, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur ! »

Elles se lèvent, et pendant qu'elles s'approchent lentement, elles chantent : « Voici que nous venons de tout notre cœur, nous avons ta crainte et nous cherchons à voir ta face : Seigneur, ne nous confonds pas, mais agis avec nous selon ta mansuétude et l'immensité de ta miséricorde. »

Elles s'agenouillent, s'inclinent profondément et chantent ensemble :

« Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole, afin qu'il n'y ait plus d'iniquité qui domine en moi ! »

L'évêque les interroge : « Persistez-vous dans la résolution de vous consacrer à Dieu dans la Congrégation des Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie ?

—Oui, Monseigneur, c'est là tout notre désir.

—Consentez-vous à observer les Règles que le susdit Institut vous impose ?

—Oui, Monseigneur, nous nous y soumettons avec joie, et nous espérons avec la grâce de Dieu, y être fidèles.

—Vous sentez-vous assez de zèle pour vous dévouer à l'éducation chrétienne des jeunes filles ?

—Oui, Monseigneur ! aidées de la grâce de Dieu et sous la protection de sa Sainte Mère, nous voulons y consacrer tous les instants de notre vie. »

Le prélat entonne le *Veni Creator*. L'hymne achevée, il procède à la bénédiction des voiles noirs qui vont remplacer les blancs, car, cette fois, les novices seront bien mortes à la terre ; c'est un adieu qu'elles lui disent pour toujours.

Il récite les deux magnifiques oraisons de l'Église,

les asperge d'eau bénite, et, imposant à chacune le sien, il dit :

« Reçois le voile sacré qui te fera reconnaître pour avoir mis le monde sous tes pieds et t'être donnée vraiment, humblement, de toute l'énergie de ton cœur et à perpétuité, pour épouse au Christ Jésus, lequel te défende de tout mal et te conduise à la vie éternelle !

Lorsqu'elles l'ont reçu, elles chantent, toujours à genoux : « Il a posé sa marque sur mon visage, afin que je n'ai plus d'autre amour que le sien. »

Le célébrant récite une dernière oraison, après laquelle les nouvelles consacrées chantent debout :

« Voici que je vois ce que j'ai tant désiré, que je tiens ce que j'ai espéré, que je suis unie dans le ciel à Celui que, placée sur la terre, j'ai aimé de tout mon amour ! »

Elles s'inclinent de nouveau profondément et retournent à leurs places, au milieu de l'émotion générale. Certes, la scène s'y prêtait. C'était beau, c'était touchant, c'était la pauvre nature humaine dans ce qu'elle a de meilleur qui s'élançait vers l'idéal. Je doute que l'antiquité qui s'entendait pourtant en cérémonies, surtout à Athènes et à Rome, en ait jamais connu de comparable à celle-ci : Ces trois femmes, et bientôt, leur succédant sans relâche, des jeunes filles de vingt ans, debout, le cierge à la main, image de leur vie qui va désormais se consumer sur les hauteurs, le regard fixé sur cet Invisible que les philosophes appelaient le Dieu inconnu et qu'elles appellent le Seigneur

Jésus, et lui chantant, dans l'innocence de leur âme et dans la générosité de leur cœur :

« Voici que je vois ce que j'ai tant désiré, que je tiens ce que j'ai espéré, et que je suis unie dans le ciel à Celui que, placée sur la terre, j'ai aimé de tout mon amour ! »

Il se fait une illumination soudaine dans l'âme la plus endormie, ce monde pour lequel nous sommes créés passe dans un éclair devant les yeux, et l'on sent vibrer au plus profond de son cœur ce que le P. Lacordaire nommait le « froid glaive du sublime. »

La messe pontificale suivit son cours. A la communion, Sœur Marie-Rose, Sœur Marie-Agnès, Sœur Marie-Madeleine se lèvent et s'agenouillent à la Table sainte. Le Pontife se tient devant elles, la sainte hostie entre les doigts. Alors, l'une après l'autre, lentement et dans le silence imposant de l'église, elles prononcent la formule de leurs vœux :

« Au nom de la Très Sainte Trinité, en présence de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la très Ste Vierge Marie, Mère de Dieu, de toute la cour céleste, et de mes sœurs ici présentes, moi, Sœur Marie . . . . je promets à Dieu tout puissant, et à vous, mon Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Monseigneur Ignace Bourget, évêque de Montréal, qui tenez la place de Dieu, et à vos successeurs légitimes, pauvreté, chasteté et obéissance, dans la Congrégation des Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, conformément à l'esprit de notre Institut. Ainsi Dieu me soit en aide ! »

Et tour à tour, elles reçoivent Celui à qui elles se donnent si généreusement. Leur formule, qui est écrite, est déposée sur l'autel. Après le dernier évangile, les trois professes s'avancent encore une fois. Elles s'agenouillent, et le Pontife bénit les croix qu'elles vont recevoir. Il récite les oraisons, les encense, les asperge, et dit en leur remettant ce signe sacré :

« Recevez ce crucifix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Qu'il vous rappelle la passion, la croix et la mort du Christ ; qu'il soit la défense de votre âme et de votre corps et la rançon de vos péchés, afin que, votre carrière achevée avec l'aide de la divine bonté, vous puissiez arriver à la céleste récompense ! »

Il leur présente de même le livre des Règles et des Constitutions :

« Recevez ce livre, leur dit-il, gardez soigneusement ses prescriptions, et qu'il soit votre propitiation pour la vie éternelle ! »

Le *Te Deum* est chanté, et les fidèles se retirent, en causant de la cérémonie et de l'événement. En effet, c'était un événement. La Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie prenait rang parmi les autres familles religieuses, elle se composait comme elles de professes, de novices et de postulantes, les éléments essentiels qui les constituent : les vœux à perpétuité, leur réception par un représentant officiel de l'Église, des Règles et des Constitutions qui déterminent la manière de les observer et de remplir la double fin que tout

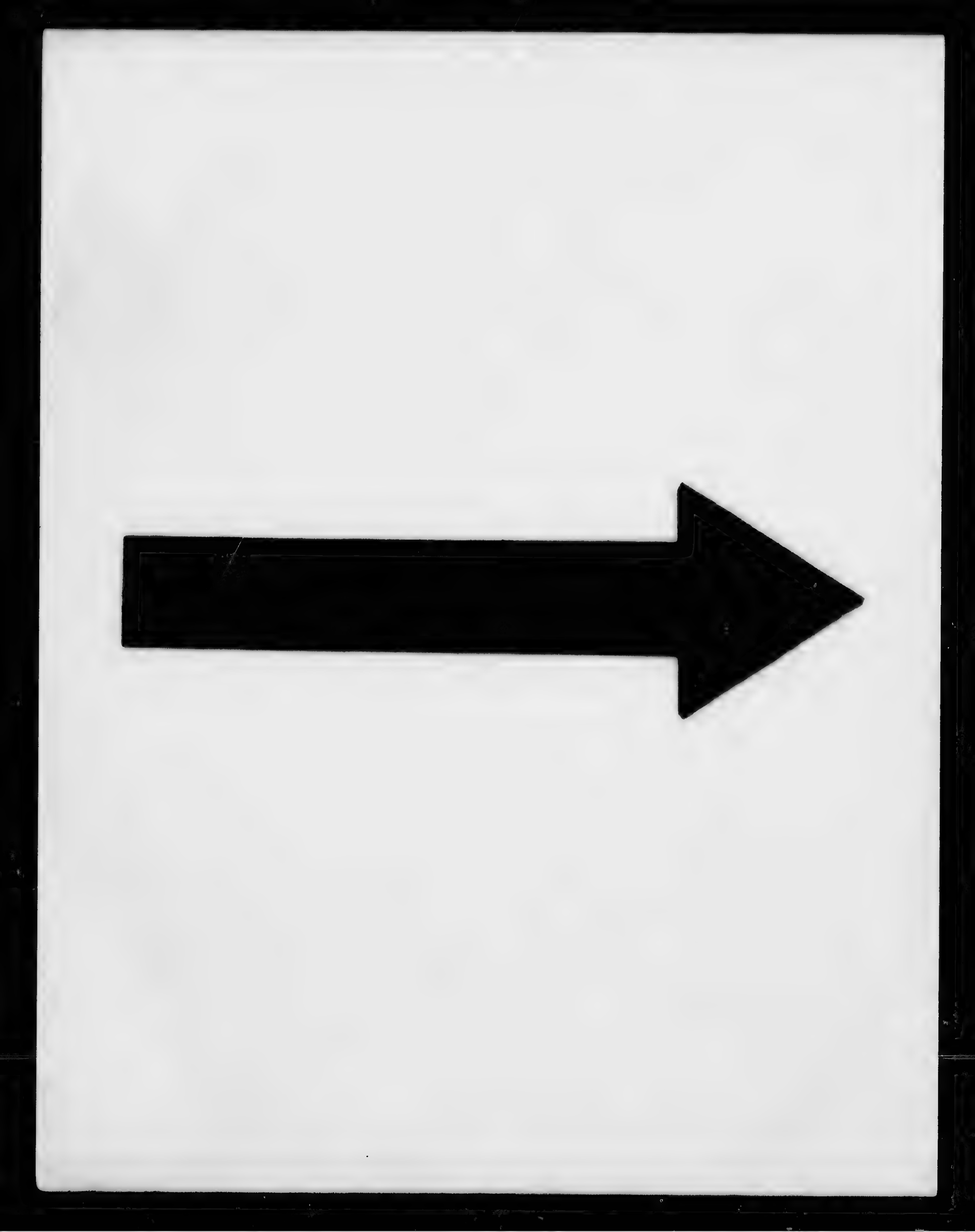
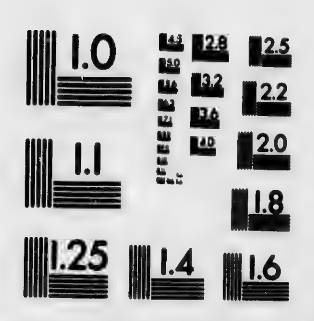


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Institut se propose, sa fin spéciale, l'enseignement, la prédication ou la contemplation, et sa fin générale, la tendance à la perfection ; ces éléments se rencontraient dans son sein avec le même caractère canonique. Les éloges, les encouragements, les approbations qui lui viendront par la suite, du Saint-Siège ne seront que la confirmation de l'acte d'autorité épiscopale qui la créait. Ils lui seront nécessaires pour porter au front ce sceau de l'infaillibilité que le Saint-Siège peut seul imprimer, en déclarant qu'elle a tout ce qu'il faut pour atteindre sa double fin, mais ils ne lui donneront pas l'existence et ils ne seraient pas venus si l'approbation de l'Ordinaire ne les avait précédés. Elle existait à partir de ce jour, elle recevait la vie et l'impulsion de l'un de ceux qui ont le droit de les communiquer.

Dans l'après-midi, Mgr Bourget mettait la dernière main à son œuvre, accompagné du curé de la paroisse et du R. P. Guigues, supérieur des Oblats, il gravissait le perron qui conduit à la porte d'entrée du couvent, il gravissait les deux escaliers qui conduisaient à la chapelle. Là, appelant devant lui les trois professes, il faisait un nouvel acte qui fut un coup de foudre pour Sœur Marie-Rose.

En rochet et en camail, de sa pleine autorité, les Sœurs n'étant pas assez nombreuses pour procéder aux élections, il nommait Sœur Marie-Rose, Supérieure, Maîtresse des Novices et Dépositaire ; Sœur Marie-Madeleine, assistante et Maîtresse du Pensionnat ; Sœur Marie-Agnès, Maîtresse des Ouvrages.

Il appelait ensuite les novices et les postulantes et leur présentait les trois dignitaires, leur ordonnant de les respecter et de leur obéir en tout. En signe de l'union qui allait exister entre elles et les confondre en un seul cœur et une seule âme, postulantes, novices, maîtresse des ouvrages, assistante, supérieure tombaient dans les bras l'une de l'autre et se donnaient le baiser de paix. Sœur Marie-Rose fondait en larmes. Dans son humilité, alors qu'elle se croyait digne tout au plus d'être Sœur converse, elle n'aurait jamais soupçonné que le choix de l'évêque l'élevât à de telles charges.

Les pensionnaires entraient à leur tour dans la chapelle, et Monseigneur leur apprenait les nominations qu'il venait de faire. Le salut et la bénédiction du Saint-Sacrement terminaient enfin cette journée si bien remplie.

Tel fut ce 8 décembre 1844 qui vivra dans la Congrégation aussi longtemps qu'elle. Erection canonique, profession des premières Mères, organisation du gouvernement, bénédiction du ciel, encouragement de la terre, tout y était. Il n'y avait plus qu'à marcher de l'avant, et l'avant s'annonçait sous d'heureux auspices. Ce n'est pas qu'il ne se rencontrerait plus de difficultés et de contradictions ; au contraire, ce n'est qu'à cette condition que l'œuvre de Dieu s'enracine et se développe. Mais la sève divine se trouvait dans la plantation, elle éclatait déjà sous l'écorce, et là-haut, autour de Jésus et de Marie ses titulaires et ses protecteurs-nés, Eulalie de Mérida, Eulalie de Barcelone,

Eulalie de Rome, la douce Agnès, l'aimante Marie-Madeleine et jusqu'au sévère St Bruno, qui avaient attentivement suivi du regard les cérémonies de la journée, veilleraient sur sa frondaison et sauraient la couvrir de fleurs et de fruits.

Le lendemain, l'excellent évêque revint au couvent. Il y passa même une partie de la journée. Il vit en particulier chacune des nouvelles Mères et ne dédaigna pas d'entrer avec elle dans les détails de sa charge. Il avait de l'expérience, l'Esprit de Dieu l'assistait : chacune de ses paroles portait coup et devenait un trait de lumière qui éclairait la Sœur. Le fardeau reçu la veille les avait accablées les unes et les autres, surtout la Supérieure et Maîtresse des Novices. Au sortir de l'entretien, voyant nettement ce qu'elles avaient à faire, elles se sentirent plus fortes et plus confiantes.

« C'est un rayon de miel, disen[illegible] *Proverbes*, que la parole du sage. C'est une eau profonde, ajoutent-ils. Il s'y trouve à la fois, dit l'Ecclésiastique, du sentiment, de la science et de la doctrine. » Mgr Bourget était ce sage.

Après avoir entretenu les professes, il convoqua le reste de la Communauté dans la salle du Chapitre. Il donna, aux différentes maîtresses, de sages conseils pour la direction des élèves et leur recommanda à toutes de rester unies.

« L'union, disait-il, fera votre force : qu'elle soit l'âme de votre petite Communauté. Ce que je vous souhaite par-dessus tout, c'est de pratiquer, avec une perfection croissante, la belle vertu de charité.[1] »

[1] *Chroniques.*

En même temps, son secrétaire commençait le premier registre de la Congrégation. Il y inscrivait le Mandement d'érection, l'acte authentique de la profession des fondatrices et l'acte par lequel Sa Grandeur leur avait conféré leurs charges. Nous avons déjà le Mandement ; voici les deux autres documents qui ont naturellement leur place dans cette histoire :

« PROFESSION DES SŒURS MARIE-MADELEINE, MARIE-AGNÈS ET MARIE-ROSE

(8 décembre 1844)

« Ignace Bourget, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Siège Apostolique, évêque de Montréal, à tous ceux à qui il appartiendra savoir faisons que, le huit décembre mil huit cent quarante-quatre, après avoir institué canoniquement une Congrégation de filles, comme il appert par le Mandement ci-dessus, nous avons, en célébrant la messe solennelle dans l'église paroissiale de St-Antoine de Longueuil, assisté du R. P. Allard, maître des novices des RR. PP. Oblats, de M. Théophile Durocher, curé de Belœil et du R. P. Aubert, O. M. I., reçu à la profession dans la nouvelle Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, les Sœurs Marie-Madeleine, Marie-Agnès et Marie-Rose, canoniquement examinées et jugées vraiment appelées à fonder le nouvel Institut, et leur avons donné la bénédiction des Vierges, en présence de M. Brassard, curé de Longueuil, in-

signe bienfaiteur de cette Communauté naissante, du R. P. Guigues, supérieur des RR. PP. Oblats, de plusieurs membres de la Congrégation, de beaucoup de marguilliers et de fidèles de la dite paroisse.

« Donné en la maison presbytériale du dit Longueuil, les jour et an que dessus, sous notre seing et sceau, etc. »

« ÉLECTION DE LA SUPÉRIEURE, DE L'ASSISTANTE, DE LA MAITRESSE DES NOVICES, DE LA DÉPOSITAIRE ET DE LA MAITRESSE DES OUVRAGES

« Ignace Bourget, etc., à tous ceux à qui il appartiendra salut et bénédiction en Notre Seigneur. Savoir faisons que, le huitième jour de décembre de l'an mil huit cent quarante-quatre, nous nous sommes transporté en la chapelle intérieure des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie pour procéder à la nomination d'une Supérieure et des principales Officières de la nouvelle Communauté, canoniquement instituée par notre Mandement de ce jour, où étant nous avons donné toutes les dispenses nécessaires et requises en pareil cas, et après avoir récité le *Veni Creator*, assisté de M. Brassard, curé de cette paroisse, et du R. P. Guigues, supérieur des RR. PP. Oblats, nous avons de notre pleine et entière autorité, nommé Supérieure, Maîtresse des Novices et Dépositaire, Sœur Eulalie Durocher dite Marie-Rose ; Assistante et

Maîtresse du pensionnat, Sœur Henriette Céré dite Marie-Madeleine; et Maîtresse des Ouvrages, Sœur Marie-Joseph Dufresne dite Marie-Agnès.

Et, en conséquence de cette nomination, nous avons institué la dite Sœur Marie-Rose, Supérieure de la maison, avec pouvoir par nous de la régir, gouverner et administrer, tant au spirituel qu'au temporel, sous notre autorité, visite, correction et juridiction, jusqu'à ce que nous jugions à propos d'ordonner à la dite Communauté de procéder à l'élection d'une nouvelle Supérieure selon les Règles et Constitutions que nous avons approuvées ou que nous jugerons à propos d'approuver pour son bon gouvernement, enjoignant aux dites Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie de la reconnaître pour leur Mère et Supérieure légitime, et en cette qualité de lui rendre l'honneur, l'obéissance et le respect qu'elles lui doivent. Nous voulons pareillement que la dite Sœur Marie-Rose soit considérée comme dûment autorisée à diriger le noviciat et la procure de la Communauté, et que la dite Sœur Marie-Madeleine ait toute l'autorité attribuée par la Règle à l'assistante et à la Maîtresse du Pensionnat et la Sœur Marie-Agnès, celle que la Règle confère à la Maîtresse des ouvrages.

« Donné à Longueuil, sous notre seing et sceau . . . »

L'administration ainsi constituée essaya ses forces quelques jours après. Le 12 décembre, elle s'assembla en conseil pour la première fois. La séance eut lieu dans la salle du Chapitre. Les

Chroniques ne rapportent pas sur quoi l'on délibéra, mais il faut croire que ce n'était pas pour le plaisir de se voir en conseil que l'on s'était assemblé, puisque la séance commença et s'acheva par la prière, et que le P. Allard tint à honneur d'enregistrer de sa main la délibération.

Quinze jours après, le 28, Mgr Bourget, dont la sollicitude était infatigable, se trouvait de nouveau au sein de sa famille. Il lui consacrait plusieurs heures et décidait entre autres choses, que la Communauté suivrait la méthode de St Ignace pour l'oraison, que les Sœurs se feraient un strict devoir de l'étude afin de se rendre capables de remplir les obligations de leur état, que nulle ne serait admise en qualité de Sœur de Chœur si elle n'avait pas les qualités voulues pour enseigner; que Sœur Véronique du Crucifix était secrétaire et qu'aucune lettre ne sortirait de la maison sans avoir passé sous ses yeux ; enfin que l'on s'appliquerait à former les enfants à la simplicité, au chant, au travail, à la propreté et à la bonne tenue.

Nous surprenons sur le fait un de ces évêques créateurs et organisateurs d'autrefois, dont on a dit qu'ils ont formé la France et l'Europe comme les abeilles forment leur ruche. Actifs, dévoués, intelligents des besoins de leur époque, ils s'occupaient continuellement de remédier à quelque misère, de combattre quelque désordre, de rétablir ou de maintenir la piété, la religion, la justice, la propriété et surtout le mariage, d'apporter une pierre à l'édifice qu'il s'agissait de reconstruire après l'écroulement

du vieux monde sous les coups des Barbares. Dans ce travail de huit à dix siècles, leurs auxiliaires étaient les ordres religieux. Ils en envoyaient des essaims partout où il y avait à défricher, à soulager, à instruire, à civiliser. Ils s'y transportaient eux-mêmes, ils conseillaient, ils stimulaient, n'épargnant ni peines, ni sacrifices, les premiers au labeur, les derniers au repos.

Si au xe siècle, l'Europe est sortie des épouvantes de la fin du monde « avec sa blanche parure d'églises toutes neuves ; » si au XIIIe, elle est sortie victorieuse enfin des dernières convulsions de la barbarie, avec ses cathédrales, ses armées de statues qui parlaient du ciel, ses croix, ses calvaires qui s'élevaient dans les carrefours ou sur le bord des routes et qui étaient des leçons vivantes de patience et de charité, avec le royaume de Dieu devenu sensible, le monde idéal dressé au bout du monde réel « comme un magnifique pavillon d'or au bout d'un enclos fangeux,[1] » c'est aux évêques qu'elle le doit.

Le bon Mgr Bourget était un de leurs successeurs. Il ne se bornait pas à fonder, il suivait de près ses fondations, allant de l'une à l'autre, l'hiver comme l'été, ainsi que nous le voyons pour celle de Longueuil. Grâce à ses conseils, le pavillon d'or montait, la communauté s'affermissait dans la bonne voie.

L'année touchait à son terme, et l'on arrivait au

---

1 Taine.

jour de l'an. Cette année, le jour de l'an était un mardi. La Supérieure accorda la permission de causer et de s'amuser du matin jusqu'au soir. On gardait les élèves pendant ces jours de dissipation mondaine: elles ne devaient sortir que du 4 au 9 pour passer la Fête des Rois avec leurs parents. On ne pouvait songer à les faire travailler: on s'occupa de les récréer. Sous l'impulsion de Sœur Marie-Rose, les maîtresses donnèrent l'exemple. Elles organisèrent des jeux, elles se firent enfants avec leurs élèves. Mlle Aglaé Gadbois, Sœur Marie-Ursule depuis le 6 décembre, se relâcha de la contrainte à laquelle elle se soumettait énergiquement pour entrer dans l'esprit de sa vocation. Son voile blanc voltigea de salle en salle, entraînant les élèves dans des rondes interminables, comme jadis, à Fontaine-Française, le panache de Henri IV entraînait les escadrons dans des chevauchées furieuses à travers les rangs ennemis. Sœur Thérèse et Sœur Véronique déposèrent leur gravité accoutumée, et, si elles ne sautèrent pas, elles rirent de tout leur cœur. Sœur Marie-Madeleine, Sœur Marie-Agnès ne restèrent pas en retard. Sans imiter la vivacité d'allure de Sœur Marie-Ursule, elles eurent un regain de jeunesse des plus prononcés. Quant à Sœur Marie-Rose, elle était l'âme de cette allégresse. Dès le matin, elle avait distribué des cornets de bonbons aux maîtresses comme aux enfants,—selon l'habitude de nos chères mères canadiennes,—dit la plume reconnaissante du chroniqueur. Dans la journée, on la

vit animer les jeux de la voix et du geste. Elle savait que, s'il y a un temps pour être sérieux, il y en a un autre pour détendre la corde de l'arc, et que du reste on peut toujours conserver en soi un fond de sérieux, tout en riant et en s'amusant. Ainsi s'écoula le premier jour de l'année 1845, ainsi s'écoulèrent les deux jours qui suivirent. Il y eut promenade en voiture, il y eut conspiration pour empêcher l'ennui de s'introduire. « Grâce à Dieu, nous avons réussi, rapportent les *Chroniques.* »

Le 4, les élèves étant parties, Sœur Marie-Rose voulut donner à sa Communauté quelques jours de repos. Or, il n'y en avait pas à ses yeux de plus rafraîchissant pour l'âme et pour le corps qu'une retraite. Elle venait d'en faire une de dix jours avec ses deux compagnes ; mais, outre qu'elles avaient dû l'interrompre pour vaquer à leurs différents emplois dans les classes, les autres s'en étaient trouvées exclues. Toutes d'ailleurs ne s'appartenaient plus depuis plus d'un an. Il n'y avait pas eu de vacances au mois d'août, et la multiplicité des charges les absorbait. Les exercices n'en souffraient pas ; la ferveur, la bonne volonté suppléaient à leur petit nombre et faisaient face aux exigences de la situation ; mais il était à craindre que cet état de tension perpétuelle ne pût durer. Elles entrèrent donc en retraite pour trois jours, sans préoccupation de service au dehors, cette fois, seules avec Dieu et leur conscience. Il n'y en eut que deux qui n'y purent prendre part, Sœur Thérèse et Sœur Véronique. Sœur Marie-Rose fut obligée de

profiter de l'absence des élèves pour les envoyer encore à Montréal, à l'école des Frères. Elle s'était aperçue, à l'usage, que la méthode d'enseignement adoptée présentait des lacunes, qu'elle ne répondait pas à tous les cas qui surgissent dans la pratique, bref qu'elle avait besoin d'être complétée par de nouvelles explications. C'était pour les demander que les deux Sœurs durent s'absenter. Mais comme cette absence n'était que de trois jours, et comme d'un autre côté les deux compagnes avaient quelque expérience du redoutable voyage, elles partaient d'un cœur plus léger que la première fois.

Profitons de cette retraite pour jeter un coup d'œil en arrière. La petite famille avait perdu deux de ses membres, les deux novices converses dont nous pressentions la défection au mois d'août dernier, mais en revanche elle s'était accrue de cinq autres, parmi lesquelles trois persévèreront, Mlles Reed, Marie Fortier et Delphine Clément.

Mlle Reed était irlandaise. Elle fut la première de cette nationalité qui entra dans la Congrégation. Le ciel s'était plu à réunir en sa personne les grâces extérieures et les qualités de l'âme. Elle s'appelait Margaret de son nom de baptême et méritait de porter ce nom. La marguerite est une fleur sans prétention qui habite les prairies ou le bord des ruisseaux. Le monde la dédaigne, on la foule aux pieds, mais les enfants s'en tressent des couronnes, et les âmes pieuses en décorent les autels de la Sainte Vierge. Elle est si gracieuse dans sa blanche toilette aux franges délicates, et si élo-

quente avec son cœur d'or qui semble murmurer au Père universel : « Je suis à vous, je vous aime ! » Mlle Reed était une véritable marguerite des champs, simple et fraîche comme elle. Lors de son entrée, le 13 septembre de l'année qui venait de finir, elle avait seize ans : on ne pouvait rien concevoir de plus modeste et de plus candide, elle était belle et bonne comme un ange, son œil reflétait la pureté du ciel. Elle venait de l'autre côté du fleuve, d'Hochelaga, presqu'en face de Longueuil.

Mlle Marie Fortier venait de St-Hyacinthe, du moins sa famille en était originaire. Elle avait vingt-huit ans, la taille haute, le tempérament sec et nerveux. Son caractère manquait de souplesse ; elle était naturellement fière et dédaigneuse. Mais elle était énergique aussi. Tournant cette énergie contre elle-même et mettant à profit les grâces qu'elle avait à sa disposition dans la vie religieuse, elle s'assouplit promptement et édifia la Communauté par son obéissance et sa fidélité à la Règle.

Mlle Delphine Clément était de la paroisse de St-Cuthbert, près de Berthier. Elle avait passé deux à trois ans au couvent de cette dernière localité. Quand elle parla de se faire religieuse, ses parents auraient voulu la voir entrer comme postulante de chœur, mais elle, dans son grand désir d'humilité, n'ambitionna que la place de postulante converse, et c'est en cette qualité qu'elle se présenta à la fin d'octobre 1844. Elle était rieuse, de petite taille, mais sous ces apparences se cachait un vaillant cœur plein de courage, de persévérance

et de bonté qui ont fait de sa vie, un modèle digne d'être proposé à la longue suite de Sœurs converses dont se glorifie l'Institut.

Le P. Allard prêcha la retraite de trois jours. Elle finissait à peine que les élèves rentraient satisfaites de leurs vacances et joyeuses de revoir leurs maîtresses. Sœur Marie-Rose réunit sa Communauté et fit une nouvelle répartition des emplois.

Sœur Marie-Madeleine, assistante et directrice du pensionnat, était, en outre, chargée d'une classe à l'externat : elle en eut une seconde pour les jeunes Sœurs qui avaient besoin d'être formées. Sœur Marie-Agnès, maîtresse des ouvrages et sacristine, dut enseigner le dessin deux fois par jour. Sœur Thérèse de Jésus reçut la double charge de lingère et de réglementaire. Avec cela, elle avait à enseigner le français et l'anglais, à se perfectionner dans le dessin et le piano, à surveiller les pensionnaires à l'étude du soir, et à visiter deux fois par semaine la classe de Sœur Marie-Ursule qui, malgré son bon vouloir, n'inspirait pas une confiance illimitée dans sa façon d'appliquer la méthode convenue. Sœur Thérèse était infatigable, la supérieure l'appelait son bras droit. Sa mission accomplie à l'école des Frères, elle s'était hâtée de revenir, ainsi que sa compagne. Sœur Véronique du Crucifix, secrétaire du conseil et chargée d'une classe au pensionnat, eut à seconder Sœur Madeleine auprès des jeunes sœurs. Trois fois par semaine, elle les groupait autour d'elle pour l'étude raisonnée de la grammaire. Outre sa classe des

petites à l'externat, et sans parler des leçons particulières qu'elle avait fréquemment à recevoir pour réparer le temps perdu à la maison paternelle, Sœur Marie-Ursule dut assister Sœur Madeleine tous les samedis dans la surveillance des pensionnaires qui faisaient leur ménage.

Voilà pour les Sœurs de chœur. On le voit, elles n'étaient pas ménagées. Les Sœurs converses l'étaient aussi peu. Mlle Éléonore Provost ajouta à ses emplois celui de sous-infirmière. Mlle Marie Fortier fut infirmière en titre des religieuses et des élèves. Elle eut la haute main sur la cuisine, l'alimentation, les réfectoires, et chaque semaine, il lui fallait rendre compte des dépenses de son département.

La rieuse Mlle Delphine Clément devint cuisinière. On pensa que sa bonne humeur habituelle ne serait pas de trop pour rendre les plats appétissants. « Ma Sœur, lui dit la Supérieure en lui remettant son obédience, ayez soin de lire avec attention ce que prescrit la Règle relativement à votre emploi. »

L'aimable Mlle Marguerite Reed succéda à Sœur Marie-Rose dans la charge de portière. On ne pouvait mieux choisir pour attirer les postulantes et les élèves. Elle eut également à tenir en ordre, le parloir, le corridor, les escaliers, à aérer le dortoir et le réfectoire, à chauffer les salles, et, s'il lui restait du temps, à coudre sous la direction de Sœur Marie-Agnès.

Deux autres postulantes se partagèrent le lavage et tout ce qui s'y rapporte.

« Ces charges sont minimes et quelques-unes sont basses, dit en terminant Sœur Marie-Rose, mais il n'y a rien de petit au service de Dieu, et dans la vie religieuse les derniers des emplois doivent être les plus estimés parce qu'ils contribuent à rendre humble.[1] »

Après cet arrêt momentané, la Communauté reprit sa marche avec un nouvel élan. La Supérieure donnait l'exemple.

« Que la Supérieure, disent les Constitutions, se pénètre bien de l'importance de sa charge et de sa responsabilité devant Dieu, qu'elle la regarde moins comme un honneur que comme un fardeau qui l'oblige à plus de régularité, et qui exige d'elle la disposition habituelle de se sacrifier. »

Elle était loin de voir un honneur dans sa nomination, elle n'en considérait que la responsabilité, et cette responsabilité, si elle ne l'effrayait pas, parce qu'elle l'avait reçue des mains de Dieu en la recevant de son évêque, ne servait qu'à l'entretenir dans ses sentiments ordinaires d'humilité et d'oubli de soi. Elle avait plié un instant sous le fardeau, les larmes avaient jailli de ses yeux, mais descendant en elle-même et y retrouvant sa bonne volonté, elle s'était relevée, assurée que la grâce ne lui manquerait pas et résolue à faire son devoir. Se considérer comme une mère au milieu de sa petite famille, aimer les Sœurs comme ses enfants en Jésus-Christ, les honorer comme les épouses du

---

1 *Chroniques.*

Dieu Sauveur, les accueillir toutes avec une égale bonté sans se laisser aller à des préférences ou à des prédilections, les écouter, les consoler, les encourager et les conduire à la perfection, tel était son devoir.

En somme, sa charge ne lui demandait que de se montrer ce qu'elle avait toujours été, bonne, affectueuse, exemplaire. Quant aux moyens que lui indiquaient les Constitutions pour la remplir, l'union avec Dieu, le recueillement, l'assiduité à la prière, elle les connaissait de longue date. Il ne s'agissait que de s'y appliquer avec plus de ferveur, s'il était possible, et la ferveur ne lui faisait pas défaut : elle venait encore de s'en approvisionner pendant sa dernière retraite.

L'humilité est la première qualité dans une supérieure, la condition absolument nécessaire pour recevoir la lumière et la force dont elle ne peut se passer. Sœur Marie-Rose rechercha les occasions de s'humilier et d'être humiliée. Elle continua de suivre, avec les postulantes et les novices, les conférences du P. Allard, priant le Père de ne pas plus l'épargner que les autres. Maître Conrad n'avait pas besoin de la permission. Il la traîta comme par le passé, sinon pis, la foudre tombant de préférence sur les cîmes. Elle ne se contenta pas d'accueillir ses reproches comme une rosée, elle les emporta dans sa cellule, les savourant sous le regard de Dieu, s'ingéniant à en exprimer le suc pour en inonder son cœur et y noyer tout amour-propre.

Lorsque les Sœurs étaient à leurs offices et qu'elle ne craignait pas d'être remarquée, elle allait dans les endroits les plus vils de la maison, les nettoyait, et si, contre son attente, une converse survenait et voulait lui arracher des mains le balai ou le torchon, elle refusait avec douceur, mais aussi avec sa fermeté ordinaire.

Mais ce n'est rien d'humilier le corps si l'esprit ne l'est pas. Le sien l'était, il se complaisait dans de bas sentiments de lui-même. La lettre que l'on va lire et qu'elle écrivait à son frère Flavien dans ces circonstances, nous permet de pénétrer dans son intérieur et de vérifier ce que nous disions plus haut sur l'idée qu'elle se faisait de ses imperfections :

« Permettez que je vous distraie un peu de vos occupations pour vous faire part de mon bonheur, je veux dire de ma profession religieuse. C'est le jour de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge que cette bonne et tendre Mère a bien voulu mettre un terme à mes longs désirs. Je ne vous parlerai pas de la cérémonie, ce n'est pas, je pense, ce qui vous intéresserait le plus. Dieu a été infiniment bon et plein de miséricorde pour moi, je ne crains pas de vous le dire parce que vous connaissez mon indignité et les crimes sans nombre que ce divin Sauveur, j'espère, m'a pardonnés. Ah ! aidez-moi, cher frère, à me rendre, je ne dis pas digne, mais moins indigne du bonheur dont je suis en possession : je ne puis y penser sans me sentir animée du désir de travailler avec plus d'ardeur à ma

sanctification. La responsabilité qui pèse sur moi est grande, je le sens tous les jours, de plus en plus, mais puis-je me plaindre ? Dieu m'a conduite. Je vis en paix au milieu de mes Sœurs et de mes nombreuses occupations. Priez Marie, notre tendre Mère, qu'elle m'obtienne surtout d'être bonne religieuse, afin que je puisse suivre le chemin que Dieu m'a tracé et y conduire celles dont je suis chargée. . . »

Si la responsabilité d'une supérieure est grave, celle d'une maîtresse de novices n'est pas moindre, et quand l'une et l'autre reposent sur les mêmes épaules, il y a de quoi fléchir. Mais nous venons de l'entendre, Sœur Marie-Rose ne se troublait pas de ce surcroît de charge. « Dieu le veut, je suis en paix ! »

Il ne fallait rien moins que cette persuasion de la volonté de Dieu pour lui inspirer confiance, car si la Supérieure maintient l'ordre, la régularité, la ferveur, si elle est l'horloge qui fait marcher la communauté, c'est à la maîtresse à lui fournir les rouages convenables, c'est-à-dire à préparer les religieuses en façonnant les novices à ces habitudes d'ordre et de régularité. Dans ce but, il lui faut diriger ce qu'il y a de bon en elles, corriger ce qu'il peut y avoir de défectueux, fortement leur inculquer l'amour des vertus solides. L'avenir de la Congrégation est dans ses mains.

« Il est facile, disent les Constitutions, de se faire une idée de l'importance de cette charge, quand on considère que le bien de la Congrégation, sa

perfection et son avancement en tout genre dépendent presqu'entièrement de la manière dont les novices auront été formées, puisque l'esprit qu'elles auront puisé dans le noviciat deviendra à la longue l'esprit de la Congrégation. »

C'est pourquoi les qualités qu'elle doit posséder ne sont pas communes.

« Il faut qu'elle soit très intérieure, d'une vigilance infatigable, parfaitement instruite des Règles, expérimentée dans les voies de Dieu, douée du discernement des esprits pour juger des vocations véritables sans se laisser éblouir par des qualités apparentes, pleine de cette douceur insinuante qui gagne les cœurs et la confiance, et assez ferme pour maintenir la vigueur de la discipline . . . [1] »

Supérieure et maîtresse des novices, Sœur Marie-Rose ne visait qu'à être l'instrument de Dieu. Toute son application était de connaître sa volonté, et elle la connaissait par la prière et par l'observation attentive des mouvements de la grâce dans son cœur. D'ailleurs, elle trouvait comme toujours un point d'appui précieux dans les Constitutions. Elle n'avait qu'à les suivre pour son propre compte et à les faire observer par chacun des membres de la famille. La tâche n'exigeait pas de grands efforts, la bonne volonté étant générale, les Sœurs et la plupart des postulantes la secondant de leur mieux.

La Congrégation avait l'existence canonique. Il lui restait à acquérir l'existence légale et la per-

---

[1] *Constitutions*, IVe partie, Parag. 6.

sonnalité civile, ce qui, dans le pays, s'appelle l'Incorporation. La Supérieure s'occupa de les obtenir. Dans l'intervalle, elle eut à se réjouir, avec ses compagnes, d'un nouveau genre de mission entrepris par les Oblats.

Le 13 janvier, sur la demande des évêques, le P. Eusèbe Durocher et le P. Brunet partaient pour les chantiers. On désigne sous ce nom des agglomérations de bûcherons et de charpentiers disséminés pendant l'hiver dans les forêts du Haut-Canada pour abattre des arbres et les transformer en billots. Ces malheureux étaient jusqu'ici abandonnés à eux-mêmes : ils n'avaient ni messe, ni sacrements, ni exercices quelconques du culte. Ils retournaient durant ces cinq à six mois à la vie de nature avec ses excès les plus grossiers. Les évêques en gémissaient, mais comment aborder ces lieux sauvages, perdus dans les montagnes et dans les neiges ?

Les Oblats se chargèrent de l'œuvre qui n'a pas été interrompue depuis. Tous les ans, depuis cinquante ans, deux ou trois Pères s'élancent sur les traces de leurs aînés. Lorsqu'ils reviennent, après ces quelques mois d'existence de forêt, ils ont le teint basané, des barbes de druides, une odeur de boucane à tuer tous les microbes en circulation, et, sous leurs vêtements les plus intimes, certains parasites qui ont élu garnison et qui ne voudraient pas déloger.

Les Sœurs se réjouirent de cette nouvelle preuve du zèle des Oblats. Elles se regardaient comme

faisant partie de leur famille. Les bons Pères, disent les *Chroniques*, ne les appelaient-ils pas « les Sœurs Oblates ? »

Un autre événement qui arriva huit jours après fit battre leur cœur de Canadiennes. C'était le retour de trente-huit exilés que le gouvernement anglais avait déportés en Australie, à la suite des troubles de 1837. Ils ne rentraient pas tous, il en restait encore une quinzaine ; néanmoins, lorsque les trente-huit mirent le pied sur le sol de la patrie, la joie fut grande. Nos Sœurs y prirent part.

« Elle sera plus grande, racontent les *Chroniques*, quand les autres reviendront. Ce jour-là, nous redirons de tout cœur les strophes que nous devons à la plume patriotique de M. Gérin-Lajoie. »

Le 8 février, elles reçurent la visite de Mgr de Kingston, délégué par Mgr de Montréal pour bénir le chemin de croix de leur chapelle. Le prélat leur donna des nouvelles des PP. Telmon et Dandurand qu'il avait dans son diocèse, à Bytown. Il en était enchanté. La localité qui ne faisait que naître et à laquelle un brillant avenir était réservé sous le nom d'Ottawa, changeait d'aspect devant le zèle des missionnaires. L'église paroissiale qui devait devenir une cathédrale, s'élevait rapidement. Encore quelques mois, et elle serait terminée. Dans son contentement d'avoir si bien réussi en emmenant cette première colonie de religieux, Sa Grandeur en emmenait une seconde composée de Sœurs Grises. Ce fut à cette époque que ces religieuses s'installèrent à Bytown au nombre de quatre. La

colonie a prospéré. Elle est Maison-Mère aujourd'hui, et elle possède dans la capitale qui a remplacé la petite localité d'autrefois, plusieurs magnifiques établissements d'éducation et de charité.

Le lendemain de cette visite, il y avait un mois que la Communauté sortait de retraite. Pour se conformer à la Règle, la Supérieure prescrivit la retraite du mois, la première qui se faisait dans la Congrégation. Elle dure un jour seulement et l'on a soin de choisir un dimanche ou un samedi, afin de n'être pas dérangé par les élèves.

« Ces chères élèves ont respecté notre solitude, rapportent les *Chroniques*, et bien qu'elles aient suivi leur règlement ordinaire, nous ne les avons guère entendues. Nous sommes heureuses de constater que, désormais, nous pourrons facilement accomplir ce point de nos Saintes Constitutions. »

Effectivement, les élèves se ressentaient de la ferveur de leurs maîtresses. Elles s'appliquaient, les classes étaient sur un bon pied. Sœur Marie-Rose résolut d'appeler le public à en juger. Au dernier examen mensuel qui eut lieu, elle avait invité un certain nombre de personnes du dehors à y assister. Deux jours après, les *Mélanges Religieux* rendirent compte de la séance en ces termes:

« Un bon nombre de nos lecteurs se seront sans doute demandé, en voyant une pétition présentée à la Chambre pour réclamer l'incorporation des Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie, quelle était cette communauté dont le nom paraissait pour la première fois sur les papiers publics.

« Un petit examen du mois nous ayant fourni l'occasion de visiter, samedi dernier, ce nouvel établissement, nous avons été étonnés qu'une institution si avancée, et destinée, par son immense utilité, à faire époque dans notre pays, eût fait encore si peu de bruit et fût si peu connue. Nous croyons donc rendre un véritable service à nos concitoyens en leur donnant quelques renseignements sur l'origine, le but et les heureux commencements de cette institution.

« Pour en trouver l'origine, il n'est pas nécessaire de remonter bien haut, puisqu'il n'y a pas deux ans que les fondatrices, au nombre de trois, se sont réunies à Longueuil et qu'elles n'ont fait leur profession que le 8 décembre dernier. On comprend donc que c'est un nouvel Ordre de Religieuses, et quand on connaîtra la fin qu'il se propose, on comprendra mieux qu'il doit en être ainsi, puisque la religion seule peut inspirer assez de courage, de désintéressement, d'abnégation et de dévouement pour renoncer à tout, s'abandonner aux seules ressources de la Providence, et se consacrer pour le reste de sa vie à l'enseignement, et quel enseignement ! Celui des pauvres les plus délaissés, ou tout au plus des classes les plus ordinaires de nos campagnes. Car le but principal de cet Institut est de former, à l'instar des Frères des Écoles Chrétiennes, un corps de religieuses enseignantes, qui puissent aller, sans grands frais, faire l'école, dans les villages. On peut juger par là de l'importance de cette Congrégation. Mais ce qu'il y a de plus satisfaisant, c'est le succès qu'elle obtient.

« La méthode est à peu près celle des Frères des Écoles Chrétiennes, ce qui suffit pour la recommander et en assurer la réussite. Aussi avons-nous été agréablement surpris, samedi dernier, du progrès des élèves. Il n'y a pas six mois que le pensionnat est ouvert, et il compte déjà trente-cinq pensionnaires; un plus grand nombre d'externes fréquente aussi la maison. Plusieurs ont répondu avec facilité sur la première partie des grammaires française et anglaise, sur l'arithmétique jusqu'aux fractions décimales, sur l'histoire sainte, etc. On y enseigne aussi le dessin, la broderie, la musique. Mais ce qui nous a paru le plus avantageux, c'est qu'on y joint surtout l'utile à l'agréable. La tenue du ménage, la couture, le tricot, la manière de faire le beurre, le fromage, etc., sont enseignés aux élèves. On ne saurait trop apprécier un enseignement si pratique. Nous espérons que le prix en sera senti dans nos campagnes, et que nos habitants ne manqueront pas d'en profiter et de l'encourager par leur coopération. »

Sœur Marie-Rose goûta ce succès qui était la juste récompense de ses maîtresses, en particulier de Sœur Thérèse et de Sœur Véronique, mais dont, avec elles, elle sut renvoyer tout l'honneur au Père des lumières. Mgr Bourget partagea leur manière de voir. Dans une lettre qu'il écrivait à la Supérieure, à propos d'une prise d'habit prochaine, il disait: « L'on m'a rapporté que votre petit examen avait satisfait tous les assistants. Il faut remercier Dieu de ce premier succès, et lui en

renvoyer toute la gloire. C'est le moyen assuré d'obtenir de sa divine bonté de nouvelles faveurs. C'est de tout cœur que je vous bénis, vous, vos bonnes Sœurs et vos chères élèves, étant bien véritablement votre très humble et dévoué serviteur et père en Jésus-Christ. »

Les élèves, ainsi encouragées, se remirent au travail avec ardeur. Petites et grandes voulurent que l'examen qui devait clore l'année scolaire et auquel on parlait déjà de donner une publicité plus grande, fût un triomphe. Elles commencèrent de s'y préparer, sans que la piété eût cependant à souffrir de cette émulation. L'étude ne se séparait pas de la religion : les deux se donnaient la main pour soulever ce petit monde et le porter au bien.

De cette date du 12 février à la fête de Pâques, nous n'avons à enregistrer que deux faits qui tranchent un peu sur l'uniformité d'une existence toujours la même, une prise d'habit et la reconnaissance par le gouvernement, de la nouvelle communauté.

La prise d'habit eut lieu le 22 février. Monseigneur, empêché de venir, autorisa le P. Allard à la faire. Mlles Éléonore Provost et Marie Fortier déposèrent définitivement le vêtement séculier pour revêtir le costume religieux et reçurent les noms de Sœur Marie-Anastasie et de Sœur Marie-Félicienne.

Ce fut dans le courant de mars que le gouvernement accorda l'existence légale et la personnalité civile. Voici en quels termes le représentant du

comté, M. L. Lacoste, qui s'était chargé de la requête, racontait l'affaire en famille :

« Demandé par ces nouvelles Sœurs de présenter leur bill d'incorporation au Parlement, je me fis un plaisir et un devoir d'accepter ce travail. Je me mis à l'œuvre contre le gré de mes amis qui me traitaient de fou, parce que j'encourageais une société qui, selon les apparences, ne subsisterait pas longtemps, celles qui la composaient n'étant que des exaltées qui ne possédaient aucuns fonds pour se soutenir. Malgré tout, je persistai à présenter le bill qui passa sans difficulté le 17 mars, à ma satisfaction et au grand étonnement de ceux qui étaient contre la fondation de l'Institut. »

Et il ajoutait souvent cette réflexion : « L'accroissement rapide de la communauté est une preuve que Dieu peut faire de grandes choses avec rien et qu'il se joue du langage et de l'opinion des hommes quand il veut opérer ses œuvres.[1] »

Ainsi, même aux yeux des catholiques qui ont la foi et qui doivent connaître l'histoire, on est exalté et fou lorsqu'on ne fonde pas une congrégation comme on fonde une banque ou une maison de commerce, avec des capitaux. Avec quoi s'est donc fondée la grande congrégation à laquelle ils appartiennent, l'Église ? Et St Benoit, St Bruno, St Dominique, St François d'Assise, comment ont-ils fondé leurs Ordres qui ont traversé les siècles ?

« Il est écrit, dit St Paul : Je perdrai la sagesse

[1] Récit de sa fille, Sœur Marie-Thaïs, religieuse des SS. Noms de Jésus et de Marie.

des sages et je rejetterai la prudence des prudents. Car, s'écriait-il, la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et sa faiblesse plus forte que leur force. »

La Congrégation remercia vivement St Joseph, dont la fête arrivait quelques jours après : « Nous avons fêté St Joseph d'une manière bien simple, rapportent les *Chroniques*, mais avec des cœurs remplis de reconnaissance. Après une année et demie d'existence, nous voilà établies d'une manière stable, tant au temporel qu'au spirituel. N'est-ce pas que la Providence s'occupe spécialement de nous ? »

Elles ne pouvaient pas décorer la chapelle à leur goût, l'état de leurs ressources ne leur permettant pas encore ce luxe de la piété ; mais elles pouvaient chanter. Elles prièrent le P. Allard de leur donner des leçons de chant sacré, afin de rehausser, autant qu'il était en elles, les offices de l'Église. Le Père y consentit, et c'est depuis cette fin de mars 1845 que datent ces beaux chants qui sont de tradition dans la Communauté.

Le mois d'avril leur offrit un spectacle qu'elles connaissaient, mais qu'elles revoyaient toujours avec plaisir, celui d'une ordination. Le 27, le Frère Garin, arrivé de l'année dernière en Canada, fut ordonné prêtre dans l'église de Longueuil par Mgr Bourget. Il vint les voir après son ordination, probablement leur dire la messe, et leur raconta l'histoire de sa vocation. Elles l'écoutèrent avec tant d'intérêt que, de leurs oreilles elle passa dans leurs *Chroniques* où nous la retrouvons tout au long.

« Je venais de finir mon cours d'études, leur dit-il ; j'étais par conséquent dans la nécessité de faire choix d'un genre de vie. J'avais lu, bien des fois, les récits des missionnaires au milieu des sauvages, et je savais que la Congrégation des Oblats dirigeait plusieurs de ses sujets de ce côté. Je me sentis entraîné à demander la faveur d'être admis dans les rangs de cette armée apostolique. Toutefois, je ne voulus prendre aucune décision sans consulter ma mère. Un jour donc qu'une occasion favorable s'était présentée, je lui fis connaître mon projet. Elle m'écouta attentivement, puis, m'enveloppant d'un regard de tendresse :

« Mon enfant, me dit-elle, je suis on ne peut plus heureuse de cette détermination, et j'en bénis le ciel. Écoute, je crois le moment venu de te révéler un fait qui fera époque dans ta vie comme dans la mienne, et qui te confirmera dans ta résolution.

« Avant que tu visses le jour, ta sœur tomba dangereusement malade. Les médecins, désespérant d'arrêter le mal qui la minait, finirent par la condamner. Il ne nous restait plus qu'à nous résigner ou à faire violence au ciel. Dans un pélerinage à Notre-Dame de l'Osier, je promis à Dieu, s'il la sauvait, de lui consacrer le premier enfant qui naîtrait de moi.

« Ta sœur fut sauvée, et tu naquis ! Je ne t'en ai jamais parlé jusqu'à ce jour, mais aujourd'hui, c'est mon devoir de le faire. Va, mon fils, et exécute la promesse que ta mère a faite.

« La Congrégation des Oblats possédait un novi-

ciat précisément à Notre-Dame de l'Osier : je m'y rendis, je fus admis à prendre l'habit que je porte, et voilà comment je suis Oblat, ajoutait-il joyeusement. »

Mgr Bourget n'avait pas manqué de leur faire visite. Sœur Marie-Rose profita de sa présence pour le consulter relativement à certaines affaires importantes. L'excellent évêque vit aussi les autres membres de sa chère famille et les élèves, et les combla toutes de joie en leur accordant la permission d'avoir la bénédiction du Saint-Sacrement chaque semaine du mois de mai.

Le mois de mai fut un cantique continuel en l'honneur de la Sainte Vierge. Tout servit à la glorifier, les classes, les études, les prières, les exercices de chaque soir. Marie était vraiment la Reine de la maison qui venait encore de s'accroître par l'arrivée d'une postulante. Mlle Angélique Roy demandait son entrée en qualité de Sœur converse. Elle avait entendu parler de la Congrégation, au loin, à Kamouraska, et elle accourait, poussée par la grâce. Elle était petite et délicate, mais son adresse et sa bonne volonté suppléaient à ce qui pouvait lui manquer de force physique.

Jusqu'à la fin de juillet, il n'y eut rien de remarquable, sauf quelques incidents, les uns personnels, les autres étrangers à la petite famille. Le 24 juin, le P. Aubert et le Frère Taché partaient pour la Rivière-Rouge. C'était l'avant-garde de ces légions d'Oblats qui devaient bientôt envahir ces immenses territoires, de Winnipeg au pôle Nord, et de la Baie

d'Hudson en Colombie. Le 2 juillet, Mlle Margaret Reed revêtait le saint habit dans la matinée et prenait le nom de Sœur Marie-Philomène.

Dans l'après-midi, il y avait une procession dans laquelle vingt élèves, habillées de blanc, portaient à tour de rôle deux statues représentant, la première l'*Ecce Homo*, la seconde Notre-Dame de Compassion. M. le Curé de la paroisse faisait ce cadeau aux élèves.

« Elles seront heureuses de posséder dans leurs classes, remarquent les *Chroniques*, ces deux touchantes statues de Jésus et de Marie souffrant pour la rédemption des hommes. Puisse cette vue les exciter à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu ! »

Le 18, Monseigneur nommait, sur la demande du Conseil, le R. P. Guigues supérieur de la Communauté. Le Père s'empressait de venir annoncer aux Sœurs sa nomination, leur disant qu'il ne l'avait ni demandée ni désirée, mais qu'il l'acceptait volontiers dans l'espérance de leur être utile :

« Je vous consacrerai de grand cœur, leur dit-il, les moments dont je pourrai disposer au retour de mes missions : ce sera pour moi un vrai délassement après les fatigues des nombreux voyages que je suis obligé de faire. »

Il était supérieur en même temps des Oblats. Sœur Marie-Rose voulut lui baiser les pieds par respect. Mais il s'y opposa. Alors elle le remercia de ce qu'il venait de leur dire, et l'assura que sa nomination était une insigne faveur pour la jeune

Congrégation. En effet, il n'était pas toujours facile de recourir à Mgr Bourget, et d'autre part les occupations de l'évêque ne lui permettaient pas de les visiter aussi souvent qu'elles le souhaitaient. Le R. P. Guigues, demeurant à proximité, et ayant l'expérience des affaires, leur offrait tous les avantages désirables.

Le 26, Mgr Bourget consacrait deux évêques dans sa cathédrale, Mgr Blanchet et Mgr Prince. Il était assisté de quatre autres évêques, deux pour chacun des élus : Mgr Gaulin, de Kingston, et Mgr Phelan, son coadjuteur, pour Mgr Blanchet, et Mgr Turgeon, coadjuteur de Québec avec Mgr Power, de Toronto, pour Mgr Prince.

« Sept princes de l'Église, disent les *Chroniques*, plusieurs vicaires généraux, un clergé considérable, une foule immense de fidèles, la cathédrale parée avec tout l'éclat possible, tout cela est plus que suffisant pour donner une idée de ce que cette cérémonie devait avoir d'édifiant et de solennel. »

Cependant la fin de l'année scolaire approchait, on était à la veille des vacances, et, avant les vacances, de cet examen public qui brillait à l'horizon depuis plusieurs mois, comme une épreuve et comme une récompense. Le couvent ressemblait à une ruche en pleine activité, par une matinée chaude et claire : les élèves récapitulaient fièvreusement leurs matières, le P. Léonard, un Oblat nouvellement venu de France, exerçait celles qui devaient réciter des dialogues ou des morceaux choisis, Sœur Marie-Rose expédiait ses lettres d'invitation.

« Les Sœurs du Couvent de Longueuil ont l'honneur de vous prévenir que leur examen aura lieu le 29 du présent mois en deux séances, dont la première commencera à huit heures et la seconde à une heure. Il sera suivi de la distribution des prix. Les ouvrages de dessin, de broderie, de couture, etc., confectionnés par les demoiselles du pensionnat, seront exposés dans une salle : une partie, fruit de leurs contributions volontaires, sera vendue au profit de la chapelle. »

La chapelle descendait du troisième au premier étage et prenait la place des deux classes que l'on avait établies dans la grande pièce à droite, en entrant. Le dortoir des élèves débarrassé de ses lits, se transformait pour la circonstance en salle de réception. Les pensionnaires couchaient dans le hangar, au-dessus des provisions. Les classes se faisaient dans la maison d'à côté. Bref, c'était le remuement d'une armée, la veille d'une bataille.

Le 29 juillet, le soleil éclaira enfin ce jour qui excitait tant les esprits. Jamais la porte du couvent ne s'était ouverte devant une telle affluence, jamais les escaliers qui conduisent au troisième n'avaient vu monter une telle foule. Le nouvel évêque, Mgr Prince, coadjuteur de Mgr Bourget, plusieurs membres du clergé, la plupart des Oblats de la résidence, les commissaires d'école, les parents, tous voulaient être de la fête. La séance commença : dialogues, morceaux choisis, interrogations se succédèrent selon le programme. Tout à l'heure, un témoin nous dira de sa plume autorisée quel fut le résultat.

Dans la soirée, lorsque les prix eurent été distribués, Mgr Prince se fit l'éloquent interprète de la satisfaction générale. Il félicita les élèves et salua d'une voix émue cette Communauté qui ne venait que de se lever dans le ciel de l'Église et qui déjà donnait tant d'espérance.

Il passa ensuite, accompagné de l'assistance, dans la salle où étaient exposés les ouvrages. Sœur Marie-Agnès se trouvait dans son royaume. Elle en détailla les richesses avec discrétion, mais aussi avec une fierté légitime pour ses élèves d'un an. On ne se borna pas à une admiration banale, on se disputa les objets en vente, moitié pour encourager les jeunes artistes, moitié pour contribuer à l'embellissement de la chapelle.

La bataille était gagnée et la journée finie. Maîtresses et pensionnaires furent heureuses d'en passer ensemble les dernières heures. Le lendemain 30, racontent les *Chroniques*, « bien que nos chères élèves aient dormi paisiblement sur leurs lauriers, ce fut d'une seule voix qu'elles répondirent *Deo gratias* au *Benedicamus Domino* de Sœur Thérèse qui venait les réveiller. Elles prièrent à la messe comme des Anges et firent si bien toute chose qu'elles augmentèrent notre regret de les voir partir. »

Elles partirent, et les Sœurs eurent pour la première fois un mois de vacances devant elles. Elles procédèrent sur le champ à ce que, dans le pays, on appelle le grand ménage : lavage des parquets, époussetage des cloisons et des meubles, etc.

Pendant qu'elles se livraient à ce travail, les *Mélanges Religieux* publièrent sur la séance du 29, un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Les amis de l'éducation à Montréal, doivent être satisfaits depuis quelques jours. Les examens publics qui ont eu lieu cette semaine en cette ville et à Longueuil, n'ont pu manquer d'être pour eux une véritable jouissance. Nous avouerons que pour notre part, nous en avons été en quelque sorte orgueilleux. . . . Nous croyons qu'il serait difficile de dire maintenant que les Canadiens n'ont ni goût ni aptitude pour les sciences. . . .

« Nous croyons que ce serait manquer à notre devoir que de ne pas payer au pensionnat des Sœurs de Jésus et de Marie à Longueuil le tribut d'éloges qu'il mérite si bien. Nous avons eu l'avantage d'assister à la plus grande partie des deux séances d'examen public. . . . Nous devons dire de suite que l'avancement de l'éducation dans cette communauté a dépassé de beaucoup notre attente. Il est vraiment étonnant qu'une maison. . . . qui ne compte encore qu'une année d'existence, ait déjà plus de cinquante pensionnaires et autant d'externes pour recevoir les bienfaits d'une éducation qu'on peut dire avancée. Car nous avons été témoin de la justesse et de la précision des réponses. . . . sur l'histoire sainte, l'histoire du Canada, la géographie, l'arithmétique, la grammaire, l'orthographe et l'analyse des parties du discours. On eut dit une maison qui comptait plusieurs années d'existence. La langue

anglaise est aussi le sujet d'une étude particulière. On y enseigne encore la musique, le dessin, la broderie et jusqu'aux travaux domestiques. . . . On peut bien s'imaginer qu'on a soin d'y former le cœur comme l'esprit, que c'est toujours la religion qui préside à cette éducation et qui en est l'assaisonnement habituel et nécessaire. »

Lorsqu'elle eut tout mis en ordre dans la maison, la Communauté songea à son intérieur : elle fit la retraite annuelle de dix jours, prescrite par les Constitutions. Elle la commença le 8 du mois d'août, et ce fut le R. P. Guigues qui la prêcha.

L'année avait été bonne pour les Sœurs comme pour les élèves. Quoiqu'il n'y eut que peu de temps qu'elle appartînt à la famille, Mlle Angélique Roy se faisait déjà remarquer par le sérieux de son caractère et son amour du silence et du recueillement. Elle parlait si peu que, un jour une élève lui ayant vu ouvrir la bouche en récréation, courut annoncer à ses compagnes que les Sœurs avaient permission de causer ce jour-là. Avec cela, douce, appliquée, promettant d'être une excellente religieuse.

La cuisinière, Mlle Delphine Clément, s'était conformée à l'avis de Sœur Marie-Rose, au moment où elle recevait son emploi. Elle lisait la Règle, et, voyant ce qu'elle lui ordonnait, elle le remplissait avec le soin, la propreté, l'exactitude exigés, ne perdant pas de vue que ce n'était pas pour des personnes ordinaires qu'elle préparait les aliments, mais pour des personnes consacrées à Dieu.

La portière, Sœur Marie-Philomène, Mlle Margaret Reed, était plus gracieuse que jamais. A l'ancienne marguerite des champs, si fraîche et si pure, mais sans parfum, elle avait ajouté le parfum d'une vie angélique. Sa physionomie respirait la bonté, la candeur, l'union à Dieu; elle marchait sur la terre, elle ouvrait la porte, elle balayait le corridor et les escaliers, mais son âme habitait le ciel, je ne sais quoi de céleste s'exhalait de ses manières. Les gens du dehors venaient sonner à la porte, rien que pour avoir le plaisir de regarder la belle religieuse.

Sœur Marie-Félicienne, Mlle Fortier, réfectorière et infirmière, ne plaisantait pas. Si elle s'entendait à soigner les malades, si, quand il le fallait, elle était d'un dévouement admirable de nuit et de jour, elle voulait une docilité absolue à ses ordonnances et se montrait intraitable sur l'article du règlement. Les jeunes Sœurs tremblaient d'avoir affaire à elle.

Un soir, Sœur Thérèse arriva d'une course, mouillée, le bas de sa robe couvert de boue. Craignant qu'elle ne prît mal, Sœur Marie-Rose lui dit d'aller coucher à l'infirmerie. Elle y alla par obéissance, mais, à la pensée de la scène que lui ferait le lendemain l'infirmière, si elle abîmait son lit, au lieu de se glisser dedans, elle se glissa dessous et passa ainsi la nuit.

Sœur Marie-Anastasie, Mlle Éléonore Provost, était une femme d'action. Elle cousait, elle faisait le ménage, elle aidait la terrible Sœur Félicienne.

Elle causait peu, souriait facilement, mais ne riait presque jamais. Sa douceur et son obligeance lui conciliaient tous les cœurs.

Il y avait là un noyau de Sœurs converses, sérieusement attachées à leur vocation, capables de former celles qui viendraient les rejoindre. Nous ne parlons pas des autres parce qu'elles ne persévérèrent pas. Ou elles se découragèrent, ou la vocation leur fit défaut. La paille était rejetée, le bon grain demeurait.

Parmi les Sœurs de chœur, Mlle Aglaé Gadbois, qui se nommait maintenant Sœur Marie-Ursule, avait toujours des hauts et des bas. La vieille nature d'indépendance et de brusquerie s'échappait en saillies d'un contraste par trop choquant avec son costume et le milieu dans lequel elle vivait. Elle se ressaisissait aussitôt et s'appliquait de plus belle à se dompter. Sa bonne volonté était évidente, mais les vingt années d'air libre respiré à la campagne avaient de la peine à être comprimées.

Sœur Thérèse de Jésus, Mlle Salomé Martin, était une fervente religieuse et une femme de tête. Elle jouissait de la confiance de la Supérieure qui la consultait volontiers. Sa tendresse pour les enfants, les orphelines spécialement, égalait son aptitude pour l'enseignement. Cette tendresse, d'ailleurs, les distinguait toutes. Dieu leur mettait au cœur cet amour pur et désintéressé pour faciliter leur tâche et être, dès le début, l'âme de la Congrégation. Certains jours de fête, lorsque la plupart des élèves étaient au parloir, Sœur Thé-

rèse appelait celles qui, n'ayant pas ce bonheur, rôdaient tristement par les salles ou dans la cour : « Mes enfants, leur disait-elle, vous n'avez personne pour venir vous voir et vous apporter de bonnes choses ; moi je vais le faire. »

Et elle leur distribuait des friandises, elle organisait des jeux, elle jouait avec elles, elle si grave, si sérieuse, que le malheur avait mûrie avant l'âge.

Sœur Véronique du Crucifix, Mlle Davignon, était sa digne émule comme elle l'avait été à l'École des Frères. La piété, la sanctification de son âme, l'étude, une fidélité inviolable à la Règle inspiraient sa conduite et se partageaient son temps. Elle ne vivait que pour Dieu et pour la Congrégation. L'heure approchait où, avec sa compagne, elle allait réaliser le désir le plus cher de son cœur, prononcer ses vœux.

Sœur Marie-Madeleine, Mlle Henriette Céré, continuait de se dévouer à l'éducation. Le catéchisme était toujours son livre favori. Elle en extrayait ces leçons si simples et si solides que les élèves n'oubliaient plus.

Il n'y avait qu'un autre livre qui l'emportât sur le catéchisme, c'était l'Évangile. Elle avait pour lui le respect des premiers chrétiens. Un jour qu'une jeune Sœur s'était permis en sa présence de changer un mot qu'elle n'aimait pas, elle l'arrêta net. « Il me semble encore, racontait longtemps après la Sœur, voir la figure qu'elle prit pour me dire : Ma Sœur, ne vous permettez jamais le moindre changement dans la lecture du Saint Évangile : c'est la parole de Jésus-Christ ! »

Sœur Marie-Agnès, avide de perfection pour elle-même, l'était aussi pour les autres. Elle ne comprenait pas que l'on se fit religieuse pour vivre dans le terre à terre, la vertu commune et la médiocrité. Si elle avait eu à refaire la création, elle n'aurait admis que des aigles ou des colombes, elle eut supprimé tous les volatiles inférieurs. De là, des remarques et des réflexions qui froissaient. Mais d'abord qu'elle s'apercevait de la peine causée, elle tombait en pleurant aux pieds de sa compagne et lui demandait pardon. Elle avait pour principe: « Aimez et dites tout ce que vous voudrez ! » L'expérience devait lui apprendre qu'il ne suffit pas d'avoir des principes, qu'il faut les appliquer, que cette application est la grande science de la vie, et qu'il n'en est pas du monde réel comme du monde idéal.

Sœur Marie-Rose avait plus de sens pratique. Sévère et dure pour elle-même, elle était bonne et compatissante pour les autres. Elle tenait à la Règle avec fermeté, les Constitutions étaient l'arche sainte, il ne fallait pas y toucher; mais pourvu que l'on s'humiliât de ses manquements en en faisant l'aveu, elle pardonnait et rendait vite ses bonnes grâces. Elle gouvernait plus par son exemple que par la parole et les réprimandes. Chacune, élève ou Sœur, reconnaissait sa supériorité en tout. Elle aimait les enfants, et les enfants l'aimaient, sentant en elle une mère plus qu'une supérieure.

«Je la vis, pour la première fois, deux mois

après sa profession, lorsque je fus placée au couvent. Elle avait pour nous, petites filles de huit à neuf ans, des bontés et des attentions de mère. Elle nous préparait des collations, et elle venait nous chercher. Une fois surtout, elle nous donna des confitures aux oranges qui nous firent grand plaisir. Elle nous enseignait à partager entre nous les bonbons que nous recevions de nos parents. La chapelle était alors dans les mansardes et ne se trouvait séparée du dortoir que par un passage. Un jour, après la messe, elle me vit triste à la porte et m'en demanda la cause. Je lui répondis que je n'avais personne pour me peigner. Elle me dit d'attendre un peu. En effet, elle revint bientôt, me peigna et roula mes cheveux sur ses doigts, car ils bouclaient naturellement. Toute la journée je fus fière d'avoir eu les cheveux si bien arrangés par notre Révérende Mère. Cet acte de bonté se grava dans mon cœur, et souvent, dans la vie, il m'a portée à être bonne pour de pauvres petites qui étaient dans la peine.

« Un autre jour, après le diner, elle vint nous voir et nous donna à chacune une assiette pleine de sirop d'érable assez consistant, vous savez, pour qu'on puisse l'étirer en beaux filets d'or et qu'à cause de cela nous appelons de la tire. Ce fut une grande réjouissance parmi les élèves du petit pensionnat. Deux heures après, elle vint de nouveau, mais cette fois avec une assiette vide. Grand silence et grand étonnement de notre part. Elle nous demanda si nous avions pensé aux pauvres et nous

dit qu'elle venait chercher leur part. Une seule qui, par hasard sans doute, en avait encore un peu, le mit sur l'assiette. La leçon fut bonne.

« Je reconnaissais notre Mère de loin, à son attitude au travail ou à son tablier brun avec des barres jaunes. Je la voyais souvent balayer le perron qui était fort grand ; alors, je m'offrais de le faire à sa place, mais elle me remerciait toujours amicalement.[1] »

A cette note si touchante par sa naïveté, ajoutons celle-ci qui est plus grave et qui nous la montre, non plus comme mère, mais comme religieuse :

« On la voyait, rapporte Mgr Bourget, vaquer aux plus bas emplois avec un plaisir indicible, laver les torchons et la vaisselle, balayer la cuisine et les classes, essuyer les taches d'encre et autres choses semblables. Elle se levait avant les autres et allait visiter les malades à l'infirmerie. Elle prenait les vases, les portait aux communes, les nettoyait; elle lavait les sœurs, elle les peignait, elle leur rendait tous les services imaginables. En vain, l'infirmière lui représentait-elle avec larmes que c'était son office et qu'elle pourrait bien le remplir.

« Je sais bien que vous en êtes capable, répliquait-elle, mais ne faut-il pas que je pratique et que j'acquière l'humilité ? »

« Elle se faisait un devoir d'assister aux leçons que le P. Allard donnait aux novices et s'assujettissait comme les autres à l'obligation d'en rendre

[1] Sœur Marie de la Conception, religieuse des SS. Noms de Jésus et de Marie.

compte. Il lui arrivait souvent de recevoir des reproches humiliants en leur présence, mais bien loin de perdre de leur respect et de leur confiance, elle les édifiait profondément par le calme et la patience avec lesquels elle les supportait.[1] »

Les deux sources où elle puisait sa tendresse maternelle pour les enfants, ce courage, ce besoin d'humiliation, ce calme et cette patience, étaient les deux Cœurs de Jésus et de Marie. Elle en recommandait la dévotion à sa petite famille, elle voulait que sa Congrégation les regardât toujours comme ses vrais berceaux.

« Je n'ai pas besoin de dire, atteste le P. Allard, combien elle aimait à favoriser la dévotion au Saint-Sacrement, au Sacré Cœur de Jésus et à la Ste Vierge. Les pratiques qui, dès le commencement de sa fondation, ont été introduites au couvent de Longueuil et qui s'y continuent, en sont une preuve convaincante.[2] »

Lorsqu'elle revenait de la Sainte Table, elle paraissait transfigurée. Les maîtresses et les élèves se plaisaient à la suivre du regard.

« J'aimais à la regarder lorsqu'elle revenait de la Sainte Table, tant sa modestie et son recueillement étaient grands. Les enfants aussi avaient les yeux fixés sur elle, toute sa figure semblait illuminée... Je leur ai ouï dire souvent qu'elles cherchaient toutes les occasions de la rencontrer afin d'avoir d'elle un sourire et un mot d'encouragement.[3] »

---

[1] Mgr Bourget, *Biographie de la Mère Marie-Rose.*
[2] Lettre du P. Allard.
[3] Mère Véronique du Crucifix.

Avec ces dispositions dans la tête et dans les membres, il est facile de comprendre ce que fut la retraite. Elle fut un bain dans lequel elles se plongèrent et d'où postulantes, novices, professes sortirent plus ferventes et plus décidées à travailler à l'avancement de l'œuvre de Dieu en travaillant à leur propre avancement.

Le 15, fête de l'Assomption, la nouvelle chapelle du premier étage, encore chaude de cette ferveur et de ces résolutions, voyait Sœur Thérèse de Jésus et Sœur Véronique du Crucifix faire leurs premiers vœux.

La cérémonie ressembla à celle du 8 décembre. Mgr Bourget la présida. Elle n'eut rien de particulier, si ce n'est peut-être que l'holocauste fut plus ardent par le concours des bonnes volontés qui entouraient les deux victimes et s'associaient à leur immolation. Sœur Marie-Rose et son assistante, Sœur Marie-Madeleine, se tenaient pour la première fois, au nom de la Congrégation, à droite et à gauche de l'une et de l'autre. Une autre particularité était la présence de sept jeunes filles, debout derrière leurs maîtresses. Elles venaient de terminer leur cours d'études, l'examen public avait révélé leur application, et elles profitaient de la circonstance pour demander leur entrée dans la Communauté.

« Ce sont les prémices des vocations religieuses parmi nos chères élèves, disent triomphalement les *Chroniques.* »

Les jours qui suivirent furent des jours de repos

et de préparation à la nouvelle année qui allait s'ouvrir le 1er septembre. Le 30, on célébra la fête de Sœur Marie-Rose. Cette fête ne pouvait mieux tomber : elle terminait une année et elle en commençait une autre ; la rose s'élevait entre les deux pour les embaumer de son parfum.

« Toute la journée, rapportent les *Chroniques*, nous avons formé autour de notre Mère un cercle joyeux, et pour présent de fête, nous avons promis de lui présenter lundi prochain un grand nombre d'élèves. »

M. le Curé, le R. P. Guigues, le P. Allard et les autres Oblats vinrent lui offrir leurs vœux.

Ainsi s'acheva cette année féconde. La rose élargissait sa corolle et s'enrichissait de nouveaux pétales. C'était la confirmation de la parole de l'Évangile : « Celui qui quittera tout pour moi recevra le centuple en ce monde. »

Elles avaient tout quitté, elles s'étaient jetées dans l'inconnu, riches seulement de leur confiance en Dieu, et le centuple arrivait déjà, l'érection canonique, la reconnaissance par l'État, les Sœurs converses qui se présentaient, et le 15 août, en la fête de l'Assomption, cette couronne de sept postulantes de chœur que la Sainte Vierge déposait sur la tête de la jeune famille, présage et promesse d'autres couronnes qui allaient se succéder sans interruption.

CHAPITRE III

L'AFFERMISSEMENT AU SPIRITUEL ET AU TEMPOREL

SEPTEMBRE 1845 À SEPTEMBRE 1846

Reprise des classes. — Soins des Sœurs pour l'éducation. — Leur pauvreté et leur simplicité. — Difficultés avec la Fabrique. — Nouvelles recrues. — Première mort dans la Congrégation. — Solution des difficultés. — Vacances, retraite, vœux perpétuels des fondatrices.

Le souhait des Sœurs, à l'occasion de la fête de Mère Marie-Rose, se vit réalisé : la rentrée fut nombreuse. Dès le commencement de septembre, il y avait au delà de quatre-vingts pensionnaires, et un certain nombre d'autres étaient annoncées. Les anciennes revoyaient avec plaisir ces lieux qui leur étaient familiers, elles s'extasiaient sur les améliorations que les vacances avaient apportées dans l'aménagement des salles, la joie éclatait dans leurs regards et dans leurs exclamations, surtout lorsqu'elles se rencontraient avec leurs maîtresses. Les nouvelles regardaient d'un œil triste d'où les larmes avaient grande envie de s'échapper. Elles ressemblaient à des oiseaux arrachés au nid maternel et transportés dans une volière. La volière avait beau se présenter sous ses aspects les plus séduisants, ce n'était plus le foyer familial. Mais

les Sœurs allaient des unes aux autres, rapprochant cette tristesse de cette joie, les combinant, les fondant, et il ne tardait pas à en résulter une atmosphère pacifiante au sein de laquelle les visages les plus soucieux finissaient par se dérider.

Les maîtresses elles-mêmes se sentaient partagées en deux sentiments contraires. D'une part, si elles étaient contentes de retrouver leurs élèves, de l'autre, elles n'étaient pas sans anxiété à la vue de la tâche qui leur incombait.

« Notre cœur se serre à la pensée de la responsabilité qui va peser sur nous. Nous ne devons pas être simplement des institutrices, nous avons à être des gardiennes et des mères. Dévouement, prudence, vigilance, vertus de toute sorte, voilà ce qu'exige notre vocation [1] »

« L'instituteur a charge d'âmes, » disaient les grands pédagogues de Port-Royal qui, sur ce terrain de l'instruction et de l'éducation d'où ils n'auraient jamais dû s'éloigner, étaient des maîtres incomparables, trop même au gré de leurs rivaux. Dans chacun de ces enfants que les parents leur confiaient, ils saluaient « une âme appelée à se sauver ou à se perdre, » et l'entouraient de ce mélange de tendresse et de gravité qui constitue le respect.

Confiantes en Dieu et fortes de leur bonne volonté, les Sœurs commencèrent « énergiquement et joyeusement » selon leur expression, la nouvelle année scolaire. La chapelle ayant pris la place de

[1] *Chroniques.*

deux classes en descendant au premier étage, elles avaient fait construire à la hâte, entre l'externat et le pensionnat, un bâtiment en bois qui leur fournit les locaux nécessaires. De plus, elles s'étaient assuré le concours de deux professeurs laïques, M. et Mme Benziger, qui enseignaient à l'école paroissiale : le premier devait donner des leçons de piano, et la seconde, des leçons d'anglais.

Les classes s'ouvrirent donc avec plus d'entrain que jamais. La grammaire, l'histoire, la géographie, le calcul, le chant, la musique, l'anglais, les travaux manuels, tout marchait de front. La maison, silencieuse la veille, redevenait une ruche active et bourdonnante. Chaque maîtresse, groupant autour d'elle son essaim de jeunes cœurs et de jeunes intelligences, l'entraînait à sa suite d'une allure décidée. Avec les connaissances qui convenaient à leur âge et le ressort de la volonté, ce que les unes et les autres s'efforçaient de développer, c'était la raison, le bon sens, le côté pratique des choses. La supérieure ni ses compagnes n'avaient rien de brillant. Mais ce qui vaut mieux, elles étaient douées à un haut degré de ce robuste bon sens qui est « le maître de la vie. »

Mme de Maintenon, à laquelle il faut toujours recourir quand il s'agit d'éducation, insistait sur la culture de la raison dans les enfants :

« On doit moins songer à orner leur esprit qu'à former leur raison. Il faut entrer dans leurs divertissements, mais il ne faut jamais s'accommoder à eux par un langage enfantin, ni par des manières

puériles. On doit, au contraire, les élever à soi en leur parlant toujours raisonnablement ; en un mot, comme on ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, il faudra les accoutumer à la raison dès qu'ils peuvent entendre et parler, et d'autant plus qu'elle ne s'oppose pas aux plaisir honnêtes qu'on doit leur permettre. »

Théoriquement en effet, c'est la raison qui nous distingue, mais en réalité, où se trouve-t-elle ? « Le nombre de ceux en qui elle est absente est incalculable, dit l'Esprit-Saint. » Ils se laissent conduire par l'imagination et par la sensibilité, c'est-à-dire par des impressions changeantes. Rien de fixe, rien de continu, point de règle qui trace la ligne à suivre. La mémoire aussi joue un rôle qui occupe une place qui ne lui appartient pas. La plupart vivent de mots et de phrases toutes faites qu'ils se passent de bouche en bouche sans vérifier s'ils répondent à la réalité.

« On perd de plus en plus la vue directe des choses. Au lieu des objets, on étudie leurs signes ; au lieu du terrain, la carte ; au lieu des animaux, des nomenclatures, des classifications, des spécimens morts de Muséum ; au lieu des hommes sentans et agissans, des statistiques, bref des mots imprimés, lesquels de siècle en siècle deviennent plus abstraits, partant plus éloignés de l'expérience, plus difficiles à bien comprendre. L'objet indéfiniment agrandi et impliqué échappe à nos prises, notre idée vague, incomplète, inexacte y correspond mal ou n'y correspond point : dans la

plupart des esprits, elle n'est guère qu'un mot. Par delà l'enseignement des livres, il faut dix ans, quinze ans d'observations et de réflexions pour repenser les phrases dont on a peuplé sa mémoire, pour se les traduire, pour en préciser et en vérifier le sens, pour mettre dans le mot plus ou moins creux la plénitude et la netteté d'une impression personnelle. On vit dans un monde d'apparences, de simulacres, d'idoles, d'expressions et d'idées qui ne sont jamais adéquates à leur objet. [1] »

C'est ce travail personnel que les nouvelles maîtresses stimulaient dans leurs élèves. Inspirées par leur simple bon sens, elles comprenaient que si la mémoire est indispensable, elle n'est pas cependant la faculté qui doit primer. La raison qui réfléchit, qui se rend compte, qui s'assimile, occupait à leurs yeux la première place. Aussi, sous la direction de Mère Marie-Rose et du Père Allard, s'appliquaient-elles à la dégager au sein de leurs classes. Elles exigeaient que les leçons fussent apprises et bien apprises, car si la mémoire est vide, sur quoi s'exercera la raison ? Mais les leçons une fois récitées, elles interrogeaient, elles provoquaient les questions, elles éveillaient la faculté raisonnante et ne s'arrêtaient que lorsqu'un certain rayonnement du regard leur disait que la question était saisie et comprise. Prenant l'enfant à son réveil, elles lui montraient le rôle de la raison dans les différents exercices de la journée.

---

[1] Taine.

« Savez-vous ce que c'est qu'une jeune fille raisonnable ? C'est une personne qui fait toujours et à chaque heure du jour ce qu'elle doit faire, qui commence la journée par adorer Dieu de tout son cœur, non pas seulement parce qu'on lui a dit de le faire ou parce que les autres le font, mais qui pense tout de bon à s'offrir à Dieu et tout ce qu'elle sera pendant la journée. Elle se lève promptement, s'habille avec diligence, modestie, et le plus proprement qu'elle peut, fait bien son lit, arrange bien ses hardes, aide aux plus petites si elle a du temps de reste. Elle descend à la classe, y prie Dieu avec respect et dévotion, sans badiner, sans rire, car rien n'est plus sérieux que de prier Dieu. Elle va à la chapelle pour entendre la messe, elle pense à bien se placer, elle regarde si ses compagnes ont de la place, elle se met vis-à-vis d'elles, elle ne regarde point de tous côtés pour voir ceux qui entrent ou qui sortent, elle s'applique aux parties de la messe avec tout le respect et toute la dévotion dont elle est capable, parce que de toutes les choses de la religion, c'est la plus sainte.

« Après cela, elle déjeune aussi de tout son cœur ; s'il est permis de parler, elle le fait ; sinon elle garde le silence et s'entretient avec Dieu. Elle retourne à la classe où elle s'occupe de ce qui est marqué, elle s'applique à bien apprendre à lire, à écrire, elle écoute avec attention et respect, tâche de comprendre ce que l'on dit et d'en tirer quelque profit pour sa conduite intérieure ou extérieure, selon la matière dont on parle.

« Avant d'aller dîner, elle fait son examen particulier, pour voir en quoi elle peut avoir déplu à Dieu dans la matinée, pour lui en demander pardon et prendre la résolution de mieux faire le reste du jour, elle regarde surtout si elle n'est tombée en rien dans le principal défaut dont elle a entrepris de se corriger.

« Voilà notre personne raisonnable au réfectoire : qu'y fait-elle ? Elle mange de bon appétit, point en gourmande, la tête sur son assiette, mais de bonne grâce et proprement, et puisque Dieu a bien voulu qu'on trouvât du plaisir dans le manger, elle le prend sans scrupule et avec simplicité. Elle écoute la lecture avec encore plus de plaisir, et c'est sa principale attention. Elle prend la récréation d'aussi bon cœur que le reste, y apporte la joie, saute, danse, et joue volontiers à tout ce que les autres désirent ; elle pense à les réjouir, car cette personne raisonnable fait bien tout ce qu'elle fait, et il ne serait pas raisonnable d'être sérieuse à la récréation, et de n'y vouloir jamais parler que de choses graves ou de dévotion.

« Elle apporte ensuite la même application aux exercices de l'après-midi ; elle travaille de son mieux, elle écoute, tâche de retenir, et demande ce qu'elle n'entend pas ; elle ne perd pas un moment, elle chante avec les autres et est ravie de chanter les louanges de Dieu ; elle écoute le catéchisme sans ennui, tâchant de s'en bien instruire. Elle va souper comme elle a dîné, et ensuite elle se rend à la récréation, où il faut encore bien sauter, se

promener, jouer et rire, car cette personne est fort gaie. Elle fait la prière et l'examen, et ira se coucher parfaitement contente de sa journée.[1] »

Ainsi se renouait sur les rives du Saint-Laurent la tradition du grand siècle, car cette page est de Mme de Maintenon, et cette journée était celle que l'Institut de Longueuil travaillait de tout son pouvoir à faire suivre par ses élèves.

Sans affecter un sérieux qui aurait tout compromis, avec ce tact et cette délicatesse dont les femmes ont le secret, Mère Marie-Rose, Sœur Marie-Madeleine, Sœur Véronique du Crucifix, Sœur Thérèse de Jésus, pour ne nommer que celles-là, faisaient en sorte que la note grave résonnât fréquemment aux oreilles de la Communauté.

A ces appels réitérés, les enfants prenaient l'habitude de réfléchir et de rattacher leurs moindres actions à un but supérieur, le bon sens se formait, et les facultés inférieures, mémoire, imagination, sensibilité, restaient à leur rang. L'attention, le respect, la modestie, la régularité, la bonne humeur, la vue pratique des choses étaient à l'ordre du jour au pensionnat comme à l'externat : c'était le moule dans lequel ces enfants entraient avec les défauts de leur âge et d'où, pour peu qu'elles eussent bonne volonté, elles pouvaient sortir avec des habitudes et des qualités qui les rendraient aptes à remplir leurs diverses missions dans le monde.

---

[1] *Entretiens de Mme de Maintenon aux demoiselles de Saint-Cyr sur l'éducation des filles*, recueillis par les maîtresses, et revus et approuvés par elle.

Dans ce but, la Supérieure tournait, en outre, leur activité vers les travaux manuels. Elle voulait qu'elles n'ignorassent rien de ce que doit savoir une maîtresse de maison, le ménage, le raccommodage, la cuisine, les ouvrages d'aiguille. Elle aimait mieux les voir coudre et tricoter que broder, et l'année ne sera pas finie qu'elle fera une loi de cette préférence. En cela encore, elle se conformait à la ligne de conduite de son illustre devancière.

« N'est-il pas bien raisonnable que des jeunes personnes apprennent à travailler, et toutes les autres choses qu'on vous montre ici ? Vous serez bien aises, quand vous retournerez dans le monde, de savoir faire quelque chose, ou pour votre ménage, ou pour vos parents, ou pour vous personnellement, suivant les occasions. . . . Mais point de ces ouvages et colifichets en broderie et au petit métier qui sont si inutiles. Vous êtes destinées à des occupations plus solides et plus importantes. . . . J'aimerais mieux vous voir filer et coudre pour autrui que de vous voir amuser à ces bagatelles. . . . [1] »

Les paroles, les exhortations ne suffisent pas. Ce qui achève de décider les enfants, c'est l'émulation, ce sont les récompenses. Mère Marie-Rose n'eut garde de ne pas employer ce moyen. Mais auparavant elle voulut faire constater leurs progrès dans l'étude afin de les animer à de plus grands efforts. Le 15 octobre, six semaines après la rentrée, elle invita le P. Allard à venir les interroger. Le Père

[1] Mme de Maintenon, *Entretiens.*

se prêta volontiers à ce désir. Il parcourut les classes, interrogeant les élèves, examinant les cahiers. Puis, il distribua des récompenses dont le souvenir s'est perpétué : trois volumes à la belle couverture dorée, quatre autres reliés en batiste, vingt-deux images, deux chapelets et deux médailles.

Ce petit examen, avec la cérémonie qui le termina, produisit son effet. Il excita l'ardeur des enfants. Celles qui avaient travaillé furent heureuses de voir leurs efforts reconnus et appréciés ; celles qui n'avaient pas encore pris sur elles d'entrer dans le mouvement se déterminèrent à ne plus attendre. Les unes et les autres se donnèrent rendez-vous au premier examen.

Quinze jours après, ce fut le tour de la Supérieure. Le 1er novembre, elle convoqua sa jeune famille en séance solennelle et distribua des prix à celles qui avaient su se distinguer dans les travaux manuels. Ces prix ont également laissé leur souvenir dans les *Chroniques*. C'étaient deux livres en maroquin gaufré, six volumes à couverture dorée, et douze images. La parole de la Révérende Mère ne manqua pas de rehausser ces distinctions ; elle engagea les élèves à se porter toutes, d'un élan unanime, dans ce genre de travail.

« Rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à

toutes sortes de maux. Il faut nécessairement prendre goût à quelque chose ; on ne peut vivre sans plaisir ; si on n'en trouve pas à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage et dans un ouvrage agréable ? [1] »

Mère Marie-Rose eut une autre idée ; se souvenant de tout le bien qu'elle avait opéré à Belœil avec sa Congrégation des enfants de Marie, elle se demanda si elle n'obtiendrait pas un résultat analogue parmi ses pensionnaires. Ces élèves, choisies parmi les meilleures et réunies en faisceau compact, donneraient le ton à la maison et seraient une sorte de vivant modèle que les autres auraient constamment sous les yeux et dont elles pourraient faire partie dès qu'elles le voudraient. En conséquence, le 8 novembre 1845, l'œuvre fut fondée dans les règles, ainsi qu'en témoigne l'acte suivant :

« Je soussigné, Eugène-Bruno Guigues, supérieur de la Communauté des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, en vertu des pouvoirs qui m'ont été accordés par Mgr l'évêque de Montréal, ai érigé canoniquement la Congrégation de l'Immaculée-Conception pour les jeunes demoiselles du pensionnat qui se rendront dignes d'y être admises. Elles participeront aux grâces et indulgences concédées par sa Sainteté Grégoire XVI à la date du 31 mai 1844. »

[1] Mme de Maintenon, *Entretiens.*

Tel est le point de départ de cette congrégation qui a un demi siècle d'existence dans les pensionnats de l'Institut et qui a compté dans son sein une notable partie des jeunes filles les plus distinguées et les plus ferventes du Canada.

Mme de Maintenon avait pour maxime qu' « il faut réjouir l'éducation et diversifier l'instruction, » en d'autres termes bannir la tristesse, éviter la monotonie. Cette maxime était celle de nos fondatrices. Sans la connaître, elles la mettaient en pratique. Elles intéressaient leurs élèves et les maintenaient en cette gaieté qui est le sourire d'une âme bien portante. Si le noble sentiment de l'émulation n'était pas négligé, la piété était encore le moyen sur lequel elles faisaient le plus de fond pour leur rendre facile et léger le devoir de chaque jour, non une piété de surface, mais une piété de cœur, laquelle consiste dans l'accomplissement courageux des devoirs d'état.

La pensée de Dieu s'imposait à leur attention du matin au soir. C'est sous son regard et après l'avoir invoqué qu'elles étudiaient ou qu'elles travaillaient, pour son amour qu'elles acceptaient les ennuis, les contraintes. Les classes, les études, les branches multiples de connaissances qu'elles avaient à parcourir, les ouvrages manuels dont elles s'occupaient n'étaient que des sentiers qui les conduisaient à Dieu. Il remplissait tout de sa présence. Elles l'apercevaient à tous les points du modeste horizon dans lequel elles se mouvaient. De la sorte, l'école perdait de la nudité de ses mu-

railles et de la rigidité de ses bancs; elle n'était plus l'école, elle devenait le prolongement de la chapelle.

En voyant leurs maîtresses si dévouées à leurs progrès, les élèves étaient loin de soupçonner dans quelles privations et dans quelles difficultés s'écoulait leur existence. Non-seulement elles n'avaient ni chambre ni cellule à elles, mais le dortoir proprement dit faisait lui-même défaut. Chaque soir, lorsque les pensionnaires dormaient, on aurait pu les voir descendre de quelque réduit sous le toit, chacune avec sa paillasse, ses draps, un traversin, et un couvre-pieds, et s'installer dans une salle que le repos de la nuit laissait vacante. Le lit était vite dressé: il n'y avait qu'à étendre sur le parquet les susdits objets. Ni couchette, ni matelas. Elles les passaient aux élèves. Le matin, de bonne heure, elles remontaient sans bruit les mêmes objets et les enfermaient dans la cachette qui les dérobait à tous les regards. Pendant ce temps, les pensionnaires s'endormaient ou s'éveillaient, sans doute, avec la pensée que leurs maîtresses en faisaient de même dans une chambre proprette et entre des rideaux bien blancs!

Le réfectoire et les repas étaient à l'avenant. L'année précédente, elles avaient leur réfectoire adjacent à celui des élèves. Le nombre de ces dernières ayant triplé, il fallut le leur céder ainsi que la table et les chaises. Sœur Marie-Agnès eut bientôt fait d'en trouver un autre. Ce fut le corridor d'à côté, un étroit passage qui ne permettait ni

mouvements, ni installation. Sœur Thérèse dont la vigueur était proverbiale, apporta quatre tonneaux vides, autant de planches, et la Communauté eut sa table.

Quant à la nourriture, c'était à la postulante, Mlle Delphine Clément, de la préparer sous l'œil inflexible de Sœur Marie-Félicienne. Mais toute l'inflexibilité de la redoutable Sœur ne pouvait tirer de la cuisine ce qui n'y entrait pas. Souvent, on n'y trouvait que le strict nécessaire. Vous savez probablement, ami lecteur, que l'on entend par ces deux mots de strict nécessaire ce qui est rigoureusement requis pour ne pas mourir de faim.

Un jour, après avoir travaillé et enseigné toute la matinée, les Sœurs arrivèrent à midi autour des quatre tonneaux. Mère Marie-Rose récita le *Benedicite* auquel elles répondirent de confiance, bien qu'elles n'aperçussent pas grand'chose sur les planches. Puis la pauvre Mère ajouta : « Mes Sœurs, je n'ai pas de pain à vous donner aujourd'hui. »

En effet, la récolte avait été mauvaise, et le pain était rare. On se rattrapait sur les pommes de terre, la gaieté habituelle n'en souffrait pas. On mangeait debout, car l'espace était si resserré qu'il eût été difficile d'introduire des chaises entre la muraille et les planches. D'ailleurs, les chaises étaient plus rares que le pain. On n'en voyait qu'une à l'extrémité de la table, entre deux tonneaux. Elle servait à la Supérieure qui aurait bien voulu la refuser, mais le P. Allard en avait fait

une de ses prescriptions, et Mère Marie-Rose obéissait. Lorsque le pain se montrait, ce bon pain dans lequel la vieille mère Nature a concentré le meilleur de sa substance et que l'on n'apprécie que lorsqu'on en est privé, certaines Sœurs ménageaient tellement leur maigre portion qu'elles la faisaient durer toute la semaine.

En ce temps-là, on avait bonnes dents et bon estomac. On était joyeux aussi, l'allégresse jaillissait de source, une âme toute entière à sa vocation et qui se souciait médiocrement de son corps et de ses exigences. On ne connaissait pas seulement la pauvreté par les livres, on la connaissait par la pratique, et on l'aimait.

Or, dit St Bernard, « ce n'est pas la pauvreté qui est une vertu, c'est l'amour de la pauvreté. »

Ce qui signifie, ajoute St Liguori, « qu'il ne suffit pas d'être pauvre, qu'il faut de plus aimer les inconvénients de la pauvreté. »

Les Sœurs les aimaient et s'y complaisaient. La preuve, c'est la joie sereine qui brillait sur leur visage et dans toute leur personne. Ni élèves, ni parents ne remarquaient rien. Ils ne remarquaient que l'air de contentement répandu sur leur physionomie.

« Dans les commencements de la Communauté, raconte une des dernières survivantes de l'époque, nous menions une vie très mortifiée. La nourriture était très pauvre, l'ameublement aussi. Nous mangions debout dans un étroit corridor sur des planches qui n'avaient pas été rabotées. Un rideau de co-

tonnade nous cachait à tous les yeux.... Jusqu'en 1851, nous descendions nos lits chaque soir... Notre Mère Marie-Rose était la première en tout. Elle exigeait que nous fussions gaies et savait nous procurer d'agréables délassements. Notre existence s'écoulait heureuse, sous son regard maternel. [1] »

Les *Chroniques* contiennent la même note : « Nous étions heureuses de prendre nos repas debout, à la façon des Hébreux partant pour la Terre promise... Nous nous soumettions de bon cœur à ce régime, « le régime du *Benedicite* sur des pommes de terre sans pain. »

« Il n'y avait point de figures tristes parmi nous. Si quelquefois, sans nous en douter, l'ombre d'un nuage s'étendait sur notre front, notre Mère nous fixait et nous regardait d'une si singulière façon que l'ombre disparaissait aussitôt, et que nous redevenions gaies et joyeuses. [2] »

Plusieurs années après, une de celles qui avaient vécu de cette vie, s'écriait encore, au souvenir de cette ferveur primitive : « Oh ! qu'ils étaient beaux ces jours que je passais dans une communauté d'une régularité si parfaite ! [3] »

Le P. Allard qui, plus qu'un autre, savait à quoi s'en tenir, ne pouvait s'empêcher d'attester « qu'il y avait beaucoup de simplicité et de bonne volonté. »

La simplicité des servantes de Dieu, telle que la décrit Bossuet : « Non pas une simplicité badine,

---

[1] Mère Véronique du Crucifix.

[2] *Chroniques.*

[3] Sœur Marie-Joseph, qui fut obligée de sortir pour raison de santé.

mais une simplicité de candeur, d'ingénuité, de rapport unique à Dieu et de défiance sincère de soi-même, « l'âme » droite, détachée, docile, naïve ; » la bonne volonté de ceux qui aiment vraiment : « Il est aisé de se dire : J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour ; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant. »

« Et avec cette simplicité et cette bonne volonté, on ne possède rien et on possède tout, on porte en soi le royaume de Dieu.

« Le service de Dieu ni en paroles, ni en sentiments vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre, renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles, ne se décourager ni se flatter, embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle, voilà la vérité du royaume de Dieu au dedans.[1] »

C'est la parole du Maître qui se réalise : « Heureux les vrais pauvres, car le royaume du ciel est à eux ! »

Outre ces privations dont les Sœurs tiraient si bon parti pour leur avancement spirituel, il y avait des difficultés qui venaient du dehors. La Communauté n'était pas chez elle dans le couvent qu'elle occupait, elle dépendait de la Fabrique qui, la croyant à sa merci, voulut lui imposer ses condi-

---

[1] Bossuet, *Correspondance.*

tions. La maison serait aux Sœurs tant qu'elles se livreraient à l'éducation des jeunes filles : si un jour ou l'autre, il leur arrivait de ne plus remplir cette fin, la maison et ses dépendances retourneraient purement et simplement à la Fabrique. Les habitants de Longueuil paieraient la pension de leurs enfants en espèces ou en nature, et d'après un prix qui serait fixé une fois pour toutes.

Il serait fait une réduction à ceux dont les enfants ne suivraient pas le cours d'anglais.

Et enfin, les Sœurs n'auraient pas le droit de refuser des demi-pensionnaires.

Telles étaient les conditions auxquelles la Fabrique attachait le renouvellement de son bail avec la Communauté. Si la Communauté les refusait, la Fabrique donnait clairement à entendre qu'il lui faudrait songer à aller s'établir ailleurs. C'était le sol qui menaçait de se dérober juste au moment où la nouvelle Congrégation commençait à y étendre ses racines.

Informé sur le champ de ce qui se passait, Mgr Bourget n'hésita pas. Il conseilla aux Sœurs de rejeter les propositions, et, si la Fabrique s'opiniâtrait, de quitter Longueuil, leur promettant un autre établissement à Montréal même dans les alentours de sa propre résidence.

De son côté, M. l'abbé Brassard, curé de la paroisse, ne restait pas inactif. Mis en éveil par l'offre de Monseigneur et désireux de garder à tout prix la communauté naissante, il assurait que, si l'entente ne pouvait se faire, il donnerait aux Sœurs une

propriété qui était contiguë à celle de la Fabrique, dans laquelle il existait déjà une maison de pierres dont elles se servait pour leur externat, et où il s'engageait à construire tous les bâtiments nécessaires.

En présence de ces sollicitations contraires, le Conseil de la Communauté se réunit. Après mûre délibération et chaque Sœur ayant donné son avis, il rejeta à l'unanimité les quatre conditions de la Fabrique : « la première, parce que la maison de Longueuil étant la Maison-Mère de la Congrégation, il faudra de toute nécessité faire des améliorations et des augmentations qui doubleront et qui tripleront sa valeur, et qu'il ne serait pas raisonnable qu'elle put rentrer en possession de la Fabrique sans indemnité pour les Sœurs ; « la seconde, parce que le prix de la pension fixé une fois pour toutes exposerait les Sœurs à une perte certaine dans les mauvaises années ; « la troisième, parce que la faculté de suivre ou de ne pas suivre les cours d'anglais détruirait l'uniformité qui doit régner dans les classes ; « la quatrième, parce que les Sœurs veulent conserver leur liberté de recevoir ou de ne pas recevoir des demi-pensionnaires, sans que la Fabrique puisse leur en imposer l'obligation.... »

En même temps, le Conseil formula ce qu'il croyait pouvoir accepter dans les deux contre-projets suivants. La Fabrique donnera purement et simplement la maison, les attenances et emplacements. Si dans la suite, pour une raison quelconque, les Sœurs cessaient de remplir le but

qu'elles se proposent, qui est l'éducation des demoiselles, on ferait estimer les améliorations et augmentations ajoutées, et la Fabrique aurait le choix, ou de rembourser la somme qu'elles auraient coûté, ou de vendre aux Sœurs la maison, les attenances et emplacements, au prix payé par elle-même au moment de l'achat et de la construction. Si la Fabrique accepte la proposition les Sœurs s'engagent à assurer la maison.

L'autre contre-projet était ainsi conçu : La Communauté achètera la maison et les attenances au prix qu'elles ont coûté à la Fabrique. Les paiements se feront par sommes de cent louis, d'année en année et sans intérêt pour le capital, à partir de la quatrième année qui suivra la conclusion de l'acte de vente. La Communauté prendra l'engagement de tenir l'école, à moins que de graves raisons ne l'obligent à s'éloigner.

Le Conseil délibéra ensuite sur la proposition de Monseigneur et sur celle de M. le Curé. Il fut unanime également à décliner la première pour adopter la seconde. Il était pénible aux Sœurs d'abandonner Longueuil où les PP. Oblats leur rendaient tant de services. De plus, c'était leur berceau, un berceau dans lequel elles mettaient depuis deux ans tout ce qu'elles avaient de générosité, auquel par conséquent elles étaient attachées par leurs fibres les plus vivantes.

Ce plan de conduite adopté, elles adressèrent à Mgr Bourget les deux contre-projets avec une lettre dont voici la teneur :

« Monseigneur, nous nous empressons de transmettre à Votre Grandeur les délibérations du Conseil de la Communauté au sujet de la donation projetée de la maison. Nous l'acceptons aux conditions qui y sont énoncées avec d'autant plus de confiance que vous avez vous-mêmes daigné nous les suggérer.

« Au contraire, les conditions posées par la paroisse et dont nous vous avons donné connaissance, ne nous paraissent pas admissibles, surtout la première qui ne nous donne aucun droit à une indemnité pour les augmentations et améliorations, dans le cas où nous quitterions l'établissement. Nous nous exposerions à un sacrifice trop grand, puisque nos dots que nous aurions pu dépenser, ne nous reviendraient plus. Nous présumons bien que, cette condition qui est la base du contrat, n'étant pas acceptée, le contrat ne se fera pas, et que de longtemps il ne sera possible d'amener les paroissiens à des conditions plus avantageuses, mais nous ne croyons pas devoir reculer devant cette difficulté.

« Quant à l'offre que vous avez bien voulu nous faire de nous établir à Montréal, auprès même de votre palais épiscopal, nous ne saurions y penser sans être pénétrées de reconnaissance.

« Votre Grandeur nous permettra cependant de lui exposer très humblement les obstacles que nous y voyons.

« Nous ne vous dissimulons pas, Monseigneur, que le séjour de Longueuil, malgré l'opposition

actuelle, a pour nous un attrait tout particulier. Les grâces que nous y avons reçues et la bénédiction si sensible que Dieu a daigné répandre sur l'œuvre que nous dirigeons, sont des liens que nous ne pourrions briser qu'avec une véritable douleur. D'ailleurs, les difficultés qui se présentent ne sont que matérielles et vont disparaître par le zèle dont notre digne pasteur est animé.

« A peine fut-il mis au courant de l'offre que vous nous faisiez qu'aussitôt il se déterminait à passer l'acte de donation pour la maison qu'il nous réservait et à bâtir sur le terrain qui désormais sera à nous. Nous vous avouons qu'il nous serait pénible de ne pas accepter ce qu'il nous donne si généreusement et de contrister ainsi son bon cœur.

« A ces raisons s'en joignent d'autres auxquelles nous attachons une plus grande importance. Avant de faire une démarche qui nous tire comme hors du berceau de notre petite congrégation, nous avons dû mesurer nos forces et nos moyens pour réussir dans la nouvelle position qui nous est offerte. Et nous avouons ingénument que nous ne nous croyons pas capables de réussir dans la ville de Montréal comme à Longueuil. Nous sommes bien peu formées pour la science comme pour la vie religieuse, nous nous gardons de nous faire illusion sur le succès que nous avons obtenu dans notre pensionnat, nous savons à qui nous devons l'attribuer et quels soins on nous a donnés. Ce système d'éducation et cette marche dans les études dont nous sentons l'avantage, il nous en

coûterait de les délaisser pour en suivre d'autres, si habiles que fussent nos nouveaux maîtres.

« Ces raisons et d'autres qu'il est facile d'apprécier nous font désirer et demander en grâce que, pour le moment, nous puissions continuer notre œuvre à Longueuil. Nous vous prions de pardonner la liberté avec laquelle nous exprimons notre manière de voir, qui est commune à toutes nos Sœurs, et de croire à la parfaite obéissance de vos très respectueuses filles. »

Cette lettre était du 12 novembre. Le lendemain 13, M. le Curé qui craignait toujours de voir partir les Sœurs, accourait avec l'acte de donation qu'il leur avait promis. Il leur cédait, en bonne et due forme, la propriété qui faisait suite à celle de la Fabrique et qui se composait d'une maison et d'une certaine étendue de terrain. Il n'y mettait que deux conditions, la première, qu'à sa mort la Communauté se chargerait de sa domestique, et la seconde que si, à cette date, il n'avait pas achevé de payer la propriété, les Sœurs prendraient ses lieu et place.

La Communauté accepta et exprima vivement sa reconnaissance. Savait-elle, au milieu des expressions de sa reconnaissance, que l'homme est « ondoyant et divers, » un « roseau » qui incline aujourd'hui en avant et qui revient demain en arrière, selon le souffle qui passe ? Elle le saura bientôt, et si sa gratitude n'a plus d'objet, sa confiance n'en sera pas plus diminuée que son respect.

Le même jour, Mgr Bourget lui répondait : « Je

suis prêt à sanctionner l'un ou l'autre projet de transaction avec la paroisse, et, en ce cas, je ne demanderai pas mieux que de vous laisser à Longueuil dont le curé vous est si dévoué, et où vous trouverez, sous la direction des bons Pères Oblats, tant de secours spirituels. Mais enfin, si la paroisse pour laquelle vous vous sacrifiez ne veut pas entendre raison, il faudra bien en finir de quelque manière, car j'entends que vous ayez toute liberté de suivre vos saintes Règles, et qu'on ne puisse jamais vous tracasser dans l'accomplissement de vos importants devoirs. Je réclame l'assistance de vos ferventes prières et de celles de vos chères élèves dont je suis le très humble serviteur et père en Jésus-Christ. »

Les choses en restèrent là pour le moment. Laissons-les-y, et revenons aux chères élèves ainsi qu'à la Communauté. Les classes n'en avaient pas moins suivi leurs cours, avec cette particularité que, à la fin du mois de novembre, il y eut un redoublement d'application. Le bruit circulait qu'il y aurait un sérieux examen avant les vacances du jour de l'an.

Effectivement, le 17 décembre, les élèves virent entrer un personnage dont on leur parlait depuis quelque temps, mais qu'elles ne connaissaient pas, le surintendant de l'Instruction publique lui-même, le docteur Meilleur, assisté du curé de la paroisse et du Père Allard.

C'était l'examen annoncé. Il se fit, et il eut du succès. Il roula sur la grammaire, l'histoire sainte, la géographie et le calcul. Quelques réponses paru-

rent timides, la plupart cependant donnèrent satisfaction à tout le monde.

En témoignage de cette satisfaction, les élèves méritantes reçurent de jolies récompenses, en livres et en images. Les vacances couronnèrent le tout. La Supérieure aurait voulu attendre au lendemain de l'Épiphanie, comme l'année précédente, mais sur la remarque de M. le Curé que les pensionnaires étaient fatiguées, malades même, et qu'elles se referaient plus promptement dans leurs familles, Mère Marie-Rose leur accorda congé la veille de Noël. Le 2 janvier, elles étaient de retour, fraîches et alertes: le foyer paternel les avaient guéries. Pendant qu'elles reprennent leurs études, occupons-nous de la Communauté.

Nous ne l'avons pas oublié, au mois d'août dernier, le jour de l'Assomption, les Sœurs avaient vu leur petite famille s'accroître de sept nouveaux membres. Sur le nombre, trois étaient sortis pour raison de santé, ou par défaut de vocation. Il en restait quatre, Mlles Flavie Sainte-Marie, Julie Piette, Hortense Dufresne et Hortense Benoit. Mais comme si ce nombre de sept ne pouvait demeurer incomplet, trois autres venaient de se présenter dans les premiers jours de l'année qui commençait, Mlles Octavie Letourneux et Marie-Anne Lemay. Nous n'en nommons que deux, la troisième n'ayant pas persévéré. Disons un mot de chacune : il y a toute édification à faire la connaissance de ces âmes généreuses.

Mlle Flavie Sainte-Marie se trouvait parmi les

treize pensionnaires de Mlle Henriette Céré lorsque Eulalie et sa compagne arrivèrent à Longueuil en 1843. Grande déjà, elle était capable de raisonner ce qu'elle voyait. Elle suivit attentivement du regard les trois fondatrices et fut témoin de leur prise d'habit dans la pauvre chapelle. Pendant la cérémonie, le rayon d'en haut qui avait touché ses maîtresses la toucha à son tour et l'illumina. Elle eut la vision rapide de ce que Dieu lui demandait, sa vocation lui apparut. Elle continua ses études, se distinguant au milieu de ses compagnes par sa piété, son application, un désir de se corriger de ses défauts qui ne reculait devant rien. Ce n'est pas que ses défauts fussent d'une gravité inquiétante. Elle aimait à rire, voilà tout. Vive, impressionnable, un mot suffisait à la mettre en mouvement. Elle partait alors de tout l'entrain de sa jeunesse et d'un cœur sans malice. Mère Véronique du Crucifix, Mlle Davignon à cette époque, s'efforçait de la calmer et ne lui épargnait pas les avertissements.

« Punissez-moi, je vous prie, lui répondait la jeune fille, faites-moi baiser la terre ! »

C'était le grand mode de correction du temps, et les maîtresses n'hésitaient pas à l'employer. Mère Véronique en usa largement à l'égard de sa docile élève, sans parvenir toutefois à éteindre le foyer de gaieté inextinguible qu'elle avait au cœur. On eût dit qu'elle se hâtait de dépenser ce que les autres dépensent en une longue vie. Du reste, l'Esprit-Saint l'a proclamé : « La piété, la crainte de Dieu remplissent l'âme de joie et d'allégresse. »

Elle était pieuse, ses parents l'avaient élevée dans la crainte du Seigneur. Sa vocation acheva de se dessiner. Aux premières ouvertures qu'elle en fit à son confesseur et à sa famille, de part et d'autre on voulut l'en détourner. Les fondatrices de leur côté ne l'encourageaient pas beaucoup. Elles l'appréciaient, elles reconnaissaient sa nature d'élite, mais la faiblesse de sa constitution leur semblait un obstacle incompatible avec les labeurs de l'enseignement. La jeune fille ne se laissa pas éconduire. Elle insista, et le 15 août 1845, elle obtenait gain de cause en prenant sa place, et une place de choix dans cette couronne de sept jeunes filles que la Sainte Vierge offrait à sa Congrégation naissante.

Elle avait vingt et un ans, étant née en 1824, dans cette partie de la paroisse de Longueuil qui a formé plus tard la paroisse de St-Hubert. Elle était la dernière des huit enfants que le ciel avait donnés à ses vertueux parents. Chacun la choyait, chacun se sentait pris de tendresse pour cette dernière venue, si frêle et si gracieuse. Et elle, son bonheur consistait à plaire à son père et à sa mère, à égayer ses frères et ses sœurs. Elle ne sortait jamais, on avait fini par la croire indispensable à cette vie de famille dont elle était le sourire comme elle en était le Benjamin.

Une fois postulante, elle déploya librement ses ailes. Son âme généreuse prit un essor qui étonnait la ferveur des fondatrices elles-mêmes. C'était l'essor de ceux qui ont peu de jours devant eux.

Elle s'appliqua spécialement à la mortification et à l'humilité. Ces deux vertus étaient ses vertus de prédilection. Elle se mortifiait en tout, non pas seulement dans son corps, ce qui devenait facile au sein du régime que suivait la Communauté et ce qui, en somme, ne constitue pas le sacrifice le plus dur, mais encore et principalement dans son cœur, dans ce trésor de sensibilité aimante dont elle était richement douée. Si Mère Rose l'avait écoutée, elle se serait souvent abstenue d'aller au parloir où sa famille l'attendait. « Je veux me détacher, disait-elle, je veux aussi utiliser tous mes instants pour la Congrégation. »

Elle manifestait si peu ses répugnances que rien ne paraissait contraire à ses goûts. Et pourtant, il s'en fallait qu'il en fût ainsi. L'exercice du piano, par exemple, lui causait une peine à laquelle elle ne s'accoutumait pas. Néanmoins, elle s'y portait avec une ardeur telle qu'on aurait pu la croire passionnée pour la musique.

« Puisqu'on le veut, disait-elle, j'apprends volontiers la musique. J'espère que le bon Dieu me tiendra compte du temps que j'y consacre. »

Sous la direction de sa maîtresse qui s'entendait en humilité, elle en venait à avoir de si bas sentiments d'elle-même qu'elle se croyait sans intelligence, bien que la sienne fut ouverte au vrai comme son cœur était ouvert au bien et au beau.

Non contente d'aspirer à la perfection, elle s'inquiétait de celle des autres, et ne pouvait voir d'un œil tranquille manquer à la règle ou succomber à quelque faiblesse par trop humaine.

Un jour qu'elle aperçut une de ses compagnes qui s'amusait à regarder par la fenêtre, elle courut demander la permission de l'avertir :

« Ma sœur, lui dit-elle, il n'est pas permis aux Religieuses de regarder ainsi, ne le faites plus, vous attristeriez notre Mère. »

Personne ne s'offensait de ses observations. Elle y mettait tant de tact, elle savait si bien choisir son heure, sa figure était si avenante, sa voix si affectueuse et si imprégnée de modestie ! Elle avait un talent particulier pour inventer de ces petits moyens qui rappellent la présence de Dieu. C'est lui seul qu'elle voulait voir, son âme, pour employer une expression de l'Église dans la prière liturgique, son âme qui ne respirait qu'en lui, devenait infatigable, ses ailes se fortifiaient, elle volait et ne s'arrêtait pas.

Mlle Julie Piette possédait une nature moins riche, mais elle devait fournir une plus longue carrière. Elle était de Berthier. Elle avait fait la connaissance de la fondatrice, et sa vocation s'était déclarée dans une circonstance qui ne manque pas d'intérêt. Trois ans auparavant, durant l'hiver de 1842, Mère Marie-Rose qui ne s'appelait encore qu'Eulalie vint passer quelques jours auprès de sa sœur, Supérieure du couvent de Berthier. Sœur Ste Cécile eut l'idée de réunir les plus grandes de ses élèves et de les présenter à Eulalie en la priant de leur adresser la parole.

Entre autres choses, Eulalie leur dit : « Mesdemoiselles, il est question de fonder prochainement

à Longueuil une congrégation sous le vocable des Saints Noms de Jésus et de Marie. Quelques-unes parmi vous ne se décideront-elles pas à en faire partie ? »

A cet appel du cœur, il y eut une explosion de cris : « Moi, moi ! » répondirent à l'envi les demoiselles.

Au milieu de ces voix enthousiastes on aurait pu en remarquer une plus timide et plus posée : c'était celle de Julie. Son adhésion fut aussi la plus durable. Ses études finies, elle n'oublia pas le chemin du couvent. Avec celui de l'église, c'était le seul qu'elle connût. Son intelligence n'avait rien de brillant, sa mémoire était ingrate, son imagination nulle, mais sous cette pauvreté, résidait un fond solide de bon sens, d'énergie et de piété.

Au couvent, elle parlait de sa vocation avec Sœur Ste Cécile. L'enthousiasme de ses compagnes avait disparu comme il était né ; sa volonté, à elle, poursuivait son chemin, lentement mais avec persévérance. Elle pensait à Longueuil.

Dans l'été de 1844, elle écrivit à Sœur Marie-Rose. Sa lettre, tombant en plein démenagement de la communauté, lorsque de l'école paroissiale elle se transportait dans le couvent proprement dit, n'obtint pas de réponse.

Elle écrivit une seconde fois. Cette fois, la réponse ne se fit pas attendre. Mais elle n'était guère encourageante. On lui disait que, pour se livrer à l'enseignement, but de la fondation de Longueuil, il fallait des connaissances qu'elle ne paraissait pas avoir, que si elle se sentait la force

de les acquérir, elle pouvait venir, on l'accueillerait à bras ouverts. Julie avait vingt-deux ans, l'avenir ne l'embarrassait pas, elle appartenait à l'une des premières familles du pays. Elle n'eut pas une seconde d'hésitation. Elle partit, arriva pour la rentrée de 1844 et se remit courageusement à l'étude.

Il était touchant de voir cette grande jeune fille suivre les classes comme une écolière, et ne se prévaloir de son âge que pour se soumettre à sa condition avec une régularité irréprochable et une docilité à toute épreuve. Les jeunes maîtresses, à peine plus âgées qu'elle, n'eurent jamais à se plaindre de son attitude. Au contraire, elle leur fut un constant point d'appui pour la discipline et un modèle de toutes les heures pour l'application. A force d'étudier, elle réussit à trouver sa voie, les sciences exactes. Son esprit, qui se désorientait facilement en histoire et en géographie, marchait droit et était à l'aise dans les mathématiques.

Mère Marie-Rose l'affectionnait. Elle lui en donna une preuve en la choisissant pour sa fille d'honneur, lors de sa profession religieuse, le 8 décembre suivant. Elle se fit son guide et sa conseillère, elle tourna son énergie vers le silence, le recueillement, la prière, en un mot la vie intérieure, et enfin, reconnaissant en elle un de ces sujets solides qui sont les assises d'une communauté, elle l'autorisa, le 15 août 1845, à commencer son postulat.

Dans la nature, il n'y a pas que de l'or, de

l'argent, des pierres précieuses, il y a le granit qui a bien son utilité, puisque c'est lui qui sert de fondement au reste. Des âmes comme celle de Mlle Julie Piette sont le granit des congrégations. Elles sont plus ou moins rudes et incultes, mais la fermeté est leur fort, et rien ne les ébranle.

Mlle Hortense Dufresne rentrait, comme Mlle Flavie Sainte-Marie, dans la catégorie des pierres précieuses. Le contraste était frappant entre elle et sa sœur, Marie-Agnès, son aînée d'une quinzaine d'années. Autant celle-ci était grave, austère, autant Hortense était espiègle, enjouée, interprétant la vie en oiseau du bon Dieu, ne l'apercevant qu'à travers un prisme enchanteur. Elle aimait ses parents, elle aimait ses maîtresses et ses compagnes, elle priait, elle étudiait, mais elle ne croyait pas que pour plaire à Dieu, il fallût refouler cette joie de vivre et d'être heureuse qui s'échappait de toutes les parcelles de sa gentille personne, et encore moins croyait-elle que pour étudier, il fût nécessaire de se prendre la tête à deux mains. D'une mémoire facile, d'une intelligence prompte, elle apprenait, comme elle vivait, sans efforts, du premier jet de ses facultés. Trop vive ensuite pour demeurer immobile, elle imaginait des tours.

Au couvent de la Congrégation à St-Hyacinthe, où elle avait débuté après sa première communion, on a parlé longtemps de quelques-uns de ceux qu'elle jouait. Elle arrêtait l'horloge le matin avant le réveil ou à midi durant la récréation, et pendant que la Sœur attendait vainement le coup

règlementaire, la récréation ou le sommeil des élèves se prolongeait.

Un jour, au réfectoire, elle plongea la Supérieure dans la stupéfaction. Celle-ci s'attendait à recevoir de la visite, elle avait commandé un extra à la cuisinière. La cuisinière ne crut pouvoir mieux faire que de préparer un superbe plat de volailles. Elle l'installe à la place d'honneur, met par-dessus le couvercle qui doit le tenir au chaud et s'éloigne pour aller au devant des hôtes qui arrivaient dans le moment même. C'étaient des Sœurs d'une autre maison.

On s'embrasse, et, tout en se demandant de ses nouvelles, on descend au réfectoire. Le potage est expédié, le moment solennel est venu. On enlève le couvercle, et la vénérable Mère regarde. Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ? . . . . un morceau de bœuf vulgaire accompagné de son inévitable morceau de lard et flanqué de carottes et de navets, honteux de se voir fixés par tant de regards indignés.

« Mais, s'écrie la pauvre Mère au comble de l'effarement, j'avais commandé des poulets ! »

La cuisinière accourt, elle regarde le plat, elle regarde les Sœurs, elle regarde au dedans d'elle-même, elle regarderait probablement encore si un trait de lumière n'avait traversé l'esprit d'une maîtresse.

« Hortense ! c'est un tour d'Hortense ! elle a changé le plat des pensionnaires avec le nôtre. »

A la suite de ces gamineries, on la tançait, on la

punissait, elle confessait qu'elle méritait tous les châtiments, elle promettait de ne plus recommencer, et, à la première occasion, elle recommençait. Sa sincérité ne faisait pas ombre de doute, mais son naturel, un instant comprimé, se redressait subitement à la façon d'un ressort et entraînait ses belles résolutions.

Malgré tout, on l'aimait. Son esprit, sa piété, sa reconnaissance couvraient ces taches d'un voile. En outre, au jour des examens, elle brillait, et, fières d'elle, ses maîtresses oubliaient les tourments qu'elle leur avait causés pour ne voir que ses succès. Aussi le regret fut-il unanime chez les Sœurs et chez les élèves lorsqu'elle leur dit adieu et qu'elle partit pour Longueuil.

Elle avait seize ans. Sœur Véronique la reçut dans sa classe à l'ouverture du couvent, en 1844. La jeune fille compléta ses études tout en continuant à s'amuser, malgré les objurgations de sa sœur, Marie-Agnès. Ce n'était pas de cette manière qu'on pouvait la réduire. Mère Marie-Rose le comprit. Elle la connaissait longue date, l'ayant eue pour enfant de Marie dans sa congrégation de Belœil. Elle employa la douceur et mit tous ses soins à lui inspirer confiance dans l'œuvre finale de son amélioration. Car la chère enfant avait bonne volonté, elle était la première à gémir de ses incartades.

La sévérité de Sœur Marie-Agnès la décourageait, elle tombait dans l'abattement, désespérant de jamais être capable de devenir une religieuse.

Un regard, une parole de la Supérieure la relevait dans ces circonstances, et elle se reprenait avec générosité au travail de sa réforme. Le 8 décembre, elle joua son rôle dans la grande fête de l'église paroissiale : elle fut demoiselle d'honneur de sa sœur. La cérémonie parla à son âme ; elle acheva de lui révéler sa vocation. Jusque-là, elle n'allait à Dieu que par son innocence et par ses prières : en entendant les fondatrices prononcer leurs vœux, elle se promit d'y aller, elle aussi, par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

Le 15 août, elle devenait postulante. Il n'y aurait pas eu d'épine dans son bonheur si elle eût été sûre de laisser son naturel à la porte. Mais on ne s'en dépouille pas comme d'un vêtement : l'expérience le lui apprit. Lorsqu'elle était parvenue à le comprimer un certain temps, tout à coup il s'élançait de sa prison, et il n'y avait plus possibilité de le retenir. Elle riait à tout propos et hors de propos.

Au milieu des réunions les plus imposantes ou des exercices les plus sérieux, soudain on l'entendait éclater. Son rire se communiquait à ses compagnes, et c'était parmi les voiles blancs un effondrement de toute gravité. Sœur Véronique levait les bras au ciel, Sœur Agnès roulait des yeux irrités, et sœur Thérèse de Jésus souriait d'un air compatissant. L'explosion passée, la malheureuse Hortense courait se précipiter aux pieds de Mère Rose, confuse, repentante, et demandant une pénitence à la hauteur de sa folie.

La Supérieure la consolait. Elle, si sévère pour

elle-même, elle n'avait que de l'indulgence pour les autres, en particulier pour sa chère Hortense dont elle pressentait la destinée. Jugeant qu'il était impossible d'arrêter court une semblable nature, elle fit la part du feu : elle lui abandonna les récréations. Bien plus, les jours de fête, lorsqu'il s'agissait de détendre la communauté, elle lui disait tout bas : « Riez, amusez-vous, jouez des tours, je vous le permets. »

Le remède était bon. La chère postulante en profita, mais n'en abusa pas. Ses nerfs se calmaient peu à peu, la raison, la volonté se dégageaient, elle acquérait de l'empire sur son naturel vif et enjoué. Les pratiques de la vie religieuse lui plaisaient. Chaque jour, elle s'y portait avec plus d'ardeur et de recueillement. On la voyait devenir plus pieuse, plus exacte, plus modeste, plus empressée à rendre service et à se dévouer. La pierre précieuse se débarrassait de ses scories : elle serait bientôt digne d'être enchâssée dans l'écrin de l'Époux.

Mlle Hortense Benoît était également de la classe des pierres précieuses. Si elle avait moins d'éclat que les précédentes, elle ne leur cédait en rien sous le rapport de la richesse intérieure. Elle venait de St-Dominique. On avait remarqué en elle une intelligence précoce. A cinq ans, parents, voisins s'étonnaient de son discernement et du sérieux de ses réflexions. Ce fut à ce point que, étant tombée gravement malade, elle se confessa et reçut l'Extrême-Onction.

Ce nombre cinq apparaît dans sa courte vie avec

une insistance singulière. A dix ans, elle se présenta à la Sainte Table dans des dispositions que l'on ne voit que dans une grande personne. A quinze ans, la maladie la visitait de nouveau et la conduisait aux portes de la mort.

A vingt ans, elle arrivait à Longueuil et demandait son entrée dans la Congrégation. A vingt-cinq ans, elle prenait son vol pour le ciel. Que fit-elle ? à quoi employa-t-elle les années de son enfance et de sa jeunesse ? où étudia-t-elle ? Sauf pour les cinq dernières années, les annales sont muettes sur son compte. Mais ce que l'on a dit des peuples: « Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire ! » doit s'entendre avant tout de ces âmes d'élite qui passent sans bruit, dont l'existence s'écoule silencieusement dans le sein de Dieu. [1]

A Longueuil, du mois d'août 1844 au mois de janvier 1845, Mère Marie-Rose eut tout le temps d'apprécier le trésor que la Providence lui envoyait. Aux agréments extérieurs et à l'aménité du caractère, la nouvelle venue ajoutait une modestie rare et un profond esprit religieux. C'était un sujet d'avenir, une émeraude à la belle couleur verte et transparente.

Telles étaient les âmes de choix dont Mère Marie-Rose avait la charge en qualité de Supérieure et de Maîtresse des Novices. Si nous en rapprochons les autres, Sœur Marie-Anastasie, Sœur Marie-Félicienne, Sœur Marie-Philomène,

---

1 *Notices biographiques.*

Mlles Delphine Clément et Angélique Roy pour les bonnes Sœurs converses, et Sœur Marie-Ursule avec les professes, Sœur Marie-Agnès, Sœur Marie-Madeleine, Sœur Véronique et Sœur Thérèse pour les Sœurs de chœur, nous connaîtrons à peu près le petit groupe plein de ferveur à la formation duquel la fondatrice consacrait ses soins.

Son rêve n'était pas de les former toutes sur le même moule, de leur imprimer à toutes la même physionomie ; elle avait trop de bon sens pour tomber dans cette chimère. Ces âmes venaient de toutes les directions ; la plupart sortaient de la campagne, de cette classe de cultivateurs qui sera jusqu'à la fin du monde l'officine d'où les sociétés tireront leur force et leur salut ; mais si l'origine était commune, la ressemblance ne l'était pas. Elles différaient entre elles de caractère, d'aptitude et d'attrait, et c'est précisément par cette diversité qu'elles étaient propres aux nombreux offices qui constituent la vie d'une Congrégation. « Autre est la clarté du soleil, dit St Paul, autre la clarté de la lune, autre la clarté des étoiles, et les étoiles diffèrent les unes des autres en éclat. » Il en est de même des âmes. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Vouloir les réduire à une ressemblance uniforme, les ramener à un niveau qui supprimerait toute diversité, outre que c'est une illusion, serait les condamner à l'impuissance et suspendre rapidement toute vie et tout mouvement.

Il s'agissait uniquement de les former à la vie

et aux vertus religieuses, et pour le reste, de laisser à chacune sa physionomie et la liberté de ses aptitudes. Nous venons de constater que Mère Marie-Rose ne se départissait pas de cette ligne de conduite. Ce qu'elle accordait à Mlle Hortense Dufresne, elle l'accordait aux autres. Elle n'avait pas la prétention d'étouffer le naturel et d'en substituer un de convention. Elle voulait simplement le perfectionner. Et d'abord, ce qu'elle enseignait à ses novices et postulantes, c'était la régularité, l'exactitude aux exercices. Sous ce rapport, elle n'écoutait plus son cœur, elle n'écoutait que sa raison, et elle se montrait inflexible.

« La cloche appelait-elle à la prière, à la classe ou ailleurs, rapporte l'une d'elles, vite nous nous y rendions : étions-nous à écrire, nous laissions une lettre à demi-formée ; étions-nous à coudre, l'aiguille s'arrêtait instantanément, n'achevait pas un point commencé. J'aime toujours à me rappeler comme notre Mère nous faisait observer la Règle. Elle n'était pas sévère, mais sa fermeté ne faiblissait pas.[1] »

Ensuite, c'était le renoncement qu'elle prêchait avec tous les Maîtres de la vie spirituelle. Accepter les privations qui surviennent dans la nourriture, le sommeil et le vêtement, mourir à la volonté propre : voilà ce qu'elle leur enseignait.

« Domptez votre volonté, rompez-la en toute rencontre, laissez-la rompre, fouler aux pieds et mettre

[1] Sœur Marie-Joseph.

en pièces à qui voudra : c'est votre ennemie, et il ne doit pas vous importer par qui elle périsse ; c'est un serpent tortueux qui se glisse d'un côté pendant qu'on le chasse de l'autre : c'est ce serpent dont nous devons tous écraser la tête. [1] »

Elle leur répétait souvent que la vie commune est le tombeau de l'amour-propre, qu'il ne faut pas s'étonner des froissements qui s'y rencontrent, que ces froissements sont le moyen providentiel de mourir à soi-même, et que c'est par cette mort à la vieille nature que l'on va à la vie idéale, à la vie de Dieu.

« Que sommes-nous, sinon des mourants ? . . . . Toutes les lumières et tous les sentiments de ferveur se tournent en illusions si l'on n'en vient pas à la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne saurait mourir sans douleur, on ne saurait mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moëlles et dans les jointures pour diviser l'âme d'avec l'esprit. Dieu, qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie, et c'est la vie qui fait le besoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera pas à faire des incisions dans le mort ; il le ferait s'il voulait le laisser vivre. Mais il veut tuer : il coupe dans le vif. Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même qu'au-

---

[1] Bossuet, *Correspondance avec des Religieuses.*

tant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'est pas mourir que de résister à la mort ou de la repousser.[1] »

Ces principes sont sévères, le monde recule d'épouvante. Et pourtant, s'il voulait ouvrir les yeux, il verrait que la mort est la loi de la vie, qu'elle est partout, en lui comme dans la nature, et que l'on n'arrive à quelque chose que par elle et le renoncement.

« Il faut mourir pour vivre, continue Bossuet; plus on meurt à soi, plus on vit à Dieu et de Dieu même. Mourez donc et tombez à terre, pour vous multiplier et revivre comme le grain de froment...

« Il faut tomber, il faut mourir, il faut être humble et renoncer à soi-même, non-seulement jusqu'à s'oublier, mais encore jusqu'à se haïr, car sans cela on ne peut aimer comme il faut Celui qui veut avoir tout notre cœur. »

Voilà le secret. Dans le monde, il faut mourir, s'imposer des sacrifices, pour arriver à la fortune ou à la réputation. Dans le christianisme et dans la vie religieuse, c'est pour arriver à Dieu.

En parlant à ses filles de sacrifice et d'immolation, Mère Marie-Rose leur parlait d'amour. Elle leur montrait dans ces privations et dans ces fatigues qui brisent la nature, l'aliment de l'amour. Jésus et Marie les contemplaient. C'était pour eux qu'elles travaillaient et qu'elles souffraient. C'était à eux que cette pieuse Mère les renvoyait lorsque la peine devenait trop cuisante.

---

1 Bossuet, *Correspondance.*

« Combien de fois lorsque j'étais inquiète, raconte la Sœur déjà citée, elle finissait par me dire après avoir répondu à mes questions :

« Allez à la chapelle, et demandez à la Sainte Vierge qu'elle vous aide, ou bien, priez-la de parler pour vous à son divin Fils. »

A une autre qui éprouvait de l'ennui, du dégoût, des répugnances, elle donnait ce conseil :

« Lisez tous les jours deux versets du chapitre de l'*Imitation :* De la voie royale de la sainte croix. Méditez-les bien : vous trouverez que ce n'est qu'en se renonçant et en portant sa croix que l'on va au ciel. Les occasions ne vous manquent pas de pratiquer le renoncement ; ne les laissez pas échapper. Ce sont des perles que Dieu vous offre pour embellir votre couronne.[1] »

A la même, dans une autre circonstance : « N'oubliez pas que vous vous êtes faite religieuse pour suivre Notre Seigneur dans la pauvreté et dans l'humiliation . . . demandez à la Sainte Vierge le zèle et l'humilité. »

C'est ainsi qu'elle les encourageait. Mais elle les encourageait beaucoup plus par ses exemples que par sa parole. Cette formatrice de religieuses était une école vivante ; on n'avait qu'à la suivre du regard pour la voir faire ce qu'elle disait et porter plus que sa part dans le fardeau que sa charge l'obligeait d'imposer aux autres.

« Elle était la première en tout, » au travail, à la chapelle, au silence, à l'union à Dieu, aux privations et aux humiliations.

[1] Sœur Marie-Anne, religieuse converse.

« Elle observait la Règle jusqu'au moindre iota, atteste le plus ancien témoin que nous ayons de sa vie. Elle nous disait que rien n'est petit dans le service de Dieu. Elle nous formait à l'humilité, à l'esprit de sacrifice et d'obéissance, à la charité et au respect mutuel.[1] »

Qui mieux qu'elle savait allier l'indulgence à la fermeté ? Sa main de velours était mue par la raison et la foi. Quand elle devait sévir, elle sévissait en mère. Il suffisait de lui faire l'aveu de ses manquements pour obtenir son pardon. L'humilité la désarmait.

La confiance, le respect l'environnaient.

« Combien nous l'aimions et la vénérions ! dit Sœur Marie-Joseph. Dès mon arrivée, je fus étonnée du grand respect que toutes les Sœurs avaient pour elle. Il y avait si peu de temps qu'elle était religieuse ! »

De son cœur et du cœur de ses filles que remplissait l'amour de Jésus et de Marie, la charité, le zèle, la joie débordaient au dehors. On riait ; on s'amusait au milieu des privations et des difficultés. Les récréations qui succédaient aux pauvres repas où l'on n'avait eu que le nécessaire, pétillaient d'éclats de rire et d'aimables plaisanteries. Sœur Ursule ripostait à Mlle Flavie, Hortense Dufresne leur tenait tête à toutes deux. Elle déridait jusqu'à la terrible Sœur Marie-Félicienne, jusqu'à sa propre sœur, Marie-Agnès. On prenait

---

[1] Mère Véronique du Crucifix.

un air sérieux, on se pinçait les lèvres pour se reprocher gravement de trop ou de ne pas assez enlever la pelure des fameuses pommes de terre, on s'accusait d'avarice sordide ou de prodigalité folle, et l'accusation s'éteignait dans un rire qui entraînait Sœur Véronique comme Sœur Thérèse, Sœur Marie-Agnès comme Mère Marie-Rose.

Ainsi se formaient les premières religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, ainsi grandissait leur Congrégation. Tout leur était matière à perfection, elles tiraient parti de tout. C'est que tout se transforme entre les mains de l'amour, le froid, la faim, les peines, c'est que l'âme s'en sert, comme la création, pour chanter une hymne continuelle à la gloire de Dieu.

« Désirez de le louer, dit Bossuet, dans toutes les créatures et pour toutes les créatures, en faisant bon usage d'elles toutes, afin que Dieu y soit glorifié. Bon usage de la lumière et des ténèbres, bon usage de la pluie et du beau temps, bon usage de la sérénité et des tempêtes, bon usage du feu et de la glace, bon usage de tout ce qui est, et, à plus forte raison, bon usage de soi-même : bon usage de ses yeux, de ses oreilles, de sa langue, de sa bouche, de ses mains, de ses pieds et de tout son corps ; et, à plus forte raison, bon usage de son âme, de son intelligence où est la véritable lumière, de sa volonté où doit être le feu immortel de l'amour de Dieu. Jamais il ne faut donc s'impatienter, quelque mal qui nous arrive par la créature quelle qu'elle soit, ni par le froid ni par le chaud, ni par aucune

autre chose, parce que ce serait s'impatienter contre Dieu même dont chaque créature fait la volonté, comme dit David : « Le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des vents et des tempêtes, tout cela accomplit sa parole ! »

Le postulat s'achevait dans ce regard fervent tourné vers Dieu. Le 29 janvier, à la suite d'une retraite pendant laquelle leur ferveur s'accrut encore, les quatre postulantes déposèrent pour toujours les livrées du siècle et revêtirent celles de Jésus-Christ. Elles reçurent les noms, Mlle Flavie Sainte-Marie de Sœur Marie-André, Mlle Julie Piette de Sœur François de Sales, Mlle Hortense Dufresne de Sœur Marie-Claire, et Mlle Hortense Benoît de Sœur Marie-Elisabeth. La cérémonie fut faite par le coadjuteur, Mgr Prince, assisté du R. P. Guigues et du Père Allard. Elle n'était pas achevée qu'il se présentait deux autres postulantes, Mlles Julie-Marie Dufresne et Virginie Duhamel dont nous aurons bientôt à parler.

Il y eut fête au couvent en un jour pareil, et comme les élèves avaient toujours leur part dans ce qui arrivait d'heureux à leurs maîtresses, dans l'après-midi on leur ménagea une de ces surprises qui les réjouissent tant. Monseigneur distribua à celles qui s'étaient signalées depuis la dernière rentrée un certain nombre de prix et de rubans de mérite. Quelques jours auparavant, elles avaient subi un examen en présence des Révérends Pères Oblats et des commissaires d'école.

La Supérieure ne craignait pas de multiplier ces

examens. Elle y trouvait plusieurs avantages. Ils obligeaient les élèves à repasser avec soin les matières étudiées précédemment, et de plus ils leur fournissait l'occasion de vaincre leur timidité et d'acquérir cette liberté de manières qui permet de se présenter avec aisance et de répondre avec sang-froid. Le discours épiscopal et les prix reçus les encouragèrent, et toutes se promirent de bien employer le second semestre.

Les deux ou trois mois qui suivirent s'écoulèrent sans incidents remarquables. Nous n'avons à noter qu'un fait dans le mois de février, et encore il se produisit à la fin du mois. Le 24, Sœur Marie-Ursule prononça ses premiers vœux et quatre nouvelles postulantes demandaient leur entrée. Nous ne retiendrons pour le moment que les noms des deux qui allèrent jusqu'au bout : Mlle Mary Hagan, la première anglaise de la Congrégation, se présenta comme Sœur de chœur, et Mlle Françoise Dubreuil, comme Sœur converse.

Il est bon de nous arrêter un instant devant Sœur Marie-Ursule. C'est toujours un spectacle fortifiant que celui de la nature et de la grâce aux prises dans une lutte à mort. Qui l'emportera ? qui sera vaincue ? Ce que Bossuet raconte de l'Église a son application en chacun de nous en général, et en particulier, avec un relief plus saisissant, dans certaines natures au tempérament de feu.

« Les élus et les réprouvés sont dans le corps de l'Église : les élus comme la partie haute et spirituelle, les réprouvés comme la partie inférieure et

sensuelle, comme la chair qui convoite contre l'esprit, comme l'homme animal qui n'entend pas les voies de Dieu. Telle est la composition de l'Église, mêlée de forts et d'infirmes, de bons et de méchants, de pécheurs hypocrites et de pécheurs scandaleux. L'unité de l'Église renferme tout et profite de tout. Les fidèles voient dans les uns tout ce qu'il faut imiter, et dans les autres ce qu'il faut surpasser avec courage, reprendre avec vigueur, supporter avec patience, aider avec charité, regarder avec tremblement. Et ceux qui demeurent, et ceux qui tombent, servent également à l'Église: ses fidèles voyant dans ceux-ci l'exemple de leur lâcheté et voyant dans les autres la conviction, tout les étonne, tout les édifie, tout les confond, tout les encourage, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice. Tout concourt au salut de ceux qui aiment. Mais il faut être fidèle ; malheur à qui ne l'est pas ! . . Cette Église, ainsi composée, dans un si horrible mélange, se démêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. . . Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par les schismes et les hérésies : l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort, chacun allant en son lieu. La grande, publique et universelle séparation se fera à la fin des siècles par la sentence du Juge. . . [1] »

Sœur Marie-Ursule ne réussissait que difficilement à se démêler de l'horrible mélange et à se

---

[1] Bossuet, *Correspondance.*

défaire de sa paille. Il lui fallait combattre presque à toute heure pour ranger son indomptable caractère sous le joug de la parfaite obéissance, discipliner ses manières brusques, amener le développement et la prééminence de la partie haute et spirituelle. Le plus souvent, elle succombait à la tâche. La vie sédentaire ne lui souriait pas. Elle se plaisait dans le mouvement. S'astreindre à des études prolongées pour combler les lacunes de son instruction, la mettait au supplice. Être douce, patiente avec les élèves, ne pouvait longtemps lui convenir. Elle s'échappait : l'oiseau frappait de la tête et des pieds contre les barreaux de sa cage. Il n'y avait que Mère Rose qui fût capable de l'apprivoiser. Avec elle, elle reconnaissait ses torts, elle avouait ses défauts, son cœur lui inspirait de magnanimes résolutions. Il fallait que son désir d'être religieuse fut bien fort, car rien ne la contraignait à mener une existence qui lui était si antipathique. Elle était libre de retourner dans le monde où l'avenir ne la préoccupait guère avec la position de fortune de ses parents.

Mais peut-être qu'elle entendait, au fond de sa conscience, l'écho du terrible cri de Bossuet :

« Il faut être fidèle : malheur à qui ne l'est pas ! »

Et elle restait, s'opiniâtrant à ce rude travail de sa transformation, condamnée à rouler sans cesse son rocher, perdant la tête au sein de l'horrible mélange. Affectueux témoin de ses efforts, Mère Rose la consolait et l'encourageait. Et d'efforts en efforts, d'encouragements en consolations, la pau

vre Sœur avançait un peu. L'année de son noviciat était révolue depuis le 6 décembre, et le conseil ne l'avait pas admise à faire ses vœux. A la fin, on se décida.

« Souvent, dit Bossuet qui a tout dit, sous l'écorce la plus dure et la plus raboteuse il y a un tronc vif et plein de sève qui porte d'excellents fruits. Souvent une superficie douce et polie cache des choses trompeuses et corrompues. »

La bonne Sœur ne cachait rien, elle montrait trop plutôt. Mais on pouvait attendre des fruits. On l'appela, et le 24 février, elle émit ses premiers vœux en présence du R. P. Guigues, entouré des Révérends Pères Allard et Léonard.

Dans le courant de mars, on inaugura parmi les élèves un nouveau moyen d'émulation, du moins nous en rencontrons pour la première fois la mention dans les *Chroniques*. Il consistait, à la fin du mois, à réunir les élèves en assemblée générale pour entendre la lecture de leurs notes. Cette lecture se faisait tour à tour par chaque maîtresse de classe. Le Père Allard y assistait. La séance offrait un côté sérieux et un côté amusant. Le côté sérieux, c'était la proclamation des notes. Le Père en assaisonnait chacune d'éloges ou de reproches, selon qu'elle se trouvait bonne, médiocre ou mauvaise.

Le côté amusant, c'était ce qui suivait. On mettait aux enchères des images, des médailles et autres objets de piété, et l'ambition des élèves s'échauffait, les enchères devenaient vives. Elles se disputaient

à coups de bons points tel ou tel article qui leur plaisait plus qu'un autre. Le Père ne demeurait pas tout à fait indifférent : il prenait part à la bataille, poussant, excitant les combattantes, et souvent un objet quelconque n'arrivait en la possession de celle qui l'emportait, qu'au prix de toute sa fortune. Mais alors quelle joie et quelle fierté ! comme les yeux brillaient ! Toute la réunion se passionnait, la mêlée était bruyante, et quand on en sortait, on jurait d'avoir sa revanche ou de maintenir son triomphe le mois suivant, ce qui entretenait dans les classes une concurrence favorable aux études.

Le mois de mai étant le mois de la Reine de la maison, trancha sur les autres par les évènements dont il fut témoin. Dès le 4, solution des difficultés pendantes avec la Fabrique. La Fabrique cédait aux Sœurs ses deux propriétés désignées sur le plan de Longueuil sous les numéros 41 et 42. C'était un cadeau de trente à quarante mille francs. Avec la propriété donnée par M. le Curé et indiquée sur le plan sous le numéro 43, les Sœurs se trouvaient enfin chez elles, et elles s'y trouvaient à l'aise. La Sainte Vierge était généreuse.

Le 21, première communion des élèves en âge de la faire. La révérende Mère écrivait à Mme S. Valois, au sujet de sa fille qui plus tard s'est appelée Mme P. Lussier et qui n'a pas oublié ses anciennes maîtresses :

« La première communion de nos pensionnaires est fixée au 21 de ce mois, solennité de l'Ascension,

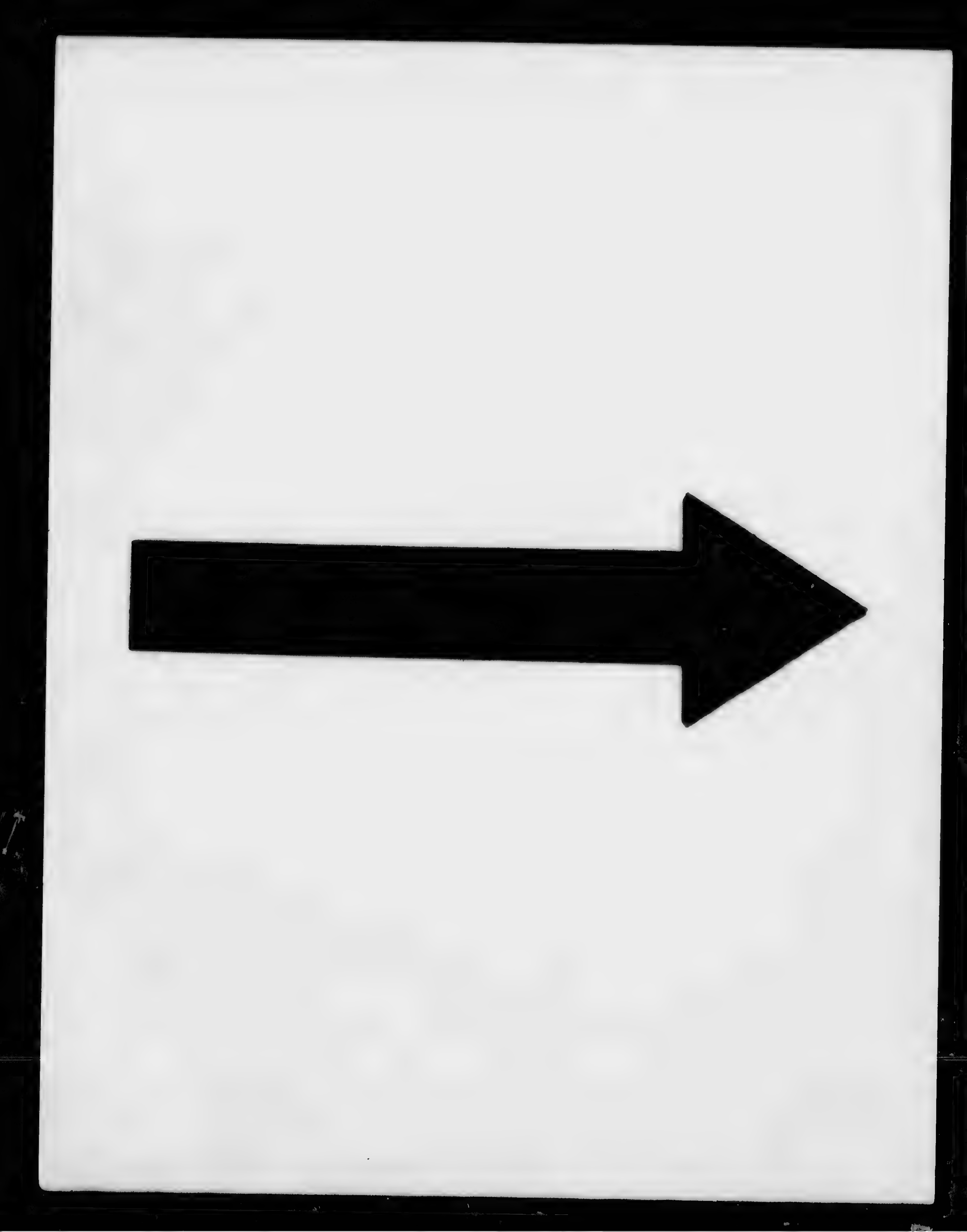
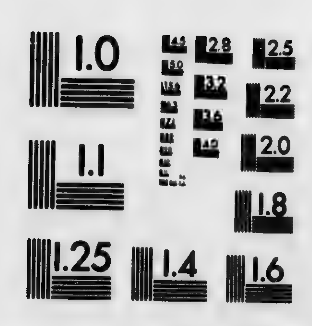


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



et Mlle Philomène y est admise ; c'est une consolation pour nous de vous l'annoncer. Nous vous invitons à cette fête de famille, n'ayant qu'un regret, c'est que l'exiguité de notre chapelle ne nous permette pas de multiplier les invitations. »

Le 28, la modeste chapelle se couvrait de ses parures de grande circonstance : Mgr Bourget l'honorait de sa présence, et trois novices, deux converses et une de chœur prononçaient leurs premiers vœux.

Sœur Marie-Anastasie que nous avons laissée livrée à la couture et aux soins du ménage, n'avait pas changé d'emplois. Elle continuait à laver, à essuyer, à épousseter, à jouer de l'aiguille. Dans ses moments perdus, elle s'occupait de confectionner des fleurs artificielles, genre de travail pour lequel elle avait un talent particulier. Elle n'en confectionnait pas seulement pour la chapelle du couvent et pour l'église de Longueuil, mais encore pour les églises environnantes. C'était sa récréation, la fête de ce cœur simple et bon. Elle allait à ses fleurs comme l'abeille va aux siennes. Elle utilisait tout ce qu'elle pouvait ramasser, jusqu'au moindre bout de fil. Elle causait toujours peu et souriait toujours discrètement. Quoique très réservée, elle se montrait constamment polie, affable, obligeante. On ne l'entendait jamais rien dire qui pût blesser la charité. Elle ne parlait du prochain que pour le défendre ou l'excuser. Menacée de douleurs rhumatismales, elle redoutait à l'excès les courants d'air. Aussitôt que l'on ouvrait une

porte, elle s'éclipsait sans bruit et allait s'établir avec son ouvrage dans un endroit plus abrité. S'apercevait-elle que sa présence contrariât, elle reprenait doucement son petit bagage et poursuivait ses pérégrinations jusqu'à ce qu'elle trouvât ce qu'elle cherchait. Le grenier lui servait parfois de refuge. Mais elle n'était jamais seule. Elle parlait en dedans, elle s'entretenait avec Dieu. Sa reconnaissance pour les services qu'on lui rendait, était touchante.

« Le bon Dieu vous récompensera, ma Sœur, ne manquait-elle pas de dire. »

Avec moins de bonté dans la physionomie, Sœur Marie-Félicienne, la redoutable infirmière, n'avait pas moins de mérite. Elle travaillait généreusement à aplanir ses angles, pliait sa haute taille, adoucissait la sécheresse de ses formes, en un mot se faisait souple et serviable, réservant ses rigueurs pour elle. On la voyait toujours active, laborieuse, dévouée au bon ordre de la maison.

Au milieu de ses diverses occupations, la pensée de ses fins dernières l'accompagnait. Son âme était saisie d'une crainte salutaire pour « ce grand délogement de la mort » dont parle Bossuet. La pensée du jugement l'effrayait. En soignant ses malades, elle songeait à elle-même, se disait que son tour approchait, et souhaitait de mourir de phtisie ou d'une autre maladie lente, afin d'avoir le temps de se préparer.

Sœur Marie-Anastasie et Sœur Marie-Félicienne étaient les deux premières converses qui se pré-

sentaient à la profession. Elles le méritaient. Deux de leurs compagnes venaient de les abandonner pour une raison pitoyable. Les novices converses portaient depuis le commencement la pèlerine et le voile blanc comme les novices de chœur. Mais, remarquant que l'une gênait leurs mouvements et qu'il était difficile de garder l'autre propre, le conseil avait remplacé la pèlerine par un châle qui s'appliquait plus étroitement au buste, et le voile blanc par une coiffure noire. Il n'en fallut pas davantage: les deux mécontentes partirent. Nos bonnes Sœurs qui avaient plus de jugement et dont la vocation était plus sérieuse, se redirent la parole de l'*Imitation*, que ce n'est pas l'habit qui fait le moine, que, dans la vie religieuse, ce qui importe le plus, c'est le costume intérieur, le vêtement de l'âme, et décidées à mourir dans la communauté, elles se préparèrent à la profession.

Sœur Marie-André est la novice avec laquelle nous avons fait connaissance, il y a quatre mois, lorsqu'elle s'appelait Mlle Flavie Sainte-Marie. Depuis qu'elle a reçu le nom de l'Apôtre qui chantait à la vue de l'instrument de son supplice: « O bonne croix, croix longtemps désirée, ardemment aimée, cherchée sans relâche, et enfin préparée à mes ardents désirs, retire-moi d'entre les hommes et rends-moi à mon Maître, afin que par toi me reçoive Celui qui par toi m'a racheté! » la mortification, l'humilité sont, avec ce qui lui reste de force, ses vertus favorites. Elle ne vit plus ni pour elle ni pour la terre, elle vit pour les autres

et pour Dieu. La piété, la charité, le dévouement inondent son cœur. Elle a soif de perfection. Elle se reproche les plus légers manquements, elle les accuse publiquement.

Puis, s'adressant à Mère Marie-Rose : « Ma Mère, lui dit-elle, ayez donc la bonté de m'avertir de mes défauts : je suis si simple que je ne les connais pas ! »

Elle était mûre pour le ciel. Soudain la phtisie se déclara dans sa faible poitrine, et, en quelques semaines, le mal fit de tels ravages qu'il n'y eut plus d'espoir. Devant l'imminence du dénouement, Mgr Bourget abrégea la durée de son noviciat et lui permit de faire ses vœux. Il voulut les recevoir lui-même en même temps que ceux de Sœur Marie-Anastasie et de Sœur Marie-Félicienne. Le 28 mai donc, au moment de la cérémonie, on vit la chère Sœur s'avancer vers l'autel, la formule de sa profession à la main, entièrement écrite par elle malgré sa faiblesse. Elle l'aurait écrite de son sang s'il l'eût fallu, pour acheter le bonheur d'appartenir au Bien-Aimé avant de quitter la terre. D'une voix douce, avec l'accent de ceux qui arrivent au port, elle lut sa formule, les bonnes Sœurs converses lurent la leur après elle, et l'Agneau compta dans son cortège trois suivantes de plus.

Dans l'après-midi, une autre cérémonie intéressa de nouveau la communauté : Monseigneur bénit la première pierre de la chapelle que le Conseil se décidait à construire. Cette chapelle ferait partie de l'aile gauche du couvent dont les fondations étaient

déjà creusées. Plus tard, en 1852, on bâtirait une aile à droite. De la sorte, avec le couvent proprement dit et les deux ailes qui le flanqueraient, on aurait un corps de logis convenable et d'aspect à peu près régulier.

Les fondatrices ne perdaient pas de temps. Il n'y avait pas un mois que la propriété leur appartenait, et déjà les ouvriers étaient à l'œuvre.

Avant de retourner à Montréal, l'excellent évêque voulut revoir la sympathique malade. Il lui adressa quelques-unes de ces paroles de foi et de piété comme il savait les trouver, et, jugeant bien qu'elle n'en avait plus pour longtemps, il l'autorisa à faire prochainement ses derniers vœux.

En effet, quinze jours après, le 13 juin, en présence du P. Allard monté à l'infirmerie, car elle ne pouvait plus descendre, et des Mères du Conseil, elle fit ses vœux perpétuels et reçut l'anneau qui l'unissait à jamais au Christ vivant. Elle faiblissait, mais rien ne pouvait la détourner de ses chères vertus.

La croix était toujours l'échelle qu'elle voulait gravir pour rejoindre celui qu'elle aimait. Comme elle ne cessait pas de se lever et que d'un pas alourdi par ses chaussures ordinaires, elle allait et venait un peu dans la chambre, une de ses compagnes lui conseilla de s'en procurer d'autres plus légères.

« Oh ! ma Sœur, répliqua-t-elle, celles-ci sont encore trop bonnes pour moi ! »

Elle acceptait comme une grâce tout ce que lui

préparait l'infirmière, et plus le breuvage était désagréable, plus elle s'empressait de le boire au souvenir de ce calice que le Seigneur avait longuement vidé au Jardin des Oliviers. Puisqu'elle était son épouse, ne convenait-il pas qu'elle trempât ses lèvres dans la même coupe ?....

Le 3 juillet, elle se leva ainsi qu'elle en avait l'habitude, et, voulant travailler jusqu'à la fin, elle s'employa à marquer une paire de bas. C'était dans l'après-midi, elle ne se sentait pas plus mal que les jours précédents. Vers les cinq heures, tout à coup les signes de la mort apparurent sur son visage diaphane et comme éclairé déjà d'une lumière surnaturelle.

Les Sœurs, le P. Allard accoururent, ils récitèrent les prières des agonisants, et sans secousse, sans agonie, son âme s'envola vers ces régions sereines qu'elle habitait depuis longtemps. Elle avait vingt et un ans. La pierre précieuse brillait de tout son éclat, le rubis pouvait prendre sa place dans le céleste écrin.

On l'exposa dans la salle du chapitre, et maîtresses et élèves l'entourèrent de leurs prières et de leurs derniers hommages. On priait pour elle, et l'on se recommandait à elle. A la voir si calme, si reposée, avec sa gracieuse figure qui ne respirait que la joie de la délivrance, la pensée ne venait guère qu'elle ne fût pas déjà dans le cortège de l'Agneau.

Le lendemain, à neuf heures du soir, on la transporta sur l'emplacement du sanctuaire de la future

chapelle : M. le Curé, assisté du P. Allard, chanta le *Libera*, et le corps fut confié à la terre, dans l'endroit même. Il était difficile de mieux choisir. Si l'on voulait assurer à l'édifice projeté une longue durée, c'était une inspiration de génie que de placer cette noble poussière parmi ses fondations. Quant à la Congrégation, elle n'avait plus rien à craindre : l'avenir se dessinait en sa faveur. Elle commençait par le plus difficile, s'étendre dans le ciel avant de songer à s'étendre sur la terre.

O Christ vivant, vous rendez immortel tout ce que vous touchez, et c'est par la mort que, grâces à vous, nous achetons la vie. Si, comme l'a dit un de vos serviteurs, un malade est la bénédiction d'une maison, qu'est-ce donc que d'un mort, et un mort de vingt ans ! En échange de ces liens qu'il brise, de quelles bénédictions ne devez-vous pas enrichir ceux ou celles qui vont continuer son œuvre ? Et en échange de cette dépouille mortelle qu'il rejette, de quelle splendeur ne devez-vous pas le revêtir lorsqu'il arrive devant vous ! Et quand ce mort est une jeune fille, votre épouse pour l'éternité, quelles merveilles ne tirez-vous pas de vos trésors pour l'orner et découvrir à son œil ravi en quelles semences de gloire se transformaient ses mortifications et ses humiliations de la terre !

La veille de cette mort, la Providence préparait une compensation à la douleur qui s'avançait. Il y avait une troisième profession de Sœur converse, accompagnée de l'entrée au noviciat de deux autres postulantes. La profession était celle de notre amie,

la charmante Marguerite Reed, connue sous le nom de Sœur Marie-Philomène depuis sa prise d'habit du 2 juillet de l'année dernière. Qu'avait-elle fait à partir de cette époque? qu'était-elle devenue? Elle était restée ce qu'elle avait été, un ange sous une forme humaine, ainsi que s'exprime sa Notice biographique. C'est dire qu'elle était toujours bonne, toujours aimable et pieuse, et toujours d'une légèreté d'allures qui lui permettait à peine de toucher la terre du pied. Elle observait scrupuleusement la Règle et se conformait avec un soin jaloux à la moindre parole de Mère Marie-Rose. Elle souffrait, toute sa nature délicate était froissée, lorsqu'elle voyait l'une ou l'autre de ses compagnes y manquer. Elle semblait constater un phénomène de l'autre monde. Alors, elle n'y tenait plus, et, apostrophant la délinquante :

« Notre Mère défend cela, lui disait-elle avec l'énergie d'une colombe irritée, et vous le faites ! »

Il y avait tout un discours dans ce « Et vous le faites ! » L'obéissance était sa vertu de choix. Au premier mot, elle partait, et il fallait voir avec quelle aisance et quel rayonnement de joie ! On comprenait qu'elle était dans son élément. Elle vivait dans l'obéissance comme l'oiseau dans l'air. Je parle d'oiseau. A son exemple, même quand elle marchait ou qu'elle gravissait les escaliers, on s'apercevait qu'elle avait des ailes. Un jour que, leste comme lui, elle montait du premier au second, Mgr Bourget se trouvait à passer dans le corridor. A la vue de cette forme aérienne qui s'envolait

vers les hauteurs, le bon évêque crut à une apparition. Mais reconnaissant promptement une Sœur en chair et en os, il l'interpella.

« Descendez, ma Sœur, descendez et montez plus posément! »

L'aimable Sœur ne se le fit pas répéter. En un clin d'œil, elle fut en bas; puis, s'avançant vers le prélat de son air gracieux, elle s'agenouilla devant lui, le sourire aux lèvres, et lui demanda sa bénédiction. Cette fois, le bon évêque en crut ses yeux. C'était bien une apparition qu'il avait à ses pieds, l'apparition de la grâce, de la candeur et de l'innocence.

« C'est bien, ma Sœur, lui dit-il en la bénissant, mais ne montez plus si vite! »

Elle prononça ses premiers vœux, le jour de la Visitation. Ce fut le R. P. Guigues qui les reçut en présence de M. le curé de Saint-Lin et du P. Allard.

Ces cérémonies ne dérangeaient pas les élèves. Elles les aiguillonnaient plutôt, en augmentant leur piété. Les vacances approchant à mesure que s'écoulait le mois de juillet, et, avec les vacances, l'examen public qui devait les précéder, elles repassaient les matières du second semestre avec leur application accoutumée.

Dans l'intervalle, les *Chroniques* enregistrent deux grosses nouvelles, la mort du pape, Sa Sainteté Grégoire XVI, et l'élection de son successeur. C'est à la date du 6 juillet que la Communauté eut connaissance de la première par la *Minerve* de Montréal, et à la date du 20, la connaissance de

la seconde. Grégoire XVI étant mort le 1er juin, et Pie IX ayant été élu le 17, on voit que, à cette époque, les nouvelles n'allaient pas vite.

Le jour cher aux élèves arrivait enfin. Le 30 juillet, dans l'après-midi, Mgr Bourget, les Révérends Pères Oblats, un grand nombre de prêtres, les parents, occupaient le dortoir des pensionnaires changé en salle de spectacle et de distribution de prix. Les enfants, habillées de blanc et ceintes d'une écharpe en taffetas bleu de ciel, avaient fort bon air dans leur modestie. On commença par l'examen. Elles répondirent avec une simplicité et une assurance qui leur valurent de justes éloges. On passa ensuite à la pièce intitulée : *La Religion consolatrice et triomphante du malheur.*

Le théâtre était de l'invention du P. Léonard. Rien n'y manquait, ni coulisses, ni décorations. Les actrices qu'il exerçait depuis un mois réussirent pleinement. On pleura, on applaudit. La pièce jouée, il y en eut une dernière, la plus intéressante de toutes, la distribution des prix. Pour les détails de la fête, nous donnerons tout à l'heure la parole aux *Mélanges Religieux*. Le lendemain, 31, la sortie avait lieu, la ruche redevenait silencieuse, et les Sœurs prenaient un repos légitimement gagné.

Le 8 du mois d'août, elles entraient en retraite. La retraite sera toujours leur meilleur remède pour se refaire, au physique comme au moral. Pendant qu'elles y sont, ouvrons la revue qui se publiait alors sous le titre de *Mélanges Religieux*,

et extrayons de son très long article, — il a pour le moins six colonnes — les détails que nous avons promis :

« Elle fut bien philanthropique l'idée qui a suscité l'Institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie ! Ces Sœurs prennent l'enfant au sortir du berceau (!), l'élèvent, la forment et la préparent à la sublime mission de la femme forte de l'Écriture. J'ai vu de mes yeux la manière dont on cultive cette jeune plante, et j'ai pu l'apprécier. Mais sans m'arrêter aux soins de l'éducation qui se donne dans la communauté de Longueuil, je me bornerai à parler succinctement (!) de l'examen solennel du 30 juillet dernier. La séance s'ouvrit par l'exécution d'un concert dirigé par l'un des Révérends Pères Oblats et par M. Benziger dont le nom est célèbre comme musicien.

« Puis, commencèrent les exercices. Ils roulèrent sur la lecture avec analyse dans les deux langues, sur la géographie avec l'usage du globe, l'arithmétique, la géométrie pratique, le dessin linéaire, l'histoire du Canada, les histoires de France et d'Angleterre, l'histoire sainte, la mythologie : sur toutes ces branches, les élèves ont répondu avec autant de grâce que d'aplomb ; ensuite, les cahiers ont passé de main en main, cahiers d'écriture, d'arithmétique, de géométrie, de dessin, dont le public a admiré les esquisses variées ; il ne faut pas oublier la tenue des livres en parties double et simple : il était facile de saisir sur le fait l'intelligence et l'activité qui avaient guidé les élèves dans

l'accomplissement de ces devoirs. Enfin, après une série d'exercices entremêlés de fables, de chansons françaises, anglaises, italiennes, de charmantes petites pièces comiques dans les deux langues, a paru le magnifique drame : *La Religion consolatrice et triomphante du malheur.* »

Suit la description du drame dans lequel se distinguèrent Mlles Elisa Daignault, Mathilde Lecours, Philomène Valois, Shiller, Homier, Demers, Chalifoux, etc., et l'auteur continue :

« Les assistants expriment leur enthousiaste satisfaction par un tonnerre d'applaudissements.... J'ai assisté à des représentations.... Eh bien ! Je dois le dire, jamais je n'ai éprouvé de plaisir plus pur, d'émotions plus vives.... La pièce terminée, Monseigneur fit une touchante allocution, d'abord à l'intéressante jeunesse qu'il avait sous les yeux, puis au digne curé de Longueuil qui, par de constants sacrifices, consolide l'établissement des dames des Saints Noms de Jésus et de Marie, ensuite aux habitants de la paroisse qui coopèrent chaleureusement au soutien de l'œuvre, enfin aux parents qui confient leurs jeunes filles à la sollicitude éclairée des Religieuses : « Qu'ai-je besoin de vous parler plus longuement ? Ce que vous avez entendu, ce que vous voyez encore parle éloquemment, et les couronnes de vos enfants, et la joie de leur visage, et cet air de modestie qui vous charme, disent bien haut les principes qu'on leur inculque dans cette maison. »

« Le public fut ensuite admis à visiter l'Exposi-

tion des ouvrages, délicats petits objets, curiosités de toute sorte, confectionnés par les élèves. Il y avait des ornements d'église d'une grande richesse, il y avait un superbe fromage qui n'a pas eu à se plaindre de l'indifférence des visiteurs. Il était le fruit du travail de trois de ces jeunes filles, car on l'a déjà dit, et je dois le répéter, l'art culinaire fait partie de l'instruction de la maison.

« Le lendemain, nos lauréates sont allées déposer leurs couronnes aux pieds de la Ste Vierge, et après la consécration de leurs personnes à la Reine des Vierges faite par le Supérieur de l'Institut, le départ a eu lieu. Public instruit, si ce récit vous paraît exagéré, permettez que je vous donne un avis : dans un mois, lors de la rentrée des classes, accomplissez l'agréable traversée de Montréal à Longueuil, puis, regardez et voyez. *Veni et vide!*[1] »

Pendant que l'on s'entretenait de leur succès, les Sœurs étaient plongées dans le silence de leur retraite annuelle. Le R. P. Guigues la prêchait pour la seconde fois. Mais avaient-elles besoin de prédication ? Ce silence qui succédait à dix mois de vie active, qui est fait, dit Bossuet, « d'humilité, de tranquillité, de sérieux, de recueillement, de douceur, qui est si propre à attirer Dieu dans une âme, à y faire durer sa douce et sainte présence, » ce silence leur suffisait avec la prière. Les sujets de réflexions ne leur manquaient pas. La fin si prompte et si prématurée de leur compagne, ces

1 *Mélanges religieux.*

funérailles nocturnes à la lueur de quelques cierges, cette terre fraîchement ouverte et refermée, ce formidable inconnu qui enveloppait la chère disparition, tout cela parlait puissamment à leur cœur, et lui montrait, seule debout sur la poussière universelle, cette croix noire qui couvrait de ses bras la pauvre dépouille inerte. Elle était noire maintenant, elle prêchait le sacrifice et l'immolation, mais un jour elle serait glorieuse, et de ses bras vivants ruisselleraient deux fleuves de joie. Seule donc avec la croix, seule avec Dieu, c'était l'aspiration de ces saintes filles.

« Laissez évanouir le monde, son éclat et tout ce qui le compose poursuit Bossuet, et quand tout sera mis en pièces, en morceaux, et absolument détruit, vous ne resterez plus que seule avec Dieu, environnée de ces débris et de ce vaste néant. Laissez-vous écouler en ce grand tout qui est Dieu, en sorte que vous-même vous ne soyez rien qu'en lui seul. »

Les unes et les autres se laissaient écouler, n'ayant qu'un désir, celui d'arriver à cette solitude, à ce seul à seul avec lui sur la croix. Une autre considération qui eut été bien de nature à accroître leur ferveur, c'est que cinq d'entre elles allaient prononcer leurs vœux perpétuels, et six autres s'incorporer à la Congrégation en revêtant le saint habit. Aussi postulantes, novices, professes, Sœurs de chœur et Sœurs converses, toutes se livraient sans réserve aux impulsions de l'Esprit-Saint. C'était à qui se remplirait des grâces de son état.

La Supérieure écrivait quelques jours auparavant à son frère, M. le curé de Belœil :

« L'intérêt que vous portez à notre Communauté me fait espérer que vous voudrez bien venir prendre part à notre belle cérémonie. Plusieurs des postulantes que vous protégez y prendront le saint habit. Monseigneur qui désire vous voir, s'y trouvera. De plus, vous serez témoin de l'action la plus importante de ma vie, ma profession des derniers vœux. Veuillez prier pour nous pendant notre retraite, afin que Dieu nous remplisse de l'esprit de notre saint état. Veuillez également recommander au bon papa de ne pas nous oublier. »

Le 15 août, elles étaient prêtes, la lampe de leur cœur garnie ; elles pouvaient s'avancer au devant de l'Époux. Ce fut le coadjuteur qui fit la cérémonie. Il commença par donner l'habit religieux aux six nouvelles postulantes, Mlle Octavie Letourneux qui s'appela désormais Sœur Marie-Louis ; Mlle Marie-Anne Lemay, Sœur Marie-Apollonie ; Mlle Julie-Marie Dufresne, Sœur Marie-Cécile ; Mlle Virginie Duhamel, Sœur Marie-Stanislas ; Mlle Mary Hogan, Sœur Marie-Patrick ; et Mlle Marie-Louise David, Sœur Marie-Alphonse. Il célébra ensuite la messe, assisté des PP. Oblats et d'un prêtre étranger.

Au moment de la communion, le groupe des cinq victimes se lève et se dirige vers la sainte table. Ce sont Mère Marie-Rose, Sœur Marie-Agnès, Sœur Marie-Madeleine, Sœur Véronique du Crucifix et Sœur Thérèse de Jésus. Elles tien-

nent un cierge de la main droite, et la formule de leurs vœux, de l'autre. Le pontife se tourne vers elles, l'hostie entre les doigts. Chacune lit sa formule et communie immédiatement, en témoignage et en confirmation de l'union qu'elle contracte pour toujours. Lorsque la dernière a accompli le rite solennel, elles reviennent à leur place, et le célébrant achève le sacrifice.

La messe finie, le pontife se retourne vers les victimes et les invite à s'approcher, en chantant cette antienne, empruntée au *Cantique des Cantiques :*

« Je vous ai unie, ô bien aimée ! venez, l'hiver est passé, la tourterelle chante, la vigne en fleur exhale son parfum. » Elles répondent à l'invitation, et de nouveau elles sont à ses pieds. Il bénit les anneaux :

« Bénissez, Seigneur, cet anneau que nous bénissons en votre nom, afin que celle qui le portera, vous gardant une fidélité inviolable, persévère dans votre paix et dans votre volonté, et vive à jamais dans votre amour. »

Il leur passe à chacune l'anneau au doigt, en disant :

« Je vous unis à Jésus-Christ, le Fils du Père tout-puissant qui vous préserve de toute atteinte ! Recevez donc l'anneau de votre foi, le cachet du Saint-Esprit ; vous êtes l'épouse de Dieu, et si vous le servez fidèlement, vous serez couronnée pour les siècles des siècles ! »

Chacune ayant son anneau, elles chantent

agenouillées le cantique de Ste-Agnès, la suave jeune fille :

« Je suis unie à Celui que les Anges adorent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté. »

La cérémonie était terminée. Il n'y avait plus de victimes, le feu de l'holocauste avait tout consumé. Il ne restait que des âmes, les épouses de Jésus-Christ, au cœur embaumé du parfum de la vigne en fleurs, le parfum de l'amour éternel, aux lèvres qui le rediront en ce monde en gémissant comme la tourterelle, mais qui le chanteront un jour dans la victoire et dans l'extase. Le signe de l'alliance indissoluble qui les élevait à cette hauteur, leur anneau, était d'or. Celui à qui tout appartient, au ciel et sur la terre, ne pouvait pas moins donner à ses épouses. Il portait gravées ces trois initiales : *J. M. J.*, les deux premières indiquant Jésus Marie, le vocable de l'Institut, la dernière, Joseph, le puissant protecteur de ses intérêts temporels. C'était tout ce qu'elles aimeraient, c'est dans ce cercle qu'elles renfermeraient leur cœur. Mais si le cercle était étroit, le cœur ne l'était pas. En se dévouant au service de Jésus et de Marie, en prenant ces noms pour leur devise, en choisissant St Joseph pour leur protecteur auprès de Dieu, c'est à tout ce qu'ils ont aimé qu'elles se dévouaient. Et ils ont aimé, ils aiment le monde entier, et au-dessus du monde, la justice, la vérité, la bonté, la pureté, toutes ces nobles choses dont se compose cet idéal qui plane sur nos têtes, qui déborde toute limite, et qui n'est autre que Dieu.

Leurs classes et leur couvent ne les contiendraient pas plus que le Louvre ne contenait le héros de Saintes, Taillebourg et de la Mansourah, ce noble et chevaleresque St Louis devant qui, tout vaincu qu'il était, s'inclinaient les Sarrasins vainqueurs. Lui aussi, il avait un anneau au doigt, et sur cet anneau étaient gravés les noms de trois amours qui remplissaient son grand cœur : Dieu, France et Marguerite. Ces noms disaient simplement qu'en dehors de Dieu, il n'aimerait rien autre que la France et sa femme, et c'était bien assez. Plût au Ciel que ses successeurs n'eussent point eu d'autre devise !

La devise adoptée par nos cinq Religieuses et qui sera celle de la Congrégation, n'a point d'autre signification : elle ferme leur cœur du côté de la terre et de l'égoïsme, elle l'ouvre du côté de l'infini et du dévouement, et l'anneau d'or au doigt avec ses trois initiales, chacune d'elles pourra s'approprier la touchante parole de St Louis : « Hors cet anel, n'ai point d'amour. »

La Communauté respira à la suite de ces émotions. Le gros du nettoyage de la maison était fait ; elle venait de se retremper au spirituel ; il n'y avait plus qu'à se préparer à la rentrée par un peu de délassement. La Supérieure y tenait. C'est probablement à cette époque que s'accomplit le voyage dont il est question dans une lettre qu'elle écrivait à son frère, M. le Curé de Belœil, dans le courant de juillet :

« C'est avec plaisir que nous acceptons votre offre

gracieuse de visiter le couvent que vous nous destinez. Nous comptons pouvoir partir mardi soir ou mercredi matin, au nombre de huit, si vous nous envoyez assez de voitures et que nous ne vous donnions pas trop d'embarras. »

Ce couvent dont il s'agit, allait être leur première fondation dans le pays. Car si elles avaient commencé par fonder au ciel en y envoyant une des leurs, elles entendaient bien s'étendre sur la terre, puisque c'était précisément dans ce but que la Congrégation avait pris naissance. Afin d'en faire le meilleur instrument possible d'éducation chrétienne, Mère Marie-Rose et ses conseillères promulguèrent plusieurs arrêtés que l'on devait mettre à exécution, à la prochaine rentrée. La méthode d'enseignement était à peu près complète et ne laissait rien à désirer pour le moment. Mais il n'en était pas de même de la direction donnée aux élèves : il y avait encore des défectuosités. C'est à ces lacunes que répondaient les arrêtés qu'elles adoptaient et dont voici les principaux :

« Faculté accordée aux pensionnaires de faire la méditation le matin, pendant le lever des petites.

« L'examen particulier à la chapelle trois fois par semaine.

« La retraite du mois pour celles qui le désireront.

« La lecture spirituelle tous les jours, pendant une demi-heure.

« Une fois par semaine, le catéchisme aux externes qui se préparent à la première communion.

« Un exercice de chant, trois fois par semaine,

pour les pensionnaires, les postulantes et les novices.

« Le travail manuel des élèves tourné vers la couture et le tricot, de préférence à la broderie.

« Enfin, un certain nombre d'autres prescriptions sur le service des pensionnaires à la cuisine et à table, sur le ménage journalier des différentes salles, sur le parloir et le dortoir. Le conseil entrait dans tous les détails, il suivait les enfants dans toutes leurs démarches. »

« Il n'y a rien de petit en communauté, aimait à redire la Supérieure. »

En somme, elle avait tout lieu de se réjouir, l'année était bonne. Les élèves affluaient, les postulantes se succédaient de mois en mois, la réputation de l'Institut commençait à s'étendre. Il y avait eu des contrariétés avec la Fabrique, la maladie, la mort s'étaient introduites au sein de la famille. Mais n'était-ce pas la condition de toute existence humaine ? La fondatrice et ses compagnes n'oubliaient pas qu'elles se trouvaient sur la terre, et non au ciel, que la barque qui les portait, si elle élevait son mât et déployait sa voile dans la lumière et dans l'air pur, plongeait pour sa partie inférieure dans l'onde confuse et agitée, que la confiance, une confiance invincible, devait tenir leur regard constamment fixé sur les trois étoiles qu'elles s'étaient choisies, Jésus, Marie, Joseph, s'abandonnant à leur conduite, convaincues qu'ils ne pouvaient que bien les diriger, les louant et les remerciant dans la mauvaise comme dans la bonne

fortune, semblables, en un mot, à cette Église dont Bossuet, écrivant à des religieuses comme elles, disait :

« En attendant ce jour, — le jour de la délivrance — elle gémit ici-bas comme une exilée. Elle chante cependant pour se consoler, et elle chante le cantique de la céleste Jérusalem : *Alleluia*, louange à Dieu ; *amen*, ainsi soit-il ! Louange à Dieu pour sa grande gloire, ainsi soit-il dans la créature par une complaisance immuable à la volonté de Dieu : c'est le cantique de l'Église. Louange à Dieu quand il frappe, louange à Dieu quand il donne, ainsi soit-il par l'Église qui dit sans cesse : Il a bien fait toute chose. L'Eglise est persécutée, louange à Dieu, ainsi soit-il ; l'Eglise est dans le calme, louange à Dieu, ainsi soit-il. L'Église est persécutée : elle est fortifiée en dedans par les coups qu'on lui donne au dehors ; l'Église est dans le calme : c'est pour être exercée de la main de Dieu d'une manière plus intime. *Alleluia* pour l'Église, *Amen* pour l'Église ! Jésus-Christ est fort et fidèle, et jusqu'aux portes de l'enfer, il faut espérer en lui et que tout notre cœur, toutes nos entrailles, toute la moëlle de nos os crient après lui : Venez, Seigneur Jésus, venez. »

CHAPITRE IV

LES PROGRÈS. — LA PREMIÈRE FONDATION.

1846-1847

Encore la mort. — Mlle Paré. — Fondation de Belœil. — La Congrégation des enfants de Marie. — La Confrérie du Sacré-Cœur. — Première visite de la Supérieure. — Lettres des Sœurs de Marseille. — L'examen de fin d'année, un point noir. — Le Typhus. — Retraite annuelle. — Nouvelles entrées, vêture, profession.

La nouvelle année scolaire s'ouvrit par une joie pour Mère Marie-Rose. Son frère Flavien prononçait ses vœux perpétuels, comme elle venait de le faire. Le 8 septembre, quelques jours après la rentrée qui ne différa pas des autres, la cérémonie s'accomplit à deux pas du couvent, dans la chapelle des Oblats, sous la présidence de Mgr Prince. Ce fut lui qui reçut au nom de l'Eglise, l'engagement du nouveau religieux. Apercevant dans l'assistance le chef de la famille, le vénérable M. Olivier Durocher, il en profita pour lui adresser quelques paroles bien senties. Il le félicita d'avoir donné à la religion trois prêtres, dont deux religieux et deux religieuses, dont une fondatrice de communauté.

Dans l'après-midi, Monseigneur se rendit au couvent. Il exhorta les élèves à l'étude et à la bonne conduite, et fit aux Sœurs mille souhaits pour le succès de l'année qui commençait. Il n'ou-

blia pas une pauvre jeune fille de vingt-trois ans qui se mourait et dont l'histoire singulière offre autant d'intérêt qu'elle inspire de commisération.

Elle s'appelait Mlle Paré et venait du district de Québec. Elle avait d'heureuses dispositions, un caractère gai, un solide fond de piété et de crainte de Dieu, grâce auquel sa jeunesse s'était conservée sans défaillance. Elle aimait le plaisir, les réunions mondaines ; la vie ne se présentait à son regard que sous un aspect joyeux. Mais son honnêteté native l'arrêtait toujours à temps. Elle avait dans son cœur une ancre qui l'empêchait d'aller à la dérive. En outre, elle était plus sérieuse que ne l'indiquaient ses dehors : elle réfléchissait. Au sortir de ses amusements, il lui survenait des clartés qui lui en montraient le vide et reportaient sa pensée vers l'unique nécessaire.

Un soir, seule dans sa chambre, après toute une journée de dissipation à l'occasion du mariage de l'une de ses amies, elle vit plus clair que par le passé, et elle se décida. Elle renonça à considérer la vie comme une partie de plaisir, et afin de mieux se lier au devoir qui lui apparaissait avec une netteté saisissante, elle fit privément les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Elle avait quinze ans. Ce fut une autre personne, elle était transformée. Plus de courses, plus de fêtes, la réserve, la douceur, l'obligeance, un voile de modestie sur sa figure angélique et dans son maintien une dignité de vierge chrétienne. Elle demanda son entrée dans les communautés de Québec et de Montréal ; on la refusa partout.

Il y avait un malheur dans sa famille. Son père, dans un accès de fièvre chaude, s'était suicidé. Ce suicide ne la lâchait pas. Elle en emportait la tache à toutes les portes auxquelles elle frappait, et ces portes se refermaient inexorablement. Loin de se révolter contre cette iniquité, elle se replia sur elle-même, calme et résignée, s'abandonnant aux desseins de la Providence et se créant une solitude au milieu du monde. Elle se fit du jardin paternel un désert, de sa chambre une chapelle et de son cœur un autel. Et sur cet autel, elle immolait ses rêves de vie religieuse, la rançon de l'âme de son père si elle en avait besoin. Un règlement qu'elle observait à la lettre, partageait son temps entre la prière, les travaux domestiques et la visite des malades. C'est toujours à ce dernier signe que l'on reconnaît les âmes blessées d'amour, car c'est toujours de ce côté qu'elles se tournent lorsqu'elles veulent aimer Dieu.

A seize ans, elle essaya de trouver une issue à ce besoin de sacrifice qui remplissait son cœur. Elle s'arrêta au projet de se faire missionnaire et de partir pour la Rivière-Rouge. Là, du moins, le malheur paternel ne la suivrait peut-être pas ; elle pourrait se dévouer à son aise. Sa mère donnait son consentement, le jour des adieux était fixé, lorsqu'un obstacle que nous ne connaissons pas la rejeta dans son existence solitaire. Mais la Providence allait la prendre par la main et la conduire au port. Elle l'amena au château de Rouville en qualité d'institutrice. Mlle Paré y entra accompa-

guée d'une charmante jeune fille de quinze ans, Mlle Elmire Bruneau, de St-Denis, qui avait commencé à suivre ses leçons. Cette belle intelligence et ce noble cœur lui avaient déjà inspiré un trop vif intérêt pour qu'elle renonçât à les cultiver, d'ailleurs Mme de Rouville s'était bien volontiers prêtée à son désir. Ne perdons pas de vue cette première élève avec qui nous aurons prochainement occasion de faire plus ample connaissance. Du château de Rouville à Belœil il n'y avait pas loin, et la réputation d'Eulalie d'abord, ensuite de Mère Marie-Rose, était plus que suffisante pour franchir la distance. La Providence se réservait d'user, à son jour et à son heure, de cette proximité.

En attendant, la jeune institutrice s'acquittait consciencieusement de ses devoirs à l'égard d'Elmire et d'une des enfants de la maison, Mlle Hermine de Rouville que nous reverrons bientôt à Longueuil. Elle accomplissait non moins scrupuleusement ceux qui la concernaient. Elle vivait dans ce milieu nouveau comme elle avait vécu chez sa mère, douce, pieuse, régulière, mortifiée. Elle n'allumait que rarement du feu dans sa chambre; le soir, elle enlevait son matelas, bourrait sa paillasse de bûches de bois et s'étendait sur cette couche d'anachorète. A table, elle n'acceptait que d'un plat, le plus commun.

La pensée de Dieu lui était habituelle. Lorsqu'il lui arrivait, dans la conversation, de le perdre de vue, elle se hâtait de rentrer en elle-même et de se

replacer sous le divin regard. Ce recueillement et cette austérité ne la privaient pas de son amabilité naturelle. Elle portait joyeusement son fardeau. C'est encore à ce signe que l'on reconnaît les amis de Dieu. Rien de sévère en public, ni rudesse, ni âpreté, mais la bienveillance, la charité, les gais propos. Un jour qu'elle se livrait à ces gais propos et que son humeur enjouée l'avait entraînée, elle s'arrêta soudain : « Ah ! se dit-elle sans songer qu'on l'entendait, il y a longtemps que je n'ai pas pensé au bon Dieu ! »

La providence ne manque jamais à ceux qui s'abandonnent à sa conduite. Son jour et son heure arrivaient. A force d'entendre parler de Longueuil et de sa fondatrice, Mlle Paré finit par donner cette direction à sa pensée. Peu à peu, le courant s'établit. Il n'y avait plus qu'à s'y laisser porter. Elle le fit. Un jour, elle hasarda, en tremblant, une nouvelle démarche ; elle demanda si l'on ne consentirait pas à la recevoir. Mère Marie Rose connaissait la douleur, elle savait aussi ce qu'est une vocation contrariée : elle s'émut de compassion devant cette infortune imméritée, et trouva dans son cœur le moyen de tout concilier.

« Sans être religieuse, dit-elle à la jeune fille qui attendait, les larmes aux yeux, vous serez des nôtres, vous vivrez de notre vie, rien ne vous distinguera de chacune de nous. Voulez-vous ? »

Elle accepta avec reconnaissance. Elle avait vingt et un ans. Dans ce milieu qui lui convenait si bien, dans cette condition de paix et de sécurité,

elle donna libre carrière aux aspirations de son âme, aimer et s'immoler. La plus grande marque d'amour étant de souffrir et de mourir, elle embrassa la souffrance et la mort d'une étreinte de naufragé.

« Nous pouvons lui rendre le témoignage, rapportent les *Chroniques*, qu'elle nous a constamment édifiées par ses progrès dans la perfection, une obéissance aveugle, une mortification qui ne se démentait jamais, une pauvreté telle que ses vêtements ressemblaient à ceux de Saint François d'Assise. »

Elle était heureuse, sauf les jours de prise d'habit ou de profession. Ces jours-là, elle faisait pitié: les larmes ruisselaient sur ses joues, elle renonçait à contenir le long sanglot qui lui remontait des entrailles, à la pensée qu'elle aurait pu être autrement que spectatrice de ces fêtes. L'émotion calmée, elle reprenait son air doux, résigné, et s'enfonçait plus délibérément dans la pauvreté et dans la mortification, se disant sans doute en elle-même qu'elle serait plus religieuse que celles qui venaient de prendre le saint habit ou de prononcer leurs vœux.

C'est elle qui se mourait dans cette première quinzaine de septembre, après deux ans seulement de cette existence. Son Père céleste l'appelait, il lui ouvrait une porte sur laquelle le monde ne peut rien, la porte de l'éternel rafraîchissement. Elle eut la consolation sur son lit de mort de faire en public ces trois vœux qui étaient toute son ambition. Elle

n'avait pu être religieuse officiellement ; elle l'avait été par le cœur, et elle l'était au moment suprême. Des Religieuses l'assistaient, la Supérieure qui l'avait la mieux comprise et qu'elle regardait comme sa mère lui ferma les yeux, et sa dépouille alla reposer, à l'ombre d'une croix noire, près de celle de Sœur Marie-André.

« Ah ! gêne et enfer de l'amour ! s'écrie Bossuet. Sors du néant, ô cœur qui aimes ! prends dans la nature tout ce qu'il y a avec toi capable d'aimer et ne le transforme en ton cœur que pour le porter avec ton cœur, pour le perdre avec ton cœur, dans l'abîme de l'être et de l'amour incréé : exhorte toutes les âmes à en faire autant, afin que tous les cœurs qui aiment rapportent au Bien-Aimé qu'on languit pour lui !

Elle l'avait fait. Elle était sortie de son néant, sortie de ses illusions et de la maison de son père, et ne pouvant prendre autre chose pour exprimer son amour, elle avait pris ses rêves, ses déceptions, sa jeunesse, elle avait pris de sa chair et de son sang, de ses larmes et de ses déchirements les plus intimes, et ce sera la gloire comme c'est le bonheur de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie d'avoir donné l'hospitalité à cette pauvre âme errante, en quête d'immolation, et versé sur ses blessures l'huile et le vin du bon Samaritain.

Ces deuils répétés n'arrêtaient pas la marche de la communauté. Ils l'activaient plutôt en fournissant matière à des réfléxions sérieuses. On ne vit

qu'une fois, chaque minute qui s'écoule nous rapproche du terme, et gaspiller une existence si courte serait impardonnable. Si la mort accomplissait son œuvre, la vie poursuivait donc la sienne. Et, à l'externat comme au pensionnat, la vie s'annonçait sous d'heureux auspices. Toute cette jeunesse, ranimée par les vacances, excitée par l'annonce des examens et de la lecture des notes du mois, avait repris avec entrain ses classes et ses études. Les nouvelles élèves hésitantes au commencement, s'étaient bientôt fondues avec les anciennes, et les unes et les autres, une fois entrées dans le mouvement, s'abandonnaient d'un seul cœur et d'une seule âme à la vigoureuse impulsion de leurs maîtresses.

Le 3 octobre, dans la soirée, une animation inaccoutumée régnait parmi les pensionnaires. « Demain ! Demain ! » On n'entendait que ce mot, accompagné d'éclairs de joie dans les yeux et d'*Ave Maris Stella* qui se détachait des lèvres. Qu'était-ce ? un congé, un grand congé au bois ! On avait souhaité la fête du P. Allard et le Père avait accordé le congé s'il faisait beau. C'était pour qu'il fît beau que l'on invoquait l'Etoile de la Mer. Le lendemain, le soleil se levait superbe, présageant une magnifique journée d'automne, ni chaude ni froide, tiède et calme comme le dernier baiser de la vieille mère Nature avant de disparaître sous les frimas. On expédia le déjeuner, et on partit sans plus tarder. Tout le monde était de la fête, les externes, les pensionnaires, les postulantes, les novices, les religieuses, tout le monde se regardait en riant, en

pépiant : une volée de jeunes hirondelles au moment où, l'aile frémissante, elles s'apprêtent à quitter le nid et à s'élancer dans l'espace.

Au bois, lorsque l'on se sentit arrivé, que l'on aperçut ces beaux arbres aux feuilles rouges, jaunes, violettes, orange, que le gazon céda mollement sous le pied, bref que le rêve devint une réalité, ce fut d'abord un silence, une sorte d'étonnement solennel, tant l'émotion était grande, puis ce fut un cri à faire frissonner les feuilles, et la joyeuse volée se dispersa. Les petites courent, glissent comme des fées derrière les arbres, éveillent l'écho, le mettent sur la sellette et l'obligent à répéter toute la gamme. Les grandes se promènent, chantent, devisent entre elles, entourent Sœur Véronique qui raconte des histoires. Les plus pratiques, celles qui s'entendent à fabriquer le fromage, ramassent du bois, des feuilles, allument le feu, car il n'y a pas de congé au bois sans crêpes, et il n'y a pas de crêpes sans feu.

A l'âme la poésie, les couleurs éclatantes, l'azur du ciel, le soleil radieux, la majesté de la forêt, l'ivresse de vivre à seize ans ; au corps les crêpes. Les crêpes ! sonnez fanfares, beaux arbres inclinez votre panache multicolore, les voici toutes chaudes, toutes rissolantes, et voici la famille qui s'en régale, les petites, les grandes, qui ne pensent plus à l'écho, qui le laissent reposer, qui oublient les histoires pendant que leurs lèvres vermeilles se dorent de sirop d'érable. Car il est de toutes les fêtes le merveilleux liquide, et les crêpes ne seraient plus

qu'un vil mélange de farine et d'eau si on les mangeait sans ce doux nectar.

Mère Marie-Rose les attendait au retour. Et chacune de lui redire les événements incroyables de la journée, chacune d'agiter sous ses yeux sa couronne de feuilles aux nuances plus belles les unes que les autres. Et elle, souriant à leur bonheur, leur demanda si la Ste Vierge et si le bon Dieu avaient eu leur part. Il n'y eut qu'une réponse :

« Oh ! oui, nous avons chanté des cantiques, et, avant de quitter le bois, nous avons récité le chapelet et la prière du soir ! »

C'est ainsi que ces maîtresses intelligentes comprenaient leur devoir d'éducatrices.

« Il y a un temps pour pleurer, et un temps pour rire, dit l'Esprit-Saint ; un temps pour s'affliger et un temps pour s'amuser ; un temps pour se taire et un temps pour parler. »

Elles s'y conformaient en associant adroitement les jeux et les récréations à l'étude, à la piété, au sérieux de la vie chrétienne. Pendant qu'élèves et maîtresses se livraient à leurs occupations, les ouvriers ne discontinuaient pas le travail commencé à la suite de la pose de la première pierre. L'aile gauche, destinée en partie à la chapelle, s'élevait rapidement ; ils espéraient la finir avant la mauvaise saison.

Mais ce n'est pas tout que de construire, il faut payer et l'argent ne se fabrique pas comme les crêpes. Pour s'en procurer, les Sœurs faisaient flèche de tout bois. Elles recevaient de la Fabrique

un millier de francs pour soins donnés à la sacristie et ouvrages exécutés pour le culte, entre autres une étole, chef-d'œuvre de Sœur Marie-Agnès. Elles vendaient divers objets de piété : livres, images, médailles, et cette vente apportait quelque monnaie de plus dans leurs mains. Enfin, les trois fondatrices adoptaient un moyen plus efficace : elles cédaient à la Communauté leurs biens de famille. Leur vœu de pauvreté les autorisait à en conserver la nue propriété, mais désireuses d'augmenter les ressources dont le besoin était si urgent, le 2 novembre, par devant Maître Hurteau, notaire à Longueuil, elles les passaient dans leur entier à la congrégation.

La congrégation courait à peine sa troisième année d'âge, et déjà elle était en train de faire son premier pas en dehors de l'enceinte qui l'avait vue naître. Les habitants de Belœil, leur pasteur en tête, réclamaient des Sœurs. Se souvenant de la promesse faite en 1843 par Eulalie :

« Construisez, et dès que nous serons en mesure de vous satisfaire, nous viendrons, » ils avaient construit, et le 26 septembre précédent, ils remettaient à la Communauté l'acte authentique qui la constituait propriétaire d'une maison en pierre, à deux étages, à la charge d'y installer des institutrices le plus tôt possible. Le moment était venu d'exécuter la promesse. Le 3 novembre, Sœur Thérèse de Jésus, Sœur Marie-Ursule, Sœur Marie-Anne, désignées pour le nouvel établissement, s'agenouillaient devant l'autel

de la Sainte Vierge et renouvelaient leur consécration à l'auguste Mère de Dieu. Les cœurs étaient gros, les larmes coulaient. Elles montaient ensuite en voiture au milieu des recommandations de la Supérieure et de ses compagnes qui tenaient à ne les quitter qu'à la dernière minute, et le premier essaim de la Communauté partait pour Belœil. M. le curé de Longueuil, le R. P. Guigues et le P. Allard suivaient: ils voulaient le conduire à destination.

En l'absence de Mgr Bourget, en route pour Rome depuis la fin de septembre, l'administrateur du diocèse, Mgr Prince, ne laissa pas s'éloigner les Sœurs sans leur adresser une parole d'encouragement. Il leur écrivit, le jour même de leur départ :

Aux Révérendes Sœurs Thérèse de Jésus, Marie-Ursule et Marie-Anne, premières missionnaires de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Mes chères filles,

En voyant la nouvelle Communauté des Sœurs de Jésus et de Marie prendre, dès son début, l'accroissement rapide qui réjouit, en ce moment, tous les amis de l'éducation, je pressentais aussitôt l'époque prochaine où il me serait donné de la voir se répandre dans le diocèse, et porter aux bonnes petites filles de nos campagnes le bienfait de l'instruction religieuse. Or, c'est vous, mes chères Sœurs, qui commencez cette œuvre, c'est vous qui, les premières, ouvrez pour votre maison la carrière importante des missions. A ce titre, vous comprenez combien votre entreprise m'est agréable et de quel cœur je la bénis. Soyez donc les apôtres de votre pieuse

Congrégation, soyez les émules de toutes les bonnes institutrices, et les exemples vivants des très saints et très aimables Cœurs de Jésus et de Marie. C'est le vœu le plus ardent que je forme en ce jour pour votre succès.

Agréez-en l'assurance et recevez ma bénédiction paternelle.

De son côté, la Supérieure avait écrit, quelques jours auparavant, à son frère, M. le curé de Belœil : « Je vous les recommande : elles sont novices et ont besoin d'encouragement, car elles sentent leur incapacité. Vous serez leur père et leur appui. Le R. P. Guigues a vu Mgr Blanchet qui se rendra volontiers à Belœil, si vous lui écrivez. »

M. le Curé n'avait pas besoin d'être stimulé. Les trois Sœurs n'étaient pas descendues de voiture qu'il entrait avec elles, leur souhaitait la bienvenue, et, comme don de joyeux avénement, glissait dans la main de Sœur Thérèse la somme ronde de cent louis ; la paroisse fournissait le local, lui, de quoi subvenir aux premières dépenses.

Mgr Blanchet, dont parlait Mère Marie-Rose, était un évêque de l'Orégon, de passage à Montréal. Le R. P. Guigues voulait l'attirer à Belœil pour lui faire bénir le nouveau couvent. Sur l'invitation de M. le Curé, l'évêque accepta, et, cinq jours après, il célébrait la sainte messe dans la chapelle et procédait à la bénédiction de la maison, entouré de plusieurs membres du clergé, en présence de la presque totalité de la paroisse, à laquelle le R. P. Guigues donna une instruction de circonstance sur les avantages d'une éducation

chrétienne. Cette présence d'un évêque missionnaire, et d'un évêque de l'Orégon, à l'installation du premier établissement de la communauté, était providentielle. Vingt ans ne seront pas écoulés que les Sœurs en auront l'explication.

Nous ne connaissons Sœur Thérèse que comme novice et maîtresse de classe, nous ne la connaissons pas comme Supérieure. Nous allons la voir à l'œuvre. D'une taille élevée, d'un visage sur lequel se reflétait la beauté de sa mère, et qu'éclairaient deux yeux noirs au regard pénétrant, d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit cultivé, s'exprimant avec facilité dans les deux langues, anglaise et française, d'une conversation agréable, elle avait tout ce qu'il faut pour gouverner. Il suffisait de la considérer pour se convaincre de sa supériorité. Ajoutez à cela un caractère viril, des vues larges, une fécondité inépuisable de plans et de ressources, une volonté qui bravait les obstacles, une confiance absolue en la Providence, et il n'y aura plus à s'étonner de la place qu'elle prendra un jour ou l'autre dans la Congrégation. Elle allait s'initier au maniement des affaires et développer son goût pour les fondations. La Providence la destinait à accomplir les plus lointaines et les plus difficiles. Auprès de celles qu'elle entreprendra plus tard, la fondation de Belœil ne sera qu'un jeu.

Elle comptait peu sur les moyens humains quoiqu'elle remuât ciel et terre pour les assembler. Sa ressource était la prière. Dans les moments critiques, lorsqu'elle sera à bout de forces, elle fera

prier ses compagnes, leur demandant de réciter jusqu'à mille *Ave Maria*, les bras en croix. Elle savait que la prière est irrésistible, que souvent Dieu se laisse toucher par cette persévérance indomptable. Elle-même priait autant et plus que les autres. La Communauté couchée, on la surprendra à faire le chemin de croix pieds nus et les bras au ciel. Elle passera des nuits entières devant le tabernacle, poussant des soupirs, parlant à Dieu, le sommant d'intervenir.

La tête en elle n'absorbait pas le cœur. Elle était bonne, d'une tendresse de mère pour les élèves. Elle le leur prouvait, non seulement pendant leur séjour au pensionnat, mais au delà, lorsqu'elles se trouvaient dans le monde, où elle les suivait d'un œil attentif. Elle a contribué pour sa large part à créer ce courant d'affectueuses relations qui existe entre les anciennes élèves et leurs maîtresses. Quand, au couvent, elle en remarquait qui semblaient avoir des dispositions pour la vie religieuse, elle cultivait leur vocation, elle les encourageait, elle les soutenait de son bras viril et de son cœur dévoué. C'est elle qui a fait cette magnanime réponse à une jeune fille qui, son cours terminé et n'ayant pas de quoi payer sa dot, intercédait pour être admise en qualité de Sœur converse :

« Ma chère enfant, Dieu n'achète pas ses épouses à prix d'argent. Votre place est parmi nous, allez vous préparer, et venez nous rejoindre. »

Femme de tête, femme de cœur, elle était femme de main aussi. Elle travaillait comme un homme,

arrachant les ronces et les arbrisseaux, enlevant les cailloux et les roches. Lorsqu'elle sera en Floride ou en Orégon, sur les confins de la Californie, elle ira, elle viendra par une chaleur accablante pour trouver la maison ou l'emplacement convenable, elle les découvrira avec un instinct étonnant, elle réunira les ouvriers, les mettra en mouvement, les surveillera du matin au soir sous un ciel de feu, elle sera architecte, entrepreneur, mangeant sur le pouce, en temps d'orage courant se réfugier dans une pigeonnière, et, après l'orage passé, revenant de plus belle à l'œuvre.

Ces difficultés ne seront que des roses comparées à celles que lui susciteront les indigènes. Ils l'attaqueront de mille manières, ils auront la naïveté de croire qu'ils vont l'arrêter. Autant vouloir arrêter l'Orégon ou le Mississipi ! Appuyée sur sa volonté de fer et sa confiance en Dieu, elle ira son chemin, ses yeux noirs fixés sur les étoiles de la Congrégation, Jésus, Marie, à la gloire de qui elle s'imposera ces dépenses d'énergie et ces luttes parfois héroïques. Et le succès couronnera ses efforts. Sans parler des jeunes filles de race blanche qui profiteront des maisons qu'elle aura fondées, elle ne quittera pas la Floride sans voir un grand nombre de nègres et de négresses instruits par ses compagnes, et convertis au catholicisme par leurs soins. Sœur Marie-Augustin, à elle seule, procurera à vingt-six noirs, enfants et adultes, la grâce du saint baptême.

Encore un mot. Pour se reposer, elle priait ou elle faisait chanter.

« Allons, mes Sœurs, disait-elle, une hymne au Sacré-Cœur ! »

Elle écoutait en souriant, ses nerfs se détendaient, et elle retournait au travail.

Nous ne dirons rien de Sœur Marie-Ursule ; elle nous est suffisamment connue. Sa nomination au poste de Belœil la combla de joie. Comme elle aimait le changement et le nouveau, elle était servie à souhait. Mère Marie-Rose et le P. Allard l'exhortèrent vivement à entrer de plus en plus dans l'esprit de son état. Ils lui tracèrent sa ligne de conduite et la pourvurent des conseils les plus propres à la soutenir dans sa bonne volonté. Elle promit sincèrement de faire son possible, ce dont personne ne doutait, et elle partit en demandant l'assistance quotidienne de leurs prières.

La bonne Sœur converse Marie-Anne complétait le détachement. C'est sur elle en grande partie qu'allait rouler le matériel de la maison. La besogne ne dépassait ni ses forces ni son courage. Lorsqu'à sa prise d'habit, on lui avait donné le nom de sœur Marie-Anne, elle avait tressailli de joie. La mère de la Sainte Vierge était sa sainte de prédilection. Elle l'invoquait sans cesse, la chargeant de lui obtenir les grâces nécessaires pour être une fervente religieuse. Mais, sachant qu'il ne suffit pas de prier, qu'il faut utiliser les grâces reçues et travailler soi-même à s'amender, elle recourait souvent à la maîtresse des novices, Mère Marie-Rose. Elle ne se lassait pas de l'interroger sur ses défauts, sur les moyens de s'en corriger et d'acquérir les vertus

qui leur sont opposées. Elle accomplissait à la lettre ses devoirs d'état, et les usages naissants de la Congrégation n'avaient pas d'observatrice plus fidèle. Elle savait par cœur l'article de la Règle qui concernait ses fonctions et y puisait un profond sentiment de respect pour les religieuses en qui, conformément à ce que disent les Constitutions, elle ne voyait plus des femmes, mais les épouses de Dieu. Quand elle en rencontrait, elle se courbait en deux pour les saluer.

Un jour, une Sœur qui avait l'habitude de passer droit et que ces saluts accentués importunaient, lui dit avec humeur :

« Je n'aime pas vous voir me saluer ainsi : on dirait que vous voulez me faire la leçon. »

La bonne Sœur ne manquait pas d'esprit, elle répondit : « Non pas, mais je vous sais si pressée que je fais mon salut plus profond, afin qu'il compte pour vous et pour moi. »

Un autre jour qu'elle saluait une élève, celle-ci lui dit : « Mais pourquoi me saluez-vous toujours ? »

« Mon enfant, répliqua-t-elle gentiment, je salue votre ange gardien ! »

Telles sont les Sœurs qui s'installaient à Belœil dans les premiers jours de novembre. Nous parlions d'usages tout à l'heure. Dans ces mêmes premiers jours de novembre, il s'en établissait un au pensionnat de Longueuil qui ne s'est pas interrompu depuis, et que tous les pensionnats de la Congrégation ont suivi. Nous voulons parler de l'usage des retraites d'élèves au sortir des vacances et à

l'ouverture des classes. Le 6, les externes et les pensionnaires entraient en retraite pour trois jours. Les instructions, au nombre de trois par jour, leur furent données par le R. P. Guigues. Quand aux exercices et au règlement, c'est encore le P. Guigues qui en fixa le détail. Les élèves montrèrent beaucoup d'empressement à profiter de cette grâce. Leur recueillement, leur attention ne laissèrent rien à désirer.

« Aussi, disent les *Chroniques*, espérons-nous les voir reprendre leurs études et leurs occupations avec une intention plus pure de plaire à Dieu et un soin plus particulier de bien remplir leurs devoirs. »

A la cérémonie de la clôture, il se produisit un fait qui causa de la sensation parmi ces jeunes filles. L'une d'elles sortit de sa place, s'avança vers la balustrade, et lut aux pieds du R. P. Guigues, la formule par laquelle elle demandait son entrée dans la Congrégation. C'était Mlle Onésime Lemieux. L'idée vague d'embrasser la vie religieuse avait germé dans son cœur, au sein de quelle communauté ? elle n'en savait rien, et subitement, dans une visite à Longueuil, elle s'était décidée pour cette dernière, malgré sa famille. Avant de l'admettre, Mère Marie-Rose lui avait conseillé de venir étudier le régime de la maison ; elle s'était rangée de cet avis, et depuis le 14 septembre, elle se trouvait au nombre des pensionnaires sans que ses compagnes soupçonnassent quoi que ce fût de son projet. Mais laissons-la

raconter elle-même l'histoire de sa vocation ; il y a dans son récit un charme trop rare pour que nous nous permettions de l'altérer.

« A la fin du mois d'août, ayant un vague désir d'entrer en religion et ne sachant où aller, je résolus de visiter toutes les communautés de Montréal, mais auparavant, et pour plaire à une amie, j'allai d'abord à Longueuil, chez les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. J'avais à peine franchi le seuil de la porte que j'apercevais la Supérieure à qui mon amie me présenta. Je fus frappée de son air de dignité. Je n'ai jamais pu m'expliquer ce que je ressentis, mais cette pensée me traversa l'esprit : — Avec elle, tu seras près de Dieu ! — C'était vif, net, rapide comme un éclair. Elle m'accueillit avec son sourire de bienheureuse, et me fit visiter la maison. Tout me parut laid, pauvre, ennuyeux, l'habit même des Sœurs me déplaisait, mais ma première pensée ne me laissait pas. Qu'importe, me disais-je, je vivrai avec une sainte Supérieure. Je demandai mon entrée ; elle m'ouvrit ses bras en disant : « Venez le plus tôt possible. Cependant, ajouta-t-elle, comme vous ne nous connaissez pas, et que nous ne vous connaissons pas non plus, venez passer un mois au pensionnat.

« Au moment du départ, elle me dit :

« Je prierai Dieu, et j'espère que vous serez des nôtres. »

« Une fois dans ma famille, ma mère s'opposa à mon projet.

« Si tu veux te faire religieuse, me disait-elle,

pourquoi ne pas entrer au Sacré-Cœur ? tu connais ces Dames, tu les aimes, elles t'aiment également, retournes-y. »

« M. Picard, prêtre de Saint-Sulpice, mon confesseur depuis le bas-âge, pensait comme ma mère. Je me soumis et songeai à retourner au Sacré-Cœur. Néanmoins, mon impression de Longueuil ne me laissait toujours pas. Pour obéir à ma mère et mieux connaître la volonté de Dieu, je fis une retraite de trois jours à la Providence. Je gardai mon confesseur, mais je ne lui parlai plus de Longueuil, je ne lui parlai que de vie religieuse. Chose étonnante ! au moment où je le quittais, il me dit :

« Allez à Longueuil, c'est là que Dieu vous veut. »

« Je n'en revenais pas. Cependant, je me rappelais les dernières paroles de celle que je voyais toujours si près de Dieu : « Je prierai pour vous, et j'espère que vous serez des nôtres. »

« Chez nous, je racontai tout à ma mère. Maman ne dit mot et pencha la tête. Le lendemain, elle alla consulter Mgr Bourget. Elle lui fit part de ses craintes, la communauté de Longueuil n'avait pas de chance de réussir, et je courais risque de perdre ma vocation.

« Oh ! madame, répondit le saint évêque, si votre fille désire aller là, laissez-la faire. »

« Puis il ajouta d'un ton assuré : « Cette nouvelle Communauté réussira, elle deviendra une belle Congrégation. »

« Ma mère n'hésita plus et me conduisit elle-même à Longueuil ; mais, en me confiant à la

Supérieure, elle dit : « Je vous l'amène, ma révérende Mère, je la laisse entre vos mains, seulement je vous avertis qu'elle ne restera pas. »

« La Supérieure me regarda en souriant : « Nous prierons, répondit-elle, et Dieu fera son œuvre. »

« Oh ! comme je sentais que j'étais sa conquête.

« Maman m'embrassa, puis me désignant la Supérieure : « Voici, ma fille, celle que tu choisis aujourd'hui pour ta mère. » Elle sortit précipitamment, ses larmes coulaient. . . »

En dépit des prévisions de sa mère, Mlle Onésime resta. Elle fut fidèle à sa vocation et échangea son nom de famille contre celui de Sœur Marie-Ignace. Nous l'entendrons, en temps et lieu, continuer son intéressant récit. Cette retraite fit époque au couvent. Les élèves ne se reconnaissaient plus ; elles semblaient sortir d'un nouveau Cénacle : c'était comme un souffle de Pentecôte qui avait passé sur elles.

Huit jours après, la Congrégation des Enfants de Marie, fondée de l'année précédente, ouvrait ses rangs aux plus sages et procédait à l'élection de ses officières. Mlle Élisabeth Daignault fut élue présidente ; Mlle Vincent, assistante ; Mlle Chalifoux, secrétaire ; Mlle Hermine de Rouville, trésorière ; Mlle Julie Gaudry, admonitrice. Pour les conseillères, les voix se portèrent sur Mlles Marie Lognon, Catherine O'Neil, Clotilde Dupuy, Joséphine Hurtubise, Alphonsine Leduc et Maria Munro. Autour de ce brillant état-major, se groupaient vingt-huit congréganistes, choisies parmi

les meilleures qui, rivalisant entre elles d'application et de bon exemple, servaient de modèles aux autres. Les autres n'avaient plus qu'une ambition, celle de faire partie de ce corps d'élite.

Les Pères Oblats ne cachaient pas leur admiration. Nous en trouvons des traces dans le journal qu'ils rédigeaient. Ils s'écriaient à la suite de la retraite : Admirable couvent qui n'est que d'hier, et qui déjà rivalise avec le vieil établissement de la Congrégation Notre-Dame ! Admirable couvent auquel on peut appliquer le vers du poëte :

Flumina sæpe vides parvis a fontibus orta.

ce qui revient à dire que,

Souvent vous découvrez sur la colline agreste
Un beau fleuve qui sort d'une source modeste.

Il grandissait effectivement. La goutte d'eau d'il y avait trois ans devenait une rivière qui serait prochainement un fleuve. Son lit était trop étroit, il fallait songer à l'élargir. La place manquait pour recevoir les recrues qui arrivaient de semaine en semaine, soit parmi les élèves, soit parmi les postulantes. Afin de l'agrandir lorsque les ressources le permettraient, et aussi afin d'être plus dans la solitude, le Conseil se décida à acheter la propriété attenante à celle dont le curé de la paroisse avait si généreusement fait cadeau. En conséquence, le 10 novembre, le lot 44 vint s'adjoindre aux trois que l'on possédait déjà 41, 42, 43, moyennant la somme de 2,500 francs. Il fallait tout de même à nos fondatrices une forte dose de

confiance dans l'avenir, et l'avenir, qui peut en répondre ? Ce que l'on vous donne aujourd'hui, ne vous le reprendra-t-on pas demain ?

Ces préoccupations ne détournaient pas la pensée de Mère Marie-Rose de ses filles de Belœil. Avec elles de cœur et d'esprit, elle leur écrivait dans le courant du mois :

« Vous ne pouvez douter que j'ai non-seulement partagé votre peine de vous éloigner de nous, mais encore que je ressens celle de me voir privée de vos bons exemples et de vos charitables avis. La générosité de votre cœur me dit qu'il est consolant pour des religieuses de savoir tout sacrifier à la gloire de Dieu qui n'a rien épargné pour notre bonheur. Je me répète souvent à moi-même : elles sont heureuses nos chères Sœurs que le divin Maître les ait choisis ! il les aime, elles sont ses filles privilégiées. Courage donc, mes bonnes Sœurs, courage ! ne vous figurez pas que nous sommes séparées : vous n'êtes qu'à quelques pas de nous.

J'ai appris avec plaisir que l'on vous avait bien reçues et que vous aviez visité votre monde comme il convient à des religieuses ; j'en bénis la divine Providence. Que ma Sœur Marie-Anne continue à chanter les louanges du Seigneur. Elle a toujours sa place dans la maison, ainsi que dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Toutes nos Sœurs sont bien et ne cessent de parler de vous. Elles vous écriront bientôt. Ma Sœur Véronique du Crucifix ira passer quelques jours avec vous, à la fin

du mois, et s'y rencontrera avec notre R. P. Supérieur. Ce bon Père vous a trouvées trop bien installées, si j'ose le dire : sa charité est toujours la même.

« Ma santé est meilleure, n'ayez aucune inquiétude à ce sujet. Priez pour ma pauvre âme qui est beaucoup plus à plaindre.

« Je vous demeure unie dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. »

En paix de ce côté, où la présence de Sœur Thérèse la rassurait, et où d'ailleurs elle était en droit de compter sur son frère s'il surgissait quelque difficulté, Mère Marie-Rose reportait tous ses soins sur la maison de Longueuil. Elle s'occupait continuellement de la mettre sur un excellent pied, et pour la discipline, et pour la force des études. Son rare bon sens lui disait que celles qui se fonderaient par la suite, se modèleraient sur elle, et que si l'on voulait avoir en chacune cette régularité, ce souci du devoir et ce niveau supérieur sans lesquels il est impossible de se maintenir longtemps, il fallait commencer par les établir dans la maison-mère. A ses yeux, cette dernière devait être le régulateur qui retiendrait les autres dans l'ordre et sur lequel elles règleraient leurs mouvements. L'instruction religieuse surtout provoquait son attention. Elle voulait qu'elle dominât tout, qu'elle fut l'âme de tout. Le P. Allard la donnait comme par le passé, et comme par le passé, les Sœurs en faisaient leur profit.

Mais désirant quelque chose de plus, Mère Marie-

Rose lui demanda d'organiser un cours complet sur le Décalogue, auquel assisteraient les futures maîtresses, postulantes et novices, et dans lequel elles se formeraient à l'enseignement de la morale. Le Père se prêta de grand cœur à ses vues. Il inaugura son cours le 1er décembre. Les novices, les postulantes, toutes celles qui étaient libres s'y pressèrent, la Supérieure au premier rang, bien entendu. Sa sincère humilité la préservait de ces craintes chimériques dont sont tourmentées certaines personnes en place qui tremblent toujours de déroger. Loin de compromettre sa dignité, elle la rehaussait au contraire, nous l'avons déjà constaté, et nous venons d'en avoir une nouvelle preuve dans le témoignage de Mlle Lemieux. Elle assistait donc au cours, prenait des notes, faisait des rédactions comme la dernière de ses filles, et par cet exemple elle gravait dans leur âme la haute idée qu'elle souhaitait qu'elles eussent de l'instruction religieuse.

La lettre suivante du P. Allard achèvera de nous montrer l'esprit qui régnait dans la Communauté. Il l'écrivait à cette date aux Sœurs de Belœil de qui il venait de recevoir des nouvelles. Il leur disait :

« C'est avec plaisir que j'ai reçu votre intéressante lettre. J'y vois, non sans un véritable bonheur, que Dieu bénit votre établissement en vous envoyant un grand nombre de pensionnaires si bien disposées. Quand on considère la peine que vous avez ressentie pour cette mission à la vue de

votre faiblesse, et le succès si marqué que vous avez déjà obtenu, on peut bien conclure que l'œuvre est de Dieu. Cette pensée doit par conséquent vous remplir de joie et ranimer votre courage.

« Je vous avais promis de vous écrire sur la manière d'enseigner l'arithmétique et la grammaire, je ne l'oublierai pas ; mais j'ai songé que vous n'en avez pas un grand besoin dans les commencements. Quand Sœur Véronique aura vu la force de vos élèves, nous pourrons juger de ce qui convient davantage. Pour l'arithmétique en particulier, je pense que l'on ne doit pas en parler à celles qui n'ont pas fait leur première communion, car il pourrait arriver que l'importance qu'elles y attacheraient diminuât leur application au catéchisme.

« Je vous engage à insister sur le catéchisme : les parents le demandent, et leurs désirs sont trop conformes aux nôtres pour que vous ne les secondiez pas de toute votre ardeur. Les novices de Longueuil rédigent les instructions sur le Décalogue et prennent aussi des notes sur les explications qu'on leur donne le dimanche afin de se rendre capables de remplir un jour dignement la fonction de catéchiste. Sœur Véronique vous exposera ce que nous faisons, avec plus de détails. Bien des choses à Sœur Marie-Ursule, dites-lui que j'espère trouver dans sa classe, lorsqu'il me sera permis de la visiter, le zèle dont elle est remplie elle-même. Enfin, je vous souhaite à toutes deux, aussi bien qu'à Sœur Marie-Anne, la santé et une grande joie dans le Seigneur. »

Tout repose sur Jésus-Christ, il n'y a point d'autre fondement que lui, dit St Paul, et en Jésus-Christ comme en nous, tout se résume dans son divin cœur. C'est dans ce sanctuaire que Mère Marie-Rose désirait établir sa Congrégation, c'est à cette source qu'elle voulait lui voir puiser la vie. Le R. P. Guigues entra dans ce pieux désir ; il fit des démarches, et le 2 décembre, il obtint de Mgr Prince le mandement qui érigeait la confrérie du Sacré-Cœur dans le couvent de Longueuil.

« Aux Religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

« Le R. P. Guigues, supérieur de votre Communauté, nous ayant témoigné le désir de voir établir dans votre Oratoire la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, afin que vous puissiez plus facilement rendre à votre céleste Époux tout l'amour que vous lui devez pour les grâces sans nombre que vous en avez reçues, et afin de vous encourager puissamment à supporter, avec une parfaite soumission les peines qu'il lui plaira de vous envoyer, et d'attirer, sur vous et sur la fondation dont vous a chargées la divine Providence, de nouvelles bénédictions, Nous, voulant favoriser un désir si louable et nous acquitter en même temps du devoir qui nous est imposé de répandre, en tous les lieux confiés à nos soins, les véritables et solides dévotions, avons érigé, en vertu d'un indult du Souverain Pontife, érigeons à perpétuité par le présent décret dans votre dit Oratoire la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus avec toutes les indulgences qui y sont atta-

chées, voulant que les dites Religieuses, ou l'une d'elles nommée par la Supérieure, puissent agréger tous les fidèles de l'un ou de l'autre sexe qui le demanderont, en inscrivant leurs noms et en observant les autres formalités ; nous voulons que le nom de l'illustrissime et révérendissime évêque de Montréal soit inscrit en tête du registre, et nous recommandons à tous les futurs associés de prier pour lui, pour le diocèse et pour nous qui faisons expédier les présentes lettres ; nous voulons encore que l'intention de la communion qui sera faite le premier vendredi de chaque mois par les Religieuses et les autres associés, soit pour demander que Notre Seigneur soit partout aimé et adoré, qu'il ne soit plus outragé dans son adorable sacrement. »

La réception de ce document réalisait le vœu le plus cher de Marie-Rose et de ses compagnes. Dans sa joie, elle écrivit immédiatement à Belœil :

« Mes bien chères Sœurs, c'est un grand bonheur pour moi de vous annoncer que demain, 4 décembre, la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus sera érigée dans notre petite chapelle. Je suis heureuse de voir la communauté consacrée à honorer ce divin cœur. Vous pouvez faire votre communion avec nous, avec l'intention d'être admises. »

Le lendemain, 4 décembre, premier vendredi du mois, la Confrérie était canoniquement instituée, et les Sœurs commençaient cette série de communions qui dure encore, et qui se prolongera autant que vivra leur Congrégation. Et elle vivra autant qu'elle sera fidèle à l'esprit de sa fondatrice. Celle-

ci, sous la direction de l'Esprit de Dieu, la pourvoyait d'année en année des organes les plus propres à assurer son fonctionnement. Puisque leur mission est d'enseigner, elle voulait que les Sœurs s'instruisissent dans les diverses branches de connaissances qui conviennent à la femme, et elle en donnait l'exemple ; mais parce qu'elles sont avant tout au service de l'Église pour concourir au salut des âmes, elle leur imposait le devoir de faire de la religion l'objet principal de leurs études. De là, ces catéchismes, ces conférences et ces cours du dimanche et de la semaine, de là ces notes et ces rédactions dont elle ne croyait pas que sa charge dût l'exempter. Sa congrégation était comme une personne vivante : elle plaçait dans l'une de ses mains la lampe des vierges sages, pleine de l'huile de la foi, de la piété, de l'esprit religieux ; dans l'autre, le flambeau des connaissances utiles ; et devant elle, comme foyer pour alimenter l'une et l'autre, le cœur de Jésus d'abord, en dehors de qui il n'y a ni science, ni lumière, ni piété, ni dévouement, le cœur de Marie ensuite qui est le canal par lequel les richesses du premier descendent jusqu'à nous.

C'est sous cet aspect et avec cet organisme, que la jeune famille se présentait au pays à la fin de l'année 1846.

Les élèves n'eurent point de vacances du jour de l'an. Mais elles n'y perdirent rien. Du 1er au 7 janvier, ce fut un congé ininterrompu : promenades en voitures dans la journée, séances dramatiques

et musicales dans la soirée, applaudissements enthousiastes des Sœurs qui composaient le parterre, combinaisons de nouveaux amusements pour le lendemain, confections de costumes pour les figurantes, ainsi s'écoula la première semaine de la nouvelle année.

La Supérieure profita de ce répit pour prendre possession de l'aile gauche que les ouvriers avaient enfin terminée. Elle installa provisoirement la chapelle au second étage. La pièce était vaste et isolée; on ne pouvait mieux choisir. Le premier offrait plusieurs salles spacieuses et parfaitement éclairées; elle les destina aux classes des pensionnaires et des externes. Cela fait, la communauté se remit, sans désemparer, à ses occupations habituelles.

Environ quinze jours après, les rues de Longueuil voyaient passer une foule nombreuse qui se dirigeait vers le couvent. Il s'agissait de l'un de ces examens publics auxquels la présence de personnages donne un lustre particulier. Les personnages attendus étaient le surintendant de l'instruction et Mgr Gaulin, évêque de Kingston. Le premier présida la séance du matin, le second celle de l'après-midi. Les élèves furent à la hauteur des circonstances. Les questions, les problèmes n'en déconcertèrent aucune; elles eurent réponse à tout, donnèrent des explications sur tout ce qu'on leur demanda.

Les parents étaient rayonnants. Les deux présidents se firent les interprètes de la satisfaction générale en félicitant les élèves et les maîtresses.

Les élèves retirèrent de cette épreuve un nouvel aiguillon pour l'étude; quant aux maîtresses, elles se confirmèrent dans la persuasion que leur méthode d'enseignement était bonne, puisqu'elle produisait ces résultats et qu'une consécration officielle la sanctionnait en quelque sorte. On juge de l'arbre à ses fruits, dit l'Évangile. Si les fruits sont bons, il faut de toute nécessité que l'arbre soit bon. L'examen avait réussi, examinateurs et parents le proclamaient. La conséquence qui en résultait sautait aux yeux: la méthode suivie par les Sœurs était bonne. Nous insistons sur ce point, car c'est par là que les difficultés vont bientôt commencer.

Le lendemain, la *Revue Canadienne* publiait sous ce titre: « Le Couvent de Longueuil, » les lignes que nous enregistrons à l'appui de ce qui vient d'être dit:

« J'avais le bonheur—c'est le mot—d'assister hier à l'examen des jeunes demoiselles du Couvent de Longueuil, que l'on a fait plus solennel que d'ordinaire à pareille époque, pour récompenser les élèves de leurs travaux, les parents de leurs sacrifices, et témoigner, au grand jour, de la valeur de cette maison qui a surgi comme par miracle, grâce aux prodigieux efforts du curé de Longueuil, aidé de ses paroissiens... Aussi, c'est avec beaucoup de raison assurément qu'un galant homme, témoin de ce qui se passait, dit hier à M. Brassard en voyant déposer devant lui les couronnes qu'il devait décerner aux élèves:

« Il en manque une, M. le Curé. »

« Et comme sa modestie l'empêchait de comprendre :

« C'est la vôtre, Monsieur, ajouta l'interlocuteur. »

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien l'éloge était mérité : vous l'auriez mieux senti si vous eussiez été des nôtres. Parmi nous, se trouvaient Mgr Gaulin, qui présida l'examen dans l'après-midi, le surintendant, M. Meilleur, qui l'avait présidé le matin, le supérieur de la maison, M. Brassard, le P. Allard dont la modestie égale le mérite. . . , et un concours considérable de personnes de toutes les parties du district. »

Dans le nombre, il y avait ce que l'Évangile appelle *inimicus homo*, l'homme ennemi, un malheureux prêtre qui est devenu tristement célèbre dans le pays. Il ne sera pas désigné autrement. Interdit dans le diocèse de Québec, il s'était réfugié dans celui de Montréal, où Mgr Bourget l'avait reçu par charité. Suivant son conseil, il était entré chez les Oblats, à quel titre, pour se reconnaître ou dans le dessein d'embrasser la vie religieuse, on ne le sait pas. Il venait d'en sortir. Grâce à cette retraite de six mois à un an, il avait obtenu de Monseigneur la permission d'exercer le ministère, et M. le Curé de Longueuil se l'était associé comme prêtre auxiliaire. Il prêchait bien, il avait même du renom : on l'appelait l'apôtre de la tempérance. Il désirait s'introduire au couvent. Mais pour cela, il fallait écarter les Oblats. Il se mit à semer la zizanie entre le presbytère et leur rési-

dence. Il attaquait leur direction au pensionnat et au noviciat, dans l'enseignement et dans la formation religieuse. Nous constaterons sous peu les premiers effets de ce venin distillé savamment.

A la séance scolaire succédait, le 2 février, une fête religieuse. Sœur François de Sales, Sœur Marie-Claire, Sœur Marie-Élisabeth, toutes trois des novices de chœur ; Sœur Marie-Anne et Sœur Marie - Ephrem, des novices converses, faisaient leurs premiers vœux, pendant que Mlles Emerente Benoît et Onésime Lemieux recevaient les noms de Sœur Marie-Joseph et de Sœur Marie-Ignace en revêtant le saint habit, et que deux postulantes demandaient leur admission au noviciat.

Sœur François de Sales avait déployé un courage remarquable depuis sa prise d'habit. Nous nous rappelons qu'elle se nommait à cette date Julie Piette, qu'elle n'était pas brillante, et qu'elle rachetait cette absence de dons naturels par la solidité de son esprit et l'énergie de sa volonté. Nous l'avions comparée au granit. Elle en avait les rugosités. Mais elle s'appliquait à les polir et à leur substituer l'amabilité de son patron. Elle lisait sa vie, son *Introduction à la vie dévote*, elle s'imprégnait de ses maximes, et s'efforçait de reproduire dans ses manières et dans sa conduite les traits qui la touchaient. Elle se promettait de l'avoir toujours sous les yeux, et c'est sous la sauvegarde de cet aimable saint que, le 2 février, elle plaçait ses vœux et ses résolutions.

Sœur Marie-Claire, l'espiègle Hortense Dufresne,

celle qui changeait les poulets du couvent de Saint-Hyacinthe en bœuf et en lard, était l'opposé de la précédente. Brillante, aimable, spirituelle, elle réunissait tous les dons extérieurs, toutes les qualités qui séduisent et qui font pardonner. C'était un prisme à travers lequel quelques-uns des rayons de la divine Beauté se jouaient librement. Nous l'avons appelée un diamant : nous l'appellerons encore un rayon de soleil, ou mieux une hirondelle, une gracieuse hirondelle, vive, alerte, sans la moindre méchanceté.

Lorsque, au jour de sa vêture, sa magnifique chevelure noire tombait sous le ciseau, c'étaient ses ailes qui tombaient, ses ailes terrestres, ses ailes d'espiègles. Elle s'assagissait sans rien perdre de ses grâces. La religion ne détruit pas, elle perfectionne. Sous la main maternelle de Mère Rose, la fervente novice se perfectionnait. Elle s'initiait à « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne, » comme s'exprime Bossuet. Elle réglait ses allures, s'appliquant à les emprisonner, continue Bossuet, « dans cet austère et doux maintien dont le modèle est Notre Seigneur, si doux et si humble de cœur, qui a tant pleuré et qui n'a jamais ri. Sans affecter de ne point rire, soyez douce, complaisante, et en même temps grave et sérieuse. Revêtez-vous de cordialité, de sincérité et de bonté envers le monde. »

Elle y travaillait de tout son cœur. Elle retombait, son naturel brisait les mailles du réseau, mais la main maternelle la relevait, et ensemble

on réparait vite les déchirures. Elle apprenait à se connaître, ce qui ne souffrait guère de difficulté, car elle était toute transparence et toute clarté: son regard droit et lumineux reflétait la sereine limpidité de son âme. Ce n'était pas sans raison qu'on lui avait donné le nom de Sœur Marie-Claire. Il n'y avait en elle ni secret ni pensée de derrière la tête.

Mère Rose l'inclinait doucement du côté de la croix. Elle savait qu'il n'y a pas de meilleur remède, que si elle parvenait à lui en révéler le mystère et à l'implanter dans son cœur, sa nature généreuse s'enlacerait autour de ses bras et que rien ne lui coûterait plus. Mais là, était le difficile: comment apprendre aux hirondelles à souffrir et à aimer la souffrance? En attendant, elle faisait naître les occasions de la familiariser avec ce signe austère. Le jour de la bénédiction de la première pierre de la chapelle, elle la choisissait pour porter la croix à la procession. Elle lui donnait à baiser la sienne, lui parlait du jour prochain où elle en aurait une aussi sur sa poitrine, lui disait qu'il ne suffit pas de l'avoir sur sa poitrine, qu'il faut l'avoir dans le cœur, que « l'esprit de Notre Seigneur est un esprit détruisant, qui ravage tout aux environs, » que « sa croix est faite pour anéantir en nous tout ce qui n'est pas Dieu, » enfin que « son épouse a le cœur plus grand que le monde, et n'entre dans aucune bagatelle. [1] »

---

[1] Bossuet, *Correspondance avec des religieuses.*

Elle écoutait attentivement, le mystère de l'amour crucifié et crucifiant se dévoilait à son regard, elle en éprouvait un certain frémissement, mais elle comprenait, et ne s'éloignait pensive qu'après avoir obtenu la faveur de baiser encore une fois la croix de sa maîtresse. Ainsi préparée, ce fut de toute son âme qu'elle enlaça sa vie autour de son crucifix par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

On peut dire de Sœur Marie-Élisabeth, Hortense Benoît il y a un an, qu'elle ne négligea aucun des moyens de sanctification du noviciat. Elle était un modèle de régularité et de ferveur, voyait en Mère Marie-Rose l'autorité divine et acceptait chacune de ses paroles comme venant de Dieu même. Un jour que la Révérende Mère avait recommandé à ses novices de lire la *Perfection Chrétienne de Rodriguez* et de mettre en pratique ce qu'elles lisaient, Sœur Élisabeth s'empara de l'un des volumes et en fit son Évangile. Elle le lisait tous les jours, employant à cette lecture le moindre des instants dont elle pouvait disposer, et s'appropriant les vertus dont elle acquérait la connaissance. Elle s'y appliquait avec une telle énergie que ces vertus passaient pour ainsi dire d'elles-mêmes dans sa conduite. Elle était naturellement prompte : elle en vint par exemple à si bien se dominer que personne n'avait plus rien à lui reprocher. A la différence de Sœur Marie-Claire, elle n'allait pas à Dieu par des sentiers fleuris. La croix lui était familière : elle avait des épreuves, des sécheresses, des dégoûts ; les ténèbres l'envahissaient.

On eut dit que la Providence se hâtait de la purifier, car, dit Bossuet, « le cœur, pour être pur, doit être mis dans le feu de la souffrance. » Ce feu était d'autant plus intense qu'elle n'avait plus que cinq ans à vivre. Lorsqu'elle en sortait, elle avouait à Mère Marie-Rose que ce qu'elle avait enduré était intolérable. Et elle le supportait bravement; ses peines intérieures ne transpiraient pas, si ce n'est au regard de sa Maîtresse à qui elle confiait tout. Elle restait fidèle à ces exercices qui la crucifiaient; selon l'expression de Bossuet, elle n'en ramait pas moins: « Ramez en attendant, mais ramez en disant: Cela ne dépend ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. »

Elle n'attendait sa délivrance que de Dieu. Instruite par Mère Rose des voies si souvent ardues de la vie spirituelle, elle se laissait coucher sur sa croix pendant ces longues heures de désolation, souffrant en paix et en silence, comme le recommande Bossuet, faisant bon marché des goûts et des ferveurs sensibles, comme il le conseille encore.

« Souffrez donc en paix et en silence, ma chère Sœur, c'est une excellente oraison que d'être unie à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très pure et très réelle... Tout ce qui est goût et ferveur sensible, image créée, lumière distincte et aperçue, donne une fausse confiance et fait une impression trop vive; on les reçoit avec joie et on les quitte avec peine. Au contraire, dans la nudité

de la pure foi, on ne voit rien et on ne veut rien voir, on n'a plus à soi ni pensée ni volonté, on ne possède rien, mais on est possédé : « Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance, dit le Seigneur, si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, écrasé intérieurement ? [1] »

C'est ce groupe d'âmes fortes et d'âmes choisies que la Communauté offrait à Dieu, le 2 février. Avec elles, il y en avait d'autres non moins précieuses.

Il y avait nos bonnes Sœurs converses, Sœur Marie-Anne et Sœur Marie-Ephrem, qui marchaient sur les traces de leurs aînées, la toujours aimable Sœur Marie-Philomène, l'inflexible Sœur Marie-Félicienne, et l'excellente Sœur Marie-Anastasie, leur doyenne. Sœur Marie-Anne, que nous avons vue partir pour Belœil, il y a trois mois, n'y jouissait pas d'une sinécure. Elle était cuisinière, réfectorière, portière, lingère, sacristine, laveuse et repasseuse, et s'il survenait quelque autre ouvrage de surérogation, elle s'en chargeait encore, toujours de bonne humeur et chantant toujours, excepté lorsque la Règle lui fermait la bouche. C'est à cette spécialité que Mère Marie-Rose faisait allusion dans sa lettre : « que Sœur Marie-Anne continue à chanter les louanges du Seigneur ! »

Petite de taille et d'une faible santé, elle puisait, dans son vaillant cœur et dans son désir d'être utile, les forces que sa constitution semblait lui

[1] Bossuet, *Correspondance*.

refuser. Son ardeur pour le travail n'avait d'égal que son amour pour la Règle. Elle l'observait jusqu'au dernier iota. Il eut fallu de graves raisons pour la décider à y manquer. Le silence principalement, et ce que dans les communautés on appelle le grand silence, c'est-à-dire celui qui doit régner de la prière du soir au lendemain matin après l'oraison, étaient l'objet de son respect.

Un soir, une de ses compagnes vint la trouver pour lui demander une lanterne dont elle avait absolument besoin. La Sœur fut bien embarrassée: d'une part, elle n'avait pas la lanterne, mais elle savait qu'elle était en bas, dans un coin de la cave; de l'autre, elle ne jugeait pas le motif suffisant pour enfreindre le grand silence. Que fit-elle? Elle se mit à décrire des signes; sa main descendait, tournait à droite, revenait à gauche, s'enfonçait dans le coin, et, d'un geste brusque, indiquait que c'était là. Devant ces signes cabalistiques, la compagne secouait la tête et disait qu'elle ne comprenait pas. La bonne Sœur aurait pu, d'un mot, la tirer de son incertitude. Plutôt que d'ouvrir la bouche, elle lui fit signe de la suivre et descendit plusieurs escaliers, avec la perspective de les remonter, malgré les fatigues de la journée. Mère Marie-Rose s'entendait à former ses novices. Sa parole et surtout ses exemples ne tombaient pas sur la pierre. Ils tombaient sur un terrain riche de suc de la bonne volonté, et ils germaient, ils croissaient à l'envi. Sœur Marie-Anne était l'incarnation de la régularité, de la simplicité et du dévouement à sa famille religieuse.

Sœur Marie-Ephrem lui ressemblait au physique et au moral : petite, simple de la simplicité du saint homme Job, ou mieux, de l'Évangile, régulière, laborieuse, dévouée. Ne la voyant pas appelée à la pratique des grandes vertus, la maîtresse des novices qui avait le discernement des esprits, ce don essentiel du gouvernement, l'appliquait à bien faire ce qu'elle faisait. Sous sa conduite, elle allait tranquillement son chemin, docile à la moindre parole de Mère Rose, fidèle à ses devoirs religieux, soigneuse du linge dont elle avait la garde, amie de l'ordre et de la propreté, et aussi attentive à régler et à ordonner son intérieur qu'elle l'était dans son office. Elle causait toujours peu. Le silence paraît avoir été un culte pour ces braves Sœurs du commencement.

A l'exemple de Sœur Marie-Anastasie, si elle ne parlait pas au dehors, elle parlait en dedans. Elle s'entretenait avec Dieu. Comme Sœur Marie-Anne, elle aimait à chanter dans sa solitude et quand la Règle le lui permettait. Son chant favori était le *Miserere*. Ne le chantant pas aussi souvent qu'elle le désirait pendant le jour, elle se rattrapait la nuit, en rêvant. Plus d'une fois, dans le silence de la maison, lorsque chacune était plongée dans l'anéantissement du premier sommeil, on entendait sa voix lugubre entonner, avec la dernière énergie, le psaume des pénitents et des morts. Ses compagnes, éveillées en sursaut, ne se prêtaient pas volontiers à cet exercice intempestif et qui n'avait rien de réjouissant. Le lendemain, pendant que les

réclamations et les observations pleuvaient sur sa tête, elle riait de tout son cœur.

« Que voulez-vous ? disait-elle, je ne chante pas le *Miserere* dans le jour autant que je le souhaiterais : le bon Dieu me fait la grâce de le chanter dans mon sommeil. »

Nous ne dirons rien de Mlle Emerente Benoît qui n'a pas persévéré. Nous n'avons mentionné sa prise d'habit que parce que son nom sera mêlé par la suite à ce récit.

Sa compagne de vêture, Mlle Onésime Lemieux que nous connaissons déjà, était de Montréal. Son père, bon chrétien s'il en fut, avait l'humeur gaie et les allures joviales : le vieux sang gaulois coulait encore dans ses veines; sa mère, élevée par les Sœurs de la Congrégation, était une femme éminente. Elle ne se bornait pas à observer les commandements, elle consacrait à la prière tous les instants qu'elle pouvait dérober aux soins du ménage. Le dimanche, après avoir entendu la messe, elle s'arrangeait de façon à ne pas manquer le catéchisme que faisait celui qu'on appelait « le petit vicaire, » et qui est devenu le digne et saint évêque dont la mémoire remplit ces pages, Mgr Bourget. Mère d'une nombreuse famille, elle refusait la nuit de se laisser remplacer par ses servantes auprès du berceau de ses enfants.

« Non, répondait-elle à leurs instances, je suis mère, je me dois à mes devoirs d'état. »

Ses enfants hors d'âge, elle se confessait tous les huit jours, communiait deux fois par semaine, se

livrait à la méditation et à des austérités. Plus tard, quand Onésime sera religieuse, elle viendra la visiter au couvent, non pas seulement comme mère, mais comme chrétienne, pour apprendre d'elle la science de l'oraison.

« Lorsque tu étais jeune, lui dira-t-elle, je t'apprenais ce que je savais de Dieu : maintenant, apprends-moi ce que tu en sais. »

Onésime avait hérité du riche fond de sa mère et de la gaîté de son père. Cette gaîté ne l'abandonnera jamais. Elle en gardera toujours, quelque part dans son cœur, un levain que nul déboire ne parviendra à détruire. Quant au fond de sa mère, il eut à subir de dangereux assauts. Mais sa mère avait pris ses précautions. L'enfant n'était pas encore née, qu'elle l'offrait à Dieu et à la Sainte Vierge. L'offrande fut acceptée et sauva la jeune fille. Elle grandit, fit sa première communion, accomplit la veille de ce jour un acte héroïque. Il ne s'agissait pas uniquement de demander pardon à son père et à sa mère de ses désobéissances, à ses frères et à ses sœurs de ses querelles, il s'agissait d'avouer les larcins qu'elle avait commis dans la maison. Elle s'exécuta le rouge au front, le frisson dans les membres. Un jovial éclat de rire de son père la rassura, un chaud baiser de sa mère fut sa récompense.

Élève pendant quelques années au couvent de la Pointe-aux-Trembles, tenu par les Sœurs de la Congrégation, elle suivit ensuite les cours d'une école anglaise. Elle devint mondaine, vaniteuse et

frivole, c'est elle qui parle, et, pour faire plaisir à sa mère, s'enrôla dans la société des enfants de Marie. Malgré cela, l'amour du monde l'entraînait toujours. Bientôt même, il s'en joignit un autre; elle s'éprit d'un jeune homme qui n'était pas de sa nationalité, ni probablement de sa religion. Mais ce ne fut qu'un étourdissement passager. Touchée des larmes de sa mère, remuée par un sermon qu'elle entendit, elle tomba à genoux devant une image de la Sainte Vierge.

« O ma bonne Mère, lui dit-elle, arrachez de mon cœur cet amour profane, et remplacez-le par l'amour de Dieu. Obtenez que je sois religieuse. Je remets mon sort entre vos mains ! »

Marie l'exauça. Elle partit pour le couvent des Dames du Sacré-Cœur où elle étonna tout le monde par sa piété. De retour à la maison paternelle pour les vacances, elle se proposait de revenir auprès de ses maîtresses lorsque son entrevue avec Mère Marie-Rose changea ses dispositions. Son sort qu'elle avait remis à la Sainte Vierge, était décidé. Elle entra au couvent de Longueuil, comme élève d'abord, ensuite comme postulante. Nous la retrouvons novice aujourd'hui.

Laissons-lui la parole sur ce qui s'est passé depuis son entrée et sa prise d'habit. Elle raconte trop bien pour que nous ne l'écoutions pas de nouveau.

« Pendant les quelques semaines que je séjournai au pensionnat, je cherchais les occasions de voir la supérieure, de la regarder sans qu'elle s'en aperçut, et encore plus de l'entendre : elle me frappait, je

voyais Dieu en elle. Ses actes, son air, ses paroles, tout me faisait du bien, élevait mon âme. Pourtant, j'avais bien vu de saintes religieuses au Sacré-Cœur, à la Congrégation Notre-Dame où j'ai été élève. J'avais visité les Sœurs Grises, l'Hôtel-Dieu, la Providence, le Bon-Pasteur; partout j'ai été édifiée, mais nulle part je reçus d'impression semblable à celle que j'éprouvais pour Mère Marie-Rose. J'ai toujours eu la conviction que Dieu s'était servi d'elle pour m'appeler à lui.

« Je fis mon entrée le 8 novembre. Après mes deux premiers mois de postulat, j'eus un grand découragement; la tentation s'empara de moi : la vie religieuse me paraissait insupportable. J'ouvris mon cœur à notre Mère qui me dit : « Commencez, dès ce soir, une neuvaine à la Sainte Vierge, je la ferai avec vous. »

« Je m'approchai de l'autel de la Sainte Vierge, et notre Mère vint se placer à mes côtés. Nous récitâmes le *Souvenez-vous*, quelques *Pater* et *Ave* pendant neuf jours. Je me trouvais si heureuse de prier seule avec elle que j'étais persuadée de remporter la victoire. En effet, la tentation se dissipa, et le dixième jour, j'allai la remercier de m'avoir obtenu la joie et la paix; puis je me mis à ses genoux et lui demandai l'habit religieux.

« Oui, me dit-elle en souriant, vous l'aurez bientôt. C'est votre habit séculier qui vous ennuie et vous dégoûte. »

« Au bout de trois semaines, j'eus le bonheur de prendre le saint habit. Après la bénédiction de notre

nouveau costume, elle vint nous aider à le revêtir. Elle assistait Sœur Marie-Joseph, et Sœur Marie-Agnès me rendait le même service. Ensuite, elle vint à moi et posa elle-même sur mon front mon premier bandeau, ainsi que la coiffure. Comme j'étais heureuse ! Cette faveur me transportait. Après avoir jeté le voile sur ma tête, elle s'arrêta, croisa les mains, me regarda en souriant et me dit : « Ah ! que l'habit religieux vous change ! J'espère que votre intérieur est aussi changé et que désormais vous serez tout à Dieu. »

La Supérieure avait le droit d'être satisfaite : sa jeune famille répondait à ses soins. Il était difficile de voir une communauté plus fervente et plus régulière, animée de sentiments plus généreux. Sœurs converses et Sœurs de chœur n'avaient qu'un esprit, l'esprit de leur Mère, dont la parole du Maître sera l'expression toujours nouvelle et toujours ancienne : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce, qu'il se dépouille de lui-même ! »

Son autorité sur elles était indiscutable, non pas seulement l'autorité officielle qui découlait de sa charge, mais l'autorité morale qui résultait de son caractère et de sa conduite.

De ses filles de Longueuil, sa sollicitude s'étendait sans cesse vers celles de Belœil. Elle ne se bornait pas à correspondre avec elles ; dans le courant de janvier, elle leur avait envoyé Sœur Véronique du Crucifix. Le choix était parfait. Conciliante, pacifique, d'une piété tendre, d'une

régularité exemplaire, Sœur Véronique possédait plus qu'une autre peut-être l'esprit de leur Mère, et plus qu'une autre encore elle était capable de le transmettre ou de le maintenir.

Elle appartenait par sa mère à cette famille Gadbois qui a fourni aux couvents du Canada une centaine de religieuses. Son père avait été soldat comme le grand-père de sa Supérieure. Il était capitaine de milice dans la petite armée du colonel de Salaberry qui, à Châteauguay, repoussa l'invasion américaine, en 1812. Trois de ses sœurs entrèrent en religion, un de ses frères fut notaire, puis cultivateur, et les trois autres étaient médecins. Elle parlait l'anglais comme sa langue maternelle, l'ayant appris en bas âge d'un honnête irlandais, jardinier chez ses parents, et tenait de ses frères un peu de latin. Elle aimait la nature, les fleurs, les champs, les oiseaux, les insectes : l'histoire naturelle sera jusqu'à la fin de sa longue vie son étude favorite avec l'histoire de l'Église.

Le brave irlandais lui en avait inspiré le goût sans le savoir. S'étant pris d'affection pour l'enfant, il l'emportait au jardin, et, avant de se mettre au travail, il lui faisait, au pied d'un arbre, un nid bien doux où il la déposait. Là, l'enfant enivrait ses yeux de lumière et d'azur et s'habituait au spectacle de la campagne dans sa splendeur printanière.

« J'aime la lumière, dira-t-elle plus tard, le grand jour favorise plus mon sommeil que l'obscurité. »

Nous l'avons laissée maîtresse générale des

études, secrétaire du Conseil, et chargée de la première classe du pensionnat. Elle faisait face à ces diverses obligations, car elle était très active et ne perdait pas une minute, mais elle n'avait guère le temps de respirer. En outre, le régime qu'elle suivait ne pouvait la soutenir longtemps. Elle se privait de pain par esprit de pauvreté et vivait de pommes de terre. Sa santé jusque là robuste s'altérait ; les pommes de terre refusaient de s'acclimater dans son estomac. Heureusement que Mère Rose s'en aperçut avant que l'altération fût sans remède. Elle retrancha ses mortifications de table, lui prescrivit de prendre l'air, et lui procura des bains, ce qui était alors du luxe, surtout à Longueuil. L'eau ne se montait dans les chambres qu'à force de bras. La sévère Sœur Marie-Agnès qui ne rêvait pour elle et pour les autres, que disciplines, austérités, vie des Pères du désert, quand c'était son tour de la monter, la distribuait avec une telle parcimonie qu'il fallait regarder attentivement dans sa cuvette pour s'assurer qu'il y en avait. Et quand nous disons cuvette, c'est une façon plus noble de nous exprimer, c'est terrine qu'il faudrait dire. Et encore ces terrines étaient à plat sur le plancher, sans table ni chaises, en sorte que les pauvres Sœurs s'agenouillaient chaque matin pour procéder aux soins de leur toilette.

Le régime de l'exercice et des bains eut l'effet désiré. A peine rétablie, elle retourna à ses tubercules, et cette fois, elle se familiarisa si bien avec eux qu'elle ne peut plus s'en passer. « Quand je n'en ai pas, dit-elle, je n'ai pas dîné. »

A Belœil, elle trouva tout en bon ordre, chez les élèves comme chez les Sœurs. Néanmoins son œil expérimenté crut remarquer que, dans la chaleur du commencement, les maîtresses sacrifiaient quelque peu de leurs exercices aux devoirs de leurs charges, et que, dans leurs rapports entre elles, il n'y avait ni toute l'autorité ni toute la déférence qui doivent exister entre Supérieure et sujettes.

De retour à Longueuil, elle fit part à Mère Marie-Rose de ses observations. Cette dernière qui avait conscience que de bien commencer est une question de vie ou de mort pour l'avenir, se hâta d'écrire à ses chères filles. Avec quelle délicatesse et quelle entente de la situation, sa lettre que nous transcrivons nous le dira.

Mes bien aimées et chères Sœurs,

J'ai été bien satisfaite du bon témoignage que Sœur Véronique m'a donné de vos élèves et des succès que vous avez obtenus dans vos classes, ainsi que dans les travaux manuels. Nous avons vu, avec plaisir, les ouvrages qu'elles ont envoyés : nos pensionnaires sont étonnées de leur activité.

Courage donc, chères Sœurs, vous voyez que Dieu vous bénit. Puissent de si heureux commencements se continuer ! Croyez que Celui qui vous protège ne vous abandonnera pas, si vous êtes fidèles à vos devoirs religieux. Notre âme trouve sa vie dans les exercices spirituels. Aussi, n'oubliez jamais de consacrer tous les jours une demi-heure à l'oraison : il n'est que trop juste d'employer une demi-heure par jour à s'entretenir avec le divin Maître. Voyez ce que nous disent nos saintes Règles sur ce point.

La communion vous est spécialement nécessaire. C'est en vous nourrissant de Celui qui est venu pour nous guérir de

nos infirmités et nous fortifier dans nos faiblesses, que vous trouverez tout à la fois remède et énergie. Faites-la toutes trois... Je comprends que, n'étant pas accoutumées à vous diriger seules, vous soyez embarrassées ; mais il faut vous y mettre, et avec zèle.

Tous les jours, de sept heures et demie du soir à huit heures et demie, vous devez préparer vos devoirs de classe. Quant à votre lecture spirituelle, je pense qu'elle peut durer un quart d'heure. Ma Sœur Ursule la faisant avec les pensionnaires, n'est pas obligée de la faire avec vous.

N'oubliez pas que vous êtes élevées à la dignité d'épouses de Jésus-Christ, et que vous avez à vous respecter mutuellement. Ma Sœur Thérèse de Jésus, comme Supérieure, a droit, non-seulement à votre soumission, mais à votre déférence. La Supérieure doit se rappeler qu'elle a le devoir de donner l'exemple en tout ; en ce qui regarde sa santé, qu'elle obéisse à Sœur Marie-Ursule et ne néglige rien de ce qui peut la conserver. Que Sœur Marie-Ursule se rappelle que, ayant à former les enfants, il faut qu'elle leur donne l'exemple. Surtout, qu'elle soit déférente envers M. le curé, lui accordant volontiers ce qu'il demande, par exemple la récréation en français. La récréation de midi doit être en français, les autres en anglais.

Non contente d'avoir écrit cette lettre en date du 6 février, et d'être entrée dans ces détails, le 12 elle partait elle-même pour Belœil, accompagnée de Sœur Marie-Claire. Elle constatait avec joie que la marche générale de la maison était bonne : la Règle s'observait avec la même exactitude qu'à la maison-mère, les élèves étaient studieuses, appliquées aux ouvrages manuels, et, par l'esprit qui les animait comme par leur régularité, donnaient de la consolation à leurs maîtresses. Elle

renouvelait à Sœur Marie-Ursule les conseils maternels qu'elle ne lui épargnait pas, déjà quelques jours avant la lettre que nous venons de citer, elle les lui exprimait avec sa bienveillance ordinaire.

La Sœur ayant négligé de lui écrire à l'occasion du jour de l'an, elle commençait par lui faire la leçon :

« Je pensais que c'était aux enfants à offrir leurs vœux de bonne année à leur Mère. Mais je suppose que vos occupations ne vous ont pas permis de le faire. . . »

Elle ajoutait ensuite : « Je ne souhaite rien tant que de vous voir toujours remplie de l'esprit de notre saint état, soumise à votre Supérieure, condescendant à ses avis ; sage et prudente, aimant la retraite, éloignée du monde et même de votre famille, extrêmement discrète et réservée avec les étrangers, polie et déférente pour M. le curé, douce et zélée avec les enfants, enfin d'une fidélité scrupuleuse à nos saintes Règles. »

Sa visite ranima les Sœurs. En s'éloignant, elle leur remit la lettre dont le P. Allard l'avait chargée. Cette lettre nous montre aussi de quel affectueux dévouement le bon religieux continuait d'entourer ses anciennes dirigées.

« Votre Révérende Mère va vous visiter, leur disait-il, je ne saurais avoir de meilleure occasion... Je bénis le Seigneur de ce qu'il vous fait apprécier les avis qu'on a pu vous donner, lorsque vous étiez à Longueuil. Maintenant vous n'avez plus cette abondance de secours, mais vous puisez dans les

trésors de votre mémoire pour en retirer les secrets de la vie spirituelle que Dieu vous a révélés pendant le noviciat. Vous faisiez vos provisions alors, et aujourd'hui vous vous en nourrissez. Quoique bien des choses vous aient échappé, vous en avez retenu suffisamment pour vous conduire. Avant tout, c'est l'esprit intérieur qu'il est bon d'augmenter. Il est bon de développer la semence jetée dans vos âmes. C'est vers cela que doivent être dirigés vos exercices, les méditations, la lecture spirituelle et le reste. Lorsque vous pouvez lire quelque livre de piété, ne serait-ce que cinq minutes, ne le négligez pas. Dieu vous parlera, il vous instruira au fond du cœur.

« Voyez si le bon Maître que vous avez choisi ne prend pas soin de vous, à présent que vous ne pouvez plus entendre aussi souvent la voix de vos supérieurs : il vous rappelle le passé ; il y a des vérités que vous n'avez peut-être jamais autant comprises que maintenant. Placez toute votre confiance en lui, et il ne vous abandonnera pas. Que dis-je, abandonner ? Ne réside-t-il pas dans votre maison, puisque vous avez le Saint-Sacrement ? Oh ! à cette pensée, votre cœur ne doit-il pas être pénétré d'amour et de reconnaissance ! Non, on ne saurait croire combien il est bon, surtout pour les religieuses qu'il ne veut pas quitter un instant.

« Faites connaître Jésus et Marie aux enfants qui vous sont confiées. Que toute la maison se ressente de la présence de Notre Seigneur, que tous les cœurs soient remplis de piété. Consultez ce

bon Maître dans vos peines, et vous le verrez toujours prêt à vous fortifier et à vous encourager... »

La Supérieure fit un autre cadeau à ses filles, au moment de son départ : elle leur laissa Sœur Marie-Claire. Elle l'avait emmenée sans rien lui dire, et la jeune professe s'était mise en route comme pour une promenade. Aussi son désappointement fut-il grand. Mais elle se souvint de la croix qu'il fallait implanter dans son cœur : elle baisa son crucifix, et tout fut dit. La tâche pour laquelle elle restait consistait à faire un cours de catéchisme, surveiller les pensionnaires en récréation et les diriger dans leurs ouvrages à l'aiguille. Elle l'accepta généreusement, et entra immédiatement en fonction.

La fête de Pâques amena un temps d'arrêt d'un jour dans les études et un renouveau plus durable dans les esprits. L'hiver tirait sur sa fin, le soleil devenait plus brillant et plus chaud, le fleuve brisait les parois de sa prison de glace, et les vieux amis de la jeunesse, les érables aux flancs inépuisables, versaient à flots leur liqueur enchanteresse. A Longueuil, on commença par se réjouir en chantant avec l'Eglise dans la matinée du 4 avril, l'*Alleluia* de la Résurrection. La chapelle, qui voyait pour la première fois cette solennité, était décorée avec une magnificence dans laquelle excellait Sœur Agnès. Elle oubliait dans ces circonstances, les Pères du désert et leurs misérables cellules, et si elle avait pu changer l'eau qu'elle économisait tant pour le service des Sœurs en fleurs rares et en parures étincelantes, elle n'aurait pas craint d'en épuiser la

source. Grâce à elle, les autels offraient un coup d'œil insolite : ce n'était plus les tombeaux dépouillés du Vendredi-Saint, c'étaient des trônes d'où, du milieu de la verdure la plus fraîche et des couleurs les plus variées, la vie s'élançait, radieuse et immortelle. Les murailles blanches elles-mêmes avaient un air de fête. Trois tableaux y reposaient les yeux et élevaient les âmes : un tableau du Sacré-Cœur, don de M. le curé de Belœil, un tableau de la Sainte Vierge et un autre de St Joseph, le pourvoyeur en titre de la Communauté. Mais pour Mère Rose et pour ses compagnes, il ne suffisait pas de célébrer la Résurrection avec des chants et des parures, il fallait la célébrer dans son cœur. Les élèves et les maîtresses s'approchèrent de la Sainte Table : il y eut communion générale. On ressuscita soi-même à une vie plus fervente encore que par le passé, on s'éleva de quelques degrés de plus dans ces ascensions que les âmes de bonne volonté disposent si admirablement dans leur cœur.

Après la fête sacrée, la fête profane. Les âmes chagrines penseront peut-être que la note gaie domine un peu trop dans ces pages ; mais elles oublient ou elles ignorent qu'elle est de l'essence du christianisme, et que si le rire franc, le rire jovial qui repose, disparaissait du reste du monde, c'est dans les communautés qu'il faudrait venir le retrouver. St Jean se récréait avec une perdrix ; Richelieu, l'homme de fer et de sang, se délassait de ses hautes combinaisons en suivant de l'œil les jeux folâtres de jeunes chats ; le P. Pétau, de docte

mémoire, lançait sa plume en l'air et la ressaisissait adroitement, pour calmer son cerveau en ébullition. Ne soyons donc plus surpris de la gaieté de nos Sœurs, et poursuivons notre récit.

Entre les offices et dans la soirée de ce mémorable 4 avril, l'allégresse ne discontinua pas. La Supérieure avait reçu un pain de sucre nouveau, de ce sucre d'érable qui sortait tout parfumé de la cabane que nous connaissons. Elle le partagea en autant de morceaux qu'il y avait de têtes présentes, et chargea Sœur Marie-Joseph, la novice du mois de février, de les distribuer sans retard. La Sœur s'acquitta de la commission de son allure ordinaire. Or, son allure ordinaire était un sautillement des plus drôles. Dans l'émotion de la joie et dans la fierté de son rôle, elle l'accentua encore plus que d'habitude.

La Supérieure qui ne l'avait pas perdue de vue et qui cherchait toujours les occasions de provoquer l'allégresse, s'écria en montrant son morceau qu'elle tenait en réserve : « Ce morceau sera à celle d'entre vous qui imitera le mieux Sœur Marie-Joseph ! »

Anges du ciel, réjouissez-vous, et vous, Saints Innocents qui jouez en toute simplicité devant le trône de l'Agneau avec vos palmes et vos couronnes, regardez sans envie : voilà les postulantes, les novices, les professes qui partent du pied droit, qui partent du pied gauche, qui s'avancent à petits sauts redoublés, voilà les garnitures de bonnets, les voiles blancs, les voiles noirs, qui s'agitent, qui

ondulent, qui montent, qui s'abaissent, voilà un rire inextinguible. Sœur Marie-Philomène était trop légère pour réussir. Elle ne sautillait pas, elle bondissait. Notre aimable Sœur Marie-Claire, de Belœil, n'aurait pas réussi davantage. Ce qui convient au moineau, ne convient pas à l'hirondelle. Quant à nos bonnes Sœurs converses, les compagnes de Sœur Philomène, Sœur Marie-Anastasie, Sœur Marie-Anne, Sœur Marie-Ephrem, et, entre toutes, l'inflexible Sœur Marie-Félicienne, on les trouva un peu lourdes. Ce fut Sœur Marie-Louis, Mlle Octavie Letourneux, qui enleva les suffrages et le morceau de sucre.

Les nouvelles que l'on recevait de Mgr Bourget, étaient une autre cause de joie pour ces saintes filles. Elles le considéraient comme leur père et fondateur, et s'intéressaient vivement à son voyage. Elles savaient déjà qu'il l'avait accompli heureusement, que, malgré une traversée de vingt-trois jours, de New-York au Hâvre, il était arrivé bien portant, qu'il avait visité les communautés et les établissements charitables de la France, que, dans une de ces communautés, à la Trappe du Port-du-Salut, il avait rencontré un de ses diocésains, sur le point de faire ses vœux perpétuels, le Frère Ménard qui ne se lassait pas de pleurer d'attendrissement, et qu'enfin il était parti pour Rome.

A Rome, elles connaissaient l'impression produite par le digne évêque et l'accueil distingué dont il avait été l'objet. Les cardinaux, les prélats le vénéraient ; le Pape disait de lui :

« C'est un saint évêque. J'aime sa modestie et sa simplicité. J'ai la plus grande estime pour lui. Dieu le bénira, car il est plein de piété et de zèle. »

L'Irlande étant alors plongée dans la plus affreuse détresse, le Pape avait ordonné un *triduum* de prières pendant lequel, à la suite de sermons prêchés en italien, en anglais et en français, on ferait la quête en faveur de ce peuple infortuné. Mgr Bourget avait été chargé du sermon français. Dans une autre circonstance, le Saint-Père était venu dire la messe au séminaire romain, à l'occasion d'une fête qui ne s'y célèbre que tous les cent ans. En raison de la particularité, il voulut bien déjeuner ensuite dans la bibliothèque, disposée à cet effet, et où se trouvaient réunis plusieurs cardinaux et évêques. Mgr Bourget, qui avait assisté à la cérémonie, se tenait caché dans la foule, avec sa modestie habituelle. Informé de sa présence, le Maître des Cérémonies accourut le prendre par la main et le conduisit à un des fauteuils réservés aux évêques. A la fin du déjeuner, on présenta à Sa Sainteté un album richement relié, contenant la relation du miracle, objet de la fête, avec deux gravures de prix, l'une sur soie et l'autre sur papier-chine.

Le Pape, après avoir examiné les gravures, les roula et les attacha avec un ruban. Puis, appelant un de ses camériers, il lui dit de les offrir de sa part à Monseigneur de Montréal. Celui-ci se leva aussitôt, et, se jetant aux genoux du Souverain Pontife, le pria de mettre le comble à sa bonté, en

daignant lui donner de ses propres mains les deux gravures. Pie IX sourit: il reprit le cadeau, le donna de ses propres mains et l'accompagna de nouvelles paroles d'estime et d'affection.

Ces sentiments du Pape étaient connus. On en parlait publiquement. Le secrétaire de la Propagande, Mgr Brunelli, causant avec M. Pinsoneault, prêtre de Saint-Sulpice, demeuré à Rome après le départ de Mgr Bourget, lui disait:

« Je puis vous assurer, sans compliment, que peu d'évêques sont en faveur auprès du Saint-Père comme le vôtre. Il l'estime singulièrement, il n'en parle qu'avec effusion. C'est plus que de l'estime, c'est de l'affection, c'est de l'amour. »

Les Sœurs se réjouissaient de ces nouvelles. Nulle part dans le diocèse, on les accueillait avec plus de joyeuses exclamations, nulle part on priait avec plus de ferveur pour le retour du digne évêque, qu'au couvent de Longueuil. On y savait qu'il approchait, qu'il était à St-Jean-Dorchester, qu'il en repartait pour Montréal, et lorsque, le matin du 27 mai, les cloches de la ville sonnèrent à toute volée, la joie ne connut plus de bornes. Les religieuses, les élèves, écoutaient, regardaient, essayaient de découvrir, par-dessus le fleuve, quelque chose de la magnifique réception qu'on faisait à leur père. En effet, c'était un triomphe. La foule encombrait les rues, pendant que Monseigneur, à pied et tête nue, s'avançait lentement, bénissant à droite et à gauche, et arrivait à Notre-Dame, où l'on chantait le *Te Deum*. Comme toujours, il ne

revenait pas seul. Il ne voyageait pas pour le plaisir de courir le monde, il voyageait pour les besoins de son diocèse. Il ramenait avec lui des religieux et des religieuses de Sainte-Croix, et des clercs de Saint-Viateur.

Il n'avait pas oublié ses filles de Longueuil : il leur apportait un souvenir bien précieux. Au moment de son départ, Mère Rose s'était permise de lui confier une lettre pour les Sœurs de Marseille. A leur tour, ces dernières, encouragées par sa bienveillance, l'avaient chargé de leur réponse. C'était cette réponse qu'il envoyait à Longueuil, dès son arrivée. Avec quelle émotion on ouvrit la missive, et avec quelle attention on la lut, il n'est pas besoin de le dire.

Un nouveau lien se forma entre les deux communautés, lien qui rattachait les rives du Saint-Laurent aux bords de la Méditerranée, qui se composait de sympathies et de vœux ardents, lien qui s'est dénoué insensiblement après les premières années de la fondation pour se renouer, à l'époque des fêtes jubilaires des Sœurs du Canada, avec un retour qui le rendra plus durable.

A la Révérende Mère Marie-Rose, Supérieure de la Congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie.

Ma très honorée Mère et mes chères Sœurs,

Que Jésus, notre divin Époux, soit avec vous toutes par son esprit et par sa grâce, à présent et à jamais !

Je n'ai pu me défendre d'une émotion de tendresse en lisant votre bonne lettre qui me faisait verser des larmes, à la pensée qu'elle avait été écrite par de nouvelles religieuses

des Saints Noms de Jésus et de Marie. Oui, mes bien chères Sœurs, je ne saurais vous dire quoi que ce soit avant de vous avoir félicitées de votre bonheur d'appartenir à Jésus-Christ, sous l'invocation de ces Noms si doux et si dignes de notre amour. Oh ! que vous êtes heureuses d'avoir mis votre confiance dans ces saints Noms ! Oh ! soyez de vraies filles de Jésus et de Marie par l'esprit de simplicité, d'obéissance, d'humilité, de zèle pour les faire connaître et aimer, par l'amour de Jésus crucifié : alors, je crois pouvoir vous assurer que vous recevrez bien au-delà de ce que vous espérez de ces glorieux Noms.

Je vous dirai, mes chères Sœurs, que nos très dignes Supérieurs ont eu la bonté de nous tenir au courant de ce qui vous concerne. Nous avons appris vos commencements et vos progrès avec le plus vif intérêt, et dès que nous avons su que vous existiez sous la direction de nos saintes Règles, nous n'avons pas cessé de prier le Seigneur de vous remplir de son Esprit et de vous donner l'amour des vertus religieuses que nous sommes si heureuses de pratiquer.

C'est là ce que nous avons fait pour vous jusqu'à présent. Aujourd'hui, vous nous manifestez le désir de vous associer à tous nos biens spirituels : oh ! c'est de toute notre âme que nous adhérons à ce vœu de vos cœurs. Oui, mes très chères Sœurs, nous voulons et entendons que vous et toutes celles qui dépendront de votre communauté nous soient unies en la charité de Notre Seigneur, et que vous participiez à tout ce que nous pouvons faire et souffrir pour la gloire de notre divin Époux et l'honneur de sa sainte Mère. Nous vous promettons de vous regarder toujours comme nos sœurs, de vous nommer ainsi devant le bon Dieu, et de vous serrer tous les jours dans les bras de notre Charité sur le Cœur de Jésus, comme nous avons coutume de le faire pour toutes nos très chères filles. Et de plus, nous désirons qu'il plaise à Dieu de vous donner part à toutes les grâces qui pleuvent continuellement sur notre famille, et nous espérons qu'il en sera ainsi, puisqu'il n'a pas dépendu de vous que vous ne fussiez effectivement nos filles.

Vous voyez que nous avons pour vous une tendresse de mère plutôt qu'une affection de sœur. Payez-nous de retour, aimez-nous en Jésus, et faites-nous part de tous vos biens spirituels ; que par l'union de la divine charité, nos âmes soient aussi rapprochées que nos corps se trouvent éloignés par la distance des lieux.

Sachez que toutes les fois que vous nous écrirez, vous nous causerez un sensible plaisir.

Toutes celles de nos chères Sœurs à qui j'ai fait part de votre lettre, particulièrement mon assistante et mes autres officières, s'unissent à moi pour vous embrasser affectueusement dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Croyez, ma très honorée Mère et nos très chères Sœurs, que je suis bien à vous en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Votre dévouée et affectionnée,

MARIE DE ST-AUGUSTIN,
Supérieure.

Le Père commun des fidèles avait poussé un cri d'angoisse en faveur de l'Irlande : ce n'était pas sans raison. Ce malheureux pays agonisait dans la famine. Ses enfants ne vivaient plus que d'herbages ou de plantes marines arrachées aux flots. Ceux qui ne mouraient pas s'entassaient par centaines sur des vaisseaux et partaient pour des rivages plus hospitaliers. Depuis la dispersion des juifs peut-être, on n'avait pas vu d'exode plus lamentable. Il venait d'en débarquer à Québec et à Montréal qui faisaient peur à voir. Hâvres, grelottants de fièvre, leurs sordides vêtements en lambeaux, ils se traînaient à peine. On les parquait dans des îles du fleuve ou sous des tentes, par mesure de précaution. Couchés sur de misérables grabats, le jour le soleil

les brûlait, et la nuit le froid les empêchait de dormir.

« Ici, raconte un journal du temps, une mère sans force regarde mourir son mari, ses enfants ; là, des enfants assistent aux derniers moments de leurs parents. On frissonne à la pensée des souffrances qui ont réduit ces malheureux à un tel degré de misère.... Jamais la population de Montréal n'a contemplé un pareil spectacle.... On ne peut concevoir l'horreur de cette situation.[1]

Le clergé canadien fut admirable. Les Religieuses hospitalières le secondèrent avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Les Sœurs Grises allaient et venaient sans relâche au milieu de ces scènes de désolation, portant partout des secours ; la Providence marchait d'un pas égal sur ce terrain de la charité ; l'Hôtel-Dieu offrait cinquante lits et priait l'évêque de dispenser ses religieuses de la clôture : c'était une lutte de générosité devant laquelle les protestants anglais s'inclinaient respectueusement.

Nos pauvres Sœurs ne pouvaient que prier et pleurer.

« Nous avons commencé ce matin, 27 juin, rapportent les *Chroniques*, un *triduum* ordonné par Monseigneur. Après la messe, le Saint-Sacrement a été exposé, et nous avons chanté les Litanies des Saints. Dans l'après-midi, il y a eu bénédiction du Très Saint-Sacrement et chant du *Stabat*. . . »

Au pied de cette croix sur laquelle une de ses

---

[1] L'*Aurore*, passim.

filles, la catholique et indomptable Irlande, était crucifiée, l'Église, par ses voix les plus pures, chantait l'hymne des grandes douleurs et des sublimes supplications.

Une épidémie se déclarait bientôt, malgré les précautions, emportant ces corps affaiblis comme le vent d'automne emporte les feuilles desséchées. Le dévouement ne se ralentit pas, il s'accrût au contraire, et lutta avec le typhus comme il venait de lutter avec la misère. La « vénérable et antique » maison de Saint-Sulpice soutint l'assaut sans faillir à ses traditions de famille. Aux premiers temps de la colonie, ses membres étaient tombés sous les coups des Iroquois, victimes de leur apostolat. En ces jours funèbres, ils tombèrent, victimes de leur charité. Cinq d'entre eux avaient déjà rendu le dernier soupir ; d'autres se débattaient sous l'étreinte du mal, entre la vie et la mort. Les survivants ne se déconcertaient pas. Ces hommes de cabinet et d'études savaient être des hommes d'action. Ils se multipliaient pour assister les mourants, circulant par les rues de nuit et de jour, se glissant sous les abris où gisaient les malades, penchés sur ces grabats où l'on respirait la mort, ne s'éloignant d'un moribond que pour courir à un autre, de leur pas toujours mesuré et de leur allure toujours modeste.

Des prêtres, étrangers à la ville et qui n'avaient rien à craindre de l'épidémie chez eux, M. Girouard, curé de Sainte-Marie, M. Colgan, curé de Saint-André, s'empressaient de les rejoindre. Deux

Jésuites, le P. Martin et le P. Saché, prêtaient leur concours. Les religieuses rivalisaient de courage avec les hommes, sereines dans l'atmosphère empoisonnée comme dans leur chapelle. Les Sœurs Grises perdaient successivement cinq des leurs, et vingt et une autres étaient en danger. La Providence avait douze des siennes alitées, aux prises avec la contagion. Monseigneur payait de sa personne, de général il se faisait soldat, infatigable lui aussi dans ce duel acharné du dévouement contre le mal. Le typhus ne s'arrêtait pas plus devant lui que devant les autres : il l'atteignait, et il fallait le transporter en toute hâte à l'hospice Saint-Joseph. Grâce à Dieu, il en triomphait, mais il laissait sur le champ de bataille, frappé à mort, le doyen de son chapitre, M. Hudon, son grand-vicaire.

La tristesse était grande au couvent de Longueuil.

« Nos larmes coulent au bruit de ces calamités, disent les *Chroniques*, et le récit de ces dévouements excite notre admiration. Notre anxiété augmente à la nouvelle que notre digne évêque a tous les symptômes de la contagion. »

Et après quelques jours : « Nous sommes heureuses d'apprendre que notre bien aimé Père, menacé d'être victime du typhus, est hors de danger. »

L'examen de fin d'année, qui aurait dû les distraire de ces affligeantes nouvelles, ne fit qu'augmenter leur peine, en leur montrant inopinément le point noir qui s'était formé sur leurs têtes. En

raison de l'épidémie, la séance n'eut pas la solennité des années précédentes. Il n'y avait de présents que les commissaires d'école, les Oblats, et M. le Curé. Celui-ci s'empara de l'examen. Travaillé par l'homme ennemi, il allait commencer la guerre. A mesure qu'une élève était appelée, il lui posait questions sur questions, et cherchait évidemment à la décontenancer. Chacun sait qu'il n'y a rien de plus facile, et que, eût-il affaire à un jeune homme de vingt ans, neuf fois pour une l'examinateur le tient à sa merci. Lui-même aurait quelque difficulté à s'en tirer si un de ses pairs, et à plus forte raison un de ses supérieurs, le soumettait à cette épreuve. Il y a une manière d'interroger qui peut troubler les plus solides. Jeanne d'Arc en a su quelque chose à Poitiers, et surtout à Rouen. Seule sur la scène, émue déjà de tous ces regards qui la fixaient, l'élève avait donc devant elle un de ces examinateurs décidés à la trouver en faute.

En dépit de son mauvais vouloir, la plupart répondirent à mériter l'approbation des commissaires. Il ne parvint à les embarrasser ni en littérature, ni en mathématiques, ni en histoire, ni en géographie, ni en anglais, ni en français. Sœur Véronique et les autres les avaient trop bien stylées. A propos de géographie, elles le promenèrent de Québec ou de Montréal à Londres, de Londres à Paris, de Paris à Rome, s'arrêtant où et quand il voulait, passant d'un département ou d'un comté à un autre, lui fournissant les explications

qu'il désirait sur les curiosités et les événements remarquables. Il n'y en eut qu'un petit nombre qu'il réussit à entraver dans les broussailles des verbes irréguliers ou dans les fondrières des parties aliquotes. Néanmoins, les beaux jours avaient fui, l'hostilité était manifeste, et la discussion ouverte sur la direction des Oblats.

Le lendemain, 28 juillet, l'excellent Mgr Bourget que la maladie n'avait pas encore arrêté, s'esquiva pour quelques heures du milieu des pestiférés, et vint présider la distribution des prix. Après avoir remis lui-même aux élèves leurs livres et leurs rubans de mérite, et laissé aux parents la satisfaction de les couronner, il les félicita du bon emploi qu'elles avaient fait de l'année scolaire. Il parla ensuite du fléau qui poursuivait ses ravages et recommanda instamment la prière et les aumônes afin d'en obtenir la cessation.

L'assistance écoulée et les élèves parties pour un mois, il voulut bien causer un instant avec ses chères filles.

« Il aimait sincèrement notre communauté, raconte Mère Véronique, en parlant de cette époque. Que de fois je l'ai vu s'arracher à ses graves occupations pour venir nous encourager !

« Sentinelle vigilante, il avait l'œil à tout, à notre Coutumier qu'il a tracé lui-même, à notre Cérémonial dont il a jeté les bases, à notre manière de réciter l'office et de faire le catéchisme. Il nous questionnait, nous demandait de donner une leçon en sa présence, et nous permettait de l'interroger

à notre tour. Il travaillait de tout son cœur d'apôtre à faire de nous de ferventes et saintes religieuses. Dans ses exhortations, il revenait constamment sur la dévotion aux Saints et adorables Noms de Jésus et de Marie, sur l'observation de la Règle, sur l'amour que nous devions avoir les unes pour les autres. Il a toujours été pour notre petite famille un protecteur et un père. Il l'entourait de la plus tendre sollicitude, la fortifiant dans ses épreuves et la tenant par la main dans ses difficultés, parfois bien pénibles. Nous lui devons une reconnaissance éternelle ! [1] »

Dans la circonstance actuelle, sa vue et ses pieuses paroles les consolèrent de leur chagrin de la veille. Ce qui les affligeait n'était pas tant le demi échec de trois ou quatre élèves racheté sur-le-champ par le succès notoire des autres, confirmé dans la matinée par les félicitations du premier Pasteur, que le changement d'attitude de M. le Curé à leur égard et l'appréhension de l'orage qui se préparait. Mais leur Évêque était avec elles, Jésus et Marie ne les délaisseraient pas : elles pouvaient attendre.

L'arrivée des Sœurs de Belœil acheva d'effacer toute mauvaise impression. Ce fut un événement. On les attendait, mais on ne savait pas à quelle heure elles viendraient. Soudain, dans la journée du 4 août, un bruit de voiture se fait entendre dans la cour : « Ce sont elles ! ce sont elles ! »

---

[1] Mère Véronique du Crucifix.

Chaque Sœur n'a que ce mot à la bouche, et Mère Marie-Rose, Sœur Agnès, Sœur Madeleine, les novices, les postulantes se pressent à la porte, descendent le perron, environnent la voiture, tendent les mains, ouvrent les bras, et ce sont des embrassements, des effusions de joie à faire croire que l'on ne s'était pas vu depuis des années, que les nouvelles venues arrivaient en ligne droite des bords de l'Orégon. Au bruit, le P. Allard qui se trouvait dans la chapelle à songer peut-être à l'orage qui grondait sur lui, est saisi par le mouvement : il accourt de sa personne et il n'est pas le dernier à témoigner de la joie qu'il a de les revoir.

« Nous avons eu congé en leur honneur, ajoute le chroniqueur. La fête a été grande et méritait bien d'avoir une octave. » Elle n'a pas seulement duré huit jours, elle s'est prolongée jusqu'à la fin du mois.

La retraite qui commença quatre jours après ne l'interrompit pas. On priait ensemble, on méditait ensemble, on se sentait à côté les unes des autres, on n'avait qu'un cœur et qu'une âme.

« Il en est de l'âme des justes comme du soleil dit la Sagesse : elle resplendit, et sa chaleur se propage comme les étincelles à travers des roseaux. »

Le 15 août, la chapelle était pleine de pensionnaires et de parents arrivés de Belœil ou de Longueuil pour assister à la cérémonie de clôture. Mlles Hermine de Rouville, Léocadie Bernard, Catherine Chabot et deux autres, s'avançaient à la

balustrade et demandaient au R. P. Guigues la permission d'entrer au noviciat. Dans le nombre, deux d'entre elles, Mlle Hermine de Rouville par exemple, passaient du pensionnat au premier degré de la vie religieuse. Cinq autres prenaient l'habit : Mlle Elise Daignault, qui recevait le nom de Sœur Marie-Angèle et Mlle Elisabeth Dulong, Sœur Marie-Philippe dorénavant, pour ne citer que celles qui sont allées jusqu'au bout. Cinq novices de chœur prononçaient leurs premiers vœux, Sœur Marie-Louise, Sœur Marie-Apolloni, Sœur Marie-Stanislas, Sœur Marie-Patrick et Sœur Marie-Alphonse. Comme on le voit, les unes et les autres ne se bornaient pas à avoir le nom de Marie dans le cœur et sur les lèvres, elles aimaient à le porter et on aimait à le leur donner.

Enfin, quatorze professes, parmi lesquelles cinq des derniers vœux, s'avançaient à leur tour au pied de l'autel et renouvelaient leur engagement. Dans l'après-midi, une autre cérémonie les réunissait encore toutes dans un seul cœur et dans une seule âme. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, Mère Rose s'agenouillait devant l'autel de la Sainte Vierge et consacrait de nouveau sa famille à la Reine des Anges.

La retraite amena plusieurs changements. La Supérieure fut délivrée de sa charge de maîtresse des novices qui échut à Sœur Véronique. Celle-ci n'eut plus à remplir les fonctions de secrétaire du Conseil et de maîtresse de la première classe : Sœur Marie-Élisabeth la remplaça dans la première,

Sœur Marie-Alphonse dans la seconde. Sœur Marie-Élisabeth succéda en outre à Sœur Thérèse dans la place laissée vacante au Conseil par sa nomination au Couvent de Belœil.

Le lendemain de la clôture, à midi, au moment du dîner, les Sœurs qui avaient récité jusqu'ici le *Benedicite* ordinaire, inaugurèrent la récitation du grand qui se dit dans les communautés. Espérons que, faute de pain et autres aliments, elles n'auront plus à le réciter sur une douzaine de pommes de terre. Le soir du même jour, à la fin du souper, introduction d'un verset de l'*Imitation*, à la suite de la lecture spirituelle. Il y eut diverses autres ordonnances sur l'ouverture et la fermeture du parloir, l'heure réglementaire du coucher, la préparation, la veille, des ornements qui doivent servir à la messe du lendemain, la fabrication des hosties, la psalmodie, le travail des postulantes et des novices pendant la récréation, leurs rapports entre elles et avec les religieuses ainsi qu'avec les supérieurs, etc.

Quand, sur mer, la tempête s'annonce, on cargue les voiles, on se met en mesure d'en recevoir le choc. De même, au moment où l'épreuve allait fondre sur elle, la Communauté prenait ses précautions et se couvrait de moyens de défense.

Mère Marie-Rose eut désiré être délivrée de sa charge de Supérieure comme elle l'était de celle de Maîtresse de novices. Elle conservera ce désir jusqu'à son dernier souffle, ce désir sera le poids qui inclinera son âme dans ce sens jusqu'à la

fin, pendant que son rêve serait de se perdre dans les rangs des bonnes Sœurs converses. Ce n'est pas qu'elle craignît la peine et que la croix l'effrayât, c'est parce qu'elle se jugeait indigne. Mais elle n'avait rien de commun avec ces âmes qui s'écoutent et dont l'humilité de surface n'est que de l'amour-propre qui tremble de ne pas réussir. Convaincue que d'elle-même elle était incapable, elle ne comptait que sur Dieu, et, pour être assurée de ne faire que sa volonté, elle rejetait ses craintes et ses désirs. La volonté divine pour règle et pour appui, la bonté, la condescendance à l'égard de ses sœurs, le discernement de leur caractère et de leurs besoins, la prière pour attirer l'esprit de Dieu en elle afin de les diriger, voilà ce qui lui servait de ligne de conduite.

Elle était dans la bonne voie. Fénelon n'en avait pas tracé d'autre dans ses conseils à un Supérieur. « Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes, c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne vous demande pas l'impossible, vous n'aurez à répondre que des choses que vous avez pu faire. Si vous voulez gagner vos inférieurs à Dieu . . . faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu . . . Accoutumez-les à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de père, et une condescendance qui aille aussi loin que les règles essentielles le permettront. Attendez un chacun selon ses besoins. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grâces, et supporter les faibles pendant qu'on per-

fectionne les forts... C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté le ménagement des esprits. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. »

La fondatrice en était là. Défiante de ses propres lumières et pleine de confiance par son union à Dieu, attentive aux conseils qu'on lui donnait et à la manière d'agir de ceux qui s'étaient trouvés dans sa position, elle suivait la route dont un des plus habiles gouverneurs d'hommes a dit : « On marche sûrement, quand on ne s'écarte pas du chemin par où le gros des sages a passé.[1] »

A la lecture de la lettre des bonnes Sœurs de Marseille, elle s'était écriée : « Oh ! que je voudrais voler au milieu de ces saintes religieuses. Je puiserais près d'elles un peu d'ardeur pour la souffrance et l'amour de Jésus-Christ. »

L'ardeur, elle la possédait. La souffrance, elle la connaissait de longue date, et l'heure approchait où la connaissance deviendrait plus intime. Mais là encore, il n'y avait pas de quoi se troubler, et elle ne se troublait pas. C'était bon signe, c'était la marque que Dieu imprime aux œuvres qui sortent de ses mains et aux âmes qu'il a prédestinées.

« Notre Congrégation ne souffre rien, tout lui réussit, disait St Vincent de Paul : ce grand calme me donne de l'inquiétude, car le propre de Dieu

---

[1] St Vincent de Paul.

est d'exercer ceux qui le servent, et de châtier ceux qu'il aime. Je me souviens de ce que l'on rapporte de St Ambroise que, ayant appris du maître d'une maison où il entra dans un de ses voyages, qu'il ne connaissait ce qu'était l'affliction, il en sortit brusquement en disant à ceux qui l'accompagnaient : « Sortons d'ici, parce que la colère de Dieu va tomber sur cette maison. Elle y tomba en effet, la foudre l'ayant renversée un moment après, et écrasé sous ses ruines tous ceux qui étaient dedans. »

Le plus grand religieux du XVIIe siècle ajoutait : « La gloire des chrétiens est celle de Jésus-Christ, et comme il n'en a point connu d'autre dans ce monde que celle de s'offrir incessamment en victime à Dieu son Père, il n'y en a point d'autre aussi pour nous que de nous offrir comme lui dans la même fin et dans le même esprit. Il en a fait dépendre le bonheur de ceux qui vivent dans son amour de leurs pénitences, il a voulu qu'ils partageassent ses peines et ses travaux avant que de partager son repos et sa béatitude... Ainsi nos infirmités, nos maladies, nos douleurs sont tout ensemble des remèdes de nos péchés, des marques de notre réconciliation avec Dieu et des assurances de nos couronnes.[1] »

[1] L'abbé de Rancé.

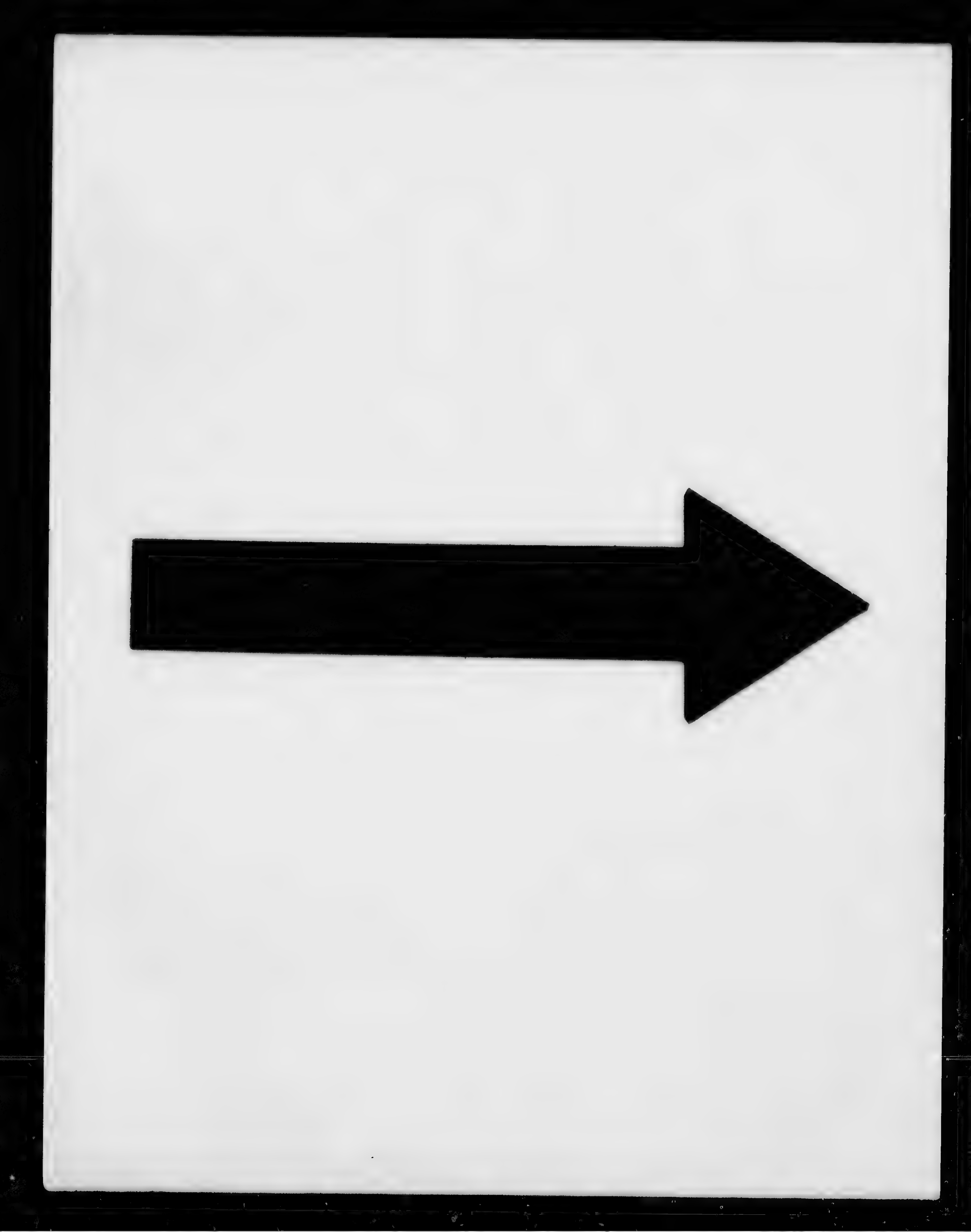
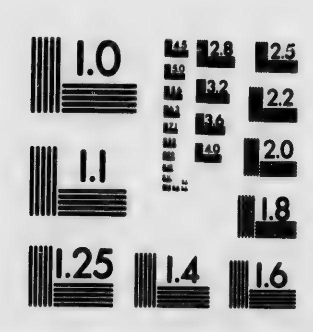


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

CHAPITRE V

LES ÉPREUVES ET LES TRIBULATIONS

SEPTEMBRE 1847 À SEPTEMBRE 1848

Les derniers jours de vacances. — Une bonne œuvre. — La bénédiction de la chapelle et d'une cloche, la consécration du maître-autel. — Le R. P. Guigues nommé évêque. — M. le Curé et les Pères Oblats. — Visites réitérées de Mgr Bourget. — Il essaie de faire la part de chacun. — Il échoue. — Point de religieux, point de Français. — Les calomnies. — Tranquillité des Sœurs. — Vêtures, professions. — Nouveaux portraits de religieuses.

Les Sœurs de Belœil avaient regagné leur poste. Comme la saison était belle, et qu'il restait quelques jours avant la rentrée, Mère Rose eut une de ces idées dont les supérieurs devraient s'inspirer plus souvent. On ne peut toujours respirer entre les mêmes murs ni toujours tourner dans le même cercle, on a besoin de changement. Un déplacement d'intervalle en intervalle rafraîchit l'âme et retrempe les ressorts : on revient plus dispos, le travail n'en souffre pas. Elle annonça donc un beau matin que les Sœurs qui étaient libres allaient faire une excursion de deux à trois jours à Belœil. La colombe qui annonçait la fin du déluge aux quatre femmes enfermées dans l'arche ne fut pas mieux accueillie. Il s'en trouva douze que la grandeur ne retenait pas au rivage, je veux dire la mortification

à outrance, l'exemple des Pères du désert qui ne sortaient jamais, et les devoirs d'état, douze novices, postulantes ou professes à la langue déliée, aux yeux avides de verdure et de soleil, au cœur ouvert aux émotions juvéniles, et qui entre elles toutes, en ajoutant leurs années à leurs années, en entassant leurs printemps sur leurs printemps, parvenaient à peine à former la somme énorme de deux cent cinquante ans. Deux cent cinquante ans à porter sur ses épaules ! Depuis le déluge, il y avait de quoi frissonner. Mais, étant douze à se les partager, elles n'y songeaient guère : elles riaient, elles remerciaient leur bonne Mère, elles demandaient à Sœur Véronique si elle ne les accompagnerait pas, elles levaient un regard timide sur le front sévère de Sœur Agnès, et en même temps elles se préparaient comme pour la traversée de l'Atlantique.

Les voitures arrivèrent, la caravane s'ébranla. Quelle joie le long de la route qui côtoie le fleuve, avec ses eaux étincelantes sous les feux du soleil, avec cette voûte d'azur qui se déployait sur leur tête, avec ces arbres qui se succédaient sans relâche comme pour leur faire cortège, et ces bœufs qui paissaient pacifiquement, et ces oiseaux qui chantaient l'éternel cantique du banquet de la vie. Et là-bas, sur les bords du Richelieu, au pied du vieux cratère éteint et changé en lac, devant la croix gigantesque dont on leur parlait si souvent et que la plupart n'avaient pas vue, quelles exclamations ! Les heures s'envolaient d'une aile qu'elles ne sentaient pas, la masse énorme de leurs deux cent

cinquante ans s'évanouissait en poussière dorée, un arc-en-ciel en permanence se dessinait au sein de la brillante vapeur, et le prisme de leur jeunesse en décomposait les nuances à la gloire de l'heure présente. Il n'y avait plus ni rouge, ni jaune, ni violet, le violet du deuil et de la pénitence, le jaune de la vie terre à terre, le rouge de la douleur; il n'y avait que le vert et le bleu, la couleur de l'espérance. L'atmosphère en était saturée: ce n'était plus de l'oxygène vulgaire qu'elles aspiraient, c'était de l'espérance, de cette espérance qui illumine des âmes de vingt ans. Et dans le joli couvent tout neuf et si coquet, quel ramage d'alouettes et d'hirondelles lorsqu'elles s'y retrouvaient après leurs promenades! Sœur Thérèse leur en faisait amicalement les honneurs avec Sœur Apollonie qui remplaçait Sœur Marie-Ursule, et les deux braves Sœurs converses que nous aimons, Sœur Marie-Anne et Sœur Marie-Anastasie. Mais soyez heureux, soyez malheureux, que le printemps chante dans votre cœur ou que l'hiver y fasse entendre sa note attristée, le temps passe tout de même. C'est encore une de ces choses que nous ne pouvons enchaîner. Nous enchaînons la lumière, la chaleur, l'électricité: le temps échappe à nos prises. Espérons que l'on réussira peut-être un jour à le saisir pour le bonheur de ceux qui ne veulent pas vieillir.

En attendant, les deux ou trois jours accordés par la Supérieure étaient écoulés. Comment? on n'en savait rien, mais le fait était là, debout, impérieux; il fallait songer au retour. On se fit des

adieux à émouvoir l'impassible montagne de Saint-Hilaire qui en avait pourtant bien vu d'autres, et les voitures reprirent le chemin de Longueuil. Longtemps après, lorsque le temps eut doublé et triplé les vingt ans d'alors et dispersé celles qui les avaient, quand il leur arrivait de se réunir pour les vacances à la maison-mère, elles parlaient de cette excursion comme les vieux soldats de Napoléon parlaient des Pyramides ou d'Austerlitz. « J'y étais, ma Sœur : j'étais à cette fameuse promenade du mois de septembre 1847. »

Les émotions calmées, Mère Marie-Rose assembla la communauté et fit une seconde répartition des charges et des emplois. Nous connaissons la première ; donnons quelques détails sur celle-ci. Sœur Véronique, maîtresse des novices et chargée de la première classe, devint en outre maîtresse générale des études. Sœur Marie-Agnès conserva ses attributions. Sœur Marie-Ursule, rappelée de Belœil, reçut l'économat. Notre amie Sœur Marie-Claire, réintégrée dans le nid maternel à sa grande satisfaction, eut à enseigner l'anglais et le français. Nous savons quel est l'emploi de Sœur Marie-Élisabeth, la nouvelle secrétaire du conseil. Il lui en échut plusieurs autres auprès des pensionnaires. Sœur François de Sales fut chargée de la surveillance au dortoir et au réfectoire, du travail et de la bonne tenue des petites.

Sœur Marie-Louis eut à enseigner la musique et le chant aux postulantes, aux novices et aux élèves. Sœur Marie-Stanislas dut commencer la

longue série des emplois qui lui seront confiés et qui n'est pas terminée, par être première sacristine et règlementaire. Étant destinée à être Supérieure-générale, il était avantageux qu'elle passât par la filière des charges. L'enseignement de l'anglais aux novices, aux postulantes et aux élèves de la seconde classe fut réservé à Sœur Patrick, pendant que Sœur Marie-Alphonse l'apprendrait à la première et qu'elle présiderait les récréations où l'on doit parler cette langue. Les Sœurs converses gardaient leurs emplois. Sœur Marie-Félicienne était toujours infirmière, et l'aimable Sœur Philomène, toujours portière. Sœur Marie-Ephrem avait à fabriquer des cierges et des hosties, à surveiller les lavages, à tenir en ordre le linge des postulantes, et, en l'absence de Sœur Véronique, à donner aux novices les permissions courantes. Cette dernière attribution disait hautement la confiance qu'elle inspirait. Les autres, converses ou Sœurs de chœur, professes, novices ou postulantes, se partageaient entre les titulaires que nous venons de nommer, en qualité d'aides ou assistantes, à la cuisine, au réfectoire, au dortoir, à la lingerie, à la couture, au jardin, à la chapelle. Ce n'était pas une petite affaire que de pourvoir au bon fonctionnement de la Communauté, si peu nombreuse fut-elle encore, et d'assigner à chaque rouage la place qui lui convenait.

Chaque Sœur ayant donc sa place et son rôle, la Supérieure les exhorta, non pas à les bien remplir, — ceci était hors de question, — mais à les

surnaturaliser. A cet effet, elle recommanda le silence et le recueillement, et insista sur la modestie parfaite dont on devait s'envelopper dans l'exercice de son emploi. Puis, comme il y avait encore un jour de libre avant l'arrivée des élèves, elle les gratifia d'un dernier congé. Le 6 septembre, elles passèrent la journée au bois, s'approvisionnant d'air frais et faisant leurs adieux à la campagne. Elles récitèrent l'office autour d'un monticule qu'elles avaient surmonté d'une croix rustique, chantèrent au moment du départ, le cantique de leur Supérieure : « Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours ! » et ce fut fini, les vacances étaient enterrées.

Le lendemain arrivèrent les élèves, et le fonctionnement régulier de la maison recommença comme les années précédentes. Une lettre du coadjuteur leur annonça une bonne nouvelle dès le premier jour de la rentrée. Mgr Bourget avait obtenu de Rome, en leur faveur, une indulgence plénière pour le jour où elles prononceraient leurs vœux, temporaires ou perpétuels, et pour l'anniversaire. L'indult n'était que pour dix ans ; mais, ajoutait le coadjuteur, Sa Grandeur négociait pour l'obtenir à perpétuité. La lettre étant du 8 septembre, fête de la Nativité, la Ste Vierge semblait leur sourire au début de la nouvelle année scolaire.

Nous l'avons vu, la Communauté s'était associée de ses larmes et de ses prières au dévouement des religieuses de Montréal pour les malheureux Irlandais. En se remettant à sa tâche ardue, elle résolut

de s'y associer d'une manière plus efficace. Le typhus avait laissé orphelins un nombre considérable d'enfants. Monseigneur, les couvents, les collèges, des prêtres, des familles s'étaient empressés de les recueillir, mais il en demeurait encore sous ces abris où avaient expiré leurs parents, à la Pointe St-Charles entre autres. Mère Marie-Rose y expédia deux Sœurs avec mission d'en ramener quelques-uns. Les deux envoyées choisirent, parmi les plus misérables, trois sœurs dont les parents, s'ils n'étaient pas morts, ne valaient guère mieux. L'aînée avait quinze ans, la seconde treize, et la dernière neuf. Lorsqu'elles revinrent suivies des trois pauvres enfants, il n'y eut qu'un cri de pitié chez celles qui les attendaient, et qu'un souci, celui de les dérober à la vue des pensionnaires. Des haillons pendaient le long de leur corps amaigri, et la vermine fourmillait là-dedans comme chez elle. Elles en étaient couvertes, disent les *Chroniques*. Sans désemparer, Sœur Agnès qui avait bon cœur, malgré ses apparences austères, déclara qu'elle les adoptait et qu'elle se chargeait de les nettoyer, de les habiller, de les rendre présentables. On accepta, et deux heures après, grâce à l'eau qu'elle savait prodiguer quand il le fallait, grâce à ses doigts habiles, les trois enfants étaient métamorphosées et faisaient désormais partie de la famille. « Mange ton pain avec ceux qui ont faim, disait Tobie, couvre de tes vêtements ceux qui sont nus, et ne crains rien : notre vie est pauvre, mais nous serons riches si nous craignons Dieu, que nous nous éloignions du mal et que nous fassions le bien. »

Nous avons dit que l'aile gauche, telle qu'elle se voit maintenant, était achevée. On avait profité des vacances pour l'organiser définitivement. La chapelle, descendue du second étage au premier, n'attendait plus que les bénédictions de l'Église. Un élégant campanile la dominait, mais vide encore de sa cloche. Cette cloche existait, sans que les *Chroniques* indiquent par quels moyens on se l'était procurée, et elle aussi n'attendait plus que les prières de l'Église pour annoncer d'une voix autorisée la volonté de Dieu en appelant aux exercices. Enfin, le maître-autel demandait à être consacré. La date de ces diverses cérémonies étant fixée au 14 septembre, Mère Marie-Rose s'occupait des préparatifs. Elle avait une marraine pour la cloche, Mme de Rouville, la mère de l'une de ses postulantes; mais il lui manquait un parrain. Elle écrivit à M. de la Broquerie :

« Les travaux de notre chapelle sont terminés. Mgr le coadjuteur en consacrera l'autel le 14 du présent mois. La circonstance ne saurait être plus favorable pour la bénédiction de notre cloche. Souffrez, Monsieur, que nous vous choisissions pour parrain. Mme de Rouville sera la marraine. Je n'attends plus que votre réponse pour que la cérémonie soit définitivement réglée. Si elle est conforme à nos désirs, comme nous l'espérons, vous obligerez celle qui a l'honneur de se dire avec reconnaissance votre très humble servante. »

Elle écrivait à la même date au père de sa postulante, M. René de Rouville :

« Le 14 prochain, Mgr de Martyropolis consacrera l'autel de notre chapelle et bénira la cloche du couvent dont Mme de Rouville veut bien être la marraine. Nous vous prions de croire que nous serions très honorées si vous daigniez assister à la cérémonie. Nous pouvons d'autant plus l'espérer que vous avez promis une visite à Mlle Hermine. Je n'ai pas besoin de vous dire la joie qu'elle en ressentira. Elle continue de se bien porter, et elle ne s'ennuie nullement. Cependant, il me semble que son bonheur est incomplet : je crois lire dans son cœur qu'elle désirerait vous voir afin de vous témoigner toute l'affection qu'elle éprouve pour son bien-aimé père, affection que sa position nouvelle n'a pas altérée.

« Nous espérons que les distances, qui ne peuvent séparer les esprits, ne diminueront en rien sa tendresse pour vous, et c'est dans ces sentiments que nous aimons à l'entretenir, bien persuadées qu'ils sont tout à fait dans l'ordre. »

La cérémonie eut lieu au jour marqué. Le P. Allard bénit la chapelle, le coadjuteur consacra l'autel et accomplit les rites que, dans le langage courant, on appelle le baptême d'une cloche. M. de la Broquerie et Mme de Rouville donnèrent à leur filleule les noms de Joseph-Charles. Etaient présents, en dehors de l'assistance ordinaire en pareille occurrence, le R. P. Guigues, supérieur, M. le curé de la paroisse, M. le curé de Belœil, le P. Bourassa et plusieurs autres. En finissant, le coadjuteur promulgua, au nom de Mgr Bourget, une indul-

gence plénière à gagner tous les ans à perpétuité par ceux qui, après avoir rempli les autres conditions, visiteraient la chapelle le 14 septembre ou dans l'octave.

Le P. Allard se dévouait toujours et toujours on appréciait son zèle. Le 4 octobre, les élèves et les Sœurs communièrent à son intention, à l'occasion de sa fête. La veille, elles l'avaient attiré dans une des salles du pensionnat, et là, bien malgré lui, il s'était vu obligé d'entendre l'expression de leur reconnaissance et d'accepter quelques menus objets, fruits de leur travail. M. le Curé assistait à ces épanchements de famille. Mais c'était pour la dernière fois. Le poison de l'homme ennemi fermentait déjà : cette circonstance en activa la circulation.

Il était curé après tout, et le couvent n'existait que par lui. C'est lui qui avait aplani les difficultés avec la fabrique, lui qui avait soutenu les Sœurs, donné une terre, prêté un piano; il se sentait des droits, non-seulement à leur gratitude dont il ne doutait pas, mais à plus d'autorité dans la maison.

Et l'autorité s'en allait tout entière aux Oblats !

Le R. P. Guigues avait la haute main en qualité de Supérieur, et le P. Allard dirigeait le pensionnat, le noviciat, les religieuses, il était l'âme de la Communauté.

Son bon sens lui avait bien dit jusqu'à ce jour que la sollicitude de sa paroisse l'empêchait de se consacrer à un établissement qui exigeait tant de soins au début, et que pour former à la vie spirituelle, transformer des institutrices ou des jeunes

filles venant de la campagne en religieuses, des religieux étaient encore les hommes qui avaient le plus de dispositions acquises. Sans eux, que seraient devenues et Mlle Céré, et Eulalie, et sa compagne ? Aurait-il eu, je ne dis pas l'aptitude, il l'avait, étant prêtre et bon prêtre, mais le loisir et la patience de les suivre pas à pas pour les initier à cette existence spéciale qui ne s'improvise pas, qu'il faut avoir pratiquée pour la connaître ? La capacité des Pères étant hors de cause, il restait le mode d'éducation qu'ils suivaient à l'égard des élèves. Mais ce mode ou cette méthode n'était pas si mauvaise que l'on s'acharnait à le lui persuader. Que signifiaient les articles des *Mélanges*, l'approbation du surintendant, les félicitations de l'évêque du diocèse et la confiance des parents ? Et ce chiffre de treize pensionnaires trouvé à leur arrivée, et porté dans le moment même, en cette année 1847-48, à quatre-vingt-neuf, que signifiait-il ?

Mais la passion ne raisonne pas, elle se précipite fatalement sur sa pente. « Oui, remarquait un homme du monde, excellent chrétien et professeur distingué, nos passions ont leur fatalité, mais elles ne l'ont pas en commençant : elle l'acquièrent ; à mesure qu'elles sont moins maîtrisées, elles nous maîtrisent davantage. L'évêque de Belley, Camus, dans un de ses romans pieux, dit que la tentation au commencement est une fourmi qui démange, et qu'à la fin elle est un lion qui dévore. C'est là l'histoire de nos passions. Écrasez la fourmi, n'attendez pas le lion.[1] »

[1] Saint-Marc Girardin.

La fourmi grandissait, le lion n'était pas loin.

Ce que le bon sens lui démontrait, l'homme ennemi l'avait obscurci à plaisir. Il ne le voyait plus ; ce qu'il voyait, c'était sa place occupée par d'autres.

En soufflant sur ces froissements légitimes jusqu'à un certain point et que, avec un peu de caractère, il eut été si facile de surmonter, le malheureux qui vivait sous son toit envenimait la situation et accélérait la rupture.

Le jour même de cette fête de famille, la communauté apprit une nouvelle qui la réjouit et qui l'attrista. Le R. P. Guigues était nommé évêque de Bytown, la future Ottawa. Il venait de recevoir ses bulles, datées du 9 juillet. Elle se réjouit de la juste appréciation que l'on faisait de son mérite, elle s'attrista du vide qu'il allait laisser dans la maison. « Nous allons perdre notre dévoué Supérieur, relatent les *Chroniques*. Dieu sait quel sacrifice il nous impose en nous privant de la direction d'un religieux si prudent et si éclairé.

Le lendemain, l'évêque nommé dit la messe au couvent. Après la messe, il consentit à se rendre au milieu des pensionnaires où l'une d'elles lui lut une adresse de remerciement pour l'intérêt qu'il leur avait constamment manifesté. Il passa ensuite dans la salle de communauté. Il fit aux Sœurs une courte allocution, leur recommandant l'union entre elles, insistant sur la charité, la charité, disait-il avec St Paul, qui est « le lien de la perfection. » Quand il eut fini, la Supérieure, au nom de la

famille, lui exprima les regrets qu'elle éprouvait de son départ, et les sentiments de reconnaissance qu'elle lui garderait toute sa vie. Elle pouvait à peine parler, ses larmes coulaient ; à son exemple, toutes les Sœurs pleuraient. Il quitta bientôt Longueuil et partit pour Saint-Colomban, paroisse isolée dans les montagnes, dont le curé, irlandais de naissance, se chargeait de lui apprendre l'anglais, nécessaire dans son diocèse. Il emmenait avec lui le P. Brunet, à qui la langue anglaise était non moins indispensable pour ses missions des cantons de l'est, et laissait à sa place comme Supérieur de la résidence des Oblats, le P. Allard. Cet accroissement d'autorité n'était pas de nature à adoucir l'amertume de M. le Curé.

Cependant, observe Bossuet, « n'oubliez rien de ce qui regarde vos classes, et soutenez-en toujours les saints exercices sans vous relâcher le moins du monde, car c'est là votre vocation particulière, et si vous y manquiez, tout le reste s'en irait en fumée. »

Loin de manquer soit à leurs classes, soit à leurs exercices, les Sœurs les poussaient très activement, par devoir d'abord et comme elles l'avaient toujours fait, ensuite pour répondre aux attaques qui commençaient de se répandre. Se rappelant le bien qui était résulté de la première retraite, elles ne négligèrent pas de procurer aux élèves ce stimulant si avantageux pour l'étude et pour la piété. Du 10 au 14 novembre, elles les mirent en retraite, et l'infatigable Père Allard en fit encore les frais. Le

jour de la clôture, il y eut consécration solennelle à la Ste Vierge, admission au postulat de deux pensionnaires, les demoiselles Catherine et Mary O'Neil, et nouvelles élections des officières de la Congrégation des enfants de Marie. Cette congrégation comptait une quarantaine de membres. Elle n'admettait que celles des élèves dont la conduite était en tout édifiante. La présidente élue fut Mlle Alphonsine Leduc; l'assistante, Mlle Célina Barthe; la secrétaire, Mlle Eulalie Durocher; la trésorière, Mlle Hermine Berthiaume; l'admonitrice, Mlle Henriette Giroux; les sacristines furent Mlles Maria Bruno et Albine Saint-Charles; les infirmières, Mlles Onésime Daignault et Basilisse Benoît; les zélatrices, Mlles Amélie Gélineau et Adéline Resther; et les conseillères, Mlles Elizabeth Mohan, Philomène Chalut, Hermine Demers.

Mgr Bourget, la sentinelle vigilante, selon le mot de Sœur Véronique, n'était pas sans savoir ce qui se passait. Le 17 de ce mois de novembre, il arrivait au couvent.

Après avoir visité le pensionnat et la communauté, dit un mot à chacune et jugé du bon ordre de la maison, il s'enferma avec les Sœurs du conseil.

La séance dura plus de deux heures.

Il régla les questions pendantes, comme l'érection d'un chemin de croix qu'il confia au P. Allard, l'usage d'appeler la Supérieure et les conseillères par un ou plusieurs coups de cloche, l'opportunité de créer une procure qui centraliserait les affaires

temporelles, et l'obligation de conformer autant que possible la coiffure des religieuses à celle de leurs Sœurs de Marseille. Mais ce dernier point souffrait difficulté : la gaze était rare au Canada, il fallait l'importer d'Europe. Il permit, en attendant, l'usage de la mousseline. Il s'informa ensuite de la situation exacte.

Le conseil ne lui dissimula pas que M. le Curé n'était plus le même à l'égard du couvent, qu'il voyait d'un mauvais œil leurs relations avec les PP. Oblats, et qu'il leur donnait à entendre qu'il fallait les rompre si elles voulaient conserver son amitié. Il critiquait la méthode d'enseignement et de direction, et ne se cachait pas pour dire que l'administration diocésaine devrait nommer pour chapelain un prêtre canadien qui, plus au courant des besoins du pays, s'entendrait mieux à former les élèves et les religieuses. Les pauvres Sœurs tremblaient en répétant ces critiques. Le bon évêque les rassura. Il les engagea à ne rien changer à leur méthode et à leurs relations, et leur promit de suivre attentivement l'affaire. Mais il partit soucieux. Il pressentait du trouble.

Cette visite avait lieu le 17. Le 23, le coadjuteur arrivait de son côté. Il convoquait les Sœurs et développait devant elles ces deux points, que Monseigneur était leur père et supérieur, qu'il les considérait comme « son bras droit, » qu'elles lui devaient obéissance et soumission complètes, et qu'en lui restant unies comme le bras l'est au corps, elles n'avaient rien à craindre, que les Oblats

avaient fait beaucoup pour elles, que c'est à eux qu'elles étaient redevables de leur vie religieuse, et que la reconnaissance leur défendait de l'oublier.

Les Sœurs respirèrent. Malgré les bonnes paroles de leur évêque, elles avaient redouté un changement, et l'idée vague que la voie dans laquelle elles s'étaient engagées à la suite des Oblats aurait pu n'être pas sûre, leur avait causé de l'inquiétude. Le discours du coadjuteur les délivra d'un grand poids : il exprimait les sentiments qui les animaient et couvrait le passé de son approbation.

Le surlendemain, nouvelle visite de Mgr Bourget. La situation empirait : M. le Curé ne se montrait plus, on ne pouvait le rencontrer et les langues étaient en mouvement.

Comme de raison la Supérieure se croyait responsable de cet état de choses. Elle s'accusait de maladresse, d'inexpérience, incapable, dans la mauvaise opinion qu'elle avait d'elle-même, de s'expliquer un pareil changement autrement que par sa faute. Elle pria Monseigneur d'en choisir une autre. L'évêque lui répondit que ce n'était pas le moment de se retirer. Il l'exhorta à la patience et finit par conseiller de faire à M. le Curé sa part dans les intérêts de la Communauté en le consultant toutes les fois qu'il s'agirait du temporel.

Mère Rose ne demandait pas mieux, le P. Allard non plus qui ne s'en mêlait jamais. Elle redit la maxime qui inspirait sa vie : « Dieu le veut ! » et son existence de sacrifice reprit son cours.

Plusieurs curés lui écrivaient pour des fonda-

tions dans leurs paroisses et lui envoyaient des plans de couvent. Elle étudia les plans et elle répondit.

Le R. P. Guigues avait promis de revenir au bout de deux mois. Les deux mois touchaient à leur fin, et il n'était pas question de retour. Les attaques que l'on dirigeait contre lui étaient trop pénibles pour qu'elle gardât le silence plus longtemps. Elle lui écrivit : « Permettez, disait-elle, à celles qui ne cessent de se considérer comme vos enfants de se prosterner à vos pieds en sollicitant votre sainte bénédiction. Quoique nous soyons persuadées que vous ne doutez pas de nos sentiments, nous craindrions de manquer à la reconnaissance si, dans votre éloignement, nous ne cherchions pas à vous les faire connaître. Oui, très honoré Père, les bontés et les soins plus que paternels que vous avez eus pour nous sont vivement sentis par nos cœurs depuis votre absence.

« Si le jour de votre départ nous nous sommes montrées si faibles, c'est que nous comprenions de quel soutien nous allions être privées. Nous, si faibles et si chancelantes ! à cette pensée, nous ne pouvions retenir nos larmes. Pardonnez-nous cette faiblesse. Mais il nous reste à désirer votre retour, et nous appelons de tous nos vœux le jour qui vous ramènera à Longueuil.

« La belle fête de l'Immaculée-Conception approche, les deux mois seront écoulés au delà, et l'on nous dit que vous ne reviendrez qu'à Noël. Je ne saurais vous exprimer combien nous avons été heu-

reuses d'apprendre la manière dont vous vivez. Nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous être utiles en quelque chose. Soyez persuadé du respect le plus profond et de la confiance la plus sincère de toutes vos filles, et en particulier de celle qui sera toujours votre très humble servante. »

Le typhus continuait ses ravages.

Après Mgr Bourget, il avait atteint son coadjuteur et mis un instant ses jours en danger. De Québec et de Montréal, il s'était répandu au loin, à Toronto et à Bytown. Les Oblats de cette dernière localité avaient tous été obligés de s'aliter. Ils se relevaient lentement, et, au couvent de Longueuil, l'anxiété était grande. De temps à autre, une lettre venait rassurer les Sœurs. A chaque bonne nouvelle, Mère Rose oubliait ses soucis et se hâtait de manifester sa joie. Elle écrivait au P. Telmon, son ancien directeur de Belœil :

« Daignez agréer nos sentiments de reconnaissance pour la lettre que vous nous avez écrite, et surtout pour les détails que vous nous donnez sur votre santé. Nous voyons avec satisfaction que vous êtes à peu près rétabli. Nous avons toujours été au courant des progrès du mal, et nous n'avons cessé de prier pour vous ainsi que pour tous les Pères de la résidence. Daigne le Seigneur conserver des santés si précieuses ! »

Les souffrances morales n'étaient pas les seules qu'elle eût à supporter, elle souffrait physiquement. La maladie dont elle avait le germe de longue date et qui devait sous peu la terrasser, la minait d'une

manière sourde, mais continue. Le soupçonnait-elle ? on ne le sait, car elle ne parlait pas de ce qui la concernait.

« Souffrir et combattre, écrivait-elle à son frère Théophile, c'est notre gloire sur cette terre d'exil. Le ciel, notre véritable patrie, sera notre récompense si nous sommes fidèles. »

Fidèle à la peine, fidèle au combat contre soi, elle l'était. Elle ne vivait que pour cela, mais on comprend quel retentissement devait avoir le moindre choc dans une semblable constitution. Sans s'en douter, M. le Curé, dont le mécontentement arrivait à l'état aigu, lui porta un coup terrible.

Pour répondre aux intentions de Monseigneur, Mère Rose recherchait les occasions de l'entretenir des affaires du couvent. Le pauvre Curé se dérobait sous un prétexte ou sous un autre, évitant de dire quoi que ce soit de blessant. Il hésitait à rompre, son cœur luttait contre sa tête. A la fin, la tête l'emporta : il déclara nettement que toute relation cessait entre le presbytère et le couvent, et qu'il ne remettrait les pieds chez elle que lorsqu'il n'y aurait plus de Français. La rupture était consommée.

La Supérieure se réfugia dans la chapelle, la figure bouleversée. Elle s'agenouilla à sa place ordinaire quand elle était seule ou qu'elle se croyait seule, au pied de la balustrade, à deux pas du tabernacle. Elle pria longtemps, les mains jointes, la tête penchée sur la poitrine. Lorsqu'elle sortit, la Sœur qui l'avait vu entrer et dont nous relate-

rons le récit dans une autre circonstance, fut étonnée de l'expression de sa physionomie. Elle n'était plus la même : la sérénité s'y lisait, l'acceptation douce et résignée de l'épreuve.

Le divin Maître lui ménagea une autre consolation. Le 8 décembre, jour anniversaire de sa profession, il y eut fête dans la chapelle. Le Saint-Sacrement demeura exposé toute la journée, le Père Allard reçut les vœux d'une novice, donna le saint habit à une postulante, et, pour la première fois, les professes renouvelèrent leur engagement, toutes ensemble et à haute voix, un cierge à la main.

Elle prononça le sien du fond de son cœur, sachant parfaitement où elle allait : « Si j'étais venue chercher la douceur et le repos dans la vie religieuse, écrira-t-elle bientôt à Sœur Thérèse, je me serais bien trompée ! »

C'était au sacrifice et à l'immolation qu'elle allait, et elle y allait de toute la générosité de son âme, en victime heureuse de mourir. Mais ce sont de ces morts qui fondent une congrégation et qui rachètent le monde.

« Que deviendrait le monde sans les religieux ? s'écriait Sainte-Thérèse. »

Elle essaya de renouer des relations avec M. le Curé : elle échoua. Scrupuleuse observatrice de la parole de son évêque qui lui conseillait de s'adresser à ce dernier pour les affaires temporelles, elle ne savait quel parti prendre. Dans sa détresse, elle en référa à celui qui se disait leur père.

« Monseigneur, lui écrivait-elle, il m'est impossible de vous exprimer dans une lettre ce que je désirerais vous proposer. M. le Curé nous a refusé une entrevue : il nous a seulement écrit qu'il partait pour voyage, nous avertissant en même temps de payer la somme de quinze louis pour intérêts échus le 15 du présent mois. Et cependant, pour suivre vos intentions, nous désirerions prendre son avis sur différentes affaires matérielles qu'il nous faut traiter sans délai. Nous vous supplions de nous faire connaître le jour auquel il nous sera donné d'aller à Montréal pour recevoir vos avis. »

Dans l'intervalle, le fleuve charriait de la glace, et les communications devenaient difficiles. Ne pouvant aller à Montréal, elle se rendit à Belœil où l'appelaient divers intérêts. A peine de retour, elle tenta une nouvelle démarche auprès de M. le Curé :

« J'arrive de Belœil, lui disait-elle dans une lettre, car elle n'osait se présenter au presbytère sans sa permission, et nos Sœurs m'annoncent que vous visiterez les classes de notre couvent avec Messieurs les commissaires, demain à deux heures, et que les parents ont été invités. Quoique nous ne soyons pas en mesure de faire de l'extraordinaire, nous voudrions au moins recevoir le monde de notre mieux. Je vous prie de me permettre d'aller chez vous, ce soir même, afin de nous entendre à ce sujet. »

M. le Curé prit sa plume des jours de bataille et riposta comme il suit :

« Votre démarche d'hier me fait croire que vous n'avez pas bien compris ce que je vous ai dit il y a quelques semaines. Je vous ai demandé de vous abstenir de venir chez moi, et je vous ai déclaré que je n'irais plus chez vous jusqu'à l'arrangement de vos affaires avec Monseigneur et les Pères Oblats. Or cet arrangement pour moi n'est autre que celui-ci : je ne mettrai les pieds chez vous et ne m'occuperai de vos affaires que lorsque les Pères Oblats français se seront retirés de votre maison. En attendant, il m'est impossible de m'occuper de vous, et vous devez me regarder comme mort pour vous. Aussitôt que les Français se seront retirés, si jamais ils se retirent, vous me trouverez comme par le passé : ma bourse, ma maison, mon hangar, ma personne, tout sera à votre disposition. Vous devez considérer comme inutile votre démarche d'hier. Ne m'attendez pas pour votre salut de Noël et ne comptez point sur le blé de mon hangar, et de grâce ne me forcez plus à vous faire de semblables refus si pénibles à mon cœur. Je vous ai donné assez de preuves de dévouement pour vous porter à croire qu'il me faut des raisons bien graves et bien majeures pour en être venu à prendre une détermination qui, je le sens, peut avoir des suites funestes pour votre établissement. »

La missive était raide, et nous ne disons pas tout, nous supprimons le *post-scriptum*. L'auteur se hasardait beaucoup en prenant la résolution de ne plus mettre les pieds au couvent. Car enfin, il avait un chef à Montréal, et ce chef pouvait lui imposer

telle charge qu'il lui serait bien difficile de concilier avec son attitude d'Achille sous sa tente. Il n'est pas toujours commode de faire le mort quand on dépend des autres et que l'on est plein de vie. De fait, sa résolution si hautement affichée et malheureusement connue du public, le placera prochainement dans un cruel embarras.

Le jour de l'an approchait, et la question des vacances se posait pour la seconde fois. Fallait-il en donner ? L'année dernière, après avoir consulté Monseigneur, la Supérieure avait pris l'initiative de les supprimer. Les élèves ne s'en étaient pas mal trouvées, et les inconvénients ordinaires à ces sorties avaient été évités. La Congrégation Notre-Dame désirait sans doute entrer dans cette voie. Mais, avant de se décider, sa Supérieure voulut savoir ce que l'on ferait à Longueuil. Elle écrivit donc à Mère Rose. De son côté, celle-ci ne voulait rien faire que du consentement de son évêque. Dans ce but, et aussi afin de connaître comment elle devait se conduire au milieu des affaires qui se présentaient chaque jour et que le parti pris de M. le Curé laissait en suspens, elle lui adressa la lettre que l'on va lire :

« J'espérais me concerter de vive voix avec Votre Grandeur sur nos affaires, mais la traversée du fleuve étant difficile, je me permets de le faire par lettre. Nous avons demandé une entrevue à M. le Curé pour lui parler du temporel de notre maison : il nous l'a refusée. Je vous prie de nous accorder que nous puissions dans ces circonstances agir sans son avis.

« La Supérieure des Sœurs de la Congrégation nous a écrit au sujet des vacances du pensionnat. Nous n'avons pas voulu lui répondre sans vous avoir exposé notre opinion et reçu votre décision.

Nous pensons que les vacances du 1er de l'an pourraient être supprimées : nous nous en sommes bien trouvées l'année dernière, les parents ne nous ont pas fait trop de difficulté pour que nous eussions du regret de cette mesure ; au reste, nous n'avions suivi que votre direction. Cette année, nous sommes persuadées qu'il n'y a pas moins de raisons pour qu'elles n'aient pas lieu. Il peut se rencontrer des parents indisposés contre nous qui profiteraient de l'occasion pour nous retirer leurs enfants, mais c'est tout. De plus, la traversée du fleuve sera probablement impraticable, et nombre de familles sont prévenues que, dans tous les cas, leurs enfants ne sortiraient pas. Tels sont les motifs que je me permets de vous soumettre. »

Monseigneur répondit : « Jusqu'à nouvel ordre, je vous permets de traiter toutes vos affaires courantes sans que vous ayez besoin d'aucune autre permission. Pour qu'il y ait uniformité dans les communautés, vous donnerez congé à vos enfants depuis la veille du jour de l'an jusqu'au lundi suivant. Il a fallu en venir là pour éviter un plus grand mal. »

La Supérieure lui ayant parlé de la petite retraite qui avait précédé pour les Sœurs la fête du 8 décembre, et se souvenant par devers lui du désir qu'elle avait de se démettre de sa charge, il ajoutait :

« Remerciez Dieu du bien qui s'est fait pendant votre récollection, et espérez qu'une autre année les choses iront encore mieux. Il faut vous souvenir que Dieu a créé le monde en six jours. C'est pourquoi il faut se résigner à ne pas accomplir à la fois tout le bien qui est à faire, car nous ne devons pas vouloir faire plus que Dieu. Tant que la supériorité sera entourée d'épines et de croix, ne demandez pas votre démission. Si jamais elle devenait douce pour vous, alors il vous serait permis de désirer vous en décharger.

« Je vous conseille de garder un profond silence sur toutes les difficultés qui vous affligent en ce moment. N'en parlez à qui que ce soit, et tirez-vous-en aussi adroitement que vous le pourrez si d'autres vous en parlent. Attendez que la Providence vous ménage quelque bonne circonstance pour vous expliquer avec M. le Curé. En attendant, priez, souffrez, excitez-vous à la confiance en Dieu de qui seul viendra votre secours, à l'heure marquée dans ses décrets. »

La confiance en Dieu ne l'abandonnait pas, et elle en avait quelque mérite. L'opinion se tournait contre la Communauté : ceux qui lui avaient prêté pour acheter la propriété voisine, améliorer le couvent, construire l'aile, laquelle coûtait plus de 25,000 f., prenaient peur : il fallait payer de gros intérêts et rembourser des capitaux considérables. En même temps, la nuit descendait dans son âme, cette nuit que le Saint des Saints a connue au Jardin des Oliviers et sur la croix lorsqu'il s'écriait :

« Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » et par laquelle doivent passer tous les autres, principalement lorsqu'ils ont peu de temps à vivre et qu'il faut hâter le travail de leur sanctification. Elle se croyait rejetée du ciel, méprisée de Dieu comme un instrument indigne, et, n'ayant plus rien à espérer dans l'autre vie, elle n'apercevait dans la présente que déboires et tribulations. Néanmoins, en espérance contre l'espérance, comme dit St Paul et comme le répète Bossuet, cette « devise des enfants de la promesse » au cœur et sur les lèvres, elle s'enfonçait tête baissée dans la nuit, étreignant la croix de ses deux bras et redisant le cri de son âme : « *Fiat voluntas tua !* » « Si le cœur, continue Bossuet, vient une fois à bout de dire dans le fond, *Fiat*, il ne faut rien davantage, la perfection est dans ce *Fiat*. Il faut sentir, car c'est en cela que consiste la croix, mais en même temps il faut se soumettre, dire son *In Manus*, et faire expirer le vieil homme. Cette obéissance est au-dessus de toutes les grâces. »

Sa correspondance nous révèlera mieux son intérieur que tout ce que nous pourrions dire. Sœur Thérèse lui avait offert ses ressources pour payer les quinze louis réclamés. Elle lui répondit en la remerciant et en lui envoyant, pour la crèche de la chapelle, un de leurs Enfant-Jésus :

« Chère Sœur, que le divin Enfant vous bénisse et vous donne la force de tenir vos résolutions ! Comme vous avez pu le présumer, nous avons trouvé moyen de payer la somme sans vous déran-

ger. J'ai préféré réserver cette ressource pour un autre moment. Vers le 10 du mois prochain, nous aurons cinquante louis à débourser, et soixante et dix-sept à la fin. Il est bien juste que nous sentions un peu ce que c'est que la sainte pauvreté. Nous ne la comprenons jamais mieux que lorsque nous en éprouvons les effets. Il suffit de se transporter à la crèche pour s'encourager, en considérant le dénûment de notre divin Maître. « Je n'ai pas vu Monseigneur depuis votre dernier voyage : la situation est la même. Prions, souffrons et ayons confiance. »

Elle écrivait par la même occasion à Sœur Marie-Anne, la bonne Sœur converse qui se désolait de ne plus être sous l'aile de sa mère :

« Chère Sœur, quelle joie de voir des religieuses, remplies de l'esprit de leur vocation, sacrifier à leur divin Époux leur goût et leurs commodités ainsi que la satisfaction de rester sous l'aile de leur mère, et cela afin de procurer la gloire de notre Dieu, si plein de tendresse pour notre chère communauté! Remerciez-le pour tant de faveurs. Je n'ai pas manqué de m'unir à vous, à l'anniversaire de votre profession. Demandez le renoncement : vous trouverez tout en quittant tout. Oui, en mourant à soi on trouve Dieu pour qui l'on doit vivre et mourir. Nos Sœurs ne vous oublient pas, même en récréation. Elles vous embrassent, et moi aussi, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. »

L'arrivée du R. P. Guigues, dans ces circonstances, fut une vraie rosée pour la maison.

« Quelle joie de revoir ce bon Père après une absence de trois mois, disent les *Chroniques*. Il a toujours pour notre Communauté le même intérêt, la même bienveillance : nos joies le font sourire, nos chagrins excitent ses plus vives sympathies. »

On profita de sa présence pour donner une solennité inaccoutumée à l'examen qui précédait le départ des élèves. Il présida la séance, assisté de M. Isidore Hurteau, commissaire des écoles, et environné d'amis et de parents des pensionnaires. Après l'examen, il y eut distribution de rubans de mérite. La vaste salle des petites avait été décorée. Au fond se trouvait un Enfant-Jésus recouvert d'un dais, et à mesure que les élèves recevaient leurs récompenses, elles venaient se ranger de chaque côté de manière à lui composer une couronne vivante. Là, elles chantèrent des cantiques appropriés, déclamèrent de la poésie, et, par la bouche de l'une d'elles, remercièrent gracieusement l'auditoire. Le R. Père clôtura la cérémonie par un discours dans lequel il leur adressa ses vœux de bonne année et leur souhaita d'heureuses vacances.

En présence du soulèvement de l'opinion publique, le Conseil était retombé dans ses craintes d'autrefois. Il appréhendait que l'on écartât les Oblats et qu'on imposât à la Communauté un prêtre séculier. En conséquence, il profita encore de l'arrivée du R. P. Guigues pour le prier de plaider la cause des Sœurs auprès de Monseigneur. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le Journal de la Supérieure :

« Le 29 décembre 1847, nous, les Sœurs Marie-Rose, Marie-Madeleine et Marie-Agnès, avons communiqué au R. P. Guigues les peines que nous éprouvons de la part de M. le Curé et des paroissiens, le priant de nous continuer les secours que nous avons reçus de sa congrégation, en particulier de lui et du P. Allard, à qui nous reconnaissons devoir nos biens spirituels et notre éducation religieuse et professorale. Ne pouvant voir notre évêque et connaissant que le R. Père avait plus de facilité que nous de lui faire comprendre l'avantage que nous avons d'être dirigées par des religieux, nous l'avons prié d'être notre protecteur auprès de Sa Grandeur. Après avoir entendu nos raisons, il a bien voulu se charger de tout. »

Mère Rose ne laissa point partir les élèves sans leur faire de touchantes recommandations. Elle leur remit à chacune une maxime tirée de l'*Imitation* ou de la vie des Saints, les exhortant à s'en inspirer au milieu des fêtes bruyantes qui allaient succéder à leur vie de prières et d'études. Pendant qu'elles s'éloignaient, elle expédia ses lettres de bonne année. Elle n'oublia pas M. le Curé. Docile au conseil de son évêque, elle ne négligeait aucune des circonstances qui pouvaient amener une détente. Nous n'avons pas sa lettre, mais nous avons la réponse. Nous la verrons tout à l'heure.

Le lendemain, 1er de l'an, les Sœurs lui offrirent leurs vœux. Il y eut, entre ces âmes étroitement unies, un échange de sympathie, de respect et d'affection dont la sincérité compensait les banales

effusions qui sont la monnaie courante de ces sortes de démonstrations. Dans la soirée, les unes et les autres présentèrent leurs souhaits au R. P. Guigues, et, dans sa personne, aux Pères de l'Institut. Elles auraient voulu lui exprimer tout ce qu'elles éprouvaient de gratitude : elles en furent incapables.

« Que de choses nous aurions voulu lui dire ! Hélas ! nous ne faisons que balbutier quand il s'agit d'exprimer ce que nos cœurs éprouvent de reconnaissance et d'estime pour les Révérends Pères Oblats.[1] »

M. le Curé lisait, avec une certaine émotion, la lettre de Mère Rose. Il était touché, sa bonté naturelle tendait à reprendre ses droits, mais c'était prématuré. La défiance et le ressentiment l'emportèrent. Voyant la main des Oblats partout, même dans une lettre de bonne année, il répondit :

« Je reçois avec bien du plaisir l'expression des sentiments de reconnaissance que vous me témoignez. Cependant ce plaisir a été un peu affaibli en pensant que ces quelques lignes ont été l'œuvre d'une main étrangère, et non l'expression de vos propres cœurs qui, ce me semble, auraient parlé avec moins d'étude et plus simplement.

« La dernière partie de votre lettre aurait dû trouver place ailleurs que dans une lettre du premier de l'an. Elle est au moins inconvenante, pour ne pas dire plus. Cessez, je vous prie, de mettre en avant le nom de Monseigneur de Montréal. On

---

[1] *Chroniques.*

vous trompe quand on vous dit que tout dépend de lui. Votre avenir est entre les mains du Père évêque Guigues et du Père Allard. Eux seuls traitent cette affaire entre eux, Monseigneur de Montréal est entièrement en dehors. Puissent ces bons Pères vous conduire sans troubles au point de bonheur et de prospérité que je vous ai toujours souhaité et que je vous souhaite encore de tout mon cœur. »

Le souhait était bon, mais l'absence de troubles dépendait d'autres que des Pères. Comme pour répondre à cette allégation que Monseigneur de Montréal était entièrement en dehors de leur affaire et que le Père évêque Guigues la traitait seul avec le Père Allard, Mgr Bourget arrivait trois jours après. Il réunissait autour de lui M. le Curé, les Pères Oblats et les conseillères de la communauté. Avec sa mansuétude habituelle, mais aussi avec une fermeté qu'il savait avoir quand il le fallait, il déterminait la part de chacun : à M. le Curé, le temporel ; aux Oblats, le spirituel. Il était doux, patient, mais sa douceur ni sa patience ne dégénéraient en faiblesse qui ne veut froisser personne et qui mécontente tout le monde.

Cet acte d'autorité atterra M. le Curé. Il était bon prêtre, il ne voulait pas s'insurger contre son évêque, son cœur l'inclinait vers l'obéissance et vers le couvent, mais sa résolution connue, proclamée dans la paroisse, se dressait devant lui comme une muraille infranchissable. Il allait se débattre de longs mois dans cette impasse, ne

sachant à quoi s'arrêter, tantôt s'approchant du couvent, tantôt se rejetant en arrière, mécontent de lui, mécontent des autres, et, sous l'empire de l'irritation, se décidant à des mesures regrettables.

La première de ces mesures fut de reprendre aux Sœurs la propriété qu'il leur avait donnée; la seconde, d'exiger un paiement pour le temps qu'elles en avaient joui. En vain, la Supérieure lui représentait-elle que la propriété était en mauvais état, que, s'en croyant propriétaire, elle avait dû faire des dépenses pour l'améliorer et que la valeur de la récolte de l'année écoulée était absorbée par ces dépenses, il fut inflexible. Sans dire ni oui ni non quand on le consultait, il répondait de mauvaise humeur ou il ne répondait pas. La limite entre le temporel et le spirituel n'étant pas plus nette dans les Communautés que dans la société civile, ou plutôt le temporel pouvant toujours d'une manière ou d'une autre se rattacher au spirituel, il renvoyait aux bons Pères. Mère Rose s'y perdait. Ce qu'elle prodigua de douceurs, d'humilité, de délicatesse et de dextérité pendant ces longs mois n'est connu que de Dieu. Elle achevait de se perfectionner, l'invisible sculpteur mettait la dernière main à la statue.

Ecoutons-la verser sa peine dans le cœur de son évêque :

« Je supplie Votre Grandeur de m'accorder la demande que je lui ai faite au sujet des arrangements concernant les révérends Pères, M. le Curé et nous, en me donnant la note de ce qu'elle m'a communi-

qué devant eux. Vous savez, Monseigneur, qu'il est presque impossible que les plaies de M. le Curé puissent se guérir de sitôt. C'est pourquoi, ayant à traiter avec lui, j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir afin de ne pas l'irriter davantage.

« Oh! qu'il est difficile de s'entendre avec des personnes qui ne comprennent pas la vie religieuse. C'est surtout dans ce moment pénible, Monseigneur, que nous apprécions le bonheur d'être dirigées par des religieux. Nous ne saurions trop vous remercier de cette faveur: puisse-t-elle nous être toujours continuée! Que les biens temporels nous manquent, il me semble que je le supporterais volontiers. Mais quand on vient me dire que nous sommes trop religieuses, et que l'on s'efforce, par des moyens détournés, de nous priver d'hommes qui n'ont su que nous faire du bien, cela me désole. Si nous avons mérité une punition si sévère, je ne sais pas comment nous pourrons réparer le mal que nous nous sommes causé. Mais non, je me trompe. Vous êtes notre Père, Monseigneur, vous aurez, j'en suis sûre, pitié de vos enfants qui se feront toujours une joie de vous obéir. Pleine de confiance et reconnaissant la bonté de Dieu en vous, je me permets de solliciter à vos pieds votre bénédiction pour mes Sœurs et pour moi, afin que Dieu nous donne le courage de tout souffrir, et à moi en particulier la prudence. »

L'excellent évêque répondit aussitôt: « J'arrive de voyage, et mon premier loisir est employé à satisfaire aux justes demandes que vous m'adres-

siez hier. Voici en substance ce qui regarde l'arrangement entre M. le Curé et les révérends Pères Oblats. 1° J'ai confié à M. Brassard la direction du temporel de la maison. En conséquence vous vous adresserez à lui pour vos permissions courantes, lorsqu'il s'agira d'achats, de ventes, etc. 2° J'ai laissé au R. P. Allard la direction spirituelle des Sœurs professes et celle du noviciat. 3° J'ai chargé le R. P. Chevalier de confesser les élèves et de surveiller l'enseignement, sous la direction du P. Allard. 4° Lorsque M. le Curé croira remarquer quelque chose qui pourrait préjudicier au bien de l'établissement, il en fera la remarque à la Supérieure, ou au P. Allard, ou au P. Chevalier, comme il le jugera à propos, et l'on recevra avec respect et reconnaissance les avis qu'il donnera. Dans le cas où il y aurait quelque difficulté à ce sujet, la chose me sera référée, et j'en déciderai au meilleur de ma connaissance et pour le plus grand bien de la maison.

« Je pense, ma Révérende Mère, que vous ne devez pas vous effrayer des misères que vient de vous envoyer la divine Providence. Comme bien d'autres qui vous attendent, elles vous apprendront à être toutes à Notre Seigneur et à sa sainte Mère. Soyez donc de vraies filles de Jésus et de Marie, et prenez garde de vous rendre indignes de ces noms auxquels vous vous êtes consacrées. Que Jésus et Marie bénissent toutes vos Sœurs, et qu'ils vous accordent, à vous, la prudence. A la vérité, on en a bien besoin quand on est à la tête des autres. Vous

la demanderez donc pour moi qui en ai plus besoin que vous. »

Malgré les soucis du dedans et du dehors, la Communauté s'intéressait aux nouvelles qui réjouissaient l'Église. Ainsi, à cette date du 16 janvier, elle apprenait, non sans un vif sentiment de sympathie, qu'une Congrégation de plus venait d'être canoniquement érigée à Montréal, la Congrégation de la Miséricorde, et que, parmi les sept novices qui avaient fait profession ce jour-là même, Sœur Ste Chantal était nommée Supérieure. Or, Sœur Ste Chantal se trouvait être une ancienne amie d'Eulalie à Belœil, Mme Galipeau qui, d'après M. Misaël Archambault, devait sa vocation à notre fondatrice.

Ce même jour encore, Mère Rose obtenait de M. le Curé qu'il vînt au couvent. Elle l'avait décidé à donner le salut, et ensuite à visiter le pensionnat et la communauté.

« Toutes, lui disait-elle, sœurs et élèves, nous serons heureuses de vous voir et de vous entendre. »

Et M. le Curé qui, en dépit de l'homme ennemi, avait du cœur, s'était laissé gagner. Il donna le salut, mais le salut à peine achevé, il s'enfuit sans rien dire. Le lendemain, il envoyait l'explication suivante :

« J'ai été sincèrement affligé hier de n'avoir pu me rendre à votre invitation de visiter votre communauté et votre pensionnat. Je comprends quel plaisir c'eût été pour vous de me voir pendant quelques heures au milieu de vos Sœurs et de vos pen-

sionnaires, et je suis affligé du désappointement que je vous ai causé. Pardonnez-moi ma faiblesse et ma trop grande sensibilité. J'ai éprouvé, pendant le salut et après, des émotions qui m'ont brisé le cœur et fait verser des larmes. Il m'était impossible de paraître devant votre communauté dans cet état : je n'aurais pu dire un mot sans que mon cœur me trahît et que mes larmes eussent coulé.

« Je suis bien sensible aux bontés et aux politesses que vous me témoignez, je m'efforcerai d'y répondre, mais de grâce n'exigez pas trop de moi pour le moment. Vous ne pouvez pas comprendre combien mon cœur est froissé et quelle position pénible l'évêque m'oblige d'accepter. Je vous serai utile autant qu'il sera en mon pouvoir. Ne vous gênez point pour me demander pour vos affaires temporelles tous les avis et conseils que vous me croirez capable de vous donner. Je me fais un devoir d'annoncer au public la charge que l'évêque m'a donnée dans votre maison afin de détruire les mauvaises impressions produites.

« J'espère que tout s'arrangera pour le mieux et que Monseigneur saura vous mettre à l'abri de ces troubles et misères que vous avez eus dernièrement. Pour moi, je crois mes beaux jours passés. J'ai besoin d'être humilié : Puissè-je porter cette humiliation en prêtre et en chrétien. Priez Dieu qu'il m'en donne la force. Comme votre bonheur ne dépend pas du mien, soyez tranquille sur ce qui m'est réservé ; quelque chose qu'il m'arrive, soyez persuadée que mes vœux et mes souhaits seront

toujours pour votre bonheur et votre prospérité.

« Je suis vraiment à plaindre, mais dans ma misère j'éprouve une grande consolation en pensant que, tous les jours, de votre maison montent au ciel de ferventes prières pour moi. Ne pensez pas que je renonce à vous aller voir. L'émotion ne durera pas toujours. Mais hier, la vue de votre communauté, le chant, le lieu, la présence du Saint-Sacrement, tout a contribué à me donner cette émotion que je n'ai pu maîtriser. Et que tout ceci ne vous attriste pas ; vous êtes maintenant, ainsi que votre communauté, parfaitement étrangère à ce qui me fatigue. D'ailleurs, vos affaires marcheront, je m'en occuperai d'une manière plus active que ne peuvent vous le faire croire ces quelques lignes. Ne me sentant pas la force de vous parler immédiatement, j'ai cru devoir vous écrire pour ne pas vous laisser sans explication dans la peine que vous a causée ma conduite d'hier. »

Voilà une lettre sacerdotale. Elle nous permet de lire dans l'âme d'un vrai prêtre et d'y découvrir ce fond de bonté que la mauvaise humeur peut voiler un instant, mais qui n'en existe pas moins. M. le Curé l'avait écrite avec son cœur. Malheureusement ce n'était qu'une éclaircie dans un ciel de mars. Avant que le ciel d'été l'eût remplacé, il devait encore se passer bien du temps. L'homme ennemi ne dormait pas, et il s'entendait à assembler des nuages. Tel quel, la pauvre Supérieure fut trop heureuse de recevoir ce rayon de soleil. Elle l'accepta avec reconnaissance, mais réflecteur

fidèle, son âme se hâta de le renvoyer à Celui de qui elle voulait tenir ses joies comme ses peines.

Monseigneur revenait à la fin du mois, malgré la rigueur de la saison, cimenter l'accord qu'il avait fait au commencement. Il annonça officiellement à la Communauté ses décisions du 5, relatives à M. le Curé, au P. Allard et au P. Chevalier. Il en prit ensuite de nouvelles qu'il annonça également, celle-ci entre autres, que l'exemplaire de la Règle et des Constitutions, reçues de Marseille, serait imprimé le plus prochainement possible en nombre suffisant pour que chaque Sœur en eût un à son service, et que l'on porterait le manteau pendant l'été lorsque l'on aurait à sortir.

Mère Rose pensait plus à la fatigue des autres qu'à la sienne. S'apercevant qu'une de ses jeunes professes, Sœur François de Sales, déclinait de jour en jour, elle crut qu'un changement d'air lui serait profitable. Elle l'envoya à Belœil dans le courant de février, avec une lettre pour Sœur Thérèse. La sollicitude qui l'animait pour ses filles perce à chaque ligne :

« Le temps froid m'a empêchée de vous envoyer plus tôt Sœur François de Sales. Cette chère Sœur ne peut se rétablir. J'écris au docteur Allard pour le prier de la voir et de lui donner tous les soins nécessaires. J'espère que votre charité secondera les soins du docteur, et que, dans huit ou dix jours, elle pourra nous revenir. S'il vous manquait quelque chose, veuillez bien me le faire savoir. Dans le cas où Sœur Marie-Anastasie aurait besoin de

repos, envoyez-la à la maison-mère. Si Sœur Marie-Anne ne peut suffire à la tâche avec une malade en plus, prenez une servante : je vous rembourserai. Priez pour votre Mère qui sent plus que jamais le besoin qu'elle a de vos prières. Soyez persuadée que je n'oublierai jamais celle qui partage si bien les sentiments religieux qui nous ont été inculqués et qui feront toujours notre bonheur. »

La vie religieuse et ses affections nouvelles n'affectaient pas ses affections de famille. L'une de ses nièces, enfant d'Edouard, l'aîné de ses frères, était morte à la fleur de l'âge, et une autre se mourait.

« J'apprends, ma chère Eulalie, lui écrivait-elle au sein de ses ennuis, que ta santé, au lieu de se rétablir, va toujours en diminuant. Est-ce que tu aurais envie d'aller rejoindre ta sœur, notre chère Éléonore ? Si telle est la volonté de Dieu, chère enfant, je crois que tu t'y soumettras avec joie, car, dans ce monde, nous sommes trop exposées à perdre sa grâce, et rien n'est pénible comme de ne pouvoir dire : « Je passerai ce jour sans l'offenser. » Ce n'est qu'au ciel que se trouve le bonheur. Quoique tu sois décidée à embrasser la vie religieuse, si tu fais tes vœux en Paradis, tu seras encore plus heureuse. Je voudrais être à ta place. Souffre avec patience, avec joie même : si ta santé se rétablit, nous te recevrons de grand cœur parmi nous. Si Dieu en dispose autrement, que ta soumission et que ta confiance soient parfaites. Mille choses

pour moi à ta maman et à tes petits frères. S'il est possible d'avoir de tes nouvelles, j'en serai bien contente. »

Elle se tournait en même temps vers son frère Eusèbe, religieux comme elle, et elle lui disait d'un accent plus grave : « Vous ne savez peut-être pas que notre nièce Eulalie est condamnée : elle se meurt de consomption comme notre chère Éléonore. Je vous assure que j'envie son bonheur. Elle aussi va prendre son essor vers le ciel sans avoir offensé son Dieu ! Oh ! qu'elle est heureuse. Vraiment, c'est voler le ciel. Et nous, mon frère, que faisons-nous ici-bas ? Au moins, si nous étions bons religieux et que les épreuves qui nous sont envoyées servissent à effacer nos nombreuses fautes ! Priez pour elle et pour moi. »

Les épreuves continuaient. Le rayon de soleil s'était éclipsé, la situation financière n'avait rien de rassurant, la pauvreté se faisait rudement sentir, et l'unique ressource de la Communauté, le pensionnat, se trouvait battue en brèche par les rumeurs malveillantes que répandaient à plaisir les mauvaises langues. Si cette ressource allait manquer, c'en était fait de l'Institut : il sombrait dans la banqueroute. Aussi l'acharnement de la méchanceté se portait-il rageusement sur ce point. Mais les Sœurs levaient les yeux vers cette montagne d'où le secours arrive toujours à ceux qui ne désespèrent pas. A l'ouverture du mois de St Joseph, Mère Rose, à l'issue de la messe, consacra sa maison ébranlée à ce grand saint qui connaissait

les angoisses de la pauvreté puisqu'il avait eu à nourrir la Ste Famille dans des circonstances critiques, qu'à cause de cela Dieu a établi le propriétaire et le dispensateur de ses biens, et dont Ste Thérèse disait :

« Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux St Joseph, et me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé qu'il ne me l'ait accordé. Si quelqu'un en doutait, je le conjure d'en faire l'expérience. »

Mère Rose n'en doutait pas. Placée dans les mêmes difficultés que sa devancière, elle recourait à lui. Après s'être consacrée, elle et ses compagnes, à son service, elle le proclama le premier Économe de la Communauté. Puis, en vertu de l'axiôme : « Aide-toi le ciel t'aidera », elle travailla à augmenter ses ressources. On faisait des cierges et des hosties, on se mit à faire du pain pour l'usage des Sœurs et des élèves, on en vendit même dans le voisinage. Les Sœurs, déjà pourtant bien réduites, réduisirent encore leurs dépenses.

« Nous nous efforçons de pratiquer la plus sévère pauvreté, attestent les *Chroniques*, et quand le sacrifice à faire est plus lourd que d'habitude, nous allons, selon le conseil de notre très honorée Mère, puiser force et courage à la crèche de l'Enfant de Béthléem. »

La propriété que M. le Curé avait donnée et qu'il

venait de reprendre, était trop enclavée dans celles du couvent pour que l'on s'exposât à la voir passer en des mains étrangères. Il pressait et parlait de s'adresser à d'autres.

« Je désire savoir, écrivait-il le 15 de mars, si votre maison est disposée à terminer ses affaires avec moi, car si mes propositions ne vous conviennent pas, il faut que je prenne mes précautions pour les arranger d'une autre manière. »

Et il énumerait ses conditions : trente mille francs en chiffres ronds, payables d'année en année par sommes de trois mille cinq cents francs en chiffres ronds toujours, avec hypothèque sur les biens de la Communauté et intérêts à courir à partir du 1er de mars de la présente année. Il fallut se résoudre à acheter si l'on voulait rester chez soi.

Cette affaire conclue, restait le piano prêté trois ans auparavant. Douze jours après, Mère Rose était invitée à le rendre.

« Je ne crois pas être déraisonnable en vous demandant mon piano dont vous jouissez depuis plus de trois ans. »

Décidément le ciel de Mars avait de la peine à s'éloigner. Mais enfin l'objet n'était qu'un prêt, les Sœurs ne l'avaient jamais considéré comme un don. La Supérieure répondit :

« Nous vous sommes très reconnaissantes de l'usage que vous nous avez accordé de votre piano depuis plusieurs années. Votre demande est bien juste. Sur cela, comme sur le reste, nous sommes résignées à la privation. Nous n'avons pas oublié

que lorsque le couvent a fait l'acquisition d'un neuf, nous vous avons offert de choisir entre les deux. La parole que nous avons donnée, nous aimons à la garder. Vous pouvez prendre celui des deux qui vous conviendra le mieux, et dès aujourd'hui, si vous l'agréez. Nous avons encore trois tables qui ne sont pas à nous : nous vous les ferons porter au plus tôt. Nous ignorons si nous n'avons pas d'autres objets qui seraient à vous. S'il vous revenait quelque chose à la mémoire, je vous prie de m'en informer. Je vous prie également de recevoir nos sentiments de reconnaissance pour tous vos bienfaits. »

Les saints sont des saints, et les colombes sont des colombes. Les premiers ne pensent qu'à s'abaisser et à présenter la joue gauche lorsqu'on les frappe sur la joue droite, les secondes n'ont qu'un souci, lisser leurs plumes au bord d'une claire fontaine ou faire entendre, dans le silence de la forêt, leur plainte douce et sonore. Mais les uns et les autres ont, à un moment donné et sans y voir malice, des reparties ou des coups de bec qui, pour ne pas être meurtriers, n'en atteignent pas moins juste et n'en sont pas moins sensibles. Telle est la réponse qu'on vient de lire :

« La parole que nous avons donnée, nous aimons à la garder. »

Le coup était droit. M. le Curé répliqua : « Je suis infiniment sensible à l'offre généreuse que vous me faites de prendre votre beau piano à la place du mien. Je vous ai prêté le mien sans inté-

rêt et je suis content de le reprendre tel qu'il est. Je perdrais le mérite du service que je vous ai rendu, en emportant aujourd'hui plus que je ne vous ai prêté. »

Mère Rose n'avait pas moins de tact lorsqu'il s'agissait d'écrire une lettre pour les autres. Une de ses postulantes, Mlle Hermine de Rouville, était appelée à prendre le saint habit. Son père ne l'ayant vue entrer dans la vie religieuse qu'à contre-cœur, elle craignait de ne pas obtenir son consentement. Elle pria sa bonne Supérieure de lui écrire la lettre qui le déciderait. Celle-ci accepta, et, se mettant en son lieu et place, composa la touchante supplique que voici :

« Je sais par expérience, mon cher papa, que le bonheur de vos enfants fait le vôtre. C'est pourquoi je crois devoir vous exprimer la joie que j'éprouve en voyant arriver le jour où il me sera donné de revêtir l'habit religieux. Oh ! oui, cher papa, vous ferez de bon cœur ce petit sacrifice, vous ne vous refuserez pas au bonheur de votre enfant en me refusant votre permission. Soyez persuadé que, si je suis privée du plaisir si doux d'aller vous voir et vous embrasser, je vous aime et je vous chéris toujours. J'espère que la visite de Mélina vous dédommagera de mon absence, et que volontiers vous me permettrez de faire ce pas que je désire avec ardeur. Un mot de votre part me comblera de joie, et ce nouveau bienfait ne contribuera pas peu à augmenter l'affection de celle qui sera toujours avec tendresse votre toute dévouée fille. »

Le mot arriva, et le 20 mars, l'heureuse postulante échangea son nom de famille contre celui de Sœur Marie-Scholastique, en compagnie de Mlle Léocadie Bernard qui reçut le nom de Sœur Marie-Euphrasie, et de Mlle Ananie Céré qui s'appela Sœur Marie-Joseph. Vers la même époque, Sœur Marie-Élisabeth, secrétaire du Conseil, était nommée directrice du pensionnat.

M. le Curé de Belœil était généreux envers son couvent comme M. le Curé de Longueuil l'avait été au commencement à l'égard de la maison-mère. Mais l'expérience que l'on venait de faire, imposait l'obligation de se tenir sur ses gardes. Mère Rose résolut de prendre ses précautions, même avec celui qu'elle connaissait à fond et à qui elle était liée par les liens du sang. Son frère lui avait écrit à la fin de mars pour lui demander des nouvelles de sa santé que la rumeur publique disait compromise. Elle répondit dans les premiers jours d'avril qu'il lui arrivait si souvent d'être malade que l'on avait peine à croire qu'elle ne le fût pas, qu'elle se trouvait seulement un peu fatiguée, que les tribulations auxquelles Dieu avait bien voulu la soumettre lui donnaient de la force, et que ses comptes avec M. Brassard étaient réglées.

« Elle entrait à ce sujet, dans les détails que nous connaissons, le chiffre de la somme, le mode de paiement, les intérêts, et elle ajoutait :

« Comme vous voyez, les pauvres Sœurs auront besoin du secours de la divine providence pour ne pas faire banqueroute. A ce propos, je veux vous

communiquer une pensée qui m'est venue en réglant mes comptes avec M. Brassard. Il nous était tout dévoué, ce qui lui appartenait nous appartenait, nous comptions sur sa protection, il nous la promettait ; mais c'est un homme, et tout change en ce monde. Si à présent M. le curé de Belœil allait en faire autant ? Ne vous fâchez pas de cette réflexion. Mais je serais satisfaite de vous voir tenir compte de ce que vous donnez et de ce que vous prêtez. Si la proposition vous semble odieuse, ne vous en prenez qu'à moi, car elle ne vient que de moi, et je pense, en cela, ne me conduire que par un motif de prudence ordinaire, ayant l'intime conviction que vous ne vous tournerez jamais contre nous. »

Cette conviction ne devait pas être trompée. M. Théophile Durocher, curé de Belœil, est un des bienfaiteurs insignes de la Congrégation. Durant sa vie, il l'a aidée de ses conseils et de ses deniers ; à sa mort il lui a donné tous ses biens meubles et immeubles, un legs de quarante-huit mille francs. Elle ne l'a pas oublié, mais dans le public on l'ignore. Ainsi qu'il arrive trop souvent, l'opinion s'est égarée sur des noms qui ne le méritaient pas, elle a créé une légende autour d'eux, et elle a laissé dans l'oubli ceux qui étaient les plus dignes d'être honorés.

Le même jour qu'elle adressait à son frère les lignes mentionnées ci-dessus, Mère Rose écrivait à la Supérieure de Belœil. Elle commençait par lui ouvrir son cœur et la mettre au courant de la situation :

« Chère Sœur, votre lettre pleine de sentiment et de résignation m'édifie et me console. Si j'étais venue en religion pour y mener une vie douce et aisée, je me serais bien trompée. Mais j'y trouve ce que je m'attendais à y trouver. En effet, à quoi peut s'attendre celle qui a mérité l'enfer, et qui désire le ciel, et qui même l'espère ? La croix ! Hélas ! mon Dieu, quelque pesante qu'elle paraisse, elle est encore trop légère pour moi. . . Nos affaires avec M. le Curé sont terminées ; il ne nous reste qu'à lui payer la somme de 30,000 francs par annuités de 3,000 francs, avec les intérêts à 6 pour cent. J'espère que Dieu viendra à notre secours et que nous pourrons nous acquitter de cette dette. Nous lui avons également remis son piano qu'il nous a réclamé. »

Elle abordait ensuite la question des précautions :

« A la vue des embarras dans lesquels nous a mises notre trop grande confiance, j'ai écrit à M. le curé de Belœil pour qu'il s'entende avec vous au sujet des avances qu'il a faites à votre maison, et qu'il vous délivre la note de ce qu'il vous donne ou de ce dont il veut être remboursé. Je ne crois pas qu'il en soit blessé. »

Après lui avoir donné des conseils sur des changements que la Sœur méditait pour son couvent, elle finissait ainsi :

« Vivez en paix, ne vous inquiétez pas de nos affaires. Dieu les a entre les mains ; c'est lui qui nous a conduites jusqu'ici, il saura bien, si nous n'y mettons obstacle, nous retirer du bourbier. Dites à

Sœur Marie-Apollonie qu'elle ne prenne point tant de peine de ma santé; je n'ai été qu'indisposée. Qu'elle songe plutôt à la santé de mon âme. Au reste, je suis en ce monde pour souffrir, c'est mon partage, je dois en être contente, et je le suis en effet. Notre chère Sœur François de Sales nous est revenue en bonne santé; elle est très reconnaissante des soins que vous lui avez prodigués. Je vous embrasse de tout mon cœur. »

Les affaires n'étaient pas si complètement réglées qu'elle le croyait, nous le verrons tout à l'heure. Malgré tout, le mois de mai fut pour le couvent un mois d'allégresse. Les nuages couraient toujours dans le ciel, mais il y avait des pans d'azur qui se montraient de temps à autre, et même à travers les nuages, les Sœurs apercevaient leur Reine qui veillait sur la maison. Dans la première quinzaine du mois, il leur arriva de Saint-Colomban, une lettre du R. P. Guigues. Elle était adressée à Sœur Thérèse qui, jugeant par elle-même de la joie qu'elle causerait, s'empressa de la communiquer.

Elle disait : « J'ai reçu votre lettre avec bien du plaisir, car tout ce qui tient à votre maison m'est toujours et me sera toujours précieux. Vous dites vrai quand vous dites que j'ai dû être affligé des épreuves que votre Communauté a essuyées, mais je dois ajouter que, loin de m'effrayer sur votre avenir, ces épreuves m'ont donné l'assurance que Dieu se servirait de vous puisqu'il vous choisissait pour souffrir. Du reste, vos Sœurs du Conseil, et votre Mère en particulier, ont déployé tant de

vertu et de bon sens que les témoins ont été nécessairement amenés à croire que l'orage se dissiperait de lui-même. Comptez sur la grâce de Dieu, sur Monseigneur l'évêque, et aussi sur notre faible concours: vous aurez tous ces secours, et, avec eux, la certitude que votre œuvre vient du ciel. Je vous prie d'offrir mes respects à M. le Curé de Belœil qui, dans cette circonstance, a montré tout le zèle d'un bon cœur pour les intérêts de votre Congrégation. »

Avec quel contentement cette lettre fut lue à Longueuil, ce passage des *Chroniques* en est la preuve : « Nous la reproduisons ici afin que nos annales redisent toujours le dévouement et la sollicitude de ce bon Père pour notre jeune Communauté dont il a été l'un des plus fermes appuis. »

M. le Curé ne reprenait pas seulement la terre qu'il avait donnée, il entendait se faire payer l'usage que les Sœurs en avaient eu, soit une somme de huit à neuf cents francs. Il leur écrivait dans ce sens le 16 :

« Vous objectez, disait-il en substance, que cette terre était délabrée lorsque je vous l'ai remise et que vous avez dû vous livrer à des dépenses considérables pour l'améliorer : établissez le compte de ces dépenses, le compte également de ce que vous en avez retiré, nous verrons la différence, et j'apprécierai. »

Quelques jours après, Mère Rose se présentait au presbytère avec le compte. Aux premiers mots, il refusa de l'entendre et disparut. Mais le len-

demain, la Sœur recevait une missive des mieux conditionnées. Son compte était « extravagant, » elle paierait la somme ronde de neuf cents francs, « nonobstant les conseils qu'on pourrait lui donner, » (toujours les Français), ou bien elle irait devant « les tribunaux civils, » et là, on verrait « de quel côté se trouvent la justice et la générosité. »

Les Oblats, français ou autres, se tenaient soigneusement en dehors de ces questions. Ce fut Mgr Bourget qui répondit au nom du couvent. Nous avons sa lettre sous les yeux, nous copions textuellement :

« Lorsque vous nous avez offert la terre achetée par vous de M. Valois, nous l'avons fait visiter par quelqu'un qui entend fort bien l'agriculture, et qui nous a assuré qu'elle était tellement délabrée que ce ne serait pas de trois ou quatre ans qu'elle nous apporterait du profit. Nous avons donc trouvé juste la proposition de votre lettre du 16 mai, dans laquelle vous déclariez formellement : Si la terre ne vous a pas donné cette somme de 900 francs, frais payés, je ne vous demanderai pas plus que vous n'en avez tiré.

« En conséquence, nous avons établi notre compte. Dans votre dernière lettre, vous trouvez ce compte « extravagant » et vous nous menacez de recourir « aux tribunaux civils. » Nous serions fâchées que, pour une pareille somme, nous soyons, vous et nous, dans la pénible nécessité de faire valoir nos droits devant des juges qui seraient peut-être des juges protestants. Nous vous envoyons les 900 francs, et

nous vous protestons que si, dans votre première demande, vous nous aviez signifié qu'il vous fallait absolument retirer cette somme, nous aurions été disposées à vous payer, parce que ce n'est pas la crainte des tribunaux civils, mais celle de vous déplaire qui nous fait agir. »

Il y a dans Shakespeare un personnage qui est le type le plus réussi du misérable. C'est le sinistre Iago. Othello vivait heureux, se reposant dans sa gloire et dans son bonheur domestique qui semblait inaltérable. Le misérable s'approche de lui: avec une scélératesse qui n'a d'égale que sa dextérité, il lui enfonce une à une dans le cœur ses insinuations et ses réticences. Le vieux More se redresse d'abord, il le foudroie du regard, il va le broyer comme il a broyé les Turcs. L'autre s'arrête ; peut-être s'est-il trompé ; c'est son dévouement qui l'entraîne. Othello respire, sa franche et généreuse nature reprend le dessus. Mais tout de même le poison agit: il est préoccupé, il parle seul, son front devient menaçant. L'autre s'approche de nouveau: il distille son venin goutte à goutte, il fait crier sa victime de douleur et de rage et l'entoure si bien de ses replis visqueux qu'il amène l'horrible dénouement que l'on sait.

Le généreux M. Brassard avait son Iago autour de lui. Non content de l'indisposer contre les Sœurs et contre les Pères, le misérable soulevait la paroisse contre eux. Dans un livre qu'il a publié dernièrement et qu'il intitulait *Cinquante ans de ma vie dans l'Église romaine*, il étale complaisam-

ment les horreurs qui se débitaient contre leur réputation, horreurs dont il était lui-même l'inventeur. Il prétend que les jeunes gens de Longueuil allaient s'embusquer sous le pont qui existe entre le presbytère et le couvent, et que, au passage du P. Allard, ils le couvraient de huées. Est-ce vrai ? Il est bien capable de calomnier ces jeunes gens comme il calomniait les Oblats et les religieuses. Quoiqu'il en soit, c'est ainsi qu'il récompensait les Pères de leur hospitalité d'un an, grâce à laquelle, de déshonoré qu'il était, il pouvait remonter en chaire. Quant à son livre, les sociétés bibliques l'ont distribué dans le monde entier. Les Oblats qui évangélisent le sud de l'Afrique le retrouvent jusque dans les cases des Zoulous avec ses gravures odieuses et ses noires calomnies.

Outre ces calomnies qui atteignent l'âme dans ses profondeurs, il répandait les bruits les plus invraisemblables contre le pensionnat. D'après lui et les langues qu'il avait à son service, il régnait parmi les élèves une maladie dont on ne disait pas le nom, quelqu'un de ces maux mystérieux que le Moyen Age a connus et qui inspiraient tant de répulsion, la danse de Saint-Guy, le mal des Ardents, ou pour le moins la lèpre. Les parents accouraient de Montréal, demandant avec anxiété à voir leurs enfants, et leur étonnement ne le cédait qu'à leur indignation, lorsqu'ils apprenaient de leurs propres bouches que; sur quatre-vingts et plus de pensionnaires, il n'y en avait pas une seule à l'infirmerie. Un jour même on en vint à raconter que l'une

d'elles était morte victime des traitements barbares infligés par les Sœurs. On l'avait enfermée dans un réduit sans feu, elle y était demeurée oubliée, et quand enfin on s'en était souvenu, on l'avait trouvée gelée.

A la fin, des hommes de cœur élevèrent la voix. La protestation suivante parut dans la *Minerve*[1] dans les derniers jours de mai.

« Quelques personnes malveillantes, voulant nuire à une de nos maisons d'éducation, située à Longueuil, celles des révérendes Dames de Jésus et de Marie, ont fait circuler dans le public qu'une pensionnaire, reléguée par punition dans un corridor, y avait été trouvée gelée. Comme de semblables absurdités. . . . sont propres à nuire à cette maison qui est certainement une des institutions où les enfants reçoivent le plus de soins et où le système des punitions sévères n'est nullement en vigueur, nous, soussignés, citoyens de la paroisse de Longueuil, déclarons ces bruits faux et mensongers, et prions les familles dont le nom a été mentionné parmi les victimes, de réfuter ces calomnies ou de les confirmer, s'il y avait quelque chose de vrai dans cette diffamation. »

Signé : Toussaint Daigneau, Victor Chénier, Joseph Vincent, A. Colin, Toussaint Sainte-Marie, Joseph Lecours.

Le médecin de la maison et un des commissaires protestèrent également dans le même journal :

---

[1] Journal de Montréal.

« Nous, Charles Sabourin, médecin, et Isidore Hurteau, un des commissaires d'École pour la paroisse de Longueuil, déclarons que c'est avec le plus vif regret que nous avons appris qu'une calomnie des plus noires qui puissent être imaginées, circule sur la maison tenue en cette paroisse par les Dames de Jésus et de Marie, laquelle calomnie comporte qu'une élève à qui on avait infligé pour punition de passer un jour renfermée dans une chambre, ayant été oubliée, serait morte des suites du froid et de la faim. La justice... nous fait un devoir, dans la circonstance actuelle, de nier la conduite prêtée gratuitement à ces dames, et de proclamer au contraire qu'elles remplissent leur tâche de manière à mériter l'éloge de tous ceux qui ont l'avantage de les connaître. »

Le mois de mai s'était ouvert avec une lettre du R. P. Guigues. Il ne voulut pas disparaître sans étendre encore sur la maison un autre pan d'azur. Le 31, la Communauté assista à une cérémonie qui n'est pas commune, l'abjuration et le baptême d'une jeune fille de dix-sept ans. Mlle Emma Spragg était pensionnaire depuis près de deux ans. Les exemples qu'elle avait sous les yeux, les instructions qu'elle entendait l'ayant touchée, elle demanda à entrer dans le sein de l'Église. M. Joseph Lecours et Mlle L. Letourneux lui servirent de parrain et de marraine, et le P. Gaudet, assisté du P. Brunet, fit la cérémonie dans la chapelle, en présence des élèves, de plusieurs personnes qui désiraient en être témoins, et des Sœurs, heureuses d'une conquête qui versait un peu de baume sur leurs peines.

La première communion qui eut lieu le 1er de juin, le retour des derniers exilés de 1837 qui arrivèrent au pays le 20, la confirmation que Mgr Bourget donna le 29, concoururent aussi à les distraire en éveillant dans leurs cœurs, avec les souvenirs les plus purs de leur enfance, les joies si consolantes du patriotisme et de la religion.

L'année scolaire s'écoulait donc, nonobstant les épreuves. On arrivait au mois de juillet. Le 3, le P. Allard recevait à la profession Sœur Marie-Ignace et Sœur Marie-Françoise, et admettait au noviciat trois postulantes. Pendant la cérémonie, un orage éclatait au dehors : la pluie fouettait les vitres, la chapelle s'assombrissait, mais rien ne pouvait troubler la paix qui régnait à l'intérieur. C'était l'image de la vie de ces saintes femmes : au dehors, les calomnies, l'obscurité, un ciel bas ; au dedans, la lumière, la sérénité. On remarquait dans l'assistance un vénérable vieillard, M. Lachapelle, qui pleurait de joie en voyant, dans la personne de sa petite-fille, Sœur Marie-Ignace, la première religieuse de sa famille.

Le 8, le R. P. Guigues arrivait de Saint-Colomban et se mettait en retraite pour se préparer à sa consécration qui devait avoir lieu à la fin du mois. Le 18, Mère Rose partait pour Belœil et en revenait, quatre jours après, enchantée des Sœurs et des élèves. Enfin, le 27, la foule encombrait la grande salle du pensionnat. Les parents, les amis, les principaux citoyens de Longueuil étaient présents : il s'agissait de l'examen final et de la distri-

bution des prix. On interrogea longuement les élèves sans pouvoir les embarrasser dans les buissons épineux des verbes irréguliers ou dans les sables mouvants des parties aliquotes. L'expérience les avait rendues avisées. A les voir si alertes et si fraîches, on ne se doutait pas qu'elles échappaient à peine à la lèpre et au feu St-Antoine. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'on les vit jouer *Les deux Savoyardes* et *La Croix Rouge.*

Les derniers soupçons s'évanouirent dans des applaudissements sans fin, et les tortures auxquelles les Sœurs les avaient soumises furent reléguées dans le domaine des fables. Un incident égaya beaucoup l'assemblée. Le P. Léonard aimait à plaisanter, on ne pouvait causer deux minutes avec lui sans rire à gorge déployée. Il aurait fait rire Héraclite en personne. Or, c'était lui qui avait préparé les actrices et qui agençait la scène pendant les entr'actes. Avant que le signal fut donné, on leva le rideau par distraction, et toute la salle l'aperçut qui préparait ses trucs. Sans se déconcerter, il s'avance vers la rampe, salue avec amabilité, et de sa voix qui était un poëme comique : « Messieurs et Mesdames, dit-il, c'est le Père Léonard ! » Ce seul mot porta l'hilarité à son comble, et la foule, satisfaite de ce qu'elle avait vu et entendu, se retira avec la conviction que l'éducation de la jeunesse était en de bonnes mains, au couvent de Longueuil.

Les élèves sont retournées dans leurs familles, les religieuses ont devant elles un mois de vacances.

Reposons-nous des misères qui se sont déroulées sous nos yeux, en contemplant de belles âmes. Nous sommes en retard avec un certain nombre de recrues que la Providence a amenées dans la Communauté et qui ont été les dignes auxiliaires de Mère Rose à cette époque de troubles : il est temps de les connaître. Mais auparavant, achevons d'énumérer les événements dont se compose l'année 1847-1848.

Le 7 du mois d'août, les Sœurs de Belœil et de Longueuil entrent en retraite. C'est un nouveau Père Oblat qui la prêche, le P. Brunet. Le lendemain, arrivée de Mgr Bourget pour la visite canonique, la première du couvent. On appelle ainsi l'inspection détaillée que fait l'évêque d'une église ou d'une communauté, au temporel et au spirituel. Le saint évêque de Montréal parcourt la maison, pénètre dans toutes les salles, examine les armoires, les pupitres, les livres de compte, accompagné du P. Allard et des Sœurs du Conseil. Cette visite terminée, il passe au spirituel. Chaque religieuse comparaît devant lui et l'entretient de ce qui intéresse la Congrégation ou les besoins de son âme. Comme il était pour chacune d'elles un père sage, bienveillant, d'une discrétion absolue et toujours disposé à écouter, on comprend la confiance qu'il leur inspirait et la facilité qu'elles avaient de s'ouvrir à lui. Il préside ensuite le chapitre et annonce que Sœur Véronique sera désormais assistante et Sœur Thérèse dépositaire. Évidemment, il y a des changements nécessités par l'acceptation de deux

nouveaux postes. Mais ces changements ne seront connus qu'à la fin de la retraite. Celle-ci est des plus fructueuses. Le Père Brunet donne les instructions, Monseigneur fait les conférences. Le 16, jour de la clôture, le P. Allard se rendant à Bytown pour consulter son supérieur, Mgr Guigues, qui a reçu la consécration épiscopale le 30 juillet, Mère Rose lui remit la lettre suivante à l'adresse de ce dernier :

« Monseigneur, nous ne saurions laisser partir notre Père sans le charger de vous exprimer tout ce que nos Sœurs et moi en particulier éprouvons pour votre personne. Nous avons prié pour vous, Monseigneur, au moment où vous vous unissiez à l'Église de Bytown par des liens éternels ; nous félicitions votre troupeau du Pasteur si tendre qui lui était donné, et qui recueille maintenant, en bénédictions abondantes, les prémices de votre épiscopat. Cet événement nous prive, il est vrai, de votre direction, mais votre esprit vivra parmi nous dans la personne des Pères à qui, par vos soins, nous demeurons confiées. Outre cet avantage que nous devons à l'intérêt que vous nous portez, nous espérons toujours pouvoir recourir à vos conseils, avoir une large part à vos prières et ne jamais perdre la place que vous nous accordez dans votre sollicitude. »

Le 17, le secret des changements est divulgué. Au milieu des Sœurs qui palpitent et retiennent leur respiration, Mère Rose fait connaître d'abord celles qui ne s'éloigneront pas de la maison ; puis

elle proclame le nom de celles qui doivent partir : Sœur François-de-Sales, Sœur Marie-Ignace, Sœur Marie-Anne, pour Belœil ; Sœur Marie-Madeleine, Sœur Marie-Apollonie, Sœur Marie-Patrick et Sœur Marie-Julienne, pour St-Timothée ; Sœur Marie-Ursule, Sœur Marie-Stanislas et Sœur Marie-Françoise, pour St-Lin. C'étaient les deux nouvelles fondations qui s'ajoutaient à la première de la précédente année. Il y en avait encore deux autres sur le tapis, mais on ne pouvait les accepter pour l'instant. Les Sœurs désignées baisèrent leur crucifix, et l'émotion naturelle se calma. Il n'y eut plus que le désir de répondre à la confiance des parents et de Messieurs les curés.

Le 18, promulgation par la Supérieure des ordonnances arrêtées en conseil, sous la présidence de Monseigneur. Ces ordonnances concernent l'heure du lever, qui est fixée à quatre heures et demie, le couvert de table de chaque Sœur, différents détails se rapportant au costume durant l'hiver et durant l'été, la coiffure, la largeur du col, les manchettes, les voiles, etc.

Le 23, le grand économe de la maison, le bon St Joseph, la favorise d'une gracieuse aubaine. Mme Olivier Berthelet qui n'en était pas à ses premières générosités à l'égard des congrégations, notamment celle des Oblats, constitue en faveur de la Communauté un capital qui lui assure une petite rente.

Le 25, fête de M. Brassard, les Sœurs qui ne peuvent le voir parce qu'il est absent, lui écrivent

une charmante lettre. Il avait refusé d'assister à leur distribution ; n'importe, elles le connaissent, elles connaissent son cœur, Mère Rose lui écrit avec le sien. A son retour, le digne prêtre répond tout ému :

« Je suis bien sensible aux sentiments de reconnaissance que vous me témoignez à l'occasion de ma fête. J'accepte volontiers le cadeau trop splendide que vous m'avez envoyé ; il me sera d'autant plus cher que je sais de bonne source qu'il est l'ouvrage de vos mains. Je vous prie d'agréer mes remerciements, et en me recommandant à vos ferventes prières, je m'engage à me souvenir de vous au saint sacrifice de la messe toutes les fois que je le célèbrerai pour demander à Dieu la prospérité de votre maison. Demain, à sept heures, je dirai la messe à votre intention. »

Le dernier jour du mois enfin, la famille s'assemblait tout entière pour une autre fête, celle de sa fondatrice et première Supérieure. Ce ne fut plus un simple pan d'azur qui s'étendit sur la maison, ce fut la voûte du ciel qui s'arrondit d'une extrémité à l'autre de l'horizon pour concentrer sur la mère et les filles tout ce qu'elle possédait de lumière rayonnante et de couleur agréable aux yeux. La présence de la sœur de Mère Rose, cette autre elle-même, Sœur Cécile de la Congrégation Notre-Dame, qui l'avait devancée dans la vie religieuse, augmentait la fête. Rien n'y manqua, ni la cantate de circonstance, ni les bonbons et les fines pâtisseries, et à la place du thé des jours ordinaires, ni le

café des solennités de première classe, un café à la composition duquel avaient mis la main toutes les bonnes Sœurs converses, Sœur Marie-Anastasie, Sœur Marie-Félicienne, Sœur Marie-Anne, Sœur Marie-Ephrem, et jusqu'à notre aimable Sœur Philomène. Son arôme embaumait de la cave au grenier. Sœur Véronique, pour qui l'histoire n'avait plus d'arcanes, déclara en son âme et conscience que le sultan de Zanzibar, voire même l'empereur du Maroc, n'en buvait pas de semblable. Sœur Agnès, non moins experte en sa partie, confessa que si les Paul, les Antoine, les Macaire, les Potamon l'avaient connu, ils s'en seraient très certainement privés, mais que non moins certainement cette privation leur eût été plus sensible que celle de l'eau. Sœur Marie-Madeleine, Sœur Thérèse approuvèrent avec Sœur Marie-Ursule, Sœur François de Sales, Sœur Marie-Claire, Sœur Marie-Élisabeth et Sœur Marie-Ignace. Nous les connaissons toutes, mais nous ne connaissons pas les autres : c'est l'heure de les présenter.

Sœur Marie-Louis, Mlle Octavie Letourneux de son nom de famille, était une professe du 15 août de l'année dernière. Elle avait vu le jour à Montréal où son père exerçait la profession d'avocat. De Montréal, il s'était retiré à Belœil pour s'occuper d'agriculture et de commerce. Mais il avait conservé ses relations mondaines : sa demeure, une des plus belles de l'endroit, devint le rendez-vous des gens à la mode, connaissances de Montréal, habitués du manoir de Rouville, chanteurs et musiciens : les

bals et les concerts ne cessaient pas. Ce fut dans ce milieu que grandit la jeune fille. Elle aima les toilettes, les parfums, la musique, les fêtes du monde. Quand à dix-huit ans, elle entendait parler des couvents, elle souriait dédaigneusement : « Se faire religieuse, disait-elle, quelle idée ! » Elle ne voyait rien en dehors du monde, elle était mondaine.

Mais elle était bonne. La congrégation des Enfants de Marie s'étant établie, elle demanda à y entrer, et elle y entra. Ce fut à elle que la présidente dit un jour : « Mademoiselle, attachez donc votre fichu : voici l'épingle de la Ste Vierge. » Elle se rencontra souvent avec Eulalie et commença d'entrevoir qu'il y a autre chose sur la terre que des bals et de la musique. Elle s'aperçut aussi que ces fêtes brillantes cachent bien des misères.

Sa mère, une femme irréprochable, souriait, faisait les honneurs en public ; en particulier, elle pleurait souvent. Témoin de ses larmes, Octavie l'interrogea : « J'étais novice à l'Hôtel-Dieu, lui dit-elle, et là je fis connaissance d'un jeune homme qui est aujourd'hui ton père. Je renonçai à ma vocation pour l'épouser. Ah ! je croyais le monde enchanteur. Mes idées ont bien changé ! »

Les fumées mondaines achevèrent de se dissiper. Elle parla d'aller rejoindre à Longueuil celle qui avait commencé sa conversion : sa mère l'embrassa, voyant dans cet acte la rédemption de sa folie, et son père donna facilement son consentement. Eulalie s'appelait maintenant Mère Marie-Rose. Elle l'accueillit à bras ouverts :

« Oui, lui dit-elle, vous serez des nôtres, mais avant d'entrer au noviciat, il faut que vous passiez quelques mois dans notre pensionnat. »

La jeune fille accepta : elle avait vingt-trois ans. Elle eut à souffrir de ses compagnes plus jeunes qui regardaient d'un air narquois cette grande personne faisant ses devoirs et récitant ses leçons. Elle se résigna à l'humiliation. Quatre mois après, elle était postulante, et le 15 du mois d'août de l'année 1846, elle recevait le voile des novices de chœur. Son essor dans la vie religieuse fut ardent. Mère Rose dut le modérer. Au souvenir de ses vanités d'autrefois, elle versait tant de larmes que le Père Allard lui-même se crut obligé de la consoler. La candeur, la simplicité, l'humilité, remplacèrent les goûts frivoles. Elle se plia à la Règle avec une docilité qui devait lui coûter, car elle n'en avait guère pris l'habitude dans la maison de son père, et la vivacité faisait le fond de son tempérament.

Au premier son de la cloche qui l'appelait à la chapelle, elle disait d'un accent joyeux : « Allons voir le Bon Maître ! » C'était son expression pour désigner Celui qu'elle avait préféré aux pompes du siècle. Elle la conserva toute sa vie.

Toute sa vie également, elle garda son goût pour la musique. Mais quel changement ! Habile sur le piano, l'orgue, la harpe, elle ne joua plus que de la musique religieuse. Elle était musicienne dans l'âme. Une fausse note l'arrachait, quoiqu'elle en eût, à ses conversations avec le bon Maître. Elle avait renoncé aux parfums et aux délicatesses de jadis :

elle ne renonça jamais à la délicatesse de son oreille. Elle y portait instinctivement la main comme pour la préserver. Son âme était une lyre dont les cordes résonnaient toujours. Il suffisait d'un souffle pour les mettre en vibration. On la voyait alors lever la tête et écouter le concert invisible. . . .

> . . . . O lyre, ô mon génie,
> Musique intérieure, ineffable harmonie,
> Harpe que j'entendais résonner dans les airs
> Comme un écho lointain des célestes concerts ! [1]

Dieu, le bon Maître, la Ste Vierge Marie, voilà ce que chantait la harpe vivante. Aussi fervente religieuse qu'elle était grande artiste, elle devait laisser aux jeunes filles qui se succéderont dans les pensionnats de l'Institut, l'éloquent et perpétuel exemple de ce que la générosité, secondée par la grâce, peut faire d'une mondaine.

La Sœur que voici n'a que dix-neuf ans. Elle est née à Sainte-Marie-de-Monnoir et s'appelle Marie-Anne Lemay du nom de ses parents, Marie-Apollonie de son nom de religion. On ne saurait trouver de nature plus sensible ni de cœur plus aimant. Et cependant la mélancolie recouvre son doux et pâle visage, et si ses grands yeux reflètent le bleu tranquille du ciel, ils reflètent aussi la teinte sombre et inquiétante de la mer. C'est que le foyer paternel a été désastreux pour son enfance : elle y a vu des choses qui ont enlevé à sa tendresse et à son respect toute base et toute ouverture. Elle s'est repliée sur elle-même à un âge où l'on a tant

[1] Lamartine.

besoin d'expansion, et la tristesse a pris la place de la joie qui lui était naturelle.

Mais Dieu ne lui avait pas manqué : ce qu'elle perdait du côté de sa famille, elle le retrouvait auprès de lui. Il était son père et sa mère ; il veillait sur son avenir. Lorsque Eulalie et sa compagne arrivèrent à Longueuil en 1843, la jeune fille faisait partie des treize pensionnaires que possédait l'école. En face de l'existence menée par ses maîtresses, elle vit l'horizon qui l'enfermait s'ouvrir enfin, et la lumière briller sur sa tête. Elle comprit ce qu'elle avait à faire de sa vie. Elle se jeta dans les bras de sa maîtresse devenue religieuse et la conjura de lui permettre de la suivre. Sœur Rose avait remarqué l'enfant ; sa précoce mélancolie parlait à son cœur ; elle soupçonnait quelque mystère de douleur comme elle savait qu'il y en a tant dans le monde : elle l'encouragea, et, le 3 janvier 1846, Marie-Anne entrait dans sa vraie famille. Il était trop tard, elle ne pouvait plus guérir. Malgré ses efforts et en dépit des avertissements de sa Supérieure qui ne se lassait pas de lui dire : « Soyez gaie, la tristesse est le huitième des péchés capitaux, » elle ne parvenait pas à se dépouiller du nuage qui l'enveloppait, la couche en était trop profonde. Mais si elle ne pouvait être joyeuse à volonté, elle savait être novice appliquée et maîtresse de classe pleine d'aptitude. A la fête de l'Assomption de la même année, elle revêtait le saint habit, et un an après, Mère Rose l'envoyait professer à Belœil.

La chère Sœur ne demandait qu'à se rendre utile et de plus elle avait tout un arriéré de tendresse et de dévouement à dépenser. Elle n'eut pas de peine à remplacer Sœur Ursule; du premier coup, elle gagna la confiance et l'affection de ses élèves. Elle employa son ascendant à les instruire et en même temps à leur inculquer le goût de la prière, la dévotion à la sainte Vierge, l'amour de la vertu. Le catéchisme était sa grande prédilection. Elle le préparait avec soin, recueillant partout des notes capables d'intéresser. Depuis son retour, elle se plaisait à raconter à ses compagnes les mille petites industries qu'elle inventait, soit pour stimuler sa classe, soit pour maintenir la Congrégation des enfants de Marie sur un bon pied. On la sentait heureuse, les souvenirs du passé ne pesaient plus si lourdement sur son âme. Heureuse, elle l'est surtout aujourd'hui, 30 du mois d'août, d'abord parce que c'est la fête de celle qui lui a servi de mère, ensuite parce que, ayant émis ses vœux depuis un an, elle appartient désormais à sa nouvelle famille.

Sœur Marie-Cécile est tout le contraire de Sœur Marie-Louis. La sensibilité n'occupe pas une place importante dans son organisation. C'est une femme de gouvernement, mais plus propre à briser les obstacles qu'à les tourner. Elle était de St-Antoine comme Mère Rose, de la famille Archambault du côté maternel. Elle s'appelait Julie-Marie Dufresne. Un attrait particulier pour la pureté, l'amour de l'Eucharistie, l'ornementation des autels caracté-

risèrent ses premières années. Elle entra au noviciat le 29 janvier 1846, prit le voile à la fête de l'Assomption, et prononça ses vœux le 8 décembre de l'année 1847. Mère Rose eut de la peine à l'assouplir. A la différence de sa novice, elle ne brisait pas les obstacles, elle les tournait. Elle s'efforça de diriger cette énergie un peu âpre vers les vertus religieuses. Elle réussit : Julie Dufresne embrassa l'obéissance, la pauvreté, la mortification avec une ardeur qui ne laissait rien à désirer. Les privations étaient un jeu pour sa forte nature. Elle soignait ses vêtements comme si elle ne devait plus en avoir d'autres et les raccommodait jusqu'à extinction. L'Église, les âmes la passionnaient. Sa figure, froide et rigide au repos, s'éclairait lorsqu'elle entendait raconter les triomphes de la première, et lorsqu'elle-même avait à redire la conversion d'un pécheur, sa rude voix s'adoucissait et tremblait d'émotion. En outre, son dévouement à la Communauté ne connaissait pas de limites. Elle voulait travailler, et travailler encore pour elle, et quand elle ne le pourra plus, ce sera son arrêt de mort. Mais la rudesse, l'âpreté persistaient. Lorsqu'elle aura à déployer ses talents d'administration, il ne fera pas bon sous sa main ; non pas qu'elle soit méchante, elle avait le cœur large et généreux, elle en donnera maintes preuves, mais parce qu'elle marchait droit devant elle sans nul souci des précautions ni des ménagements.

Cette religieuse, petite de taille, à l'air doux et timide, à la constitution délicate, sera la quatrième

Supérieure générale de la Congrégation. En attendant, elle est simplement Sœur Marie-Stanislas ; dans le monde, il n'y a pas longtemps, elle était Virginie Duhamel. C'est à peine si elle a dix-neuf ans, et on la prendrait pour une enfant. La paroisse de Belœil l'a vue naître. Sa mère réunissait dans sa maison les enfants des alentours, les plus pauvres, ceux dont les parents ne pouvaient rien faire, et leur apprenait le catéchisme. On l'appelait le vicaire de M. le Curé.

Cette chrétienne primitive avait imaginé une méthode infaillible pour graver ses leçons dans leur mémoire. Elle chantait les questions sur des airs populaires, et les filles, les garçons, toute la réunion, répondaient en chantant.

Virginie s'endormait parfois dans son berceau à cette musique, mais le catéchisme n'en entrait pas moins dans ses oreilles. Son père ne disait rien, cependant ces assemblées quotidiennes n'étaient pas sans l'importuner.

Lorsqu'ils célébrèrent la cinquantaine de leur mariage, il dit à sa femme :

« Allons, ma femme, j'espère que tu vas congédier tous ces enfants : il y a cinquante ans que nous sommes mariés, et je crois que nous n'avons pas encore eu le loisir de causer ensemble. »

De la maison paternelle, Virginie passa à l'école du village. Elle fit sa première communion à dix ans. Son père ne voulait pas, la trouvant trop jeune. M. le Curé en décida autrement. Sur l'image qu'il lui donna et qu'elle conserve encore après plus d'un demi-siècle, elle écrivit ces mots :

« Moi, Virginie Duhamel, je me consacre à Jésus et à Marie. » N'était-ce pas prophétique ?

Deux de ses cousines étaient religieuses à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Comme on en parlait souvent devant elle, elle disait : « Quand je serai grande, moi aussi, je serai religieuse à l'Hôtel-Dieu ! » Le vœu inconscient du jour de sa première communion devait l'emporter.

Lorsqu'elle atteignit sa quinzième année, sa mère lui dit : « Si tu veux aller au couvent compléter tes études, tu es libre. » Elle sauta de joie.

« Mais dans quel couvent ? demanda la mère. »

« Dans celui de Longueuil, répondit-elle. »

C'était en 1844, Mère Rose qu'elle avait connue à Belœil sous le nom d'Eulalie achevait de s'installer dans la résidence offerte par la Fabrique.

Elle entra dans la classe d'une autre de ses cousines, Sœur Véronique. Sa conduite fut exemplaire. Elle était parmi ses compagnes, un Louis de Gonzague ou un Stanislas de Kostka. Sans avoir des facultés brillantes, elle apprenait bien. Les élèves l'aimaient, et même éprouvaient un certain respect pour une jeune fille si pieuse et si sage. Ses maîtresses auguraient favorablement de son avenir et avaient pleine confiance en elle. De son côté, elle rendait au centuple à ses compagnes l'affection qu'elles lui témoignaient, principalement aux plus petites dont elle recherchait la compagnie de préférence à celle des grandes.

Elle vénérait ses maîtresses, Mère Rose surtout, qui lui apparaissait avec une auréole de sainteté. Pour le P. Allard, il faisait son admiration :

« Quand il venait nous faire la classe, raconte-t-elle, il ne se fatiguait pas de corriger nos fautes dans la lecture, dans le calcul ou dans la grammaire. Il ne laissait rien passer. Il les corrigeait d'un ton calme, sans se presser, se donnant le temps de nous expliquer les choses. Sœur Véronique procédait de la même manière. Nous allions à son catéchisme comme à un délassement. Elle ne manquait jamais de nous raconter un trait pieux et nous suggérait chaque jour une pratique dont nous tenions compte. »

Ce fut le P. Allard qui décida de sa vocation.

« Je me propose, lui dit-elle à la suite d'une confession générale, d'embrasser la vie religieuse à l'Hôtel-Dieu. »

« Non, répondit le Père, restez où vous êtes : c'est ici que Dieu vous veut. »

Son père refusa son consentement : elle était encore trop jeune. En vain M. Théophile Durocher s'interposa-t-il. Il fallut que le R. P. Guigues, qui prêchait une retraite dans la paroisse plaidât chaleureusement la cause de la jeune fille. Et même, son éloquence faillit échouer.

Son noviciat commença le 29 janvier 1846. Elle fit ses vertus favorites de la douceur, de la patience, de l'humilité, de l'abnégation, une abnégation qui devait lui être très utile lorsqu'elle serait Supérieure, de l'obéissance, une obéissance ponctuelle qui ne tergiversait jamais, de la pauvreté avec ses privations : c'était l'époque où le pain manquait par intervalles et où les pommes de terre régnaient en

souveraines. Ses rapports avec le P. Allard devinrent plus fréquents qu'au pensionnat. Elle l'apprécia davantage s'il était possible.

« Ma Mère, lui demandait longtemps après quelque Sœur malicieuse, n'est-ce pas qu'il était sévère ? »

« Le P. Allard, répliqua-t-elle, ah ! que nous l'aimions. Il était vigilant, énergique ; il exigeait beaucoup de nous, mais nous sentions qu'il avait à cœur la gloire de Dieu et nos intérêts les plus chers. Sans lui, que serions-nous devenues ? Pour nous former à l'enseignement et à la pratique des vertus religieuses, il n'épargna ni son temps, ni ses forces, ni les conseils, ni les encouragements. Il possédait à un haut degré l'esprit de pauvreté, et il revenait souvent sur ce sujet dans ses conférences :

« Mes Sœurs, nous disait-il, il ne vous est pas difficile de pratiquer la pauvreté quand vous manquez de tout : la pauvreté vous garde ; mais plus tard, lorsque votre Congrégation jouira d'une certaine aisance, c'est alors qu'elle sera difficile et que, pour l'observer, vous aurez besoin d'en avoir l'esprit et l'amour. »

L'autre survivante de cette époque lointaine, Sœur Véronique, qui elle aussi fut Supérieure générale, parle comme elle du fervent religieux. Mais pour Sœur Stanislas, il incarnait à lui seul tous les Oblats, et il les incarnera si bien que, lui parti et elle à la tête de la Congrégation, les Oblats disparaîtront, sinon de son cœur, du moins de sa Communauté.

Le 15 août 1846, elle déposait ses vêtements séculiers et couvrait sa tête de dix-sept ans du voile blanc des novices. On lui donnait le nom qu'elle rappelait le plus, Sœur Marie-Stanislas. Sacristine et réglementaire, elle s'acquittait de sa double fonction avec tant d'exactitude que l'œil perçant et l'ouïe fine de l'énergique P. Allard ne pouvaient la prendre en défaut, malgré l'envie qu'il en avait.

Un jour pourtant, il crut remarquer que le crucifix de l'autel était posé de travers. Voulant être sûr du fait, il assujettit ses lunettes et s'approche pour vérifier. Il n'y avait pas erreur, le délit existait, il tenait l'occasion désirée. Il monte à la salle du chapitre, implacable comme Minos, et dit à Mère Rose de lui amener la coupable. La Sœur arrive plus morte que vive.

« Qui a placé le crucifix sur l'autel ? demande une voix sévère. »

« C'est moi, répond une voix gémissante. »

Et fléchissant sous le poids de l'horrible forfait, le voile blanc, la Sœur qui le porte, la voix gémissante s'effondrent aux pieds du Juge, pendant qu'un flot de larmes atteste son repentir qui n'est pas douteux.

« C'est bien, reprend la voix sévère, ne recommencez plus ! »

Et en se relevant, d'un regard rapide la coupable aperçut un léger sourire sur les lèvres du Juge qui ne s'attendait pas à être considéré dans l'exercice de sa redoutable charge.

Lors de sa profession, qui eut lieu l'année suivante, en la fête de l'Assomption, elle hérita de la croix de Sœur Marie-André qui venait de mourir et qui avait été son admonitrice. Dans le courant de l'année, elle dut remplacer, auprès des petites élèves du pensionnat, Sœur François de Sales que la maladie forçait au repos. Elle s'en tira avantageusement. S'inspirant des conseils de Mère Rose, elle ne punissait jamais. Elle avertissait, recommandait l'élève en faute à son ange gardien, priait pour elle et attendait dans la douceur et la patience.

« Grâce à ce procédé, explique-t-elle aux jeunes maîtresses, je n'ai jamais puni et j'ai toujours corrigé. »

Il fallait voir comme les enfants la chérissaient. Elle était si avenante, et elle leur parlait avec tant de respect qu'elles se croyaient toutes de grandes demoiselles. Pendant les récréations, elle avait toujours une histoire à leur raconter. Puis, elle les écoutait elle-même racontant les leurs, et elle prenait un si vif intérêt à ce que débitaient leurs petites langues que les élèves en étaient aux anges.

L'une d'elles, un jour, voulut imiter un de ces saints ou de ces martyrs dont elle leur narrait si bien les prodiges de mortification. Elle s'appliqua la paume de la main sur le poêle tout rouge. Personne ne l'avait vue, mais ses larmes la trahirent. On la pansa. Sœur Agnès se sentit revivre et annonça que la fin du monde était ajournée, mais le Père Allard, plus calme quoique aussi énergique,

enseigna à l'enfant d'autres moyens de marcher sur les traces des Saints.

Sœur Marie-Patrick a fait profession le même jour que Sœur Marie-Stanislas. Son père, M. Hagan, professeur à Bytown, y enseignait avec tant de succès, il était si honnête homme que le nouvel évêque, Mgr Guigues, l'avait chargé d'apprendre l'anglais aux Sœurs Grises.

A neuf ans, sa fille lui servait de répétiteur auprès de ses plus jeunes élèves. Sur l'invitation du Curé de la paroisse, elle prépara, quinze années durant, les enfants à la première communion. Elle était née institutrice. Mais elle ne voulait pas faire de l'enseignement sa carrière dans le monde, elle voulait être religieuse. Mgr Guigues l'avait mise au courant de la fondation de Longueuil ; elle pensait à Longueuil, elle parlait de s'y rendre. Son père résistait ; il avait trop besoin de son concours.

Ne voyant pas jour à obtenir son consentement, elle n'hésita plus, elle s'enfuit, sans linge, n'ayant aux pieds que des espèces de chaloupes qui n'étaient autres que les chaussures paternelles. En la voyant arriver dans cet accoutrement, les Sœurs de Longueuil rirent de bon cœur. Elles l'accueillirent de même. C'était la première irlandaise qui frappait à la porte du couvent, le 24 février 1846.

Elle avait vingt ans. Dès son postulat, elle fut attaquée dans les yeux d'un mal qui manqua de l'arrêter. Elle pria, et sa confiance la guérit. Les traits de sa race étaient fortement empreints dans sa personne, foi vive, esprit prompt, sang bouillant,

cœur généreux, caractère gai. Ses saillies spirituelles amusaient les Sœurs. Lorsque celles-ci se trouvaient incapables de maîtriser une élève, elles la confiaient à Sœur Patrick, et la Sœur en venait toujours à bout, non par la rigueur, mais par cette influence qu'elle avait reçue de son père.

Elle avait dans les yeux et dans les manières quelque chose qui les captivait. Ce n'est pas qu'elle fut parfaite, la bonne Sœur : personne ne l'est en ce monde, elle était impétueuse, irritable, et les relations communes en pâtissaient. Mais elle travaillait à se vaincre.

Un dernier trait achèvera de nous la faire connaître. Désignée pour la fondation de St-Timothée, en arrivant avec ses compagnes elle trouva le logis à peine terminé. Il fallut se barricader, les portes manquant de serrure. Et encore, plus d'une Sœur ne dormait que d'un œil, à cause des brigands, malandrins, fantômes et autres de la même espèce qui, chacun le sait, rôdent jour et nuit autour des couvents.

Un soir, avant de procéder à la fermeture que nous venons de dire, une Sœur poussa un cri : elle venait d'apercevoir un grand chien jaune qui allait et venait devant la maison. A ce cri, les autres accourent : elles regardent, elles examinent la bête. Certainement l'animal ne payait pas de mine : sa couleur jaune, son aspect patibulaire, cet air singulier avec lequel il levait la tête vers les fenêtres prêtaient à toutes les suppositions.

« C'est le diable, conclut Sœur Patrick : il devine

le bien que nous allons faire, il vient nous en empêcher. »

Et s'armant immédiatement d'une bouteille d'eau bénite qui était la suprême ressource en cas d'attaque, elle la vide sur le chien campé devant la porte et demandant à entrer.

C'était le chien du bedeau !

La jeune professe de chœur qu'il nous reste à présenter s'appelait dans le monde Mlle Marie-Louise David. Elle s'appelle aujourd'hui Sœur Marie-Alphonse. Elle avait étudié au Couvent du Sacré-Cœur de St-Jacques-l'Achigan et se disposait à y rejoindre une de ses sœurs déjà religieuse, lorsqu'une réflexion qu'elle entendit de la bouche d'une de ses maîtresses la détermina à venir à Longueuil.

C'était un coup de tête dont elle devait porter longtemps l'inquiétude et qui finit par lui faire abandonner sa Congrégation. Elle parlait l'anglais et le français, sa conversation était intéressante, elle avait de bonnes manières, beaucoup de savoir-vivre et des connaissances variées. Mais elle le savait, et au premier froissement de son amour-propre, elle tournait la tête du côté du Sacré-Cœur. Mère Rose mit tous ses soins à l'assouplir et à la rendre humble. Elle la chargea de la première classe du pensionnat. Avec toutes ses connaissances, la bonne Sœur ne réussissait pas : son enseignement était trop relevé, il passait par dessus l'intelligence de ses élèves. Sœur Véronique dut la suppléer à la fin de l'année. Malgré cela,

elle était active, dévouée, régulière, elle faisait de beaux catéchismes et inspirait de tout son pouvoir l'amour de la Ste Vierge. Sans ce malheureux coup de tête du début, elle aurait acquis l'esprit de la maison, et sa vie eût été paisible.

Nous avons gardé pour la fin deux de nos chères Sœurs converses. O la bonne figure que celle de Sœur Marie-Françoise, née Dubreuil ! Elle venait des bords du Richelieu, de la paroisse St-Charles. Elle est robuste, dure à la peine, se souciant peu d'être aimable, toute à son travail et aux oraisons jaculatoires. Pourvu que Dieu soit content et Mère Rose, qu'importe les autres ! Est-ce qu'elle a le temps de s'amuser à ces démonstrations qui ne signifient rien ? On doit savoir qu'elle aime ses compagnes et que pour elles, pour la Congrégation, elle se mettrait en quatre : qu'est-il besoin de sourire, de faire la plaisante ?

Elle est venue pour travailler et se sacrifier : elle ne sort pas de là. La pureté, l'humilité, l'obéissance, la prière, et le silence pour envelopper le tout, voilà son affaire. Elle n'en est encore qu'à ses premiers pas dans la vie religieuse puisqu'elle n'a prononcé ses vœux que le 3 de juillet dernier, mais elle annonce ce qu'elle sera. Elle est tout d'une pièce.

Un jour, en Orégon, on la chargera de coucher au dortoir de petits orphelins recueillis par charité, on lui dira que c'est une œuvre importante, qu'il s'agit de veiller sur des anges ; elle acceptera sans rien dire, mais elle ne se couchera pas : ces petits

anges sont des garçons, et la pureté d'une vierge consacrée dont elle a une si haute idée, lui interdit de reposer dans le même appartement.

Nous nous sommes un peu pressé : elle n'est pas encore en Orégon, on parle seulement d'y aller. Le cas n'ayant pas été prévu dans les Constitutions, et chaque Sœur étant libre d'accepter ou de refuser, on la consulte. Sœur Françoise consultée répond énergiquement « non. » Et pourquoi ? on lui a dit qu'il fallait s'embarquer, et que pour atteindre le navire, il fallait de toute nécessité être portée à dos d'homme. O Seigneur ! est-ce possible ? Vous figurez-vous, je vous le demande, Sœur Marie-Françoise, religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie, fendant les flots de la mer sur les épaules d'un homme !

Cependant, elle n'est plus tranquille : elle craint d'avoir contrecarré les vues de la Providence. La volonté de Dieu avant tout ! Elle va trouver la Supérieure, elle lui dit qu'elle a eu tort de refuser et la prie de l'inscrire parmi celles qui seront prochainement envoyées. Elle part. Eut-elle à subir l'humiliation qui l'a fait reculer la première fois ? On ne le sait pas, tout ce que l'on sait, c'est que le navire fut assailli dans le golfe du Mexique par une affreuse tempête, que la pauvre Sœur s'accusait à haute voix d'en être la cause, et que, sur un signe de sa Supérieure, elle renouvelait le sacrifice de Jonas.

En Orégon, le pays des fleurs, on lui donna l'emploi de jardinière. Elle l'exerça tour à tour dans

les deux maisons de la Congrégation, Saint-Paul et Portland. Elle préférait Saint-Paul parce que, disait-elle, c'est un nom de Saint, tandis que l'autre n'est qu'un nom païen. Elle aimait son emploi. Les fleurs lui parlaient de Dieu. « Le parfum de la fleur, disait-elle, c'est l'haleine d'un ange. »

Dites, est-ce qu'un poète de profession aurait trouvé cela ? Il n'y a rien de plus poète que ces bonnes âmes faites de pureté et de simplicité. Elle était d'une humilité profonde. « Personne, affirme sa *Notice*, n'a jamais eu plus qu'elle l'esprit de son état. »

Elle se félicitait de n'être que Sœur converse par la raison que le travail intellectuel distrait plus de la pensée de Dieu que le travail manuel. Elle n'acceptait d'autres vêtements que ceux qui avaient servi. « C'est tout ce qu'il me faut, répétait-elle. »

Au milieu des fleurs, avec sa pauvre robe, avec son âme pure, simple et humble, elle était belle, la bonne Sœur converse, elle était riche, car à elle seule elle était un parterre qui devait fleurir éternellement.

La dernière, celle qui a fait profession aujourd'hui même, fête de Ste Rose, est Sœur Marie-Julienne. Elle naquit à Saint-Benoît et s'appelait dans le monde Esther Pilon. Dès l'âge de sept ans, elle rêvait de vivre à la manière des anges, constamment occupée à aimer Dieu et à le louer. Ce désir ne la quitta point et se fit sentir d'une manière plus intense au beau jour de sa première communion. Devenue jeune fille, elle apprit avec

bonheur qu'il y avait des personnes qui menaient sur la terre une vie angélique, qu'on les appelait des religieuses, que pour partager leur sort, il ne fallait que le vouloir et être appelée de Dieu. Cet appel divin, elle l'entendait depuis longtemps. La volonté ne lui manquait point. Aussi un beau jour se met-elle en route.

En se rendant à Montréal, elle est renversée de voiture et sa pauvre tête est contusionnée. N'importe, elle poursuit sa route et se rend à l'Hôtel-Dieu. A peine convalescente, elle se fait conduire chez les Sœurs de Longueuil dont Mgr Prince, au cours d'une retraite, lui avait parlé. Sœur Marie-Philomène qui lui ouvrit la porte du couvent et Mère Marie-Rose qui la reçut au parloir lui rappelèrent ces anges auxquels elle avait si souvent rêvé dans son enfance. Si toutes les religieuses ont un si bel air, pensa-t-elle, je ne serai certainement pas admise. D'une voix timide, elle osa cependant solliciter son entrée au noviciat. « Venez dès que vous le pourrez, » lui fut-il répondu.

Le 8 décembre 1846, elle figurait parmi les postulantes et le 15 août 1847 parmi les novices. Quand après sa profession, elle se sentira des ailes, on la verra voler à Saint-Timothée, puis à Saint-Roch et jusque dans le Haut-Canada. Partout on la trouvera dévouée, noble dans ses sentiments, distinguée dans ses manières, remplie d'estime pour sa vocation et d'intérêt pour sa Communauté. Elle est infatigable : ni l'âge ni la maladie n'ont pu la forcer au repos.

Aujourd'hui, malgré ses infirmités, malgré ses soixante-onze ans, elle est à la tête du repassage. Du lundi matin au samedi soir, elle est là, supportant le poids de la chaleur, préparant, pour l'amour de Dieu, les divers objets de toilette des jeunes pensionnaires.

Son rêve s'est réalisé. C'est un ange de dévouement travaillant pour d'autres anges.

Telles étaient les Sœurs qui se pressaient autour de Mère Rose le jour de sa fête. Il y en avait d'autres, mais comme elles ne lui sont pas encore liées par des vœux, nous réservons à plus tard d'en parler. Celles que nous venons de mentionner sont les ouvrières de la première heure, ses auxiliaires immédiates dans le grand œuvre de la fondation. Sauf Sœur Marie-Madeleine et Sœur Marie-Agnès, elles ont toutes passé par ses mains, elles les a toutes formées. Et même, ne peut-on pas dire qu'elle a formé également ses deux compagnes, si ce n'est comme les autres en étant leur maîtresse des novices, au moins par ses exemples qui les entraînaient et les soutenaient, et par son esprit dont elle les pénétrait ? Elle était l'âme de la Communauté. De son cœur, la vie religieuse débordait autour d'elle sans jamais tarir, alimentée qu'elle était par deux sources qui l'emplissaient continuellement, le cœur de Jésus et le cœur de Marie. Douce, humble, compatissante, elle ne précipitait rien, se souvenant de la parole de son évêque que Dieu a créé le monde en six jours. Elle montrait le but, elle donnait l'exemple et elle attendait dans

la prière et la patience. Mais le moyen par excellence de fonder quelque chose sera toujours la douleur et la mort. Le Maître l'a proclamé : « Si le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul. »

Elle souffrait et elle mourait. Une toux sèche lui déchirait la poitrine, sa respiration devenait pénible, ses nuits étaient sans sommeil. Le vêtement de chair tombait rapidement, la demeure terrestre, le tabernacle de son âme, comme parle St Paul, « se dissolvait, et son âme fatiguée, désolée, aspirait plus que jamais à revêtir ce vêtement qui n'est pas fait de main d'homme, continue St Paul, » à entrer dans cette demeure céleste sur laquelle les intempéries et la malice humaine n'ont plus d'action. Quoiqu'elle s'en crût indigne, elle espérait toujours et toujours elle avait confiance.

« Je mérite l'enfer, écrivait-elle à Sœur Thérèse, et non seulement je désire le ciel, mais je l'espère. »

Elle ne découvrait que misères dans son intérieur et dans sa conduite, le bien qu'elle faisait à ses compagnes lui échappait, si M. le Curé avait changé, si les langues se déchaînaient, c'est elle qui en était responsable, le travail mystérieux qui s'accomplissait, les grâces exceptionnelles que Dieu lui accordait pour hâter l'achèvement de sa perfection, demeuraient invisibles.

« Il n'y a rien, dit Bossuet, que Dieu cache tant que les grandes grâces. . . Il se cache à l'âme qui le possède pour se faire toujours désirer de plus en plus ; mais il la touche secrètement de quelqu'un de

ses rayons, et incontinent elle s'ouvre, elle se dilate, elle s'épanche, elle se transporte, elle ne peut plus vivre ni demeurer en elle, elle dit sans cesse : Tirez-moi après vous, venez, Seigneur Jésus, venez ! car elle sent bien qu'elle n'a point d'ailes pour voler si haut. Mais Dieu vient, Dieu l'attire à lui, Dieu la pousse dans son fond, et plus intime à l'âme que l'âme même, il l'inspire, il la gouverne, il l'anime bien plus efficacement et intimement qu'elle n'anime le corps qu'elle habite. »

Elle en était à ce point : de là cette auréole qui l'entourait, et cette influence sur ses filles qui ne la respectaient pas seulement, qui la vénéraient, qui lui racontaient leurs peines et leurs découragements, qui n'avaient point de secret pour elle.

Et elle, souple et constante dans la main de Dieu, selon l'expression de Bossuet : « Courage ! aimez, souffrez, soyez souple et constante dans la main de Dieu, » elle se laissait aller au travail de la grâce. Elle acceptait filialement ses peines physiques et ses peines morales, elle marchait dans l'obscurité comme en plein jour, les attaques, les calomnies, les rebuffades étaient impuissantes à altérer sa charité et son respect. Elle en souffrait, sa nature aimante et impressionnable frémissait douloureusement, mais elle en connaissait le prix, elle savait le rôle qu'elles jouent dans la conduite de la Providence.

« L'opposition des hommes est souvent la marque et le caractère des choses qui ont l'approbation de Dieu... Les injustices des hommes sont les jus-

tices de Dieu, et il s'en sert contre leur intention pour notre avantage. Il est quelquefois utile de trouver de l'injustice dans des personnes dont nous ne devons attendre que des témoignages de charité : c'est une marque du peu de fond qu'il y a à faire sur les créatures... En vérité, je l'ai dit souvent, et je le répète, il faudrait acheter des ennemis au poids de l'or si cela se pouvait. »

Ainsi s'exprime l'abbé de Rancé qui a été un des religieux les plus calomniés et les plus déchirés. L'injustice n'a pas épargné Bossuet non plus. N'y a-t-il pas des peuplades, dit-on, qui blasphèment contre le soleil ? Et lui aussi, comme tous les saints, il a reconnu l'utilité de ces persécutions, et il l'a formulée dans son grand langage.

« S'il n'y avait point de haine, d'impatience, d'injustice dans le monde, les vertus ne parviendraient pas à leur perfection. Déplorons donc le péché, mais en rendant grâces à Dieu de l'extrême patience avec laquelle il le supporte, et de la toute puissante bonté par laquelle il le tourne en bien pour ses amis... Dieu sait ce qu'il faut à tout le monde, et les voies propres pour y parvenir, et les effets qui s'en doivent suivre. Tout ce qui se passe ici n'est que l'écorce de son ouvrage, et lorsqu'on verra le fond, lorsque le rideau sera tiré, et que nous entrerons au dedans du voile, nous verrons combien il est véritable que qui s'humilie sera relevé, et que qui se relève sera humilié. »

La fondatrice s'humiliait en prenant pour elle les peines extérieures et intérieures qui l'affligeaient

sans la décourager. Le moment approche où elle va être relevée, où la statue, achevée et parachevée, sortira de ses misères, éclatante et lumineuse, car déjà l'écorce se disjoint, le rideau s'agite, et, par dessus les brumes de l'heure présente, on sent poindre l'aube de la délivrance.

CHAPITRE VI

LA DÉLIVRANCE

SEPTEMBRE 1848 À OCTOBRE 1849

Reprise des classes. — Visite du gouverneur-général. — Correspondance de Mère Marie-Rose. — Visite de Monseigneur. — Professions, vêtures, biographies. — Les Oblats quittent Longueuil pour Montréal. — Mère Rose va s'affaiblissant. — Première Communion. — Examen, vacances. — Pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours en faveur de la fondatrice. — Elle reçoit les derniers sacrements. — Son portrait à l'huile, ses vertus, sa mort, ses funérailles.

La nouvelle année scolaire débuta comme les autres. La rentrée se fit à l'époque habituelle et n'eut rien de particulier. Le pensionnat jouissait d'une bonne réputation en dépit des calomnies, il jouissait même, selon le mot d'une américaine dont j'ai la note sous les yeux, d'une haute réputation : les élèves étaient nombreuses. La Supérieure se voyait dans la nécessité d'en refuser, à cause de l'étroitesse du local. Monseigneur, consulté, l'engageait à ne pas dépasser le nombre de soixante-dix. Chaque maîtresse, retrempée par les vacances et renouvelée par la retraite, se mit vaillamment à la tête de sa classe, et la maison reprit sa physionomie accoutumée.

Les Sœurs de Belœil étaient déjà parties. Le 15 septembre, il y eut un autre départ, celui de Sœur

Marie-Madeleine, de Sœur Marie-Patrick et de Sœur Marie-Julienne qui allaient ouvrir le couvent de St-Timothée. Cinq jours après, Sœur Marie-Ursule, Sœur Marie-Stanislas et notre amie, Sœur Marie-Françoise, s'éloignaient à leur tour pour se rendre à St-Lin et y commencer les classes.

Vers la fin du mois, Mère Marie-Rose recevait une visite importante. Le gouverneur-général du Canada, Lord Elgin, arrivait accompagné de sa belle-sœur, d'une enfant, sans doute la fille de sa belle-sœur, et d'un aide de camp. M. le Curé, les Pères Oblats, les principaux citoyens de Longueuil étaient accourus pour lui faire honneur. Une estrade avait été dressée dans la grande salle : le gouverneur et sa suite y montèrent, et deux adresses lui furent présentées, l'une en anglais par Mlle Donovan, l'autre en français par Mlle Lagassé. Les élèves, vêtues de blanc avec écharpe bleue, chantèrent une cantate qui se sentait de la hâte de la composition, mais à laquelle leurs fraîches voix surent donner un air gracieux. Milord répondit avec sa courtoisie de grand seigneur et passa ensuite dans une autre salle où Mère Rose lui offrit une collation presque entièrement préparée de ses mains.

Il y a fort à faire dans les premiers jour d'une rentrée. Néanmoins, tout en veillant au bon ordre de la maison, la Supérieure, malgré l'état de sa santé, restait en communications incessantes avec ses filles disséminées dans les autres établissements. Il ne s'écoulera pas de mois ni même de

semaine, jusqu'à ce que la maladie la réduise à l'impuissance, qu'elle n'écrive à l'une ou à l'autre. Nous puiserons le plus possible dans sa correspondance, car il n'y a pas de meilleur miroir pour refléter une âme que des lettres écrites au jour le jour, sans prétention et sans le moindre souci de la postérité.

Sœur Marie-Anne, la brave Sœur converse que nous n'avons pas oubliée, avait des ennuis. Les sécheresses, les distractions, la vie commune la fatiguaient par moments. Dans ces heures de trouble, elle s'armait d'une plume et écrivait vaille que vaille à sa bonne Mère pour lui demander des conseils et en recevoir des encouragements. Mère Rose ne manquait pas de lui répondre. Déjà, dans le courant de l'été, elle lui avait écrit à la veille des vacances :

« Voici la fin de l'année, et il va bientôt vous être accordé de venir raconter à vos Sœurs combien vous avez été heureuse de faire généreusement des sacrifices pour l'amour de ce Dieu qui en a fait de bien plus grands pour chacune de nous. De notre côté nous ne serons pas moins heureuses de vous prouver que nous avons travaillé aussi : la charité, le silence, l'exacte observation de nos saintes Règles vous diront que nous ne sommes pas demeurées en arrière. Vous nous passerez votre zèle, ma bonne sœur, et en échange, nous tâcherons de vous aider à vous recueillir et à vous retremper dans l'esprit de votre vocation. »

Elle lui écrivait encore, à la date du 9 septembre

de la présente année scolaire, pour lui recommander de lire et de méditer, au milieu de ses peines, le douzième chapitre du second livre de l'*Imitation*, lequel a pour titre : « *De la voie royale de la Croix.* »

Après quelques conseils cités dans un autre endroit, elle ajoutait : « Tous les jours je prie le Seigneur qu'il récompense vos sacrifices par beaucoup de courage, et qu'il vous aide à vivre en charité avec vos compagnes et en grande union avec lui. Je vous laisse dans les Cœurs de Jésus et de Marie, et croyez-moi pour toujours votre affectionnée Sœur. »

Sœur Marie-Anne se ranimait à ces paroles. Elle les lisait et se les répétait en travaillant, comme les deux versets de l'*Imitation* dont elle avait à se nourrir chaque jour.

Une autre Sœur s'ennuyait dans la même maison de Belœil. C'était Sœur Marie-Ignace qui venait de se séparer pour la première fois de celle qui avait toute sa confiance. Elle pleurait volontiers au souvenir de Longueuil et n'était pas loin de se considérer sur les bords du Richelieu comme les Hébreux exilés sur les rives de l'Euphrate.

Mère Rose s'empressait de la réconforter ainsi : « J'espère, lui disait-elle dans une lettre du 21, que l'ange qui vous a été donné pour pleurer à votre place continue à s'acquitter de son office. »

C'est M. le Curé de la paroisse qui, la voyant souvent en larmes, avait eu l'idée de lui dire qu'il chargeait son bon ange de pleurer pour elle. « Je vous engage à le laisser faire et à songer à ce que

je vous ai si souvent répété, que vous n'êtes plus une enfant. Vous avez embrassé la croix de notre divin Sauveur : ne la traînez pas, portez-la avec courage, voyez la sainte volonté de Dieu en tout. Notre-Seigneur a promis le ciel à ceux qui se font violence. Courage donc ! soyez persuadée, ma chère Sœur, que je ne vous oublie pas et que je demande pour vous la force de boire une petite partie de ce calice d'amertume dont il a été lui-même abreuvé. »

Le 4 octobre, il y avait admission au postulat de deux nouvelles venues, vêture de trois novices de chœur, et profession de Sœur Marie-Angèle et de Sœur Marie-Philippe. Le Père Allard, toujours dispos, présidait la cérémonie. Ce mois d'octobre procurait à nos Sœurs une autre satisfaction. Le frère de Mère Rose, le Père Eusèbe, les gratifiait d'une somme de 2,000 francs que, vu la détresse de leurs finances, elles accueillirent à l'instar de la manne. En retour, elles s'engageaient à faire dire chaque année, pendant vingt ans, le jour de la fête de Ste Thérèse, une messe basse pour le donateur et à communier à son intention.

Monseigneur s'occupait de leur obtenir une allocation de la part du gouvernement, mais sans grande espérance. « En attendant, disait-il dans sa lettre du 11, travaillons à mettre la divine Providence dans nos intérêts en nous donnant tout de bon aux saints exercices de la vie intérieure et vraiment religieuse. »

Le même jour, Mère Rose écrivait à Sœur Patrick, à Saint-Timothée. Elle s'efforçait de l'en-

courager à contenir son irritabilité naturelle, à ménager sa compagne, la trop sensible Sœur Marie-Apollonie, à seconder sa Supérieure, Sœur Marie-Madeleine, à ne pas se laisser dépasser par Sœur Marie-Stanislas qui réussissait on ne peut mieux à Saint-Lin.

« Je vois avec plaisir que vous êtes raisonnable, lui mandait-elle. Que Dieu en soit béni! Travaillez toujours à faire mourir cette méchante fille irlandaise qui vit parfois en vous; elle se fâche et s'irrite, mais avec le secours du Seigneur, elle mourra, et Sœur Marie-Patrick vivra seule pour Celui qu'elle a choisi pour époux. Soyez, autant que possible, fidèle à vos exercices, mais renoncez-y pour Dieu lorsque vous serez dans l'impossibilité de les faire. Ménagez la sensibilité de notre petite Sœur Marie-Apollonie et aidez-la à supporter l'ennui qu'elle éprouve. Soutenez-la auprès de Sœur Marie-Madeleine. Aidez celle-ci, autant que vous le pourrez, dans les affaires temporelles : par là, vous vous rendrez aimable à toutes. Prenez garde que Sœur Marie-Stanislas ne vous devance : elle a déjà trente élèves. J'ai des nouvelles de Saint-Lin : nos Sœurs vont bien et sont toutes pleines de courage. J'en ai également de Belœil : c'est la même chose. Efforçons-nous par un sentiment digne du Seigneur de mieux faire les unes que les autres. »

Monseigneur arrivait au couvent dans la première semaine de novembre. Il arrêtait en chapitre que les Supérieures locales s'adresseraient à la Supérieure générale pour les affaires de quelque

importance, principalement lorsqu'il s'agirait d'engagements avec les commissaires d'école ou autres personnes, qu'elles en référeraient pour leurs besoins à la maison-mère et que là, une Sœur désignée à cet effet, s'en occuperait, et enfin que l'exercice de la coulpe serait de règle à l'avenir dans tous les établissements de la Congrégation.

Le soir de ce jour, c'est-à-dire le 7, il retournait à Montréal, emmenant avec lui les Pères Bernard et Léonard qui allaient s'installer dans un des endroits les plus pauvres et les plus délaissés de sa ville épiscopale, au centre du faubourg de Québec.

Le lendemain 8, la première bibliothèque à l'usage des pensionnaires faisait son apparition à Longueuil. Elle comprenait une centaine de volumes. La Supérieure, qui ne négligeait rien de ce qui a trait à l'instruction, voulait communiquer aux élèves le goût de la lecture et des lectures solides, afin que plus tard, dans le monde, elles fussent à même d'employer leurs loisirs, si elles en avaient, à entretenir les connaissances acquises dans leurs classes et éviter les lectures frivoles et malsaines.

Vers la même époque, Mère Rose recevait une lettre qui l'intéressait beaucoup, ainsi que la Communauté. Avant le départ des deux Pères Oblats pour Montréal, un autre détachement, composé des Pères Telmon, Gaudet et du Frère Cauvin, avait pris la route des États-Unis. Il s'était établi à Pittsburg, en Pensylvanie, à la fin de septembre, et l'évêque du diocèse lui avait remis son grand

séminaire. Que se passait-il ? Les Sœurs l'ignoraient. Elles avaient écrit, mais la réponse n'était pas venue. Le 20 novembre, la lettre suivante du P. Telmon leur donna enfin des nouvelles :

« Je me rappelle avec consolation les quelques jours que j'ai passés à Longueuil avant mon départ pour Pittsburg. Les rapports que j'ai eus avec votre maison, le renouvellement de notre ancien traité d'union de prières, et la générosité avec laquelle vous avez voulu m'aider malgré votre pauvreté, me font un devoir de vous dire quelques mots de notre situation et de l'œuvre qui nous est confiée.

« La santé du P. Gaudet et du Frère Cauvin est bonne, quoiqu'ils toussent un peu et s'ennuient de ne pouvoir m'assister davantage. Ils travaillent avec zèle à apprendre l'anglais, mais jusqu'à ce qu'ils le sachent de façon à comprendre et à se faire comprendre, ils ne peuvent pas grand'chose pour moi. Je suis à peu près tel qu'au moment de partir. Je tousse plus, mais c'est là, je crois, l'effet de la fumée épaisse de charbon qui remplit et couvre continuellement la ville. On vient à s'y accoutumer, et l'on dit même que, à cause de cela, l'air est plus salubre ici que nulle part ailleurs. Ce ne serait que juste, car il faut une compensation à l'inconvénient de se trouver presque toujours dans la brume et de ne jouir jamais de ce ciel pur et serein qui fait tant de bien à l'âme, et qui vaut souvent mieux, pour élever le cœur, que les considérations les plus profondes. Je suis obligé de présider à presque tous les exercices et de faire deux

classes tous les jours, en attendant que le Père Gaudet puisse en faire une.

« Du reste, le nombre de nos séminaristes est petit : nous n'en avons que sept, ils seront prochainement douze. Je les aimerais plus nombreux, car je pense qu'il serait plus facile de maintenir la régularité. Je suis assez content de ceux que nous avons. Je ne le suis pas autant de l'état dans lequel j'ai trouvé la chapelle du Séminaire. Il n'y avait qu'une seule chasuble, verte, fripée et déchirée dont on se servait pour toutes les couleurs. On pensait, comme on me l'a répété, que c'était assez bon pour une petite chapelle.

«D'ailleurs, je remarque que la foi vive et la tendre dévotion envers la sainte Eucharistie ne se manifestent pas plus dans les grandes églises que dans les petites. On néglige le cœur, on ne s'occupe que de ce qui frappe la vue, et surtout du confortable. On a des bancs mollement bourrés et des tapis sur tous les planchers, et l'article des vases sacrés, du linge d'autel et des ornements, c'est à peine si l'on y regarde. Les aubes sont de vrais sacs à rendre ridicule celui qui les revêt, les calices sont noirs comme du plomb, les chasubles sont roulées à la lettre comme un paquet de linge sale. Il n'est pas rare que le tabernacle ne soit pas tapissé en dedans ; il serait très aisé d'avoir de la cire à bon marché ; on ne s'en donne pas la peine et l'on brûle des bougies de blanc de baleine. Notre ciboire à nous est une petite custode, je vais le remplacer. Je me suis procuré de beaux cierges à un écu la livre.

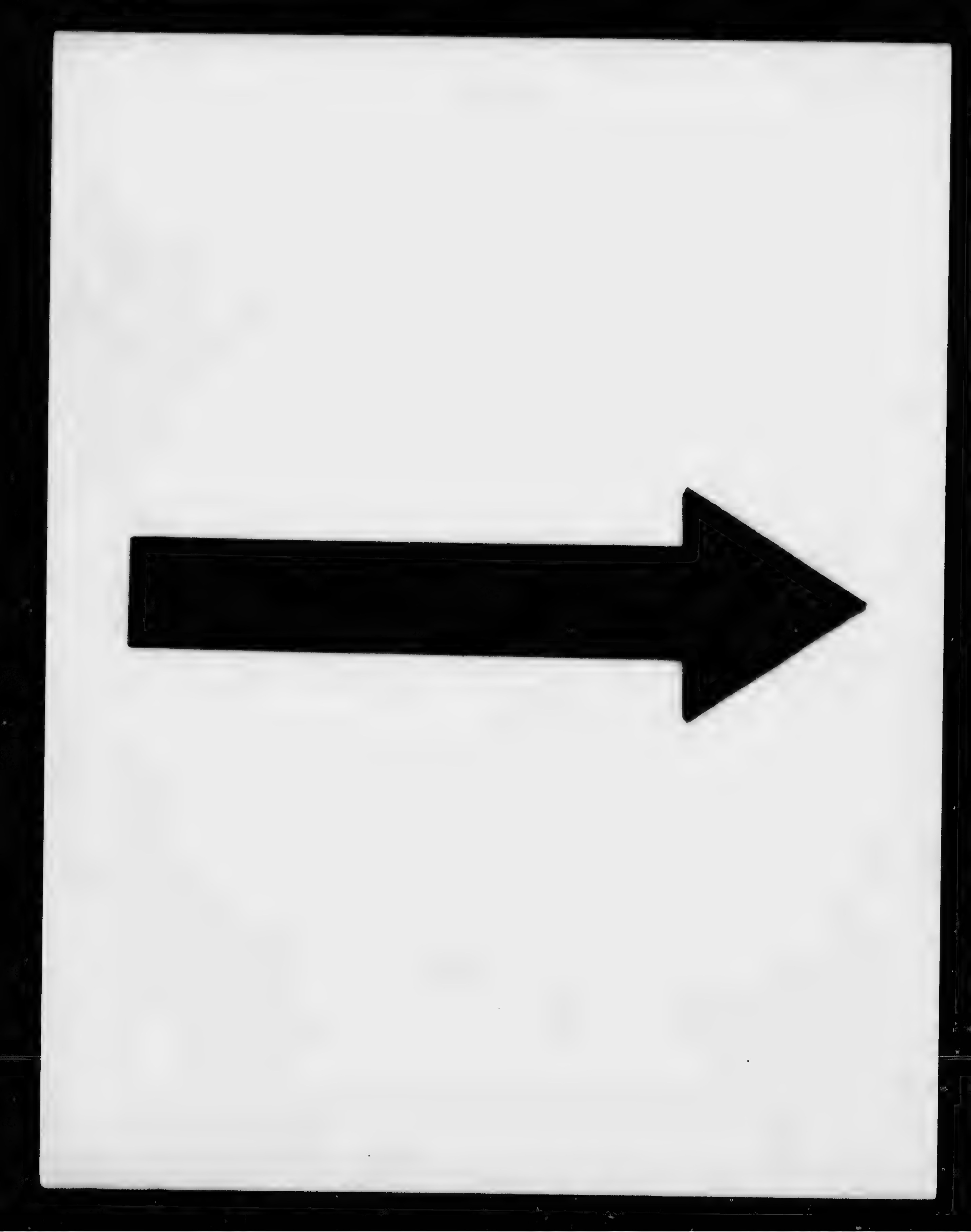
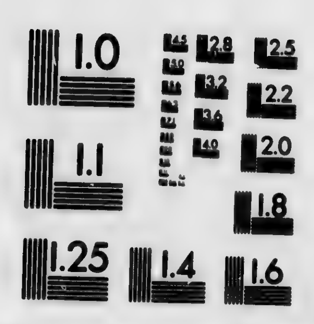


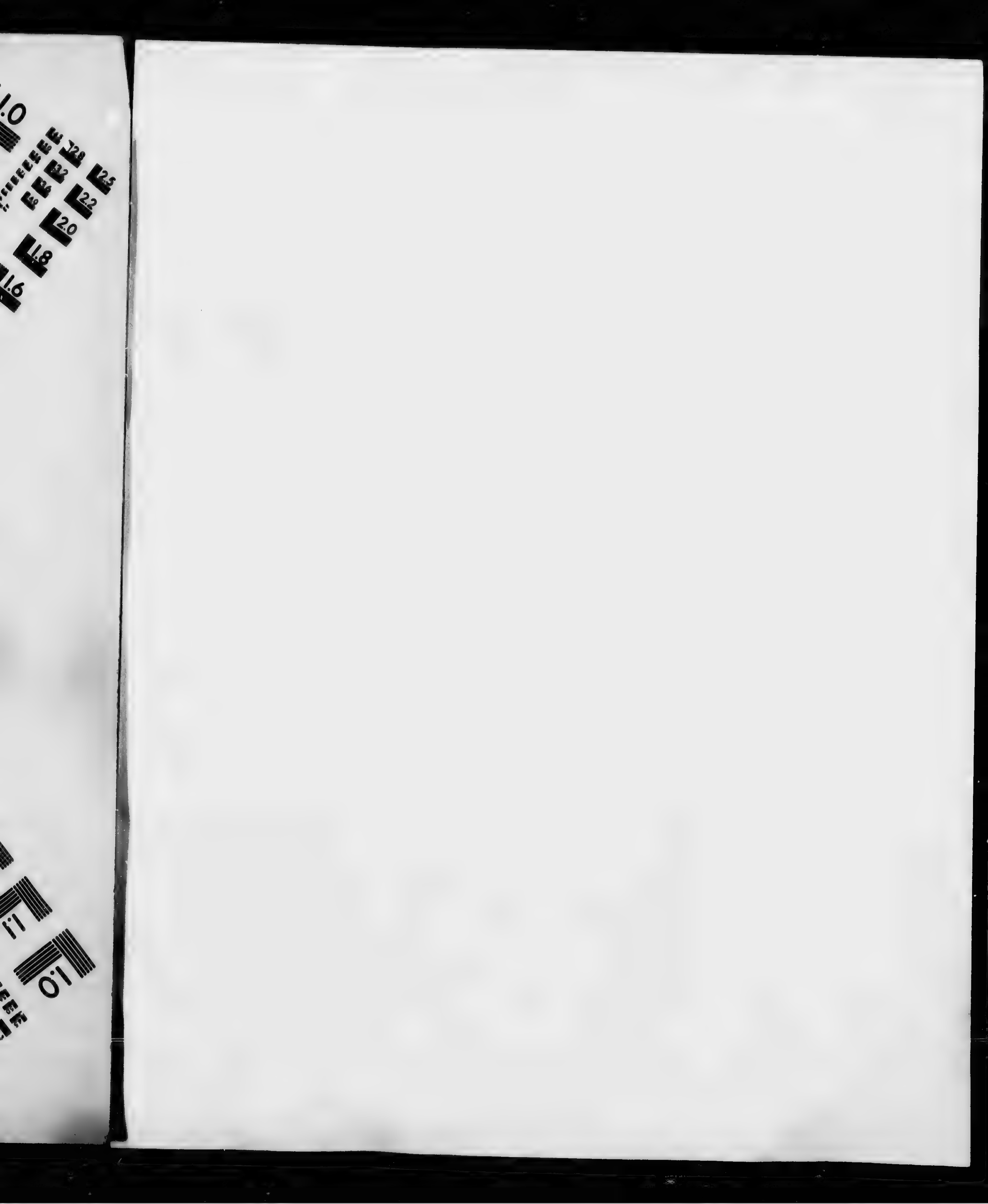
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



« Maintenant je vais vous proposer un marché. Voulez-vous me faire en velours de coton ou autre étoffe, deux ou trois chasubles, simples mais propres, et dont l'une au moins blanche et l'autre rouge ? Veuillez me dire, je vous prie, comment va votre bonne Communauté, et s'il y a quelque changement dans vos rapports avec M. le Curé. Je me recommande instamment à vos prières avec notre établissement et nos Pères. Le Père Gaudet vous écrira plus tard ; il est actuellement si enfoncé dans l'anglais qu'il ne se croit pas capable d'écrire en français. »

Pendant que les Sœurs se hâtaient de confectionner les chasubles demandées, Mère Rose répondait : « Nous avons reçu avec un indicible plaisir votre intéressante lettre. Le dénûment dans lequel se trouve votre petite chapelle excite notre compassion. Les ornements dont vous parlez seront bientôt prêts. Le peu de zèle de vos braves gens pour le culte divin vient sans doute de ce qu'on ne leur en a jamais rien dit.

« Nous prierons le Seigneur de conserver votre santé afin que vous puissiez faire connaître et aimer notre sainte religion. Je conçois combien le P. Gaudet doit souffrir de ne pouvoir vous soulager davantage. Veuillez être l'interprète de nos sentiments auprès de ce digne Père...

« Il n'y a aucun changement dans nos rapports avec M. le Curé. Les épreuves auxquelles Dieu veut bien nous soumettre, ne sont donc pas finies. On nous dit que plusieurs personnes sont très

étonnées de savoir que nous existons encore, malgré tous les bruits que l'on a semés contre le couvent. Si en quittant le monde j'avais embrassé la vie religieuse pour y vivre tranquille et paisible, ma déception serait grande, mais vous savez, mon Révérend Père, que tel n'était pas mon but.

« La seule chose que je regrette, et sur laquelle je gémis, est de ne pas donner à mes Sœurs les exemples de vertu qu'elles sont en droit d'attendre de moi. Votre lettre m'a fait du bien, car rien n'est si consolant, quand on souffre, que d'apprendre que les personnes à qui l'on ouvre volontiers son cœur, compatissent à nos peines. Notre Communauté se soutiendra, aidée de la grâce de Dieu et des ferventes prières de ceux qui nous sont dévoués. »

Ses jeunes professes, transplantées subitement en dehors de la maison-mère, continuaient de réclamer son assistance. Sœur Marie-Ignace écrivait lettre sur lettre, son bon ange ne suffisait pas à écouler toutes les larmes qui lui montaient aux yeux.

« Vous êtes en ce moment dans l'anxiété, lui répondait-elle ; vous pensez que vos lettres se sont égarées et que vos secrets sont divulgués. Rassurez-vous, chère Sœur, je les ai. Si, tout de bon et avec courage, vous continuez de faire la guerre à votre ennemi, il s'enfuira et vous laissera vivre en paix. Votre générosité dans ce combat promet la victoire. Vous montrez tant de bonne volonté que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre, vous exaucera. Mais, je vous le répète, continuez, ne lâchez pas prise. Que les pleurs ne viennent jamais à se mon-

trer devant les enfants; au contraire, que la sérénité brille toujours sur votre visage. Pour sujet de méditation, considérez que votre pauvre cœur est tellement rempli de misères qu'il y aurait de quoi charger cent voitures : c'est à peine si Notre-Seigneur peut trouver à y poser le pied. Cependant, ce bon Sauveur ne vous rebute pas : il vous presse, il vous sollicite de ne vivre que pour lui, comme vous le lui avez promis le jour de votre profession. Je vous embrasse, embrassez aussi nos chères Sœurs pour moi. »

Après Belœil, c'était Saint-Lin. Semblable à un général sur un champ de bataille, il lui fallait faire face à tous les besoins : soutenir l'aile gauche, appuyer l'aile droite, stimuler le centre. A Saint-Lin, Sœur Stanislas, la religieuse à l'air doux et timide, celle dont Mère Rose disait : « Voyez donc l'aimable simplicité de cette petite Sœur, elle est prête à tout, elle a l'ingénuité d'une enfant. » Sœ[illegible] Stanislas avait à souffrir avec l'indomptable S[illegible] Ursule, et l'écho de ses doléances retentissait dans le cœur de la fondatrice.

« Il faut, bonnement et sans vous troubler, répliquait la Supérieure générale, vous humilier de vos fautes, veiller plus attentivement à vos devoirs, supporter avec reconnaissance les reproches qui vous sont faits et que vous avez mérités, et être plus courageuse à l'avenir. »

Puis elle écrivait à Sœur Ursule, et ne la ménageait pas : « Si vos défauts pouvaient assez vous faire de mal au cœur pour vous contraindre à les

corriger, vous seriez bien heureuse. Courage, ma chère Sœur, vous n'êtes pas encore au bout de votre carrière. Si nous travaillons généreusement en cette vie, nous aurons toute l'éternité pour nous reposer. » Venant d'une pareille bouche, ces paroles étaient reçues avec attendrissement. Sœur Ursule, comme les autres, rentrait en elle-même et prenait de magnanimes résolutions.

Le mois de décembre trancha sur la monotonie des autres. Il y eut d'abord la fête de l'Immaculée-Conception que l'on célébra joyeusement et pendant laquelle les professes renouvelèrent leurs vœux. Cérémonie toujours émouvante quand on y apporte l'esprit qui animait ces âmes toutes en Dieu. Ce jour-là, en outre, la Congrégation des enfants de Marie élut ses officières. Gros événement dans un pensionnat !

Le bureau fut ainsi constitué après un sérieux scrutin : présidente, Mlle Joséphine Lagassé ; assistante, Mlle Célina Malhiot ; secrétaire, Mlle Basilisse Benoît ; trésorière, Mlle Vitaline Préfontaine ; admonitrice, Mlle Elmire Mongeon ; sacristines, Mlles Hermine Demers et Mary Tiffin ; conseillère, Mlle Ann McMullen. On remarquait parmi les simples congréganistes dont quelques-unes sont encore vivantes, Mlles Agnès Bonacina, Thaïs Senécal, Camille Richard, Mary McMullin, Marguerite Gallivan, Johanna Roche, etc.

Monseigneur survint ensuite, ce qui était chaque fois une fête pour la famille, quoique le saint évêque arrivât simplement, sans exiger de démonstrations.

Il bénit les élèves et leur recommanda d'étudier l'anglais. Il insista de même auprès des maîtresses, leur faisant observer que la connaissance de cette langue devenait indispensable aux Canadiens, à cause des nombreux Irlandais émigrés dans le pays et des relations plus fréquentes avec les Américains. Il s'intéressa aux nouvelles qu'on lui donna des fondations de Saint-Timothée et de Saint-Lin qui promettaient pour l'avenir, surtout la dernière où l'on comptait vingt-huit pensionnaires et quarante-deux externes. La Supérieure avait dû envoyer du renfort; Sœur Marie-Claire était allée rejoindre Sœur Ursule et Sœur Stanislas.

Le 25 décembre, indépendamment de la solennité du jour et d'une jolie crèche dans laquelle reposait un Enfant-Jésus des plus aimables, la Communauté eut une autre cause d'émotion. Une jeune américaine, pensionnaire depuis peu, s'approcha de la Sainte Table pour la première fois. Écoutons-la raconter son arrivée au couvent. Il n'y a qu'une main féminine pour manier la plume avec cette aisance et cette délicatesse.

« J'arrivai au couvent de Longueuil avec Marguerite Gallivan, le 6 juin 1848. Sœur Marie-Elisabeth, Sœur Véronique du Crucifix et Mère Rose nous reçurent au parloir. Le R. P. Allard vint nous saluer, et nous dit en souriant et en nous regardant, un mot qui finit par être prophétique : « Voilà de bons sujets pour le noviciat. » Lorsque cette parole se réalisa plus tard, ma tante, qui l'avait entendue, disait dans son chagrin : « Elles ont eu les yeux sur vous dès votre entrée au pensionnat. »

« Je n'avais jamais vu de religieuses et je n'avais aucune idée du costume religieux, sauf le voile noir qui était le cauchemar des protestants au milieu desquels j'avais été élevée ; tout ce que je savais des couvents se bornait à quelques histoires fabuleuses que le livre de la trop fameuse Maria Monk avait mis en circulation dans les États-Unis. Les religieuses me paraissaient revêtues d'un linceul ; cependant, je me sentais attirée par leur bienveillance, je remarquais leur dignité et je lisais la sainteté sur leurs figures comme sur une page ouverte. Il me semblait qu'elles n'appartenaient pas à la terre. En effet, je ne fus pas longtemps sans reconnaître que ces religieuses, bien que jeunes encore, étaient des femmes viriles. Elles avaient un cachet de distinction et de vertu qui faisait une impression profonde sur toutes les personnes en rapport avec elles.

« Le pensionnat de 1848 jouissait d'une haute réputation. Les bonnes familles de Montréal et des environs y envoyaient leurs enfants, et on y comptait un certain nombre d'américaines qui apprenaient à parler le français, ce qui était assez rare en ce temps-là. Les Pères Oblats qui dirigeaient la Communauté ont grandement contribué à faire de ces premières années des années de prospérité. Les élèves étaient heureuses sous leur conduite, car ils possédaient le tact de se mettre au niveau des enfants, de donner de l'éclat à leurs fêtes, de l'entrain à leurs amusements, et de s'intéresser à leurs études. Les uns confessaient, les autres prêchaient

les vertus de la Ste Vierge avec un enthousiasme tel que la dévotion à Marie entourait nos actions du matin au soir, comme d'un fil d'or. Le P. Allard, qui était mathématicien et musicien, mettait tout son cœur et toute son âme à nous enseigner les mathématiques, la musique et le chant sacré.

« Sous la direction des Pères, tout le corps de l'Institut était animé d'une vitalité étonnante, due à leur activité et à l'ardeur de leur zèle. La piété régnait, la confession, la communion étaient de chaque semaine. Les grandes élèves faisaient la retraite du mois en même temps que les religieuses, et, pendant la récréation du soir, on trouvait toujours quelques-unes de nous au pied de la statue de la Ste Vierge. Dans la première classe, on avait érigé un petit autel où les élèves des autres classes venaient deux à deux dire le chapelet. Après sa première communion, on s'occupait de sa vocation comme de la seule chose importante au monde, et on se faisait gloire de la pensée que l'on serait peut-être appelée à servir Dieu dans la pratique des conseils évangéliques. Quand je songe à ces temps, je les appelle « les siècles de foi. » C'était comme le moyen-âge dans l'histoire. »

La jeune fille n'ignorait pas seulement ce qu'est une religieuse, elle n'avait encore qu'une idée vague de ce qu'est un Chemin de croix. Quelques semaines après son arrivée, Mère Rose l'avait envoyée avec sa compagne passer quelques jours à Belœil, chez son frère. De Belœil, les deux américaines s'étaient rendues sur la montagne de Saint-Hilaire. Y ren-

contrant à l'ascension le Chemin de la croix, elles l'avaient fait comme chacun le fait, en commençant par la première station qui se trouvait en bas de la montée. Ensuite, parvenues au sommet, après avoir admiré le lac et joui du coup d'œil, elles l'avaient refait en descendant, en commençant par la quatorzième station. De retour à Longueuil, elles n'eurent rien de plus pressé que de parler de leur belle promenade, et, dans leur ardeur de néophyte, de dire qu'elles avaient fait deux chemins de croix, l'un en montant, l'autre en descendant. Toutes les Sœurs de rire, et les deux américaines de se déconcerter. Mais Mère Rose vint à leur secours : « Ne riez pas mes Sœurs. Le grand désir qu'ont eu ces enfants de plaire à Dieu, a dû lui être très agréable. »

La communiante du jour de Noël ajoute : « Le 25 décembre, je fis ma première communion. Au matin de ce grand jour, Mère Rose m'embrassa tendrement et me fit un souhait que je n'ai jamais oublié : « Mon enfant, que toutes vos communions soient aussi ferventes que celle d'aujourd'hui ! »

L'auteur de ces lignes s'appelait alors Johanna Roche : elle s'appelle aujourd'hui Sœur Marie-Élisabeth et se trouve, en qualité de provinciale, à la tête des couvents que la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie possède en Californie.

Enfin, pour clore ce mois, M. le Curé de Belœil envoyait à la Communauté, dans la personne de sa sœur, la somme de vingt-cinq louis. C'était l'avant-veille du jour de l'an : il anticipait les étrennes.

Mais les vingt-cinq louis n'en furent pas moins reçus avec gratitude et promesse de prier pour le généreux frère.

La correspondance de Mère Rose ne fut pas plus inactive dans ce mois que dans les autres. Elle écrivait à Sœur Marie-Anne qui prenait difficilement le dessus sur ses peines intérieures : « La fête de Noël, ma chère Sœur, m'offre l'occasion de vous engager à considérer Jésus naissant, et subissant toutes les humiliations qui répugnent si fort au maudit amour-propre toujours si vivant en nous. Allons à la crèche apprendre une leçon d'humilité et de pauvreté, à la vue d'un enfant qui naît entouré d'animaux. Et nous avons peine à supporter nos Sœurs qui nous aiment, nous osons nous croire quelque chose en nous préférant à elles ! Ah ! sot orgueuil, je te déteste et te fuis pour jamais. Heureuse d'être la dernière et d'aimer à être regardée comme telle, voilà le sentiment que vous devez graver au fond de votre cœur et qui fera votre consolation. »

A Sœur Marie-Madeleine, sa compagne de la première heure et supérieure du couvent de Saint-Timothée, elle donnait des nouvelles des autres maisons, l'informait des décisions arrêtées en chapitre relativement aux supérieures locales, la remerciait de son dévouement à la Congrégation et lui offrait ses vœux de bonne année.

Elle disait à la plaintive exilée sur les bords du Richelieu, Sœur Marie-Ignace : « Quoique absente, vous êtes au milieu de nous. Je vous souhaite l'esprit

de sacrifice qui vous rende heureuse partout où vous enverra l'obéissance. C'est là l'esprit qui doit animer les humbles filles de Jésus et de Marie. Croyez bien, ma chère Sœur, que ce n'est qu'à cette marque que l'on nous reconnaîtra. »

Cependant, elle l'invitait à venir célébrer dans la patrie, c'est-à-dire à la maison-mère, la fête du Saint Nom de Jésus. « C'est le plus grand plaisir, ajoutait-elle que vous puissiez faire à celle qui vous sera toujours unie dans les divins Cœurs. »

Le premier de l'an se leva sur la famille avec ses joies traditionnelles. C'était le dernier que la fondatrice voyait en ce monde. Cette année 1849 qui s'ouvrait au sein des vœux de ses compagnes et des élèves demeurées au pensionnat pendant les trois jours de vacances, elle n'en verrait pas la fin : elle irait la terminer dans le ciel.

En eut-elle le pressentiment ? Quoi qu'il en soit, elle voulut que l'on se réjouît autour d'elle. Chaque Sœur, chaque élève eut son cornet de bonbons, et puis, gaieté, expansion pour toute la journée.

« Notre Mère, rapportent les *Chroniques*, désire que nous soyons joyeuses et ne dédaigne pas de partager nos amusements. »

Le 6 janvier, la classe si sympathique de nos bonnes Sœurs converses s'enrichissait de deux nouveaux membres, Sœur Marie-Isidore et Sœur Marie-Eusèbe, qui faisaient leurs premiers vœux entre les mains du P. Allard. La première, native de Rigaud, avait vingt-six ans. Dès l'âge de douze ans, elle parlait d'embrasser la vie religieuse. Munie d'une

lettre de son confesseur, elle alla de communauté en communauté à Montréal, exhibant sa lettre et manifestant son désir. On lui répondit partout d'attendre. Elle attendit. A vingt-trois ans, elle se présenta à Longueuil.

« Sœur Philomène m'ouvrit, dit-elle, Sœur Véronique me reçut au parloir, et, après m'avoir entendu, me conduisit au chapitre où je trouvai Mère Rose. »

Celle-ci l'accueillit avec sa bienveillance ordinaire. Elle lui confia le soin du jardin ; et bientôt après, le réfectoire des élèves, ainsi que la confection des vêtements pour prêtres. Mais tout en s'occupant activement, la bonne Sœur n'oubliait pas pourquoi elle avait quitté le monde. C'était pour devenir parfaite, et elle aurait voulu l'être du premier coup. Elle s'imaginait sans doute qu'il en est de la perfection comme de ces vêtements qu'elle cousait avec tant d'habileté, car elle avait été deux années durant en apprentissage à Montréal, et qu'i suffisait de quelques semaines ou de quelques mois pour en ajuster les pièces et s'en envelopper ensuite des pieds à la tête. Quand elle s'aperçut que la vieille nature est une étoffe qui ne se façonne pas aussi aisément que les autres, que les défauts ne s'enlèvent pas à la main comme des taches, que malgré ses efforts, elle les retrouvait devant elle, elle se découragea. Mais Mère Rose était là : « Vos défauts, lui disait-elle, servent à vous tenir dans l'humilité. Ne vous découragez pas et revenez me voir quand vous serez abattue. » Et elle ajoutait : « Soyez gaie, portez le joug du Seigneur avec joie et amour. »

Grâce à cette direction patiente et éclairée, Sœur Isidore devenait une religieuse fervente. Il lui arrivait bien quelquefois de manquer à la Règle, la vieille étoffe se rebiffait sous ses doigts ; dans ces circonstances, elle ne tergiversait pas, elle accourait s'accuser à sa bonne Mère.

« Ah ! ma sœur, se contentait de lui dire la fondatrice, est-il vrai que vous avez fait cela ? Une ancienne comme vous qui devrait donner l'exemple. »

Elle fondait en larmes et aurait escaladé tous les sommets du monde. Elle n'escalada que les Montagnes-Rocheuses ; elle est maintenant dans l'Orégon où elle amuse ses compagnes par sa gaieté et son originalité.

Sœur Marie-Eusèbe avait trente ans. Sa vie dans le siècle s'était distinguée par l'amour du travail et de la solitude, et par une grande piété. C'est assez dire qu'elle se trouvait dans son élément à Longueuil. Elle était d'une simplicité antique. On en profitait de temps à autre pour lui jouer des tours.

Un jour qu'elle attendait une sœur, une pensionnaire qui s'était grimée on ne sait trop comment, la fit appeler au parloir. Sœur Eusèbe la prit pour sa visiteuse, se confondit en prévenances, la promena par la maison, ne manqua pas de la présenter à toutes celles qu'elle rencontrait, et quand elle reconnut sa méprise, fut la première à rire de ce bon tour. Elle avait la couture pour département, et la rigide Sœur Agnès pour directrice. A cette école, elle ne pouvait que suivre la ligne droite.

Pendant ce temps, Mère Rose multipliait ses lettres. Elle annonçait à la Supérieure de Saint-Timothée qu'elle irait la voir prochainement, elle lui disait combien la privation d'une chapelle pour son couvent lui était sensible, mais elle ajoutait aussitôt : « Ce sacrifice, joint à tant d'autres, ne restera pas sans récompense. Je ne vous souhaite pas le courage : je sais qu'il ne vous manque pas ; je vous assure seulement que je compatis à vos peines de tout mon cœur. Je souhaite à nos Sœurs le zèle de correspondre à notre sainte vocation. » Elle accompagnait sa lettre d'étrennes pour l'âme et pour le corps : des images et des dragées.

Sœur Marie-Claire, la charmante espiègle d'avant la sortie d'Égypte, était à St-Lin. Qu'y faisait-elle ? La lettre que lui écrit la Supérieure générale va nous le dire : « J'aimerais, ma chère Sœur, à recevoir plus souvent de vos nouvelles et plus de détails sur votre intérieur. Car, bien que vous soyez éloignée de moi, votre avancement dans la vertu m'intéresse toujours beaucoup. Ne craignez rien en m'écrivant : vos infractions ne m'étonnent pas et votre franchise à les avouer vous aidera à les corriger. Je conçois facilement que vous ayez des sacrifices à faire, mais il n'est que trop temps de s'y mettre, si nous ne voulons pas arriver aux portes de l'éternité, les mains vides. Je vois que vous pouvez suivre vos exercices et observer le silence : tant mieux, cela vous procurera le moyen de conserver l'esprit religieux et d'accomplir auprès des enfants tout le bien dont vous êtes capable. Ne

manquez pas de demander vos permissions tous les jours, à l'heure fixée. Que l'obéissance soit votre règle : on est toujours en sûreté quand on obéit. Si celle qui commande se trompe, c'est son affaire ; pour nous, nous n'avons qu'à nous soumettre, et notre soumission n'y perd rien. Priez Jésus-Enfant de vous donner cette belle vertu dont il est un si parfait modèle. Aimez à le contempler ce Dieu-Enfant : il nous prêche admirablement, tout petit qu'il est. »

Sœur Stanislas n'avait pas besoin d'être aiguillonnée : elle allait toute seule. Mère Rose répondait simplement à sa lettre de bonne année : « Croyez que vous avez votre part dans les prières que j'adresse au Seigneur pour les progrès de chacune de vous dans la perfection. Puisse-t-il vous bénir et vous accorder le zèle et le courage qui vous sont nécessaires ! »

Sur ces entrefaites, Sœur Stanislas s'échappait de Saint-Lin et faisait une fugue jusqu'à la maison-mère, avec la permission des Supérieures bien entendu. Grand émoi chez sa compagne, Sœur Marie-Claire, qui n'était pas au courant et qui écrivit sur le champ pour se plaindre.

Mère Rose se hâtait de la calmer : « J'espère vous voir bientôt, et si vous n'êtes plus fâchée, je vous permettrai de critiquer Sœur Stanislas d'avoir déserté de la sorte. »

O bonté maternelle, entrailles de miséricorde créées par la nature ou par la grâce, il n'y a que vous qui puissiez avoir cette condescendance ! Une

mère avec ses enfants qui l'aiment, qui sont bien disposés, mais qui parfois secouent la tête devant le sacrifice dont ils n'ont pas encore l'habitude, voilà ce qu'était la fondatrice avec ses jeunes professes.

Le mois de février lui apporta une longue lettre de Pittsburg. Elle était du P. Gaudet. Le pauvre Père s'ennuyait parmi les Américains. Son unique consolation était de revenir par la pensée au couvent de Longueuil. «Je dis que c'est ma consolation, car c'est souvent et toujours avec bonheur que je me transporte en esprit au cher couvent de Longueuil. Il fait si bon se trouver dans une maison où tout parle de Dieu, où tout respire la piété! Je me revois au milieu de ces enfants dont les qualités ingénues ressortent avec tant de candeur, grâce aux soins et à la tendresse de ces secondes mères qui les aiment en Dieu et pour Dieu. Les enfants que j'ai préparées à la première communion surtout: je les ai toutes présentes devant moi, je pourrais les nommer une par une. Sont-elles sages? Se sont-elles conservées? Je n'en doute pas: au couvent la ferveur ne fait qu'augmenter quand on aime la Ste Vierge comme elles l'aimaient. Oh! que ma position est différente à Pittsburg. Ici les consolations sont rares; comme le soldat il faut constamment avoir les armes à la main pour s'exercer, pour combattre, pour monter la garde.

« Il faut étudier, faire la classe, suivre les élèves afin de leur communiquer l'esprit ecclésiastique. Sous ce rapport, ils sont bien neufs, trop habitués

à ne se considérer que comme de simples citoyens. Quand donc se décidera-t-on à les apprivoiser avec la soutane qui est une sauvegarde ? En changeant de climat, le P. Telmon n'a pas changé de constitution : sa santé est toujours faible sans qu'il puisse la ménager. Le Frère Cauvin est atteint d'un érysipèle à la figure, et moi je ne suis pas bien. Priez pour nous. »

Avec cette lettre, Mère Rose en recevait une autre de Monseigneur. Le prélat avait visité le couvent de Saint-Lin, et il disait ce qu'il en pensait. Tout marchait bien, M. le Curé était content, sauf sur un point, et ce point concernait Sœur Ursule qui décidément manquait de savoir faire.

La lettre finissait ainsi : « Pour vous, ma révérende Mère, j'espère que vous vous serez mise au-dessus de la peine si cuisante qui vous accablait la dernière fois que je vous ai vue. Ayons bon courage et Notre Seigneur nous fera triompher de tous les obstacles. Est-ce que la protection si visible de la divine providence sur votre Communauté n'est pas une garantie suffisante pour vous et un puissant motif de tout espérer pour l'avenir ? Aimez et faites aimer Notre Dame des Sept-Douleurs, et tâchez que le mois de St Joseph soit suivi avec ferveur. Qu'une lampe brûle jour et nuit devant son image, et n'oubliez pas que Ste Thérèse obtenait par son intercession tout ce qu'elle demandait. »

La fondatrice se gardait bien de l'oublier. La Communauté suivit le mois de mars avec une religion et une confiance croissantes. Son premier Économe

ne l'avait-il pas déjà tirée de plusieurs mauvais pas ? Mère Rose résolut de donner à sa fête toute la solennité possible. Dans ce dessein, elle décida d'admettre à la profession celles des novices dont le temps était révolu, et au postulat, trois des demoiselles qui se présentaient. Ce furent pour la profession, Sœur Marie-Scholastique, Sœur Marie-Euphrasie et Sœur Marie-Joseph, et pour le postulat, Mlles Elmire Bruneau, Cordélie Bruneau et Joséphine Lagassé. Arrêtons-nous un instant devant ces recrues et faisons connaissance avec elles.

Sœur Marie-Scholastique cachait sous ce nom de sainte un double nom nobiliaire, celui des de Rouville, du chef de son père, et des de Labroquerie, du chef de sa mère. Elle n'avait pas encore vingt ans. Son enfance s'était écoulée au manoir paternel, sous les yeux de sa pieuse mère et entre les mains de gouvernantes qui lui enseignèrent l'anglais, le français, la musique. Elle montait à cheval, chassait, allait à la pêche, conduisait comme un écuyer du cirque. Avec cela, compatissante jusqu'aux larmes avec les malheureux, dédaigneuse de la mode et des parures, d'une piété tendre que les Oblats, lorsqu'ils s'installèrent dans sa paroisse natale, rendirent solide et pratique. A quinze ans, la petite vérole la défigura. Comme on lui conseillait de porter un voile : « Je n'en ferai rien, répondit-elle. Que ceux qui ne me trouveront pas de leur goût ne me regardent pas. »

A dix-sept ans, elle entrait au pensionnat de Longueuil. Mère Rose n'était pas une inconnue pour

elle ni pour sa mère. Elles avaient eu de fréquentes relations ensemble à Saint-Hilaire et à Belœil, et de plus, une des anciennes gouvernantes de la jeune fille, Mlle Paré, venait de s'établir au couvent. Elle fut admirable de respect pour ses maîtresses, d'affabilité pour ses compagnes.

« J'étais bien jeune, raconte une de ces dernières, Mlle Thaïs Senécal, aujourd'hui Sœur Marie de la Conception, lorsque Mlle Hermine de Rouville vint au pensionnat, mais je l'observais beaucoup. Ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir qu'elle agissait comme les autres : elle n'avait rien d'affecté dans ses manières ou dans sa mise. Un jour, notre maîtresse nous ayant surprises à nous amuser nous ordonna de baiser la terre : je m'empressai d'obéir, et je cherchai ensuite du regard Mlle de Rouville qui, bien qu'elle eût été fort sage, ne laissa pas que d'accomplir aussi la pénitence. »

Elle aimait l'étude et ressentait du goût pour la géographie, les mathématiques et la musique. Enfant de Marie dès l'établissement de cette Congrégation, elle cultiva avec plus de soins l'attrait qui la poussait vers la vie religieuse. A la fin de l'année scolaire 1847, elle demandait son admission, et sans prendre de vacances, sans aller faire d'adieux, le 15 août, elle franchissait le seuil du noviciat. Mère Rose ne voulut pas la sevrer entièrement de ses amusements d'autrefois. Elle permit à sa mère de lui amener un cheval qu'elle avait particulièrement choyé et qui la reconnut sous son costume de postulante, lequel ressemble assez à

celui d'une amazone. Rien n'était plus étrange que de la voir courir par les allées du jardin, sur un beau cheval qui répondait à ses caresses par de joyeux hennissements. Sœur Agnès fermait les yeux et se demandait si Sœur Scholastique galopait ainsi sur les flancs du Mont-Cassin, lorsqu'elle allait saintement converser avec son frère Benoît.

Son noviciat fut fervent. Elle était la première à travailler, la première à s'humilier, la première à se mortifier. Sœur Véronique la comparait à Mme Louise de France, passée, du château de Versailles, dans la pauvre cellule d'une carmélite. Balayer, laver la vaisselle, nettoyer les chaudrons, semblait lui être aussi agréable que de monter à cheval : elle s'en acquittait avec une grâce et une ardeur qui auraient pu donner à croire aux bonnes Sœurs converses qu'elle l'avait fait toute sa vie. C'est elle qui, le 19 mars, déposait aux pieds de St Joseph, pour qu'il les offrit à Jésus et à Marie, ses vingt ans, son courage et sa générosité. St Joseph s'en souviendra. Sa sœur aînée qui l'avait tenue sur les fonds du baptême, deviendra Mme Brousseau, sa sœur cadette, Mme Daigle, son parrain, le vainqueur de Châteauguay, le colonel de Salaberry, aura une vieillesse ignorée, elle, elle sera économe locale, économe générale, elle surveillera la construction du couvent d'Hochelaga avec ses agrandissements successifs, elle fondera sa vaste bibliothèque, elle fera de son musée un des plus superbes de la province, elle mettra à la disposition des maîtresses enseignantes tout ce qu'exige l'instruction

contemporaine, livres, tableaux, cartes et instruments divers, elle créera la cour et le parterre des élèves avec ses plantations, ses pavillons, ses bancs rustiques, ses jeux, elle construira en face du couvent la maison du chapelain, et, par dessus tout, elle sera une sainte religieuse, une des plus belles âmes qui aient traversé ce monde.

Sa compagne de profession, Sœur Marie-Euphrasie, n'était guère plus âgée qu'elle. Née à Belœil, au mois de mai 1829, elle n'approchait que de sa vingtième année. Elle s'appelait Léocadie Bernard. Sa mère pouvait prendre place parmi ces femmes que nous avons rencontrées si souvent à cette époque, laborieuses, vigilantes, sachant élever leurs enfants. Quand Léocadie atteignit ses dix ans, celle qui devait être la fondatrice dont nous nous occupons et qui alors n'était que Mlle Eulalie, la remarqua. Elle lui adressa ses meilleurs sourires et consentit à l'utiliser lorsqu'il s'agissait de décorer les autels.

Un jour que l'enfant, parée et pomponnée, s'apprêtait à quêter dans l'église, Eulalie lui passa la main sur les cheveux en disant : « Mon enfant, plus tard vous couperez ces cheveux.

— Oh ! non, répondit-elle, maman ne veut pas.

— C'est Notre Seigneur qui le voudra, répliqua Eulalie, car vous serez religieuse.

— Moi, non, s'écria Léocadie, jamais je ne quitterai papa. »

Eulalie l'embrassa.

« Et, racontait l'enfant devenue grande, je fus plus heureuse de ce baiser que de ma jolie toilette : je m'en vantai longtemps. »

La Communauté de Longueuil s'établit, Sœur Thérèse et ses compagnes arrivèrent à Belœil. La jeune fille finit par être une de leurs pensionnaires. Elle s'effrayait à l'idée du couvent ; deux inclinations se partageaient son cœur, l'une vers la vie de famille, l'autre vers la vie religieuse. La seconde l'emporta. A dix-huit ans, elle venait rejoindre Mère Rose. Entre autres emplois, celle-ci lui confia le soin du sanctuaire, « sans doute, disait la novice, pour me récompenser des petits services que je lui rendais lorsqu'elle décorait les autels de l'église de Belœil. C'est là que notre Mère a déposé dans mon cœur *un brin* de son zèle pour l'ornementation de la maison du Seigneur. »

« Au noviciat, raconte sa maîtresse, Sœur Véronique, elle était naïve, confiante, affectueuse, soumise, pleine de foi et de tendre dévotion pour la Ste Vierge. »

Une de ses allocutions aux élèves en faveur de la Ste Vierge est demeurée célèbre : « Mes enfants, aimez bien Marie, mais prenez garde, petites malheureuses, de l'aimer plus que moi, car alors je vous en voudrais. »

Un jeune homme de Saint-Hyacinthe la poursuivait de ses déclarations pendant qu'elle s'initiait à la vie religieuse. Elle lui retourna ses lettres avec un mot qui dut singulièrement le dégriser. Telle était, selon l'expression de Mère Rose, la seconde fille que la Communauté offrait à St Joseph le jour de sa fête.

La troisième n'était autre que la propre sœur de

Sœur Marie-Madeleine, Mlle Ananie Céré de la Colombière. Nous avons constaté que l'éducation de la famille ne laissait généralement rien à désirer en ce temps-là. Mais nous croyons que nulle part ailleurs on élevait ses enfants comme dans la famille Céré. L'intérieur de la maison ne différait pas sensiblement d'un couvent. Tous les soirs, au souper, on lisait la *Vie des Saints*, puis le repas était suivi de la prière et de la récitation du chapelet. Le dimanche on se bornait à assister à la grand'messe, on n'allait pas aux vêpres à cause de la distance, mais on les récitait en commun avec les sept Psaumes de la Pénitence.

Ananie qui était faible de santé, habita quelque temps Montréal chez une autre de ses sœurs, Mme Desmarteau. Elle parlait de se faire religieuse; sous prétexte d'éprouver sa vocation, sa sœur la lança dans le monde. Il y a de ces gens qui ne se doutent de rien. Pour vous préserver d'une fluxion de poitrine, ils vous placeraient, lorsque vous êtes en sueur, dans un courant d'air glacial. Le monde lui fit fête. Elle avait seize ans, elle était grande, de physionomie gracieuse; ses succès répondirent à l'impression qu'elle produisait.

« Je la rencontrai un jour à une noce avec sa sœur Adéline, raconte Mère Olivier, aujourd'hui Supérieure générale pour la seconde fois et qui, à cette époque, n'avait que douze ans, et je ne pouvais me lasser de les regarder; elles portaient des toilettes blanches qui leur seyaient à merveille, elles causaient d'une manière agréable et dansaient

si bien le quadrille ou le menuet que je me disais à moi-même : Quand je serai grande, je danserai comme les demoiselles Céré. »

L'éducation première résista cependant. A vingt ans, la jeune fille prit son parti : elle arriva à Longueuil et commença son noviciat. Elle eut de la peine à se débarrasser de certaines habitudes contractées en dehors du foyer paternel, et même elle n'y réussit pas. Mais elle se forma aisément à la régularité et à l'esprit de prière, elle devint en peu de temps exacte observatrice du silence, quand il lui échappait quelque saillie par trop mondaine, elle se punissait sans retard et montrait beaucoup d'énergie à se corriger de ses défauts. Pour se vaincre, elle ne reculait devant aucun sacrifice et Sœur Véronique dut la retenir plus d'une fois dans la voie des austérités.

En présence de cette bonne volonté, Mère Rose et le Conseil l'admirent à la profession. Mais les habitudes non déracinées et non surveillées, reviendront à la surface, et un jour, après avoir joué un rôle considérable dans la Congrégation, Sœur Marie-Joseph fera un coup de tête en la quittant pour suivre Sœur Marie-Alphonse au Sacré-Cœur.

Mais en cette journée du 19 mars, l'avenir étendait son voile sur ces misères, et les trois professes étaient tout entières à leur généreux sacrifice. Avec elles nous en avons nommé trois autres, Mlles Elmire et Cordélie Bruneau, Mlle Joséphine Lagassé, la présidente des enfants de Marie. Comme elles ne sont que sur le seuil de la vie religieuse,

nous n'en dirons rien, si ce n'est que leur générosité ne le cédait pas à celle de leurs aînées. Mlle Elmire avait plus d'extérieur que sa sœur, sa sœur Cordélie était plus riche des dons de l'intelligence et du cœur, et l'une et l'autre, en possession d'une éducation supérieure, se disposaient à gravir du même élan les sommets de leur vocation. C'est l'une d'elles qui dira bientôt pendant son noviciat : « La charité et l'humilité sont nos deux ailes pour aller à Jésus et à Marie. »

Mlle Elmire recevra le nom de Sœur Marie-Rose, en souvenir de la fondatrice qui ne sera plus et dont elle voudra continuer la tradition, Mlle Cordélie s'appellera Sœur Marie des Sept-Douleurs et fera sa devise de cette parole du Maître : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. »

Quant à Mlle Joséphine, le nom de Sœur Marie-Jean-Baptiste qu'elle échangera contre le sien, sera, quarante-six ans plus tard, celui d'une Supérieure générale de la Congrégation.

Parmi les jeunes professes qui assistent à la cérémonie, il en est une dont nous n'avons pas encore parlé, bien qu'elle ait fait ses vœux depuis le 4 octobre précédent. C'est Sœur Marie-Angèle. Élisabeth Daigneault était née à Longueuil en 1830, la veille de la fête des Saints Anges. D'un caractère vif, elle s'enflammait comme de la poudre et se livrait à des colères enfantines qui amusaient ses frères, mais qui rendaient son père pensif. Cependant il suffisait, pour l'arrêter court, de lui dire que l'Enfant-Jésus versait des larmes chaque

fois qu'il la voyait en cet état. Elle n'avait pas cinq ans qu'elle perdait son père et sa mère. Recueillie par sa sœur aînée, elle fréquenta l'école de Mlle Henriette Céré. Sa première communion lui laissa un souvenir ineffaçable. Devenue religieuse et aux prises avec les réalités de la vie, elle ne pouvait voir sans pleurer, des enfants, s'approcher de la sainte Table pour la première fois : « Nous étions si pures et si heureuses alors, disait-elle. »

Pendant les deux ou trois années qui suivirent sa première communion, sa joie était de réunir les enfants du voisinage et de leur faire le catéchisme comme elle l'avait vu faire à Mlle Henriette. Elle l'imitait si bien, elle donnait des explications si intéressantes que sa sœur et une de ses tantes qui l'observaient sans qu'elle s'en doutât, en étaient dans l'admiration. A treize ans, elle entrait une des premières dans le pensionnat réorganisé par l'arrivée d'Eulalie et de sa compagne. Le 8 décembre, elle avait sa part de l'émotion générale à la vue des trois fondatrices qui se consacraient à Dieu dans l'église de Longueuil. A cette vue, son cœur tressaillait, et le désir de la vocation religieuse s'en élevait timidement. « Que pourrai-je bien faire, se disait-elle, pour que Dieu m'accepte à mon tour ? »

Et d'instinct, de cet instinct qui n'était que la sève de son baptême, elle rechercha les sacrifices. Elle en demandait à sa maîtresse de classe, Sœur Véronique, la priant de l'humilier devant les autres, d'abréger ou de supprimer ses récréations. Dieu

agréa son désir. A dix-sept ans, le 2 février 1847, on l'admettait au nombre des postulantes.

Mère Rose la prenait aussitôt par la main, et la conduisant devant la statue de la Ste Vierge, lui vouait cette jeune fille dans laquelle elle devinait une brillante espérance pour sa Congrégation. Puis, l'embrassant avec affection : « Ma chère enfant, lui disait-elle, si vous voulez être heureuse ici, recherchez toujours la dernière place. »

Elisabeth ne demandait pas autre chose. Elle n'en était plus à apprendre ce que sont les grandes vertus chrétiennes d'humilité, de douceur et de mortification. Elle acquit un tel empire sur ses impressions que, de l'irascibilité de son enfance, il ne parut plus rien, ou s'il paraissait un indice, ce n'était qu'à l'altération fugitive de ses traits qu'on en pouvait juger. Et encore l'altération n'avait que la durée de l'éclair, l'aimable sérénité de son visage revenait sur le champ. Les enfants se sentaient attirées vers cette maîtresse à la fois leur sœur et leur mère, leur sœur par son âge et sa grâce, leur mère par son dévouement.

Le 15 août de la même année, elle recevait le voile des novices. Quand il fut question au Conseil du nom qu'on lui donnerait : « Donnons-lui le nom d'un ange, dit la fondatrice, car elle en a toutes les vertus. » Et on l'appela Sœur Marie-Angèle. L'année suivante, au mois d'octobre, elle se liait enfin par des vœux à Celui qui avait exaucé le plus ardent désir de son âme. L'espérance que Mère Rose reposait sur cette jeune tête ne fut

point déçue. Sœur Marie-Angèle sera un jour secrétaire du Conseil, maîtresse générale des études, maîtresse des novices, elle s'acquittera de ces différentes charges avec un tact, une pondération de mouvements qui ne blesseront personne et qui assureront le bon ordre ; elle soutiendra et consolera la Supérieure générale dans ses épreuves, car la position sera difficile, la Congrégation aura atteint l'âge ingrat, l'âge des crises redoutables ; grâce à elle et à d'autres, grâce à celles qui veilleront d'en haut, les éléments de vie et de durée triompheront ; pour elle, elle sera dans la crise ce qu'elle aura toujours été, douce et sereine, et lorsque, vaincue par la maladie, elle se couchera pour ne plus se relever, Mgr Bourget dira à ses compagnes éplorées : « Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous conserve un si précieux sujet. »

Elle mourra comme elle aura vécu, dans la paix et dans l'humilité : on jonchera son lit de fleurs, on la couronnera de roses blanches, on lui mettra à la main un lis, le premier de la saison, et les anges ses frères, en la voyant si belle et si souriante, se demanderont si ce n'est pas un des leurs qui repose sur cette couche embaumée.

Mère Rose avait sujet de se réjouir des auxiliaires que la Providence lui amenait et qu'elle estimait bien au-dessus d'elle-même. Aussi est-ce de tout cœur qu'elle présenta à St Joseph, pour rehausser sa fête, et sa Communauté et particulièrement les six qui faisaient l'objet de la cérémonie du jour. Depuis l'ouverture du mois, elle lui

recommandait tout ce qui la préoccupait : Monseigneur, dont la santé causait de l'inquiétude ; une de ses maîtresses qui était en danger, ses filles présentes, ses filles absentes, ses soucis, ses intérêts, et elle reconnaissait déjà qu'elle lui devait beaucoup. Écoutons-la exprimer ses sentiments dans une lettre à son évêque :

« Permettez-moi de faire part à Votre Grandeur des faveurs que nous avons obtenues par l'intercession de St Joseph. Notre anxiété a été grande, Monseigneur, en apprenant la maladie sérieuse qui vous arrêtait. Nos prières, jointes à celles de tant d'âmes ferventes, ont sans doute touché le cœur de Dieu, ou plutôt il a connu, ce bon Père, que des enfants si jeunes ont besoin encore du secours de votre bras. Nous le bénissons et St Joseph aussi de vous avoir conservé pour votre cher troupeau. Nous attribuons également à ce grand saint le rétablissement de Sœur Marie-Alphonse. Notre pensionnat a sa part dans les grâces qu'il nous a procurées. Notre maîtresse est plus courageuse, les études des élèves sont plus soutenues, on appuie davantage sur l'instruction religieuse. Votre Grandeur ne doit pas ignorer non plus les avantages temporels qui nous ont été accordés. Le premier du mois, nous avons nommé St Joseph pour la seconde fois premier économe de la Communauté, nous lui avons confié tout ce que possède la maison et remis entre les mains la somme de six francs afin qu'il nous en obtienne six mille. Ce bon saint a surpassé notre attente : voilà que nous avons pu payer sur

nos dettes 311 louis, la somme de 209 que nous devions à M. le Curé cette année, comprise. Nous avons touché une dot de 147 louis, et celle de 500 que M. de Rouville donne à sa fille et qu'il s'engage à payer dans les six mois, nous permet presque de nous acquitter avec M. le Curé. Avec ces avantages temporels, il y en a d'autres qui ne nous laissent pas indifférents. M. le Curé nous a reçues de la façon la plus gracieuse, il nous a donné des avis empreints de bienveillance et surtout il a bien voulu assister à notre belle fête de St Joseph. Cette fête, Monseigneur, a été pour nous consolante au delà de ce que je puis dire. C'est de tout cœur que nous nous sommes consacrées à cet illustre protecteur. »

Elle écrivait quelques jours avant à ses filles de Belœil pour leur annoncer la visite de Sœur Véronique. Il lui était impossible de mieux choisir: Sœur Véronique avait son esprit, sa bonté, sa bienveillance; nulle plus qu'elle n'était capable de mettre les Sœurs à l'aise et de les rappeler à l'observation de la Règle si elles s'en écartaient. Sœur Marie Claire ne se pliait toujours qu'imparfaitement à la vie religieuse; mais dans ses lettres, elle s'accusait franchement de ses fautes. Mère Rose lui mandait avec la même franchise affectueuse : « J'espère que vous avez été meilleure depuis que j'ai reçu votre lettre. Estimez-vous heureuse malgré vos manquements, car c'est beaucoup que vous les aperceviez et que vous en ayez du regret. Humiliez-vous de vous voir si attachée à votre volonté laquelle ne peut que mal vous conduire. Ne vous décou-

ragez pas, le découragement vient du démon comme la mauvaise volonté. Quand on est humble, on voit ses défauts, on s'en repent, on travaille avec force à se corriger, et on ne se décourage jamais. »

Elle revenait au bon St Joseph en s'adressant à la Supérieure de Saint-Timothée, Sœur Madeleine. Après avoir répondu à ses questions d'affaires locales, elle ajoutait : « Notre Sœur Marie-Alphonse a été gravement malade. Nous ne la croyons hors de danger que depuis deux jours. Si Dieu nous la conserve, c'est à St Joseph que nous le devrons. Unissez-vous à nous pendant ce mois de bénédictions. »

Sœur Marie-Ursule se plaignait de ses peines, mais sans se rendre compte de leur cause, et sans avoir la sincérité de Sœur Marie-Claire. La fondatrice n'hésite pas à lui dessiller les yeux : « Vous devez vous souvenir, lui écrit-elle, que l'on nous a souvent dit dans des instructions que nos peines viennent de nos défauts. D'après ce principe, vous devez vous humilier dès que vous avez des peines, reconnaître vos défauts et vous en corriger. Si vous me disiez que vous avez pris pour résolution d'être plus franche et plus sincère, je compterais sur votre conversion. Rappelez-vous que Dieu aime à régner dans des cœurs simples et droits. »

Pendant que Mère Rose s'occupait de sa correspondance et que la paix régnait avec l'ordre au couvent de Longueuil, à deux pas, sur l'autre rive du fleuve, le tocsin sonnait dans les églises de Montréal. Le parlement qui siégeait alors dans cette ville, ayant voté une indemnité en faveur des

victimes de l'insurrection de 1837, et le gouverneur-général, lord Elgin, ayant sanctionné le vote, il n'en fallut pas davantage pour réveiller la vieille inimitié anglaise. Le 25 avril, l'émeute grondait dans les rues, on insultait le gouverneur, des mains criminelles incendiaient le Parlement, les archives et la bibliothèque qui contenait vingt-quatre à vingt-cinq mille volumes.

Du sein de leur solitude, les religieuses gémissaient sur ces divisions. « Quand donc les verrons-nous cesser ? » s'écrient les *Chroniques.* Mais la marche de la Communauté n'en était pas interrompue. Le 29, elle faisait sa retraite mensuelle et se préparait à fêter de son mieux le mois de mai qui approchait. Mère Rose, en particulier, s'y préparait d'une manière spéciale, comme si elle eût soupçonné qu'elle n'en célébrerait plus d'autres sur la terre. Elle rédigeait, pour son usage, un acte de consécration à la Ste Vierge que l'on a retrouvé dans ses papiers et que nous reproduisons :

« Très Ste Vierge Marie Immaculée, conçue sans aucune tache du péché, très sainte Mère de Dieu, Souveraine du ciel et de la terre, et particulièrement de cette Communauté qui vous est consacrée, et plus particulièrement encore Souveraine Maîtresse de votre pauvre esclave, Sœur Marie-Rose, permettez-moi de vous faire part de mes sentiments en ce jour de retraite du 29 avril 1849, où je me dispose à commencer ce beau mois de mai qui vous appartient et que je veux employer de tout mon pouvoir à vous bénir, à vous aimer et

surtout à imiter vos vertus, et par mes exemples encore plus que par mes paroles à vous faire bénir, aimer et servir par toute cette Communauté dont votre divin Fils a voulu que je fusse la Supérieure très indigne, permettez-moi, dis-je, de vous ouvrir mon cœur.

« Humblement prosternée à vos pieds, je viens, ô mon aimable souveraine et compatissante Maîtresse, reconnaître mon incapacité, mon orgueil, ma légèreté, mon inconstance, ma négligence, ma paresse, et, ce qui me fait gémir devant vous, cette attache à moi-même qui me rend si peu généreuse à votre service et à celui de votre divin Fils.

« Il y a quinze ans, par une donation que je fis à vos pieds dans une de vos chapelles, je me livrai à vous sans aucune réserve, en vous déclarant la souveraine Maîtresse de toutes les puissances de mon âme et de mon corps, de toutes mes pensées, paroles, désirs, actions, affections, ne voulant aimer que votre divin Fils et vous, ô bonne souveraine. Je vous demandai alors pour première grâce de me préserver de tout péché mortel et de me détacher de toute affection au péché véniel. La seconde grâce était d'être religieuse, mais bonne et fervente religieuse. Voilà cinq ans, Vierge Sainte, Mère de Dieu, que je suis dans cette maison bénie et sanctifiée par la présence de votre Fils : et qu'ai-je fait ? Vous m'avez tirée de l'enfer où je m'étais enfoncée par mes péchés, vous m'avez fait connaître combien il était doux de fuir le monde et de servir Dieu, et que fais-je ? Vous savez les sacrifices que

j'ai accomplis, et voilà que depuis cinq ans je vous demande le sacrifice de moi-même sans pouvoir l'obtenir. Ce n'est pas le pouvoir qui vous manque ni le désir de me voir toute à Dieu et à votre service. C'est donc ma faute, je suis forcée de l'avouer, quoiqu'il m'en coûte. Eh bien ! ma bonne et tendre Mère, je travaillerai jusqu'à la fin de ma vie pour l'obtenir ce dépouillement de moi-même, persuadée que je ne vous serai agréable qu'autant que je ferai des sacrifices dans ce but, mais, vous le savez, je ne puis les faire que si vous m'en obtenez la grâce. »

A la vue de cette âme qui se débat dans sa prison d'argile, qui aspire vers l'idéal, qui pousse des cris d'angoisse de ne pouvoir s'identifier avec lui, il n'y a qu'un mot qui vienne aux lèvres, c'est le mot de Bossuet : « Ah ! gêne et enfer de l'amour ! »

La fondatrice passa le mois de mai dans ces dispositions. En le commençant, elle proposa à ses filles de travailler chacune de leur côté à l'acquisition d'une vertu et d'accomplir tous les jours une pratique spéciale. Elle donna l'exemple. Chaque journée fut comme le degré d'une échelle qu'elle gravissait, cette échelle mystérieuse qui se dresse continuellement devant les âmes d'élite, sur laquelle elles ont beau s'épuiser, qu'elles aperçoivent toujours droite et à perte de vue, et toujours fuyant sous leurs pas.

A la fin du mois, elle écrivait encore : « Permettez-moi de vous prier de me faire connaître les sujets que j'ai à conduire, donnez-moi l'esprit que

vous voulez qu'elles aient, donnez à toutes vos enfants qui vous aiment la connaissance du véritable amour, en particulier à votre très indigne fille et servante qui ne désire rien tant que d'aller... » Elle n'osait pas achever, sa généreuse humilité lui reprochant comme une lâcheté le désir du ciel. Enfin, le 31, elle confiait de nouveau au papier les sentiments dont son cœur était plein.

« Permettez-moi, ô ma souveraine Maîtresse, de me prosterner à vos pieds pour solliciter, en ce jour, dernier du mois de mai, votre sainte bénédiction et protection pour toutes celles qui composent cette Communauté, spécialement pour la plus indigne, Sœur Marie-Rose. Je vous prie, connaissant en ce moment, plus que jamais, mon indignité et mon incapacité pour la conduite de cette maison, de daigner en être la première Supérieure et directrice. Je vous promets de ne me conduire que par votre esprit et vos inspirations. Vous voyez l'état de faiblesse et de maladie où je me trouve, je suis incapable de remplir mon devoir. Je suis convaincue que Dieu ne le permet ainsi que pour me faire expier les fautes sans nombre que j'ai commises. Je l'en bénis et remercie par vous, ô Vierge sainte! Chargez-vous de cette maison jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en mettre une autre à ma place qui soit plus capable de la diriger. Comme je pense que j'ai bien peu de temps à vivre, obtenez-moi une patience à toute épreuve, une pureté sans tache, une obéissance sans réplique et aussi parfaite qu'elle puisse être dans une aussi misérable créature que moi.

Que l'esprit de pauvreté m'inspire et me fasse apprécier tout ce qui tient à cette royale vertu que votre divin Fils a tant aimée. O ma bonne Mère, mettez dans mon cœur le feu sacré de l'amour dont le vôtre fut embrasé pour Jésus et pour nous. Je vous demande la même faveur pour toutes nos Sœurs. Vous agréerez ces demandes que vous adresse une pauvre affligée. Protégez ma dernière heure. Je crois à tout ce que croit la sainte Église catholique, je crois à votre Immaculée Conception. Je crois en Dieu, je l'aime de tout mon cœur, et vous aussi ma bonne Mère.

« Et elle signait : Votre très indigne esclave, Sœur Marie-Rose. »

C'est à Bossuet qu'il faut recourir pour comprendre cet état inouï d'âme, où l'on s'élance sans cesse vers cet obscur et cet inconnu, comme il le dit, qui se changera en lumière et en claire vue, pour s'abîmer par là éternellement dans l'amour parfait et consommé, où, en attendant, l'on devient « un Job, dépouillé et revêtu, plein d'espérance et de désespoir, fulminant et soumis. »

« O Dieu ! s'écrie-t-il, quel artifice de votre main puissante et de votre profonde sagesse de savoir faire trouver des douleurs extrêmes dans un fonds où est votre paix et la certitude de vous posséder. Qui est le sage qui entendra cette merveille ? Pour moi, je n'en ai qu'un léger soupçon . . . C'est souvent une jouissance en cette vie que de ne pas jouir, d'aspirer, de soupirer, et d'attendre l'heureux moment où l'on verra le céleste Époux, Dieu et homme tout ensemble en lui-même et sans milieu. »

Mère Rose savait maintenant que l'heureux moment n'était pas loin. Sa bonne Mère du ciel venait de le lui révéler dans le courant de ce mois qui avait concentré sur son âme les épreuves finales, qui l'avait vue aspirer, soupirer, descendre dans la désolation jusque dans les dernières profondeurs de son néant et de sa misère, remonter dans la lumière et dans la joie jusqu'à ce faîte où elle respirait et reprenait vie, subir en un mot ces alternatives extrêmes dont parle Bossuet, et qui se terminait par ce cri de certitude et de confiance : « J'espère en Dieu, je l'aime de tout mon cœur, et vous aussi, ma bonne Mère ! »

Les lettres, écrites dans ce mois, témoignent de sa tendre piété envers l'auguste Vierge : « Les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre intérieur, disait-elle à Sœur Marie-Apollonie, me dédommagent de la peine que j'éprouve en voyant les difficultés que vous rencontrez dans votre classe. Malgré ces obstacles, et il y en aura toujours, forte de la protection de Dieu et du secours de sa très Sainte Mère, vous avancerez quand même. Plus vous souffrirez avec patience, calme et résignation, plus Dieu vous aimera et vous bénira. N'oubliez pas que vous vous êtes faite religieuse pour souffrir. Vous vous êtes dit : J'ai commis bien des fautes ; comment les expier ? Par la pénitence. Il n'y a pas d'autre moyen. En embrassant la vie religieuse, je souffrirai, qu'importe ! je sauverai mon âme. Eh bien, ma sœur, c'est là la pénitence qu'il faut accepter. Courage, allons au ciel par la croix. Oui,

souffrir tout, supporter tout sans rien dire, et ne faire souffrir personne, voilà ce que Dieu demande de nous... Nous avons commencé le mois de Marie avec bonheur, et nous attendons de cette tendre Mère de grandes grâces. Nous nous proposons chacune l'acquisition d'une vertu, et nous avons tous les jours une pratique à observer. Celle qui travaillera le plus sera la plus aimée de Marie. Nous lui offrons aussi chaque jour une pratique pour vous toutes.

Elle écrivait à la Supérieure de Belœil, Sœur François de Sales : « Les nouvelles que j'ai reçues de vous sont satisfaisantes. Bénissez Dieu qui éprouve et qui console quand il lui plaît, toujours pour le bien de ses enfants. Marie, que nous honorons d'une manière spéciale, ne manquera pas de vous aider puissamment dans l'œuvre qui vous est confiée. Prions cette bonne Mère avec toute la ferveur de notre âme, et efforçons-nous d'imiter ses vertus, principalement sa grande charité et son admirable humilité. Faites prier vos pensionnaires pour nous et pour la paix de l'Église. Cultivez dans le cœur de ces enfants si dociles les belles vertus de pureté et de modestie, qui doivent être l'apanage des jeunes filles chrétiennes. Nos Sœurs sont bien et vous embrassent toutes. Dites à ma Sœur Marie-Ignace que je la crois bien bonne et bien appliquée à son devoir, ainsi que la petite Sœur Marie-Anne : que toutes deux demandent souvent à la Ste Vierge le zèle et l'humilité. Adieu, mes chères Sœurs. Souvenez-vous toujours devant le Seigneur de celle qui vous est tout unie en Dieu par Marie. »

La maladie qui la minait ne se manifestait que par une toux opiniâtre et un affaiblissement progressif. Un voyage qu'elle entreprit à Belœil, vers ce temps, en détermina l'explosion. Elle parcourut à pied, par esprit de pauvreté, les deux milles qui séparent la station du couvent. Cette fatigue excessive l'abattit. Elle revint à Longueuil dans un état alarmant. Sa faiblesse augmentait, et elle ressentait de violentes douleurs dans la poitrine. La science apporta ses ressources ordinaires, mais ses filles s'adressaient avant tout à Celle qui avait toute leur confiance. Le 2 juin, elles résolurent de tenir une lampe constamment allumée devant la statue de la Ste Vierge.

Le départ des Oblats acheva de briser les liens qui pouvaient encore l'attacher à la terre. Ils la connaissaient, elle s'en remettait pleinement à eux de la conduite de son âme, et ils s'éloignaient. Dieu lui demandait ce dernier sacrifice. Au mois de novembre précédent, deux Pères Oblats étaient allés prendre possession du poste que Monseigneur leur assignait dans sa ville épiscopale, au faubourg de Québec. A la fin du mois de mai, les autres Pères de la résidence de Longueuil les rejoignirent, à l'exception du P. Allard et du P. Telmon revenu depuis quelques semaines de Pittsburg avec le P. Gaudet et le Frère Cauvin. Ces deux Pères restaient, mais ce n'était que temporairement. Avant trois mois, la résidence serait entièrement vide. La fondatrice ne fut pas seule à s'attrister. La Communauté sans exception partagea sa douleur. Nous

en trouvons des traces non équivoques dans les *Chroniques* :

« Dieu nous impose un bien grand sacrifice, disent-elles, en éloignant de nous les Révérends Pères Oblats dont l'assistance et la protection semblent nous être indispensables. Ils nous étaient si dévoués, et ils aimaient tant nos élèves ! Non seulement ils cultivaient leurs âmes, mais encore ils s'intéressaient à la formation de leurs caractères qu'ils redressaient par une direction aussi ferme que suave, à leurs études qu'ils suivaient attentivement, à leurs examens qu'ils nous aidaient à préparer, à leurs bonnes œuvres qu'ils encourageaient, à leurs fêtes qu'ils rendaient plus solennelles, même à leurs jeux qu'ils favorisaient. Leurs noms, les noms des Pères Telmon, Guigues, Allard, Honorat, devraient être inscrits dans nos Annales en traits indélébiles. Que Marie fortifie notre courage en ces jours de regret et de deuil. »

Mère Rose gardait la chambre. Elle ne put en conséquence assister à la première communion qui eut lieu le 7 de juin. Mais après la cérémonie, les enfants se rendirent auprès d'elle. C'étaient Mlles Aglaé Benoît, Mary-Ann Morley, Thaïs Lacoste, Rosanna Bourgouin, Adèle Rollin, Marie Lassiseraye. Elle leur parla du bonheur qu'elles avaient eu de recevoir leur Dieu, les exhorta à l'aimer et à lui être fidèles jusqu'à leur dernier soupir, puis, regardant l'une d'elles, Thaïs Lacoste : « Pour vous, lui dit-elle, vous serez des nôtres, tout de bon des nôtres, cela est écrit dans le ciel : ainsi dès maintenant vous nous appartenez. »

L'enfant accepta la prédiction et la réalisa. Elle s'appelle aujourd'hui Sœur Thaïs de St Joseph, religieuse des Saints Noms de Jésus et de Marie. Elle a été maîtresse des novices à la maison-mère, économe à Oakland en Californie ; elle est actuellement Supérieure du couvent de Waterloo dans les Cantons de l'Est. C'est une religieuse remarquable par son dévouement et son esprit de sacrifice, un modèle de régularité, une femme aux vues larges, aux nobles sentiments. Son nom ne nous est pas inconnu : nous avons déjà eu occasion de le citer avantageusement.

Cependant une de nos jeunes professes du 19 mars tombait malade à son tour, Sœur Marie-Scholastique. La Supérieure se hâtait d'appeler le docteur Brousseau, de Saint-Hilaire, qui la traitait depuis son enfance et qui était le médecin de sa famille. La Sœur prenant du mieux, elle l'envoyait en convalescence à Saint-Lin, dans l'espoir qu'un changement d'air achèverait sa guérison.

« Je n'ai que le temps, lui écrivait-elle tout aussitôt, de vous recommander d'être réservée avec les personnes avec qui vous aurez affaire. Soyez prévenante pour M. le Curé. Que Sœur Marie de la Visitation soit partout votre ange gardien. Je vous confie à Marie notre bonne mère, ma chère Sœur. N'oubliez pas de la prier de vous diriger. J'espère que vous serez courageuse et que vous ne vous ennuierez pas, car notre divin Sauveur est là, comme ici. »

C'était la première sortie de la chère Sœur, et la

pauvre Mère s'effrayait de la voir seule. Pour elle, se sentant renaître un peu et s'illusionnant sur la gravité de son état, elle gémissait de rester inactive pendant que ses filles étaient accablées de travail à la veille des examens. Elle désirait les aider, mais comme elle ne voulait rien décider par elle-même, elle en référa à Monseigneur.

Voici la lettre qu'elle lui écrivit. Elle est admirable de courage, d'humilité et d'esprit d'obéissance : « Je croirais manquer à mon devoir, si je ne vous faisais connaître l'état de ma santé. Le médecin a cessé tout traitement depuis huit jours, et je me trouve en pleine convalescence. La toux cependant me tourmente encore, mais j'espère que, en prenant des forces, je la supporterai. Permettez-moi, Monseigneur, de solliciter à vos pieds un emploi, afin que je soulage, si vous le jugez à propos, nos pauvres Sœurs qui sont surchargées. Je sens bien que je ne mérite pas cette grâce, mais il me semble que Dieu ne m'a pas faite pour que je vive sans croix et dans une aussi grande tranquillité. Je ne désire que ce que, par votre entremise, il daignera me confier. »

Monseigneur était d'avis de supprimer les examens et de renvoyer les élèves sur-le-champ. Le choléra, ce lugubre voyageur asiatique, faisait le tour du monde. Il avait traversé l'océan, et promenait la mort et la terreur au Canada comme en Europe. Longueuil n'était pas épargné, des victimes succombaient tous les jours. Jusque-là, la Communauté avait été à l'abri de ses atteintes, mais d'un

moment à l'autre on pouvait s'attendre à la visite du terrible voyageur. Dans ces conditions, Monseigneur répondit qu'il était inutile de se fatiguer, que la prudence avertissait de congédier les enfants, et que l'unique occupation des Sœurs devait être de se disposer à la retraite, de prier pour l'éloignement du fléau et de s'unir, par une procession dans le jardin en l'honneur de la Sainte Vierge, au grand pèlerinage à Notre-Dame de Bon Secours qu'il venait d'ordonner. Mais les élèves n'avaient nulle envie de s'en aller à huis clos : l'examen était prêt, les prix et les couronnes brillaient à l'horizon, et la Sainte Vierge qui les avait protégées les protégerait bien un jour ou deux de plus. Elles furent si persuasives que Mère Rose se décida à écrire de nouveau. Le bon évêque donna son consentement : il accepta même de présider la fête.

Il arrivait donc au couvent le 30 juillet : l'examen, la distribution des prix, le drame et le discours d'usage, bref, le programme habituel s'exécutait heureusement, au milieu de l'affluence des parents et des amis qui profitaient avec entrain de la circonstance pour échapper aux préoccupations du choléra. Un touchant incident signala la fête. Lorsque tout fut terminé, au moment où l'assistance allait s'écouler, une élève finissante, Mlle Malhiot, s'avança sur la scène et fit ses adieux à ses maîtresses et à ses compagnes. Elle parla d'un air si modeste et si distingué, avec une simplicité et une correction si parfaites, qu'elle eut en majeure partie les honneurs de la séance.

La fondatrice rayonnait du bonheur de ses enfants. Quand elles vinrent l'embrasser, elle leur dit un mot du cœur à chacune en souriant mélancoliquement, et les regarda s'éloigner avec la quasi certitude qu'elle ne reverrait plus de fête semblable. La maladie, un instant arrêtée, avait repris son cours pour le continuer désormais sans relâche. Elle toussait à se déchirer les poumons, et sa faiblesse devenait extrême. Elle dut se confiner dans sa cellule. Mais une âme comme la sienne est, selon l'expression de Bossuet, « toujours maîtresse du corps qu'elle anime. » Elle ne suspendit rien de ses prières et de la plupart de ses exercices. Si elle ne pouvait les faire à la chapelle et avec ses compagnes, elle les faisait dans sa solitude. Elle essaya davantage : les Sœurs de Belœil, de Saint-Lin et de Saint-Timothée étaient revenues, la famille se trouvait réunie au complet pour les vacances et pour la retraite, la plupart lui devaient leur vie religieuse, et si, dans le nombre, il y en avait quelques-unes qu'elle n'eût pas façonnées de ses mains, qui l'eussent été par son autre elle-même, Sœur Véronique, elles les avait toutes dirigées, consolées, réconfortées dans leurs peines, elle les connaissait intimement et savait qu'elles lui parlaient à cœur ouvert. Elle voulut les recevoir et les entendre, surtout pendant la retraite à laquelle elle ne put assister. Il fallut que Monseigneur s'y opposa.

« J'apprends, lui écrivit-il le 11 d'août, que vous êtes fatiguée et hors d'état d'entendre les Sœurs en direction. Ne vous gênez pas, ma bonne Mère, de

vous mettre au repos. Je vous recommande de ne plus vous occuper d'affaires jusqu'à nouvel ordre. Sœur Thérèse de Jésus vous remplacera sous le contrôle du P. Allard. Que Dieu et sa bonne Mère vous guérissent ! »

Elle se résigna. Elle eut presque en même temps un autre sujet d'exercer sa résignation. La retraite à peine finie, le P. Allard quittait Longueuil à son tour et se rendait à Bytown où l'ordre de ses supérieurs lui assignait sa résidence. Quoique le coup fut prévu, Mère Rose en ressentit une commotion douloureuse. Le Père avait tout été pour la Communauté depuis six ans, chapelain, professeur, maître des novices. Ouvrons les *Chroniques* et extrayons-en quelques-unes des lignes qu'elles lui consacrent :

« Ni les froids rigoureux, ni les tempêtes de neige ne l'empêchaient d'arriver à l'heure marquée pour la messe, les confessions ou autres exercices... Pendant près de six ans, il nous donna des leçons de grammaire, d'histoire, de géographie, de littérature, d'arithmétique, de géométrie, de chant. La veille des fêtes, il exerçait ensemble le chœur des religieuses et celui des élèves.... C'est surtout comme maître des novices qu'il a rendu à notre Communauté les plus éminents services. Il ne laissait rien passer, il relevait les moindres fautes, il poussait l'exactitude jusqu'à une ligne, jusqu'à un coup de cloche, et en même temps il aimait à rire ; il riait d'un bon mot, d'une réponse naïve, et sa gaieté nous charmait d'autant plus qu'elle

contrastait avec son air sévère et sa rigidité habituelle. Qu'il nous suffise de dire qu'il fut pour notre Congrégation naissante une véritable providence, en veillant sur son berceau avec une sollicitude de mère, en soutenant ses premiers pas dans la vie religieuse, en la formant aux exercices spirituels et à l'instruction des jeunes filles, en lui communiquant enfin cet esprit d'obéissance, de pauvreté et d'humilité qui la rendra forte dans les épreuves... Il nous est impossible de noter tout ce qu'il a fait, mais les Sœurs seront des annales vivantes qui, en transmettant à celles qui leur succèderont, les méthodes qu'il leur a données et les connaissances acquises à son école, rediront, d'âge en âge, l'habileté, la patience, le dévouement de ce Maître que nous regrettons... »

La fondatrice le regretta à elle seule plus que les autres, parce que plus que les autres, elle comprenait le rôle qu'il avait joué dans l'établissement de la Communauté. Il lui sembla que les appuis qui la soutenaient s'écroulaient soudain. Mais si la terre se dérobait, le ciel restait : elle se retourna tout entière vers lui.

Cette journée du 15 août qui la meurtrissait si profondément, amena pourtant sur sa figure amaigrie un sourire de joie. Le P. Telmon s'entendait en menuiserie et en ébénisterie. Ayant déjà sculpté en grande partie le maître-autel, il avait mis à profit les quelques semaines écoulées depuis son retour pour travailler artistement un nouveau tabernacle. L'œuvre était achevée et tout à fait en harmonie

avec l'autel. On avait choisi la fête de l'Assomption pour l'inaugurer, et c'est cette installation d'un meuble plus digne de l'Hôte divin qui l'habitait, que Mère Rose accueillait de l'un de ses plus joyeux sourires. Car le zèle qui l'inspirait de longue date pour l'ornementation de la maison de Dieu, sa maladie ne le diminuait pas : elle l'augmentait au contraire, en lui montrant, seul vivant et seul debout au milieu des ruines et des déceptions qui s'accumulaient, Celui qui ne change pas, qui ne s'éloigne pas, qui est toujours fidèle.

En présence des progrès du mal que la science était impuissante à enrayer, ses filles en appelèrent plus énergiquement à la Ste Vierge. Huit jours après leur retraite, le 22, elles se levaient à quatre heures du matin. A quatre heures et demie, elles se rangeaient deux par deux, et, silencieuses, prenaient le chemin d'un pèlerinage célèbre de Montréal, Notre-Dame de Bon Secours, dont il a déjà été question. La chapelle s'élève au bord du fleuve et la Vierge qui la surmonte semble étendre ses bras sur la cité populeuse et les eaux profondes qui roulent à ses pieds. Dès la fondation de la colonie, on recourait à son intercession dans les circonstances critiques. Et la circonstance était critique pour les Sœurs. La mort planait sur le couvent. En traversant le fleuve, elles psalmodièrent en chœur l'*Office* de Celle qu'elles allaient invoquer. A mesure qu'elles approchaient, la Vierge, éclairée des rayons du soleil levant, paraissait leur sourire. Elle leur souriait en effet, car elle leur disait que quoi qu'il arrivât, elle ne les abandonnerait pas.

Le coadjuteur qui les attendait célébra la messe à laquelle elles communièrent. Elles lui remirent ensuite, de la part de Mère Rose, deux rosiers en fleurs qu'il déposa devant l'autel de Marie. Le parfum qui s'en exhalait, devait continuer leurs supplications auprès de l'auguste Vierge qui veut bien s'appeler le salut des infirmes et le secours des chrétiens.

Mais quand un fruit est mûr, que sert-il d'attendre pour le cueillir, et quand une fleur a atteint son épanouissement, à quoi bon la laisser languir et s'étioler. La fondatrice n'avait pas cessé de fleurir. Depuis que nous la connaissons, enfant, jeune fille, femme, religieuse, dans la prospérité, dans l'adversité, sa vie a été une floraison normale des grâces et des vertus de son baptême, des qualités qui constituent la dot de la nature humaine à sa naissance. Son âme est une rose que la souffrance achève de revêtir de ses dernières couleurs et d'imprégner de son dernier parfum. Encore quelques jours, et au souffle de la douleur, aux rayons du soleil de l'amour, elle sera dans un plein épanouissement, les jardins du ciel la réclameront.

Ses filles lui souhaitaient sa fête, le 30, comme d'habitude. Seule, la joie n'y était plus. Incapable de marcher et ne pouvant les recevoir toutes dans sa cellule, elle se fit porter sur une chaise dans la salle de communauté et passa la récréation du midi avec elles. Elle les embrassa l'une après l'autre, en leur souriant affectueusement. Sa faiblesse était telle que, dans la crainte de la fatiguer, les pauvres

Sœurs n'osèrent l'embrasser que sur une joue. Mais si le corps faiblissait, les yeux conservaient leur tendresse, et ses lèvres ce sourire qui avait tant de charmes. Son cœur vivait plus que jamais et, à défaut de paroles, animait sa bouche et son regard.

Deux lettres qui arrivèrent dans le moment, firent diversion à l'anxiété générale. L'une était de Mgr Guigues qui consolait la Communauté de l'éloignement du P. Allard et s'associait à ses vœux en faveur de Mère Rose. L'autre venait du P. Allard lui-même qui racontait son voyage et disait la part qu'il prenait à la fête du jour.

Arrêtons-nous un instant, comme nous l'avons fait l'année dernière, pendant que la famille est réunie, et voyons celles qu'il nous reste à connaître parmi les religieuses qui formaient sa couronne.

Entrée au noviciat, le 9 décembre 1848, Mlle Flavie Pelletier préféra cette Communauté à celle de la Providence. Pourquoi ? Parce que dans la première il y a des Sœurs converses. Elle en sera une des meilleures. Son titre, avec tout ce qu'il exige d'humilité, de labeur et d'abnégation, fera toujours sa gloire et son contentement. Elle sera bien nommée, Sœur Marie-Marthe.

Cette postulante de dix-neuf ans s'appelle Marie-Phébé Châles : elle s'appellera plus tard Sœur Marie de la Nativité. Enfant, son plaisir était d'élever de petits autels, et son rêve d'être religieuse.

« Que demandes-tu au bon Dieu ? l'interrogeait-on alors. »

— Je lui demande la grâce de faire une Sœur.

— Mais tu ne sais pas ce que c'est, tu n'en as jamais vu ?

— Non, mais je veux en faire une, et je prie la Sainte Vierge de m'obtenir cette faveur du bon Dieu. »

Elle sera une Sœur converse simple, dévouée, une de ces âmes qui peuplent le ciel.

Cette autre qui n'a que quinze ans est Sœur Marie des Saints Anges, novice de chœur. Dans le monde, on la nommait Mlle Adèle Jacques. Quand elle était pensionnaire, on la voyait se recueillir à chaque instant.

« Je demande à Marie, disait-elle, de bénir mon travail. »

Au noviciat, elle est d'une ferveur d'ange et elle recherche les mortifications à réjouir Sœur Agnès. « On ne saurait acheter trop cher, confie-t-elle à ses compagnes, le bonheur de prononcer ses vœux. »

Claire Lussier est plus âgée. Elle a pris le voile il y a deux mois et reçu le nom de Sœur Marie de la Visitation. Elle parle avec une volubilité étrange et marche d'une singulière façon. Elle ira dans l'Orégon. Elle parle également sans qu'on l'interroge. C'est elle qui, s'apercevant que les gens sortaient lorsque Mgr Blanchet montait en chaire, lui dira familièrement :

« Monseigneur, je crois que si vous prêchiez moins longtemps. . .

— Ça, la bonne Sœur, répliquera l'archevêque de sa petite voix cassée, il aura soixante-dix ans, ce n'est pas de nos affaires. »

Bon cœur, religieuse humble et mortifiée, caractère original.

Basilisse Benoît, la postulante du 16 août précédent, et, dans un an ou deux, Sœur Marie-André, n'est qu'une enfant, mais quelle âme ! Tantôt elle s'envole au ciel, tantôt elle se rabat violemment contre terre : du feu comprimé qui n'est jamais en repos, qui s'élance en longue flamme à la moindre ouverture, et qui, se repliant sur lui-même, ne semble se résigner à sa prison que pour repartir de plus belle au moment où l'on ne s'y attend pas. C'est elle qui, la veille de sa première communion, ne sachant que dire à son confesseur, s'accusa hardiment d'avoir commis le péché originel. Si elle finit par être religieuse, c'est à Sœur Véronique qu'elle le devra. Sa Sœur, Aglaé, pensionnaire à Longueuil, rentrera dans le monde où, devenue la femme d'un docteur justement considéré, elle sera de tous les comités organisateurs de bonnes œuvres.

Celle-ci humble, timide, au cœur compatissant, échangera prochainement son nom de Hénédine Pinet contre celui de Sœur Marie-Eulalie. Son frère est Oblat. Il était notaire, un brillant notaire, mais à la suite de la mort de sa jeune femme, il est entré en religion. Sœur Marie-Eulalie sera l'ange consolateur de ses compagnes et des personnes du monde.

Sœur Marie-Marguerite s'appelait, il n'y a pas longtemps, Mlle Mary O'Neil. Elle est novice de chœur et n'a que seize ans. La piété, la générosité la distinguent. Quand elle se préparait à faire sa première communion, son père s'informant la veille

si elle avait sa toilette au complet, sa sœur répondit qu'il manquait une partie de la coiffure.

« C'est égal, répliqua Mary, Notre-Seigneur viendra tout de même dans mon cœur. »

Au pensionnat, Sœur Madeleine avait une recette pour préserver les élèves de tous les maux. Le soir, elle leur portait au lit un mélange de soufre et de mélasse qu'elle distribuait à l'aide d'une large cuiller, la même pour toutes. Le mélange répugnait souverainement à Mary, mais la cuiller était son horreur. Cependant, Sœur Madeleine arrivait et d'une voix insinuante : « Faites cela, disait-elle, pour les âmes du purgatoire. »

Et la chère enfant, fermant les yeux, ouvrant la bouche, recevait la cuiller et son contenu.

Au noviciat, elle rêvait de mortifications et d'humiliations héroïques. Comme ni les unes ni les autres ne se présentaient, un jour qu'elle tenait à la main une tasse endommagée, elle se dit que si elle la laissait tomber, elle aurait l'occasion désirée. La tasse tombe, la novice en ramasse les débris, et au repas du midi, devant la Communauté, la figure couverte de confusion, les débris accusateurs à la main, dans l'attente d'une effroyable pénitence, elle s'agenouille au milieu du réfectoire :

« Ma Mère, s'écrie-t-elle, je m'accuse d'avoir brisé une tasse exprès pour avoir l'occasion de recevoir une grosse pénitence ! »

Ces âmes-là ne s'arrêtent pas à mi-côte, elles montent toujours. Sœur Marguerite sera une excellente religieuse. Elle est aujourd'hui Supérieure de la province de New-York.

Cette novice de trois ans plus âgée est sa sœur. Au jour de sa vêture, elle a reçu le nom de Sœur François d'Assise. Elle le porte dignement. Le cœur sur la main, ardente au travail, aimant l'ordre, pieuse, dure à son corps, elle annonce ce qu'elle deviendra. Les enfants l'aimeront, les malades la béniront, les postulantes dont elle aura la charge seront avec elle comme avec une mère. Elle les entraînera à sa suite sur les hauteurs.

« Voyons, leur dira-t-elle, n'oubliez pas au moment de l'élévation de tremper vos cœurs dans le sang divin, afin qu'ils en sortent tout embrasés d'amour. » En Orégon, elle se dévouera à soigner les varioleux. Elle succombera les armes à la main.

Voici la grâce et l'amabilité en personne. C'est Sœur Marie du Sacré-Cœur, Clotilde Dupuis par la naissance, une novice à qui on n'a absolument rien à reprocher, un modèle de douceur, d'humilité, de régularité. Elle a du goût pour le dessin, et Sœur Agnès doit l'initier à tous les secrets de son art. La terrible anachorète ne la ménage pas. A tout propos, ce sont des objurgations à éveiller les échos de la Thébaïde. Notre aimable novice ne bronche pas. Elle conserve son angélique sérénité.

« Comment faites-vous donc ? lui demande une de ses compagnes ?

— Ne voyez-vous pas, répond-elle, l'intention de Sœur Agnès ? elle vise à nous envoyer tout droit au ciel ! »

Le ciel s'ouvrait déjà pour elle. Dans deux ans, elle remontera d'où elle est descendue, et comme

celle du lis, son histoire se résumera dans ces deux mots : plaire et embaumer.

Il y a des noms prophétiques. Celui de Sœur Marie de la Croix est du nombre. Elle s'appelait Catherine Chabot. Son existence ne sera qu'une croix. Elle a déjà été obligée de sortir pour cause de maladie. La maladie la saisira de nouveau, et le médecin ne s'en doutera pas. Il lui prescrira de prendre l'air lorsqu'elle pourra à peine se soutenir. On se figurera qu'elle manque d'énergie. Elle ne dira rien, souffrant en silence, se laissant coucher sur la croix. Lorsque la mort viendra la délivrer à vingt-huit ans, elle priera ses compagnes de lui étendre les bras en croix.

« Je m'appelle Marie de la Croix, dira-t-elle, je veux mourir comme notre bon Sauveur. »

En ce temps-là, les Sœurs de Saint-Timothée avaient dans leur couvent une jeune fille du nom de Marie-Monique Archambault. Elle était la nièce du curé de la paroisse, et la cousine issue de germain de la fondatrice de Longueuil, sa grand'mère étant la sœur de la mère d'Eulalie Durocher. Cette jeune fille est celle qui se proposait, à douze ans, de danser un jour comme les demoiselles Céré. Elle ne songeait guère à entrer au couvent.

Sa mère lui disant en la regardant dans les yeux : « J'espère que sur mes cinq filles il y aura une religieuse. »

Elle s'empressait de répondre : « Ce ne sera toujours pas moi, maman. Je choisirai un bon garçon comme vous en avez choisi un, et nous serons heureux ensemble. »

La mort de sa mère dissipa ces fumées. Elle vit clair, sa vocation fut décidée. Les bons garçons venant tourner autour d'elle, elle les « balaya », selon son expression. Elle était de Saint-Antoine, comme Mère Rose, comme elle, elle avait étudié au pensionnat de Saint-Denis, et comme elle, sa mère l'avait rompue aux soins du ménage. C'était une jeune fille à l'esprit droit, au jugement solide, au cœur large : une future ressource pour la Congrégation. Elle sera économe, Supérieure locale, Supérieure générale une première fois, assistante, Supérieure générale une seconde fois. La confiance l'environnera au dedans et au dehors : on l'appellera la bonne Mère Olivier.

Son oncle, M. le curé Archambault, s'inscrira au nombre des bienfaiteurs insignes de la Communauté. Il lui donnera d'abord une vingtaine de ses nièces ou petites nièces, il lui léguera ensuite une portion notable de ses biens de famille, environ trois cent mille francs. En ajoutant encore deux noms, celui de M. Simon Valois qui est gravé en lettres d'or sur le frontispice de la chapelle du couvent d'Hochelaga et celui de M. Théophile Durocher, que nous connaissons déjà, nous aurons la liste des principaux bienfaiteurs de l'Institut.

Nous revenons, pour ne plus la quitter désormais, à Mère Rose : elle a d'ailleurs toujours été présente au milieu des figures qui passaient devant nous. En parlant de ses filles, c'est d'elle que nous parlions. La place qu'elle occupait au centre de la salle de communauté pendant cette récréation du

jour de sa fête, est bien celle qui lui revient, non seulement parce qu'elle est Supérieure, mais encore et principalement parce qu'elle est l'âme de la famille. Ces postulantes, ces novices, ces professes qui se penchent, qui la regardent avec attendrissement, qui gravitent autour d'elle, c'est elle qui leur imprime le mouvement, c'est de sa ferveur et de sa régularité qu'elles vivent. Elles le savent, l'émotion qui étreint leurs cœurs et qui se lit dans leurs yeux le dit suffisamment. Arrêtons-nous donc, et rassemblons les traits qui vont nous permettre, à cette heure douloureuse, de reconstituer sa physionomie au physique et au moral.

Au physique, sa taille était grande, son teint d'une délicatesse et d'une blancheur d'enfant, ses joues colorées. Elle avait le visage ovale, le front haut et large, le nez droit, la bouche un peu grande, les lèvres vermeilles. Ses lèvres quelque peu épaisses, mais qui se fermaient résolument, un menton nettement dessiné, dénotaient la décision et l'énergie. Ses yeux étaient bruns, vifs, d'un regard pénétrant. Quand elle voulait donner à réfléchir ou lire au fond des âmes, elle baissait la tête et regardait par-dessus ses lunettes. On sentait alors comme une pointe s'enfoncer dans le cœur et en fouiller les recoins. Elle se tenait droite, son air était imposant, mélangé de dignité et de modestie, ses manières gracieuses, sa démarche grave. Elle prenait souvent l'attitude du recueillement et de la prière. Sa pensée, son âme se tournaient instinctivement vers le ciel. L'iris de ses yeux constamment

relevé, même au repos, indique que telle était sa direction habituelle. Son langage, calme et persuasif d'ordinaire, s'animait quand elle parlait de Dieu et du devoir ou qu'elle avait à corriger. En somme, ce qui se dégage de sa physionomie, c'est cet air de mansuétude et de bénignité dont parle St Vincent de Paul, avec une indéfinissable expression de colombe blessée à mort et se résignant doucement à sa blessure.

Au moral, nous le savons, sa piété était le foyer où s'inspirait sa vie, une piété qui émanait de sa foi vive, de sa religion profonde, d'une confiance absolue en la bonté de Dieu.

« Son esprit de foi et de religion, dit Mgr Bourget, lui montrait Dieu partout et la pénétrait d'un profond respect pour la divine Majesté. C'est en marchant continuellement en sa sainte présence qu'elle s'élevait de jour en jour à une plus haute perfection. La foi se manifestait dans les directions qu'elle donnait aux Sœurs et dans les instructions qu'elle aimait à faire aux élèves. Sa confiance éclata d'une manière admirable dans les difficultés de toute nature qui l'assaillirent. Son pensionnat fut sur le point de tomber sous les rumeurs méchantes qui circulèrent. Il lui fallut payer de gros intérêts et rembourser des capitaux considérables. Pendant ce temps, son âme était livrée à des désolations que peuvent seuls comprendre ceux qui les ont éprouvées. Par exemple, se croire rejeté de Dieu quand on a tout abandonné pour lui, est pour une âme fidèle un tourment mille fois pire que la

mort. Malgré tout, son courage ne chancela pas. Rien ne put la faire reculer ni l'ébranler dans sa généreuse résolution. Avec son esprit de foi, tout ce qui lui arrivait était pour le mieux et accepté à cause de cela avec amour et soumission. Son âme demeurait en paix au sein de ces agitations : on pouvait aisément s'en convaincre par la sérénité de son visage. » Ceux qui l'approchaient se ressentaient aussitôt du foyer qui brûlait dans son cœur.

« Elle vivait de la foi, rapporte Mère Marie-Stanislas. C'est l'impression qu'elle produisait sur nous toutes les fois que nous avions des rapports avec elle. »

« Sa foi était vive, atteste le P. Allard, elle embrassait généreusement tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu et à l'avancement de ses compagnes. »

De ce fonds solide sortait une piété éclairée, une confiance sans bornes. « Je ne me rappelle pas, dit le P. Allard, de l'avoir jamais vue donner dans des idées de travers, en fait de spiritualité. »

Grâce à son bon sens, elle se maintenait dans la grande tradition religieuse dont les lettres de Bossuet nous ont fourni de si nombreux témoignages. Sans se figurer que Dieu procédait à coups de miracles continuels, lorsqu'elle avait fait ce qui dépendait de son initiative et de sa prévoyance, elle se reposait sur lui avec une confiance toute filiale.

Un jour que le pain manquait, la réfectorière vint l'avertir quelques minutes avant le repas.

« C'est bien, répondit-elle, allez en demander à Notre-Seigneur. »

Pendant que la Sœur obéissait, le boulanger arriva inopinément. Ces rencontres heureuses la confirmaient dans l'assurance que son Père céleste ne l'abandonnerait pas. Dieu régnait en souverain dans son cœur; selon l'expression de Mère Marie-Jean-Baptiste qui à cette époque n'était qu'élève : « elle avait pour lui une piété angélique qui édifiait toutes les personnes qui la voyaient. »

A cause de lui, elle vivait de détachement et de pauvreté. La chambre qu'elle habitait et qui se voit encore ne peut s'appeler une chambre, c'est cellule qu'il faut dire, et quelle cellule ! un lit, une table minuscule, une chaise, une image de Ste Rose, une autre de St François-Xavier, voilà tout ce qui la composait. Elle est si étroite qu'il faudra dans quelques jours transporter la malade dans la salle du chapitre pour la soigner plus commodément et pour lui tenir compagnie. Deux Sœurs auraient de la peine à y trouver place et l'air respirable serait vite épuisé.

Dans son amour pour la pauvreté, elle se plaisait à aider les Sœurs converses, et l'entrain qu'elle y mettait, la joie qui s'épanouissait sur sa figure, disaient clairement à quoi elle pensait : elle pensait à la Ste Famille, à Jésus, à Marie, à Joseph occupés de leurs obscurs travaux dans la maison de Nazareth. Elle choisissait toujours le moindre pour ses vêtements et pour sa nourriture, et laissait aux autres ce qu'il y avait de neuf ou de meilleur. Sa

robe, quoique propre, était rapiécée, et elle n'en possédait point d'autre. Voulant la conserver, ses compagnes seront obligées de lui en confectionner une neuve à la hâte, lorsque, dans un mois, il leur faudra ensevelir leur Mère. Cet esprit de pauvreté, elle le répandait sur sa famille. Elle lui recommandait de ne rien perdre, de ménager même un bout de fil. Dans une circonstance, une Sœur brisa un vase en arrangeant des fleurs.

« Oh ! dit-elle en riant, il n'y a pas grand mal, il ne valait plus rien. »

« Ma sœur, répliqua la fondatrice, vous ne savez pas ce que c'est que la pauvreté. Si vous le saviez, vous ne ririez pas. En religion, il n'y a rien de petit, tout est grand au regard de Dieu. »

Dans une autre circonstance où le pain avait manqué, la récréation qui suivit fut des plus expansives. Ses compagnes l'entourèrent et lui dirent combien elles étaient contentes d'avoir eu l'occasion de ressentir les effets de la pauvreté. Et elle, raconte un témoin, elle était heureuse de nous voir et de nous entendre. Elle avait la preuve que nous la comprenions.

Détachée des choses extérieures pour être plus libre de se donner à ce Dieu qui l'attirait, elle travaillait en outre à mourir à elle-même, afin de lui faire la place plus grande, et, s'il était possible, de n'avoir plus que lui dans son cœur. Elle continuait de traiter son corps comme nous l'avons vu à Belœil et à Saint-Antoine. Peu de chose suffisait à sa nourriture ; plus d'une fois, elle se contenta d'un morceau de pain et d'un morceau de sucre.

Les potions qu'on lui préparait pour adoucir sa toux, elle les donnait à d'autres. Sa vraie nourriture était la souffrance.

« C'est par la souffrance, écrivait-elle à une de ses compagnes, que notre bon Maître purifie ceux qu'il aime et qu'il nous unit à lui comme ses épouses. »

Elle en était « avide, » dit Mère Véronique. Pour s'y animer, elle jetait fréquemment les yeux sur son crucifix. Quand elle s'asseyait, croyant qu'on ne la remarquait pas, elle prenait les positions les plus gênantes.

« Elle se lamentait, raconte le Père Allard, de ce que, soit faiblesse de santé, soit fatigue des devoirs d'état, nombre de Sœurs avaient besoin de dispense pour le jeûne. »

Avec tous ces adoucissements, disait-elle, à quoi se réduit notre jeûne du carême ? »

« La mortification n'était pas seulement dans ses paroles, ni dans son maintien toujours si réglé, rapporte Mère Stanislas : les instruments de pénitence trouvés après sa mort témoignent jusqu'où elle a porté cette vertu. »

« Elle châtiait rudement son corps, dit Mgr Bourget, et se livrait à des mortifications qui pourraient paraître excessives quand on connaît la faiblesse de sa santé.

Mais ce n'est rien encore lorsqu'on aime et que l'on veut voir Dieu maître absolu de ses puissances, que de renoncer au monde et à ses plaisirs, au corps et à ses aises, il reste le moi, ce moi tout

pétri d'amour-propre et qui, au sein de ces dépouillements extérieurs, ne demanderait pas mieux de s'ériger en idole à laquelle tout reviendrait.

« Le moi est une idole que vous n'avez pas brisée, dit Bossuet. Il vous faut mourir à cet amour-propre dont nous sommes obsédés comme d'un démon intérieur qui ne nous quitte jamais. »

Elle lui faisait une guerre acharnée, le poursuivant sans répit. Il lui arrivait de descendre à la cuisine et d'obliger les Sœurs converses à l'employer aux plus basses fonctions.

« Je tremblais, raconte une de ces bonnes Sœurs, Sœur Marie-Isidore, quand je la voyais entrer. Elle me disait : Vous êtes la Supérieure dans votre office, commandez-moi ! Je ne suis pas digne d'avoir vécu avec une si sainte personne. »

Un soir que Sœur Marie-Félicienne lavait le plancher et que son travail se prolongeait à une heure avancée de la nuit, elle fut tout étonnée de voir tout à coup la fondatrice s'agenouiller à ses côtés et se disposer à laver et à frotter.

« Mais, ma Mère, lui dit-elle, vous ne le pouvez pas, vous êtes trop faible.

— Laissez, ma Sœur, répondit la Mère générale, je viens vous aider, vous vous fatiguez trop. »

Que de traits semblables racontés par d'autres Sœurs !

« Elle avait d'elle-même de si bas sentiments, dit le saint évêque à qui elle s'ouvrait comme à Dieu, qu'elle ne se croyait bonne à rien et demandait en grâce d'être mise au rang des Sœurs converses

pour lesquelles elle professa, jusqu'à la fin, des sentiments d'affectueuse estime. Elle se considérait heureuse de laver la vaisselle et les planchers, d'être employée aux derniers offices de la maison.»

Elle lui écrivait à la suite de la retraite de 1848 : « Ma principale résolution est de n'agir en tout qu'après avoir reconnu mon incapacité et demandé l'Esprit de Dieu. »

Elle lui écrivait encore dans le courant de la même année : « Souffrez, Monseigneur, que, prosternée à vos pieds, je vous renouvelle la prière que je vous ai déjà faite de me démettre de la pesante croix de Supérieure. Les fautes nombreuses que j'y commets et mon incapacité me font espérer que vous ne rejetterez pas ma prière : vous aurez pitié d'une misérable qui a besoin de gémir et de pleurer dans toute l'amertume de son âme. »

Le titre de servante de Dieu, de servante de Marie, était trop noble pour son humilité : elle se disait leur esclave, leur pauvre esclave. Cette soif d'abaissement se trahissait dans tout ce qu'elle faisait, dans sa correspondance comme dans sa conduite. « Je suis confuse de ma lâcheté et de mon peu d'ardeur pour l'Époux de nos âmes, mandait-elle à une de ses filles. »

Écrivant à Sœur Ursule, elle ajoutait après lui avoir donné des nouvelles de la Communauté : « Il n'y a que moi qui, plus que jamais, ne suis bonne qu'à exercer la charité des autres. »

Une de ses novices qui rentrait dans le monde, l'ayant priée de lui tracer un règlement, elle lui

en écrivait un qui se terminait ainsi : « Priez pour la plus grande pécheresse que Dieu ait placée dans une Communauté afin d'exercer la charité des autres et par là leur faire mériter le ciel. »

Avec de pareils sentiments dans le cœur, il n'est pas difficile d'entrevoir comment elle accueillait les louanges. Quelques jours auparavant, l'homme ennemi avait trouvé moyen de s'introduire dans le couvent, amené par le nouveau chapelain, M. Chabot, qui ne le connaissait pas. Il devait donner le sermon. Il le donna en effet, mais au lieu de parler de l'Évangile et de la perfection, il parla de la femme, il exalta, non pas la religieuse en général, mais celles qu'il avait devant lui et tira en leur honneur, en l'honneur de la Supérieure surtout, un de ses plus beaux feux d'artifice. La fondatrice fut révoltée. Au sortir du salut, le chapelain lui demanda de convoquer la Communauté.

« Pourquoi ? fit-elle.

— Mais pour que je vous présente l'orateur.

— Jamais ! répondit-elle. »

Elle l'avait deviné, alors que l'enthousiasme populaire portait son effigie en triomphe dans les rues de Longueuil et que le diocèse l'acclamait comme l'apôtre du Canada ; et ce qui venait de se passer à la chapelle n'était pas de nature à modifier son instinctive répulsion de chrétienne et de vierge.

Il ne faudrait pas croire qu'elle eût un goût naturel pour l'humiliation. L'humiliation est un breuvage que personne n'aime, elle moins que tout

autre. Son âme fière et élevée la repoussait. Mais, à force de volonté et pour l'amour de Celui qui s'est abreuvé d'opprobres, elle la contraignait à boire le breuvage. Elle en demandait chaque jour la force. Voici la prière, écrite de sa main, qu'elle récitait et que l'on a découverte dans son livre :

« J'accepte avec plaisir, ô mon Dieu, les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer : accordez-moi la grâce d'en faire ma joie et mes délices. Et au-dessous, cette résolution : « Je m'examinerai tous les jours sur la manière dont j'ai accepté les humiliations. »

Ainsi, livrée à ces dépouillements, impitoyable à son corps, déracinant de son intérieur toute fibre et toute attache qui n'auraient pas eu Dieu pour objet, elle parvenait à un tel vide d'elle-même que le moi s'évanouissait et qu'elle ne se comptait plus pour rien. Elle s'étonnait qu'on la gardât dans la Communauté, elle avait l'intime conviction que ce n'était que par charité. Mais ce n'est pas précisément pour aboutir à ce résultat que l'on vit de pauvreté, de mortification et d'humilité. Les vertus chrétiennes et les vertus religieuses ne sont que des moyens. Nous l'avons déjà comparée dans un autre chapitre à une de ces modestes sources que l'on rencontre dans les montagnes : il semble qu'on l'épuiserait du creux de la main. Evidemment plus en creusant on la désencombrera de son limon et de ces matières étrangères, plus elle se remplira de l'eau qui arrive des profondeurs de la montagne. Ainsi l'amour divin arrivait dans le cœur de la

fondatrice creusé et désencombré sans relâche par l'humilité, la pauvreté, la guerre à la chair. Dans ce vide qui allait s'agrandissant, Dieu s'installait, Dieu établissait son trône, comme le chante l'Église dans l'office des Vierges, un trône qui devenait de jour en jour plus riche et plus digne de lui. C'est là le dernier mot de la vie religieuse, c'est à ce résultat que tendent les vertus et les vœux ; mourir à ce qui est créé en soi et autour de soi pour ne plus respirer que du côté du ciel, être, selon l'expression d'un vieil auteur, un encensoir fermé à tout ce qui vient de la terre et qui n'a d'ouverture que par en haut.

Mère Rose était cet encensoir. Le travail de sa vie avait été de fermer son cœur, son esprit, de fermer tout son être à ce qui vient d'en bas, à n'avoir plus d'ouverture que vers ces hauteurs où résidait cet idéal, où habitait ce grand Dieu qui s'était révélé à son âme au jour de sa première communion. « J'espère en lui, et je l'aime de tout mon cœur. »

O la belle parole ! de quelle clarté elle illumine son intérieur ! Pour qu'elle se soit permis de la prononcer et de l'écrire, elle l'indigne, l'incapable, elle l'esclave, la misérable, la pécheresse, il faut qu'un flot d'amour irrésistible ait jailli des profondeurs de la source purifiée, emportant toute crainte et toute défiance. Elle aimait Dieu, la piété de son enfance s'épanouissait enfin en cet amour vainqueur dont on a dit qu'il est fort comme la mort et que le courage qu'il inspire est indomptable comme l'enfer.

« Il suffit, atteste Mgr Bourget, de lire les exhortations qu'elle adressait aux Sœurs pour se rendre compte de l'ardent amour qui la consumait pour Dieu. Il y règne une telle onction qu'il est facile de juger qu'elles procédaient d'un cœur tout embrasé du feu divin. »

Durant sa maladie, lorsque ses filles venaient la voir, elle ne se lassait pas d'en parler, ou bien si sa faiblesse l'en empêchait, elle leur demandait d'aborder ce sujet. Pendant les trois mois que dura sa maladie, rapporte Mère Véronique, elle était sans cesse occupée de Dieu, se plaignant souvent qu'on ne lui en parlât pas assez. Elle demandait qu'on lui lût et relût, dans la *Perfection chrétienne*, le chapitre « De la Conformité à la volonté de Dieu. »

Nous l'entendions répéter : « Mon Dieu, je ne puis dire comme Ste Thérèse : Ou souffrir ou mourir, mais souffrir, ô mon Dieu, et faire votre volonté, voilà ce que je désire. »

Tout ce qui lui arrivait était un aliment pour le divin brasier, ses soucis, ses émotions, ses obscurités, ses désolations, tout se consumait au feu de l'amour et s'exhalait vers le ciel en douce et pure vapeur, ainsi que s'exprime Bossuet : « L'amour de Dieu, dit-il, est un pur encens qui n'a pas plus tôt touché au feu qui est Dieu qu'il s'exhale tout entier vers le ciel en une pure et douce vapeur. » L'encens brûlait continuellement dans son cœur, l'encens du sacrifice et de la résignation, l'encens de la prière.

« Elle se levait souvent la nuit pour prier, raconte Mère Véronique. »

Ses prières étaient autant d'élans vers Dieu, de coups d'ailes de son âme pour l'étreindre et s'unir à lui. Rien qu'à la voir prier, on devinait ce qui se passait. Son attitude, son absorption en ce Père avec qui elle s'entretenait, en ce Maître adoré à qui elle disait et redisait sa tendresse, invitait ses compagnes à la piété.

« La voir prier me portait à la dévotion,» avoue ingénument une bonne Sœur converse.

Ce n'est pas à dire que la prière et la méditation lui fussent faciles. Dans ses dernières années, Dieu qui voulait affiner l'or pur de son âme, la soumettait à l'épreuve à laquelle il soumet ses serviteurs : son âme était dans le creuset des sécheresses et des aridités, elle ressemblait à cette terre « déserte, sans chemin, sans eau, » dont parle le Prophète ; intelligence et cœur, elle s'y perdait, impuissante à en tirer la moindre lumière et le moindre sentiment : c'était la solitude nue et désolée que les Hébreux eurent à franchir avant d'arriver à la Terre promise. Mais par ses luttes et ses efforts, par ses appauvrissements et ses dénudations, sa docilité, sa souplesse sous la main de Dieu, selon le mot de Bossuet, sa confiance, son humilité se perfectionnaient, et elle atteignait ce raffinement de pureté qui la préparait à le contempler face à face.

Le Dieu qu'elle aimait était avant tout le Dieu du tabernacle. Elle revivait de sa vie terrestre, de ses joies et de ses tristesses, célébrant chacun des anniversaires qui les rappelaient avec tout ce qu'elle avait de sympathie et de reconnaissance.

Pour les fêtes de Noël, son bonheur consistait à organiser une crèche, à y installer un Enfant-Jésus en cire, à le regarder, à se rassasier de ses abaissements et de son amour.

« Allez à la crèche, disait-elle à ses filles, quand l'obéissance ou quelque autre sacrifice leur paraissait trop pénible, allez à la crèche et considérez-y l'Enfant-Dieu. »

Elle s'efforçait de leur communiquer sa dévotion. Craignant que les Sœurs de Belœil, dans les difficultés d'un premier établissement, n'eussent point d'Enfant-Jésus, elle veillait à leur en envoyer un.

La fête de Noël était une fête joyeuse, et la joie, bien qu'elle la recommandât et qu'elle en donnât l'exemple, n'était pas le grand besoin de son âme. Le Calvaire répondait mieux à ses aspirations, la Passion était le bain dans lequel elle se retrempait. Elle aimait à faire le Chemin de la Croix, à suivre le Maître sur cette route royale que doivent parcourir à sa suite tous ceux qui aiment. Là, au pied des stations, sa générosité se ranimait, ses peines venaient se noyer dans l'abîme des douleurs et des humiliations de son Dieu, son âme en sortait altérée elle aussi de meurtrissures afin d'attester à son Père céleste qu'elle voulait accomplir en tout sa volonté.

« Un jour, dit Sœur Marie-Ignace, je la vis entrer dans la chapelle ; sa figure annonçait la douleur. N'étant pas habituée à lui voir cet air, car elle était toujours souriante, je fus saisie, et, au lieu de sortir comme je me le proposais, je restai et m'assis au

fond de la chapelle ; je voulais la suivre des yeux. Elle fit les stations du Chemin de la Croix avec une telle ferveur qu'elle provoqua en moi l'amour de cet exercice pour lequel j'avais tant de répugnance. Le Chemin de la Croix fini, je remarquai sa figure redevenue souriante ; il me sembla qu'elle était illuminée. Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai éprouvée ; elle fut telle que je crois ne jamais faire cet exercice sans me la représenter.

A Pâques cependant, de quel cœur elle chantait l'*Alleluia !* Il fallait que toute la maison fût en allégresse. Elle oubliait ses chagrins, les dettes, les échéances menaçantes ; il n'y avait plus que Notre-Seigneur qui s'élançait triomphalement de ses souffrances et de ses humiliations.

Les *Chroniques* le constatent à chaque retour de la fête. Or ce Dieu de la crèche, de la croix et de la Résurrection dont elle revivait la vie d'épreuves, il ne résidait pas comme le Dieu créateur sur des hauteurs inaccessibles, elle l'avait devant elle dans le tabernacle. Le tabernacle l'attirait, il était son grand foyer d'attraction. Les fleurs se tournent vers le soleil : elle se tournait vers le divin soleil éclipsé sous les voiles eucharistiques. Son habitude favorite dans la journée quand il n'y avait personne dans la chapelle, ou le soir lorsque la Communauté en sortait, était de s'agenouiller au pied de la balustrade, à deux pas du tabernacle. Ses mains jointes, sa tête inclinée, son immobilité, un je ne sais quoi qui s'échappait de sa personne révélait bientôt qu'elle se trouvait dans la sphère d'attraction, que

le divin magnétisme opérait. Et quand elle se relevait, comme Moïse descendant de la montagne, on voyait à son visage qu'elle était entrée en contact avec le Saint des Saints, la source de toute paix et de toute sérénité parce qu'il est la source de toute résignation.

« Qu'il faisait bon la voir prier devant le tabernacle, raconte un témoin oculaire, le soir surtout, après la prière ! Elle s'agenouillait près de la balustrade, le corps droit, la tête un peu inclinée en avant, les mains jointes. Il me semble encore l'y voir quand j'entre dans la chapelle, et cette pensée me fait du bien. Et quand je vais me mettre à genoux à cette même place où tant de fois je l'ai regardée adorant si profondément Notre-Seigneur, je reçois toujours de nouvelles lumières et une augmentation d'amour de Dieu. »

Un témoin plus ancien encore, Mère Véronique, donne la même note : « Elle avait une dévotion spéciale pour la sainte Eucharistie, dit-elle. Je la voyais chaque soir s'agenouiller près de la balustrade pour y faire son adoration. »

Elle recommandait à la sacristine de ne rien négliger pour la parure de l'autel. Elle s'informait si elle était pourvue de cierges, de bougies, d'huile pour la lampe du sanctuaire. Au sujet de ce dernier article, elle lui rappelait fréquemment les Vierges folles de l'Évangile, lui disant de ne pas les imiter, d'avoir toujours une provision suffisante à sa disposition. Elle-même mettait la main aux décorations.

« Le plus grand honneur qu'on pût lui faire, avouait-elle, était de lui laisser parer les autels. »

« Elle s'y mettait de tout cœur, rapporte Sœur Julienne. »

« Elle jubilait, dit Mère Stanislas. Elle n'était jamais si joyeuse qu'aux jours des grandes fêtes lorsqu'elle voyait les autels bien parés. »

A son exemple, les novices, les postulantes ambitionnaient cet honneur : « Comme nous, les jeunes novices, raconte Sœur Marie-Ignace, nous aimions à l'aider ! quel entrain de notre part, quel zèle et quel amour de la sienne ! Celle d'entre nous qui n'avait pas ce bonheur était triste. »

En s'occupant de l'autel et en le décorant de son mieux, c'est de Lui qu'elle s'approchait, en communiant elle le saisissait et ne faisait plus qu'un avec Lui. Ses prières, ses adorations, le Chemin de la Croix, la souffrance, la résignation n'avaient en vue que ce but suprême, arriver au Bien-Aimé, s'unir au Bien-Aimé. La communion les consommait l'un dans l'autre. Elle ne le possédait que dans le silence et l'obscurité, dans l'épreuve et dans la peine, mais elle le possédait avec un cœur de jour en jour plus large, un esprit qui l'appréciait davantage, une âme qui s'affranchissait de plus en plus de ses entraves pour être mieux à lui. De quel embrassement de pureté, de tendresse, d'abandon elle l'enveloppait ! Et lui, de quelles illusions il l'inondait ! Ses communions étaient renommées, tout le monde en parlait au couvent, les Sœurs et les élèves se faisaient une fête de la regarder revenir de la Sainte Table.

« C'était toujours un beau moment pour moi, rapporte Mlle Johanna Roche, que celui où je pouvais considérer notre Mère revenant de la Sainte Table. Elle semblait perdue en Dieu et comme entièrement absorbée par la grandeur de l'action qu'elle accomplissait. »

« Que dire de son extérieur lorsqu'elle revenait de la sainte communion, s'écrie Sœur Marie-Ignace ? Un ange descendu du ciel qui nous apparaissait ! »

« Sa figure paraissait comme illuminée, dit Mlle Joséphine Lagassé : on ne pouvait se lasser de la regarder. »

Un vieux Frère Oblat, le Frère Basile, accompagnait quelquefois le P. Allard au couvent, sans doute en qualité de servant de messe. L'excellente Mère Véronique raconte qu'il lui a dit à plusieurs reprises qu'il apercevait une auréole autour de la tête de la fondatrice lorsqu'elle communiait. Et cependant, d'après Mgr Bourget, quel que fut son désir de communier, il lui en coûtait de se lever pour se rendre à la Sainte Table. Et d'après un passage d'une de ses lettres au saint évêque, elle ne communiait pas aussi souvent qu'elle l'eût voulu : son directeur lui aurait retranché un certain nombre de communions. Pourquoi ? on l'ignore, car elle était d'une discrétion à toute épreuve pour tout ce qui concernait le confessionnal. Elle en souffrait, mais elle n'y perdait rien.

« La privation du sacrement adorable de la sainte Eucharistie m'est bien sensible, écrivait-elle à Monseigneur, mais je la souffre avec calme et rési-

gnation. Cet aimable Maître semble me dédommager par plus d'union avec lui et avec sa divine Mère. »

Elle ne l'aimait pas assez au gré de ses désirs l'aimable Maître, ou, pour être plus dans la vérité, la vue de son néant lui dérobait la vue de cet amour qui montait de son cœur en l'épuisant, et ce n'était que par intervalles qu'elle s'en rendait compte. Il lui semblait le plus souvent qu'elle ne commençait que d'aimer. C'est le tourment de ces âmes choisies.

« Quiconque aime Jésus-Christ, explique notre guide infaillible en ces matières ardues, commence toujours à l'aimer ; il compte pour rien tout ce qu'il a fait pour cela. C'est pourquoi il désire toujours, et c'est ce désir qui rend l'amour infini. »

L'âme s'étend, se dilate et commence sur la terre ce qui sera son occupation pendant les siècles des siècles et au delà, se déployer, se développer, afin d'embrasser cet infini qui la débordera éternellement. Il n'y a pas plus d'arrêt sur cette ligne ascendante qui conduit à l'infiniment Beau et à l'infiniment Bon, qu'il n'y en a sur la ligne descendante qui mène à l'abîme. Jamais l'âme ne dira : assez !

« En admiration devant lui, continue Bossuet, l'âme n'a plus qu'un cri dans le cœur, mais ce cri l'épuise, elle y met tout ce qu'elle a de vie : ô Jésus ! ô Jésus ! ô mon amour ! »

La maladie consumait la pauvre Mère, mais était-ce la maladie seule ? Ce tourment, cet amour insatiable n'y entraient-ils pour rien ?

« Se donner en proie à cet amour qui dévore, dit toujours Bossuet, porter ce poids écrasant de l'amour de Dieu qui veut briser jusqu'aux os afin que l'Époux règne seul, prendre à deux mains la coupe qu'il présente et la boire goutte à goutte, n'est-ce pas suffisant pour user une constitution ? »

« Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous l'avez blessé par un seul cheveu qui flotte sur votre cou. Il ne faut rien pour le blesser, ajoute le grand évêque, il ne faut que laisser aller au doux vent de son inspiration le moindre cheveu, le moindre désir, car tout est dans le moindre et dans le seul, tout se réduit à la dernière simplicité. »

La blessure remontait à une époque ancienne, à l'époque de sa première communion, et tous les jours elle la renouvelait : le moindre de ses désirs lui appartenait, ce néant d'elle-même auquel elle était parvenue à force de dépouillements et d'humilité, ne subsistait et ne palpitait que pour lui.

Marie était inséparable de Jésus dans son cœur. C'était le même flot de tendresse qui en jaillissait et qui, arrivé en leur présence, se divisait en deux ruisseaux limpides pour circuler autour d'eux comme les fleuves des premiers âges du monde circulaient dans le Paradis. Elle les entourait de la même confiance, Jésus comme son Dieu, Marie comme la Mère de Jésus et la sienne, et après s'être divisés un instant, les deux ruisseaux se rejoignaient pour s'écouler d'une pente irrésistible dans l'Océan éternel, le sein de Dieu. Le cantique qu'elle avait le plus souvent aux lèvres était celui que

nous avons entendu ses filles chanter à son imitation : « *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours.* »

L'exhortation qu'elle aimait le plus à leur faire était de servir Marie et de s'adresser à elle dans leurs peines. Quand elles prenaient le voile, elle ne manquait pas de les conduire devant son autel et de les lui consacrer. Quand un obstacle surgissait, un découragement, un chagrin, son remède consistait à leur dire d'aller trouver la Ste Vierge. Lorsqu'elles s'éloignaient de la maison-mère pour Belœil, Saint-Lin, Saint-Timothée, la fondation aurait été compromise, le voyage malheureux, si elle ne les avait pas entraînées à sa suite au pied de la statue de Marie.

« La veille de mon départ pour Belœil, dit Sœur Marie-Ignace, notre Mère m'appela et me dit : « Avez-vous un bon chapelet, ma sœur ? montrez-le-moi.

Elle l'examina, puis : « Ma sœur, ajouta-t-elle, aimez à le réciter, faites-le aimer à vos élèves, apprenez-leur à le réciter tous les jours. Oh ! faites-leur connaître et aimer la très Ste Vierge.

Et comme mon cœur se gonflait à la pensée de laisser une si bonne et si affectueuse mère, elle me consola. Le lendemain, dans la matinée, elle conduisit les trois partantes à l'autel de la Ste Vierge, et, après nous avoir consacrées à cette puissante Reine du ciel et de la terre, la première Supérieure de notre Congrégation, elle nous plaça sous sa protection particulière. »

Sa correspondance ne tarit pas sur ce point : il n'y a pas une de ses lettres d'où le nom de Marie soit absent : « Que Jésus et Marie soient avec vous... Je vous laisse dans les Cœurs de Jésus et de Marie. . . . Je vous suis à jamais unie en Jésus et en Marie. . .

Sa confiance était souvent récompensée. La Ste Vierge paraissait rivaliser avec son Fils pour la tirer d'embarras. Entendons ce récit entre autres : « Je me souviens, c'est Mlle Emérente Benoît qui parle, que je l'aidais un jour à déballer une caisse de livres qu'une personne de Montréal avait envoyée pour la distribution des prix. Pendant que nous étions occupées, Sœur Marie-Élisabeth, alors sous-économe, vint frapper à la porte : « Ma Mère, lui dit-elle, c'est la laveuse du linge des pensionnaires qui demande de l'argent. Elle est déjà venue ce matin, et comme je n'avais pas un sou, je lui ai dit de revenir dans l'après-midi. Elle est là, disant qu'il est trois heures, qu'il faut qu'elle achète quelque chose pour ses petits enfants, et je n'ai toujours rien.

« Ma Sœur, répondit notre Mère, je n'ai pas d'argent. Allez à la chapelle et priez la Ste Vierge de vous en envoyer. »

La Sœur sortit, et je continuai à prendre les livres et à les donner à notre Mère qui, après avoir regardé le titre, les classait sur sa table. Je ne sais pourquoi, j'en ouvris un subitement, et je trouvai un billet de banque de dix francs. Notre Mère sourit et me dit : « Allez à la chapelle, Sœur Élisa-

beth doit y être encore, dites-lui de donner cet argent à la pauvre femme. »

« Elle ne semblait pas surprise, on eût dit qu'elle était habituée à ces sortes de secours. Mais il n'en fut pas de même de moi : je me sentais toute saisie d'avoir si à propos, trouvé cet argent dans un livre qui sortait de la librairie et dont les feuillets étaient encore collés. »

Après Jésus et Marie, elle avait une dévotion singulière pour St Joseph qu'elle proclamait leur économe, à qui elle confiait le soin de la maison, ses ressources et ses dettes ; pour Ste Rose, sa patronne, dont l'image s'étalait sur les murs de sa cellule avec son visage émacié et ses yeux fixés sur un crucifix ; pour St François-Xavier, en face, l'apôtre du dévouement, le cœur dévoré du besoin de faire connaître et aimer ce qu'elle aimait, ce que sa Communauté allait faire connaître et aimer partout où elle s'étendrait ; pour Ste Thérèse, la religieuse incomparable, la femme de tête et de cœur. Mais encore une fois, sa confiance, sa tendresse et son culte, après s'être partagés entre ces saints et ces saintes, ces protecteurs et ces modèles, revenaient à Jésus et à Marie pour de là s'élancer dans le sein de Dieu où ils se perdaient.

De son cœur élevé à ces hauteurs et s'alimentant à ces sources, la piété descendait sous toutes ses formes, respect, vénération, dévouement, et embrassait tout ce qui vient de Dieu et tout ce qui se rattache à Dieu, l'Église, le Pape, les évêques, les prêtres, les pauvres, les malheureux, les élèves, ses compagnes, les autres congrégations.

Les nouvelles de Rome étaient rares à cette époque, mais quand il en arrivait, quelle émotion et quel intérêt dans la Communauté ! La fondatrice priait et faisait prier pour le Pape, elle s'attristait à la mort de Grégoire XVI, elle se réjouissait à l'avènement de Pie IX, les *Chroniques* l'attestent. En cette année 1849, la Révolution maîtresse de Rome, le souverain pontife réduit à s'enfuir, elle écrivait à la Supérieure de Belœil : « Faites prier pour l'Église. »

Mgr Bourget, Mgr Prince n'avaient pas seulement sa confiance, elle les entourait de sa vénération, elle s'agenouillait chaque fois qu'ils venaient, elle se mettait à leurs pieds, selon son expression, chaque fois qu'elle leur écrivait. Leur bénédiction, leurs paroles revêtaient à ses yeux un caractère sacré.

« Quand les Supérieurs ecclésiastiques avaient parlé, rapporte une de ses filles, leurs paroles étaient pour notre Mère la voix de Dieu. Depuis la fondation, les Sœurs faisaient la génuflexion devant le Saint-Sacrement. Un soir de 18[illegible]7, elle nous réunit et nous annonça que Monseigneur lui avait dit que la génuflexion ne convenait qu'aux religieuses cloîtrées, qu'en conséquence nous devions nous borner à une révérence devant le Saint-Sacrement. Cette nouvelle nous affligea beaucoup. Notre vénérée Mère ne laissa voir aucune impression sur son visage toujours paisible et souriant. Mais nous savions que la chose lui causait de la peine. Ce soir-là même, elle nous exerça à la chapelle à faire

la révérence ; elle fut la première à nous donner l'exemple. »

Le respect qu'elle professait dans le monde pour les prêtres s'accrut encore dans la vie religieuse. Jamais la moindre critique ne lui échappa contre ceux qui la faisaient souffrir. Même à l'égard de l'homme-ennemi que son instinct d'âme pure devinait, elle n'avait que de la déférence à défaut de confiance. Pas plus avec lui qu'avec les autres, ses compagnes n'entendirent ou ne surprirent la plus légère marque d'amertume, la réflexion la moins irrespectueuse. Elle leur recommandait de voir toujours Dieu dans ses ministres, de réparer leurs vêtements, de recouvrir leurs bréviaires, de leur rendre en un mot tous les services qui étaient en leur pouvoir.

« Elle nous disait souvent, raconte une Sœur converse, que serions-nous sans les prêtres ? ce n'est ni avec des soins ni avec de l'argent que nous nous acquitterons jamais envers eux. »

« Elle nous donnait de beaux exemples de respect pour l'autorité et pour les prêtres, dit Mère Véronique. Je me rappelle qu'un jour en récréation il échappa une réflexion à une de nos Sœurs.

« Ma sœur, répliqua sur-le-champ notre vénérée Mère, vous ne devez pas vous établir juge dans cette affaire. Allez à la chapelle demander pardon à Notre-Seigneur. »

Elle s'attendrissait sur les pauvres et les malheureux, comme à Belœil. A mesure que la grâce s'emparait de son cœur et le détrempait, sa piété

devenait plus affectueuse, sa tendresse plus expansive. Elle ne pouvait entendre parler de souffrances sans s'affliger. Impuissante par sa vocation à secourir de sa personne les infortunés atteints du typhus ou du choléra, elle redoublait ses prières. Elle adoptait trois irlandaises, les habillait, les élevait, subvenait à leurs besoins. Deux d'entre elles demandaient à entrer dans sa famille qui leur avait servi de mère et étaient admises. Combien sa Congrégation, fidèle à la générosité qui l'inspirait, en a admis gratuitement de ces jeunes filles incapables de fournir une dot ! La magnifique parole de Sœur Thérèse : « Dieu n'achète pas ses épouses à prix d'argent » ne devait être que la traduction des sentiments de la fondatrice.

Les malheurs de son pays la touchaient vivement. Elle accompagnait de ses vœux les exilés de 1837. Lorsque l'écho de leurs misères pénétrait dans son couvent, apporté par les feuilles publiques, elle gémissait. C'étaient des compatriotes, c'étaient des malheureux. Les larmes lui venaient aux yeux en pensant à leurs femmes et à leurs enfants. Mais quand la nouvelle se répandait qu'ils étaient graciés, quelle joie ! Les *Chroniques* nous ont permis d'en citer des preuves.

Elle avait des gâteries de mère et de grand'mère pour les élèves, principalement les pauvres, celles que leurs parents ne pouvaient venir voir ou à qui ils n'envoyaient rien. Ces dernières, elle les gardait pendant les vacances sans indemnité quelconque, alors qu'elle ne savait où donner de la tête pour

faire honneur aux échéances de ses billets. Rencontrait-elle une pensionnaire, elle lui souriait, s'informait de sa santé ; si elle était triste, lui en demandait la cause. Elle les peignait, leur distribuait des friandises ; pendant les vacances, elle procurait à celles qui restaient des parties de plaisir, des promenades à Belœil où son frère les mettait aux anges.

« Me rencontrant un jour dans un corridor, raconte Sœur Marie-Élisabeth, alors Johanna Roche, elle me dit : « Vous êtes pâle, mon enfant, vous avez l'air malade, allez vous reposer. » Quelques instants après, je recevais un verre de vin et des biscuits. »

« Sa bonté maternelle nous impressionnait et nous attirait, dit de son côté sa compagne, Marguerite Gallivan, depuis Sœur Marie-Hélène. En arrivant au pensionnat, nous avions des fruits et des bonbons : nous lui en offrîmes. Elle refusa, mais sur nos instances elle finit par accepter. Le lendemain nous les retrouvâmes à notre place au réfectoire. »

« Elle visitait les classes, reprend Sœur Marie-Élisabeth, faisait le catéchisme, s'occupait beaucoup de nous. Toujours et partout, elle avait cette dignité de maintien et ces manières gracieuses qui commandaient le respect et la confiance. »

C'est surtout avec ses compagnes que la source de son cœur s'épanchait à profusion et que le dévouement qui en découlait savait prendre toutes les formes, celles de la prudence et de la sagesse, celles de la douceur et de la fermeté, celles de la

patience et de la gaieté, celles de la charité et de la tendresse.

Et d'abord, elle possédait à un haut degré l'esprit religieux. La pauvreté, l'obéissance, l'humilité, l'abnégation lui étant familières au point que nous savons, l'amour du silence et de la règle recouvrant et protégeant le tout, la conviction qu'il n'y a rien de petit en religion l'excitant à utiliser le moindre détail, elle en était venue à bannir complètement de son intérieur l'esprit du monde, esprit de légèreté et de bavardage, esprit de dissipation et de vie en dehors. Il en résultait, au sein de ses bas sentiments d'elle-même, la conscience de sa dignité de chrétienne et d'épouse de Jésus-Christ, cet air noble et gracieux qui impressionnait dès qu'on la voyait, et sous ses manières affables, son sourire et sa gaieté, ce que Bossuet nomme si bien « l'incompréhensible sérieux de la vertu chrétienne. »

Elle était inexorable pour tout ce qui pouvait y porter atteinte. Un jour qu'une de ses compagnes s'était permis je ne sais quel enfantillage, innocent dans le monde, mais grave à ses yeux dans la vie religieuse, elle réunit la Communauté, admonesta la Sœur et déclara que « c'est par ces puérilités que l'esprit du monde se glisse dans les couvents. »

Elle combattait la tristesse, elle prêchait la joie des enfants de Dieu, mais dit le P. Allard, « l'irréflexion, l'absence d'un fonds sérieux, elle les poursuivait sans pitié. »

« Elle attachait, continue le Père, une extrême importance à cet ensemble de moyens qui forment

à la vie religieuse, le silence, le recueillement, la modestie, la régularité. »

Elle donnait l'exemple. « Notre Mère observait avec exactitude le moindre point de nos Constitutions.[1] »

« Elle était toujours la première aux exercices.[2] »

« Sa faible santé ne l'empêchait pas de se lever à quatre heures et demie et de se rendre à tous les exercices. Elle toussait tout le temps de l'oraison.[3] »

Le grand silence surtout, ce silence imposant qui règne dans les ordres fervents, de la prière du soir au lendemain matin après l'oraison, elle l'observait rigoureusement.

« Avait-elle besoin de dire quelque chose, rapporte Mère Véronique, elle ne le faisait que par signes. »

Donnant ainsi l'exemple et n'étant pas de celles qui disent et qui ne font pas, elle exigeait de ses filles la même régularité et le même amour du silence.

« Son zèle et sa fermeté pour maintenir la régularité sont bien connus, se borne à constater le P. Allard comme si la chose était trop évidente pour qu'il fût nécessaire d'entrer dans des détails. »

Mère Véronique est plus explicite : « Dans le règlement qu'elle fit pour nos fondations de Belœil, de Saint-Lin et de Saint-Timothée, dit-elle, elle insistait sur la fidélité aux observances religieuses, sur l'exactitude à la Règle et à la discipline.

---

1 Mère Véronique.
2 Sœur Marie-Isidore.
3 Mère Marie-Stanislas.

Si elle remarquait une infraction, elle avertissait immédiatement, réprimandait au besoin et indiquait le moyen pratique de se corriger. Un jour qu'elle était dans sa cellule, elle entendit deux Sœurs chuchoter à la porte. Elle sortit aussitôt, reconnut deux professes, et sans ménagement leur ordonna de se mettre à genoux. La colombe avait bec et ongles quand il s'agissait de la Règle.

Mais elle ne faisait pas de la Règle une ligne inflexible, ni de la vie religieuse une sorte de lit de Procuste sur lequel il fallait étendre indistinctement les faibles et les fortes, les petites et les grandes pour les soumettre toutes à la même taille et à la même configuration. Elle était sage, prudente : sévère avec les professes, elle ménageait les postulantes et les novices. Et même avec les professes, que de ménagements n'avait-elle pas pour Sœur Ursule, Sœur Claire, Sœur Patrick ! Elle savait discerner entre les fautes et les défauts inhérents à la nature humaine. Les fautes, elle les punissait ; les défauts, elle les supportait tout en avertissant et en exhortant à les corriger.

« Il est rare qu'on les déracine tout à fait, enseigne Bossuet : ils restent pour nous humilier et nous exercer. Combattez toujours et ne songez jamais à une pleine victoire où l'ennemi soit tout à fait exterminé ou entièrement subjugué. Il faut cela afin que, toujours sous la main de Dieu, nous fassions notre soutien de notre besoin et de notre dépendance. »

La fondatrice suivait cette voie. Dans les circons-

tances difficiles, elle consultait. Elle écrivait à Monseigneur, elle demandait l'avis du P. Allard ou du R. P. Guigues.

« La prudence, témoigne le P. Allard, modérait l'exercice de son zèle et de ses devoirs de Supérieure. Cela paraissait surtout dans les circonstances difficiles : on la voyait alors prendre conseil de ses Supérieurs. Elle aimait à recourir aux lumières du premier pasteur du diocèse. »

« Notre Mère, atteste Mère Véronique, nous gouvernait avec sagesse et discernement. Elle était une habile directrice. »

Son habileté venait de son abnégation : elle renonçait à son esprit pour attirer à la place l'Esprit de Dieu, et l'Esprit de Dieu lui communiquait ce grand don que St Paul appelle le don de gouvernement.

Son gouvernement était un mélange d'éléments bien rares dans la même personne, la douceur, la patience et la fermeté. Grâce à cette rectitude de jugement qu'elle tenait de sa famille et que l'expérience avait développée, elle réussissait à les allier dans un juste tempérament. Celui qui la connaissait le mieux, le P. Allard, le constate encore : « Les avis qu'elle adressait étaient donnés dans un esprit de douceur qui les faisait accueillir avec docilité. »

« Elle nous reprenait, rapporte Sœur Marie-Julienne, avec fermeté, mais en même temps avec tant de douceur que nous ne pouvions pas faire autrement que de bien accepter ses réprimandes. »

« Elle joignait à la douceur une grande fermeté, dit Mère Véronique, et reprenait sans respect humain. »

Sœur Ursule n'agissait que trop souvent à sa guise. Un jour, l'entreprenante Sœur imagine de construire un appareil pour soutenir le pain bénit. Sans rien dire à personne, elle fait venir un ouvrier et travaille tranquillement à son invention. L'appareil terminé, elle l'apporta triomphalement à sa Supérieure : « Ma Sœur, lui dit celle-ci, qui vous a autorisée ? »

Silence de la Sœur qui comprend un peu tard qu'elle n'est plus à la maison paternelle. L'appareil fut brûlé, et la leçon profita.

Voici une lettre dans laquelle le mélange harmonieux se montre dans sa perfection : « Ma chère Sœur, écrivait-elle au mois de mai dernier, je vous prie pendant ce mois de bénédictions de bien réfléchir à l'engagement que vous avez pris en faisant vœu d'obéissance, et de penser sérieusement devant Dieu à ce que vous auriez à répondre si vous deviez mourir en ce moment. Ah ! je vous en conjure, ma chère Sœur, rentrez en vous-même, songez à ce divin Maître à qui vous êtes consacrée. Tous les jours, je vous présente à lui afin qu'il bénisse les peines que vous souffrez et les sacrifices que vous faites pour son amour. »

Ses filles acceptaient tout de sa main, et la crainte de lui déplaire était le sentiment qui dominait dans la Communauté. « Quand nous étions tentées de manquer à la Règle, raconte Mère Véronique, nous

disions les unes aux autres : Non, cela ferait de la peine à notre Mère. Il n'en fallait pas davantage pour nous maintenir dans le devoir.

On l'aimait la charitable Mère. Chacune comprenait qu'elle ne se proposait que le bien, que le devoir était son unique mobile. Jamais de plainte, jamais de murmure, la charité, toujours la charité.

« Elle interprétait en bien toute chose, raconte la sévère Sœur Agnès, pour elle, il y avait toujours un bon côté, c'est ce qui lui faisait apprécier les qualités de chacune et aimer à nous en entendre parler. Elle ne souffrait pas que l'on parlât mal de qui que ce soit ; toutes étaient persuadées de posséder son estime. Une Sœur qu'elle avait reprise sévèrement lui disait : « Ce que vous me dites est vrai, mais je sais que vous m'aimez. »

« Mon affection, répliqua-t-elle, ne vous rendra pas meilleure : corrigez-vous afin que Dieu vous aime. »

« En sa présence, dit Mère Marie-Stanislas, nous n'aurions jamais osé dire un mot contre la charité. » Et puis, elle était si douce et si bonne, si affectueuse et si dévouée.

Écoutons ce récit naïf d'une Sœur converse : « Dans les premiers temps de mon noviciat, raconte Sœur Marie-Isidore, cette bonne Mère me disait : « Venez me voir tous les jours si vous voulez. » Elle me parlait si bien du bon Dieu et de la vie religieuse que je lui accordais toute ma confiance ; je lui avouais tout ce que j'avais fait dans le monde : il me semblait qu'elle lisait dans mon cœur. Elle

m'encourageait à souffrir en silence, elle me disait : « portez le fardeau des autres, ma chère enfant. » Cette bonne Mère laissait ses grands offices pour moi, seule avec moi pendant des heures, pauvre et ignorante comme j'étais.

« Souvent, je pleurais de consolation. Alors, elle me demandait : « pourquoi pleurez-vous ? » Je répondais : « Ma Mère, je trouve cela si beau, vous parlez si bien de Dieu et de ses perfections. »

« Ma Sœur, ajoutait-elle, plus vous ferez de sacrifices, plus vous serez heureuse. Aimez toujours la dernière place, les plus bas emplois, pratiquez l'humilité, respectez vos Sœurs, rendez-leur service, ne voyez que leurs qualités, cachez toujours leurs défauts. » Oh ! quel beau temps ! »

Elle avait pour les Sœurs converses une tendresse spéciale, les entourant de son respect et leur témoignant la charité la plus délicate. Toutes d'ailleurs étaient l'objet de sa tendresse. Son temps, ses forces leur appartenaient. Elle écrivait pour ses postulantes et ses novices, elle écrivait pour celles qui retournaient dans le monde afin de leur trouver une position : sa main ne se lassait pas, la source de son cœur était intarissable.

« Non seulement, dit Sœur Ignace, elle témoignait un profond respect aux Supérieurs ecclésiastiques, mais encore à ses égales, à ses inférieures, même à celles qui lui causaient de la peine. Je me disais : « comment peut-il se faire que notre Mère aime et respecte telle et telle personne qui est si désagréable. » Je voyais une ancienne qui la faisait

souffrir et qui commettait des actes d'impolitesse à son égard : elle ne déviait jamais. Grandes ou petites, riches ou pauvres, aimables ou désagréables, elle les aimait toutes. Si elle remarquait de l'affliction dans l'une d'entre elles, elle ne manquait pas de la voir avant la nuit, dans la crainte que sa peine ne l'empêchât de reposer. »

« Que dire de son cœur de Mère ? s'écrie Mlle Emérente Benoît : elle s'oubliait pour ses filles. Que je vous cite quelques traits entre tant d'autres. Je faisais l'instruction religieuse après ma classe, au moment de la collation. Elle me dit : Ma Sœur, cette instruction vous fatigue : priez le P. Allard de vous remplacer quelquefois, et moi aussi je vous remplacerai de temps en temps. Comme elle toussait beaucoup le soir, Sœur Marie-Félicienne lui préparait une potion. Sitôt que l'infirmière était partie, elle allait porter la potion à Sœur Marie-Élisabeth qui toussait beaucoup également et elle lui disait : prenez, ma Sœur, par obéissance.

« Un jour qu'elle toussait davantage, je lui demandai la permission de lui préparer un remède de ma façon. Elle me l'accorda. Quelques jours après, je lui dis : Ma Mère, le remède que je vous ai fait vous a-t-il soulagée ?

— Non, me répondit-elle, il n'a pas été efficace. »

« L'infirmière qui était présente me dit tout bas : Elle n'en a pas pris une seule cuillerée. Elle l'avait donné à une autre Sœur. »

En effet, quand ses filles étaient malades, sa sollicitude n'avait plus de bornes. Elle se serait

sacrifiée pour les soulager. Sa première visite le matin, sa dernière le soir étaient pour elles. Elle mandait le médecin qui les connaissait, elle lui écrivait pour le remercier lorsqu'il les avait guéries. « Soignez bien vos Sœurs malades, disait-elle aux Supérieures locales, ne négligez rien. » Elle faisait la même recommandation aux Sœurs converses. Sa tendresse était en éveil, elle ne tenait plus en place. Les élèves qui, nous l'avons vu, participaient largement à sa sollicitude maternelle, le savaient si bien que, lorsqu'elles étaient indisposées, elles ne manquaient jamais de dire à l'infirmière : notre Mère le sait-elle ? »

Leurs maladies n'étaient pas seules à l'émouvoir. Elle sympathisait à leurs peines et n'avait de repos que lorsqu'elle les voyait consolées. « Quelque temps après ma prise d'habit, raconte Sœur Marie-Ignace, je fus chargée de la récréation anglaise des petites. Notre Mère étant venue nous voir, Sœur Marie-Madeleine, assistante et maîtresse du pensionnat, lui dit en me désignant : Cette novice n'est pas propre à notre Institut : elle ne réussira jamais avec les élèves. Je ne me trouvais qu'à quelques pas ; j'entendis cette parole et j'en fus comme foudroyée. Je me retournai et regardai notre Mère qui comprit mon anxiété. Elle ne dit mot, mais son sourire expressif parla pour elle et me dit tout ce qu'il fallait pour me remettre dans la paix. Le lendemain ce sourire me suivait encore ; elle semblait me dire : Aie confiance, ma fille, tu persévèreras !

« Oh ! comme elle était bonne ! comme elle s'occupait de nous ! et cela jusqu'à la dernière postulante converse. On eût dit qu'elle n'en avait qu'une à conduire. Oh ! comme on se sentait près de Dieu avec elle, en tout et partout ! »

C'était une désolation lorsqu'il fallait s'éloigner. Sœur Marie-Ignace était inconsolable ; elle avait besoin d'un ange pour la suppléer dans ses larmes. Mais quelle allégresse lorsqu'on apprenait sa visite et quelle réception lorsqu'elle arrivait !

« Au mois de mai 1849, notre Mère se rendit à Belœil. Nous soupirions après cet heureux moment, aussi je pleurai de joie en la voyant. Comme elle se montra maternelle dans cette courte visite ! Elle s'informa de notre santé, de la nourriture que nous recevions, etc. Mais en même temps, elle examina soigneusement si nous observions la Règle et nous avertit de nos manquements. Elle me fit rendre compte de la manière dont j'enseignais le catéchisme et dont je dirigeais les Congrégations des Enfants de Marie et de l'Enfant-Jésus. Toutes ses paroles tendaient à la connaissance et à l'amour de Dieu, à l'honneur de la religion. Elle voulait notre perfection à tout prix. Elle insista tant sur le silence que nous n'osions même plus ouvrir la bouche quand il était nécessaire de parler. Elle semblait avoir faim et soif de notre sainteté. Son bonheur se lisait sur sa figure lorsque nous paraissions faire quelque progrès. Aucune de nous n'aurait voulu lui déplaire. Toutes nous la considérions bien au-dessus de nous ; nous avions le sentiment

qu'elle était une sainte. Elle nous embrassa affectueusement et gaiement au moment du départ, mais nous, nous étions tristes de la voir partir. »

Les autres religieuses trouvaient place dans un cœur qui n'était ni étroit ni exclusif. Elle saluait avec transport la naissance ou l'arrivée d'Europe de nouvelles Congrégations. Le Sacré-Cœur, la Congrégation Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, les Sœurs Grises, la Providence, la Miséricorde, le Bon-Pasteur, les religieux et religieuses de Sainte-Croix, les Clercs de St Viateur, autant de frères et de sœurs qui travaillaient au grand œuvre de l'éducation et du salut des âmes, et parmi lesquels elle et sa Communauté n'occupaient que le dernier rang.

Elle était pauvre à ses yeux, elle n'avait que son néant et ses misères en partage. Mais, au regard de Dieu, elle était riche, riche en pureté, en humilité, en obéissance, en abnégation, riche en douceur, en patience, en fermeté, riche en amour, en tendresse, en dévouement. Chacune de ses vertus formait autant de pétales qui, se groupant en corolle, faisait de son âme la fleur royale dont elle portait le nom. Son âme était une rose dont le parfum, si concentré qu'il fût, se répandait au dehors. Il suffisait de l'entrevoir pour deviner le mystère qui se cachait sous sa modeste apparence.

« Quelques jours après mon arrivée, au mois de juin 1848, rapporte la jeune Américaine que nous avons déjà citée, moi qui n'avais jamais vu de religieuses je regardais avec étonnement les Sœurs qui, recueillies et marchant deux à deux, reve

naient du réfectoire en récitant le *Miserere*. Particulièrement frappée de la dignité et de la sainteté de celle qui marchait la dernière, je demandais son nom : « C'est notre Mère Marie-Rose, me répondit-on. »

Il n'y avait qu'une voix autour d'elle et à l'extérieur. C'est une sainte, disaient les élèves. Les plus petites interrogeaient leur maîtresse, Sœur Marie-Stanislas : « Est-ce que les anges sont plus saints que notre Mère ? » C'est une sainte répétaient ses filles.

A l'extérieur, même concert. « La Supérieure est une sainte, disait Mme Lemieux à sa fille, Sœur Marie-Ignace. » Son frère redisait la même chose.

« Le 3 juillet 1848, raconte-t-elle, je prononçais mes premiers vœux. Mon frère assista à la cérémonie qui l'impressionna beaucoup. Il pleura longtemps. Notre Mère lui ayant longuement parlé le consola et amena un sourire sur ses lèvres, et par la suite il disait à ses amis : « Je regrette le départ de ma sœur pour le couvent, mais il y a une pensée qui me console, c'est qu'elle a pour supérieure une vraie sainte ! »

On n'est jamais assez saint pour contempler face à face l'infiniment Beau et l'infiniment Bon. L'âme a peine à se dégager de l'argile qui la macule en l'emprisonnant et des misères originelles dans lesquelles elle baigne toute sa vie. Il faut, pour achever d'enlever les scories, le feu du Purgatoire ou le feu de la souffrance. C'est ce dernier que Dieu emploie pour terminer son œuvre dans la fondatrice.

« La maladie, proclame Bossuet, est un état de grandes grâces. La croix y est dans toute son étendue et avec tout son accompagnement. Les temps des croix sont les temps précieux de la vie. »

Mais s'il est une opération mystérieuse, c'est celle-là. Que se passe-t-il dans ces longues insomnies lorsque l'on entend les fibres secrètes qui rattachent l'esprit à l'âme et l'âme à la prison d'argile éclater l'une après l'autre ? que devient l'âme sur sa croix au sein des grandes grâces qui la lavent et lui donnent son dernier lustre ? Et la royale fleur, comment se colore-t-elle de son dernier éclat et s'imprègne-t-elle de ses derniers parfums ? Autant de questions sans réponse. Achevons simplement de raconter ce que nous savons.

Le soir de sa fête, Mère Rose, se sentant plus mal, dit à sa fidèle amie, Sœur Véronique : « Ma chère Sœur, me laisserez-vous mourir sans les sacrements ? »

La pauvre Sœur qui, à la vue de sa faiblesse croissante, y songeait déjà, ne put que répondre tout en pleurs : « Demain, ma Mère, demain. »

La nuit fut sans sommeil. La malade la passa à se préparer et à faire préparer la petite table sur laquelle devait reposer le Saint-Sacrement. Incapable d'écrire et craignant de n'avoir pas la force de parler, elle dicta à la Sœur quelques paroles qu'elle voulait adresser à la Communauté.

Le lendemain, le prêtre la communia. Puis, au moment où il s'apprêtait à lui administrer l'Extrême Onction, elle fit un signe, et, au milieu de ses com-

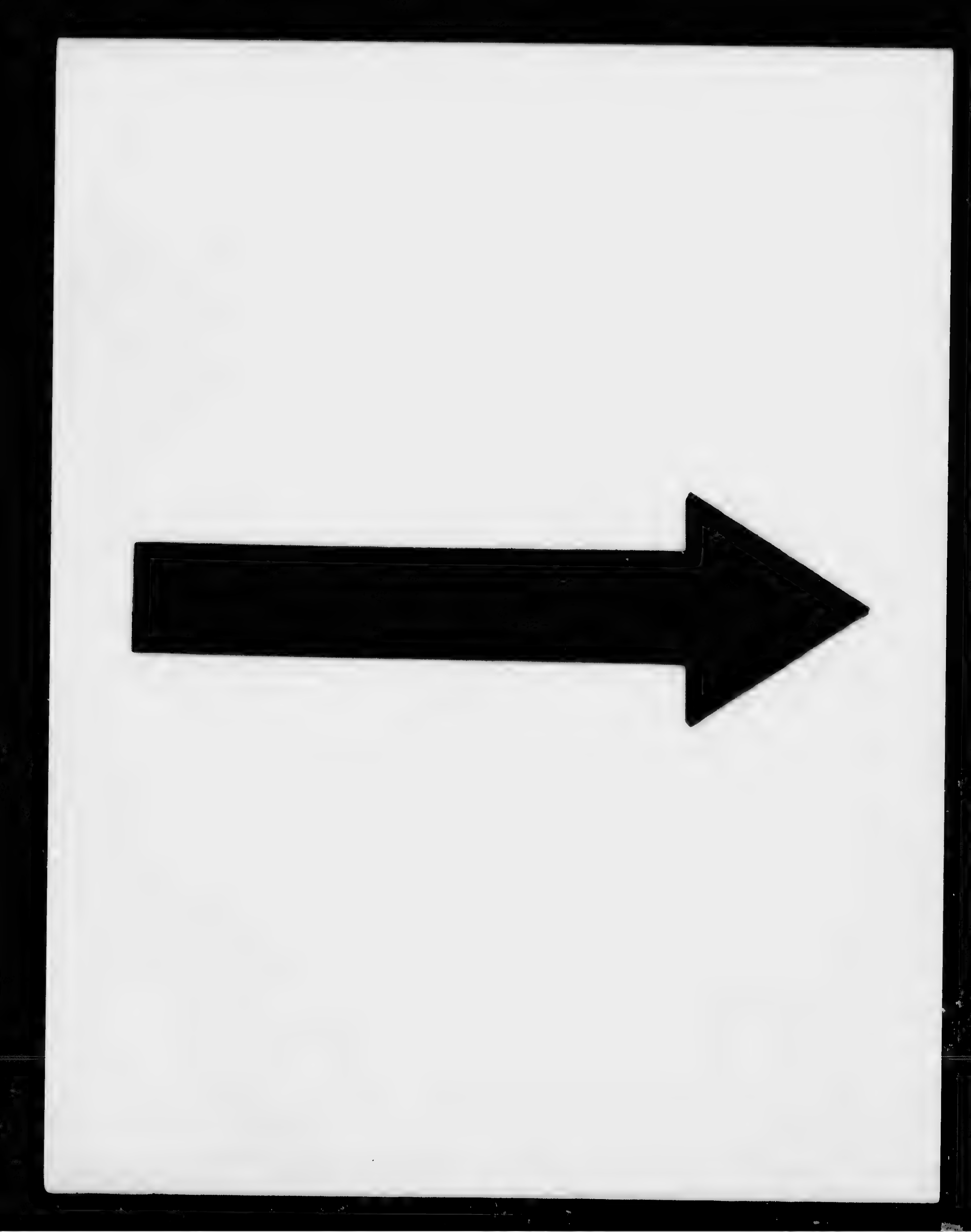
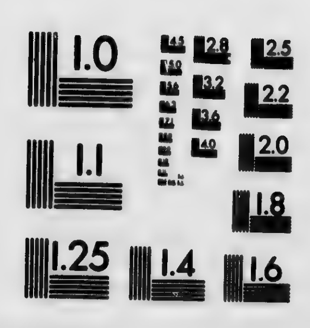


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



pagnes et de quelques élèves qui se pressaient dans sa cellule et dans le corridor, Sœur Véronique lut en sanglotant la déclaration suivante :

« Je vous demande pardon, mes Sœurs, d'avoir manqué de douceur et de bonté à votre égard. Je vous demande pardon de vous avoir peinées, en récréation, en vous disant des paroles dures et offensantes. Je vous demande pardon d'avoir manqué de charité en n'ayant pas pour vous un cœur de mère. Je vous demande pardon de mes irrégularités aux exercices de piété. Je vous demande pardon de mon manque de recueillement et d'attention à observer le silence. »

Les larmes ruisselaient de tous les yeux. Les soupirs, les sanglots étaient tels que la voix tremblante et entrecoupée de la Sœur condamnée à lire cette confession, ne s'entendait que par intervalles. Mais chacune comprenait que c'était une dernière preuve de l'humilité et de la tendresse de leur Mère.

On finit aussi par comprendre que sa cellule était trop froide et trop étroite. On transporta la malade dans la salle du chapitre, où on l'installa, à gauche, en entrant. C'est là que, le 5 septembre, jour de la rentrée, elle reçut les élèves qui venaient par groupes lui exprimer leur douleur. En apercevant quelques-unes dont les ajustements étaient un peu mondains, elle fit son geste des grandes circonstances, elle baissa la tête et les regarda par-dessus ses lunettes. Ces yeux suppliants les navrèrent. Sans plus tarder, elles mirent leur toilette à l'ordre.

Le 11, il lui arriva une lettre du Père Allard : « C'est avec une peine bien sensible, ma révérende et très honorée Mère, lui disait-il, que j'apprends que votre état de faiblesse continue et que votre Communauté se trouve privée de vos soins maternels. Les Sœurs de Bytown partagent ma peine et offrent leurs prières au Seigneur pour votre heureux rétablissement. Je vous recommande au Sacré-Cœur de Jésus souffrant. Dieu a ses desseins sur vous ; il veut vous sanctifier et accroître vos mérites. Votre plus grand chagrin, je le sais, est de ne pouvoir suivre vos filles aux exercices. Dans cette position, un acte de résignation lui est agréable et plus capable de lui plaire que tous les soins que vous pourriez leur donner. »

La résignation ! elle n'avait pas attendu l'heure suprême pour s'y habituer : elle la connaissait depuis sa plus lointaine enfance, son cœur en était abondamment pourvu. Il lui fallut y puiser la force de se soumettre à un autre sacrifice que celui dont parlait son ancien directeur. Ses compagnes, par la bouche des conseillères, en usant de toutes les ressources que l'affection leur inspirait, essayèrent d'obtenir que l'on fit son portrait. A cette proposition inattendue, son humilité se souleva : elle refusa. Sur leurs instances, son frère Théophile intervint : elle refusa encore. Ne pouvant se résoudre à la voir disparaître sans laisser à celles qui leur succèderaient quelque chose qui rappellerait sa physionomie, elles recoururent à un moyen qu'elles savaient irrésistible. Sœur Véronique partit pour

Montréal et parla à Monseigneur. Monseigneur approuva et donna, en bonne et due forme, le commandement exprès de consentir au vœu de la Communauté.

Elle se résigna. Un peintre de Montréal, M. Hamel, ne tarda pas à se présenter. Il commença par la prendre en daguerréotype. Ensuite, afin de faire de l'image un portrait, il lui demanda de poser. Elle posa une première fois, mais au prix de véritables tortures. Outre la répugnance qu'elle éprouvait, elle ne pouvait se soutenir, même dans un fauteuil. Sœur Marie-Elisabeth dut poser à sa place pour le bras et pour les mains.

Monseigneur, qui désirait venir voir la malade, mais qui en était empêché, car une maladie des plus graves le clouait dans sa chambre, envoya le coadjuteur.

Le 25, Mgr Prince arriva au couvent. Il lui dit toute la part que son vénérable évêque prenait à sa position, lui exprima ses sympathies personnelles, la bénit, l'assura que leurs prières ne lui manqueraient pas, et ce qui remplit son cœur de reconnaissance, ce fut la permission qu'il lui accorda de communier en viatique, tous les jours si elle le voulait. Le 28, accoururent à leur tour deux des Sœurs de Belœil, Sœur Alphonse et Sœur Ignace. Ce que furent les entretiens entre la Mère et les filles, nous ne pouvons que le soupçonner. Les Sœurs de Saint-Lin et de Saint-Timothée auraient voulu accourir aussi, mais la distance était bien grande, et d'ailleurs on espérait toujours.

Si elles avaient su le dénouement si proche, aucune considération n'aurait pu les arrêter. Enfin, elle reçut une dernière visite, celle de son frère Flavien qui partait pour le Saguenay. Ils conversèrent ensemble, où plutôt ce fut Flavien qui fit tous les frais de la conversation, la malade n'ayant que la force de l'écouter et de le remercier.

Après, elle rentra dans ce silence qu'elle aimait tant et dont elle ne devait plus sortir que pour dire quelques mots à ses compagnes. Sa dernière semaine en ce monde commençait avec le mois d'octobre. Une de ces nuits qui précédèrent sa mort, elle eut une crise si violente que la Sœur qui veillait crut qu'elle allait passer. Elle se disposait à donner l'éveil à la Communauté, selon les instructions qu'elle recevait chaque soir, lorsque la mourante la rappela de la main : « Non, murmura-t-elle comme elle put au milieu des accès qui lui brisaient la poitrine, non, ne dérangez pas les Sœurs... le silence... Ne troublez pas le grand silence... le chapelain seulement... »

Une autre nuit, Sœur Félicienne avait placé un calmant à sa portée. Le lendemain elle lui en demandait des nouvelles : « Vous a-t-il fait du bien ?

— Non, ma Sœur, répondit la malade. »

L'infirmière s'étonna d'abord, mais revenant vite à elle-même : « Voyons, ma Mère, l'avez-vous pris ? »

Il fallait s'exécuter, car la terrible infirmière ne lâchait pas prise aisément. Après avoir hésité, cherché en vain quelque chose à dire, la pauvre

48

Mère dut convenir que non : « La Sœur voisine toussait tellement, avoua-t-elle pour désarmer les deux yeux qui la fixaient, que je le lui ai donné. »

Elle continuait de vivre pour les autres : les battements de son cœur leur appartenaient à la fin comme par le passé, comme toujours.

L'avant dernière nuit qu'elle eut à souffrir, elle profitait d'une accalmie pour recommander l'obéissance : « Faites bien tout ce que les Supérieurs commanderont, disait-elle à Sœur Marie-Isidore. »

Elle disait à Sœur Thérèse qui était chargée du temporel : « Avez-vous ce qu'il faut pour nourrir la communauté ? »

Quand elle ne s'occupait pas des autres, elle était avec Dieu, ou plutôt elle y était continuellement, sa pensée et son cœur ne se reportant sur ses filles qu'à cause de lui. Elle lui confiait son œuvre, cette œuvre fondée envers et contre tout, malgré la pauvreté de l'instrument. L'instrument avait été indigne et incapable, mais sa gloire n'en brillerait que mieux, et tout l'honneur lui en reviendrait. Et en paix de ce côté, forte de la généreuse abdication d'elle-même, le miroir de son âme ne lui renvoyant aucun souvenir de nature à la troubler, elle s'abandonnait au douloureux travail qui achevait de polir la pierre précieuse, au fer et au marteau qui sculptaient la vivante statue et lui donnaient à chaque coup une ressemblance de plus au divin modèle qu'elle devait reproduire.

Quelqu'un a dit de certains arbres aromatiques que plus ils sont écrasés, plus ils sont odorants.

Il en était ainsi d'elle. Le parfum de son âme s'exhalait sous ces coups qui tranchaient dans la chair vive et remplissaient sa bouche de sang. Humide de cette rosée, embaumée de tendresse et de sollicitude, la fleur royale répandait la bonne et fortifiante odeur du sacrifice.

« O mon Dieu, je ne puis dire comme Ste Thérèse, ou souffrir ou mourir, mais souffrir, ô mon Dieu, et faire votre volonté, voilà ce que je désire. »

Elle conservait son sourire, l'inaltérable sourire qui avait tant de charme, et l'ineffable résignation de ses regards disait clairement qu'elle se prêtait avec une docilité parfaite aux crises et aux déchirements qui l'épuisaient.

Dans le silence de la maison, lorsque la toux lui laissait quelque relâche, elle écoutait le bruit des pas de l'Époux qui approchait, le Dieu de sa première communion, le mystérieux Inconnu de son enfance, le Bien-Aimé de l'heure actuelle, et par dessus la clarté incertaine de la veilleuse, il lui arrivait des reflets de la lumière éblouissante qui l'environne. C'était l'aurore de sa délivrance, le divin soleil qui lui envoyait ses premiers rayons.

Le 5 octobre, elle parut plus faible : l'opération était terminée, son âme avait brisé toutes ses fibres, elle n'attendait plus que le signal du départ. Elle était radieuse, et disait en souriant à Sœur Véronique : « C'est pourtant vous, qui par vos prières, m'empêchez de partir. »

Le départ fut ce qu'avait été sa vie, doux et pacifique. Sur le soir, elle s'endormit d'un paisible som-

meil. Plus de crises, plus de toux suffocante, le calme, un sommeil d'enfant, son âme qui passait paisiblement.

A minuit et quart, le 6, trente-huit ans jour pour jour après son entrée dans le monde, le passage était accompli. D'un coup d'ailes victorieux, elle se détachait de sa prison d'argile et s'envolait dans les bras de ceux qu'elle apercevait enfin.

O Jésus, ô Marie, vous que j'ai aimés, vous en qui j'ai cru, vous que j'ai préférés à tout, voici que je viens à vous !

Quelques heures après, la Communauté s'éveillait aux sons du glas. Il n'y eut qu'un cri parmi les élèves, les postulantes et les novices : « Mon Dieu, notre Mère n'est plus ! » On ne voyait que des visages baignés de larmes, on n'entendait que des sanglots. C'était à qui pénétrerait dans la salle du chapitre où on l'avait exposée. Toute la journée, ce fut une procession ininterrompue d'élèves, de religieuses, de personnes du dehors : on ne se lassait pas de la regarder : elle reposait si tranquillement qu'on eût dit qu'elle prolongeait son sommeil d'enfant de la veille. Sa figure, déjà d'une expression si douce et si bonne pendant sa vie, semblait puiser, au sein de la mort, une douceur et une bonté nouvelles. On ne pouvait voir sans tressaillir d'émotion l'expression de foi satisfaite, de paix conquise à jamais, de joie sans mélange, qui se peignait sur ses joues pâles, avec ce calme solennel qui indique que l'âme en a fini avec toute peine et toute agitation.

Le 7, à l'issue de la messe, on descendit le corps à la chapelle, à quelques pas de cette balustrade où elle s'était agenouillée si souvent, en face de ce tabernacle qui renfermait le mystère qu'elle contemplait maintenant face à face, au milieu de ces stations du Chemin de la Croix qui l'avaient ranimée dans ses heures d'angoisse. Son ancien directeur de Belœil, le P. Telmon, qui lui avait ouvert la porte de la vie religieuse, fit la cérémonie. L'affluence des visiteurs fut encore pendant la journée plus considérable que la veille. Chacun voulait se graver ses traits dans le cœur et emporter la vision d'un bienheureux.

Le 8, on célébra deux services, le premier à la chapelle, le second à l'église paroissiale. A la chapelle où M. le curé de Belœil le chanta, les voix des Sœurs étaient si faibles et si tremblantes qu'un laïque qui se trouvait dans l'assistance dut les soutenir de sa voix plus en possession d'elle-même. Le transport à l'église ressembla à un triomphe. Toute la population était sur pied, oublieuse, devant cette consécration par la mort d'une existence de sainteté et de dévouement, de son hostilité des années précédentes. Quoiqu'il se remit à peine de sa grave maladie, Mgr Bourget tint à présider les funérailles. Il chanta le service, assisté des deux frères de la fondatrice, MM. Théophile et Eusèbe.

Pendant ce temps, elle reposait sur un catafalque orné de fleurs et de tentures blanches, à peu près à l'endroit qu'elle occupait cinq ans auparavant, le 8 décembre, lorsque, avec Sœur Agnès et Sœur

Madeleine, elle se préparait à prononcer ses premiers vœux. C'était le même Pontife, les mêmes prêtres, les mêmes religieux, la même foule. Mais quel changement et quel changement, dirait Bossuet! la sympathie, la curiosité de la première heure faisaient bientôt place aux critiques et aux calomnies; la pauvreté, le dénuement devenaient son cortège, les soucis, les préoccupations l'assiègeaient, la croix qu'elle avait portée processionnellement à son entrée dans la maison où elle devait mourir s'était enfoncée dans son cœur. Toujours malade et toujours forte, toujours affligée et toujours souriante, elle avait marché de l'avant, vivant de ses trois vœux, confiante en Jésus et en Marie, chargeant St Joseph de ses intérêts. Il n'y avait rien eu de tragique dans sa destinée, ses épreuves n'étaient pas de celles qui attirent les regards, mais avec sa nature sensible et aimante, avec sa délicatesse innée, ses beaux rêves d'idéal, le contre-coup n'en avait pas moins été violent.

Elle était morte à petit feu, consumée par la maladie et par le chagrin, cachant sa blessure comme d'autres cachent leurs vices, le cœur enveloppé d'une chaîne d'amour qui la rattachait à Dieu et que pour tout l'or et toute la gloire du monde elle n'eut voulu rompre. Et en ce jour de funérailles triomphales, de trois qu'elles étaient il y a cinq ans, elles sont vingt-trois professes, onze novices, sept postulantes. L'avenir leur appartient, car le sang a coulé, ce sang sans l'effusion duquel rien de grand ne s'accomplit sur notre terre. Elle

est là, sur son catafalque semé de roses comme sur un trône. Couchée dans son cercueil, une croix et un chapelet entre les mains, la formule de ses vœux sur la poitrine, c'est une reine, la reine d'une Congrégation qui vivra, c'est une œuvre d'art consommée, la blanche statue de la beauté sereine et virginale sculptée dans le dur marbre de la vie.

Le service achevé, la procession se forma de nouveau, évêque, clergé, peuple, et les fabriciens rapportèrent la dépouille mortelle au couvent. On la déposa une dernière fois dans cette chapelle où elle avait tant prié, on enleva le couvercle du cercueil, et chacun put la considérer encore avant de s'en séparer pour toujours. Elle était toujours la même, toujours calme et souriante. Sœur Thérèse coupa un morceau de son voile, on ferma le cercueil, on l'enferma dans un second, le pontife et les prêtres chantèrent le *libera*, et on la descendit dans une fosse creusée sous le sanctuaire, à côté de celles de Sœur Marie-André et de Mlle Paré. Quand la chère dépouille disparut et que la terre commença de retomber sur elle avec ce bruit lugubre qui résonne si péniblement dans le cœur, ce fut une scène déchirante. Sœurs, élèves, parents, amis, étrangers pleuraient et sanglotaient. C'était comme une portion de chacun qui descendait dans la fosse ténébreuse.

Cependant tout à l'heure, en entrant dans la chapelle, un spectacle inattendu avait frappé tous les regards et remué toutes les âmes : l'artiste, chargé de la peindre, avait terminé son travail, et

son portrait, de grandeur presque naturelle, était installé au pied de l'autel de la Sainte Vierge, au pied de sa bonne Mère. La ressemblance était touchante : il avait réussi à reproduire ses yeux, son visage, son attitude, et surtout l'indéfinissable expression de sa physionomie. Au sortir de la crypte funèbre, on l'entourait, on la regardait, on se disait qu'elle allait parler. En effet, c'est bien l'idée que peuvent s'en faire ceux qui ne l'ont pas connue : douce, résignée, la colombe des Cantiques sacrés.

Si la douleur dégage le parfum d'une âme, la mort lui donne toute son expansion. Sa réputation de sainteté se répandit tout à coup comme une vapeur d'encens qui embaume le lieu saint. Il y eut des cantates en son honneur, des guérisons obtenues par son intercession, un archevêque prononça son oraison funèbre : le peuple fidèle qui est la voix de Dieu dans les grandes circonstances, fit une ovation à sa mémoire comme il en avait fait une à sa dépouille mortelle. Nous ne citerons qu'une seule de ces manifestations de la conscience chrétienne, et nous l'emprunterons à quelqu'un qui, mieux que nul autre, s'exprimait en connaissance de cause, le digne et saint Mgr Bourget.

Voici ce qu'il disait à la Communauté, le lendemain des funérailles : « Je vous avoue, dans toute la sincérité de mon cœur, que j'ai été tout à fait ému en voyant tant de vertus dans une seule âme. Je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même que je n'avais encore rien fait pour Dieu et pour le trou-

peau qui m'est confié. J'ai prié la chère morte de m'obtenir pour gouverner mon diocèse la même ardeur qu'elle avait pour vous diriger. Je vous engage aussi à vous adresser souvent à elle avec beaucoup de confiance, et à lui dire : O ma bonne Mère, obtenez-moi la grâce d'observer exactement tout ce que vous m'avez recommandé. »

Deux ans après, se trouvant, pour l'examen canonique des novices admises à la profession, dans la salle du chapitre où le portrait de Mère Marie-Rose est exposé, il disait à l'une d'elles, Sœur Marie-Marthe, qui se désolait de la mort de la fondatrice : « Ma bonne Sœur, vous ne retrouverez jamais ce que vous avez perdu. »

Puis, il se leva, s'inclina devant le portrait et répéta par trois fois : « Voilà celle que vous avez perdue, la voilà ! »

Trente ans après, alors que la réflexion et l'expérience avaient eu le temps d'effacer l'impression première, il écrivait à la Communauté ces lignes qui disent tout : « Je l'invoque souvent en mon particulier comme une sainte, et j'espère que le Seigneur la glorifiera devant les hommes en lui faisant décerner par l'Église les honneurs de l'autel. »

Notre tâche est terminée. Le grain de froment, mis en terre au mois de novembre 1843, a germé ; il a produit un fruit abondant parce que, selon la loi posée par le Maître, il s'est dissous et qu'il est mort. Cinquante ans se sont écoulés depuis, et l'œuvre de la fondatrice est florissante, sa Congrégation rayonne au loin, fidèle à son esprit et gar-

dant avec un soin jaloux sa chère mémoire. Sept Supérieures générales lui ont succédé, mais, sous des aspects divers et avec d'autres allures, c'était toujours elle, toujours le courant de zèle et de dévouement qui a sa source dans son cœur. Mère Véronique du Crucifix a été la première après elle. Timide, craintive, redoutant les chutes, elle a continué de tenir au berceau la Congrégation naissante avant de lui permettre de faire ses premiers pas. Mais elle l'a nourrie des vertus dont elle avait été le témoin constant. Elle a rédigé le *Coutumier* sous la direction de Mgr Bourget et fondé trois établissements, Saint-Hilaire, Beauharnois, Verchères. Elle vit encore, couronnée d'un demi-siècle de sympathie et de vénération.

Mère Thérèse de Jésus qui l'a remplacée, a dépouillé la Congrégation de ses langes : elle l'a émancipée. Hardie, impérieuse, brisant les volontés et les obstacles, elle l'a lancée dans toutes les directions, dans le diocèse de Montréal d'abord où elle a fondé Hochelaga et Saint-Roch-de-l'Achigan ; ensuite en Orégon avec les couvents de Portland, Orégon City, Saint-Paul, Salem, Les Dalles, Jacksonville ; dans l'Ontario avec Windsor, Amherstburg, Sarnia ; dans l'État de New-York avec les établissements de Schenectady et de Rome ; dans l'Illinois avec Decatur ; enfin dans un démembrement du diocèse de Montréal, le diocèse de Valleyfield où elle a fondé Valleyfield et Saint-Louis-de-Gonzague. C'est sous sa vigoureuse administration que le Saint-Siège a décerné au jeune Institut ce que l'on appelle un bref de louange.

Après un tel déploiement de vitalité, il fallait un autre caractère pour adoucir les froissements et raffermir la discipline qui avait peut-être souffert. Du haut du ciel, la fondatrice y pourvut. Mère Marie-Stanislas succéda à la vaillante Mère Thérèse. Elle fut douce, patiente, elle laissa les Sœurs respirer, les conduisant plutôt par le cœur que par la volonté. Elle ne demeura pas cependant inactive : l'impulsion était donnée, la Congrégation avait besoin d'air et d'espace. Elle fonda Idaho City dans Idaho ; Oakland et San-Francisco, en Californie ; Key-West et Tallahassee, en Floride ; Grand-Rond et Baker-City, dans l'Orégon ; Winnipeg, dans le Manitoba ; Rutland, dans le Vermont ; Saint-Anicet, dans le diocèse de Valleyfield, et à Montréal, l'Académie Marie-Rose. Elle venait de quitter sa charge de Supérieure quand l'Institut fut approuvé à Rome par un bref en date du 4 septembre 1877.

Les Supérieures générales sont nommées pour dix ans. Ses dix ans révolus, Mère Marie-Stanislas céda la place à Mère Marie-Olivier, une femme d'ordre et de fermeté, qui va lentement mais sûrement, dont l'énergie s'enveloppe de tact et de bonté. Elle fonda dans l'État de New-York, Albany ; dans le Washington, Seattle ; en Floride, Tampa ; dans le Manitoba, Saint-Pierre Jolys ; dans le Michigan, Saint-Joachim-du-Détroit ; dans la province de Québec, Waterloo, Saint-Barthélemy, le Manoir de Beauharnois, l'Épiphanie, et dans la ville de Montréal, la procure générale.

La Congrégation se dilatait de plus en plus :

elle avait de la vie à inonder l'immense continent américain. Mère Marie-Olivier eut le bonheur de voir les Constitutions approuvées par un décret du Saint-Siège, en date du 22 décembre 1886.

Mère Marie-Jean-Baptiste qui lui succéda, ouvrit de nouveaux débouchés à l'activité de l'Institut. Elle créa Spokane et Bell Town, dans le Washington ; Ste-Anne-du-Détroit, et Lake Linden, dans le Michigan ; Ramona, dans la Californie ; East Portland, dans l'Orégon ; Outremont, dans la banlieue de Montréal, et à Montréal, l'Académie des Saints Noms de Jésus et de Marie et celle de Ste Anne.

Son temps achevé, la bonne Mère Marie-Olivier fut élue pour la seconde fois malgré ses répugnances. Elle avait envie de se dérober, mais on lui fit entendre que c'était une question de devoir et d'abnégation. A ces noms si chers à la fondatrice, elle s'inclina et reçut la croix sur ses épaules. Elle la portera comme elle l'a déjà portée, à la satisfaction universelle et pour le plus grand bien de l'Institut. C'est sous son généralat que ce livre paraît : il ne pouvait choisir de meilleur moment.

La Congrégation, qui débutait avec trois membres au mois de novembre 1843, et qui, à la mort de Mère Marie-Rose, en 1849, se composait d'une quarantaine de personnes, en est, au mois d'août 1895, à sa neuf cent onzième professe avec trente-sept postulantes et trente-cinq novices. Sur ce nombre, deux cent cinq sont allées rejoindre leur Mère dans le ciel. Elle a élevé, pendant ces cin-

quante ans, quatre-vingt-deux mille et des centaines de jeunes filles. Quand on songe que chacune des nombreuses Congrégations enseignantes qui existent en fait autant, qu'elle déverse dans le monde une moyenne de cent mille élèves par siècle, marquées à son empreinte, emportant avec elles dans les divers rangs de la société l'éducation chrétienne qu'elles ont reçue, l'amour du bien, du beau et du vrai, on s'explique pourquoi la civilisation ne retourne pas à la barbarie ou plutôt ne tombe pas dans la sauvagerie en dépit des éléments destructeurs qui la travaillent, et on se rappelle la parole de Taine : « Il y a là un service public sans frais pour le budjet de l'État et qu'aucun État ne remplacera jamais. »

J'ai fini. Adieu, chères âmes avec qui j'ai été en contact en écrivant ces lignes. Je vous ai vues, j'ai vu votre beauté purifiée de tout alliage par la mort et par l'énergie avec laquelle vous avez travaillé à vous en dépouiller aux jours de votre existence terrestre. Maintenant, vous gravitez là-haut autour de votre fondatrice comme vous gravitiez autour d'elle ici-bas : alors, c'était dans la peine et l'obscurité ; aujourd'hui, c'est dans la lumière et l'allégresse. Vous êtes chacune un des pétales parfumés de la rose magnifique dont elle est le cœur, et, embaumant ensemble les jardins du ciel, vous vous épanouissez sous l'éternité des regards de Jésus et de Marie. Quand ce sera mon heure d'entrer dans ces espaces dont l'inconnu nous épouvante et où les risques que nous courons sont incalculables,

accueillez-moi sur le seuil, servez-moi de cortège auprès de Celui qui dispose souverainement de cette immensité et de cette éternité.

Et quand, à la fin des temps, vous reviendrez chercher la poussière qui a été votre chair et qui, selon le mot de nos Saints Livres, aura refleuri, et qui, en attendant, dort là-bas à l'ombre des croix noires, emportez-moi avec vous dans votre glorieux vol. J'aime ce que vous avez aimé, je me débats dans les mêmes misères, et cette Congrégation dont je me suis occupé à cause de vous, je ne la quitte qu'en lui adressant cette parole empruntée à Bossuet qui éclaire son avenir comme il a éclairé son passé.

« Aimable plante, olivier fécond et fructifiant, arbre choisi de Celui qui l'a planté dans sa maison, qu'il regarde continuellement avec des yeux de complaisance, qu'il enracine par l'humilité, qu'il rend fécond par ses regards favorables comme un soleil bienfaisant, dont il prend les fleurs et les fruits pour en faire une couronne à sa tête, croissez à l'ombre de sa bonté et ouvrez-vous à ses bénignes influences. »

FIN

TABLE

CHAPITRE III

LA VOCATION. — LES ÉPREUVES

1827-1831

CHAPITRE IV

BELŒIL, LE PRESBYTÈRE, LA PAROISSE

1831-1833

CHAPITRE V

ASCENSIONS ET TRANSFORMATION

1833-1841

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES PRÉPARATIONS

1841-1843

DEUXIÈME PARTIE

VIE RELIGIEUSE

CHAPITRE I

LE POSTULAT ET LE NOVICIAT

Novembre 1843 — Août 1844

CHAPITRE II

LA PROFESSION. — LA SUPÉRIORITÉ

Septembre 1844 — Septembre 1845

CHAPITRE III

L'AFFERMISSEMENT AU SPIRITUEL ET AU TEMPOREL

Septembre 1845 — Septembre 1846

CHAPITRE IV

LES PROGRÈS. — LA PREMIÈRE FONDATION

Septembre 1846 — Septembre 1847

CHAPITRE V

LES ÉPREUVES ET LES TRIBULATIONS

Septembre 1847 —septembre 1848

CHAPITRE VI

LA DÉLIVRANCE

Septembre 1848 — Octobre 1849